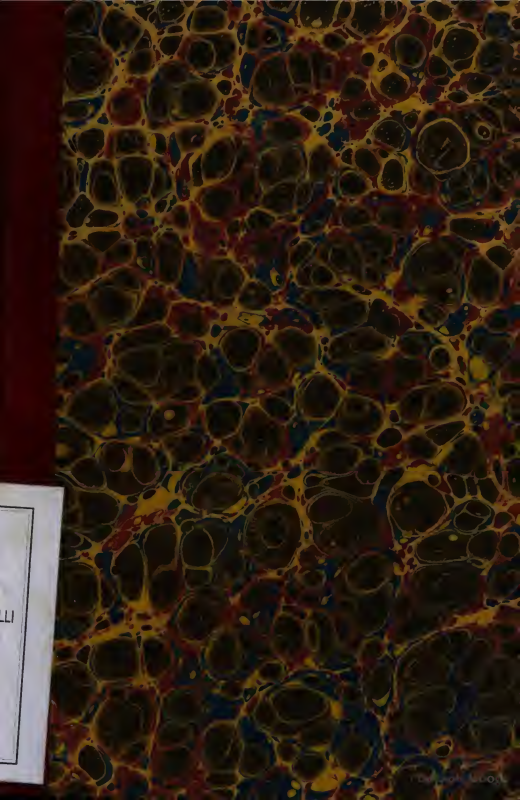


LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LES

VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

OCTOBRE.






PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1857

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR D'OCTOBRE.

Saint Remy, archevêque de Reims, confesseur.

Saint Piat, prêtre et martyr; saint Arétas et ses compagnons, martyrs; martyre de saint Prisque et de ses compagnons; saint Verissime et ses sœurs, martyrs; martyre de saint Domnin; saint Bavon; saint Sévère, prêtre.

LA VIE DE SAINT REMY,

ARCHEVÊQUE DE REIMS, CONFESSEUR.

AN 545.

Vigile, pape. — Justinien, empereur.
Childebert, roi de France.

Saint Remy étoit de bonne maison, issu de parents nobles, riches, et fort adonnés aux actes de vertu et de charité. Son père avoit nom Émile, sa mère Ciline : ils étoient vieux et hors d'espérance d'avoir des enfants. Les affaires de la France étoient alors fort troublées par les guerres, et corrompues par les mœurs.

Il y avoit un saint homme nommé Montan, d'une vie parfaite et

austère, qui vivoit en un désert écarté, où Notre-Seigneur le consoloit et le visitoit souvent, à cause de ses grands mérites et des prières qu'il lui faisoit sans cesse, pour attirer la miséricorde de Dieu, et faire qu'il s'apaisât, après tant de malheurs que ce royaume avoit soufferts. Une nuit que Montan prioit Notre-Seigneur à chaudes larmes, en faveur de ce malheureux peuple, il lui fut révélé que Dieu l'avoit exaucé en sa prière, et que Ciline concevroit un fils, qui auroit nom Remy, et qui rétabliroit tout le royaume. Montan demeura fort consolé par cette révélation divine, de laquelle il avertit Ciline, afin qu'elle en remerciât Dieu, et nourrît bien ce fils, qui venoit de sa main pour le bien de toute la France. Ciline fut longtemps en doute de la vérité de cet oracle, à cause que son mari et elle étoient déjà vieux. Néanmoins Montan lui assura qu'elle auroit ce fils, et qu'elle laveroit de son lait ses yeux (il étoit aveugle), et qu'il recouvreroit la vue. Tout cela fut accompli, ainsi que le saint l'avoit prédit.

On aperçut incontinent que Remy étoit élu de Dieu pour faire de grandes choses, car il se montroit fort paisible, obéissant, dévot, enclin aux sciences et à la piété, qu'il étudia soigneusement. Pour fuir les dangereuses occasions de la jeunesse, il s'enferma en un lieu solitaire, où il vécut jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, avec une si grande réputation de sainteté, que Gennade, archevêque de Reims étant décédé, le peuple tout d'une voix l'élut pour leur prélat. Il se voulut excuser sur son jeune âge et son incapacité ; mais Notre-Seigneur envoya une splendeur céleste, qui s'arrêta sur sa tête, et y répandit une merveilleuse odeur, en sorte qu'il fut contraint d'avouer avec le peuple que c'étoit la volonté de Dieu, à laquelle il ne devoit pas s'opposer.

Il étoit fort aumônier, vigilant, dévot et parfait en toutes sortes de vertus : sa conversation étoit plus divine qu'humaine, et ses paroles ne respiroient que l'amour de Dieu. Il avoit l'air noble, grave et si agréable, qu'à le regarder seulement, on ressentoit de la dévotion, tant sa sainteté éclatoit. Sa parole étoit pleine d'efficace, parce que tout ce qu'il prêchoit aux autres, il l'accomplissoit auparavant lui-même. Il étoit terrible aux superbes, et doux aux

humbles. Il fuyoit l'oisiveté, abhorroit les délices, désiroit le travail, aimoit à être méprisé, et ne pouvoit souffrir ceux qui l'honoroient; il étoit pauvre d'argent et riche de vertus. Il reprenoit particulièrement en ses sermons le péché de luxure, et conseilloit à chacun de n'estimer jamais sa femme laide, ni celle d'autrui belle. Il visitoit en personne son évêché, ne s'en voulant pas fier à un autre. Bref, il étoit si accompli en toutes les vertus de l'âme, et si vigilant pasteur pour garder son troupeau, qu'il sembloit plutôt un ange qu'un homme.

Outre la sainte vie qu'il rendoit illustre, Dieu l'exalta par plusieurs grands miracles. Il chassa le diable du corps d'un pauvre homme qui en étoit tourmenté, et lui rendit la vue dont le diable l'avoit privé. Il délivra aussi une fille possédée, laquelle ayant été menée au glorieux patriarche saint Benoit pour la guérir, par humilité il la renvoya avec une lettre à saint Remy, lequel en demeura tout confus, s'estimant indigne de cela; il refusoit de prier pour elle, mais tout le peuple l'importuna tellement, et les parents de la fille pleurèrent tant devant lui, qu'il commanda au diable de sortir de cette fille, à quoi il obéit. A quelque temps de là elle mourut, et saint Remy la ressuscita.

Il manqua de vin pour la dépense de sa maison, mais Notre-Seigneur y suppléa par les prières de saint Remy, et remplit les tonneaux qui avoient été vidés. Le feu prit une fois en la ville de Reims, et l'incendie fut si grand qu'il brûla bien la troisième partie de la ville; le reste étoit en un péril si imminent, qu'il n'y avoit aucun moyen d'y remédier. On avertit saint Remy de ce dommage; il s'en alla aussitôt faire son oraison en l'église de Saint-Nicaise, martyr, qui avoit été archevêque de Reims. Après qu'il eut achevé sa prière, il se leva, et dit en soupirant : *O mon Dieu, donnez efficace à mes paroles.* Il s'en alla vers le lieu où l'embrasement étoit plus furieux, et faisant le signe de la croix, les flammes commencèrent à s'abaisser, fuyant la présence du saint qui les poursuivoit toujours, jusqu'à ce qu'étant recueillies comme en une boule, elles se retirèrent vers l'une des portes de la ville, et en sortirent au grand contentement du peuple.

Il sut, par une révélation divine, qu'il arriveroit une grande famine par toute la France, et, comme un autre Joseph, il amassa une quantité de blés en des granges, pour subvenir à cette nécessité. Le mauvais monde et les fainéants eurent opinion que cette charité du saint étoit une pure avarice, et qu'il en vouloit être marchand, pour trafiquer et gagner au double; si bien que par un instinct diabolique ils mirent le feu à ses greniers. Le glorieux saint Remy se trouvoit alors fort près de là ; quand on lui en porta la nouvelle, il accourut pour voir si l'on pourroit remédier à cette perte : en arrivant, il trouva que le feu avoit déjà gagné partout, alors (parce qu'il faisoit grand froid, et que son vieil âge le lui permettoit), il s'approcha du feu pour s'y chauffer, sans faire paroître aucune indignation ni courroux, puis il dit sans émotion : *Dieu châtiera ceux qui ont fait brûler ce blé, pour la disette qu'en auront les pauvres.*

De fait il advint que ceux qui y avoient mis le feu demeurèrent accablés d'une grande pesanteur de tête; toute leur postérité masculine se sentit de ce mal, et les femmes avoient de grosses gorges comme les montaguardes de Savoie. Hincmar, archevêque de Reims, qui écrivit cette histoire il y a plus de huit cents ans, dit en avoir vu quelques-uns de cette race, sur lesquels la malédiction de saint Remy étoit tombée. Dieu ne châtia pas seulement pour ce coup ceux qui s'opposoient à ses charitables soins, ou s'efforçoient de faire perdre le bien qu'amassoit saint Remy pour la nourriture des pauvres et des ministres de l'Église : mais il les punit plusieurs fois, les privant de leurs biens, ou rendant leurs terres stériles, infructueuses, et leurs labeurs inutiles.

Clovis étoit pour lors roi de France : il avoit épousé Clotilde, de la maison de Bourgogne, reine qui craignoit Notre-Seigneur, étoit chrétienne, et s'efforçoit de faire quitter l'idolâtrie à son mari. Il arriva que Clovis ayant guerre contre les Allemands et les Suédois, il se trouva fort engagé et en grand danger de se perdre, sans qu'il y eût espérance d'aucun remède. Alors le duc d'Orléans, qui étoit de son conseil et chrétien, l'avertit d'implorer le secours de Jésus-Christ, et de lui promettre de se faire chrétien, s'il lui don-

noit la victoire sur ses ennemis. Il ne l'eut pas sitôt promis, que les Allemands tournèrent le dos, leur roi ayant été tué en la bataille, et ils se rendirent tributaires de Clovis. Le roi, par cette victoire, en gagna une bien plus grande sur lui-même, et contre le diable, en la résolution qu'il prit de se faire chrétien, attirant par ses paroles et par ses exemples les princes de son royaume à l'imiter.

La reine Clotilde envoya chercher saint Remy pour instruire le roi. Une nuit, le roi et la reine, avec quelques domestiques et des prêtres, étant en un oratoire du prince des apôtres, saint Pierre, écoutant les discours que leur faisoit saint Remy (un des plus éloquents hommes de son temps), il survint soudain une si grande lumière du ciel, qu'elle surpassoit la clarté du soleil, et l'on entendit une voix qui dit : *La paix soit avec vous, n'ayez point de peur, persévérez en ma dilection.* Cette voix fut suivie d'une odeur céleste. Le roi, la reine et toute l'assistance, épouvantés de cette vision, se jetèrent aux pieds de saint Remy, qui les consola et leur déclara que c'est le propre de Dieu d'étonner au commencement de ses visites et de réjouir à la fin : il leur enseigna ce qu'ils devoient faire, et, avec un esprit prophétique, leur prédit tout ce qui devoit arriver à eux et à leur postérité, la félicité où ils parviendroient, comme ils étendroient les limites de leur royaume, les victoires qu'ils gagneroient sur leurs ennemis, le service qu'ils devoient faire à l'Église Romaine, et que ce bonheur les accompagneroit tant qu'ils demeureroient en la voie assurée de la crainte de Dieu, tant qu'ils rendroient la justice et favoriseroient la sainte Église et la discipline ecclésiastique; parce que les royaumes se conservent par la religion et la justice, et se perdent par l'iniquité et l'impiété.

Ensuite il baptisa le roi; et ce fut une chose miraculeuse que le chrême ayant manqué (parce que celui qui le portoit ne put assez tôt entrer au chœur, à cause de la foule), saint Remy, levant les yeux et les mains au ciel, pria instamment Notre-Seigneur de pourvoir à cette nécessité : alors on vit voler une colombe blanche, qui portoit à son bec une ampoule pleine d'huile céleste, qu'elle

mit entre les mains de saint Remy, puis elle disparut, parfumant toute l'église d'une odeur très-suave.

Le roi fut encore plus confirmé par ce miracle, et entra dans les fonts de baptême, où saint Remy lui dit ces mots : *Clovis, déjà doux et humble, baisse le col sous le joug de Notre-Seigneur, adore Celui que tu as jusqu'ici persécuté, et persécute maintenant les dieux que tu as adorés.* Il le baptisa et le nomma Louis, qui fut le premier du nom et celui qui donna commencement aux très-chrétiens rois de France : il fut instruit et enseigné par saint Remy, maître, prédicateur et apôtre des François, qui l'honorèrent et lui obéirent comme à un homme descendu du ciel. Le roi et les grands du royaume lui donnèrent des terres et des possessions, qu'il distribua à son Église de Reims, et à plusieurs autres qu'il fit bâtir, et il y mit des évêques.

Le Pape saint Hormisdas lui écrivit et le fit son légat en tout le royaume de France, pour ordonner, par son autorité, tout ce qu'il jugeroit à propos dans les affaires ecclésiastiques. Avec ce grand pouvoir apostolique et la faveur de Clovis, joint le respect que les grands seigneurs de France lui portoient, saint Remy eut la facilité de rendre les grands services qu'il fit à son pays : il le défendit par ses oraisons, l'enseigna par sa doctrine, l'échauffa par ses vertus et ses exemples, l'étonna par ses miracles, et donna la forme aux prélats, ses successeurs, de bien vivre et de bien gouverner le troupeau de Notre-Seigneur. Dieu, pour exercer la patience de saint Remy, sur sa vieillesse, le priva de la vue corporelle, qu'il recouvra depuis. Enfin, après avoir fini le cours de sa vie, âgé de quatre vingt-seize ans, sachant que l'heure de sa liberté approchoit, il s'arma des saints Sacrements, et prit doucement congé de tous ses amis, après avoir très-saintement gouverné son Église soixante-quatorze ans. Il rendit l'âme à Dieu le 13 de janvier, l'an 545, au grand regret de tout le royaume de France, qui perdit en un instant un si bon père, un si grand maître et un si saint pasteur.

L'Église célèbre la fête de saint Remy le premier jour d'octobre, qui fut celui de sa translation. Alors, outre les autres miracles

que fit Notre-Seigneur, il en arriva un notable. Comme on le vouloit transporter de l'église de Saint-Christophe, où il étoit, en un autre lieu plus décent et plus magnifique, on ne le put jamais remuer. La nuit étant venue, le clergé et le peuple demeurèrent avec des cierges allumés à chanter des hymnes et des louanges du saint. Sur le minuit, ils furent tous surpris d'un si violent sommeil, qu'ils s'endormirent : à leur réveil, ils trouvèrent le corps de saint Remy, posé par les mains des anges derrière l'autel, au même lieu où ils le vouloient porter s'ils eussent pu, et sentirent une céleste odeur qui sortoit du corps du saint; connoissant par là l'inestimable couronne de gloire de celui que Dieu honoroit tant sur la terre, et avec quelle dévotion et affection ils devoient révérer et imiter ce glorieux prélat.

Cette dévotion s'augmenta tellement en ceux de la ville de Reims, qu'au temps d'une peste, qui courut par toute l'Italie et la France, ceux de Reims eurent recours à leur patron saint Remy, et prirent une relique de son sépulcre ; ils la portèrent en procession par toute la ville et par les maisons particulières, jusqu'au sortir des portes. Chose admirable! La peste survenant depuis, n'entra pas dans la ville, ni dans les limites où la procession avoit passé avec la relique de saint Remy.

La vie de saint Remy a été écrite par Fortunat et Hincmar. Grégoire de Tours en fait aussi mention au liv. 2, ch. 31 des *Gestes des François*, et Sidoine Apollinaire, liv. 9, ep. 7. Sigebert, des *Hommes illustres*, ch. 123; Trithème, des *Auteurs ecclésiastiques* et des *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît*, liv. 2, ch. 52, et liv. 4, ch. 198. Le cardinal Baronius aux *Annotations du Martyrologe*, et aux sixième et septième tomes de ses *Annales*.

A Tournay, saint Piat, prêtre et martyr, qui vint de Rome dans la Gaule, avec saint Quentin et ses compagnons, pour y prêcher l'Evangile, et qui dans la suite s'envola vers le Seigneur, ayant consommé son martyre dans la persécution de Maximien. — Il

naquit à Bénévent, en Italie, de nobles et riches parents. Pendant la persécution de Dioclétien et de Maximien, il s'achemina de Rome en France avec saint Lucien, et plusieurs autres grands saints pour y prêcher et annoncer l'Evangile. Il vint en la ville de Tournay, accompagné de saint Chrysole et de saint Eugène. On dit qu'il alla à Chartres et qu'il y prêcha le saint Evangile; mais que voyant l'endurcissement du cœur des Chartrains, il passa outre et se rendit à Tournay. Deux mois après son arrivée, c'est-à-dire depuis le dix-huitième jour de juillet, jusqu'au premier jour d'octobre suivant, jour de son martyre, il y convertit trente mille hommes païens à la foi de Jésus-Christ, sans comprendre les femmes et les enfants. Le premier qui reçut le baptême fut un nommé Irénéus, qui donna sa maison pour servir d'église. Saint Piat la dédia et la consacra à Dieu : c'est aujourd'hui l'église Notre-Dame de Tournay. Or comme saint Piat prêchoit au milieu de la place, il aperçut les gardes de Rictiovare, président et gouverneur de la Gaule, qui avoient commandement de se saisir de lui et de le faire mourir. Il en avertit les chrétiens qui l'écoutoient, et se retira avec quelques-uns de ceux-ci qui l'accompagnèrent. Mais ces bourreaux le poursuivirent et l'arrêtèrent, et après avoir tué en sa présence et sur-le-champ ceux qui l'accompagnoient, le huitième jour de septembre, ils le mirent en prison. Parmi les tourments qu'ils lui firent endurer, il est constant qu'il lui percèrent les doigts avec de gros clous ardents, entre les ongles et la chair; on les trouva lors de sa translation ensevelis avec son corps. Puis voyant sa constance inébranlable, il lui coupèrent le sommet de la tête au milieu de la place publique de Tournay, où il tomba mort, le premier jour d'octobre, de l'an 299. Sa mort fut accompagnée de plusieurs miracles, dont le plus grand fut, que son corps se dressa sur les pieds, recueillit avec ses mains le sommet de sa tête, sortit de Tournay et le porta jusqu'à Séclin, où il tomba par terre, mourut pour la seconde fois, et fut enseveli par les chrétiens.

A Rome, saint Arétas, martyr, et cinquante-quatre autres.

A Tomes, dans le Pont, saint Prisque, saint Crescent et saint Evagre, martyrs.

A Lisbonne en Portugal, saint Vérissime, sainte Maxime et sainte Julie, ses sœurs, martyrs, lesquels souffrirent dans la persécution de Dioclétien.

A Thessalonique, saint Domnin, martyr, sous le même Maximien.

A Gand, saint Bavon, confesseur.

A Orviéto, saint Sévère, prêtre et confesseur.



DEUXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Fête des saints Anges Gardiens. — Saint Léger, évêque d'Autun, martyr.

Saint Eleuthère et ses compagnons, martyrs; saint Guérin ou Gérin, martyr; saint Prime et ses compagnons, martyrs; saint Théophile, moine; saint Thomas, évêque d'Hereford.

LA FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS.

Encore qu'en la fête de saint Michel Archange, qui est le 29 de septembre, toute l'Eglise rende grâces à Notre-Seigneur, des bienfaits qu'elle reçoit continuellement de lui par les mains des saints anges, et le loue de l'excellence en laquelle il les a créés, ainsi que de la sublimité de gloire, qu'il leur a communiquée; et qu'elle honore ces mêmes esprits souverains comme des citoyens célestes, des courtisans, des favoris et des ministres de Dieu, des présidents et des gouverneurs de toutes les choses inférieures, néanmoins les grâces et les faveurs que chacun de nous reçoit particulièrement de son ange gardien, sont si grandes et si continuelles, que c'est une chose très-juste d'en faire une fête particulière: l'Eglise voulant ainsi nous réveiller, nous encourager davantage au service de Notre-Seigneur, et remercier les saints anges, puisque nous n'avons point d'autre moyen de les récompenser du soin et de la vigilance perpétuelle qu'ils ont pour nous.

Car c'est une chose assurée et reçue par les saints docteurs, que tous les hommes (excepté Jésus-Christ), dès l'instant qu'il sortent du sein de leur mère, et qu'ils entrent en ce monde, ont un ange gardien, député de Dieu, pour les garder et les défendre. On dit

que Jésus-Christ n'en eut point, parce qu'étant Dieu et Seigneur des anges, il n'en avoit pas besoin pour le garder; au contraire, il étoit plus convenable que tous les anges le servissent, comme ils faisoient. On dit aussi que cette garde commence seulement dès l'heure où une créature vient au monde, parce que, tant que l'enfant est au sein de sa mère, le même ange qui garde la mère le garde aussi, comme celui qui a soin de l'arbre a aussi soin du fruit.

Ce bien que Dieu a fait à l'homme, de lui donner un ange particulier qui le conserve, le défende, et prenne garde à lui, est singulier, admirable et divin. Car cette Majesté souveraine, non contente de lui avoir donné pour son service les cieux, les éléments, les corps mixtes, bref toutes les créatures corporelles, et de l'avoir fait Seigneur et comme président de l'univers, a voulu outre cela que les anges mêmes soient ses aides et ses tuteurs, et qu'une créature si noble, si excellente, si spirituelle et si remplie de joie, de pouvoir et de sagesse, soit comme le conducteur, le maître et le guide que l'on donne à un enfant, pour former ses mœurs, éclairer son esprit, et le conduire par le droit chemin de la vérité. Que si Alexandre le Grand disoit qu'il estimoit davantage d'avoir Aristote pour maître, que d'être fils de Philippe, roi de Macédoine, avec combien plus de raison tout homme se peut-il glorifier d'avoir un ange, qui est beaucoup plus sage que tous les philosophes et plus puissant que tous les princes du monde.

Le besoin que nous avons du secours céleste et de l'aide des anges, procède de l'immortalité de nos âmes, qui sont compagnes des mêmes anges, et qui doivent remplir les siéges que les esprits rebelles ont laissés vides dans le ciel. Comme aussi, parce qu'étant ignorants et foibles, nous avons de grands, de rusés et de puissants ennemis qui, en ce chemin si obscur, si glissant et si périlleux nous environnent comme des lions rugissants, sans se lasser de nous persécuter. Nous avons donc besoin d'un aide pour les réprimer, lequel éclaire notre ignorance, fortifie notre foiblesse, affoiblisse, désarme et chasse de si cruels et de si obstinés ennemis.

Il faudroit une langue angélique pour rapporter et expliquer di-

gnement les bienfaits que nous recevons continuellement par les mains de nos saints anges gardiens : il y en a tant que nous ne les connoissons pas nous-mêmes. Car qui ne sait les empêchements que le diable prépare à la créature qui sort du sein de sa mère, de peur qu'elle ne reçoive l'eau du baptême, ou pour la rendre aveugle, estropiée, contrefaite de corps, ou stupide et hébétée en l'âme? Puis, quand elle est parvenue en âge de discrétion, il tâche d'obscurcir son esprit, d'égarer son cœur, pour lui faire perdre la connoissance et l'amour de la vertu, pour détourner ses pas de la voie de son Seigneur, qui l'a créée? A quoi le saint ange s'oppose, éclairant l'entendement et enflammant la volonté de l'homme, afin de la préserver des périls de l'âme et du corps.

Qui ne sait comment cet ami vigilant retient celui qu'il a en sa charge, lorsqu'il est prêt à tomber? comment il le détourne des chemins fâcheux, de peur qu'il ne bronche? comment il met la main sous son bras pour le garantir de sa chute, et empêcher qu'il ne se brise? comment il le relève quand il est tombé? comment il rompt les piéges que lui dresse le diable, et lui découvre l'hameçon caché sous l'appât des plaisirs et des voluptés? et si quelquefois il l'avale, comment il brise le fil dont il est attaché et le lui fait rejeter?

Que dirai-je des saintes inspirations, des avertissements salutaires, des conseils utiles, des remords amers, des réprimandes nécessaires pour lui faire prendre une sainte résolution, quitter le vice et se convertir à Dieu. Combien de fois l'homme vertueux et désireux de son salut est-il triste et affligé lorsque, trouvant le chemin de la vertu âpre, horrible et inaccessible, il perd courage et vigueur, demandant à Notre-Seigneur, comme un autre Élie, qu'il l'ôte de cette vie? Alors il s'endort à l'ombre du genévrier, mais l'ange le réveille, le console, lui donne à manger du pain de vie, par la vertu duquel il va, il court, il vole, comme si son ange le portoit, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la sainte montagne d'Horeb. C'est ce que dit le prophète : *Notre-Seigneur a commandé à ses anges qu'ils eussent soin de vous, et vous gardassent en vos voies.*

Ils vous porteront en leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez et ne tombiez.

Ce sont eux qui, pendant que nous ne pensons à rien, songent à notre bien; qui veillent quand nous dormons, et qui sont toujours près de nous, armés pour notre défense. Ce sont eux qui se réjouissent de nos profits spirituels, et qui s'attristent de nos pertes. Ce sont eux qui offrent nos oraisons et nos bonnes œuvres à Notre-Seigneur, et lui demandent pardon de nos péchés. Ce sont eux qui, à l'heure de la mort, nous assistent avec une plus particulière vigilance, pour nous délivrer de l'infernal dragon, qui tâche alors de nous engloutir. Ce sont eux qui accompagnent nos âmes, et les présentent à Dieu; eux encore qui les visitent et les consolent dans le purgatoire. Enfin eux qui en tous nos travaux et en tous nos périls, tant de l'âme que du corps, en tous les biens et les maux, dans la prospérité et dans l'adversité, de jour et de nuit, en tout temps nous assistent, nous accompagnent, nous soutiennent et nous défendent.

Nous savons quelquefois les biens qu'ils nous font, mais nous n'en connoissons pas la plus grande part, pour être en très-grand nombre et cachés à nos yeux. Car ces secours ne consistent pas seulement dans les biens que nous connoissons et que nous recevons par leurs mains, mais aussi dans les maux dont ils nous retirent sans que nous le sachions, et qu'ils préviennent et détournent par leur providence. Voilà ce que la charité et l'humilité des saints anges font pour nous; car connoissant la grandeur et la souveraine majesté de Notre-Seigneur, ils ont un tel désir de le servir, qu'ils s'estiment très-heureux de ce qu'ils sont employés, quoique ce soit une chose si basse, à conduire et à gouverner les hommes qui, au prix d'eux, ne sont que des enfants.

Le grand docteur de l'Église saint Augustin, parlant de ce signalé et indicible bienfait dont Notre-Seigneur favorise l'homme, écrit à ce propos des choses vraiment dignes du mérite et de la dignité des anges, et déclare admirablement la grandeur du don que Notre-Seigneur nous a fait, en les chargeant de nous, et la reconnoissance que nous lui en devons, qui est le sujet de cette fête.

Toutefois, après l'avoir célébrée avec une joie et une dévotion spirituelle, nous devons faire quatre choses pour notre profit, en récompense des faveurs que nous avons reçues de Notre-Seigneur, par le ministère de nos saints anges. Saint Bernard, en expliquant ce passage : *Il a commandé aux anges qu'ils te gardent dans toutes tes voies,* dit ceci : *Les paroles du prophète royal doivent causer dans vos âmes une grande révérence, dévotion et confiance pour la garde qu'ils ont de vous. Vivez avec modestie et respect partout où les anges sont présents, parce que Dieu leur a commandé de vous accompagner et de vous assister en tout et partout. En quelque maison, en quelque coin que ce soit, portez honneur à votre ange, et ne faites rien devant lui que vous ne fissiez bien en ma présence.*

De sorte que saint Bernard veut que nous fassions ce que quelques grands philosophes ont enseigné pour la conduite et la réformation de notre vie. Car afin que l'homme se commande à lui-même, ne se laisse pas emporter à ses passions et à ses sensualités, ne dise et ne fasse aucune chose qui démente la gravité et la bienséance digne d'un homme parfait; il doit s'imaginer qu'il a quelqu'un à côté de lui, qu'il aime et révère grandement, lequel est toujours attentif à ses paroles, et semble épier ses actions. Par ce moyen il prendra garde à ne dire et à ne faire aucune chose qui lui puisse déplaire : et cette pensée lui sera comme un frein qui le retiendra, de peur qu'il ne se laisse aller à des choses indignes de lui.

Donc ce que saint Bernard nous enseigne, est de prendre notre ange gardien pour témoin de nos paroles, de nos mouvements et de nos actions, afin que nous ne fassions point en sa présence ce que nous n'oserions entreprendre devant un homme, lequel, quelque grave qu'il soit, sera toujours inférieur à l'ange. Il dit encore que nous leur devons porter une grande dévotion, à cause de l'amour et de la bienveillance qu'ils ont envers nous ; car si l'amour engendre naturellement l'amour, et si les bienfaits gagnent tout, qu'il n'y aura cœur si endurci, si inhumain, qui ne soit brisé et gagné par les présents continuels qu'il reçoit de son ange gardien.

Et de là naît la troisième chose recommandée par saint Ber-

nard, qui est la confiance que nous devons avoir, étant sous la défense et la protection des anges. Car ils ne sont pas simplement avec nous, mais pour nous, toujours prêts à nous favoriser, et veillant pour notre salut. Il ajoute : *Soyons donc dévots, et nous sentons très-obligés à de si excellents gardes ; portons leur l'honneur et la révérence que nous leur devons.*

Le même saint dit en un autre endroit : *L'ange gardien est un fidèle paranymphe, qui connoît l'amour mutuel qu'il y a entre Dieu et l'âme, et qui est sans envie, parce qu'il ne cherche pas sa gloire, mais celle de son Seigneur. Il est médiateur entre l'amant et l'âme aimée, offrant les désirs de l'une, et apportant les dons de l'autre; réveillant l'épouse, et adoucissant l'époux ; et quelquefois, quoique rarement, il les unit ensemble, ravissant l'âme, ou la menant à son Époux céleste, parce qu'il est le serviteur domestique et familier, qu'il a libre accès au palais et à la chambre royale, qu'il voit toujours le roi, et que partant il ne craint point d'être éconduit de ce qu'il demande.*

Mais la quatrième chose que nous devons à notre ange gardien, et la principale et la plus importante de toutes, c'est l'obéissance, écoutant ses remontrances intérieures, et ses conseils salutaires, comme ceux de notre tuteur, de notre curateur, de notre maître, de notre guide, de notre défenseur, de notre médiateur, tant pour effacer la coulpe du péché, que pour embrasser la vertu, et croître en toute perfection et au saint amour de Notre-Seigneur.

Nous avons donc un ennemi qui médite incessamment notre perte, à savoir le diable ; et un vrai et fidèle ami, qui est notre ange gardien, lequel recherche notre bien de tout son pouvoir. Le diable nous persécute, à cause de la haine qu'il porte à Dieu; mais le saint ange gardien est soigneux de notre profit, à cause de l'amour qu'il a envers Dieu, qui l'a expressément chargé de notre tutelle et de notre protection. N'est-ce pas donc une grande folie de prêter l'oreille à notre ennemi mortel, et de suivre le conseil de celui qui n'a de joie qu'en notre malheur, ni de contentement qu'en nos peines et en nos tourments, de fermer les oreilles aux avis et aux remontrances d'un si cordial ami, qui pleure de nos

fautes, qui se plaît en nos mérites, et qui triomphe de nos victoires.

Toutes les fois qu'il se présente quelque bien à faire, ou à éviter quelque mal, nous sentons ce combat spirituel en nous-mêmes : car notre ennemi veut nous détourner du bien et nous porter au mal : au contraire, le saint ange nous retient, nous empêche de tomber dans le précipice, et nous excite aux œuvres vertueuses. Partant, si nous ne sommes insensés tout à fait, nous devons obéir à notre ange gardien comme à un très-sage conseiller, et à un très-fidèle ami, et rejeter les suggestions de Satan, afin de nous délivrer de sa tyrannie. Louons Notre-Seigneur de tous les autres bienfaits que nous avons reçus de sa main très-libérale, mais particulièrement du don qu'il nous a fait de ses anges. Ainsi nous célébrerons la fête d'aujourd'hui comme il est requis, à la gloire et à l'exaltation de Notre-Seigneur, à l'honneur des saints anges, et au profit de nos âmes.

LA VIE DE SAINT LÉGER,

ÉVÊQUE D'AUTUN, MARTYR.

AN 670.

Adéodatus, pape. — Constantin, empereur.
Childéric, roi.

L'ornement et la perle des évêques, saint éger étoit issu de noble race, et fut nourri en ses plus tendres années en la cour de Clotaire, roi de France, qui, reconnoissant déjà quelque chose qui surpassoit le commun des hommes, ne voulut pas le retenir long

temps auprès de lui, de crainte que la vanité et le vice qui règnent ordinairement parmi les grands, ne s'emparassent de son cœur. C'est pourquoi il le renvoya à Didon, son oncle, évêque de Poitiers, pour le faire instruire. Didon bien aise de voir son neveu délivré des dangers de la cour, le mit sous la conduite d'un bon et docte prêtre, à qui il commanda d'en avoir un soin particulier. Ce qu'il fit, et, l'ayant tenu plusieurs années avec lui, il le rendit fort savant et très-vertueux au vénérable évêque, qui le retint encore quelque temps chez lui, l'exerçant et le confirmant en toutes sortes de vertus.

Comme Didon avoit gardé la chasteté à Notre-Seigneur, aussi voulut-il que son neveu en fît de même, et qu'il l'imitât en cela comme en toutes les autres choses pieuses et saintes, l'avertissant souvent qu'il demeurât vierge de corps et de cœur devant Dieu. Il désiroit extrêmement qu'il fût exempt de ce vice de la chair, parce qu'il souhaitoit avec passion qu'il lui succédât en sa charge. C'est pourquoi voyant qu'il secondoit en quelque façon son désir, et que de jour à autre il se rendoit propre à cette dignité, ayant atteint l'âge de vingt ans, il l'ordonna diacre, et peu de temps après archidiacre, voulant qu'il visitât et réglât toutes les églises de son diocèse, le constituant son vicaire général, et à juste cause: car il étoit doué de plusieurs belles perfections pour son âge.

En son discours il étoit fort éloquent. Il étoit d'une belle taille, d'un air doux et modeste, beau de corps et d'esprit, prudent, sage, zélé en ce qui concerne l'honneur de Dieu, aimant surtout la pureté, comme le lui avoit recommandé son oncle, et bien versé aux lettres divines et humaines: bref toutes ses actions étoient tellement conduites par la raison, qu'il se rendoit admirable et aimable à chacun.

En ce temps, l'abbé du monastère de Saint-Maxence quitta cette vie mortelle, et saint Léger fut subrogé en sa place par le commandement de son oncle. Il ne se peut dire en six ans le bien qu'il y fit, avec quel soin, quelle pureté et candeur de vie il le gouverna, combien il l'orna, non-seulement faisant réparer les ruines qui avoient été causées par la misère du temps, mais aussi combien il l'augmenta

en bâtiments, et en nombre de religieux, à qui il prescrivit de bons et salutaires préceptes, pour passer leur vie avec tranquillité et repos en la sainte religion. Mais comme il est difficile de cacher la lumière et d'empêcher qu'elle ne soit aperçue, ainsi la vertu qui éclatoit en saint Léger, et qui, de jour en jour, brilloit et s'augmentoit davantage, ne put être retenue dans l'enceinte de son monastère. Elle se répandoit jusque dans la cour et les palais des rois : de sorte que le roi Clotaire et la reine Bathilde sa mère, l'appelèrent auprès d'eux, le logèrent dans leur palais, et voulurent qu'il entrât en connoissance des affaires du royaume.

Le saint ne fut pas longtemps près de Sa Majesté, qu'il fit paroître les grâces dont la bonté divine l'avoit orné. Il se rendit si aimable au roi, à la reine et à tous ceux de la cour, qu'ils ne pouvoient être sans lui, et ils le tenoient comme un oracle, d'autant qu'il avoit un jugement si subtil, qu'il pénétroit aussitôt où les affaires pouvoient aller.

Sur ces entrefaites, l'évêché d'Autun étant devenu vacant, il en fut pourvu, du commun consentement du peuple et du clergé. Y ayant résidé l'espace de dix ans, avec un admirable exemple de piété et de sainteté, il advint que Clotaire mourut, de sorte que, pour remédier aux affaires qui peuvent naître en de telles occasions, il revint promptement en cour, où il traita avec les principaux du royaume de celui qui devoit succéder à la couronne, qui fut Childéric, nonobstant toutes les brigues d'Ebroïn, maire du palais, qui vouloit que ce fût Thierry. Ebroïn donc voyant son dessein ruiné, et craignant qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux dans la suite, demanda congé au roi de se retirer dans un monastère; ce que le roi lui accorda, et aussitôt il alla s'enfermer dans le monastère de Luxeuil: après quoi Childéric jouissant du royaume, recommanda Thierry son cousin à un grand serviteur de Dieu, et lui enjoignit de veiller sur ses actions; puis il mit saint Léger en la place d'Ebroïn, le constituant intendant de sa maison.

Le saint, qui n'avoit appris en l'école de Jésus-Christ que la vérité, où il avoit été nourri, et qui ne savoit ce que c'étoit de dissimuler, ni de s'accommoder au temps, voyant qu'à la cour plu-

sieurs coutumes s'étoient introduites, qui n'étoient fondées ni en droit ni en raison, mais qui avoient été innovées par l'intrigue de quelques-uns, et pour leur profit particulier (comme il n'avoit en recommandation que l'honneur de Dieu et le bien de l'État), il les cassa et mit un tel ordre en tout le royaume, que tout le monde et principalement les serviteurs du roi, se glorifioient d'avoir Childéric pour souverain, et saint Léger pour maire du palais.

Le saint ayant vécu en grande réputation, candeur et intégrité dans cette charge, au grand contentement des gens de bien l'espace de trois ans, le diable ne pouvant souffrir d'être dépossédé de ce qui sembloit lui appartenir, commença à armer l'enfer et les tisons infernaux (qui sont les envieux dont la cour est remplie) contre lui, même ceux qu'il avoit associés avec lui pour le gouvernement. L'envie s'attache toujours à la vertu, comme les cantharides aux roses et aux plus belles fleurs. Mais ce qui causoit quelque ressentiment au saint, c'étoit que ce stratagème-là se jouoit par ceux qu'il estimoit être vertueux, et d'une vie exemplaire, qu'il avoit élevés de la poussière, et qui néanmoins allumoient ce feu de division entre le roi et lui, et de leurs langues serpentines le souffloient et l'augmentoient.

Or, comme la solennité de Pâques s'approchoit, saint Léger supplia le roi de venir passer ces saints jours à Autun, à quoi Sa Majesté s'accorda. Comme ils cheminoient ensemble pour aller à l'église (car c'étoit la coutume de ce temps-là, que l'évêque accompagnât le roi), l'envie conçue contre lui vint à s'éclore et à se manifester. L'auteur de cette perfidie s'approchant du saint évêque, lui dit bas à l'oreille qu'il eût à se tenir sur ses gardes, parce que Sa Majesté, après qu'il auroit dit la messe, avoit donné charge à quelques assassins de le tuer en sortant de l'autel, à cause des mensonges et des impostures que les malveillants lui avoient fait entendre de lui la nuit précédente. Ce qui étoit très-faux en l'une et l'autre manière, car l'affection que le roi lui portoit n'étoit en rien diminuée; et personne n'avoit jamais mal parlé de lui à Sa Majesté.

Saint Léger croyant que ce que ce misérable détracteur disoit étoit véritable, le remercia de l'avis qu'il lui avoit donné. Néanmoins sans se troubler, au contraire, montrant un visage plus gai et plus serein, il célébra avec attention et une plus grande dévotion que jamais les mystères de notre Rédemption. Ayant achevé et communié le roi, Sa Majesté se retira en son palais pour dîner, sans savoir ce que l'on avoit fait entendre au saint; et le saint s'en retourna en l'évêché, où, prenant du vin à la hâte pour se soutenir, et redoutant la colère du roi, il se jeta contre terre, suppliant Notre-Seigneur avec larmes et sanglots, qu'il lui plût de lui manifester sa sainte volonté. Après sa prière, il trouva que le plus sûr moyen étoit de quitter la cour avec toutes les charges honorables dont le roi l'avoit gratifié, et ce qu'il pouvoit avoir en son particulier, pour suivre Jésus-Christ nu, afin d'empêcher que le roi ne vînt en une fete si solennelle, à tremper ses mains dans le sang de l'un des ministres de Dieu, ce qui lui attireroit la haine de tout son peuple. Laissant donc le roi, la cour, les courtisans et toute cette magnificence : la nuit suivante, accompagné de quelques-uns de ses intimes, il sortit pour chercher un lieu où il pût être pauvre, à l'exemple de son Maître.

Eloigné qu'il fût de la cour, il commença dès lors à vivre comme en un autre monde. Toute son étude n'étoit que de méditer et prier, lire et apprendre pour parvenir à la perfection, de semer des charités pour moissonner des mérites, et de visiter des maisons de religion, comme les cellules des anachorètes, pour en choisir quelqu'une qui lui fût propre.

Or, comme saint Léger commençoit à goûter les contentements d'une vie retirée, le roi, qui l'aimoit comme lui-même, entra en de grandes inquiétudes de ce qu'il s'étoit ainsi absenté sans sa permission. Partant, il dépêcha un de ses favoris avec une quantité de soldats pour courir après, lesquels firent une telle diligence, qu'en peu de temps ils le rencontrèrent, et le menèrent devant le roi. Incontinent il se jeta aux pieds de Sa Majesté, et la pria affectueusement de lui donner congé de se retirer au monastère de Luxeuil, qui florissoit pour lors en grande sainteté, assurant qu'il

ne pouvoit plus supporter le faix de la charge qu'il lui avoit mise sur les épaules, et que tout son désir dorénavant n'étoit plus que de servir Dieu.

Le roi ayant appris sa résolution, demeura fort triste, parce que c'étoit tout son appui et son conseil en la conduite de son royaume. Néanmoins, de peur d'offenser Dieu, il le laissa aller. Saint Léger donc s'achemina en ce monastère, où il trouva Ebroïn, qui étoit déjà clerc, et avoit pris la première tonsure ; il le pria d'oublier le passé, lui demandant pardon, comme fit pareillement Ebroïn au saint. On ne sauroit croire les austérités et les pénitences que saint Léger faisoit en cette sainte maison, attirant par son exemple Ebroïn à faire de même, lequel, de crainte de sembler lâche, le suivoit de bien près.

Comme saint Léger étoit en ses premières ferveurs, et connoissoit la différence qu'il y a entre le repos et le travail, entre servir Jésus-Christ et servir un prince, et combien l'un est plus relevé que l'autre; voici que Childéric vint à mourir, et Thierry, son cousin, prit possession du royaume, comme lui appartenant. Alors les amis de saint Léger et d'Ebroïn employèrent tout ce qu'ils avoient de crédit pour les faire sortir du monastère : et ils firent tant, que tous deux sortirent, avec le congé et la bénédiction de l'abbé, unis de volonté pour lors, attendu qu'Ebroïn s'en alla avec saint Léger à Autun, et y séjourna.

Mais qui pourroit dire avec quelle joie et quels applaudissements le saint fut reçu de son troupeau ? Certes cela ne se peut exprimer. Car sitôt qu'ils entendirent le consentement qu'il avoit prêté de sortir du monastère, aussitôt ils se préparérent à le bien recevoir. Tout le monde sortit d'Autun, pour aller au-devant de lui, et partout où il passoit, le peuple y couroit en foule pour le voir, lui donnant mille bénédictions. Entrant dans la ville, il fut reçu comme un ange, et principalement de son clergé. Enfin après ces acclamations, le peuple bien aise de revoir son évêque, et l'évêque son troupeau si affectionné envers lui, il voulut le lendemain laisser aller Ebroïn, et l'honorer de plusieurs beaux présents. Mais l'hypocrite ne l'attendit pas ; pendant la nuit, avec les siens, il se re-

tira d'Autun, et s'en alla se concilier la bienveillance des Lorrains, qu'il avoit toujours eu pour ennemis.

Et comme le singe est toujours singe, ainsi ce méchant étant toujours méchant, comme il avoit commencé étant en cour, du temps du règne de Clotaire, ainsi il voulut achever. Car il entra par force dans la France, exerçant en tous lieux de grandes cruautés ; et avec une hardiesse surprenante il vint se présenter devant le roi Thierry, qui le fit aussitôt maire du palais, et le rétablit dans les charges qu'il avoit avant qu'il se fût fait moine. Mais alors, il ne pensa à autre chose qu'à se venger et à se défaire de ceux qui s'étoient opposés à ses desseins, et ne l'avoient pas voulu tenir en qualité de vice-roi. De façon que rugissant comme un lion, il remplit de massacres presque tout le royaume.

Pendant que ce tyran se vengeoit, saint Léger étoit en son évêché, consolant ceux qui étoient foibles et pusillanimes, et intimidant les autres qui étoient endurcis dans leurs vices, leur proposant les supplices préparés à ceux qui font mal. Bref, servant d'exemple à tout le monde; car il étoit si sage et si réglé, que toutes ses actions et ses paroles demeuroient toujours en une juste égalité, si fervent en ses exhortations, qu'il eût voulu non-seulement sauver les vivants, mais aussi ressusciter les morts impénitents; si miséricordieux, qu'il soulageoit toutes les misères des pauvres qui venoient à lui; si juste, que tous ceux de son diocèse se rapportoient à lui de leurs différends.

Mais plus il s'efforcoit d'avancer le royaume de Dieu, en étouffant d'un zèle incomparable toutes les impiétés, plus le tyran Ebroïn tâchoit d'en obscurcir la renommée, et de le faire tomber en ses piéges. De façon que, prenant conseil sur la manière dont il pouroit perdre le saint (parce qu'il l'estimoit être la seule cause de l'affront qu'il avoit reçu, lorsqu'il fut dépossédé de sa charge, Childéric venant à la couronne), deux de ses satellites, que l'on nommoit Didon et Vaimer, dirent qu'il étoit fort facile de s'en défaire, et qu'ils n'en vouloient point d'autres qu'eux pour exploiter cette affaire; qu'ils s'en iroient à Autun, le tireroient de la ville, et qu'incontinent ils le massacreroient. Ce cruel tyran, bien joyeux

de la résolution de ces deux bourreaux, leur promit une grosse récompense, et de plus les fit accompagner d'un bon nombre de soldats, pour leur donner main forte, en cas de résistance. Ils vinrent droit à Autun. Etant arrivés, ils commencèrent à piller la ville, tuant et massacrant ceux qui vouloient s'opposer à leur impiété.

Saint Léger apprenant ce qui se passoit, brûlé du zèle de Dieu, du désir de conserver ses ouailles et de mourir pour leur sauver la vie ; sachant aussi que c'étoit lui que ces satellites cherchoient, fit assembler son clergé, et, avec les reliques et la croix, s'en alla à leur tête au-devant des ennemis, chantant des hymnes et des louanges à Dieu, et il se présenta courageusement à eux pour endurer le martyre. Alors ces bourreaux, sans aucun respect ni des choses saintes et sacrées, ni de sa qualité d'évêque, se saisirent de lui et le serrèrent étroitement. Là dessus le saint évêque leva les yeux au ciel, et dit : *Je vous rends grâces de toutes les puissances de mon âme, ô mon Sauveur et Rédempteur, de ce qu'il vous plaît de glorifier aujourd'hui votre serviteur*. Il fut mené, ou plutôt traîné, hors de la ville, et eut les yeux arrachés, comme Ebroïn l'avoit commandé.

Après que ces bourreaux lui eurent fait endurer ce tourment, ils le donnèrent en garde à quelques uns de leurs complices, qui, dès l'heure même, le conduisirent en un certain monastère, où il fut caché l'espace de deux ans, inconnu des hommes, mais fort connu de Dieu, avec lequel il communiquoit souvent : de sorte que les religieux de cette maison étoient bien édifiés de voir en ce prélat une si grande sainteté et tant de patience en une si grande affliction, ne lui ayant jamais entendu dire aucune parole rude contre ses persécuteurs.

En ce temps le roi Thierry et le prince Ebroïn firent un édit par lequel ils commandèrent que saint Guérin, frère de saint Léger, qui avoit échappé à la cruauté du tyran avec les autres princes, eût à revenir en cour, et qu'il amenât aussi saint Léger, son frère. Lorsque donc ils se furent présentés devant le roi, Ebroïn se mit à les accuser de plusieurs crimes qu'ils n'avoient pas commis. Le

saint et son frère, sans répondre aux paroles d'Ebroïn, et même sans prendre garde à ce qu'il leur imputoit, lui dirent que ce qu'ils avoient déjà enduré, ils l'avoient justement mérité, non pour avoir offensé le roi, mais pour avoir péché contre le Roi du ciel. Quand à lui, qu'il avoit tellement irrité la justice de Dieu par ses cruautés barbares, qu'en peu de temps il perdroit la vie temporelle et l'éternelle. A ces paroles Ebroïn, tout transporté de fureur, commanda à ses ministres qu'ils séparassent Guérin de Léger, son frère, afin qu'ils pussent être punis comme ils le méritoient, et qu'ils ne vinssent pas à tenir de semblables propos ensemble.

Quand donc les bourreaux vinrent à se saisir de Guérin et à l'ôter de la présence de ce tyran, saint Léger, rempli de charité, lui dit : *Courage, mon frère, supporte joyeusement les tourments qui te sont préparés pour l'amour de Celui qui a tant enduré pour toi, et souviens-toi qu'il n'y a nulle affliction, ni tribulation, ni mort la plus cruelle que l'on sauroit imaginer, qui puisse être comparée à cette gloire et à ce bonheur qui nous attend là-haut. L'on peut bien nous ôter la vie et les biens, mais non la constance et la confiance que nous devons avoir en Dieu; nos péchés qui sont en grand nombre en méritent bien davantage, mais ce bon Seigneur, pour de légers tourments que nous endurons pour lui, les abîmera dans l'océan de sa miséricorde. Prends garde, ô mon frère, que les menaces de ce tyran et le supplice par lequel tu dois glorifier Dieu, ne t'épouvantent, et considère qu'il te faut payer ce tribut à la nature tôt ou tard, et qu'il n'importe de quelle mort que nous ayons à mourir, pourvu que ce soit en la grâce de Dieu. Qu'il te suffise que tu meures pour la gloire de ton Dieu, et pour sa justice, qui saura bien te récompenser.*

Saint Léger l'eût encouragé et lui en eût dit davantage, n'eût été que les ministres d'impiété enlevèrent saint Guérin et l'allèrent attacher à un poteau, où, pendant qu'il avoit les yeux au ciel, qu'il faisoit sa prière à Notre-Seigneur, et lui recommandoit son âme, ils le firent mourir à coups de pierres.

Saint Léger eut un grand désir de suivre son frère, et de mêler son sang avec le sien, afin de recevoir ensemble la couronne du

martyre. Mais Ebroïn ne le voulut pas permettre, car il voulut différer sa mort, afin que prolongeant longtemps ses peines, il le pût faire désespérer et le priver de la gloire du ciel. Partant, il commanda qu'on le promenât l'espace de quelque temps nu-pieds à l'entour de quelque piscine, qu'il avoit fait joncher de petites pierres aiguës comme des clous; ensuite qu'on le couchât contre terre, et qu'on lui coupât la langue et les lèvres. Ce glorieux saint imploroit, au milieu de ses tourments, le secours de Notre-Seigneur, non point par le son de sa voix, mais en l'humilité de son cœur, et lui représentant les tourments qu'il enduroit pour ses intérêts, il le conjuroit, par les entrailles de sa miséricorde, qu'il ne le délaissât point en ce besoin, mais qu'il le fortifiât en sa grâce, et lui donnât de nouvelles forces, en cas que les tourments vinssent à s'augmenter.

Ebroïn cependant l'envoya au monastère de Fécamp, en Normandie, et le mit sous la garde d'un religieux nommé Wastingue, avec quelques soldats qui l'accompagnoient lorsqu'il alloit ou venoit, en attendant ce que l'on résoudroit d'en faire. La merveille est que, bien que le saint eût la langue et les lèvres coupées, il ne laissoit pas de parler aussi facilement, élégamment et intelligiblement, même mieux, qu'avant qu'on lui eût fait endurer ce tourment. De sorte qu'il prêchoit avec un si grand zèle et avec tant de ferveur, que les cœurs les plus endurcis étoient contraints d'embrasser la pénitence. Son plus grand exercice en ce monastère étoit de prier jour et nuit, et d'édifier le prochain, de le consoler en ses adversités, et de l'exciter à la vertu.

Comme donc sa renommée commençoit à s'épandre, et que plusieurs couroient en ce monastère, pour voir et admirer les merveilles de Dieu en son serviteur, le roi Thierry et Ebroïn firent assembler un synode d'évêques, où entre autres fut mandé Didon, qui avoit chassé saint Léger de son siége, et lui avoit arraché les yeux. Il fut puni de sa méchanceté et de son attentat : car après avoir été rasé, il fut chassé honteusement de cette compagnie, avec plusieurs autres évêques, qui, à la persuasion d'Ebroïn, furent bannis par ordre de Sa Majesté. Mais ce qui est à remarquer, et

ce qui montre combien les jugements de Dieu sont grands, c'est que Vaimer (compagnon de Didon, et complice du mauvais traitement que l'on avoit fait à saint Léger), qui avoit été élevé à la dignité d'évêque, pour avoir exécuté la volonté d'Ebroïn, vint à encourir l'indignation de ce tyran, et fut condamné en ce synode à être fouetté cruellement, puis à être pendu, payant ainsi la peine de son impiété.

De plus, en ce synode, saint Léger fut mandé, et on l'envoya quérir au monastère où Ebroïn l'avoit relégué, non point pour prendre rang en cette compagnie, mais parce que le roi et le tyran lui vouloient parler à part. En ce secret colloque, le saint tâcha d'amener Ebroïn à résipiscence en quittant sa tyrannie. Au roi, il prédit les calamités qui arriveroient à son royaume, et qu'il eût à retenir les mains de Dieu, rappelant les évêques qu'il avoit bannis, et prenant un bon conseil. Mais ni Sa Majeté ni le tyran ne furent capables de comprendre ses remontrances, bien qu'ils vissent le miracle apparent, de l'entendre parler si disertement sans langue ni lèvres. Au contraire, Ebroïn tout en colère lui dit : *Je ne sais qui te meut à parler si librement, et à nous étourdir de ton bavardage. Je crois que tu penses être un martyr: voilà pourquoi tu prends tant d'audace, mais sois certain qu'en vain tu cherches une telle récompense.* Or, ce tyran avoit envie de le perdre, tant au corps qu'en l'âme, et de le faire désespérer pour assouvir sa rage et sa cruauté.

Après que le tyran eut tenu ce discours au saint martyr, il commanda à un nommé Chrodebert de le garder soigneusement. *Car*, disoit-il, *un jour viendra que nous le ferons mourir.* Chrodebert n'osant aller contre la volonté d'Ebroïn, se saisit du saint, et le fit conduire en sa maison; mais voyant qu'en y allant il étoit si las qu'il ne pouvoit marcher, il commanda qu'on lui donnât à boire pour le fortifier. Cependant comme on lui en étoit allé chercher, l'on vit descendre du ciel une grande lumière en forme de cercle, qui se posa sur sa tête, et qui brilloit de toutes parts. Alors ceux qui le conduisoient, tout tremblants, lui demandèrent d'où venoit ce soleil qu'ils voyoient sur lui. A ces paroles le saint, qui ne sa-

voit rien de cela, se jeta contre terre, et remercia Notre-Seigneur de ce qu'il le daignoit visiter, et faire paroître par ce signe son innocence.

Ceux qui virent une si grande lumière, demeurèrent comme hors d'eux-mêmes; puis ayant en quelque façon repris leurs forces, ils commencèrent avec le saint à louer Dieu et à l'exalter, se disant les uns aux autres que saint Léger étoit véritablement serviteur de Dieu. A l'instant ce Chrodebert (à qui le saint avoit été donné en garde), et ceux qui le conduisoient, demandèrent pardon au saint, et firent pénitence de leurs excès : et non-seulement saint Léger leur pardonna, mais aussi les uns après les autres il les embrassa. Tout le temps qu'il fut en cette maison de Chrodebert, il ne cessa de les catéchiser et de les exciter de plus en plus à l'amour de Notre-Seigneur, et à suivre la vertu. Le bruit de ce miracle aussitôt retentit aux lieux circonvoisins, de sorte que tout le monde accourut pour voir et entendre le saint.

Mais ces pauvres gens ne jouirent pas longtemps de la compagnie du saint : car Dieu, qui le vouloit récompenser de ses travaux et le tirer à lui, permit qu'Ebroïn, plus endurci que Pharaon en son opiniâtreté, dépêcha quatre cavaliers pour le tuer. Étant venus au lieu où il étoit, ils le tirèrent de la maison de Chrodebert, et le menèrent par des lieux inconnus. Lorsqu'ils furent arrivés en un certain lieu, le saint demeura tout court et ne voulut plus marcher, mais il leur dit : *Mes enfants, il n'est pas besoin que vous vous lassiez davantage, accomplissez le commandement de celui qui vous a envoyés, exécutez-le tout à loisir, puisque vous avez le temps, et contentez votre envie avec celle d'Ebroïn.*

A ces douces paroles, capables d'émouvoir les rochers et de briser des cœurs de diamant, trois de ces cavaliers se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent humblement pardon, et le prièrent qu'il leur donnât sa bénédiction. Ce que le saint fit à l'instant, les exhortant qu'ils eussent à changer de mœurs et de façon de faire, et à aimer Dieu, pour lequel ils avoient été créés. De plus, il se jeta contre terre, et pria Dieu pour eux par ce sang qu'il avoit répandu non-seulement pour les justes, mais aussi pour les pécheurs, qu'il

les voulût maintenir en sa grâce, et dans cette sainte résolution qu'ils venoient d'embrasser.

Il fit aussi oraison pour ceux qui lui causoient ce tourment, et avoient machiné sa mort, en disant : *Seigneur mon Dieu, et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de toutes les puissances de mon âme je vous bénis et adore, de ce qu'il vous plaît sitôt terminer mon pèlerinage et me conduire à ce jour si désiré. Regardez-moi, mon Créateur et mon Dieu, comme vous faites ceux qui se sont entièrement voués à votre service, et me faites ressentir les effets de votre miséricorde, en me comblant de bénédictions. Il est temps, puisque c'est votre volonté, que la terre reçoive ce qui lui appartient, et que vous receviez mon esprit, afin que je chante incessamment vos louanges en paradis. Une chose que j'ai à vous supplier avant cet heureux départ, c'est que vous pardonniez à ceux qui m'ont affligé en cette vie, et qui seront cause de la séparation de mon corps d'avec mon âme, puisque par leur moyen je parviens plutôt que je n'eusse fait au port de salut.*

Après cela, le quatrième de ces cavaliers, qui avoient été envoyés par Ebroïn pour le tuer, plus dur que le marbre, n'ayant aucun ressentiment de l'exemple de ses compagnons, et encore moins de la prière qu'avoit fait le saint pour lui, tira son cimeterre et lui en coupa la tête. De ce coup, la tête tomba véritablement à terre, mais le corps se leva et resta droit l'espace d'une heure. Ce bourreau qui l'avoit tué, pour assouvir sa rage, donna un coup de pied à ce saint corps, et le fit tomber; mais aussitôt la punition divine s'en suivit, car ce misérable fut possédé du diable, et courant de côté et d'autre, il alla se jeter dans un feu, où il finit sa vie, payant sa cruauté d'une peine éternelle.

Le corps du saint fut enlevé par Chrodebert, qui avoit été converti, et il le conduisit avec le plus d'honneur qu'il put à Sarcin, où étant parvenu, il l'enterra dans un petit oratoire, le sixième jour d'octobre, avec les mêmes habits qu'il avoit quand il fut martyrisé.

Or, comme Dieu l'avoit illustré durant sa vie, aussi voulut-il l'honorer après sa mort de plusieurs miracles. Car peu de temps

après avoir été enterré, un certain prêtre, qui avoit la charge de la chapelle où étoit ce saint corps, vit pendant plusieurs nuits une grande lumière qui éclairoit cette chapelle, ce qui ne pouvoit se faire humainement, pour n'y avoir ni lampe ni chandelle allumée. C'est pourquoi il commença à publier ce miracle, au bruit duquel plusieurs personnes accoururent; les malades y recouvrant la santé, les boiteux l'usage de leurs pieds, les aveugles la vue, et les possédés étant délivrés des démons.

Il arriva qu'une nuit, le clerc du prêtre, gardien de cette chapelle, fut volé entièrement, jusqu'à une courroie de saint Léger, qu'il gardoit comme une précieuse relique. Il eut recours au saint, et s'en vint à son sépulcre, le priant que ce qu'on lui avoit pris lui fût restitué; il passa ainsi tout le jour et la nuit suivante à jeun, à psalmodier et à louer Notre-Seigneur. Le matin il s'en retourna à son domicile, qu'il trouva garni comme auparavant, car les larrons avoient tout reporté, jusqu'à la courroie du saint. Néanmoins, Dieu ne laissa pas cette méchanceté impunie, car le maître qui avoit juré que son serviteur n'avoit pas commis ce larcin, revenant à sa maison, mourut incontinent, et le serviteur qui l'avoit commis, finit peu de temps après misérablement ses jours.

Comme la sainteté et les miracles du saint augmentoient de jour en jour, Ebroïn, qui en entendit parler, ne les pouvant croire, dépêcha un messager, pour s'enquérir diligemment de ce qui en étoit, afin de le savoir au vrai. Etant venu à la chapelle, il demanda au prêtre qui en avoit la charge, où étoit enterré le saint martyr. Le prêtre lui ayant montré le tombeau, il s'en approcha, non pas pour y prier, mais pour s'en moquer, et foulant aux pieds ce lieu saint, ignorant la vertu qui y étoit cachée, il commença à dire : *Est-ce là où est enterré ce mort, qui ne montre aucun signe de vertu ?* Puis il se retira; mais il ne le porta pas loin, car bientôt après il ressentit en soi la vertu du saint martyr, et avant qu'il parvînt à Ébroïn, qui l'avoit envoyé, il mourut subitement, ce qui ayant été su de ce tyran, tout tremblant de crainte, il n'osa révéler ce qui s'étoit passé qu'à sa femmme, de peur qu'il ne vînt à

perdre le crédit qu'il s'étoit acquis parmi le peuple, pour avoir fait mourir un si saint homme.

Mais Dieu voulant faire paroître aux yeux de tout le monde, combien la mort de son saint lui étoit précieuse; car plus Ebroïn tâchoit d'obscurcir la vertu du saint, plus cette bonté divine la mettoit en lumière pour être admirée des fidèles, faisant tous les jours de nouveaux miracles : et comme son œil ne dort jamais, et qu'il enveloppe les habiles dans leurs finesses, et les sanguinaires dans leur sang, il arriva que trois ans après, Ebroïn faisant mourir plusieurs personnes innocentes pour assurer son état, il fut mesuré de la même mesure dont il avoit mesuré les autres, et par une secrète providence de Dieu, il fut tué misérablement.

Sitôt que ce misérable eut été enlevé de ce monde, la cour de Thierry fut toute changée, parce que ceux qui s'en étoient écartés, de crainte de l'orage, se vinrent rendre auprès de Sa Majesté, avec protestation de fidélité. On ne parloit que de se réjouir et de bien servir le roi. Entre les gens de bien, l'entretien n'étoit autre que de la tyrannie d'Ebroïn, et de la mort de saint Léger : chacun parloit du saint, et louoit hautement sa constance : plusieurs évêques, qui s'étoient rendus auprès de Sa Majesté, faisoient retentir les merveilles qui s'opéroient à son tombeau.

Sur ces entrefaites, il survint une dispute entre Ansoalde, évêque de Poitiers, qui désiroit qu'il lui fût permis de faire lever ce saint corps, pour être de la même famille : Emeneharius, évêque d'Autun, qui prétendoit la même chose pour avoir été évêque d'Autun; et Vindicien, évêque d'Arras, qui soutenoit que cette sainte relique lui appartenoit, à cause qu'il avoit été martyrisé dans son diocèse. Enfin l'on trouva bon, pour les accorder et terminer ce différend, que l'on fît des processions, que l'on redoublât les prières, que l'on établît des jeûnes, afin qu'il plût à Dieu de déclarer sa sainte volonté par quelque signe, et de montrer en quel lieu il vouloit que son saint fût révéré. Après cela, ils écrivirent sur trois morceaux de papier la demande des trois évêques, et les mirent sur l'autel, sous la nappe, séparés les uns des autres,

afin qu'après les prières et le saint sacrifice de la messe, ils vissent ce que Dieu en auroit ordonné.

Les jours donc destinés à la prière étant accomplis, et toutes les cérémonies terminées, alors un des ministres, qui ne savoit pas la disposition de ces billets, et qu'il y en eût, par le commandement des évêques, vint à mettre la main sous cette nappe, et tira celui d'Ansoalde. Tous les assistants aussitôt commencèrent à louer et à remercier Dieu, disant que l'évêque de Poitiers l'avoit emporté, et que sa demande étoit plus juste que celles des autres. Partant, du consentement des évêques il fut arrêté, puisque c'étoit la volonté de Dieu, qu'il lèveroit ce saint corps, et le feroit porter avec honneur et révérence en son église.

Ansoalde, voyant que son désir étoit accompli, dépêcha une lettre à Andulphe, abbé, sous la conduite duquel saint Leger avoit été nourri et élevé, afin qu'il ne manquât pas de s'acheminer au lieu où étoit enterré le saint, pour le faire lever et conduire avec le plus d'honneur qu'il pourroit à Poitiers. Sitôt que l'on sut qu'on vouloit lever et transporter ce saint corps, une grande affluence de peuple y accourut de toutes parts, mue par la dévotion particulière qu'ils portoient au saint : les uns se réjouissoient de ce que l'on emportoit le corps en leur ville, pour en être le flambeau; et les autres pleuroient amèrement de ce qu'on les privoit, eux et leur pays, d'un tel bienfaiteur et puissant intercesseur envers la Majesté divine. L'on ne sait pas où cette diversité d'affections les eût tous portés, si l'autorité du roi n'y fût intervenue.

Enfin le cercueil où étoit ce précieux reliquaire fut montré à toute l'assistance, qui le vint baiser avec beaucoup de piété, puis il fut conduit à Poitiers. Dans cette translation, par toutes les villes et les villages où il passoit, le clergé, solennellement assemblé, venoit au-devant de lui, accompagné de tout le peuple, témoignant une grande dévotion envers le saint, chacun espérant quelque faveur et bénédiction du ciel par son intercession. En effet, tous ceux qui étoient affligés de quelque maladie, en touchant ce saint corps recevoient aussitôt la guérison de leurs maux.

Enfin il parvint au diocèse de Chartres, et passa par une cer-

taine bourgade, que l'on nomme Gandiaque, où demeuroit une jeune fille, nommée Radingue, qui étoit aveugle, muette et paralytique, il y avoit déjà plus de sept ans : ayant été apportée par ses parents au cercueil du saint martyr, elle recouvra la vue, la parole et l'usage de ses membres, et s'en retourna saine et bien portante en la maison avec ses parents.

De Chartres il arriva au territoire de Tours, où se trouva une possédée : après qu'on lui eut par force fait toucher le dessus de sa bière, elle fut aussitôt délivrée. De ce lieu il arriva à Tours, où, comme on le portoit par la ville avec solennité, il advint qu'une femme, faussement accusée d'avoir tué son mari, qui étoit liée d'une grosse chaîne et qui n'attendoit plus que la mort, s'écria, en voyant passer le cercueil du saint : *Bienheureux saint Léger, prenez ma cause en main, et me délivrez de la fausse calomnie que l'on me fait, puisque je suis innocente.* A ces paroles les chaînes se rompirent et tombèrent à terre ; elle les ramassa promptement et les mit sur le cercueil du saint, qu'elle accompagna, publiant à haute voix le miracle qui avoit été fait en elle.

Ce saint corps étant arrivé sur les terres du Poitou, comme il reposoit sur le chemin de Gorande, voici qu'un boiteux, soutenu de deux béquilles, touchant ce précieux trésor et faisant ses prières, se trouva entièrement guéri. Une femme encore, qui avoit les mains toutes contrefaites, ayant invoqué le saint nom de Notre-Seigneur et du glorieux martyr, obtint la santé. Outre cela, l'évêque Ansoalde, parent du saint, faisant distribuer du vin aux pauvres passants et au menu peuple, qui alloient au-devant du saint corps, pour les encourager, il arriva que les tonneaux qui avoient été épuisés en cette œuvre de charité furent miraculeusement remplis.

Depuis, comme ce précieux trésor approchoit de Poitiers, il fallut passer la Vienne, grosse rivière qui porte bateau ; mais parce qu'il faisoit un vent excessivement tempétueux, les bateliers faisoient difficultés de passer, à cause du danger qu'il y avoit. Néanmoins il leur fut commandé de passer ; et aussitôt que ce saint corps fut mis dans une barque, les vents mutinés s'appaisèrent ; et

ainsi chacun passa sans aucun danger. Après avoir passé ce fleuve il fallut faire halte, à cause de la nuit, et on mit le cercueil dans la prochaine église, où un petit enfant aveugle, que sa mère portoit entre ses bras, recouvra miraculeusement la vue.

Au surplus, il fut question de lever le saint corps, pour le porter à Gelvague, qui est le droit chemin de Poitiers; et ce fut là qu'Ansoalde, évêque de la ville, revêtu de ses ornements pontificaux, le vint recevoir, accompagné de tout son clergé, avec de grandes cérémonies, et suivi d'une grande populace. Ils le portèrent et le conduisirent dans la ville de Poitiers; Dieu, qui le vouloit rendre plus admirable aux habitants, permit qu'une femme, qui étoit tellement courbée, il y avoit déjà plusieurs années, que sa tête touchoit à ses genoux, fût guérie, après avoir fait sa prière au saint : ce qui excita si fort l'admiration de tout le monde, que l'évêque et tout le clergé ne pouvoient assez considérer la puissance que Notre-Seigneur faisoit paroître par son serviteur.

Il fut ensuite porté dans l'église de Sainte-Radegonde, où, à peine fut-il posé, qu'il vint à briller par une autre merveille ; car un paralytique ayant recouvré sa santé, il avoit, par quelque espace de temps, accompagné son corps jusqu'en ce lieu. De l'église de Sainte-Radegonde, il fut conduit en celle de Saint-Hilaire, qui est la cathédrale, où un autre paralytique, ayant touché sa bière, fut guéri : comme aussi une pauvre fille, qui étoit aveugle, ayant fait ses prières au glorieux martyr, reçut la vue, et depuis lui fut fort dévote, visitant tous les jours son tombeau.

De cette église de Saint-Hilaire jusqu'à l'abbaye, il fut porté par l'évêque et les chanoines, toutes les paroisses de la ville et des faubourgs marchant devant, et chantant des hymnes et des cantiques. Puis tous les religieux de Saint-Maxence, dont le saint avoit été autrefois abbé, le vinrent trouver en cérémonie. Qui pourroit dire avec quelle dévotion et quelle joie ces enfants reçurent le corps de leur bienheureux Père ? avec quelle révérence ils baisèrent tous cette châsse où étoit renfermé ce glorieux trésor, et avec quelle modestie ils le conduisirent dans la prochaine église, pour le lendemain le porter dans son abbaye ? Cela certainement se peut

mieux méditer que non pas s'expliquer; comme aussi la multitude des personnes qui accouroient de toutes parts.

Dieu opéra par l'intercession de son serviteur en cette même nuit plusieurs miracles. Il y eut une femme, qui, apprenant les merveilles qui se faisoient au tombeau du saint martyr, apporta un sien fils, âgé de trois ans, mort, qu'elle mit sous le cercueil; puis elle se retira, et pria le saint de rendre la vie à son enfant. O grande bonté de Dieu, qui accomplit si puissamment les demandes de ses serviteurs! Voici que cette femme, après avoir demeuré l'espace de trois heures à côté de ce cercueil, entendit crier son enfant et l'appeler sa mère. Cette mère toute remplie de joie et comme hors de soi, leva promptement le poêle, et reprit son enfant qui commença à lui sourire et à l'embrasser.

Sur les neuf ou dix heures, il fallut le lever de cette église pour le porter en son abbaye, où il devoit demeurer. En le portant, il arriva que deux pauvres personnes, savoir le mari et la femme (le mari, qui n'avoit qu'un œil, conduisoit avec une corde sa femme, qui étoit aveugle), se rencontrèrent en un lieu où devoit passer le saint. La femme, qui avoit une ferme confiance en Dieu, qu'il la guériroit par les mérites de son serviteur, sollicita son mari (qui ne faisoit pas beaucoup d'état de ce que sa femme lui disoit, comme doutant fort si le saint par ses prières les pouvoit guérir), de s'approcher le plus près qu'il pourroit du cercueil, pour y faire leurs prières, et le toucher, si faire se pouvoit. Chose admirable! la femme qui ne douta point, fut guérie de ses yeux; et le mari qui chanceloit, perdit l'autre œil, et fut réduit en pareil état qu'étoit sa femme quand il l'avoit amenée. De sorte que celui qui conduisoit sa femme en venant, avec une corde, fut conduit avec la même corde par sa femme en s'en retournant.

Enfin ce précieux trésor arriva en l'abbaye de Saint-Maxence, que le saint en ses tendres années, avoit réformée et instruite par son exemple, et qu'il devoit rendre célèbre par ses miracles, comme il fit paroître en y entrant; car à peine y fut-il, qu'une jeune fille paralysée de tous ses membres, au seul récit du nom du saint, fut guérie parfaitement: comme aussi une femme aveugle,

qui étoit venue de fort loin, s'en retourna voyant la lumière. Un jeune homme et une fille possédés de l'esprit malin, accoururent pareillement tout tremblants à ce tombeau, et aussitôt qu'ils eurent touché le cercueil, ils vomirent le diable par la bouche.

Dieu fit en ce temps-là plusieurs autres merveilles par les mérites de son saint. L'évêque Ansoalde fit bâtir une belle et superbe église en son honneur, assisté d'Andulphe, abbé de Saint-Maxence. Quand elle fut achevée, l'évêque, afin d'accomplir son vœu, vint accompagné de son clergé, de plusieurs princes et seigneurs, et d'une grande multitude de personnes, et mit le saint corps dans le tombeau, avec les cérémonies accoutumées.

La vie de saint Léger a été écrite par un nommé Ursin, duquel Surius l'a tirée, et d'où nous l'avons extraite. Tous les Martyrologes font mention de saint Léger, comme aussi Vincent de Beauvais, livre 23, chap. 124 et 125. Trithème, Molan et Sigebert, en sa Chronique.

A Nicomédie, saint Eleuthère, soldat et martyr avec un nombre infini d'autres, lesquels, parce que le feu avoit consumé le palais impérial de Dioclétien, furent faussement accusés d'être les auteurs de ce crime et furent tués par les troupes, suivant les ordres de cet empereur barbare. Les uns furent décapités, les autres brûlés, les autres précipités à la mer. Parmi eux Eleuthère, ayant été longtemps tourmenté et devenant plus fort à chaque tourment, acheva le martyre qui lui donna la victoire, ayant été mis à l'épreuve du feu comme on y met l'or.

Le même jour, saint Guérin ou Gérin, frère du même sain Léger, qui fut lapidé dans le même lieu.

A Antioche, saint Prime, saint Cyrille et saint Sécondaire, martyrs.

A Constantinople, saint Théophile, moine, qui ayant été très-cruellement fouetté par Léon l'Isaurien, pour la défense des saintes images, et envoyé en exil, rendit son âme à Dieu.

A Héreford en Angleterre, saint Thomas, évêque et confesseur.



TROISIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Gérard, abbé et confesseur. — Le bienheureux Jean Massias, Frère convers Dominicain.

Les deux saints martyrs Ewald; saint Candide, martyr; saint Denys et ses compagnons, martyrs; saint Maximien, évêque de Bagaïe; saint Hésyque.

LA VIE DE SAINT GÉRARD,

ABBÉ ET CONFESSEUR.

AN 988.

Jean XV, pape. — Othon III, empereur.
Hugues Capet, roi.

Saint Gérard étoit fils de Stance, homme illustre, de la maison de Haganon, duc d'Austrasie, et de Elétrude, sœur d'Etienne, évêque de Tongres. Il fut enclin, dès son enfance, à tout ce qui étoit de la vertu. Etant parvenu en âge, il fit paroître des mœurs si modestes, une si rare prudence en ses conseils, et une si belle éloquence en ses discours, que chacun lui portoit de l'affection; spécialement Bérenger, comte et seigneur de Namur, l'aima tellement, qu'il le voulut avoir auprès de soi, pour se servir de lui en plusieurs affaires d'importance; en effet il l'envoya ambassadeur en France.

Avant ce voyage, Gérard avoit eu une certaine vision en dormant, qui lui commandoit de réparer l'église de Brogne, laquelle avoit été fondée par Pepin, mais qui étoit pour lors en ruine, et

d'y transporter les reliques de saint Eugène, martyr, évêque de Tolède. Il avoit déjà rétabli l'église qu'il avoit dotée de bons revenus; mais il ne savoit comment y apporter le corps du glorieux saint Eugène, ni où le trouver. Faisant son voyage en France, comme il s'approcha de Paris, il fut surpris par la nuit, et logea au monastère de Saint-Denis, à deux lieues de la ville. Entrant dans l'église pour y faire ses prières, il ouït faire commémoration de saint Eugène, martyr; il demanda qui il étoit, et on lui dit que c'étoit le premier évêque de Tolède, disciple de saint Denis, qui avoit été martyrisé en France après son maître, et que son corps étoit enterré là, où il faisoit plusieurs miracles.

Saint Gérard fut fort consolé de ces nouvelles, estimant que cela lui donneroit moyen d'accomplir ce qui lui avoit été commandé du ciel. Il pria instamment l'abbé et les religieux de Saint-Denis de lui donner ce corps saint; mais ne l'ayant pu obtenir d'eux, il alla en la cour du comte Robert (qui fut depuis roi), faire sa négociation, puis il en rendit compte à Bérenger, le suppliant de lui permettre de quitter le monde, et de se retirer au service de Dieu. Après avoir reçu la bénédiction d'Etienne, évêque de Tongres, il retourna au monastère de Saint-Denis, où il prit l'habit et se rendit religieux, y brillant comme un miroir de toute sainteté et vertu. Il commença ses études par le rudiment, comme un petit enfant, et se fit si savant dans les lettres humaines et divines, qu'en la neuvième année de sa conversion il fut fait prêtre.

Il respectoit fort les anciens, il chérissoit les jeunes, il matoit sa chair de jeûnes, passoit les nuits en oraison, s'estimoit le moindre de tous, et se comportoit en fidèle serviteur de Dieu: il étoit fort attaché à l'observation de sa règle: son habit étoit vil, sa nourriture de peu de chose, prompt à l'obéissance et à endurer toutes sortes d'injures. Tout son désir consistoit à faire ce que Dieu lui avoit commandé, de porter en l'église de Brogne les reliques de saint Eugène. A cette fin il assembla l'abbé et les religieux, leur déclara la révélation qu'il avoit eue de Dieu, et les conjura de lui donner ce précieux trésor des reliques de saint Eugène, et de lui permettre

d'accomplir ce que Notre-Seigneur lui avoit commandé. Les religieux s'y accordèrent, et lui donnèrent une partie du corps, avec un certain nombre de religieux pour l'accompagner.

Le saint fort joyeux emporta les reliques, et les mit dans l'église de Brogne : il s'amassa tant de peuple par les villages où ils passèrent, et chacun leur fit tant d'accueil et d'honneur, à cause des miracles qui se firent le long du chemin, qu'il ne se peut rien dire de plus. Pour l'ornement de cette église et l'édification des fidèles, il en ôta les clercs qu'il y avoit établis du commencement, y demeura avec les religieux qu'il avoit amenés ; et y fit un monastère qu'il gouverna quelque temps ; mais se voyant accablé du monde qui avoit recours à lui, il nomma un autre supérieur, et se retira en un lieu solitaire, pour s'adonner à la contemplation avec plus de liberté et de repos de son âme.

Entre les saints qui ont instruit les peuples de Flandre, et semé parmi eux le grain de l'Evangile, Gislin, Grec, en fut un qui, par la révélation divine, quitta son pays, vint à Rome, et de là en Flandre et en la province du Hainaut. Il y établit une église nommée Cèle, à l'honneur des glorieux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul : il y vécut et décéda très-saintement, et son corps y fut inhumé ; mais par succession de temps, les clercs qui demeuroient à Cèle ne donnoient pas des exemples convenables à leur condition, et ne portoient pas la révérence qui étoit due aux reliques de saint Gislin. Le saint apparut à Gilbert, duc de Lorraine, et l'avertit de mettre Gérard en ce lieu, après en avoir ôté celui qui y étoit.

Le duc envoya l'évêque de Cambrai avec un comte de la cour, chercher Gérard, et le prier de prendre la charge du monastère de Cèle, pour accomplir ce que saint Gislin lui commanderoit. Les ambassadeurs le trouvèrent caché en un coin, et eurent bien de la peine à le persuader d'accepter cette abbaye. Il en renvoya les prêtres, à cause de leur scandale, et y fit un célèbre monastère de religieux. S. Gislin lui révéla ses reliques que l'on avoit dérobées ; il les rapporta en leur place, puis s'efforça de gagner le cœur des siens par amour et douceur, et les excita de plus en plus à la per-

fection. Il disoit tous les jours la messe. Une fois il y eut une femme aveugle, qui prit de l'eau du bassin dans lequel le saint s'étoit lavé les mains disant la messe, et s'en frotta les yeux, qui furent incontinent ouverts.

Arnoul étoit pour lors comte de Flandre : c'étoit un prince riche et puissant, néanmoins fort tourmenté de la gravelle, dont il ne pouvoit guérir. Ayant expérimenté tous les remèdes de la médecine, il pensa qu'il devoit attendre sa santé du ciel, et que saint Gérard la lui pourroit aisément obtenir de Dieu par ses prières. Il le supplia donc instamment de le délivrer de ce cruel tourment qu'il enduroit. Le saint lui conseilla de donner aux pauvres de belles aumônes, de jeûner trois jours, de se confesser et de communier, et qu'en ce faisant, il acquerroit la faveur de Notre-Seigneur, qui l'exauceroit et lui rendroit sa santé.

Le comte accomplit tout ce que le saint lui avoit dit. Après que saint Gérard eut achevé la messe, et qu'il eut communié Arnoul de sa main, il jeta une pierre qui lui avoit donné tant de tourment, et fut entièrement guéri. Il offrit de beaux présents d'or et d'argent à saint Gérard, qui les refusa, en disant que le religieux qui a quelque chose sur la terre n'a point de part au ciel, et ne se peut dire religieux ; néanmoins Arnoul le conjura tant, qu'il fut contraint d'accepter la dixième partie de ses biens, pour la distribuer aux pauvres ; il lui commit aussi le gouvernement de toutes les abbayes qui étoient dans ses Etats.

Il n'eut pas peu à faire à remettre en état le monastère de Blandin, que saint Amand avoit fondé à Gand : car il avoit été pillé, et presque tout dépouillé par certains prêtres, qu'il mit dehors, et y établit des religieux. Ceux qui en furent chassés, vouloient attenter à la vie du saint lorsqu'il célébroit la messe, mais ils lui virent un visage plus qu'humain ; ce qui les épouvanta tellement, qu'ils se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon. Il avoit la charge de dix-huit monastères, où il établit, par son industrie et ses soins, le modèle de la vie et de l'observance religieuse, et plusieurs prirent l'habit pour vivre sous sa discipline.

Enfin il eut révélation de son bienheureux décès, et mit des su-

périeurs en chaque monastère pour les conduire ; il se retira en son ancien monastère de Brogne, où il avoit apporté les reliques de saint Eugène, martyr : là, chargé d'ans et de mérites, il rendit l'esprit à Notre-Seigneur. Il fit plusieurs miracles durant sa vie et après sa mort.

Surius rapporte la vie de saint Gérard en son cinquième tome. Trithème dit que saint Odon, abbé de Cluny, l'écrivit. Pierre, diacre, dit que Grégoire, évêque de Terracine, l'écrivit aussi. Le Martyrologe romain fait mention de saint Gérard, abbé, le 3 d'octobre ; ainsi que Trithème et Molan aux Additions d'Usuard, et au Catalogue des saints de Flandre. Saint Gérard mourut, l'an de Notre-Seigneur, 988.

LA VIE DU BIENHEUREUX JEAN MASSIÁS,

FRÈRE LAI DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Le bienheureux Jean Massias, l'ami du bienheureux Martin de Porres dont nous raconterons la vie au mois de novembre, le contemporain de sainte Rose de Lima, et de tant d'âmes qui illustrèrent en ce siècle les royaumes de l'Amérique espagnole, naquit à Rivéra, dans l'Estramadure, le 2 mars 1585, sous le pontificat de Grégoire XIII et le règne de Philippe II. Son père s'appeloit Pierre d'Arcas et sa mère Agnès Sanchez : tous deux étoient de noble famille, mais leur fortune n'égaloit pas leur naissance. Ils moururent jeunes et laissèrent le bienheureux avec sa sœur sous la protection de ses oncles.

L'enfant n'avoit guère que cinq ans lorsqu'on l'envoya garder les troupeaux : au milieu des champs il prioit Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge, qui le voyant privé de tout secours humain

lui donnèrent pour gardien saint Jean l'Evangéliste, dont il portoit le nom. Un jour que le petit pâtre étoit seul avec son troupeau, il lui apparut un autre enfant, à peu près de son âge, qui lui dit en le saluant avec affection : « Je suis saint Jean l'Evangéliste, Dieu t'a confié à ma garde, à cause de ta piété. N'aie donc aucune crainte.

— Je ne sais ce qu'est saint Jean l'Évangéliste, répondit le petit pâtre.

— C'est le disciple bien-aimé du Seigneur. Je suis venu pour t'accompagner, parce que Dieu t'a choisi. Je te conduirai dans des pays éloignés, où on élèvera des temples et des antels en ton honneur. En témoignage de ce que j'avance, je te dirai qu'Agnès Sanchez, ta mère, fut reçue au ciel aussitôt quelle mourut; quant à ton père, Pierre d'Arcas, il resta quelque temps en purgatoire, mais il jouit maintenant devant Dieu du prix de ses travanx.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi, dit alors le bienheureux ; je n'ai pas d'autres désirs que les siens. »

Quelques jours après, saint Jean lui apparut encore, et le conduisant en esprit dans la cité céleste, il lui dit : « Voilà ma patrie; c'est là que tu viendras après ta mort, pour y vivre dans une éternité bienheureuse. »

Cette vision enflamma son cœur ; il recherchoit tous les moyens de se rendre digne d'habiter un jour avec son protecteur la Jérusalem éternelle. Ainsi se passa sa jeunesse. Saint Jean d'ailleurs ne l'abandonna pas, comme il le lui avoit promis. Il le visitoit souvent, le ravissoit en extase, et gardoit son troupeau pendant que son ami restoit en la compagnie des anges. Plus tard il lui inspira le désir de voyager. Après avoir séjourné à Xérès, il le conduisit à Séville, où le bienheurenx fit la connoissance d'un marchand, qui l'emmena avec lui en Amérique. Dans tous ces voyages il ne perdoit pas le soin de son avancement dans la vertu : il étoit attentif à la prière et à l'oraison : aussi Notre-Seigneur l'en récompensoit-il quelquefois par des extases.

Le marchand qui l'avoit emmené aux Indes Occidentales, étant arrivé à Carthagène, le remercia de ses services, parce qu'il ne le

trouvoit pas assez instruit pour l'employer dans son commerce. Le bienheureux erra quelque temps en Amérique, faisant à pied de longs voyage, cherchant sans doute une condition qu'il ne pouvoit trouver, jusqu'à ce Dieu l'eût conduit au lieu où il le vouloit sanctifier. C'est ainsi qu'il arriva à Lima, dans le royaume du Pérou, après avoir parcouru plus de neuf cents lieues à travers d'immenses solitudes, et au milieu des privations que l'on peut imaginer. Saint Jean cependant ne l'abandonnoit pas : il le sougenoit dans ses fatigues, le consoloit dans ses peines, l'encourageoit dans sa confiance en Dieu.

A Lima, le bienheureux se plaça comme berger chez un riche propriétaire, nommé Ximénès Ménacho, qui lui donna la surveillance de ses grands troupeaux. Il y resta deux années, pendant lesquelles Dieu bénit la fortune de son maître et multiplia ses biens. Il n'eût tenu qu'au bienheureux de passer avec lui une vie douce et tranquille, mais un désir avoit germé dans son cœur : il se vouloit consacrer entièrement à Notre-Seigneur, et sans doute saint Jean lui avoit fait connoître que telle étoit la volonté de Dieu. Il dit donc un jour à son maître : « Frère Ximénès, je désire entrer chez les Dominicains du couvent de la Magdeleine : voilà deux années que je vous sers, et je crois que vous n'avez pas à vous plaindre de ma fidélité. Nous n'avons jamais réglé de compte : voyez ce que vous pouvez me devoir et faites en trois parts : l'une sera pour ma sœur, à laquelle je vous prie de l'envoyer en Espagne, l'autre sera pour les pauvres de Lima, la troisième pour Notre-Dame du Rosaire. Si j'ai été quelquefois négligent dans mon service, ayez la bonté de me le pardonner. »

Le 22 janvier de l'an 1622, qui étoit le dimanche de la Septuagésime, il dit adieu au bon Ximénès Ménacho, et s'alla présenter au couvent de Sainte-Magdeleine de Lima. Le prieur des Dominicains l'accueillit avec bienveillance. Le Frère Paul de la Charité, qui étoit portier du monastère, le connoissoit et l'avoit sans doute recommandé au prieur. Il reçut donc l'habit ce jour-là même, à l'âge de trente-six ans. Il commença son noviciat sous la conduite du Frère Paul, auquel il fut donné pour second portier. Ce reli-

gieux étoit un saint homme, fort ami de l'oraison. Ils la faisoient ensemble et y employoient jusqu'à six et sept heures par jour. L'année suivante, le 23 janvier, le bienheureux prononça les vœux solennels, en qualité de Frère lai. Bientôt il succéda au Frère Paul dans sa charge de portier, soit que ce bon religieux eût besoin de repos, soit que Notre-Seigneur l'eût appelé au ciel pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Frère Jean Massias étoit entré dans le chemin de la sainteté par la seule route qui y conduise d'ordinaire, par les austérités. Il commença à traiter durement son corps, et à retrancher tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire à la conservation de la vie. Il jeûnoit souvent, se disciplinoit tous les jours, et passoit ses nuits en prières. Son corps étoit couvert de cilices et de chaînes de fer. Tous les saints ont regardé le corps comme un rebelle qu'il falloit enchaîner et dompter à force de coups, pour le soumettre à l'âme et à Dieu. Le bienheureux réduisoit le sien avec de sanglantes disciplines, il le frappoit à coups de pierres, et l'abattit si bien qu'il ne vouloit plus se soutenir. Il marchoit tout courbé et en boitant. Sur la fin de sa vie, ses supérieurs l'obligèrent de quitter ses cilices, mais il parvint à leur dérober une chaîne de fer, avec laquelle il mourut. Il lui en coûta beaucoup de se séparer de ses instruments de supplice qu'il appeloit ses vieux amis; mais la volonté du prieur étoit pour lui celle de Dieu. Sur un mot de sa bouche, il renonçoit à ses pénitences avec la docilité d'un enfant. Comme saint François, se voyant sur son lit de mort, il eut quelque regret d'avoir si maltraité son corps, et il lui en demanda pardon, non qu'il regardât ses austérités comme excessives, mais par pitié pour ce compagnon de son âme duquel il alloit se séparer.

Cette dureté pour lui-même ne l'empêchoit pas d'être doux et charitable aux autres. En sa qualité de portier, il étoit chargé de la distribution des aumônes du couvent. Tous les matins il préparoit ce qui étoit nécessaire à ses chers pauvres; vers midi, il réunissoit les vieillards, les enfants, les veuves, les mendiants, les nègres; il leur donnoit de la soupe, du pain et les mets qu'il avoit pu se procurer. Quant aux personnes d'une condition plus relevée,

et aux prêtres qui étoient tombés dans l'indigence, pour leur éviter l'humiliation de recevoir leur nourriture à la porte, il les faisoit entrer dans une salle où leur repas étoit préparé : là il les servoit à genoux, comme il eût servi Notre-Seigneur.

Le couvent de la Magdeleine n'étoit pas riche et ne pouvoit toujours fournir à sa charité : alors il avoit recours à ses amis, et surtout à Dieu. Combien de fois Notre-Seigneur ne multiplia-t-il pas le pain et les mets pour suffire à tous les pauvres? La très-sainte Vierge lui indiquoit souvent les personnes qui pouvoient l'aider. Il avoit dans sa cellule une image de Notre-Dame, et quand il manquoit de quelque chose, il lui disoit avec une confiance admirable : « Ma Mère, vous savez que mes pauvres meurent de faim, et que je n'ai rien à leur donner : à qui recourrai-je?

— Demande à un tel, lui répondoit avec bonté la très-sainte Vierge. »

Il y alloit, et on lui donnoit. Une fois pourtant, un marchand lui refusa un peu de toile pour un pauvre qui étoit nu. Le serviteur de Dieu s'en revint tout triste au couvent. Mais la vengeance divine ne se fit pas attendre : à partir de ce moment, la boutique du marchand demeura déserte : il n'y entroit plus un acheteur. Cet homme tomba dans une mélancolie profonde, se voyant ruiné. Ses voisins, touchés de son chagrin, lui en demandèrent la cause. Il la leur dit, et ils lui firent comprendre que sa ruine venoit de sa dureté envers le serviteur de Dieu. Il courut aussitôt réparer sa faute : au retour il trouva sa boutique pleine de gens qui venoient acheter comme par le passé.

Le bienheureux étoit souvent dans la détresse, et presque toutes les nuits il disoit à la très-sainte Vierge : « Notre-Dame, demain mes pauvres n'auront rien à manger : j'enverrai chez un tel et un tel.

— Envoie, répondoit notre bonne Mère; mon Fils attendrira leur cœur, et les disposera à t'accorder ce dont tu as besoin. »

Notre-Seigneur l'éclairoit aussi sur l'avenir des personnes qui l'aidoient dans ses aumônes. Un jour, une riche dame de Lima lui envoya une pièce d'étoffe, dans laquelle elle avoit caché une somme

assez considérable. Le bienheureux refusa de l'accepter. La dame étonnée veut elle-même la lui offrir. Le serviteur de Dieu n'osa la refuser de nouveau, dans la crainte de lui faire de la peine. Je la garde, lui dit-il, mais en dépôt; vous la retrouverez un jour. Quelque temps après, son mari étant mort, cette dame tomba dans la misère; elle fut heureuse alors de retrouver son aumône.

Je parlois tout à l'heure de la bonté que la très-sainte Vierge témoignoit au bienheureux : en voici, parmi beaucoup d'autres, un trait assez remarquable. Le serviteur de Dieu avoit coutume de passer une partie de ses nuits dans la chapelle du Rosaire, à prier devant l'autel de Notre-Dame : plusieurs fois même on l'y surprit élevé au-dessus de terre et ravi en extase. Une nuit donc, pendant qu'il prioit, la ville éprouva une épouvantable secousse de tremblement de terre. Tous les religieux se réfugièrent éperdus dans le cloître, où l'on supposoit que le danger étoit moins grand. Le bienheureux fit comme les autres, et déjà il quittoit la chapelle, lorsque la très-sainte Vierge l'appela de l'autel.

— Frère Jean, lui dit-elle, Frère Jean, où vas-tu?

— Madame, répondit le bienheureux, je fuis comme les autres les rigueurs de votre divin Fils.

— Reviens, reprit Notre-Dame, ne crains rien, je suis ici.

Le serviteur de Dieu reprit son oraison, suppliant notre bonne Mère d'apaiser la colère de Notre-Seigneur. Comme il levoit les yeux vers elle, il vit son visage resplendir d'une si grande lumière que toute la chapelle en fut éclairée. A l'instant même le tremblement de terre cessa. Depuis, quand ce fléau s'appesantissoit sur Lima, les religieux et beaucoup de personnes se réfugioient dans cette chapelle, où toujours ils trouvèrent un asile sûr contre les efforts et la rage des démons déchaînés dans ces tempêtes.

Souvent, pendant qu'il prioit la nuit aux pieds de Notre-Dame du Rosaire, les pauvres âmes du purgatoire lui apparoissoient en grand nombre, le suppliant d'avoir pitié de leurs souffrances : « Serviteur de Dieu, lui disoient-elles, souviens-toi de nous. Ah! ne nous oublie pas devant Dieu; délivre-nous des peines que nous endurons.

e puis-je faire, âmes bénies, leur répondoit-il, quelquefo
t faire un misérable pécheur comme moi? »
elles le prioient d'offrir à Dieu pour elles ses oraisons,
es pénitences, ses austérités, sachant bien que le Seigne
teroit en échange de leurs dettes. Le bienheureux redo
disciplines, les faisoit plus longues et plus sanglant
ıit il récitoit trois rosaires, le premier pour les âmes
, le second pour les religieux, le troisième pour ses
bienfaiteurs et ses amis. Quand il faisoit la sainte Co
u gagnoit quelques indulgences, il leur en appliquoit
ıgt fois par jour, s'il avoit un moment libre, il cour
nplorer pour elles la miséricorde du Seigneur. Il
'exténuoit de toutes les façons qu'il pouvoit imagine
rir à leur place et d'abréger leur expiation. C'est
t, avec le souvenir de ses péchés, si cruellement d
ll se fût brûlé lui-même à petit feu, s'il eût pu p
s flammes qui les dévoroient : tant la charité embr
et le portoit aux plus sublimes sacrifices.
; âmes se montroient reconnoissantes de ce qu'il fa
s : lorsqu'il avoit obtenu de Dieu leur délivranc
dans la gloire, elles le venoient remercier et l'assu
ıheur. Leur joie étoit sa plus douce récompense
toit heureux; mais d'autres accouroient réclame
ı, et il recommençoit pour elles avec un admirab
ı tout ce qu'un homme peut faire de bien quand
ıs, cœurs durs et ingrats, qui laissons souffrir dar
; frères, nos plus chers amis, nos parents peut
que peut la charité. Un jour son confesseur d
heureux combien il avoit délivré de ces pauvre
abord, mais contraint par l'obéissance, il avou
ıue le nombre s'en élevoit à quatorze cent mille
ce Frère convers, quand il monta au ciel! Quell
rmi ces âmes, de voir enfin leur bienfaiteur ave
! Quelle belle couronne il s'étoit acquise dan
et si méprisée du monde! Enfin quelle bont

dans Notre-Seigneur qui comble de grâces ces âmes d'élite, afin d'avoir comme un canal par où s'écoulent sur nous les flots de sa miséricorde! C'est encore pour les pauvres pécheurs qu'il travaille quand il crée ses saints.

Nous ne parlerons point des miracles que fit le bienheureux pendant sa vie, des guérisons soudaines obtenues par ses prières, de ses prophéties, du don de discerner les esprits et de pénétrer les secrets des cœurs; nous terminerons ce récit par un fait merveilleux qui se rapporte encore à sa charité envers les âmes du purgatoire.

Une nuit qu'il prioit, selon sa coutume, dans la chapelle de Notre-Dame du Rosaire, il entend frapper un coup sur l'autel. Il lève les yeux et voit devant lui une âme, environnée de flammes, qui lui parle ainsi: « Je suis Frère Jean Sajago, qui vient de mourir; j'ai besoin du secours de tes prières pour satisfaire à la justice divine et sortir du purgatoire auquel je suis condamné.

Frère Jean Sajago étoit un Frère convers du couvent des Dominicains du Rosaire, distant de celui de la Magdeleine, qu'habitoit le bienheureux, de près d'une demi-lieue. Le lendemain matin on sut qu'en effet ce Frère étoit mort à l'heure où il avoit apparu dans la chapelle. Pendant trois jours et trois nuits, le bienheureux offrit à Dieu pour lui ses jeûnes, ses austérités, ses prières; la quatrième nuit, comme il étoit encore prosterné devant l'autel, l'âme du Frère lui apparut de nouveau, mais cette fois entourée de l'auréole de gloire; elle le remercia d'avoir achevé pour elle son expiation, et lui dit qu'elle s'en alloit dans la patrie céleste.

Le 16 septembre de l'an 1645, à la tombée de la nuit, le bienheureux Jean Massias, muni des sacrements de l'Eglise, fortifié par la visite de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge, de saint Jean l'Evangéliste, et de plusieurs autres saints auxquels il avoit une particulière dévotion, fut appelé pour recevoir la couronne qui lui étoit préparée dans la gloire. Il étoit âgé de soixante ans, six mois et quinze jours. Il fut béatifié par Grégoire XVI, en 1836. L'Ordre de Saint Dominique célèbre sa fête le 3 octobre.

---

s Saxons, deux saints martyrs, nommés Ewald,
; commencé à annoncer Jésus-Christ, furent pris
· les païens; une grande lumière ayant long-
leurs corps pendant la nuit, fit connoître où ils
oit leur mérite. — Ils étoient Anglois, tous deux
nais différents l'un par ses cheveux blonds, et
eveux noirs. On les met au nombre des douze
dont Willebrod étoit le chef, qui partirent d'An-
er prêcher l'Evangile aux Saxons encore idolâtres.
s'étant mis à prêcher dans un certain village bien
s, les paysans se ruèrent sur eux, tuèrent d'un
ii qui avoit les cheveux blonds, et assommèrent
e bâton; puis ils les jetèrent tous deux dans le
e jour d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 693, selon
nius. Mais, chose admirable, ces deux corps saints,
me lumière qui brilloit sur eux, comme un témoi-
ainteté, furent portés contre le courant de l'eau
rante mille pas, jusqu'au lieu où étoient leurs
npagnons, qui les ensevelirent le plus honorable-
fut possible. Depuis Pepin, maire du palais, les fit
s l'église de Cologne, aujourd'hui appelée Saint-
ainsi que le rapportent le Vénérable Bède et le car-

quartier de Sainte-Bibiane, saint Candide, martyr.
our, saint Denis, saint Fauste, saint Caïus, saint
ul et quatre autres qui, après avoir beaucoup souf-
, obtinrent à la fin la palme du martyre dans les
t les affligea longtemps le président Emilien, sous
lérien.

, saint Maximien, évêque de Bagaïe, qui, après avoir
souffert de cruels tourments de la part des dona-
: été précipité par eux d'une haute tour, fut laissé

ATRIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Père saint François d'Assise, fondateur de l'Ordre des ineurs. — Saint Pétronne, évêque de Bologne.

saint Crispe et saint Cafus; saint Marc et ses compagnons, re, évêque et martyr; martyre de saint Caïe, prêtre, et de ses Hiérothée.

PHIQUE PÈRE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

TEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

AN 1226.

norius III, pape. — Frédéric III, empereur.
Saint Louis, roi.

s naquit à Assise, ville de l'Ombrie (qui est une alie), l'an de Notre-Seigneur 1182. Son père s'ap- rnardoné, et sa mère Pica, femme de mérite et fort n travail de saint François, et demeurant quelques voir accoucher, un pauvre pèlerin vint demander porte; cet homme dit à celui qui lui donna l'au- portât cette femme, qui ne pouvoit accoucher, dans qu'elle seroit aussitôt délivrée. On la porta en effet le qui étoit auprès de son logis, et elle enfanta in- uis, elle y bâtit une chapelle, où ce miracle fut dé-

né sur les fonts de baptême, Jean, et à la confirma- s. Quand il fut en âge d'apprendre, on l'envoya à l'é-

cole ; mais son père, qui étoit marchand, l'occupa de bonne heure au négoce. Etant jeune, il commença à se donner du bon temps, et à se divertir avec la jeunesse, encore que Dieu le préservât des débauches charnelles. Quoiqu'il ne visât qu'au profit temporel, il ne mit pas pourtant sa confiance dans les richesses : au contraire il étoit libéral et charitable aux pauvres.

Il se trouva un jour si occupé d'affaires, qu'il oublia de donner l'aumône à un pauvre qui la lui demandoit, lequel s'en alla sans rien avoir. François, revenu à lui et confus d'avoir été si peu charitable, courut après ce pauvre lui porter l'aumône. Il fit dès lors vœu à Dieu de ne la refuser à personne, qui la lui demanderoit pour l'amour de lui : lequel vœu il garda inviolablement jusqu'à la mort, et Notre-Seigneur, en reconnoissance de cela, lui fit plusieurs faveurs, avec augmentation de son amour et de sa bienveillance. Sitôt qu'il entendoit prononcer le nom de l'amour de Dieu, il sentoit en son cœur une merveilleuse joie spirituelle. Il étoit d'une humeur douce, paisible, traitable, et plus libéral qu'il n'en avoit le moyen : grand indice de ce qu'il devoit être un jour.

En ce temps-là, il y avoit en la ville d'Assise un homme fort simple, qui, étant inspiré de Dieu, quand il rencontroit saint François étendoit son manteau par où il devoit passer, afin qu'il marchât dessus : il disoit alors que saint François méritoit qu'on lui fit un grand honneur, et qu'il accompliroit beaucoup de grandes choses, qui le rendroient honorable parmi les fidèles.

Notre-Seigneur, pour l'attirer à lui, lui envoya deux afflictions. L'une fut qu'en la guerre d'entre ceux d'Assise et de Pérouse, il fut pris avec quelques autres, et mené prisonnier dans Pérouse. Il supporta patiemment cet ennui, et donnoit toujours espérance à ses compagnons qu'il seroient bientôt délivrés, comme il advint. L'autre fut une longue maladie, qui, ayant affoibli son corps, fortifia son âme et la disposa à l'onction du Saint-Esprit.

Pendant sa convalescence, il sortit un jour du logis fort bien vêtu, et rencontra un gentilhomme, pauvre et mal habillé, dont il eut une telle compassion, qu'il changea d'habit avec lui. La nuit suivante, Dieu lui montra un grand palais, tout garni de riches

du signe de la croix. François ne sachant ce
nifier, demanda à qui étoient ces richesses et
répondit qu'elles étoient à lui et à ses soldats,
signe de la croix, et le suivoient courageuse-
encore éclairé dans les choses spirituelles, il
sion matériellement, et partit le lendemain pour
ume de Naples, porter les armes sous les ordres
t et puissant, faisant état de ramasser plusieurs
lérir par cette voie de l'honneur et des richesses.
t en chemin, Notre-Seigneur lui dit la nuit, qu'il
pays, parce que cette vision se devoit accomplir
is spirituellement, et qu'il ne falloit pas laisser
iel et de la terre, pour suivre l'homme mortel.
urna chez lui, et s'adonna fort à l'oraison, par la
elle il sentit dans son âme un vif mépris des
t caduques, avec un grand désir de vendre son
la précieuse perle de l'Evangile. Néanmoins, il
s'y prendre; il sentoit seulement de véhémentes
lesquelles Notre-Seigneur lui faisoit entendre que
rituel et la milice de Jésus-Christ commençoient
tion et la victoire de soi-même. Ces mouvements
veilloient et l'enflammoient tous les jours de plus
er une parfaite mortification et un vrai mépris de

une belle occasion d'y travailler, parce qu'allant
l en une campagne qui est auprès d'Assise, il ren-
eux qui lui fit mal au cœur et horreur à voir; mais
t que pour être bon soldat de Jésus-Christ, il se
il mit pied à terre, et le lépreux tendant la main
l'aumône, saint François l'embrassa dévotement. Il
eval, et, regardant aussitôt de tous côtés, il ne put
t, encore que la plaine fût spacieuse et découverte;
ra fort étonné, et consolé intérieurement, louant
ur, et se disposant à le servir avec plus de zèle. Il
ueillement et les lieux éloignés du bruit, s'adonnant à

l'oraison, et suppliant affectueusement Notre-Seigneur qu'il lui fit connoitre sa volonté.

Un jour qu'il étoit tout transporté en Dieu, Notre-Seigneur lui apparut en forme de crucifié, ce qui l'attendrit tellement en son amour, que depuis, toutes les fois qu'il se souvenoit de la Passion de Notre-Seigneur, il pleuroit à chaudes larmes, sans qu'il s'en pût empêcher. Il se revêtit dès lors de l'esprit de pauvreté, de charité et de piété, de manière que lui, qui auparavant n'avoit pas le cœur de regarder un lépreux même de loin, commença à les affectionner. Il les alloit chercher dans les hôpitaux, leur baisoit les mains et le visage, les servant en toute dévotion et humilité, comme si c'eût été Jésus-Christ même.

Quelquefois, il donnoit ses habits aux pauvres mendiants, il secouroit aussi avec grand respect les prêtres nécessiteux, et donnoit volontiers de quoi parer les autels. Il alla une fois à Rome visiter l'église de Saint-Pierre, et trouva une grande multitude de pauvres à la porte de l'église. Il donna son habillement à celui qui lui sembloit le plus digne de pitié, se vêtit des haillons du pauvre, et demeura tout le jour parmi les mendiants, avec une extraordinaire consolation de son âme.

Le saint n'avoit point d'autre maître que Jésus-Christ dans tout ce que nous avons parlé; sa majesté l'enseignoit peu à peu, et le perfectionnoit de jour en jour, comme un très-sage maître. Saint François faisant un jour oraison en l'église de Saint-Damien (qui étoit hors des murs d'Assise), devant un crucifix, il entendit une voix qui venoit de ce crucifix, lui dire par trois fois : *François, va et répare ma maison, qui, comme tu vois, tombe en ruine.*

Le saint étonné, et voyant que cette église de Saint-Damien alloit tomber par terre de vétusté, pensa que la voix qu'il avoit ouïe lui commandoit de faire réparer l'église matérielle. Il prit une grande quantité de drap, qu'il emporta à Foligno, ville distante de trois lieues d'Assise, le vendit et son cheval aussi. Il s'en revint à Assise, et donna tout son argent à un simple prêtre habitué dans Saint-Damien, le suppliant de le recevoir pour l'employer à la réparation de l'Église, et qu'il lui permît d'y demeurer quelques

ıi accorda de rester à l'église autant de temps
leroit ; mais à cause de son père, il refusa de
le sorte que saint François le jeta sur une fenêtre
re, averti de ce qui se passoit, vint reprendre
aucoup de colère et de menaces.
demeura quelques jours caché dans une cave;
ux de sa timidité, il en sortit et entra dans la
ui le vit défiguré, foible et mal vêtu, commença
oue et des pierres, criant après lui comme après
ncore plus de dépit à son père, qui le ramena au
trageusement, lui mit les fers aux pieds, et l'en-
hambre, où il demeura jusqu'à ce que sa mère
nt que son père étoit allé aux champs. Enfin, pour
x, celui-ci accorda à son fils qu'ils iroient tous
èque, et que le fils renonceroit à toute la succes-
it légitimement prétendre de son père; ce qui fut
up plus d'avantage que le père n'espéroit, parce
ois, en présence de l'évêque, dépouilla de bon
sa chemise, et rendit tous ses habillements à son
: *Jusqu'ici je vous ai appelé mon père sur la terre*
je dirai hardiment : Notre père qui êtes aux cieux
ous mes désirs et mon espérance.
mira cette grande ferveur, et, pleurant à grosse
ıvrit de son manteau, commandant qu'on lui ap
e robe pour se vêtir. On lui donna l'habit d'un la-
rvoit chez l'évêque, et que l'on trouva sous la main.
ut avec beaucoup de reconnoissance; il le coupa en
x; puis sortit de la ville avec cet habit nouveau, et
ne forêt, chantant les louanges de Dieu. Les voleurs
nt et lui demandèrent : *Qui vive?* A quoi, plein de
l'un esprit prophétique, il répondit : *Le hérault du*
es voleurs le battirent, puis le jetèrent dans une fosse
ge qui étoit là auprès, et l'y laissèrent.
assa par un monastère où, on lui donna l'aumône
n pauvre inconnu; il s'en alla ensuite en la ville de

Gubio, où un sien ami, qui le reconnut, le reçut en sa maison, lui donna un vêtement complet, simple et honnête, qu'il porta deux ans, avec une ceinture et des souliers, et un bourdon en la main comme un ermite.

A Gubio, il alla servir à l'hôpital des lépreux avec beaucoup de charité; il leur lavoit les pieds, nettoyoit leurs plaies, et les baisoit dévotement. Notre-Seigneur, en reconnoissance de cette grande victoire sur soi-même, lui donnoit une grâce singulière de guérir les maladies corporelles et spirituelles. Ce qui se vit en un homme du comté de Spolette, lequel avoit une horrible et incurable maladie qui lui rongeoit toute la bouche et les joues, car lorsque, revenant de visiter l'église de Saint-Pierre, à Rome, il rencontra saint François et se prosterna à ses pieds, pour les lui baiser : le saint le retint, et, avec un courage extraordinaire, baisa sa bouche pourrie, et le pauvre se trouva au même instant guéri de cette maladie désespérée.

Saint François étant ainsi fondé en l'humilité, au mépris de soi-même et des vains jugements du monde, retourna à Assise, et commença à mendier parmi ceux qui l'avoient naguère vu riche. Pour satisfaire à la voix divine qu'il avoit ouïe dans Saint-Damien, et qui lui commandoit de réparer l'église, il entreprit, étant pauvre, ce dont il n'avoit pu venir à bout avec ses richesses, portant lui-même les pierres et les matériaux sur ses épaules; si bien qu'il la répara et la mit en bon état par le moyen des aumônes, que plusieurs, émus de son courage, lui donnèrent. Il en fit autant pour une autre église de l'apôtre saint Pierre, à qui il portoit une grande dévotion.

De là il se retira environ à un quart de lieue d'Assise, en un lieu nommé la Portioncule, où il y avoit une autre église de Notre-Dame toute en ruine. Il sut que l'on appeloit anciennement cette église Saint-Marie des Anges, et apprit que, conformément à ce nom, il y avoit là des visitations angéliques. A cause donc de la dévotion qu'il portoit aux anges et à la Reine des anges, il prit beaucoup de peine à la rétablir, et résolut d'y faire sa demeure. Là il commença humblement, continua saintement, et acheva très-

ıement le cours de sa vie ; et en mourant, il recommanda à ses enfants, comme étant fort aimé et favorisé de la très-ierge. En cette église, saint François, par révélation divine, premiers fondements du saint Ordre des Frères Mineurs; et onsidérer que comme saint François, avant la fondation de re, rétablit ces trois églises matérielles : de même il servit militante par les trois Ordres, qu'il institua en cet édifice l.

ouveau soldat passoit le jour et la nuit en oraison dans cette suppliant la Reine des anges d'être sa médiatrice pour ce siroit faire. Enfin, un jour, entendant la messe des apô- on lit l'évangile de la mission que Notre-Seigneur donna sciples pour aller prêcher, leur défendant de porter ni or it en leurs bourses, ni besaces, ni doubles robes, ni bâton, ers; le saint, éclairé de la lumière divine, déchaussa ses , quitta son bâton, jeta l'argent loin de lui, comme chose ıle, et se contenta d'une pauvre tunique; il laissa la ceincuir qu'il portoit, et se ceignit d'une corde, commençant à ıne vie apostolique; car il avoit pris les paroles qu'il avoit l'évangile pour soi, de même que si un ange les lui eût es du ciel.

tte sorte d'habit, il se mit à prêcher et à exhorter chacun ıitence, avec des paroles simples et naïves, mais graves, et perçantes, qui enflammoient et pénétroient les cœurs ıteurs. Au commencement de ses sermons, il saluoit le disant : *Le Seigneur vous donne la paix;* laquelle salutation ssa depuis avoir apprise par une révélation divine. Par ses mais bien davantage par l'exemple de sa vie, il convertit plusieurs pécheurs, dont quelques-uns résolurent de laisser es choses terrestres, de prendre son habit et de suivre sa de vivre, entre lesquels fut Bernard de Quintavalle, très-saint, et Pierre Catane, chanoine d'Assise, auxquels ançois donna l'habit et la livrée de sa pauvreté, le 16 août, 9. C'est de ce jour que l'on commence à compter la nais- e l'Ordre; d'autres la mettent un peu avant, lorsque le

saint, entendant les paroles de l'Evangile, garda une seule robe.

Il assembla d'autres compagnons, jusqu'au nombre de douze, pour représenter le collége des saints apôtres, qu'il envoya prêcher par le monde la croix et la pénitence, et en les envoyant, il disoit à chacun d'eux en particulier : *Mettez tout votre soin et votre confiance en Dieu, et il vous sustentera.*

Comme il pleuroit une fois amèrement les péchés de sa vie, il fut comblé d'une grande joie spirituelle, avec l'assurance que tous ses péchés lui étoient pardonnés ; il fut ravi en extase, et tout le progrès avec l'augmentation de son Ordre lui fut révélé. Il eut aussi un grand désir de voir ses enfants qui étoient écartés çà et là à prêcher, et supplia Notre-Seigneur de les assembler ; ce qu'ils firent au grand étonnement d'un chacun, n'ayant été avertis de personne.

Le nombre de ses religieux croissant, il écrivit sa règle en paroles humbles, qu'il tira de l'Evangile, y ajoutant quelques choses utiles et nécessaires. Mais il fut d'avis, et ses compagnons aussi, de la faire approuver par le Saint-Siége apostolique, de sorte qu'ils allèrent tous à Rome, et saint François eut une révélation par les chemins, qui le consola et lui donna bonne espérance qu'il seroit bien reçu par le pape Innocent III, alors séant en la chaire de saint Pierre. Car encore que le Pape le rebuta du commencement, néanmoins, ayant eu une révélation du ciel, il le fit chercher et le reçut favorablement. En effet, le Pape s'étant couché un soir tout pensif, à cause des grandes calamités qui affligeoient l'Eglise, il vit en songe l'église de Saint-Jean de Latran, ou il étoit logé, prête à tomber par terre, et qu'un pauvre homme méprisé retenoit le fardeau sur ses épaules ; alors il sut par inspiration divine, que ce pauvre étoit le glorieux Père saint François, qui devoit supporter l'Eglise de Dieu par son exemple et par sa doctrine. Cette révélation, ou une autre semblable, précéda aussi la confirmation de l'Ordre de saint Dominique, que saint François trouva à Rome ; et ces deux saints personnages, sans s'être jamais vus auparavant, se saluèrent et s'embrassèrent, s'alliant ensemble pour faire la guerre à l'enfer.

ı qu'eut le Pape, avec l'humilité, la pureté et la
›nnut en saint François, le porta à lui octroyer ce
›it; néanmoins, comme c'étoit une chose difficile
›ur en délibérer plus mûrement, il voulut la re-
eu même, parce qu'il vit que quelques cardinaux
pas bon, jugeant qu'il eût été plus à propos de
ıciennes religions que d'en établir de nouvelles;
cette règle, où l'on faisoit profession d'une extrême
›loit excéder les forces humaines. Toutefois, après
es et consultations, le Pape accorda enfin la de-
t François, confirma sa règle, et lui commanda de
itence, ordonnant que les Frères qui étoient venus
›oient de petites couronnes, afin de pouvoir libre-
parole de Dieu. Le Pape ayant fait cette confirma-
ınçois, avec ses compagnons, firent leur profession
re les mains de Sa Sainteté, l'an 1209, promirent de
› et la doctrine évangélique, et le Pape établit saint
istre général de l'Ordre.

en revint avec ses compagnons à Assise, après la con-
son Ordre. Ils eurent beaucoup à souffrir par les che-
ıvant rien à manger; et comme il n'y avoit humaine-
moyen d'en recouvrer, il leur apparut un homme qui
lu pain, sans le pouvoir reconnoître ni savoir ce qu'il

-uns de ses compagnons furent en doute s'il seroit plus
e se retirer en quelque lieu à l'écart, pour s'adonner à
lation, ou de converser parmi les hommes; mais s'é-
ı oraison pour supplier Notre-Seigneur qu'il leur en dé-
volonté, le saint eut révélation que Dieu vouloit avoir
ion, afin de sauver les âmes que le diable s'efforçoit de
›ilà pourquoi ils se retirèrent dans une maison déserte
ıe, qui étoit près d'Assise, mangeant du pain des larmes,
avec une admirable pauvreté et sainteté.
›raison étoit plus mentale que vocale; car ils n'avoient
e alors de livres pour chanter les Heures canoniales. Le

saint leur apprenoit à méditer et à louer Notre-Seigneur en toutes et par toutes ses créatures, à honorer les prêtres avec un respect particulier, à croire fermement et à mourir pour la foi qu'enseignoit l'Église romaine. Quand ils voyoient de loin une église ou quelque croix, ils se prosternoient et prioient, comme le saint le leur avoit appris.

Pendant que ces religieux étoient encore en cette pauvre maison, saint François alla un samedi au soir dans la ville d'Assise, parce qu'il devoit prêcher le dimanche dans l'église cathédrale. Pendant cette absence, il apparut la nuit à ses Frères en un chariot de feu, où étoit un globe plus brillant que le soleil : ce chariot fit trois tours par la maison, ce dont les religieux furent fort épouvantés, mais ils ne reçurent pas moins de clarté en leurs âmes qu'en leurs corps : ils connurent qu'encore que le Père saint François fût absent corporellement, il leur étoit présent en esprit, car c'étoit lui que Dieu leur montroit en ce chariot de feu, comme un autre Elie embrasé du zèle de la sainte loi.

Ensuite il passa à l'ermitage de Sainte-Marie de la Portioncule, que les religieux de Saint-Benoit, à qui il appartenoit, lui donnèrent volontiers, pour en faire le chef des couvents de son Ordre. De là il alloit prêcher par les villages et les paroisses circonvoisines; et les auditeurs le contemploient comme un homme de l'autre monde, qui avoit toujours son cœur et ses yeux attachés au ciel, où il les vouloit tous porter par ses œuvres et par ses paroles. Plusieurs se convertirent avec une ferveur extraordinaire, desquels il composa le Tiers Ordre, que l'on appelle les Frères de la Pénitence. Un bon nombre de jeunes filles se résolurent aussi de garder une perpétuelle virginité, entre lesquelles la première fille spirituelle du Père saint François, fut la vierge sainte Claire, Mère des religieuses que l'on appelle les pauvres Dames, et un très-clair miroir de toute pureté et sainteté.

Les vertus de ce grand saint se répandant déjà partout, il y eut un religieux de l'Ordre des Mathurins, nommé Maurice, qui, en un hôpital auprès d'Assise, abandonné des médecins, envoya recommander sa santé aux prières de saint François; le saint ayant

sion de la misère de ce pauvre religieux, et ne voulant pas de faire une œuvre si charitable, se mit en oraison, puis prit ·ceau de pain trempé dans l'huile de la lampe qui brûloit l'autel de Notre-Dame, et le lui fit porter par des Frères, ant qu'aussitôt que Maurice auroit goûté de cette méde-.le le guériroit, et qu'il seroit un des braves soldats de de Jésus-Christ. Maurice mangea le pain, et sitôt qu'il fut l entra dans l'Ordre, où il vécut avec une grande austérité eté de vie jusqu'à la mort.

ıtre grand poëte (que l'on nommoit le Roi des vers) vint ir le saint; il le trouva prêchant dans le monastère, et vit le sermon deux épées en croix, l'une qui prenoit depuis la saint François jusqu'aux pieds, l'autre croisoit ses deux tte vision le frappa si fort, qu'il se convertit. Il prit l'habit nt de dévotion, que saint François changea son nom, et Pacifique. Il fut le premier ministre provincial de France, t souvent une croix au front du Père saint François.

mbre des enfants de saint François crut tellement, que diviser en provinces, et créer des ministres provinciaux, bla le premier chapitre général dans Sainte-Marie de la ıule, où il se trouva plus de cinq mille religieux.

qu'il eut établi le gouvernement de son Ordre, encore que ne se pût rendre à tous les chapitres provinciaux que l'on ɔit, il y assistoit en esprit, et y apparoissoit quelquefois ɛusement. Au chapitre qui se célébra à Arles, saint Antoi-.doue prêchant sur le titre de la croix : *Jesus Nazarenus Rex ım*, on vit le saint patriarche qui bénissoit ses enfants, les tendues en croix. Une autre fois, comme le saint discouroit Frères des choses divines, Notre-Seigneur apparut au 'eux, sous la forme d'un beau jeune homme, et leur donna ı bénédiction.

nt désira que sa règle, approuvée par le Pape Innocent III, . confirmée par Honorius III, qui lui avoit succédé. A cette . lui ayant commandé dans une révélation de faire une *gle* plus courte (car la première étoit un peu longue) par

l'instinct du Saint-Esprit, il monta sur une montagne avec deux de ses Frères, et jeûnant là au pain et à l'eau, avec une fervente et coutinuelle oraison, il fit écrire la règle comme Dieu la lui révéloit. En descendant de la montagne, il donna la règle au vicaire pour la garder, mais le vicaire, par négligence, la perdit. Le saint retourna alors sur la montagne, et fit écrire derechef la règle dans les mêmes termes qu'auparavant, comme s'il les eût entendus de la bouche de Dieu même. Cette règle fut confirmée par le Pape Honorius, le huitième an de son pontificat.

Saint François exhortant ses Frères à l'observer, avoit coutume de dire, qu'il n'y avoit rien mis de sa tête, et que tout ce qui étoit contenu lui avoit été révélé du ciel: car lorsqu'il étoit en oraison sur la montage, une voix descendit du ciel, qui retentit par trois fois, en disant: *François, en cette règle il n'y a rien de toi, tout est de moi, et je veux qu'elle soit entièrement gardée au pied de la lettre, parce que je sais bien les force de l'homme, et l'aide que je lui veux faire.* A quelques jours de là, Notre-Seigneur confirma cette règle, et la révélation par laquelle il l'avoit donnée, en imprimant ses plaies sur le corps du Père séraphique.

Qui pourra dignement rapporter les admirables et excellentes vertus de ce Séraphin? Pour commencer par sa pénitence, il châtioit son corps si rigoureusement, qu'à peine lui donnoit-il ce qui lui étoit nécessaire pour vivre. Il disoit ordinairement, qu'il étoit bien difficile de satisfaire aux nécessités corporelles, sans obéir aux inclinations sensuelles. Il ne mangeoit rien de cuit, que rarement, et alors il y jetoit de la cendre ou de l'eau, pour lui ôter le goût. Il buvoit de l'eau claire fort sobrement, quelque soif ou chaleur qu'il pût avoir. Il trouvoit tous les jours de nouvelles façons de mortifier sa chair. Quand il alloit prêcher au dehors, il mangeoit ce qu'on lui donnoit. Le plus souvent il couchoit sur la terre, et dormoit presque toujours assis, mettant du bois ou une pierre sous sa tête, pour servir de chevet.

Il n'étoit vêtu que d'une pauvre robe; et lorsqu'on lui demandoit comment il pouvoit supporter le froid étant si peu habillé, il répondoit que c'étoit par le moyen de la ferveur de l'esprit. Il ne

rien de délicat en son vêtement, disant que cela étoit meil-
ır les palais des princes que propre aux cellules des pauvres,
avoit trouvé par expérience que les diables tentent facile-
ux qui ont des habits d'étoffe fine, et fuient ce qui est
âpre. Lorsqu'il voyoit que son habit étoit plus neuf que
ses Frères, il le changeoit avec un plus vieux et plus dé-
t quelquefois il faisoit tout son habit de pièces que les
ui donnoient : ce fut pourquoi les prélats de l'Ordre défen-
lepuis aux religieux de changer d'habits avec lui, ni de
le sien, encore qu'il le leur donnât.
ommencement de sa conversion, se trouvant attaqué des
de la concupiscence, il se jeta souvent l'hiver dans une
ine de neige, pour amortir ce feu infernal, aimant mieux
du froid au corps, que de souffrir en son âme un si dan-
brasier. Etant une nuit en oraison, le diable l'appela trois
son nom, et lui dit : *Il n'y a si maudit pécheur que Dieu*
ardonne, s'il se convertit : mais celui qui se tue par les péni-
discrètes ne trouvera jamais de miséricorde. Le saint connut
le diable tâchoit de ralentir son zèle, et sentit en soi une
tentation de la chair. Il commença à se discipliner à bon
et d'un esprit fervent s'en alla dans un jardin, où il se
ut nu dans la neige, en disant : *Sers soigneusement Dieu*
ce feu divin il éteignit les flammes du feu sensuel, en
'il n'en sentit jamais plus d'atteintes.
u'il eût été révélé à Frère Léon, son compagnon, que saint
étoit compté au ciel au nombre de ceux qui étoient
le corps et d'âme, il étoit merveilleusement retenu et ré-
ec les femmes, ayant l'œil si modeste quand il leur par-
l n'en connoissoit presque pas une de vue ; car il disoit
les occasions, le fort devient foible, et le foible est vaincu;
onverser familièrement avec les femmes sans brûler c'étoit
e aussi difficile que de marcher sur la braise, ou de ca-
eu dans son sein sans se faire mal. *Quelles affaires a un*
à démêler avec les femmes, disoit le saint, *si ce n'est pour*
n confession, ou quand il leur donne quelque courte instruc-

tion pour amender leur vie? Celui qui fait le hardi n'est pas fin; et le diable, pourvu qu'il trouve de quoi se prendre, ne fût-ce qu'à un cheveu, lui fait une grande guerre.

Voilà la doctrine du séraphique Père saint François, qui instruisoit encore mieux par ses exemples que par ses paroles. Il appeloit son corps *Frère l'âne*, parce qu'il portoit sa charge, étoit bien battu, ne mangeoit guère, et encore de mauvaises viandes. Quand il voyoit quelque paresseux qui mangeoit les fruits du travail des autres, il l'appeloit *Frère mouche*, parce qu'il étoit inutile, gâtoit le bien que les autres faisoient, et étoit importun au reste des Frères. Bref, le bienheureux Père mena une telle vie, et s'exténua tellement par des pénitences rigoureuses, que peu de jours avant son décès il demanda pardon à son corps du mauvais traitement qu'il lui avoit fait, en disant que ce qu'il en avoit fait étoit pour assurer la chasteté et la pureté de son âme, et pour rendre un plus grand service et une plus grande gloire à Dieu.

Bien qu'il fût si rigide à lui-même, il ne l'étoit pas pourtant envers les autres; il n'approuvoit pas les austérités quand elles étoient indiscrètes; de façon que voyant une nuit qu'un religieux avoit tant jeûné, qu'il ne pouvoit reposer, en danger d'être malade, il lui porta du pain, et pour lui donner courage, le saint en mangea avec lui; en ce faisant il le tira de peine, disant que la discrétion est le guide des vertus.

Avec cette extrême austérité, saint François avoit une humilité admirable et un grand mépris de lui-même, désirant d'être blâmé de chacun; il fuyoit les louanges, disant que personne n'est qu'autant qu'il paroît devant Dieu, et rien de plus. Quand le monde se mettoit à le louer, il commandoit à quelqu'un de ses Frères de lui dire des injures et des opprobres. Il rapportoit souvent ses fautes en prêchant, pour se rendre plus méprisable, et faisoit beaucoup d'autres choses plus admirables qu'imitables, qui rendoient un suffisant témoignage de sa grande ferveur et de son humilité. Il tâchoit de celer les dons que Dieu lui faisoit; et quand on le louoit, il répondoit qu'il n'étoit pas encore assuré de son salut, qu'il n'étoit digne que de blâme, que l'on ne savoit ce qu'il deviendroit. Il

souvent à ses Frères : *Ne vous glorifiez point de ce qu'un peut faire, comme jeûner, pleurer, prier, mater son corps; nous est commun avec les pécheurs : mais d'être fidèle à igneur, on ne le peut faire étant en péché.*

›rofonde humilité fut cause qu'il demeura diacre, sans ire promouvoir à l'Ordre de prêtrise. Car il honoroit tant s qu'il disoit que, s'il se fût rencontré avec l'un d'eux et *iint qui fût* descendu du ciel, il eût premièrement baisé ı prêtre, puis qu'il eût fait la révérence au saint, parce *t plus* de respect à celui par les mains duquel il recevoit t corps de Jésus-Christ.

ıssi un trait de son humilité, de demander conseil à ses ur les choses dont il doutoit, lui qui avoit le don de 'ne fois, étant en doute s'il prêcheroit ou demeureroit *ıtion, il* s'en remit à Frère Sylvestre et à la vierge les priant de lui dire leur avis, qui fut, après y avoir *Dieu, qu'il* devoit prêcher : à quoi il obéit.

ème source d'humilité naissoit le grand désir qu'il *plutôt* que de commander, occasion pour laquelle il néralat, et demanda un gardien à qui il obéit. Par l promettoit d'obéir à son compagnon; il n'y man-*isoit une fois,* qu'entre les grâces que Dieu lui avoit principales étoit qu'il eût aussi volontiers obéi à un *e prendre l'habit,* comme au plus discret et au plus ieux; parce que le sujet ne doit pas regarder à qui)ieu, dont celui-là tient la place, et au nom duquel *ıyant* été demandé comment on devoit être obéis-: *Comme un corps mort.*

de saint François, étant en oraison, vit un siége ·ert de pierreries brillantes : il demanda à celui t, pour qui étoit ce haut siége : il lui dit que c'é-*e* saint François. Après cette vision, il s'enquit ıinion il avoit de lui-même. Saint François lui ré-*tre le plus grand pécheur du monde.* L'autre lui il pouvoit dire cela avec vérité? *Parce,* dit-il,

que si Dieu faisoit à un larron ou au plus méchant homme du monde, autant de faveurs qu'à moi, il lui en sauroit plus de gré, et deviendroit meilleur que je ne suis ; et s'il m'eût abandonné, j'eusse été plus abominable qu'eux tous ensemble.

Le cardinal de Sainte-Croix le pria, étant à Rome, de demeurer quelque temps en son palais, à quoi le saint obéit à cause du respect qu'il lui portoit. La seconde nuit qu'il y coucha, après une longue oraison, voulant un peu reposer, les diables vinrent qui le fouettèrent cruellement, et lui donnèrent tant de coups, qu'il demeura demi-mort. Il appela son compagnon et lui conta son aventure, en lui disant que c'étoit un châtiment de Dieu ; qu'il valoit mieux quitter la cour et se retirer avec les pauvres de Jésus-Christ, que de donner à penser aux Frères, qui diroient de lui qu'il se plaisoit à être parmi les cardinaux, qu'il se donnoit du bon temps, et qu'il recherchoit les honneurs. De fait, il s'excusa le lendemain très-humblement envers son hôte le cardinal, et prit congé de lui pour s'en retourner en son couvent.

Cette même humilité lui faisoit tant aimer la sainte pauvreté, qu'il l'appeloit la reine des vertus, qui avoit été si chérie du Roi du ciel et de sa très-sainte Mère. Il disoit que c'étoit le fondement de son Ordre, et que Dieu lui avoit appris que l'on doit entrer en religion par la porte de la pauvreté. Quelquefois il faisoit abattre des monastères tout bâtis, à cause qu'ils lui sembloient trop somptueux et contraires à la pauvreté évangélique. Le vicaire de Sainte-Marie de la Portioncule lui racontant une fois la pauvreté de la maison, si grande qu'ils n'avoient rien pour donner aux passants, ajouta qu'il faudroit prendre quelque chose du bien des novices qui y entroient, pour leur servir de ressource au temps de la nécessité ; mais le saint lui répondit : *Cher Frère, il ne faut rien faire contre la règle, en quelque maison que ce soit : il vaut mieux, en cas de nécessité, engager les ornements de l'autel de la glorieuse Vierge Marie, que de rien entreprendre contre le vœu de la pauvreté; je m'assure que la très-sainte Vierge n'en sera pas fâchée.*

Il trouva une bourse dans un chemin, laquelle sembloit être pleine d'argent : son compagnon lui dit qu'il la falloit ramasser,

onner cet argent aux pauvres. Saint François au commence-
'en fut pas d'avis : néanmoins, voyant l'impatience de son
non, après avoir prié Dieu, il lui commanda de serrer cette
; mais celui-ci, voulant y mettre la main, il en sortit un
qui disparut incontinent avec la bourse.
n autre chemin, il rencontra trois pauvres filles, qui se res-
ient fort de grandeur, d'âge et de visage; c'étoient la Pau-
a Chasteté et l'Obédience; et elles lui dirent en le saluant :
us garde, dame Pauvreté, puis elles disparurent.
d il voyoit quelqu'un habillé plus pauvrement que lui, il
iloit mal, et s'encourageoit à une plus grande pauvreté,
our une grande honte d'être surmonté en pauvreté, par
ce fût; de sorte qu'allant un jour par la ville, il rencontra
re à qui il donna son manteau ; et comme son compagnon
de l'en détourner : *Je m'estimerois*, disoit-il, *être larron
Dieu, si je ne le donnois au plus pauvre.* Quand on lui don-
elque chose, il demandoit permission de le pouvoir donner
lus pauvre, s'il le recontroit. S'il trouvoit des personnes
s, il les aidoit à porter leur fardeau. Il aimoit mieux les
s qu'il demandoit de porte en porte, que celles qu'on lui
it sans demander.
il étoit invité à manger chez d'honnêtes gens, il alloit
ement faire la quête chez les voisins; et lorsqu'il envoyoit
es mendier, il leur disoit quelquefois : *Allez, car Dieu a
our cet effet les Frères Mineurs au monde, afin que les élus
nent l'aumône, et accomplissent la miséricorde dont le Juge
t demander compte au jour du jugement.* Un jour de Pâ-
ant si éloigné des villages qu'il ne sut aller à l'aumône,
imiter Notre-Seigneur, qui, ce jour-là, déguisé en pèlerin,
convié par deux disciples qui s'en alloient à Emmaüs, il
à l'aumône à ses Frères qui étoient avec lui; ceux-ci la lui
nt, et il la reçut avec beaucoup d'humilité et de contente-

tombé malade à Nocéra, des hommes d'Assise, qui l'étoient
érir pour le faire soigner, ne trouvèrent rien à acheter

es chemins. Le saint sachant cela, les avertit de demander, l'amour de Dieu, ce qu'ils n'avoient pu trouver au poids de ce qu'ayant fait, ils retournèrent chargés de tout ce qu'ils nt besoin pour eux et pour le saint.

homme de qualité lui vint demander l'habit : il lui com-la, avant que de le lui accorder, de donner son bien aux pau-Le postulant le départit à ses parents, qui étoient riches et avoient pas besoin. Le saint ayant su cela, le refusa et lui dit, celui qui ne savoit pas donner son bien à Dieu, malaisément ourroit donner sa personne : de sorte qu'il reprit son bien et a le chemin de la vertu.

séraphin portoit un ardent amour à Notre-Seigneur et à son nain : car il étoit extrêmement désireux de la conversion des ; il disoit que l'exemple y pouvoit plus que les paroles, que devoit déplorer les prédicateurs qui, en leurs sermons, cher-t plus leur honneur que le salut des âmes; et ceux qui, par mauvaise vie, détruisent ce qu'ils ont édifié par leur bonne ine. Il ajoutoit que l'on verra au grand jour du jugement enrs séculiers et personnes simples, qui auront bien converti nonde par leurs larmes et leurs oraisons, sans avoir prêché de les.

faisoit fort état du silence en lui et en ses Frères: il disoit que étoit pas une petite vertu, parce que la sentence du Saint-it, qui porte que *la vie et la mort sont au pouvoir de la langue*, e doit pas entendre du goût à manger, mais plutôt de la pa-Il ne pouvoit entendre murmurer de personne. Il ouït une un religieux qui médisoit d'un autre ; le saint enjoignit au gar-d'examiner diligemment cette faute, et que s'il trouvoit que usé fût innocent, il châtiât si sévèrement le calomniateur, en demeurât noté devant les autres.

étoit très-charitable aux malades, aux affligés et aux pau-Une fois, ayant trouvé un Frère qui rebutoit un pauvre, e qu'il l'importunoit pour avoir l'aumône, il lui commanda de eter aux pieds du pauvre, et de lui demander pardon, disant les pauvres représentent Jésus-Christ, pauvre, et sa Mère, la

vre, et qu'à cause de cela, on leur doit parler modestie.

prochain procédoit, comme de sa source, d'un de Dieu, dont son cœur étoit enflammé. Car e admirable de voir le brasier du feu de l'amcur qu'il que Père étoit consumé; de manière que, non en S faisoit et enduroit pour cet amour, il résolut r po Syrie, aux Maures et aux infidèles, tant il avoit vers pour Notre-Seigneur. Il s'embarqua la sixième de l on, mais il fut repoussé par une tempête, qui le Esclavonie, où, n'ayant trouvé aucune commo-is avant, il fut contraint de rebrousser chemin. De-passer à Maroc, pour prêcher le Miramolin; il mar-t de ferveur et de désir du martyre, qu'encore qu'il son compagnon avoit peine à le suivre; mais Dieu tomba malade en Espagne, à cause de quoi et des es de l'Ordre, il ne put aller à Maroc.

et la treizième année de sa conversion, ne pouvant te grande soif qu'il avoit du martyre, lorsque la guerre sanglante entre les chrétiens et les Maures, il se rendit travers de mille dangers, accompagné de Frère Illu-me de grande vertu. Ils furent pris par les Maures, qui nt ignominieusement, à coups de fouets et de bâtons, nduisirent les fers aux pieds devant le soudan de Baby-étoit tout ce que le saint désiroit. Il prêcha au soudan, coup de ferveur et de courage, le mystère de la très-inité et de l'Incarnation du Fils de Dieu, et s'offrit d'en-un feu allumé pour prouver la vérité de la foi qu'il an-pourvu que les prêtres de Mahomet y entrassent aussi, tenir leur loi.

ne ils ne vouloient point ouïr parler de cela, il leur dit treroit dans le feu, s'ils lui vouloient promettre de se con-Notre-Seigneur, en cas qu'il en sortit sain et sauf; néan-le soudan, craignant la révolte de son peuple, refusa ces ons. Il admira au surplus la grande constance du saint, et

is qu'il faisoit de toutes les choses de la terre, car il ne vou- recevoir les riches dons qu'il lui offroit pour lui ou pour les aux Eglises, et aux pauvres chrétiens, en sorte qu'il l'ho- lc gratifia infiniment. Ainsi, le saint voyant qu'au lien du e qu'il recherchoit, il avoit trouvé des délices, il retourna rétienté, suivant nne révélation divine.

même charité faisoit que saint François s'occnpoit inces- t en la contemplation et en la méditation de Dieu, et vi- raison : en témoignage de cette affection, il répétoit sonvent raison: *Mon Dieu et mon tout,* parce qu'il voyoit et trou- ui toutes choses, et que sans lui il n'estimoit aucune chose de. Tous les ans, à la fête des Rois, il alloit au désert, en e des quarante jours que Notre-Seigneur fut dans la soli- demeuroit enfermé dans une cellule durant ce temps-là, t jeûnant fort austèrement. Il communioit souvent, avec p de ferveur et de piété, et lors de la communion il étoit ement ravi en extase. Il disoit ses Heures canoniales avec dévotion et révérence, toujours debout et nu-tête, sans r, quoiqu'il fût malade. Par les chemins, il s'arrêtoit tou- squ'il falloit prier Dieu, et disoit : *Que si le corps, quand son repas, désire être en repos; pourquoi l'âme n'y seroit- orsqu'elle se repaît de la viande céleste ?*

t nne vénération extraordinaire pour le nom de Dieu et Jésus-Christ. Il révéroit aussi grandement toutes les re- s saints. Etant une fois en oraison dans une église déserte onnée, il sut, par une révélation divine, qu'il y avoit des qui n'y étoient pas conservées comme elles le méritoient : lut faire emporter par ses Frères en son église, mais es oublièrent. Tontefois Notre-Seigneur ne laissa pas d'y parce que les saints ossements furent transportés par la ine sur le grand autel, où ils furent trouvés quand on alla re la messe, brillants et remplis d'une odeur céleste.

qu'il s'attendrit infiniment dans tous les mystères de la tre-Seigneur, néanmoins c'étoit principalement dans ce- Nativité, à cause de la pauvreté et de la nudité qui nous

en la crèche, et au portail de Bethléem, qui étoit
us côtés : de sorte qu'ayant une fois obtenu pour
Pape, la nuit de Noël, il fit apporter de la paille,
f et un âne, et fit dire la messe dans une crèche, en
nfinité de monde ; ses religieux y chantèrent en
nt lut l'évangile, et prêcha au peuple sur la nais-
uvre. chaque fois qu'il le nommoit, il l'appeloit
léem. le peuple garda comme une relique le foin
s la crèche ; il s'en servit pour guérir les maladies
e d livrer de beaucoup de maux.
sin gulière dévotion à la très-sainte Vierge, en
uel il jeûnoit depuis la saint Pierre jusqu'à la
ette fête, il jeûnoit aussi quarante jours, et prioit
e de la dévotion qu'il portoit aux saints anges,
int Michel Archange : il jeûnoit un autre carême
ons les saints ; et par le moyen de ces carêmes, il
ute l'année en jeûnes et en prières.
aison il étoit souvent élevé en extase ; il fut une
environné d'une nuée resplendissante. Par les che-
ent visité de Notre-Seigneur avec une ineffable
ira son entendement d'une souveraine lumière,
ine, et d'une science qui n'étoit pas dans les livres,
. Dieu lui donna l'intelligence de la sainte Ecri-
bles mystères de notre sainte religion : comme
phétie pour savoir les choses à venir.
étiens qui assiégeoit Damiette, étant toute prête
il avertit les chefs de ne point combattre, s'ils
aincus : ils ne le voulurent pas croire, ce dont
loisir, ayant été mis en déroute, et taillés en

at le convia à manger chez lui, où il le reçut
oie. Le saint, avant que de se mettre à table fit
ce soldat à quartier, et lui dit, qu'en récom-
é dont il avoit usé envers les pauvres de Jésus-
oit qu'il s'en alloit faire un festin en l'autre

e, qu'il se confessât avec regret et une entière repentance de es péchés. Le soldat se confessa à l'instant au compagnon du disposa de sa conscience et des affaires de sa maison, selon de temps qu'il en avoit, puis se voulant mettre à table avec qu'il avoit conviés, il mourut subitement.

certain chanoine de mauvaise vie étoit si malade au lit, ne se pouvoit remuer : il se fit porter au saint pour le suple faire seulement le signe de la croix sur lui : à quoi il ré- : *Comment voulez-vous que je fasse ce que vous désirez, e vous êtes ennemi de la croix, et lui êtes contraire en votre Iais pour satisfaire à la dévotion de l'assistance qui m'impor-Je ferai le signe de la croix sur vous, et vous dis au nom de Seigneur, que si, étant délivré de cette maladie, vous retour-votre vomissement, vous retomberez en de plus grandes cala-que celle-ci, par votre ingratitude.* Cet homme fut guéri par e de la croix, mais il ne remercia pas Notre-Seigneur de la qu'il lui avoit rendue, ne se souciant aucunement de s'a-r; au contraire, retournant à ses premiers désordres : comme noit chez un autre chanoine, le toit tomba, et ne blessa ne de la maison, hormis cet homme qui fut tué.

découvroit pas seulement les choses à venir, mais aussi les ecrètes pensées du cœur, les désirs intérieurs de l'âme et upules de conscience. Voyant des pécheurs en mauvais état, moit ceux qui se devoient convertir : et en voyant d'autres roissoient vertueux aux yeux des hommes, il les avertissoit ux où ils s'alloient précipiter, et du dommage qu'ils en re-nt. Deux frères venant ensemble des champs, il arriva que vieux fit quelque chose dont le plus jeune fut scandalisé : enu devant le saint, il demanda au plus jeune ce qu'avoit compagnon par le chemin; celui-ci répondit (craignant de rir la faute de son compagnon) qu'il s'étoit bien gouverné. nt lui répliqua : *Gardez-vous bien de mentir, sous prétexte lité : attendez un peu, vous verrez ce qui se passe.* A quelques e là, le Frère qui avoit donné ce scandale s'enfuit du cou-Notre-Seigneur l'ayant ainsi permis, à cause qu'il n'avoit

pas fait pénitence de
ment de sa justice, a
Une autre fois, re
avoit entre eux, un d
de grande oraison, et
confesser que par sie
pas cela bon, et blâm
pas là, disoit-il, un e
diabolique, non pas a
l'avoit prédit, pénét
cœur de ce pauvre re
se retiroit de la comm
Notre-Seigneur lui
tures, car elles le servo
que Dieu fit toutes cho
tures, frères et sœurs,
sus-Christ par leur ma
Une fois, à Sainte-Mari
mône une brebis en vie
boie d'innocence et de s
sans inquiéter les Fre
comme elle fit : car lors
entroit dans l'église,
Dame, bêlant comme si
le très-saint Sacrement
signe d'adoration. Saint
étoit fait à assister à la
alla, il le recommanda à
force de bêler, lorsqu'ell
il l'avertissoit par signe
Souvent les poissons,
ses mains et dans son s
le saint ne leur eût don
les marais de Venise, il
chantoient sur les joncs

pénitence de son péché; et pour manifester aussi le châti-
sa justice, avec l'esprit prophétique de son serviteur.
autre fois, venant visiter ses Frères, ils lui dirent qu'il y
tre eux, un d'une singulière sainteté, d'une vie admirable,
de oraison, et si amateur du silence, qu'il ne se vouloit
r que par signes, de peur de parler. Le saint ne trouva
bon, et blâma ceux qui louoient cette singularité. *Ce n'est*
disoit-il, *un esprit de Dieu, mais du diable; une tentation*
ue, non pas une vertu divine. Ce qui fut reconnu comme il
rédit, pénétrant avec la lumière céleste au travers du
ce pauvre religieux, qui, par cette trompeuse singularité,
it de la commune et sainte conversation des autres.
Seigneur lui donna aussi un grand pouvoir sur les créa-
r elles le servoient et le chérissoient. Le saint, considérant
fit toutes choses de rien, appeloit les plus abjectes créa-
ères et sœurs, spécialement celles qui représentoient Jé-
st par leur mansuétude, comme les brebis et les agneaux.
à Sainte-Marie de la Portioncule, on lui donna par au-
e brebis en vie; il la reçut de bon cœur comme un sym-
nocence et de simplicité, l'avertissant de vivre au couvent,
uiéter les Frères, et d'assister aux louanges divines,
le fit: car lorsque les Frères alloient au chœur, la brebis
ans l'église, et s'agenouilloit devant l'autel de Notre-
lant comme si elle l'eût voulu saluer : quand on levoit
int Sacrement à la messe, elle s'agenouilloit aussi, en
lorati on. Saint François eut aussi à Rome un agneau qui
assister à la messe et au service, et quand le saint s'en
recommanda à une noble dame; l'agneau la réveilloit à
éler, lorsqu'elle oublioit le matin d'aller à la messe, et
soit par signe d'aller à l'église.
les poissons, les lapins et les lièvres se mettoient entre
et dans son sein, d'où ils ne vouloient point sortir que
le leur eût donné sa bénédiction. Cheminant une fois par
de Venise, il trouva une grande quantité d'oiseaux qui
sur les joncs et sur les arbrisseaux, et dit à son compa-

Vos frères les oiseaux louent leur Créateur, allons parmi ... nter aussi notre service. Les oiseaux ne s'envolèrent pas de ... ce; et comme ils chantoient si haut, que son compagnon ... ne s'entre-pouvoient entendre, saint François dit aux oi- ... *Mes frères, taisez-vous, jusqu'à ce que nous ayons achevé de ... es louanges que nous devons à Dieu.* Ce fut une chose mer- ... e du silence des oiseaux, jusqu'à ce que saint François et ... mpagnon eurent achevé le service à loisir : alors le saint ... una permission, et ils chantèrent comme auparavant.

... utre fois, il y avoit une cigale sur un figuier, qui chantoit ... de la cellule du saint, au couvent de Sainte-Marie de la ... cule; il l'appela un jour, et la cigale vola dans sa main : ... it : *Chante, ma sœur la cigale, et loue ton Créateur :* ce ... fit sans cesser, jusqu'à ce que le saint lui commanda de ... ourner. Huit jours durant elle vola à lui, chantant et obéis- ... usqu'à ce que le saint dit à ses Frères : *Donnons congé à ... eur la cigale, qui nous a si bien excités tous les jours à louer* ...

... t prêcher il rencontra une grande quantité d'oiseaux de di- ... sortes de plumages, qui chantoient : il s'approcha d'eux, et ... s'ils eussent eu de l'entendement, ils se tinrent cois, et le ... èrent d'une façon extraordinaire, baissant la tête. Lui les ... attentifs, commença à leur dire : *Mes frères les oiseaux, ... ez grand sujet de louer votre Créateur, qui vous a couverts de ... s plumes, et donné des ailes pour voler dans l'air pur et spa- ... ù vous vous promenez, qui vous nourrit et conserve, sans que ... yez aucun soin ni prévoyance.* Les oiseaux étendoient le col, et ... nt des ailes, faisant signe d'avoir pris plaisir à son discours. ... e ce saint les touchât de sa robe en passant parmi eux, ils ... emuèrent aucunement jusqu'à ce qu'il leur eût donné sa bé- ... on. Le miracle ne fut pas moindre, lorsque prêchant en un ..., il fut importuné des hirondelles, à qui il dit tout haut : ... *eurs les hirondelles, c'est maintenant mon tour de parler. ... e vous avez chanté jusqu'à cette heure, écoutez le sermon, et ... isez :* ce qu'elles firent, comme si elles eussent eu de la rai-

attendirent sa bénédiction avant que de vouloir s'envoler.
Seigneur ne donna pas seulement cette autorité à saint
sur les hirondelles, mais aussi à quelques-uns de ses com-
à cause de ses grands mérites. Le miracle des hirondelles
divulgué dans la ville de Paris, un de ses novices qui
se trouvant fort importuné d'une hirondelle qui lui
dre toute attention, dit à ses compagnons : *Cette babil-*
être de celles qui ne vouloient pas laisser prêcher notre
u'à ce qu'il leur eût commandé de se taire ; puis, se tour-
l'hirondelle : *Je te commande,* dit-il, *au nom du serviteur*
rançois, de te taire, et de t'approcher de moi. Elle se vint
dre entre ses mains, et la vertu du Père séraphique fut
avec la grâce singulière que Notre-Seigneur lui avoit
les créatures, et par lui à ses enfants. Toutefois, ce n'est
se si merveilleuse que les oiseaux et les autres créa-
t quelque sentiment, obéissent à saint François, comme
n et les choses insensibles se conduire par sa voix.
e de Dieu avoit un si grand don de larmes, que ses
leux inépuisables sources qui couloient incessamment:
fut en danger de perdre la vue, et le médecin lui dit
empêchoit de pleurer, il demeureroit aveugle. Le saint
« Mon frère le médecin, l'esprit n'a pas reçu le bienfait
par la chair, mais plutôt la chair l'a reçue par l'es-
s-nous, sous prétexte de la vue, qui nous est com-
mouches, apporter de l'empêchement à la vue spi-
consolation céleste ? » On le pria à tout le moins
tière pour remédier à ses yeux : ce qu'il accorda
étoit un remède rude.
bien malade, et se sentant débile, il demanda un
on ne lui en donna pas : ce que voyant, il se fit
u, sur laquelle faisant le signe de la croix, elle
xcellent vin, dont ayant bu un coup, il se leva sain

, étant fort fatigué, il désira ouïr la musique pour
spirituelle ; mais par une religieuse modestie, il

sa demander ; néanmoins Jésus-Christ lui en fit ouïr la nuit
éleste, et si harmonieuse, qu'il pensoit déjà être en l'autre
e.

autre fois, allant prêcher, il fut surpris d'une noire nuit dans
emin dangereux, à cause qu'il étoit sur le bord d'une rivière,
y avoit des fondrières. Son compagnon lui dit : *Priez Dieu,
Père, qu'il nous préserve de ce péril.* Le saint lui répondit :
st tout-puissant : s'il le veut, il nous donnera de la clarté. En
cela, il apparut une grande lumière, qui les mena jusque
l'hôtellerie, quoique ceux qui faisoient le même chemin
, n'aperçussent aucunement cette lumière.

t beaucoup d'autres miracles : il chassa plusieurs démons des
il rendit la vue à des aveugles, il guérit des boiteux et des
iés, il ressuscita des morts, il obtint des enfants aux femmes
s, il délivra celles qui étoient en travail, il élargit les prison-
des prisons, et préserva les mariniers de tempêtes horribles.
in que le saint bénissoit, les morceaux de son habit rape-
la corde qui lui servoit de ceinture, l'eau dont il lavoit ses
et ses mains, bref tout ce qu'il touchoit, servoit de remède
aladies, de soulagement dans les adversités, et de repos dans
ines. Pour conclusion, tous ceux qui en leurs dangers se sont
ement recommandés à lui, ont été exaucés.

glorieux Père étant fort malade, fut soigneusement traité par
édecin ; ne pouvant lui donner de l'argent pour son salaire,
aya en cette monnoie. Ce médecin avoit fait bâtir une mai-
grands frais, qui se fendit du haut en bas : et quoiqu'elle
ute neuve, elle étoit en péril imminent. Le médecin demanda
ue chose que le saint eût manié, et après qu'il eut bien im-
né les Frères, enfin ils lui donnèrent des cheveux de saint
ois : il les alla mettre cette nuit-là entre les ouvertures qui
nt faites dans les murailles de sa maison, et il les trouva le
main au matin si bien rejointes, qu'il n'y paroissoit aucune-
de manière qu'il ne put ôter les cheveux qu'il y avoit mis.
autre fois, un bon religieux craignant Dieu, avoit une corde
le saint s'étoit servi de ceinture : et ayant vu son bourg

assailli de beaucoup de fâcheuses maladies, il allo
sons des malades, leur donnoit à boire un peu
corde avoit trempé, et ils étoient aussitôt guéris.
que la ville d'Arles étant sur le point de se perdr
guerres civiles, des factions et des partis qui s'y ét
saint s'y en alla pour les apaiser. On le logea en
étoit hors de la ville; là, il vit les diables qui volt
ville, tout joyeux de souffler et d'attiser le feu de
Il appela alors le Frère Sylvestre, son compagnon
manda d'aller à la porte de la ville, enjoignant à h
vertu de l'obéissance, de la part de Dieu, aux diab
hors de là. Le Frère leur commanda, et les diable
sant la ville en paix; chacun posa aussitôt les ar
réconciliés les uns avec les autres, ils demeur
comme auparavant.

Le plus grand, le plus rare et le plus admirable
racles de sa vie, c'est celui des stigmates que Notr
prima au corps de ce saint, afin que non-seulemen
pure, mais aussi son corps, fût un vif et parfait p
Christ. Deux ans avant que le saint Père décédât,
le mont Alverne qui est en la province de Toscan
ner davantage à l'oraison, et jeûner, selon sa cout
de saint Michel. Notre-Seigneur le consola et l'é
traordinairement, lui disant qu'il ouvrît le livre de
il lui feroit entendre ce qu'il vouloit faire en lui
d'obéir au commandement de Dieu, après qu'il
oraison, il prit sur l'autel le livre des Évangiles,
compagnon, homme saint et parfait, qu'il le lui
fois : ce qu'il fit, et à toutes les trois fois ils trou
de la Passion de Notre-Seigneur. Le saint conje
Dieu vouloit qu'ainsi que par ses actions il avoit i
gneur Jésus-Christ en sa vie, de même, avant que
devoit conformer à ses afflictions et à ses douleurs
Le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte
14 de septembre, étant venu, comme il étoit le m

au sommet du mont, le cœur tout embrasé du feu de l'amour divin, et transporté en Notre-Seigneur, il vit descendre un séraphin du ciel, avec six ailes de feu, qui, d'un vol léger, se vint tenir en l'air, assez près de lui ; entre ses ailes apparut un homme crucifié, les mains et les pieds attachés en croix. Deux ailes du séraphin s'élevoient sur la tête du crucifix, les deux autres couvroient tout le corps, et les deux dernières étoient étendues comme pour prendre leur vol. En cette vision les plaies furent imprimées aux mains, aux pieds et au côté du Père séraphique, du même caractère qu'il les avoit vues gravées dans ce séraphin. Il demeura dans les trous comme des clous de chair dure, dont les têtes étoient rondes et noires. On les voyoit dans les paumes de ses mains et sur le haut du pied. Les pointes étoient longues et comme redoublées avec un marteau. La plaie du côté droit étoit comme une cicatrice d'où il sortoit du sang en si grande abondance, que la robe du saint en étoit toute teinte.

Par cette impression des plaies de Jésus-Christ, il en représentoit un portrait au vif, et sembloit plutôt un séraphin qui étoit venu du ciel habiter sur la terre, qu'un homme; néanmoins, d'autre côté, il devint si humble et si confus, avec une telle honte en soi-même, qu'il cachoit le plus qu'il pouvoit ce singulier don de Dieu. Dès lors il commença à porter des souliers, à couvrir ses mains de longues manches, et à cacher avec soin la plaie du côté: mais Notre-Seigneur, qui les lui avoit données pour l'honorer et le glorifier par tout le monde, voulut qu'elles fussent vues et sues, les faisant connoître par plusieurs miracles et par diverses révélations divines. Elles furent vues, durant la vie du séraphique Père, par beaucoup de religieux de son Ordre, qui en jurèrent par serment solennel. Quelques cardinaux, ses amis intimes, les virent, qui en rendirent témoignage de bouche et par écrit. Le Pape Alexandre IV les vit, et en un sermon (où saint Bonaventure se trouva) il dit qu'il les avoit vues de ses yeux. Après son décès, plus de cinquante religieux les virent à leur aise, et sainte Claire les baisa avec toutes ses religieuses, et une infinité de peuple qui se trouva à son enterrement.

Outre cette preuve irrécusable, Notre-Seigneu
racles, en confirmation et en l'honneur des pla
raphique Père saint François. L'un fut que le
(à qui le saint avoit prophétisé qu'il seroit élevé
saint Pierre) doutant de la plaie du côté de sai
apparut une nuit, le blâmant, avec un visage s
crédulité. Il leva le bras droit, et lui découvrit la
demandant une fiole pour recevoir le sang qui e
vision il lui donna une fiole remplie du sang qu
plaie.

Une autre fois, il apparut à un religieux pr
nommé, et le blâma de ce qu'il avoit voulu curi
cher la façon dont ses saintes plaies avoient été
que, faute d'en pouvoir comprendre la raison,
quelque doute ou scrupule. A Potenza, ville d
Pouille, au royaume de Naples, un prêtre, rega
de saint François, douta du miracle des plaies :
il se sentit frappé dans le creux de la main gau
gant, il trouva une blessure : ce qui lui fit recon
demander pardon au saint, par l'intercession d
santé de son âme et de sa main. En la province d
une contagion sur tous les troupeaux, si cruelle,
entièrement. Il fut révélé à un homme craignant
au couvent des Frères-Mineurs, demander l'eau d
les mains et les pieds de saint François; que l'on
bœufs et les moutons qui seroient frappés de cet
qu'il fit, et ils guérirent, au grand étonnement d

Avant que saint François eût reçu ses plaies sur
cette montagne sembloit être la bute des foudres e
et la grosse grêle qui tomboit dessus perdoit tou
terre : néanmoins, depuis que ce lieu reçut cette g
ciel se changea et s'adoucit tellement, que les
quartier-là n'ont plus été travaillés des grêles acco
la sainte Église a approuvé ce grand miracle des p
séraphique Père saint François, par les bulles a

Papes Grégoire IX, Alexandre IV, Benoit IX, et par la commémoration qu'en fait le Martyrologe romain, le 17 septembre, sur le commandement du Pape Sixte-Quint.

Notre-Seigneur n'imprima pas seulement les marques de sa Croix et de sa Passion au côté, aux pieds et aux mains de saint François, pour l'honorer sur la terre de sa livrée, mais aussi pour le faire souffrir davantage, et, par ces grandes douleurs et afflictions, représenter au vif les douleurs et les tourments de Jésus-Christ. Car dès lors qu'il eut reçu ses plaies, il eut de si fâcheuses maladies, qu'il ne lui demeura que la peau et les os, et il sembloit plutôt un squelette qu'un homme en vie. Il supportoit si patiemment ses maux, qu'il supplioit Notre-Seigneur de lui en envoyer encore de plus grands, si c'étoit son bon plaisir.

Il dit à ses Frères que Dieu lui avoit révélé son décès, et il leur en marqua le jour. En sa dernière maladie, il se fit porter à Sainte-Marie de la Portioncule, où, étant prêt à rendre l'esprit, comme un vrai amateur de la pauvreté (et pour ressembler à Jésus-Christ qui mourut tout nu sur la croix), il se dépouilla, et couvrit la plaie de son côté avec sa main gauche. Chacun se prit alors à pleurer, mais il leur dit : *Mes Frères, j'ai fait ce que je devois, pour votre regard, faites ce que Jésus-Christ vous enseignera.* Un religieux entendit ces paroles (c'étoit celui que le saint avoit accoutumé d'appeler son gardien), et ayant pris un vieil habit et une corde, il les lui donna, en disant : *Mon frère, vous n'avez point d'habit pour mourir, parce que vous êtes pauvre mendiant et dépouillé; nous vous donnons cet habit par aumône, et pour l'amour de Dieu, ou plutôt nous vous le prêtons, recevez-le en la vertu de sainte obédience.*

Le saint se réjouit infiniment de mourir en demandant l'aumône, et dans un habit emprunté, ce dont il remercia Dieu. Il commanda aux fidèles, en obéissance de charité, qu'aussitôt qu'il seroit trépassé, on le mit tout nu à terre l'espace d'un quart d'heure. Ensuite il les exhorta à l'amour de Dieu et de la sainte pauvreté, à la patience, et à mourir pour la sainte Eglise romaine, puis, croisant ses bras, il donna sa bénédiction aux présents et aux absents, en disant : *Mes enfants, ayez la crainte de Dieu et y demeurez toujours,*

et parce que la tentation et la tribulation s'approchent d
sont ceux qui persévèreront en ce qu'ils ont bien comm
vais devant Dieu, en la grâce duquel je vous laisse e
mande.

Il fit lire la Passion de l'Evangile de saint Jean, d
roles : *Ante diem festum paschæ* : puis il commença à
qu'il pût le psaume 141 : *J'ai crié à haute voix au Se
supplié de ma voix*, jusqu'à ce verset : *Seigneur, tirez
la prison, afin que je confesse votre saint Nom : car le
tendent ; donnez-moi donc ma récompense.* En disant
il rendit l'âme à son créateur, un samedi, à soleil
4 octobre, l'an de Notre-Seigneur 1126, le vingtiè
conversion, le quarante-cinquième de son âge. A l'h
passa, il apparut à l'évêque d'Assise, qui étoit allé à
du mont Gargano, et lui dit : *J'ai laissé le monde et
ciel.*

Il apparut aussi à un gardien nommé Augustin, q
gonie et avoit perdu la parole : en voyant son Père,
tout haut : *Attendez, je m'en vais à cette heure avec vo*
manda ce qu'il vouloit dire : *Ne voyez-vous pas*, dit-
François, qui s'en va au ciel ; et il trépassa au même
eut plusieurs autres révélations de la gloire de ce sai

Aussitôt que l'on sut son décès, tous ceux des env
ecclésiastiques et séculiers, vinrent voir et baiser ses
qui étoient découvertes et palpables pour chacun. S
beau et brillant, quoique pendant sa vie il parût b
sumé de travaux, d'austérités et de maladies. Ses me
doux comme ceux d'un petit enfant. Toute la nuit se
garder et à chanter les hymnes à la louange de Notr

Le lendemain au matin l'on prit des rameaux et
lumés, et le corps fut porté en une belle procession
Saint-Damien, où étoit sainte Claire avec ses filles;
chant du corps saint, elles virent ses stigmates, et
pleurant de joie et d'admiration. De là on entra dans
sise, où il fut honorablement déposé en l'église du

Georges, où, étant enfant, il avoit appris ses premières lettres. Les miracles que Notre-Seigneur fit par lui après sa mort furent en si grand nombre, que le pape Grégoire IX vint en personne à Assise et le canonisa solennellement le 15 de juillet, l'an 1228. En l'an 1230, au chapitre général qui fut tenu à Assise, son corps fut transporté à l'église qui avoit été bâtie sous son nom, le 25 de mai. Son corps jetoit une divine et merveilleuse odeur. De cette translation, il est fait mention dans le Martyrologe romain.

Le corps de saint François fut indubitablement mis dans le monastère d'Assise, sous une voûte du grand autel de l'église de Saint-François. Le pape Nicolas IV, qui avoit été auparavant général de l'Ordre, et commença d'être pape l'an 1288, soixante-deux ans après la mort du saint, désirant voir ce corps saint, entra une nuit dans cette voûte, accompagné seulement d'un cardinal, d'un évêque, de son secrétaire et du gardien du couvent qui le lui montra. Depuis, le cardinal, étant à l'article de la mort, déclara à un sien ami intime la forme qu'avoit ce corps saint, en ces termes :

C'étoit une chose admirable, qu'un corps humain, mort il y a si longtemps, pût demeurer, en l'état qu'il étoit, sur ses pieds, sans être appuyé de côté ni d'autre. Il avoit les yeux ouverts comme un homme plein de vie et un peu tournés vers le ciel. Le corps étoit sain et entier, sans aucune corruption, blanc et vermeil comme s'il eût été vivant. Il avoit les mains couvertes de ses manches, devant l'estomac, ainsi que les portent les Frères Mineurs. Le Pape, le voyant en cette sorte, mit les genoux en terre, avec une grande révérence et dévotion; il leva son habit de dessus les pieds, et y vit, et nous aussi qui l'assistions, la plaie avec le sang aussi frais et vermeil que si elle eût été faite à l'heure même. Nous ne vîmes point l'autre pied, parce qu'il étoit couvert de l'habit sur lequel il marchoit. Le pape lui découvrit les mains, et nous vîmes des plaies semblables à celle du pied, et nous lui baisâmes le pied et la main. Sa Sainteté regarda au côté droit, elle trouva son habit ouvert à cet endroit, et la plaie aussi fraîche que les autres : lui seul la baisa, ainsi que la bouche du saint, il sentit une telle dévotion et sainteté intérieure que rien ne peut la surpasser, ainsi qu'il fit paroître par les effets extérieurs. Bref, nous reçûmes tous

une telle consolation spirituelle et corporelle, que nous … garde que nous avions demeuré là toute la nuit.

Ce sont les paroles de ce cardinal qui décéda peu ap… sont rapportées dans la Chronique.

Saint François étoit de moyenne taille, plutôt petit… il avoit le visage long et bénin, le front plein, les y… modestes, peu gros; les cheveux noirs, le nez droit… oreilles petites, plus brun que blanc, la langue vive… la voix claire, douce et harmonieuse. Il étoit natur… quent, fort décharné, de petite complexion, mais d'un… en ce qu'il entreprenoit. L'abbé Joachim avoit fait … Saint-Marc de Venise les images de saint François, … et ses stigmates, et de saint Dominique avec son habi…

LA VIE DE SAINT PÉTRONE,

ÉVÊQUE DE BOLOGNE.

AN 440.

Léon Ier, pape. — Valentinien III, empereur. Clodion le Chevelu, roi.

Saint Pétrone, évêque de Bologne, étoit fils de Pé… très-illustre par sa naissance, son mérite et ses cha… à Constantinople, et fut préfet du prétoire, qui étoit… première dignité; il étoit si savant qu'il écrivit un … de l'évêque, rempli de sainteté et de doctrine.

Pétrone le père désira que son fils fût orné de tou… et de toutes les sciences aussi bien que lui. Le fils, … excellent naturel, ayant un tel exemple et un si bo…

s'accrut en l'un et en l'autre, conversant honorablement avec ceux de son âge. Entre les mœurs de Pétrone, il y avoit cela de louable qu'il faisoit oraison avant que de commencer la moindre chose, implorant la faveur divine pour l'entreprendre et l'achever en son saint nom.

Saint Pétrone étant parvenu en âge compétent, éclairé de la lumière du ciel, qui lui fit connoître la vanité des choses de la terre, enflammé de l'amour divin et de la perfection, il s'en alla en Egypte, ayant su qu'il y avoit en cette province un grand nombre de religieux qui vivoient comme des anges, car il désiroit les imiter, converser familièrement avec eux, et apprendre bien leurs règles et leurs instructions. Après qu'il eut considéré la merveilleuse et céleste vie des moines, il retourna à sa maison, où il écrivit ce qu'il avoit vu et appris de quelques-uns de ces religieux, ce qui servit depuis de modèle aux autres, et d'un vif portrait de la vie monastique et de toute perfection. Il alla aussi à Jérusalem, pour révérer les lieux qui avoient été consacrés par la vie et la mort de Jésus-Christ, remarquant la situation et les particularités de chaque chose.

Le jeune Théodose ouït parler de la capacité de notre Pétrone, qu'il n'estima pas moins à cause de sa sainteté, qu'il avoit honoré son père, à cause de sa prudence et de sa science. Il se servoit de lui, prenoit son conseil, lui donnoit de l'autorité aux choses d'importance, principalement en une qui s'offrit de son temps. Car ce malheureux moine Nestorius ayant offensé de sa langue sacrilége la très-glorieuse Vierge Marie, et infecté plusieurs par son venin, afin d'étouffer ce mal avant qu'il eût pénétré plus avant, et d'éteindre ce feu, Théodose envoya Pétrone en ambassade à Rome, pour traiter avec le Pape Célestin Ier du remède qu'on apporteroit à ce chancre. Ayant proposé le sujet de son voyage, on résolut d'assembler un concile général en la ville d'Ephèse, où Nestorius et ses sectateurs furent condamnés.

Il advint une chose notable en cette légation de Pétrone, à savoir qu'au même temps qu'il arriva à Rome, Félix, évêque de Bologne, étoit décédé, et ceux de la ville avoient envoyé supplier Sa

Sainteté de leur donner un évêque qui fût digne de succéder à Félix. Avant que ces députés arrivassent à Rome, l'apôtre saint Pierre apparut en songe à Célestin, l'avertissant du décès de Félix, évêque de Bologne; il lui dit que Pétrone étoit sur le point de le venir trouver de la part de l'empereur Théodose, qu'il le fit évêque de Bologne, et non un autre, parce qu'il n'en pouvoit rencontrer un plus capable. Par cette vision (que le Pape découvrit aux députés de Bologne et à Pétrone même), il fut fait évêque, sans qu'il s'en pût excuser par humilité et fut contraint de baisser le col sous le joug de l'obéissance, et d'accepter la charge que Dieu et son vicaire lui donnoient.

La ville de Bologne le reçut avec une joie extraordinaire : il entra dans l'église de Saint-Pierre, qui étoit la cathédrale, et hors de la ville en ce temps-là, suppliant affectueusement Notre-Seigneur, puisqu'il lui avoit commandé d'être évêque, qu'il lui en donnât l'esprit et les forces, selon sa volonté, pour supporter un si pesant fardeau.

Il y avoit encore en Italie des restes de l'arianisme, qui troubla toute l'Eglise catholique : particulièrement celle de Bologne en avoit été fort infectée. Pétrone résolut d'y pourvoir non-seulement par sa sainte vie et par sa doctrine, par lesquelles il gagnoit et éclairoit les cœurs de son peuple, mais aussi en rétablissant les églises ruinées, et en bâtissant de nouvelles, au grand plaisir et contentement de tous les Bolonois. Il en bâtit une à saint Barthélemy, apôtre, l'autre à saint Marc l'Evangéliste, la troisième à saint Fabien et saint Sébastien, martyrs, la quatrième et la cinquième à saint Martin et à saint Barbacien, confesseurs, la sixième et la septième aux vierges sainte Agnès et sainte Luce. Il en fit encore bâtir deux qu'il dédia à saint Etienne, premier martyr, et à saint Jean l'Evangéliste.

Il advint qu'en bâtissant l'église de Saint-Etienne, une colombe tomba sur l'un des artisans, qu'elle écrasa sur le champ. Saint Pétrone se mit en oraison : aussitôt l'homme mort ressuscita, ce dont les assistants furent fort étonnés. Ce miracle, et d'autres semblables, firent reconnoître la sainteté de Pétrone. Il consacra

aussi l'église de Saint-Guy et Saint-Agricole, martyrs, au même lieu où ils furent martyrisés, et que la sainte veuve Julienne avoit fait bâtir à ses dépens. Il fit aussi accroître le circuit de la ville. Etant allé à Constantinople, il en rapporta plusieurs reliques, que l'empereur Théodose lui donna; il les départit aux églises qu'il avoit fait bâtir, spécialement à celle de Saint-Etienne, pour l'ornement et la protection de cette noble ville.

Après qu'il eut saintement gouverné son église quelques années, il tomba malade, et se voyant prêt à sortir de la prison de son corps, il convoqua son clergé, lui recommanda son église et la foi catholique; aussitôt qu'il eut reçu tous les saints Sacrements, il rendit l'âme à Dieu, qui fit par lui plusieurs signalés miracles. Son corps fut inhumé en l'église de Saint-Étienne, où il demeura longtemps caché, jusqu'à ce qu'Henri, évêque de Bologne, voulant savoir les reliques qui étoient en son église, celle-ci fut découverte par une révélation divine, sous le Pape Innocent II. Depuis lors, on célébra l'invention de son corps saint le jour de son décès, arrivé le 4 octobre, sous l'empire de Théodose le Jeune, en Orient, et de Valentinien II, son neveu, en Occident.

Le cardinal Baronius, aux annotations du Martyrologe, fait mention de saint Pétrone, le 4 d'octobre. Surius met sa vie au cinquième tome, sous le nom de Charles Signogne; mais elle est de Pierre Gallois, ainsi qu'il dit lui-même aux annotations sur son Martyrologe romain. Saint Eucher, Gennade, Adon, Vincent de Beauvais, saint Antonin, Pierre de Natalibus, Trithème, et d'autres en font mention.

A Paris, sainte Aure, vierge. — Elle étoit issue d'une noble famille. Son père s'appeloit Morin et sa mère Quirie. Sous le règne du roi Dagobert, saint Éloi, qui, à cette époque, avoit une bonne part au maniement des affaires de l'État, étant encore laïque, demanda la permission au roi de faire bâtir un hôpital dans la cité,

qui, en ce temps-là, étoit un marais inutile, rempli de haies et de buissons : ce qu'il obtint; mais changeant de dessein, il fit construire un monastère de religieuses. Sainte Aure demeuroit alors à Orléans, ville très-célèbre, où elle vivoit en grande réputation de sainteté. Saint Eloi l'envoya quérir et lui donna le gouvernement de ce monastère, où, en peu de temps, se trouvèrent trois cents filles qui y accoururent à l'odeur des vertus d'une si sainte abbesse. Dieu, en récompense, l'honora de plusieurs miracles. Elle ressuscita une de ses religieuses, qui étoit la sommelière, morte pendant son absence, et sans avoir rendu compte de sa charge il y avoit déjà trois jours. Elle mourut de nouveau dès qu'elle eut satisfait à ce qui lui étoit demandé. Comme le four chauffoit pour cuire le pain, et que le boulanger étoit occupé ailleurs, le feu y prit. La bonne abbesse y entra, le nettoya sans se brûler, et, avec ses mains, recueillit tous les charbons dans sa robe, sans qu'elle en fût endommagée en aucune façon. Il arriva que comme l'on disoit la messe, le diacre chanta l'Évangile, et ne le lisant pas bien, la sainte abbesse, poussée d'un zèle excessif de la parole de Dieu, lui arracha l'étole et le chanta elle-même. Mais depuis, après avoir reconnu sa présomption, elle en fit une très-rigoureuse pénitence; car, pendant sept ans elle resta enfermée dans sa cellule, ne buvant, pour une plus grande mortification, que de l'eau avec de la cendre. Or, une de ses religieuses, par un accès de curiosité, ayant voulu goûter de ce breuvage, Dieu permit qu'en punition sa bouche fût tordue jusqu'à l'oreille; toutefois, elle fut guérie par les prières de sainte Aure. Enfin, après avoir gouverné ce monastère pendant un temps assez long avec une grande sainteté de vie; elle eut révélation de sa mort, qui arriva le quatrième jour d'octobre; elle fut accompagnée de celle de cent soixante de ses religieuses, qui moururent toutes de la peste en même temps. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Paul, qui, pour lors, n'étoit qu'une chapelle bâtie par saint Éloi hors de la ville pour servir de cimetière aux religieuses du monastère. Depuis, Dieu voulut la glorifier par un miracle. Une abbesse de Syrie, ayant perdu la vue, fut avertie par un ange qu'elle la recouvreroit par le moyen des reli-

ques de la sainte. Elle se dirigea vers la France avec son évêque, et obtint de l'évêque de Paris un bras de sainte Aure, et aussitôt elle recouvra la vue. Ce qui donna sujet à l'évêque de Paris de lever son corps saint, et de le transporter en un lieu plus honorable. Longtemps après, sa châsse n'étant que de bois et de verre, son corps fut mis dans une autre d'argent, le vendredi, troisième jour d'avril, de l'an 1421, sous le règne de Charles VI et porté en procession à l'église de Saint-Paul, le jour de Pâques fleuries. On voit encore son corps élevé sur l'autel de l'église Saint-Éloi près le palais, dans cette même châsse d'argent.

A Corinthe, fête de saint Crispe et saint Caïus, desquels parle saint Paul dans son Épître aux Corinthiens.

En Égypte, saint Marc et saint Marcien, son frère, martyrs, et une troupe presque innombrable de tout sexe et de tout âge, tous martyrs, dont les uns, après avoir été fouettés, les autres après d'horribles tourments de diverses sortes, furent livrés aux flammes; d'autres furent précipités dans la mer; quelques-uns furent décapités; plusieurs moururent de faim; d'autres furent attachés à des potences; quelques-uns même suspendus la tête en bas et les pieds en haut : ainsi ils obtinrent la glorieuse couronne du martyre.

A Damas, saint Pierre, évêque et martyr, qui, ayant été accusé auprès du prince des Agaréniens d'enseigner la foi de Jésus-Christ, eut la langue, les mains et les pieds coupés, et consomma son martyre attaché à une croix.

A Alexandrie, les saints prêtres et saints diacres Caïe, Fauste, Eusèbe, Chérémon, Lucius et leurs compagnons, entre lesquels quelques-uns, servant les martyrs dans la persécution de Valérien, reçurent la récompense des martyrs.

A Athènes, saint Hiérothée, disciple de l'apôtre saint Paul.



CINQUIEME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Placide et ses compagnons, martyrs.

Saint Apollinaire, évêque de Valence; saint Thraséas, évêque et martyr; martyre de saint Palmace et de ses compagnons; sainte Catherine, vierge et martyre; saint Firmat, diacre, et sainte Flavienne, vierge; saint Marcellin, évêque de Ravenne; saint Attillan, évêque de Zamore; sainte Galle, veuve.

VIE DE SAINT PLACIDE ET DE SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

AN 539.

Saint Silvère, pape. — Justinien, empereur.
Childebert, roi.

Tertulle, l'un des plus grands seigneurs de Rome après les empereurs, avoit quatre enfants: Placide, Eutyche, Victorin et Flavie. Comme il n'étoit pas moins pieux que riche et puissant, entendant parler des œuvres merveilleuses que Dieu faisoit par saint Benoît, et désirant que Placide son fils, qui étoit l'aîné, fût élevé en la crainte de Dieu, il le lui offrit dès l'âge de sept ans, et le supplia de l'instruire lui-même, et de lui apprendre le chemin de la félicité.

Placide demeura avec son maître, et se rendit si docile, qu'il commença, dès son bas âge, à profiter beaucoup en la vertu. Il aimoit l'abstinence, il prenoit plaisir aux veilles, aux jeûnes et aux austérités. Il étoit fort humble, et ponctuel en l'obéissance, modeste, d'un bon sens et d'un jugement mûr. Saint Benoît l'aimoit

particulièrement, à cause de sa noblesse et de ses bonnes qualités, mais surtout, parce qu'il le voyoit déjà fort avancé en si peu de temps, en toute sorte de perfection.

Tertulle ne se contenta pas d'avoir offert son fils au saint, mais sachant qu'il bâtissoit un monastère au mont Cassin, il lui donna de belles terres et les seigneuries qu'il avoit là auprès : outre cela, il lui fit donation de dix-huit villages en Sicile, avec leurs ports, les bois, les rivières, les pêcheries et les moulins. Quand on sut en Sicile ce que Tertulle avoit donné aux religieux, il se trouva assez d'avares qui tâchèrent de s'emparer de ces biens destinés à l'Église, et de les avoir par violence, comme si c'eût été mal fait de les donner à la religion, ou que Dieu ne se souciât nullement des injures que l'on fait à ses serviteurs.

Saint Benoît, averti de ce qui se passoit en Sicile, résolut d'y envoyer Placide : car, encore qu'il n'eût alors que vingt et un ans, il jugea qu'étant fils de Tertulle, sage et prudent religieux, il pourroit, mieux que nul autre, entrer en possession de ces biens. Le saint jeune homme, vrai enfant d'obéissance, s'y en alla, et sortit du mont Cassin, accompagné de Gordien et de Donat, ses compagnons, le 20 de mai, l'an 536. Il arriva à Capoue, où il fut reçu avec beaucoup de charité par saint Germain, qui en étoit évêque. De là il prit son chemin par Canose (qui est en la province de la Pouille), jusqu'à ce qu'il abordât en Sicile.

Sur la route, il fit de grands miracles : il guérit un secrétaire de l'église de Capoue, nommé Zofas, qui avoit une grande douleur de tête ; il guérit aussi un aveugle, en faisant le signe de la croix sur ses yeux ; un enfant qui alloit trépasser, et une fille sourde et muette. Il chassa les démons des corps, et rendit la santé, par ses prières, à plusieurs autres malades de diverses maladies : de sorte que la renommée de saint Placide se divulgua partout où il avoit passé. Arrivant en Sicile, il y fut reçu avec beaucoup d'honneur et d'admiration, comme un ange de Dieu. Il fit aussi plusieurs miracles en faveur des Siciliens.

Étant venu à Messine, Messalin, grand seigneur et intime ami de son père, le vouloit loger dans son palais ; mais il n'y demeura

lisant que les religieux ne doivent pas être logés avec
, parce que la conversation des uns et des autres est
fférente. Il s'accorda avec ceux qui avoient usurpé les
seigneuries que son père avoit données à leur Ordre,
ils ne firent pas de tort à leur conscience, et que son
ut aucunement intéressé. Il commença à faire bâtir un
our ses religieux, près du port de Messine, et un ora-
Jean-Baptiste, qui fut dédié par l'évêque de Messine;
ι monastère fut achevé en quatre ans.
saint Placide étoit parfaite, car toutes ses actions et
toient tellement embrasées de l'amour divin, qu'avec
que Dieu faisoit par lui, il touchoit les cœurs de plu-
ıtter le monde, pour se donner entièrement à Dieu.
e s'occupoit à l'oraison et à la méditation continuelle,
gneur le baignoit tout en larmes. Les dimanches, les
ıs jeudis de carême, il jeûnoit au pain et à l'eau, les
de la semaine, il ne mangeoit point du tout, et ne bu-
le vin. Il portoit la haire, il ne dormoit guère, il se
ement, mais il prenoit son repos assis. Il étoit si doux,
i bénin, qu'on ne le vit jamais en colère; il ne parloit
l en étoit temps, ou pour consoler les religieux ou les
ι pour quelque affaire pressée et charitable. Par le
ette vie si parfaite et si austère, il en attira plusieurs à
et en peu de temps il réunit trente religieux avec lui,
ent avec un grand exemple de sainteté; ainsi la reli-
ıt Benoît s'étendoit par le monde.
Rome que saint Placide étoit en Sicile, la vie qu'il me-
nastère qu'il avoit fondé, et les miracles que Dieu opé-
: de sorte qu'Eutyche, Victorin, ses frères, et Flavie sa
ırent trouver en Sicile, car ils ne l'avoient point vu de-
ertulle leur père l'avoit mis entre les mains de saint Be-
neurèrent quelques jours avec lui en son monastère.
le connoître les voies dont Notre-Seigneur se sert pour
ıs âmes au ciel et les couronner de gloire, il permit
nps-là un capitaine d'Abdala, roi d'Afrique, se jeta en

mer pour écumer la côte de Sicile, et faire la guerre aux chrétiens. Son armée étoit composée de cent vaisseaux et de dix-huit mille huit cents soldats ; elle vint prendre terre au port de Messine, et, trouvant le monastère de Saint-Jean-Baptiste sur le bord de la mer, ils donnèrent dedans avec violence, brisèrent les portes, et prirent captifs tous ceux qu'ils purent attraper.

Saint Placide, avec Eutyche et Victorin ses frères, Flavie sa sœur, Fauste et Firmat, diacres, et ses trente religieux furent menés prisonniers devant le capitaine, homme plus cruel qu'un tigre. Celui-ci ne les ayant pu induire par les terreurs et les menaces à renier la foi de Jésus-Christ, les fit fouetter et enfermer en une prison, où l'on ne leur donnoit pour toute viande que des coups de fouets et de bâtons. Il leur fit attacher les pieds en l'air, et mettre de la fumée au visage : après ce supplice, il leur fit donner à chacun un peu d'orge avec de l'eau, afin de les sustenter et de rendre leur tourment plus long et plus ennuyeux. Tous prenoient patience, supportant le mal joyeusement, louant Notre-Seigneur, pour la confession de la foi et pour l'amour duquel ils enduroient. Saint Placide étant leur vaillant capitaine, les encourageoit par son exemple.

La sainte fille Flavie, sa sœur, montra parmi les autres sa force et sa valeur céleste ; car la tenant toute nue attachée en l'air, et l'écorchant de coups, ce barbare tyran lui demanda comment étant une personne si illustre et des plus qualifiées de Rome, elle pouvoit souffrir cette ignominie et cette nudité : à quoi elle répondit, que pour l'amour de Jésus-Christ, tous les tourments lui seroient doux, et la mort une vie. Voyant qu'il ne la pouvoit vaincre par les tourments, il la voulut faire outrager par les plus effrontés bourreaux, et l'exposer au plus cruel tourment qu'une vierge pouvoit souffrir. Elle eut recours à Dieu, qui exauça sa prière, et, comme le protecteur de la chasteté, rendit tous ceux qui voulurent approcher d'elle estropiés, tellement qu'ils furent contraints de la laisser.

Le pirate faisoit venir tous les jours les saints devant lui, et les affligeoit de nouveaux tourments; ayant une fois aperçu saint Pla-

cide fort joyeux au milieu des peines, et qui louoit Dieu, il lui fit battre la bouche à coups de pierres ; voyant que cela lui faisoit redoubler les louanges de Dieu, il lui fit couper la langue; mais après qu'on la lui eût coupée, il parloit mieux qu'auparavant, et continuoit à louer Dieu et à le remercier de ce qu'il souffroit pour l'amour de son nom.

Il les tint toute une nuit suspendus, attachant à leurs pieds des ancres et de grosses pierres; enfin il les condamna à avoir la tête tranchée, déclarant en leur sentence, qu'il les faisoit mourir, parce qu'ils adoroient et soutenoient que Jésus-Christ crucifié étoit Dieu. Ils furent conduits sur le bord de la mer, et saint Placide pria Notre-Seigneur, par les mérites et l'intercession de saint Benoît son maître, de leur donner la force de franchir le pas de la mort et de parvenir au port de la félicité; tous ses compagnons répondirent : *Amen*, tendant le col aux bourreaux qui les exécutèrent. Leurs corps demeurèrent là quatre jours sans être enterrés.

Les barbares rasèrent tellement le monastère, qu'il n'y demeura pas pierre sur pierre ; toutefois ils ne touchèrent point à l'église de Saint-Jean-Baptiste. Après cela, ils se rembarquèrent pour continuer leur route, mais il s'éleva une si horrible tempête dans le détroit qui est entre Messine et la Calabre, que les cent navires allèrent à fond, et tous ceux qui y étoient furent submergés.

Depuis, Gordien (l'un des deux compagnons qui étoient venus du mont Cassin avec saint Placide, et qui se trouva lors de la venue des barbares à une porte de derrière) étant comme le plus jeune échappé seul, enterra le corps de saint Placide en l'église de Saint-Jean-Baptiste, et les corps des autres martyrs au même lieu où ils avoient souffert le martyre ; ce lui fut une joie extrême et un contentement incroyable, de voir que ces braves champions étoient encore teints du sang qu'ils avoient courageusement répandu pour Jésus-Christ.

Dieu fit plusieurs miracles à leurs tombeaux, guérissant les malades qui y venoient de tous côtés. Leur martyre arriva le cinq d'octobre, le treizième an de l'empire de Justinien, l'an de Notre-Seigneur 541, selon Gordien, qui est l'auteur de cette histoire, et

selon le cardinal Baronius, aux Annotations, l'an 539. Saint Placide étoit agé de vingt-six ans quand il mourut. Lorsque le glorieux Père saint Benoît apprit le martyre de son cher fils et de ses compagnons, il s'en réjouit infiniment, rendant grâces à Dieu qui lui avoit donné un de ses fils digne de la couronne du martyre, et de servir d'exemple à ceux de son Ordre, et à toute l'Eglise.

Tous les Martyrologes écrivent de saint Placide, avec Léon d'Ostie, Cassien, Trithème et le cardinal Baronius aux Annotations sur le Martyrologe, au 7e tome de ses Annales. Le Pape Sixte-Quint, l'an 1588, commanda que sa fête fût célébrée par toute l'Eglise catholique, avec l'office simple, et en l'église de Saint-Jean-Baptiste, à Messine, où sont les saintes reliques, avec office double.

A Valence en France, saint Apollinaire, évêque, dont la vie brilla par des vertus, et la mort fut illustrée par des signes et des prodiges. Il étoit né à Vienne, en Provence, d'une noble famille. Son père s'appeloit Isicius, sénateur, qui depuis fut évêque de la même ville. Il étoit frère de saint Avit, également évêque de Vienne. Saint Apollinaire souffrit beaucoup pendant son épiscopat, parce que, de concert avec son frère, il avoit excommunié Etienne, un des premiers officiers de Sigismond, roi de Bourgogne, pour avoir épousé la sœur de sa femme. Ce roi essaya, par tous les moyens possibles, de leur faire de la peine. Ils furent donc obligés de se retirer tous deux à Lyon. Pendant qu'ils y étoient, les eaux du Rhône devinrent si chaudes, par l'excès de chaleur qu'il fit cette année, que l'on ne pouvoit en boire. Alors saint Apollinaire fit creuser la terre, et obtint de Dieu une belle fontaine, qui apporta une grande consolation au peuple, mais qui se tarit lorsque le saint quitta la ville de Lyon. A cette époque, le roi Sigismond étant tombé grièvement malade, la reine obtint du saint son aumusse, dont elle couvrit le roi, et il recouvra aussitôt la santé. Alors il alla en remercier le saint, lui demandant pardon

ses qu'il lui avoit faites, et il lui permit, ainsi qu'à son retourner dans leurs églises. Saint Apollinaire assista au 'Epaone, avec saint Avit, son frère. Enfin, le saint ayant eu d'aller visiter quelques-uns de ses parents à Arles et à , tomba malade pendant ce long voyage. A peine eut-il de se faire rapporter à Vienne, où il rendit son âme à :inquième jour d'octobre de l'an 520.

ne jour, fête de saint Thraséas, évêque d'Euménie, mar- Smyrne.

'es, saint Palmace et ses compagnons, martyrs, qui furent rt dans la persécution de Dioclétien, sous le président e.

ne jour, martyre de sainte Catherine, vierge, qui, sous ır Dioclétien et le consulaire Domitius, fut jetée dans le ns la mer; en étant sortie saine et sauve, elle eut les les pieds coupés, les dents arrachées, et s'étant mise en lle mourut.

:rre, mort de saint Firmat, diacre, et de sainte Flavienne, sœur.

nne, saint Marcellin, évêque et confesseur.

ne jour, saint Attillan, évêque de Zamore, que le pape a mis au nombre des saints.

e, sainte Galle, veuve, fille du consul Symmaque, qui, nort de son mari, persévéra plusieurs années, auprès de : Saint-Pierre, dans la prière, les aumônes, les jeûnes et œuvres de piété, et dont l'heureux trépas est célébré par uint Grégoire.



SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux.

Sainte Foi, vierge et martyre; saint Sagar, évêque et martyr; saint Marcel et ses compagnons, martyrs; sainte Erolide, martyre; plusieurs saints martyrs à Trèves; saint Romain, évêque et martyr; saint Magne, évêque.

LA VIE DE SAINT BRUNO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

AN 1501.

Pascal, pape. — Henri IV, empereur.
Philippe Ier, roi.

Saint Bruno, grand patriarche et fondateur de l'Ordre des Chartreux, étoit Allemand, fils de riches et nobles parents. Il naquit en la ville de Cologne; dès son jeune âge, il se montra enclin à la vertu et aux lettres; son père et sa mère l'envoyèrent de bonne heure en l'Université de Paris. Bruno étudia premièrement en philosophie, puis en théologie, avec tant de soin, qu'il surpassoit tous ses compagnons et devint un maître excellent, en sorte que, pour sa réputation et pour sa doctrine, il fut fait chanoine de Reims. En ce temps-là, il advint une chose à Paris fort épouvantable.

Il y avoit, entre les célèbres docteurs de l'Université, un grand ami de Bruno qui étoit estimé vertueux et savant : étant décédé, comme on faisoit son service, où tous ceux de l'Université et d'autres gens de qualité s'étoient trouvés, lorsqu'un des petits choristes

à chanter cette leçon de Job : *Responde mihi, quantas itates?* Le corps du défunt, qui étoit dans le cercueil au 'église, leva la tête, et dit d'une voix effroyable : *je suis un juste jugement de Dieu,* puis il se remit dans son

'assistance se trouva bien épouvantée d'un si étrange ac- l'enterrement se différa juste au lendemain, pour voir n arriveroit. Le bruit de cela ayant couru par toute la cause que le jour suivant il s'y assembla beaucoup plus e ; on dit l'office des trépassés, et à la même leçon il s'écria us horrible voix : *Je suis jugé par un juste jugement de* ais il se remit en son lieu. Le peuple fut plus étonné qu'au- it, et il fut résolu que l'on ne l'enterroit point ce jour-là. roisième jour il se leva encore, disant d'une voix terrible et ite : *Je suis condamné par un juste jugement de Dieu.* Ces pa- glacèrent le sang de ceux qui les ouïrent, chacun se regarda 'autre, sans pouvoir dire mot : on jeta le corps du mort à la , déniant la terre sainte à celui qui avouoit sa condamna-

ui ne s'étonnera des justes jugements de Dieu? Notre-Seigneur de la condamnation de ce misérable le salut de plusieurs, qui ent gagnés par cette seule perte, dont le chef fut saint Bruno; , étant touché de cela, il entra en considération de la rigueur la justice divine, et combien c'est une chose horrible de tomber tre les mains du Dieu vivant. Cela le fit résoudre de renoncer au onde, et de mourir à la vie, pour vivre en mourant. Il assembla x de ses plus familiers disciples, savoir : Landouin (qui, après runo, fut le premier prieur de la Chartreuse), et deux Étiennes, hanoines, Hugues, prêtre, André et Guérin, laïques, qui avoient assisté à ce pitoyable spectacle, et leur parla en cette sorte :

Que ferons-nous, compagnons et très-chers frères, voyant ce que nos yeux ont vu, entendant ce que nos oreilles ont entendu? Y a-t-il des cœurs si endurcis que cela n'amollisse, et des esprits si obstinés, qui ne se rendent à Dieu? Où est l'homme si résolu qui n'ait tremblé de ce tonnerre grondant descendu du ciel? Nous avons vu un docteur

de cette académie, notre bon ami, si consommé dans les lettres, honnête, prudent, vertueux et craignant Dieu en apparence, qui nous a lui-même rapporté l'état de sa condamnation. Que chacun de nous autres mette la main sur son cœur, et regarde s'il se trouvera plus homme de bien que ce misérable : qu'il considère si c'est une affaire de peu d'importance d'être sauvé et condamné pour une éternité, et que si l'on est une fois jugé, il n'y a plus moyen d'en appeler. Cet accident n'est point venu par hasard : Dieu l'a permis pour notre bien, afin que, passant le reste de notre vie en austérité et en pénitence, nous assurions notre condition et nous ouvrions le chemin à plusieurs autres qui, par la grâce de Dieu nous suivront, et, par l'exemple du naufrage de ce malheureux, se rendront au port du salut. Le mort n'a rien dit pour soi, mais pour notre profit ; il n'avoit plus besoin de cela ; écoutons-le donc et suivons Dieu qui nous appelle : ne tardons plus, parce que celui qui promet de pardonner au pénitent, n'assure pas qu'il attendra le pécheur jusqu'au lendemain.

Après ce discours, accompagné de larmes et de soupirs qui sortirent du cœur contrit de Bruno, tous ses six compagnons, qui étoient fort touchés de ce qu'ils avoient vu et entendu, s'offrirent de le suivre. Ayant donc vendu tous leurs biens et distribné l'argent aux pauvres, ils prirent congé de leurs amis, et s'en allèrent à Grenoble, en Dauphiné. Ils savoient qu'il y avoit là un évêque de très-sainte vie, nommé Hugues, qui les pourroit favoriser, leur donner quelque lieu solitaire en son diocèse et éloigné de la conversation des hommes, où ils auroient moyen, oubliant les choses de la terre, de s'occuper aux célestes et à la contemplation divine.

Le saint évêque Hugues eut un songe qui lui signifia ce qui devoit arriver. Il lui sembla qu'il voyoit comme un désert de son évêché, nommé Chartreuse, que Dieu y bâtissoit une maison pour sa demeure, et que sept brillantes étoiles, en forme d'une couronne élevée quelque peu de terre, différentes en situation, en mouvement, en couleur et en clarté de celles du ciel, cheminoient devant lui comme des guides qui lui montroient le chemin. Le vénérable évêque demeura par cette vision bien étonné, ne sachant pas ce

ıifioit, jusqu'à ce que le lendemain, saint Bruno le ıvec ses compagnons; se prosternant tous à ses pieds, ce qui étoit arrivé à Paris, la cause de leur venue et ıtention, le suppliant très-humblement de les aider à ɛécution.

ıt bien joyeux de voir l'explication de son songe, qui cement de la gloire de Notre-Seigneur, en la personne de ses compagnons, si embrasés de son amour et du ɛrvir. Il les encouragea et les confirma en leur sainte ɛur donnant libéralement le désert nommé Chartreuse, : spacieux, mais âpre, froid et inhabitable, plus pro- tannières des bêtes sauvages que pour la demeure des ', outre qu'il est couvert de neige la plupart de l'an- pierreux et si stérile, que l'on n'y sauroit rien semer

ıe le saint évêque leur proposât toutes ces difficultés, ıt habiter en ce lieu si horrible, néanmoins, Bruno et ıons les surmontèrent, tant ils étoient enflammés du ɾir Notre-Seigneur, qui les y attiroit. Enfin, l'an 1084, : pape Grégoire VII et de l'empereur Henri IV, environ de saint Jean-Baptiste, étant assistés et secourus de tout ce qu'ils avoient besoin, ils bâtirent une église ıe d'une montagne, qui s'appelle encore aujourd'hui e de Casilibus, avec quelques petites cellules ou caba- ıroches de l'église, et éloignées les unes des autres qu'ils jetèrent les premiers fondements du saint Ordre ux, vivant plutôt en anges qu'en hommes, en silence, en lecture et en contemplation divine, et surtout en une : pureté de cœur et sainteté de vie, fuyant l'oisiveté nère nourrice de toutes sortes de vices, s'occupant par ques œuvres manuelles, spécialement à écrire et à tra ques bons livres, pour gagner leur pauvre vie par leur s'étant plus rien réservé que pour servir l'église. ıient le cilice, leur nourriture étoit fort austère; ils ré- le ne manger jamais de viande, non pas même en leurs

maladies; et quoi que plusieurs hommes prudents selon la chair et les sages du monde, leur firent beaucoup de scrupule là-dessus, disant qu'ils se mettoient en danger de se faire mourir et d'être homicides d'eux-mêmes, néanmoins, ils reçurent un avertissement du ciel qui les confirma en leur sainte résolution, et ils persévérèrent en cette solitude épouvantable.

Le diable s'efforça de les en chasser, mais ils prirent la très-sainte Vierge Marie pour spéciale protectrice, disant tous les jours les heures de Notre-Dame; ils prirent aussi saint Jean-Baptiste pour leur avocat, en intention d'imiter sa pénitence et sa rigueur. Chacun d'eux tendoit à la perfection; néanmoins, saint Bruno, comme le chef, surpassoit tous les autres, Jésus-Christ l'ayant choisi pour jeter les fondements d'un Ordre si célébre et le rendre Pére de tant de saints enfants. Il éclatoit avec tant de sainteté, de modestie et de prudence, que l'évêque Hugues prenoit son conseil en toutes ses affaires, lui obéissant comme s'il eût été son abbé et supérieur.

Victor III succéda au saint pape Grégoire VII, et à Victor, succéda Urbain II, homme excellent, qui avoit été à Paris disciple de saint Bruno. Celui-ci désirant établir dans l'Église un bon gouvernement, et rendre bon compte à Dieu du troupeau qu'il lui avoit donné en garde, et sachant les grandes vertus, la piété, la science et la prudence qui se rencontroient en son maitre saint Bruno, le fit venir à Rome pour se servir de lui et user de son conseil. Le Pape le reçut avec des témoignages d'une bienveillance extraordinaire, prenant son conseil dans les choses les plus importantes de l'Eglise; mais ses compagnons, qu'il avoit laissés à la Chartreuse, ne se pouvant voir sans lui, le suivirent à Rome, d'où le pape Urbain les renvoya en leur solitude, les recommandant à l'abbé Séguin. Il fit l'un d'eux, nommé Landouin, prieur, et ordonna que le lieu de la Chartreuse, dont ils étoient sortis, leur fût rendu. Il est encore aujourd'hui le chef-lieu de leur communauté.

Saint Bruno demeura à Rome, d'un côté bien triste de se voir comme embarqué dans les tumultes de la cour, loin de son repos et de la sainte conversation de ses compagnons; d'autre part, avec

et le repos de son âme, ayant sacrifié sa volonté à celle de
ßeigneur en obéissant à son vicaire, qui le voulut faire ar-
ue, de quoi se croyant indigne, il supplia humblement que
l'employât point en une si onéreuse charge, où il eût à ré-
des âmes, pensant avoir beaucoup à faire de rendre bon
à Dieu de la sienne. Comme le Pape quittoit Rome pour
ır en France, il ne voulut point s'en revenir avec lui ni
a cour ; c'est pourquoi il le supplia de lui permettre de se
lans quelque désert de la province de Calabre, accompagné
ques-uns qui désiroient l'imiter.

tte province il trouva un désert nommé Torre, au terri-
Esquilache, qui lui sembla propre pour y établir sa
. Il y dressa de petites cellules grossièrement bâties de
nt il étoit amateur de la pauvreté, et y recommença une
nte ; désirant d'oublier tout ce qui n'est point Dieu, et ne
nt qu'avec le corps en terre et l'esprit au ciel.

nt un jour que Roger, comte de Sicile et de Calabre, allant
se, donna jusqu'en ce désert, où vivoit saint Bruno avec
agnons : les ayant trouvés à genoux en prières, il s'en-
ils étoient, pourquoi ils demeuroient là, et de leur façon
Il en fut fort satisfait, leur fit présent de l'église de Saint-
de Saint-Étienne, et leur donna un fonds pour subvenir
soins.

ionnoit tellement saint Bruno, qu'il l'envoyoit quérir
is, ou le venoit voir pour prendre son conseil et se re-
er à ses prières. Celles-ci lui servirent tellement, qu'un
le délivrèrent miraculeusement d'un grand péril de la
'il assiégeoit Capoue, où l'un de ses capitaines le trahis-
il eût été perdu, si, par le moyen de saint Bruno, il
un avertissement du ciel. Le comte lui en sut tant de
lui offrit plusieurs possessions dans le territoire d'Esqui-
l refusa, excepté le monastère de Saint-Jacques, avec ses
'il lui fit prendre à force d'importunités : avec ce qui
aire pour bâtir une église auprès de la grotte où ils ha-
le fut dédiée à la Reine des anges, la très-sainte Vierge,

et une autre assez proche de là fut construite en l'honneur du glorieux premier martyr, saint Etienne.

Il fit aussi bâtir un monastère pour ses religieux, et pour ceux qui s'y devoient ranger après lui, saint Bruno y acheva le reste de ses jours, n'ayant pas seulement soin de ses compagnons qu'il avoit là auprès de lui; mais aussi de ceux qui étoient demeurés en la chartreuse de France, leur envoyant des règles et des instructions de perfection. Leur prieur, Landouin, afin de se conformer en tout à l'esprit de son maître, saint Bruno, passa de France en Calabre, pour conférer avec lui de ses doutes, et en tirer des lumières touchant la conduite et le règlement de son monastère, qui pût servir d'exemple et de modèle à tous ses successeurs.

Enfin saint Bruno, après avoir vécu en grande perfection, et s'être rendu admirable non-seulement à cette province, mais encore à toute l'Italie et aux lieux circonvoisins : après avoir enrichi l'Eglise catholique, apostolique et romaine d'une nouvelle et céleste famille de ses dignes enfants de l'Ordre des Chartreux, tomba malade d'une infirmité qui détacha son âme de son corps, le 6 d'octobre l'an 1101.

Dieu fit de grands miracles par lui après son décès : plusieurs aveugles recouvrèrent la vue, les sourds l'ouïe, les manchots, les boiteux, les lépreux et les démoniaques recouvrèrent leur santé par ses prières, en buvant de l'eau d'une fontaine qui sortoit de son tombeau. L'on tient encore aujourd'hui qu'à la place où il reposoit ses membres fatigués, après une haute contemplation, il ne croit point d'herbe en tout l'espace qu'occupoit son corps, bien que tout à l'entour il y ait de belle verdure.

Quoique la vie de saint Bruno fût si illustre et si riche en mérites, et son décès si glorieux et suivi de tant de miracles, en sorte que le peuple, les seigneurs et les princes de toute la province accouroient à son tombeau pour obtenir des grâces et des faveurs de Dieu par son intercession, néanmoins on ne parla point de le canoniser jusqu'en l'an 1514, quatre cent treize ans après son décès, où le Pape Léon X commanda que le sixième jour d'octobre, jour de sa mort, on célébrât la fête de saint Bruno, avec l'office divin,

ommémoration de lui tous les jours en tous les monastères artreux, aux églises, aux oratoires et aux chapelles.

ie de saint Bruno a été écrite par François du Puy, prieur rande Chartreuse, Pierre Blomenève, prieur de la Chartreuse ogne, Pierre Couturier et Laurent Surius, également Char-Le Martyrologe Romain fait mention de lui le 6 octobre, et olan en parle en ses Additions au Martyrologe d'Usuard.

---

gen en France, fête de sainte Foi, vierge et martyre, par le de laquelle saint Caprais, animé au martyre, termina ément son combat. — Elle étoit née dans cette ville, d'une mille. Dès l'âge de sept ans, elle fut tellement remplie du prit, qu'elle prêchoit le culte et l'honneur dû à Jésus-Christ. qui étoit alors lieutenant de l'empereur Dioclétien, ayan que cette sainte fille étoit chrétienne, et que même elle ssoit plusieurs païens à la foi de Jésus-Christ, la fit prendre r devant lui, afin de la faire sacrifier à Diane. Mais lors-entendu ses raisons et vu sa constance dans la confession Christ, il la fit dépouiller, pensant la réduire par la con-n de sa nudité. Néanmoins, elle préféra l'amour de son di-x, à toute sorte de respect, et elle demeura toujours ferme. fit alors coucher son corps tendre et délicat sur un gril ôtir sur les charbons, comme le fut saint Laurent. Ainsi i reçut une double couronne, de vierge et de martyre, le our d'octobre. A l'imitation de sa constance invincible, souffrirent le martyre, comme saint Caprais, saint Prime 'élicien.

icée, saint Sagar, évêque et martyr, qui fut l'un des an-iples de l'apôtre saint Paul.

ue, fête de saint Marcel, saint Coste, saint Emile et saint martyrs.

Sainte Erolide, martyre, qui, embrasée de l'amour de Jésus-Christ, fut victorieuse de l'ardeur du feu.

A Trèves, commémoration d'une troupe presque innombrable de martyrs, qui périrent par divers genres de supplices, pour la foi de Jésus-Christ, sous le président Rictiovare, dans la persécution de Dioclétien.

A Auxerre, saint Romain, évêque et martyr.

A Oderzo, saint Magne, évêque, dont le corps repose à Venise.



SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

saint Rosaire. — sainte Osithe, vierge et martyre. — Saint Marc, pape. — Saint Serge et saint Bacque, martyrs. — Saint Marcel et saint Apulée, martyrs.

Août, prêtre; sainte Julie, vierge et martyre; sainte Justine, vierge et martyre; saint Hélain, prêtre.

FÊTE DU SAINT ROSAIRE.

·tyrologe romain annonce cette fête en ces termes : « Au commémoration de Notre-Dame de la Victoire, fête que ape Pie V institua en action de grâces de la glorieuse vic-portée par les chrétiens sur les Turcs, dans un combat · l'assistance particulière de la très-sainte Vierge. Depuis, ·égoire XIII ordonna que tous les ans la solennité du Ro-élébrée, pour la même cause, le premier dimanche de

e a donc un double but : remercier la très-sainte Vierge es que nous avons remportées par son intercession sur s du nom chrétien, et en particulier de la glorieuse vic-pante ; honorer le saint Rosaire par lequel tant de grâces nt sur le monde. Nous expliquerons brièvement l'un et t.

ıas sans raison que l'Eglise donne à la très-sainte Vierge Iotre-Dame des Victoires, car outre les triomphes qu'elle ıus sur toutes les hérésies, elle a protégé les armes de ; dans les différentes batailles où l'enfer essaya de ren-ı force l'empire de la Croix. Quand au neuvième siècle

les musulmans arrivèrent jusque sous les murs de Rome, c'est à elle déjà que saint Léon IV attribua leur défaite et la délivrance de la papauté. La victoire de Muret, où cent mille Albigeois furent vaincus par deux mille catholiques fut due au saint Rosaire, que saint Dominique avoit répandu dans l'armée du brave comte de Montfort. Ce combat étoit livré le 22 septembre, et le même jour, à la fin du dix-septième siècle, Sobieski chassoit les Turcs des remparts de Vienne, et pliant le genou sur le champ de bataille, faisoit hommage de sa victoire à la très-sainte Vierge. On peut se rappeler que la fête du saint nom de Marie fut établie en mémoire de cette délivrance.

Cent ans auparavant, la bataille de Lépante avoit commencé la ruine du Croissant. Le grand Pape saint Pie V réunissant ses troupes à celles des Espagnols et des Vénitiens, avoit envoyé la flotte catholique, sous la conduite de don Juan d'Autriche, à la rencontre de la flotte ottomane. La chrétienté menacée par ses éternels ennemis venoit de perdre l'île de Chypre, et trembloit pour ses plus belles provinces de la Méditerranée. Le huit septembre, fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, l'armée catholique étoit mise sous sa protection. Un jeûne de trois jours étoit ordonné, après lequel tous les soldats s'approchèrent de la Table sainte. Un mois après, le sept octobre 1571, les deux flottes se trouvoient en présence, non loin d'Actium, sur les rivages de la Grèce, dans le golfe de Lépante. Les Turcs avoient trois cents vaisseaux de guerre, les chrétiens deux cent neuf seulement, mais Notre-Dame étoit avec eux. Don Juan, un crucifix à la main, parcourut toute sa ligne dans une chaloupe, encourageant ses soldats à combattre pour Jésus-Christ. Vers quatre heures un grand cri s'éleva de tous les vaisseaux catholiques, dont les équipages invoquoient la très-sainte Trinité et la très-sainte Vierge, et la bataille commença.

On put craindre d'abord : les Turcs étoient bien supérieurs en nombre ; le soleil donnoit dans les yeux des chrétiens; la fumée des canons renvoyée par le vent aveugloit les matelots et gênoit les manœuvres. Mais bientôt le soleil tourna, le vent changea tout d'un coup. Le ciel obéissant à sa Reine, se déclaroit pour nous.

quatre heures et demie les vaisseaux s'abordèrent : pendant
ıeure on combattit corps à corps. L'amiral turc, blessé par un
:t, fut achevé par un soldat espagnol qui lui coupa la tête et
.t au bout d'une lance. Les turcs vaincus, perdirent trente
hommes avec les deux tiers de leurs vaisseaux. Quinze mille
ves chrétiens virent briser leurs chaînes. La marine turque
ıtie ne put jamais réparer ce désastre.

ce moment, saint Pie V travailloit au Vatican avec quelques
ts : il s'arrête tout à coup, impose silence de la main comme
ût voulu entendre le canon de Lépante. Il se lève brusque-
, se dirige vers la fenêtre, l'ouvre et y demeure quelques mi-
dans une profonde contemplation. Son visage, son attitude
ɔient une profonde émotion; puis, se retournant transporté, il
e : « Ne parlons plus d'affaires, ce n'est pas le temps ! Courez
e grâces à Dieu dans son église, notre armée remporte la vic-
» Il se jette à genoux, et les yeux baignés de larmes remer-
très-sainte Vierge avec le Dieu des armées. La nouvelle en
.t aussitôt dans Rome. On note l'heure et le jour : c'étoit le
ıbre, un peu avant la chute du jour, et l'on connut bientôt
ındeur du triomphe qu'avoit annoncé le saint Pontife.

ɹuis le départ de la flotte catholique, saint Pie V avoit fait
de continuelles prières dans Rome; il avoit redoublé ses
s et ses austérités : c'est pourquoi Notre-Seigneur voulut lui
ndre le premier l'exaucement de ses vœux et de ses larmes.
nt Pape se montra reconnoissant envers la très-sainte Vierge,
oit encore une fois protégé son peuple. Il fit insérer dans ses
s cette invocation qu'il avoit souvent sans doute répétée
le combat : *Auxilium Christianorum, ora pro nobis*, Secours
hrétiens, priez pour nous. Il lui éleva dans Rome une église
ɹppela Notre-Dame de la Victoire. Il délivra à ses frais la plu-
les détenus pour dettes. Enfin il institua la fête de Notre-
de la Victoire, pour perpétuer dans la chrétienté le souvenir
protection et de sa puissance. Cette fête prit aussi le nom du
Rosaire, par lequel on avoit imploré Marie : c'est sous ce
ıue Grégoire XIII la fixa au premier dimanche d'octobre, afin

sans doute d'en faciliter la célébration avec plus de solennité.

Il étoit juste au reste d'associer le saint Rosaire au souvenir des victoires de Marie. Aucune prière ne sauroit avoir plus de puissance sur le cœur de la très-sainte Vierge : c'est en quelque sorte son psautier, car il se compose de cent cinquante *Ave Maria* comme le livre de David de cent cinquante psaumes. Il lui rappelle d'ailleurs les paroles qui firent tressaillir son cœur de joie lorsque l'archange Gabriel et sainte Elisabeth la saluèrent : il comprend à la fois ses deux plus belles prérogatives, sa conception immaculée et sa maternité divine. *Je vous salue, pleine de grâce*, lui avoit dit le saint Archange, et cette grâce remplissoit son âme des le premier instant de sa conception : elle avoit reflué jusque sur son corps, dont elle avoit sanctifié la chair en l'animant. Nos paroles latines ne rendent pas même, selon quelques auteurs, toute la force de l'expression de l'Archange, qui signifieroit en même temps *pleine de grâce* et *formée en grâce*.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni, avoit ajouté sainte Elisabeth, en voyant la Mère de son Sauveur. Inspirée par l'Esprit-Saint, elle proclamoit ainsi cette maternité divine, à laquelle nous devons notre salut, et que nous ne pouvons assez rappeler à la très-sainte Vierge pour sa gloire et pour notre consolation.

Les deux premières parties de cette prière venant de Dieu, car l'Archange et sainte Elisabeth n'avoient parlé que par ses ordres et sous son inspiration : l'Eglise en ajoute une troisième non moins touchante : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il.* Comment le cœur de notre Mère pourroit-il rester sourd à cet humble appel des pécheurs? L'Eglise a tout renfermé en ce peu de mots : le nom si doux de Marie, la croyance à sa maternité divine, la foi en sa puissance, l'aveu de notre misère, la demande de sa protection contre les dangers présents et ceux plus redoutables peut-être du dernier combat. Pourroit-on se lasser jamais de lui répéter une prière si excellente, si glorieuse à la très-sainte Vierge, si utile pour nous ?

Canisius, dont on connoît la science, les travaux, les vertu
surtout l'amour ardent pour Notre-Dame, rapporte que les Sy
ajoutoient, dès les premiers siècles, à la salutation de saint
briel et de sainte Elisabeth, ces paroles : *Sainte Marie, Mè
Dieu, priez pour nous, pécheurs, amen ;* et l'on croit qu'ils ten
cet usage des apôtres. Quoiqu'il en soit, ce fut, selon Baron
après le concile d'Ephèse, et pour venger hautement la mate
divine de Marie des blasphèmes de Nestorius, que l'Eglise ad
la dernière partie de l'*Ave Maria.* Dès cette époque les chrét
aimoient à répéter fréquemment cette prière, ce qui étoit déjà
sorte d'institution du Rosaire. On sait comment la très-sainte Vi
révéla à saint Dominique les grâces qu'elle y vouloit attache
les prodiges que ce saint patriarche opéra par cette dévotion
n'y en pas aujourd'hui de plus populaire dans l'Eglise. Tous
fidèles chrétiens se font un devoir et une joie de réciter cha
jour le Rosaire, ou au moins cette troisième partie du Rosaire
l'on appelle le chapelet, c'est-à-dire la couronne de Marie. *Cou
nez-moi de fleurs*, disoit l'Epouse des sacrés cantiques : de que
fleurs plus belles pourrions-nous la couronner que de ces *Ave
ria* qui sont les fleurs de l'âme? En récitant le Rosaire, prenon
pieuse coutume de méditer la vie de celle à qui nous l'adress
les mystères de ses joies, de ses douleurs et de ses triomphes. A
nos lèvres et notre cœur diront à la fois ses louanges ; nos paro
nos pensées, nos sentiments, tout en nous l'implorera, la suppli
lui appartiendra. Si nous récitions ainsi le Rosaire, il n'y a pa
grâce que nous ne pussions obtenir de la très-sainte Vierge.
anges, heureux de nous voir honorer leur Reine, nous gardero
avec encore plus d'amour; et Notre-Seigneur, après que nous
rions couronné sa Mère de nos louanges et de nos prières, nous
useroit-il un jour une couronne?

LA VIE DE SAINTE OSITHE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 980.

Benoît VII, pape. — Othon II, empereur.
Lothaire, roi.

Sainte Osithe étoit Angloise, fille du roi Fréwald. Elle s'adonna dès son enfance à la modestie, à l'honnêteté, et aux autres actions de vertu. Il y avoit pour lors deux grandes dames et saintes vierges en Angleterre, Moduvène, abbesse d'un monastère de religieuses, et Edithe, sœur du roi Alfred, abbesse d'un autre monastère. Osithe fut donnée à sainte Moduvène pour l'instruire, mais celle-ci l'envoya à Edithe, pensant qu'elle seroit mieux entre ses mains.

Il arriva qu'un jour Edithe envoya Osithe porter un livre à Moduvène. Elle passa sur un pont de bois, pendant un grand vent qui l'emporta dans la rivière, et le courant de l'eau l'emmena si loin, qu'elle fut noyée. A trois jours de là, Moduvène étant en oraison, un ange lui apparut et lui dit, qu'elle courût vitement à la rivière, où elle trouva sainte Edithe qui cherchoit Osithe, parce qu'elle n'étoit point revenue au logis depuis qu'elle l'avoit envoyée porter ce livre. On leur dit qu'Osithe étoit noyée. Alors elles prièrent Notre-Seigneur de la leur rendre, et de la retirer du fond de ce fleuve. Ayant achevé leur oraison, Moduvène l'appela trois fois, en disant: *Osithe, Osithe, Osithe, au nom de la très-sainte Trinité, sors de la rivière*. Osithe répondit: *Me voici, ma maîtresse, me voici;*

et elle sortit de l'eau avec son livre en la main, sans avoir au mal.

Sainte Moduvène décéda, et Osithe retourna chez ses parents, elle se rendit de jour en jour plus sage et plus vertueuse. E parvenue en âge nubile, Siger, roi des Saxons orientaux, la manda à ses parents en mariage : et quoiqu'elle y répugnât, ay désir de garder sa virginité, ils l'y obligèrent comme par fo. Le jour des noces étant venu, et la cérémonie étant faite, c vierge se recommanda à Dieu avec des gémissements et de p fonds soupirs, le suppliant de conserver le précieux trésor de chasteté. Elle tâcha depuis, par diverses excuses et sous préte de maladies, de le garder sans consommer le mariage, jusqu'à qu'un jour le roi l'appela, et la fit entrer en son cabinet; ma survint à l'instant un grand bruit dans le palais royal, à ca d'un cerf d'une hauteur démesurée, qui s'étoit présenté à la po le roi laissant la reine Osithe, alla voir le cerf, et l'ayant conside résolut de mettre ses veneurs après, jusqu'à ce qu'ils l'euss pris.

Osithe échappa ainsi, remerciant Notre-Seigneur qui l'avoit livrée par ce moyen : et de peur de tomber en un pareil incon nient, elle résolut d'y bien pourvoir. Elle appela pour ce sujet bons religieux, à qui elle déclara son intention ; ceux-ci lui cou rent les cheveux, lui donnant l'habit de religion avec le voile la firent religieuse. Quelques jours après le roi revenant de chasse, trouva sa femme habillée en religieuse, qui avoit fait v de chasteté, et pris Jésus-Christ pour son Epoux. Bien qu'il en un grand regret, néanmoins il ne la voulut pas forcer, ni la tourner de cette sainte résolution; au contraire, il lui fit bâtir logis exprès pour vivre religieusement, et lui donna un rev pour s'entretenir.

Aussitôt que cela fut connu, plusieurs demoiselles désirèr d'accompagner et de servir sainte Osithe. Elle en reçut quelqu unes, à qui elle apprit la perfection par son exemple : car sa étoit fort austère, pénitente et adonnée à l'oraison : elle parois plutôt un ange venu du ciel qu'une femme fragile.

Enfin cette sainte, qui éclatoit en vertu et en piété, obtint par la permission divine deux couronnes, de vierge et de martyre, parce que les corsaires de Danemarck, nation farouche et barbare, descendirent sur la côte d'Angleterre, où étoit Osithe, mettant tout à feu et à sang. Ils entrèrent dans le monastère où elle étoit, et l'enlevèrent. Le capitaine de ces pirates l'ayant vue, voulut lui persuader, par flatterie, promesses et menaces d'adorer les faux dieux, et de renier Jésus-Christ; mais la trouvant constante en l'amour et en la confession de son cher Epoux, il lui fit trancher la tête.

Il arriva alors une chose merveilleuse. Le chef de la sainte tombant par terre, le corps se releva, prenant la tête avec les mains, qu'il porta droit à l'église des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, qui étoit à plus de quatre cents pas de là : et trouvant la porte de l'église fermée, il frappa contre avec ses mains sanglantes, puis tomba à terre, y laissant les marques de son sang. Du lieu où elle fut décapitée il sortit une fontaine d'eau vive et claire, qui guérissoit plusieurs malades.

Ses parents mirent fort honorablement son corps saint dans un cercueil de plomb en l'église d'Arlesbury, où Notre-Seigneur fit beaucoup de miracles. Il demeura là jusqu'à ce que la sainte apparut à un homme, et lui commanda d'emporter son corps qui étoit dans ce cercueil de plomb, à l'église de Chick, où elle avoit vécu et enduré le martyre; et qu'il ne craignît rien, parce qu'elle l'aideroit en cette entrepirse. Cet homme lui obéit, et apporta les reliques de la sainte où elle avoit commandé. Maurice, évêque de Londres, les reçut avec révérence. Un évêque qui étoit alors présent et fort malade, fut aussitôt guéri.

Des matelots prirent un morceau de marbre du portail de l'église de sainte Osithe, qu'ils portèrent dans leur barque, pour l'enlever secrètement; mais le vaisseau demeura immobile, jusqu'à ce qu'ils reconnurent leur faute et rendirent à l'église le marbre qu'ils en avoient ôté.

Un prêtre fit vœu au monastère de sainte Osithe de se rendre religieux : ayant été négligent d'accomplir sa promesse, il tomba

malade, et étant à l'agonie, il implora la faveur de la sainte, qu
lui apparut, l'accusant d'ingratitude et d'avoir manqué à sa parole
Il lui promit derechef de s'amender, et qu'il seroit moine. La saint
lui dit : *J'ai pitié de toi, si tu l'as aussi de toi-même, et que t
veuilles servir Dieu, quoique bien tard.* Elle le toucha, et il fut guér
Il se fit religieux, et s'en acquitta si bien, qu'on le fit prieur d
couvent de Saint-Barthélemy de Londres.

Elle guérit une femme contrefaite et courbée, qui ne se pouvoi
dresser. Elle fit parler et ouïr un enfant muet et sourd. Elle gué
rit les bras d'une jeune demoiselle qui ne pouvoit s'en aider; celle
là, ayant fait vœu de chasteté, se maria. Sainte Osithe lui apparu
et la reprit de ce péché avec un regard sévère, lui liant invisible
ment les pieds de telle sorte, qu'elle ne les pouvoit remuer, jusqu'à
ce qu'elle eût obtenu pardon de Notre-Seigneur à force de larmes
et l'usage libre de ses pieds par l'intercession de cette sainte.

Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, apparut à une autr
qui avoit demeuré plusieurs années sans marcher, et lui com
manda d'aller à l'église de sainte Osithe, où elle recouvreroit s
santé ; comme elle fit, et elle fut guérie.

Sa vie a été écrite par Albéric Vére, régulier. Surius la met e
son cinquième tome, le 7 d'octobre. Les auteurs de l'Histoire d'An
gleterre font mention d'elle. Le cardinal Baronius remarque e
ses Annotations qu'elle florissoit l'an de grâce 980. Raoul parl
aussi d'elle, livre 6, chap. 7, *In Polychron.*

LA VIE DE SAINT MARC,

PAPE ET CONFESSEUR.

AN 336.

Constantin, empereur.

Après la mort du saint Pape Sylvestre, l'on élut en sa place saint Marc, natif de Rome, fils de Prisque, qui étoit doué de grandes vertus. Encore qu'il ne vécût pas longtemps, pendant la paix dont jouissoit l'Église par la faveur de l'empereur Constantin, il eut moyen de s'opposer aux ariens, qui se multiplioient fort, et d'établir un bon gouvernement.

Saint Marc fit bâtir deux églises ; l'une en la voie d'Ardée, à une lieue de Rome, et l'autre dans la ville, qui est dédiée sous son nom. Il leur donna de riches possessions et héritages, les enrichit d'ornements et de vaisseaux d'or et d'argent.

Il permit à l'évêque d'Ostie d'user du *pallium*, à cause de l'ancien privilége qu'il a de consacrer le Pape.

Il fut Pape huit mois, dit saint Jérôme. Baronius rapporte qu'il vint au Saint-Siége le 14 de février, et qu'il mourut le 7 d'octobre. Il fut enterré au cimetière de Balbine, en l'Eglise qu'il avoit fait bâtir en la voie d'Ardée.

Il décéda le 7 octobre, jour où l'Église célèbre sa fête, l'an 336, sous l'empire du grand Constantin. Ceux qui ont écrit les vies des Papes font mention de saint Marc, avec les quatre Martyrologes.

LA VIE DE SAINT SERGE ET DE SAINT BACQUE, MARTYRS.

AN 309.

Saint Eusèbe, pape. — *Constantin*, empereur.

Le signalé martyre de saint Serge et de saint Bacque a été écrit par Siméon Métaphraste.

Serge et Bacque étoient chevaliers romains et des principaux serviteurs de l'empereur Maximien ; car Serge étoit premier secrétaire d'État. C'étoit l'une des premières dignités, laquelle ne se donnoit qu'après plusieurs longs et agréables services. Bacque étoit le second secrétaire des commandements.

Outre leur rang, l'empereur, ne sachant pas qu'ils fussent chrétiens, les aimoit et les honoroit à cause de leurs vertus : mais sitôt qu'il en fut averti, pour en savoir la vérité, étant alors en la province inférieure de Syrie, en la ville d'Auguste, il les fit appeler pour l'accompagner au temple, où il alloit sacrifier à ses dieux. Ils le suivirent jusqu'à la porte du temple, et demeurèrent dehors. Maximien, ne les apercevant point lors du sacrifice, les fit chercher : on les trouva en prières à la porte du temple.

L'empereur leur demanda pourquoi ils n'étoient pas venus sacrifier avec lui au grand Jupiter. Ils lui répondirent franchement qu'ils n'y avoient point voulu aller, parce qu'ils étoient chrétiens, et que l'on ne doit sacrifier qu'à Dieu seul, créateur du ciel et de la terre. Maximien commanda alors en colère, qu'on leur ôtât leurs colliers d'or et leurs riches habits, et qu'on les habillât en femmes,

pour les traîner ignominieusement par les rues de la ville, enchaînés, puis, qu'on les menât en prison.

L'empereur les voulut tenter, tantôt par des promesses et par des flatteries, tantôt par des menaces, pour les ranger à sa volonté, et leur persuader de demeurer en la religion de leurs ancêtres, sacrifiant aux dieux qui étoient fondateurs et conservateurs de l'empire. Mais voyant que ni sa force, ni sa ruse, ni toutes ses machines ne pouvoient faire brèche dans les cœurs invincibles de ces saints martyrs, il résolut de les envoyer à Antiochus, préfet d'Orient, afin de les forcer par toutes sortes de tourments d'adorer les dieux.

L'empereur ordonna cela pour les mater davantage par la longueur du chemin, qu'ils firent accablés de grosses chaînes de fer : et parce qu'Antiochus étoit un homme cruel et rude, qui exécutoit sans pardon ce qu'il lui commandoit : joint qu'ayant été comme serviteur de Serge, et ayant obtenu la dignité de préfet par sa faveur, l'empereur estimoit que Serge tiendroit pour le plus grand affront du monde d'être présenté devant lui, et d'être jugé par son inférieur qui lui devoit tout ce qu'il étoit. Pour ce sujet, Maximien écrivit une lettre à Antiochus, pour lui faire entendre sa volonté.

On mena donc les saints où il étoit; il les fit mettre en prison, où ils imploroient l'assistance divine en ce rude combat qu'ils attendoient. Notre-Seigneur envoya un ange qui les consola et les encouragea, leur disant qu'ils n'eussent point de peur, parce que Dieu seroit leur défenseur, qu'il demeureroit avec eux, et leur donneroit victoire.

Antiochus usa de tous les moyens possibles pour détourner les saints martyrs de la confession de Jésus-Christ, et voyant qu'il n'y avançoit en rien, il fit fouetter Bacque avec des nerfs de bœuf par quatre bourreaux, qui lui donnèrent tant de coups, qu'ils lui déchirèrent toute la peau, de sorte qu'ayant ouï une voix du ciel qui l'appeloit, il trépassa en ce tourment. Depuis il apparut à saint Serge, rayonnant de gloire, et lui fit voir en la prison l'inestimable couronne qu'il avoit acquise par ses tourments, l'exhortant de souffrir vaillamment ceux qui lui étoient préparés, afin que

comme ils avoient été compagnons de peines, ils le fussent au de victoire et de triomphe.

Antiochus désiroit infiniment d'amollir Serge, et de le réduir son opinion, ce qui fut impossible. Ainsi, pour satisfaire à la lonté de l'empereur et ne dégénérer pas de sa cruauté naturello, lui fit chauffer des souliers semés par dedans de pointes de clo aiguës, et le fit courir trois lieues devant son carrosse, avec u douleur si grande, que le saint martyr jetoit deux ruisseaux sang par les pieds; mais la nuit d'après, un ange le visita et le gu rit, comme s'il n'eût jamais eu de mal.

L'injuste juge attribua la grâce de Dieu à l'art magique, et le passer derechef par le même tourment; mais enfin, voyant qu perdoit le temps et qu'il n'y avoit aucun moyen de faire fléchir saint martyr, il lui fit trancher la tête. Une grande multitu d'hommes et de femmes accompagnèrent saint Serge jusqu'a lieu du supplice; mais ce qui étoit étonnant, on voyoit des bêt féroces aussi douces que des moutons, qui alloient après lui comm par honneur et révérence. Avant que l'on exécutât sa sentence, s'agenouilla, suppliant Notre-Seigneur d'accepter le sacrifice de s vie qu'il lui offroit, et de pardonner à ceux qui le faisoient mouri Ensuite il entendit une voix qui l'invitoit d'aller au ciel, en le co gratulant de sa victoire.

Il fut exécuté le 7 d'octobre; et depuis, son corps fut enterré e une superbe église que les chrétiens bâtirent en son nom. Notr Seigneur fit tant de miracles par saint Serge, que les fidèles alloie en pèlerinage à son tombeau; et non-seulement les chrétiens pa ticipèrent à plusieurs autres grands bienfaits par l'intercession d saint Serge, mais aussi les infidèles, les païens et les gentils. L roi de Perse, Chosroës, ayant eu des enfants de la reine Syra, s femme, après avoir été délivré de grands périls et calamités par le prières de saint Serge, à qui il s'étoit recommandé, envoya à so église une très-riche croix d'or, avec d'autres présents de valeur

L'empereur Justinien fit bâtir deux magnifiques églises en so nom, l'une à Constantinople, et l'autre à Ptolémaïde. La mémoir de ces saints martyrs a été très-célèbre à Rome, où on leur bâti

une église, qui est un titre de cardinal diacre, laquelle fut rétablie et augmentée par le Pape Grégoire III. La ville même où saint Serge fut martyrisé s'appelle maintenant Sergiopolis.

Le martyre de ces deux grands saints arriva l'an de Notre-Seigneur 309. Les quatre Martyrologes en font mention, Nicéphore liv. VII, chap. 14; liv. XV, chap. 26 et 27; et liv. XVIII, chap. 21; le deuxième concile de Nicée, action 5; le Pré spirituel, chap. 180; Théodoret, De la vérité évangélique, liv. VIII; Evagre, liv. IV, chap. 2, et liv. VI, chap. 20, et Grégoire de Tours, en l'Histoire de France, liv. VII, chap. 13.

LA VIE DE SAINT MARCEL ET DE SAINT APULÉE,

MARTYRS.

AN 90.

Saint Clément, pape. — Domitien, empereur.

En ce même jour, septième d'octobre, l'Eglise fait commémoration de saint Marcel et de saint Apulée, martyrs, qui étoient disciples de Simon le Magicien. Ces martyrs ayant entendu les disputes que saint Pierre eut contre lui, dans lesquelles il fut vaincu, et ayant vu les œuvres merveilleuses que faisoit le glorieux Apôtre, quittèrent leur maître trompeur et se firent chrétiens, demeurant avec saint Pierre jusqu'à son décès.

Enfin ils méritèrent de répandre leur sang pour la foi et la doctrine qu'ils avoient apprise du saint apôtre. Un juge, nommé Aurélien, les fit mourir le septième jour d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 90. Leurs corps furent enterrés au pied des murs de la ville de Rome. Les quatre Martyrologes font mention d'eux.

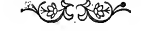
A Bourges, saint Août, prêtre et confesseur. — Il étoit François et fut d'abord placé auprès de saint Désir, évêque de cette ville. Il devint impotent des pieds et des mains, de sorte qu'il ne pouvoit marcher que sur les genoux et les coudes. Or, comme il avoit une dévotion toute particulière à saint Martin, il résolut, par une inspiration divine, de construire une chapelle en son honneur. Ce qu'il fit par la ferveur et l'aide des aumônes des gens de bien, près de la ville de Bourges, où il fit apporter des reliques du saint, et en même temps il recouvra une entière santé de tous ses membres. Peu après, il se retira dans cette chapelle avec quelques moines qui l'accompagnèrent, afin de passer le reste de ses jours en servant Dieu dévotement et librement sous la règle de Saint-Benoît. Mais saint Probien, qui avoit succédé à saint Désir dans le gouvernement de l'église de Bourges, ayant une particulière connoissance de sa bonne vie, le nomma abbé de saint Symphorien, qui est hors des murs de la ville; elle avoit été bâtie par saint Désir. Ainsi il étoit supérieur de Saint-Martin et de Saint-Symphorien. Ursin, le premier évêque de Bourges, lui ayant apparu pendant son sommeil, lui commanda de lever de terre son corps, qui étoit dans les vignes, et il lui désigna le lieu. Le lendemain, il communiqua à un prêtre ce qui lui étoit arrivé, mais n'en ayant point tenu compte, tout demeura en cet état jusqu'à ce que saint Germain, évêque de Paris, étant à Bourges, ils eurent tous deux le même commandement de saint Ursin, qui leur apparut. Alors ils allèrent ensemble au lieu indiqué, firent des fouilles, et trouvèrent le saint corps dans son cerceuil, frais et entier et sans corruption. Ils en avertirent l'évêque de Bourges, et il fut solennellement amené dans l'église de Saint-Symphorien. Saint Août mourut le septième jour d'octobre, vers l'an 560.

A Azar, sur l'Euphrate, sainte Julie, vierge, qui consomma son martyre sous le président Marcien.

A Padoue, sainte Justine, vierge et martyre, qui, ayant été baptisée par saint Prosdocime, disciple de saint Pierre, et persévérant

constamment dans la foi de Jésus-Christ, mourut frappée du glaive par ordre du président Maxime.

Au pays de Reims, saint Hélain, prêtre.



HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Sainte Pélagie, pénitente.

Sainte Benoîte, vierge et martyre; sainte Birgitte ou Brigitte, veuve; saint Siméon; sainte Réparate, vierge et martyre; saint Démètre, martyr; saint Nestor, martyr; saint Pierre, martyr; saint Artémon, prêtre et martyr; sainte Palatiate et sainte Laurence; saint Ived, évêque de Rouen.

LA VIE DE SAINTE PÉLAGIE,

PÉNITENTE.

AN 432.

Saint Célestin, pape. — Théodose II, empereur.
Clodion le Chevelu, roi.

Pendant que l'on célébroit en la ville d'Antioche un synode de huit évêques, dans l'église de saint Julien, martyr, durant la prédication de Nonne, évêque d'Edesse, homme très-parfait et d'une admirable sainteté, il passa devant la porte de l'église, où les évêques étoient, une courtisane nommée Pélagie, avec une grande suite et beaucoup de pompe. Elle étoit montée sur un mulet, à la façon du pays, accompagnée d'une multitude de serviteurs et de servantes, superbement vêtue, et d'un regard lascif, poudrée et parfumée extraordinairement, ayant le sein découvert.

Ce spectacle fit de la peine aux évêques qui étoient assemblés, et, soupirant de regret, ils tournèrent la tête de peur de voir cette effrontée. Il n'y eut que Nonne qui la suivit de l'œil jusqu'à ce qu'il ne la vit plus; et, se tournant vers les évêques, il leur de-

manda en pleurant s'ils n'avoient point pris plaisir à considérer cette femme, à quoi ils ne répondirent rien : *Quant à moi*, dit-il, *je confesse qu'elle m'a plu, parce que je crois que Dieu se servira de cette femme, au grand jugement, pour nous condamner en nous faisant rendre compte de nos ministères.* Puis il leur déclara le soin et le temps que mettoit cette femme pour se parer et plaire aux hommes, et la négligence que nous apportons à parer nos âmes, pour les faire paroître devant Dieu.

Après ces discours, il se retira en sa chambre et demanda pardon à Dieu de ses péchés, à chaudes larmes, de sa lâcheté, étant prêtre et évêque, participant tous les jours à ses divins mystères, et par conséquent étant obligé de montrer bon exemple aux autres ; vu que cette misérable pécheresse prenoit plus de peine en un jour à s'attifer, qu'il n'en employoit toute sa vie à régler son âme. Il ne pouvoit s'empêcher de pleurer, considérant, d'un côté, qui étoit cette femme et les hommes, et ce qu'elle faisoit pour leur plaire : d'autre part qui il étoit, et ce que Dieu est, et le peu de peine qu'il prenoit pour lui être agréable.

Le dimanche étant venu, tous les évêques étant à la messe, après que l'évangile fut dit, le patriarche d'Antioche donna le livre à Nonne, le priant de faire l'exhortation au peuple : ce qu'il fit, et il manifesta le trésor caché de science et d'esprit divin dont Notre-Seigneur avoit rempli son cœur. Il commença à reprendre les vices et à représenter l'épouvantable jugement de Dieu, la punition des méchants et la récompense des bons, avec tant de ferveur, que tous ceux qui écoutoient les paroles du saint évêque pleuroient amèrement.

Dieu permit, pour le salut de cette courtisane, qu'elle se trouva à ce sermon, bien qu'elle ne fût pas chrétienne, et n'eût aucun soin d'assister à la prédication, ou de penser à sa conscience, ni même de venir à l'église. Les paroles de Nonne pénétrèrent si avant en son cœur, qu'après avoir bien pleuré au sermon, sitôt qu'elle sut que le prédicateur étoit retiré en sa chambre, elle lui envoya une lettre ainsi conçue :

Au saint disciple de Jésus-Christ, la pécheresse écolière du diable.



J'ai ouï dire de votre Dieu, qu'il est descendu des cieux sur la terre pour le salut des hommes, et que celui que les chérubins n'osent point regarder, conversa parmi les pécheurs et les publicains, n'ayant pas même dédaigné parler à une Samaritaine et à une pécheresse. Si vous êtes disciple d'un tel Maître, ne méprisez pas une courtisane comme moi, en me déniant votre conférence, car, par votre moyen, je désire voir Jésus-Christ.

Saint Nonne s'étonna de cette lettre, craignant que le diable ne lui voulût tendre quelque piége par l'entremise de cette femme impudique. Il lui répondit que Jésus-Christ savoit bien qui elle étoit, et le fond de ses intentions; qu'elle ne le tentât point, parce qu'il étoit homme et pécheur, et qu'il ne vouloit pas lui parler qu'en présence des autres évêques. Elle le trouva bon, et s'en alla gaiement à l'église du bienheureux martyr saint Julien, où Nonne étoit avec les évêques assemblés: là, elle se prosterna par terre devant eux, et embrassant les pieds de Nonne, qu'elle arrosoit de deux vives sources de larmes, elle commença à le supplier qu'il imitât son Maître Jésus-Christ, la baptisant et la faisant chrétienne, parce qu'elle étoit un abîme de péchés.

Le saint évêque lui dit que les saints canons défendoient de baptiser une pécheresse publique, si elle ne renonçoit à sa mauvaise vie. A quoi elle répliqua avec une grande ferveur, en redoublant ses larmes aux pieds de l'évêque, qu'il avisât bien à ce qu'il faisoit, parce qu'il lui rendroit compte de son âme et de tous ses péchés, que Dieu lui demanderoit s'il différoit de la baptiser et de purifier son âme de ses taches; qu'elle prioit Dieu qu'il n'eût point de part avec les saints, et qu'il fût jugé comme incrédule s'il ne la faisoit ce jour-là épouse de Jésus-Christ, l'offrant pure et nette en sa présence.

Ces paroles vives, et les soupirs de cette publique pécheresse, émurent tous les évêques; de sorte qu'ils avertirent le patriarche de ce qui se passoit, et le prièrent de leur adresser quelque sage dame; ce qu'il fit. Il envoya une dame nommée Romaine, qui tenoit le premier rang entre les femmes dévotes. Elle trouva cette pécheresse si collée contre terre, qu'elle eut bien de la peine à l'en

faire lever. Le saint évêque lui demanda son nom, elle répondit que ses parents l'avoient nommée Pélagie, mais que ceux d'Antioche l'avoient surnommée Marguerite, à cause de la quantité de perles précieuses qu'elle portoit sur soi, servant de filets à Satan pour attraper beaucoup d'âmes. Voilà pourquoi le saint évêque, en la baptisant, lui laissa le nom de Pélagie. Après les autres cérémonies, il lui donna le très-saint Sacrement du corps de Jésus-Christ, la laissant entre les mains de Romaine, pour être enseignée plus en détail touchant les mystères de la foi.

Cette conversion causa beaucoup de réjouissance aux gens de bien et d'étonnement aux méchants. Mais le diable, se fâchant d'avoir perdu cette pécheresse, fit entendre sa plainte par ces discours : *Hélas, misérable que je suis, que ce vieillard décrépit me fait endurer de mal! Il ne lui suffisoit pas d'avoir ravi d'entre mes mains trente mille Sarrasins, qu'il a baptisés et offerts à Dieu; il ne s'est pas contenté de m'avoir fait perdre toute la ville d'Héliopolis, où j'étois adoré, la rendant à son Dieu; il me vient encore ôter mon espérance. Je ne le saurois plus souffrir. O homme maudit, que tu me fais de peine! Que maudit soit le jour de ta naissance, puisque tu me fais une si cruelle guerre.*

Le diable disoit cela si haut, que tous les assistants l'entendoient, et là-dessus il alla attaquer la nouvelle chrétienne, se plaignant qu'elle l'avoit trahi et vendu comme Judas, après qu'il l'avoit tant enrichie et honorée. Nonne, qui étoit là, entendant ce que disoit le diable à Pélagie, lui commanda de s'armer du signe de la croix, ce qu'elle fit, et le diable s'enfuit, la laissant libre pour lors. Deux jours après, il lui apparut une nuit en dormant, et lui fit derechef ses plaintes; mais elle se défendit, et se délivra de ses mains avec le signe de la croix. Qui ne voit pas en ces paroles de Satan le profit qu'il tire des courtisanes, qui sont la peste et le scandale de la république, et dont il se sert comme de filets pour prendre les âmes impudiques et volages.

Pélagie, trois jours après son baptême, commanda à un sien serviteur de faire inventaire de tous ses meubles, et qu'il lui mît à part tout l'or et l'argent, les bagues, les joyaux et les habits pré-

cieux qu'elle avoit; puis elle déposa le tout entre les mains de l'évêque Nonne pour en disposer à sa volonté ; mais il commanda à l'aumônier de l'Eglise qu'il distribuât cela aux veuves, aux pauvres et aux orphelins, sans qu'il en fût réservé aucune chose pour l'Eglise. Après cela Pélagie appela ses esclaves et ses servantes, leur donnant à tous la liberté, avec quelques présents qu'elle s'étoit réservés ; elle les exhorta de prendre garde à eux, et de se délivrer de la tyrannie et de la vanité du siècle.

Au bout de huit jours, les nouveaux baptisés quittoient la robe blanche qu'on leur avoit donnée au baptême; elle prit alors à la place une rude haire, et sans dire mot à personne se déroba, la nuit, d'Antioche, laissant sa maitresse Romaine bien étonnée de ne savoir ce que Pélagie étoit devenue. Mais l'évêque Nonne la consola, et lui dit que Pélagie, comme Marie-Magdeleine, avoit choisi la meilleure part, et qu'elle ne se mît pas davantage en peine, parce que Dieu la conduisoit. Pélagie s'en alla à Jérusalem, sur le mont des Oliviers, où elle bâtit une cellule et s'y enferma, habillée en homme, se faisant appeler Pélage.

Trois ou quatre ans après, un diacre de l'évêque Nonne, nommé Jacob, qui a écrit cette histoire, comme témoin oculaire, allant par dévotion à Jérusalem, l'évêque lui commanda qu'il s'enquît, étant là, d'un moine appelé Pélage, qui avoit vécu quelques années enfermé, et qu'il allât le visiter de sa part; ce qu'il fit. Il le trouva dans sa cellule du mont des Oliviers, où il n'y avoit qu'une petite lucarne. Pélagie s'y présenta, et reconnut bien le diacre, qui ne pensoit plus à elle, vu même qu'elle étoit fort exténuée et défigurée de ses jeûnes et de ses pénitences, la couleur pâle, les yeux enfoncés, et le visage un vrai portrait de la mort. Le diacre lui fit les recommandations de son évêque, et elle lui répondit que c'étoit un saint homme, qu'il priât Dieu pour elle, puis ferma sa lucarne.

Le diacre retourna une autre fois pour le saluer, et alla frapper par deux ou trois jours; voyant qu'il ne lui répondoit point, il regarda au travers de la fente le mieux qu'il pût, et aperçut que le moine Pélage étoit mort. Il en avertit d'autres religieux, qui fai-

soient grand état de sa sainteté. Il s'assemblèrent en grand nombre et allèrent à la cellule de Pélagie, d'où ayant tiré le corps saint, comme ils le vouloient oindre de myrrhe, suivant la coutume de ce temps-là, ils trouvèrent que c'étoit une femme; alors tous s'écrièrent d'une voix : *Bon Dieu, soyez béni, qui avez tant de trésors cachés en la terre, non-seulement entre les hommes, mais aussi parmi les femmes!* Cela fut aussitôt divulgué par tous les lieux circonvoisins, et il vint plusieurs religieux des monastères de Jéricho et du Jourdain, avec des cierges et des flambeaux, pour assister à son enterrement.

Le Martyrologe romain et celui d'Usuard mettent son décès le 8 d'octobre, comme disent Nicéphore et le cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe. Elle mourut durant l'empire de Théodose le Jeune.

Au territoire de Lyon, sainte Benoîte, vierge et martyre. — Elle étoit née à Rome d'une noble famille. Après avoir été convertie à la foi de Jésus-Christ, elle vécut fort saintement et renonça à tous les honneurs du monde qu'elle pouvoit espérer, pour l'amour de Jésus-Christ. Lorsqu'elle apprit le martyre de saint Quentin et de ses compagnons, elle se dirigea vers la France, avec quelques-unes de ses compagnes; là elles se séparèrent toutes, et il n'en demeura qu'une avec elle. Cette sainte fille vint jusqu'à Marigny, sur le territoire de Lyon, où elle se retira auprès d'un bois et y servit Dieu en toute sainteté. Il arriva qu'elle fut accusée d'être chrétienne, et menée devant le juge Macrobe, qui, sur son refus de sacrifier, la fit souffleter et fouetter. Il lui fit souffrir plusieurs tourments, puis il la fit mettre en prison, où elle fut consolée par un ange, ce qui fut cause de la conversion de cent cinquante païens à la foi de Jésus-Christ. Il la retira bientôt après de la prison, et, la trouvant toujours constante, il la fit battre de nouveau, tourmenter et remettre en prison. Un ange la visita encore, guérit ses plaies et la fit sortir de prison, au grand étonnement de tout le

peuple, et du juge même qui lui fit couper la tête avec une hache, le huitième jour d'octobre.

Sainte Birgitte ou Brigitte, veuve, qui après plusieurs pèlerinages aux Saints Lieux, animée de l'esprit de Dieu, mourut le dixième des calendes d'août (23 juillet); mais son corps fut transféré en Suède, la veille de ce jour-ci.

Le même jour, fête du saint vieillard Siméon, qui est dit dans l'Evangile avoir reçu le Seigneur Jésus sur ses bras.

A Césarée en Palestine, supplice de sainte Réparate, vierge et martyre, qui, ayant refusé de sacrifier aux idoles, souffrit diverses sortes de tourments sous l'empereur Dèce, et fut à la fin frappée du glaive; son âme fut vue sous la forme d'une colombe sortir de son corps et voler au ciel.

A Thessalonique, saint Démètre, proconsul, qui, amenant un grand nombre de personnes à la foi de Jésus-Christ, consomma son martyre en étant percé de lances par l'ordre de l'empereur Maximien.

Au même lieu, saint Nestor, martyr.

A Séville en Espagne, saint Pierre, martyr.

A Laodicée, saint Artémon, prêtre, qui reçut dans le feu la couronne du martyre, sous l'empereur Dioclétien.

A Ancône, sainte Palatiate et sainte Laurence, qui, ayant été exilées pendant la persécution de Dioclétien et sous le président Dion, moururent de fatigues et de peines.

A Rouen, saint Ived, évêque et confesseur.



NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris, saint Rustique et saint Eleuthère, ses compagnons, martyrs. — Saint Andronic et sainte Athanasie. — Saint Domnin, martyr. — Saint Louis Bertrand, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Saint Guislein, évêque et confesseur; saint Abraham, patriarche; saint Deusdedit, abbé; sainte Publie, abbesse.

LA VIE DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE,

PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS,

DE SAINT RUSTIQUE ET DE SAINT ELEUTHÈRE,

SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

AN 109.

Saint Evariste, pape. — Trajan, empereur.

La vie et le martyre du grand philosophe et divin théologien Denys l'Aréopagite, disciple de l'apôtre saint Paul, a été écrite par Aristarque Métodie, évêque de Constantinople, Michel Singèle, Métaphraste, Glicas et Suidas, auteurs grecs, et chez les Latins, par Hardoüin, à la supplication de l'empereur Louis le Preux; par Adon, par saint Antonin, archevêque de Florence, par Matthieu Galois, et autres qui ont écrit les vies des saints. Les Martyrologes font mention de saint Denys comme d'un homme très-sage, d'un très-saint évêque, et d'un très-illustre martyr. Cette vie est tirée

de ces auteurs et du cardinal Baronius, au premier et second tome de ses Annales, et aux Annotations sur le Martyrologe romain.

Saint Denys naquit à Athènes. Ses parents étoient riches et moralement justes, bons, libéraux et hospitaliers. Il s'adonna à l'étude, où il profita tellement, qu'à cause de sa grande science et de sa noble extraction, il fut l'un des premiers gouverneurs de la ville. Il passa en Egypte pour apprendre le mouvement des cieux, le cours des planètes et tout ce qui dépend de l'astrologie. A l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva en la ville d'Héliopolis, avec Apollophanes, son compagnon, lorsque l'éclipse du soleil advint sur la terre durant les trois heures où Notre-Seigneur fut attaché à l'arbre de la croix.

Saint Denys reconnut bien sur l'heure, que cette éclipse n'étoit pas naturelle, parce que la lune étoit pleine et opposée au soleil, joint qu'elle dura beaucoup plus longtemps qu'elle ne pouvoit faire naturellement. Cela l'étonna fort, et l'on tient communément qu'il dit alors : *Ou le Dieu de la nature souffre, ou la nature du monde se détruit.* Michel Singèle, prêtre de Jérusalem, auteur fort ancien, écrit qu'il avoit ouï dire à son père, que saint Denys, en voyant ce grand prodige dit ces mots : *Le Dieu inconnu souffre en la chair, ce qui fait trembler l'univers et l'obscurcir de ces ténèbres.* Suidas rapporte la même chose. Toutefois saint Denys lui-même, en une épître qu'il écrit à saint Polycarpe, et en une autre à Apollophanes qui étoit avec lui lors de l'éclipse, dit que quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il lui sembloit de cette nouveauté, dont il étoit si surpris, il répondit que c'étoit des changements des choses divines, et qu'il remarqua le jour et l'heure de cette nouveauté si étrange.

Saint Denys fut marié à une grande dame, nommée Damaris, comme saint Ambroise et saint Chrysostôme le rapportent. Il étoit très-respecté en sa république ; il rendoit la justice fort équitablement, et étoit honoré et estimé de tous les Athéniens, comme un très-sage philosophe. En ce même temps, l'apôtre saint Paul vint à Athènes pour enseigner la philosophie céleste, et avec la lumière de l'Evangile, dissiper les ténèbres et la vaine philosophie de la

terre, détruisant les diverses sectes des épicuriens, des stoïciens, des péripatéticiens, et d'autres savants qui étoient en quantité en cette ville. Le saint apôtre trouva, outre la pluralité des dieux que l'on adoroit à Athènes, un autel dédié au Dieu inconnu, avec ce titre : *Au Dieu inconnu.* Il prit son sujet de là, comme un prudent et divin orateur, pour prêcher le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, leur expliquant la qualité de ce Dieu qu'ils adoroient sans le connoître, ainsi qu'il se voyoit par l'inscription, *au Dieu inconnu.*

Il y avoit à Athènes sur une petite colline, un tribunal de douze juges et souverains gouverneurs qui s'y assembloient pour rendre la justice, et décider les matières criminelles des accusés. Ces juges s'appeloient aréopagites, à cause qu'ils jugoient en ce lieu les crimes capitaux, où, selon l'ignorance des gentils, le dieu Mars présidoit, voilà pourquoi ils le nommoient Aréopage. Car *Ares* en grec signifie Mars, et *pagos*, terre ou colline. Saint Paul ayant donc prêché une nouvelle religion, et un Dieu qu'ils ne connoissoient point, ils le menèrent devant l'aréopage comme un criminel; saint Denys y présidoit, et étoit le chef des autres aréopagites. Car encore que les Romains se fussent rendus seigneurs de toute la Grèce : néanmoins ils avoient laissé aux Athéniens et aux Lacédémoniens leurs magistrats et leurs lois, suivant lesquels ils exerçoient la justice.

L'Apôtre étant donc amené devant l'aréopage, fut environné de tous côtés de philosophes, et parlant de la majesté de Dieu, il prouva avec des raisons admirables et divines, qu'il est créateur, le Seigneur du ciel et de la terre, et que c'étoit ce Dieu inconnu qu'ils adoroient. Il acheva son discours en disant que les morts ressusciteroient à un certain jour pour être jugés, et être rendu à chacun selon ses œuvres. Quand ils entendirent parler de la résurrection, ils furent bien étonnés : les uns se moquoient de lui, les autres dirent qu'il le falloit ouïr un autre jour plus à loisir sur cette matière. Enfin il s'en trouva, qui, étant plus dociles et plus éclairés, reçurent la parole de Dieu, et se convertirent : entre autres saint Denys, président du sénat aréogagite, et Damaris, sa femme.

Ils se confirmèrent davantage en la vérité, après qu'ils eurent familièrement traité avec le saint apôtre, et entendu de lui les mystères de notre sainte foi; nommément saint Denys, lorsqu'il apprit que l'éclipse qu'il avoit vue en la ville d'Héliopolis étoit arrivée à l'heure même où le Rédempteur du monde comme vrai soleil de justice, étoit exposé sur la croix, que le ciel s'étoit couvert de deuil, que la terre avoit tremblé, et que tous les éléments avoient rendu témoignage du ressentiment qu'ils avoient de la mort de leur créateur.

Ceux de la ville d'Athènes s'étonnèrent fort de voir saint Denys converti à la foi de Jésus-Christ, parce qu'il étoit en réputation d'un homme très-prudent, qu'il étoit le Maître des autres, et comme le prince des sages d'Athènes : mais il commença à devenir disciple de saint Paul, et du divin Hiérothée. Il se vante lui-même d'avoir appris de ses bons maîtres cette divine et profonde science, qu'il a depuis communiquée par ses livres à toute l'Eglise catholique.

Après qu'il eut été suffisamment instruit en l'Ecriture sainte, eut mené une vie très-parfaite, l'apôtre saint Paul lui-même, au bout de trois ans qu'il l'avoit obtenu avec lui, le consacra évêque et Père de ceux qui se convertissoient tous les jours à Athènes, afin qu'il enseignât, honorât et donnât la santé et la vie à sa propre patrie, où Dieu lui avoit donné l'être. Le saint s'y comporta avec beaucoup de soin et de vigilance, gagnant tous les jours de nouvelles âmes à Dieu.

Il arriva à saint Denys deux choses merveilleuses, étant avec la très-sainte Vierge Marie : l'une durant sa vie, l'autre à son trépas. La première fut qu'étant allé pour la voir, d'abord il entra en une telle admiration, qu'il l'eût adorée comme Dieu, si la foi ne lui eût appris qu'elle ne l'étoit pas; parce que la splendeur et la majesté qui paroissoit en elle lui sembla si grande, qu'une personne mortelle n'en étoit pas capable. Il courut une épître sous le nom de saint Denys à saint Paul, qui raconte ceci, encore qu'au Catalogue des œuvres de saint Denys il n'en est point fait de mention; néanmoins Hubertin, Denys le Chartreux et Canisius en parlent.

La seconde fut, que lors du décès de la très-sainte Vierge, Notre-Seigneur, par le ministère des anges, assembla, pour sa consolation tous les apôtres qui prêchoient çà et là partout le monde, afin de prendre congé d'elle, de recevoir sa bénédiction, se trouvant à son trépas, et de chanter les hymnes de ses louanges, en portant son corps saint en la sépulture ; saint Denys y assista, avec Hiérothée et d'autres hommes apostoliques.

Après que saint Denys eut longtemps gouverné l'Église d'Athènes, et par ses travaux assidus recueilli de riches moissons en la grange de Notre-Seigneur, il s'en alla à Ephèse parler à saint Jean l'Évangéliste, qui retournoit de son exil de Pathmos. Par son conseil il vint à Rome, vers saint Clément, qui étoit déjà Pape et Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, lequel ayant pourvu l'Eglise d'Athènes de la personne de Publius (qui succéda en l'évêché à saint Denys), l'envoya en France prêcher la foi de Jésus-Christ, et éclairer toute cette province de la lumière de l'Evangile. Elle étoit fort disposée à la recevoir ; mais elle avoit besoin d'ouvriers et de maîtres pour l'enseigner : les premiers disciples que l'apôtre saint Pierre y avoit envoyés étant déjà décédés.

Saint Denys amena avec lui Rustique, prêtre, et Eleuthère, diacre, Eugène, Rieule, et d'autres qui l'accompagnèrent : il envoya Eugène en Espagne, où il pénétra jusqu'à la ville de Tolède, dont il fut le premier archevêque, et depuis, retournant en France, il fut martyrisé. Saint Denys entra en France avec ses compagnons, et vint premièrement à Arles, où, par l'invocation du Nom de Jésus-Christ, il renversa l'idole de Mars ; et après avoir converti beaucoup de peuple, il changea le temple en une église, qu'il dédia en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul ; il y laissa pour évêque saint Rieul ; puis sachant que Paris étoit une ville riche, peuplée, abondante, et comme la capitale des autres, il y vint planter une divine citadelle pour battre le diable en ruine.

Ce fut là qu'il commença à ouvrir sa céleste doctrine, et à étaler les trésors de Dieu, prêchant son Evangile, et accompagnant ses paroles d'œuvres miraculeuses, qu'il faisoit par sa très-sainte vie et par sa divine science. Il fit beaucoup de fruit, non-seulement

en la ville de Paris, mais aussi aux autres endroits où il envoyoit ses disciples avec sa bénédiction. Le nombre s'augmentoit de jour à autre, par la conversion de plusieurs sages et riches seigneurs : on abattoit les temples des idoles et on bâtissoit des églises où le nom de Jésus-Cheist étoit loué.

Notre ennemi commun fut envieux de ce bien, et tâcha d'ôter saint Denys du monde, comme le principal ministre de Notre-Seigneur en cet ouvrage. Pour cela il suscita les prêtres des idoles pour machiner sa mort. Ceux-ci étant venus souvent à main armée, avec l'intention de le prendre, voyoient briller en saint Denys une si céleste lumière, que la plupart se convertissoient, les autres s'enfuyoient de peur. Enfin le préfet Fescenninus Sisinius le fit prendre, avec Rustique et Eleuthère, ses compagnons.

Sisinius entra en un grand discours avec le saint, le reprenant d'avoir par ses sermons anéanti l'adoration des dieux, l'exhortant de confesser sa faute et de réparer le dommage qu'il leur avoit fait, en persuadant au peuple de quitter ces nouveautés sans fondement, qu'il leur avoit prêchées, et de retourner à leur ancienne façon de faire. Mais saint Denys lui répondit avec un grand zèle de l'honneur de Dieu, lui remontrant que c'étoit une chose indigne de tenir pour dieux des hommes qui avoient été si vicieux; que c'étoit encore un plus grand aveuglement d'adorer de la pierre ou du bois, et qu'il n'y avoit point de vrai Dieu que celui qu'il prêchoit.

Le Juge, irrité de cette réponse hardie, le fit fouetter cruellement, puis brûler à petit feu sur le gril. Ensuite on l'exposa aux bêtes farouches affamées, mais ce saint faisant le signe de la croix, elles se prosternèrent à ses pieds. Non content de cela, il le fit jeter dans un four chaud, d'où étant sorti, ils le crucifièrent, et du haut de la croix il prêchoit notre Rédempteur Jésus-Christ. Voyant qu'il ne pouvoit mourir, ils le déclouèrent et le mirent en la Chartre, avec d'autres chrétiens. où le saint dit la messe, pour les fortifier de la sainte Communion. A la fraction de l'Hostie, Notre-Seigneur leur apparut visiblement à tous, avec une clarté merveilleuse, et encouragea saint Denys au martyre.

Il fut derechef amené devant le juge avec ses compagnons, et fouetté de nouveau. Enfin le juge, voyant qu'ils souffroient constamment tous les tourments sans mourir, se leva en furie de son siége, en disant : *Les dieux sont méprisés, les empereurs désobéis, les peuples séduits par vos enchantements et vos faux miracles : Voilà des crimes qui méritent une rigoureuse punition, c'est pourquoi je vous condamne à mourir sur-le-champ.*

Saint Denys, Rustique et Éleuthère lui répondirent sans se troubler : *Que ceux qui adorent les dieux leur puissent ressembler, pour nous, nous adorons le vrai Dieu.*

Ce juge impie s'emporta encore davantage aux pieuses paroles des saints, et commanda que l'on exécutât à l'instant contre eux la sentence de mort qu'il avoit donnée.

On les mena hors de la ville sur une montagne, où ils furent livrés entre les mains des exécuteurs de la haute justice, pour être décapités. Saint Denys s'agenouilla et fit cette prière, ayant les mains et les yeux levés au ciel : *Seigneur Dieu, Père tout-puissant, Fils du Dieu vivant, et vous, Saint-Esprit consolateur, qui êtes un seul Dieu et une même substance, et une individue Trinité, recevez les âmes de vos serviteurs, qui, pour l'amour de vous, exposent aujourd'hui leur vie.* Rustique et Eleuthère dirent à haute voix : *Amen.*

Après cette prière, on leur coupa la tête avec des hachereaux émoussés, pour les faire plus languir, ainsi que le juge l'avoit commandé. Ils furent exécutés sur la montagne que l'on appelle aujourd'hui Montmartre, en mémoire d'eux. Le même jour plusieurs chrétiens furent martyrisés à Paris.

Après qu'ils eurent eu la tête coupée, il arriva un grand miracle. Le corps de saint Denys se leva debout, prit sa tête entre ses mains, comme s'il eût porté la couronne et le trophée de ses victoires. Les anges accompagnoient le saint, chantant en chœur des hymnes d'une céleste harmonie, qu'ils terminoient par ces paroles : *Gloria tibi, Domine, alleluia.* Le peuple qui entendit ces voix, et plusieurs des satellites qui l'avoient persécutés, crurent en Jésus-Christ et firent pénitence de leur incrédulité. Le saint porta

sa tête entre ses mains près d'une lieue, jusqu'à ce qu'il trouva une bonne femme, nommée Catule, qui sortoit de sa maison : le corps de saint Denys s'approchant d'elle, lui consigna sa tête entre les mains.

Rustique et Eleuthère étoient demeurés sur la place du martyre : les bourreaux proposoient de les traîner à la rivière, pour les faire manger aux poissons, et empêcher qu'ils ne fussent honorés par les chrétiens; mais la pieuse femme Catule invita adroitement ces ministres de Satan à faire bonne chère en sa maison, et les traita très-bien, pendant que les chrétiens cachèrent les corps des martyrs. Les païens, ne les ayant plus trouvés, commencèrent à les chercher partout, et à faire de rudes menaces : toutefois Catule le apaisa avec des présents, et fit emporter promptement les corps en une maison, hors de la ville de Paris. A quelques années de là, on y bâtit une église, où sont leurs reliques, et où ceux qui les vont visiter reçoivent de grandes miséricordes de Notre-Seigneur.

Le sépulcre de saint Denys a été rendu beaucoup plus somptueux depuis que les très-chrétiens rois de France l'ont ennobli de superbes édifices, enrichi de grands revenus, et choisi pour le lieu de leur sépulture.

Il ne faut pas oublier que saint Rieul, évêque d'Arles, célébrant la sainte messe, après avoir dit l'oraison dominicale, et récité les noms des saints apôtres, ajouta, sans y penser, ceux des saints Denys, Rustique et Eleuthère ; et en étant étonné, parce que c'étoit contre sa coutume, il aperçut, sur la croix de l'autel, trois colombes plus blanches que la neige, qui portoient gravés ces trois noms : d'où connoissant qu'ils avoient enduré le martyre, il vint à Paris, laissant son évêché entre les mains de Félix, et dressa un autel au lieu où Catule les avoit enterrés.

Le martyre de saint Denys arriva le neuvième jour d'octobre, sous l'empire d'Adrien, le cent dixième de son âge, comme disent les anciens Martyrologes ; le cardinal Baronius l'a ainsi remarqué, quoiqu'il y ait diversité d'opinions entre les auteurs.

Saint Denys a écrit d'admirables livres remplis de cette science céleste, que son maître saint Paul avoit apprise au ciel, et qu'il lui

avoit communiquée ; de la Hiérarchie céleste et de la hiérarchie ecclésiastique, des Noms divins, de la Théologie mystique et la Théologie symbolique ; il a aussi écrit des épîtres dignes d'un si grand personnage. L'excellence des choses très-profondes dont il traite, et la gravité de son style témoignent assez que l'auteur étoit un homme apostolique, rempli d'un esprit et d'une doctrine plus divine qu'humaine. Il s'appelle lui-même, en ses œuvres, disciple de saint Paul et de Hiérothée : il écrit à saint Jean l'Évangéliste, à Timothée, à Tite et à Polycarpe, comme à ses condisciples ; il fait mention de l'éclipse qu'il vit du temps de la Passion de Notre-Seigneur.

Entre ses épîtres il y en a une à Démophile, que le même saint avoit promu au degré de portier en l'église ; et à qui il avoit donné de ses propres mains l'habit de moine. Ce Démophile vit un grand pécheur prosterné aux pieds d'un prêtre qui reconnoissoit sa faute, demandant avec humilité la confession, la pénitence et l'absolution de ses péchés ; et que le prêtre, comme il étoit obligé, recevoir le pénitent à miséricorde : alors poussé d'un zèle téméraire et indiscret, il se mit en colère contre le pénitent, et le chassa à coups de pieds de l'église, à cause qu'il avoit trop offensé Dieu ; quant au prêtre qui le recevoit à pénitence, il lui dit des injures, et lui commanda de sortir de l'église. Pensant avoir fait un beau chef-d'œuvre et avoir rendu un signalé service à Dieu, il écrivit une lettre à saint Denys, où il lui en faisoit le récit, saint Denys, par sa réponse, l'instruisit, blâma son zèle déréglé, et sa trop grande hardiesse, lui racontan une histoire qu'il avoit apprise de l'évêque saint Carpe, quand il étoit en l'île de Candie, laquelle venant d'un si bon auteur, mérite d'être rapportée, pour l'utilité des pécheurs et de leurs médecins spirituels.

Saint Denys dit qu'étant en Candie, saint Carpe, homme parfait, logea chez lui. Il ne commençoit jamais la messe qu'il n'eût reçu quelque spéciale visite du ciel, qui sembloit être due à la grande pureté de son âme. Il lui raconta qu'une fois il fut fort fâché qu'un infidèle en une certaine fête qui se faisoit à ses dieux, avoit séduit un catholique. Cette tristesse causa à saint Carpe une vive indi-

gnation contre ces pécheurs qui avoient offensé Dieu, estimant qu'ils ne méritoient pas de vivre, et il pria Dieu qu'il lançât ses foudres sur leurs têtes.

Le saint, étant en ce courroux, sentit une nuit un grand tremblement de terre, qui faisoit remuer la maison où il dormoit; celle-ci s'étant entr'ouverte par le haut, il aperçut au même temps une grande clarté du ciel qui descendoit jusque dans sa chambre. Il leva les yeux au ciel, qu'il vit ouvert, et le Sauveur assis environné d'innombrables anges en forme humaine : baissant les yeux en terre, il aperçut sous lui un horrible abîme, et ces deux hommes, contre qui il s'étoit mis en colère à cause de l'injure qu'ils avoient faite à Dieu, sur le bord du précipe, tremblant d'y tomber. Il sortoit de cet abîme des serpents, qui, avec les dents et la queue, le bec et la langue, s'efforçoient de les y faire trébucher; il y avoit des hommes qui aidoient ces serpents, et à coups de pointes piquantes vouloient faire choir ces hommes misérables, qui étoient plus morts que vifs.

Au commencement de cette vision, saint Carpe se réjouissoit de les voir punir selon leur démérite, et que leur crime énorme fût suivi d'une griève peine : il eût déjà voulu les voir au fond de cet abîme, et il lui sembloit qu'ils n'y seroient jamais assez tôt, tant il étoit jaloux de l'honneur de Dieu, et de la punition des méchants. Saint Carpe, étant plein de ce désir, tourna ses regards vers le ciel, où il vit que Jésus-Christ ayant compassion de ces deux pécheurs, se levoit de son siége, descendoit jusqu'où ils étoient, leur tendant doucement la main, et que les anges les aidoient et les délivroient de ce danger. Notre-Seigneur dit à saint Carpe : *Frappe sur moi, car je suis prêt de souffrir encore une fois pour sauver les hommes, et je le ferois de bon cœur, afin qu'ils ne péchassent plus. Et toi, qui fais tant le zélé, regarde bien ce qui t'est convenable, et si tu aimes mieux jouir de la compagnie de Dieu, que de tomber en cette basse fosse pleine de vipères et de serpents.* Saint Denys achève ce discours par ces mots : *J'ai entendu ceci de Carpe, et je le crois véritable.*

Outre les miracles que saint Denys fit durant sa vie, il en opéra

plusieurs après son martyre, qui sont rapportés par Grégoire de Tours. Alcuin ajoute qu'ils sont innombrables. Quand Michel, empereur de Constantinople, envoya les livres de saint Denys, écrits en grec, à Louis I[er], la nuit d'après qu'il les eut reçus, Dieu fit dix-neuf miracles par le saint. Mais celui que Dieu opéra à l'égard du saint Pape Etienne III, fut fort signalé.

Le Pape Etienne III étant venu au royaume de France pour délivrer l'Église des oppressions du roi Astolphe, qui la persécutoit, tomba malade et fut abandonné des médecins dans le monastère même de Saint-Denys, en France. Il eut une révélation, où il vit le prince des apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Denys, qui le toucha admirablement et le guérit, l'an de Notre-Seigneur 754, le 28 de juillet. En reconnoissance de ce bienfait, il donna de grands priviléges à cette église de Saint-Denys; il emporta à Rome des reliques de son corps saint, et fit bâtir un monastère en son honneur; il le donna à des moines grecs pour y habiter, et y faire continuellement le service. Ce fut pourquoi l'on appela ce monastère à Rome, l'École des Grecs.

LA VIE DE SAINT ANDRONIC,

CONFESSEUR,

ET DE SAINTE ATHANASIE, SA FEMME.

VERS L'AN 260.

Sirice, pape. — Théodose, empereur.

Du temps de l'empereur Théodose le Grand, il y avoit deux époux en la ville d'Antioche, riches, puissants, et serviteurs de

Dieu : le mari se nommoit Andronic, et sa femme Athanasie. Ils firent trois portions de leurs revenus, l'une pour des aumônes, et secourir les pauvres, l'autre pour aider aux monastères et aux serviteurs de Notre-Seigneur ; et la troisième pour la dépense de leur maison. Ils tâchoient de donner bon exemple, par leur vie et par leurs bonnes œuvres à toute la ville, qui les chérissoit fort. Ils eurent un fils et une fille, qu'ils élevèrent dans la vertu. Estimant donc que Notre-Seigneur leur avoit déjà donné le fruit de bénédiction, et qu'ils avoient des enfants pour succéder à leurs grands biens, ils résolurent entre eux de vivre chastement, afin de vaquer plus sérieusement au service divin.

Andronic et Athanasie vécurent douze ans en grande tranquillité et union. Notre-Seigneur voulant les éprouver et les appeler à une plus grande perfection, envoya une rude maladie au fils, qui avoit douze ans, et à la fille âgée de dix : le mal fut si violent, qu'il les emporta tous deux de ce monde en un même jour. Andronic ayant vu cela, se retira en son oratoire pour faire oraison, en disant : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu : Notre-Seigneur nous a redemandé ce qu'il nous avoit prêté ; sa volonté soit faite, et le nom de Dieu soit béni.*

Athanasie comme femme et mère, ressentit bien plus au vif ces deux afflictions, et lorsque son mari revint de l'enterrement de ses enfants (qui se fit solennellement en l'église de Saint-Julien, où étoit la sépulture de leurs ancêtres), accompagné du patriarche, du clergé, et des principaux habitants; elle demeura dans l'Eglise, triste, désolée, toute baignée de larmes, et voulut passer la nuit sur la tombe de ses enfants. Sur le minuit, le martyr saint Julien lui apparut, habillé en religieux, et lui dit rudement : *Pourquoi ne laisses-tu pas reposer ceux qui sont ici.*

Athanasie pensant que ce fut quelque religieux, lui répondit : *Ne vous fâchez pas, mon Père, contre moi, car je suis bien affligée : je n'avois que deux enfants que j'ai perdus en un même jour.*

De quel âge, dit-il.

Elle lui répliqua : *L'un avoit douze ans, et l'autre dix.*.

Le saint lui demanda : *Pourquoi les pleures-tu ? tu ferois beau-*

coup mieux de pleurer tes péchés, puisque tes enfants sont au ciel.

Elle alla incontinent chercher le religieux qui lui avoit parlé, et ne le put voir ni rencontrer. Or, sachant que les portes de l'Eglise étoient fermées, et que personne n'y étoit entré, elle reconnut que c'étoit une révélation de saint Julien, ce dont elle frémit, et elle résolut de faire ce qu'il lui avoit commandé, qui étoit de pleurer ses péchés. Elle demeura fort contente de ce que le saint lui avoit annoncé et ne regretta plus ses enfants, étant assurée qu'ils étoient bien heureux.

Elle retourna en sa maison, et raconta à son mari ce qui s'étoit passé pendant la nuit, le priant de lui donner congé d'entrer en un monastère, et de faire pénitence de ses péchés, parce que du vivant de ses enfants elle avoit eu la même intention, encore qu'elle ne lui en eût pas osé parler. Andronic lui répondit, qu'elle y pensât deux fois, et qu'elle se recommandât à Dieu une semaine entière, et qu'après ils en parleroient ensemble. Enfin il s'accordèrent, et firent ceci. Andronic donna son bien au père d'Athanasie, et lui dit que sa femme et lui alloient en dévotion visiter les Saints Lieux de Jérusalem ; que si Notre-Seigneur disposoit d'eux, il employât tous leurs biens à faire prier Dieu pour le salut de leurs âmes, à bâtir quelque monastère, et un hôpital pour les pauvres. Ils donnèrent la liberté à leurs esclaves, avec de l'argent. Ils prirent ensuite ce qu'il falloit à peu près pour leur voyage, s'en allèrent seuls la nuit vers Jérusalem, abandonnant leur patrie et leur maison, suppliant Notre-Seigneur qu'il les conduisît à accomplir en tout sa très-sainte volonté.

Ils passèrent par Alexandrie, où ils prièrent le saint et glorieux martyr Ménas. Athanasie demeura là tandis qu'Andronic alla visiter les saints Pères d'Egypte, et consulter le saint abbé Daniel sur ce qu'il avoit à faire. Par son conseil, il revint chercher sa femme, et la mena où étoit l'abbé, qui leur donna des lettres pour faire recevoir Athanasie au couvent des Tabésionites, où Andronic l'accompagna et la laissa. Puis retournant à l'abbé Daniel, il reçut l'habit de sa main, et fut instruit de ce qu'il devoit faire en religion.

Andronic après avoir passé douze ans en la vie monastique, désira visiter encore une fois les Saints Lieux de Jérusalem; il en parla à son abbé, et avec sa licence, s'y en alla en habit de religieux. Dieu donna le même désir à l'instant à Athanasie, qui s'y en alla aussi en habit de moine, et arriva où étoit Adronic, qu'elle trouva, se reposant sous un arbre, à l'abri du soleil. Athanasie reconnut aussitôt Andronic, mais il ne la reconnut pas, parce que la pénitence avoit effacé entièrement la fleur de sa beauté: elle étoit si hâlée du soleil, qu'il pensa que c'étoit un religieux comme lui: et sachant qu'il alloit à Jerusalem, il s'accorda d'aller avec lui, à la charge de garder le silence, comme s'ils eussent été seuls, pour faire plus dévotement leur pélérinage.

Ils allèrent ainsi tous deux, et retournèrent de Jérusalem à Alexandrie, sans qu'Andronic eût pensé que le compagnon qu'il menoit fût sa femme, et croyant que ce fût quelque saint religieux d'Egypte. Athanasie convia Andronic de demeurer avec elle en une même cellule: ce qu'il accepta. Après avoir demandé congé à l'abbé Daniel, et après lui avoir raconté ce qui lui étoit arrivé par le chemin avec cet autre religieux, et le silence qu'il avoit gardé, il reçut sa bénédiction, puis s'en retourna trouver Athanasie, et fut encore douze ans en cette cellule avec sa femme, sans penser ni croire que ce fût une femme. Chose fort étrange! qu'en tant d'années, parmi une si étroite fréquentation, il ne pût reconnoitre, ni par gestes, ni par la voix, ni par la parole, ni par aucune autre particularité, que c'étoit Athanasie: parce qu'il étoit tellement abstrait en son intérieur, et attentif à servir Notre-Seigneur, qu'il ne remarquoit pas les choses extérieures, et les voyant, il ne les considéroit pas.

Durant ces douze ans qu'Andronic et Athanasie demeurèrent en une même cellule, le saint abbé Daniel les visitoit quelquefois pour les exhorter et les encourager aux œuvres de perfection. Au bout de douze ans, il les vint voir une fois, et apprit d'Andronic que son compagnon étoit fort fatigué et qu'il n'en pouvoit plus. L'abbé Daniel le fut voir, et le trouvant en de grandes angoisses, il lui dit: *Quoi, pleurez-vous d'être si proche d'aller à Dieu?* Il répondit: *Je*

ne pleure pas pour moi, mais pour mon compagnon Andronic; je vous prie, après que je serai enterré, de prendre un papier que vous trouverez sous mon chevet, et de le lire avant que de le donner à Andronic.

Il se prépara donc à la mort, ayant communié, et dit les suffrages de l'âme agonisante. En l'ensevelissant, ils trouvèrent que c'étoit une femme; ils louèrent Notre-Seigneur, qui lui avoit donné tant de force, et une si glorieuse victoire sur la fragilité de son sexe. L'on appela tous les religieux de ce quartier-là, lesquels vinrent faire honneur à la sainte, qui avoit si bien su triompher de la chair, du monde et de l'enfer. Elle fut solennellement inhumée avec des palmes, des rameaux et des cierges ardents, que ceux d'Alexandrie y apportèrent. L'abbé Daniel voulut ramener avec lui Andronic, mais il le pria de le laisser là, parce qu'il désiroit mourir et être enterré auprès d'Athanasie. Il ne dura guère après elle, et s'en alla jouir avec elle éternellement de Dieu.

Métaphraste écrit la vie de ces deux saints, et Surius la rapporte en son premier tome le 27 de février, mais le Martyrologe romain et le Ménologe des Grecs la mettent le 9 d'octobre.

LA VIE DE SAINT DOMNIN,

SOLDAT,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

AN 292.

Saint Caius, pape. — Maximien, empereur.

L'une des plus cruelles persécutions que l'Eglise ait soufferte a été sous l'empereur Maximien, qui tint l'empire environ l'an de

Notre-Seigneur 285. Ce méchant, voyant qu'en toutes les provinces du monde les chrétiens commençoient tellement à se multiplier, que les églises anciennes n'étoient plus capables de les contenir, et qu'ils étoient contraints d'en bâtir de nouvelles; pensant opprimer la gloire de Dieu et effacer tout à fait le nom de Jésus-Christ, il fit démolir tous les temples des chrétiens, ce qui fut fait le jour du vendredi-saint. Il ordonna qu'on brûlât les livres de l'Écriture sainte; que tous les soldats chrétiens fussent cassés, déclarés infâmes et roturiers, et mis à mort, s'ils ne vouloient sacrifier aux dieux. Cette ordonnance fut promulguée à Rome la sixième année de son empire.

De Rome il vint à Milan avec quelques-uns de ses soldats les plus vaillants; y ayant séjourné quelque temps, il ouït dire qu'il y avoit des personnes de mérite et fort considérables, qui faisoient profession de la foi catholique. Ce tyran, ne pouvant comprendre cette philosophie, pour avoir l'entendement endurci par le crime, les fit venir devant lui. Il leur demanda quelle religion ils professoient, et quels dieux ils adoroient. A quoi ils répondirent constamment qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Dieu que celui qui avoit fait le ciel et la terre, dont le Fils, égal à son Père et même Dieu avec lui, avoit pris chair humaine pour délivrer les hommes de la mort éternelle.

Maximien répliqua plein de colère et de rage : *Quel Dieu? Ce Christ que les Juifs ont crucifié, qui n'a pu se délivrer de leurs mains, qui a été le jouet et l'opprobre de tout le monde? Ce Christ qui se qualifioit Roi du ciel et de la terre, et n'en avoit aucune marque; qui, étant condamné à mort, n'a trouvé personne qui se mît en devoir d'empêcher l'exécution de ce jugement? S'il étoit roi, où étoient ses vassaux, ses serviteurs, ses gardes, ses gentilshommes? où étoit toute sa cour? Quoi! est-ce en ce crucifié que vous avez mis toute votre confiance? est-ce lui que vous réclamez, et croyez-vous qu'il vous délivrera de mes mains et des supplices que je vous ferai endurer, si vous persistez en cette folie? Cessez, je vous prie, de le réclamer, et de lui porter honneur; et pensez à vous, si vous désirez vivre plus longtemps.*

Ce fut alors que les saints commencèrent à parler de la sorte : *O empereur, si vous pouviez avoir connoissance de ce grand Dieu, de ce Jésus-Christ dont vous parlez avec si peu de respect, vous changeriez de discours. Il n'est pas tel que vous pensez. Il est homme, mais aussi il est Dieu. Il est roi, monarque et empereur ; mais son royaume n'est point terrestre, il est divin et céleste. C'est lui qui mesure de la paume de sa main tous les royaumes et les monarchies de la terre. C'est lui qui fait régner les rois, qui vous a mis le diadème sur la tête et le sceptre en la main, qui vous l'ôtera quand bon lui semblera. C'est lui qui d'une parole a créé toute la terre et tout ce qui y est, et qui peut en un moment la détruire. C'est lui de qui le Fils est engendré de toute éternité, sans qu'il dépende en aucune manière de chose quelconque. Lui seul est immortel, et non point vos dieux, ô empereur, que vous estimez tant, qui ont eu commencement et qui ont pris fin. Ce que vous adorez n'est que pierre et que bois, qui a seulement la figure d'homme.* Ainsi ils lui déclarèrent les mystères de notre sainte religion et les œuvres miraculeuses de Dieu.

L'empereur les ayant entendu parler de la sorte, sortit comme hors de soi, blémissant, rougissant, pâlissant ; et d'un accent irrité commanda que l'on eût promptement à apporter les dieux. Ce qu'étant fait, il leur dit : *Voici mes dieux, qui nous ont jusqu'à maintenant protégés, qui ont entendu les blasphèmes que vous avez vomis contre eux. Sans tarder plus longtemps, approchez-vous et les apaisez en les adorant, afin qu'ils nous conservent et que vous n'encourriez pas davantage notre disgrâce. Que si vous faites encore les rétifs et me parlez de votre crucifié, il n'y aura suppliee dont je ne vous fasse tourmenter. Faites ce que je vous commande au plutôt.*

Les saints, à qui les menaces et les caresses de l'empereur étoient une même chose, lui dirent d'un visage riant : *Sache, ô empereur, que nous ne fléchirons jamais les genoux devant tes idoles, qui ne sont rien qu'une masse de matière à qui la main de l'artisan a donné la forme qu'il a voulu. Il n'y a point de si vil animal au monde, qui n'ait un être formel, plus noble que tes faux dieux, qui sont privés de l'usage des sens. Ainsi reconnois ton aveuglement, d'appeler dieux ce qui n'est rien de soi. Pour nous autres, nous ne reconnoissons point*

d'autre dieu que celui du ciel : et nous sommes résolus de sacrifier notre corps aux tourments, les uns après les autres, et de mourir constamment pour Celui qui nous a tant aimés. Que si tes supplices ne sont pas assez cruels pour nous tourmenter, implore le secours de l'enfer; qu'il t'en suscite d'autres, et tu verras ce que nous pouvons, étant fortifiés de notre Dieu. Alors Maximien les condamna à la mort.

Le nombre de ceux qui parloient à l'empereur, montoit bien à cinq cents, entre lesquels étoit le glorieux et invincible guerrier saint Domnin, brave et valeureux soldat, en l'une et l'autre milice, et temporelle et spirituelle. En la temporelle, puisque pour ses héroïques faits et pour son courage, il avoit été élevé à cette dignité de premier valet de chambre et de porte-couronne de l'empereur. Pour la spirituelle, c'est qu'étant au milieu de ce qui restoit de ces chrétiens, il fut le premier à les encourager, leur tenant ce langage :

Vous avez vu et entendu, ô braves chevaliers de Jésus-Christ, l'endurcissement de ce tyran, qui n'a en recommandation que sa brutale passion, qui ne peut être fléchi ni par l'amour, ni par la crainte : à qui les supplices de l'enfer et les joies du paradis sont une même chose ; âme perdue et destinée pour le feu, dont le plaisir n'est autre que de se révolter contre Dieu, de tyranniser ses sujets, et d'abolir s'il peut notre sainte religion. Il ne faut pas croire qu'il revienne à résipiscence, cela est impossible, humainement parlant. Son caractère, par un long usage, altéré du sang des chrétiens, ne peut quitter sa fierté et sa rage. Le diable s'en est déjà emparé, et le tient tellement captif, qu'il ne se peut délier. Mais bon courage, mes compagnons, s'il peut tourmenter nos corps, il ne peut rien sur nos âmes. Les tourments qu'il nous fera endurer ne dureront guère, et seront comme d'un moment en comparaison de cette gloire qui nous attend là-haut. Toutefois je suis d'avis que nous ne donnions pas lieu à la colère de l'empereur, comme Notre-Seigneur nous le commande, et que nous ne nous précipitions pas éperdument en ses mains, il nous suffira de souffrir constamment les tourments si nous sommes pris et menés devant lui.

Saint Domnin ayant ainsi parlé, tous condescendirent à son opi-

nion, et prirent la résolution de s'enfuir vers Rome, les uns par la voie Flaminienne, les autres par celle d'Aurèle, et d'autres par la voie Claudienne, où le glorieux saint Domnin fut atteint par les ministres de l'empereur, qui, l'ayant conduit en un lieu où tout le monde abordoit du fleuve Sisterion, le décollèrent.

Mais Dieu, qui vouloit manifester la gloire de son saint, et montrer combien sa mort lui étoit précieuse et agréable, permit qu'aussitôt qu'on lui eût ôté la tête, il la prit, comme un autre saint Denys, entre ses mains, la levant de terre, et passa ce fleuve qui étoit fort large, marchant sur l'eau comme sur la terre ferme; il la porta un jet de pierre au delà, puis la laissa tomber; et au même lieu son corps demeura immobile. C'est pourquoi, en mémoire d'un si signalé miracle, depuis on y fit bâtir une église en son honneur; ses saintes reliques y reposent, et ont opéré et opèrent encore à présent plusieurs miracles, principalement envers les malades et les languissants, qui viennent de tous côtés en cette église pour recevoir guérison.

Surius rapporte qu'il arriva un jour entre autres, que comme plusieurs infirmes accouroient au sépulcre du saint; un malade ne pouvant se porter sur ses pieds, vint à cheval. Avant que d'entrer en l'église, il lia son cheval à la porte, puis il vint faire ses prières au saint, et lui représenta son infirmité, le conjura avec larmes, soupirs et sanglots, prosterné contre terre, de lui obtenir la santé, afin que le voyage qu'il avoit entrepris pour cet effet, ne lui fût point inutile. Chose admirable! aussitôt qu'il eut fait son oraison, il se trouva parfaitement guéri. De quoi étant bien joyeux, il se mit derechef en oraison, et remercia le saint. Mais comme il voulut s'en retourner et remonter à cheval, il trouva qu'on l'avoit emmené. Lui, sans s'étonner, ni demander des nouvelles aux allants et aux venants, retourna dans l'église du saint, et le pria instamment qu'il reçût de lui la faveur toute entière, et que s'il avoit pu faire une chose si grande pour lui, il n'eût pas à le rebuter pour une moindre, qui étoit de lui rendre son cheval. Après cela, plein de confiance en la bonté du saint, il sortit de l'église, et aussitôt il aperçut celui qui l'avoit délié, venir en grande hâte pour le lui re-

mettre entre les mains. Alors il commença à louer Notre-Seigneur, et à raconter à tout le monde les bienfaits qu'il avoit reçus du saint.

Voilà en peu de mots le martyre de saint Domnin, dont Surius fait mention en son cinquième tome. Il est approuvé de tous les Martyrologes, comme aussi de Pierre de Natales, le 7 des Ides d'octobre, qui est le jour où l'on célèbre sa fête. Il y a de ses reliques à une lieue par delà Montereau, dans un pays appelé de son nom, et dépendant de l'abbaye de Saint-Victor-lès-Paris.

LA VIE DE SAINT LOUIS BERTRAND,

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE AUX INDES OCCIDENTALES

AN 1581.

Grégoire XIII, pape. — Rodolphe II, empereur.
Henri III, roi.

Environ l'an de Notre-Seigneur 1526, le Pape Clément VII tenant les clefs de saint Pierre, l'empire étant gouverné par Charles-Quint, et le roi François Ier régnant en France, le glorieux saint Louis Bertrand prit naissance dans la ville de Valence, en Espagne, de parents de condition modique, mais très-vertueux. Son père, appelé Jean-Louis Bertrand, étoit notaire, et le plus considéré du royaume, à cause de sa grande probité. Sa mère s'appeloit Jeanne-Angélique Exach, et avoit toutes les belles qualités qui rendent une femme chrétienne recommandable. Sitôt qu'il fut né, il fut baptisé dans l'église paroissiale de Saint-Etienne, sur les mêmes fonts où saint Vincent-Ferrier, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs,

…té : on lui donna le même nom que celui de son père. …t été saintement élevé par les soins de ses parents, dès …sept ans, il s'adonna à l'oraison et à la mortification, et il …ça à dire l'office de la très-sainte Vierge : ce qu'il conti…ute sa vie. Il aimoit à être seul, fuyoit les conversations, …rt réservé dans ses paroles et avoit une telle aversion des …ations et des jurements, qu'il reprenoit avec zèle ceux qu'il …oit jurer. A l'âge de quinze ans il fit sa première commu… il reçut dans ce saint sacrement des grâces si abondantes, …ésolut de communier trois fois la semaine, pour s'unir plus …tement à son divin Sauveur. Puis il s'appliqua à visiter et … les malades dans les hôpitaux, et à pratiquer une vie fort …re.

…is considérant que l'embarras du monde lui étoit un puissant …cle au dessein qu'il avoit d'être tout à Dieu, il s'enfuit du lo… son père pour se rendre au désert, où il auroit passé sans … le reste de ses jours, si son père ne l'eût fait arrêter sur le …in ; de manière qu'il fut ramené en sa maison malgré lui. …que cet obstacle eût pu refroidir sa piété et son zèle, il ne ser…pendant qu'à le fortifier davantage dans la résolution de se …er à Dieu : ce qu'il fit en prenant l'habit de l'Ordre des Frères…heurs, au couvent de Valence. Les prières, la résistance et les …es de ses parents, qui ne pouvoient souffrir qu'il fût religieux, …e purent fléchir ; son courage triompha de leur tendresse, et, …né de l'esprit de Dieu, il foula généreusement aux pieds toutes …onsidérations de la chair et du sang, qu'ils opposoient à sa ré…tion.

…regarda sa profession, qu'il fit le vingt-septième jour d'août 1545, …me un sacrifice qui l'immoloit à Dieu par les trois vœux de …steté, de pauvreté et d'obéissance, et comme un indispensable …agement qui l'obligeoit de tendre à la perfection. Il ne vivoit … à lui-même, mais tout à Dieu ; il régla sa conduite sur la vie …mplaire des saints religieux qui étoient à Valence, imitant leur …rité, leur humilité, leur patience et leur exacte observance de …ainte règle de saint Dominique.

Quelque temps après que le saint eut achevé ses études de théologie, où il parut avoir une science toute céleste, il fut promu aux Ordres sacrés ; alors sa vertu extraordinaire porta les Pères de Valence à l'élire maître des novices. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'onction, qu'il a exercé plusieurs fois cette charge avec un profit incroyable; car il instruisoit les novices par ses exemples autant que par ses paroles.

Le zèle qu'il avoit du salut des âmes le porta à solliciter une obédience pour aller porter l'Evangile aux sauvages du Nouveau-Monde : il y alla, malgré toutes les résistances que ses parents et ses amis apportèrent pour l'en détourner. Pendant sept années qu'il a demeuré en Amérique, il a plus converti d'âmes à Dieu que pas un missionnaire. Sa vie pénitente et sa conduite désintéressée, et les miracles qu'il faisoit partout lui gagnèrent l'affection de ces barbares. Il convertit plus de quinze mille Indiens sur la montagne de Sainte-Marthe ; il en baptisa dix mille cinq cents à Tubara ; il en gagna presqu'autant à Capicoa. La plupart des Indiens de Ténériffe et de Montpaïa se convertirent à Dieu par ses prédications. Le diable, voulant s'opposer à ses conquêtes, le fit empoisonner par un prêtre des idoles ; mais Dieu le préserva, lui faisant vomir un horrible serpent.

Etant de retour en Espagne, parce qu'il ne pouvoit souffrir la cruauté des Espagnols envers les Indiens, il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fut élu prieur du couvent de Saint-Onuphre. Après s'en être dignement acquitté, on le fit encore maître des novices à Valence. Mais les Pères, ne souhaitant pas moins de vivre sous sa sainte conduite que les novices, l'élurent leur prieur. La première chose qu'il fit dans son prieuré, fut d'attacher au lieu le plus apparent de sa chambre cette sentence de saint Paul : *Si je voulois plaire aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ.*

Il les gouvernoit avec tant de charité et de prudence, qu'ils trouvoient en lui l'amour d'un père, la familiarité d'un frère, la confidence d'un ami, les conseils d'un homme sage, la perfection d'un saint, et un abrégé très-accompli de toutes les vertus. L'ardeur qu'il avoit de souffrir le martyre lui fit entreprendre le voyage de

l'Amérique, et il ne pouvoit songer au poison qu'on lui avoit fait boire, qu'il ne versât des larmes de n'être pas mort pour Jésus-Christ. Transporté de ce désir, il disoit souvent : *Oh ! que je m'estimerois heureux si on me jettoit dans un cachot pour les intérêts de Dieu.* Je n'en suis pas digne, disoit-il quelquefois; mais si Dieu me faisoit cette grâce, je le prierois qu'on me fit souffrir tous les tourments que les bourreaux ont exercé contre les martyrs. Ah ! que je mourrois satisfait, si je me voyois écorché tout vif, baigné dans mon sang ou déchiré par morceaux.

Notre-Seigneur lui ayant révélé les grandes peines que son père souffroit en purgatoire, il pratiqua pendant huit ans des pénitences terribles, pour le soulager dans cette pressante nécessité, et continua ce martyre jusqu'à ce qu'il sût, par une vision céleste, que son père étoit délivré de ses peines. Le Père François Allemanni, fameux prédicateur, étant malade à l'extrémité, saint Louis Bertrand s'offrit à Dieu de mourir à sa place, afin qu'il continuât ses ferventes prédications, pour lui gagner des âmes. Il servoit d'ordinaire les malades, même les pestiférés ; il les alloit confesser à la campagne, leur portoit des vivres et les enterroit de ses propres mains après leur mort.

Sa charité étoit très-grande, et on l'appeloit le père des pauvres ; il les assistoit par de grandes aumônes, et ne craignoit point la nécessité, en leur donnant plus qu'apparemment le couvent ne pouvoit. Aussi Dieu autorisa sa charité par d'éclatants miracles, lui envoyant de l'argent par des voies inconnues, et multipliant le pain pour assister les pauvres.

Son plaisir indicible étoit d'être devant le très-saint Sacrement de l'autel, où il passoit les jours et les nuits en prières. Il disoit tous les jours la sainte messe, même dans sa maladie; et, comme les médecins le lui voulurent défendre, il leur dit qu'il étoit plus à propos de laisser périr le corps, qui n'est que terre, que de priver l'âme de la nourriture divine, qui la dispose à l'immortalité. Quand il ne la pouvoit dire, on le communioit la nuit; et on l'a vu souvent, environné de lumière, brillant comme un soleil.

Sa dévotion envers la très-sainte Vierge lui a attiré mille grâces

du ciel. Il disoit tous les jours son office et son rosaire. Il a conservé sa virginité jusqu'à la mort : il étoit si chaste que, crainte de violer en la moindre chose ce glorieux trésor, il aima mieux souffrir des douleurs excessives que d'exposer les membres de son corps, aux yeux des chirurgiens. Il chérissoit si étroitement l'humilité, que toute son application étoit à chercher les moyens de s'anéantir, et à se faire passer pour le plus grand pécheur qui fût au monde. Il étoit tellement persuadé de ses misères, qu'il affectoit toutes les choses qui lui pouvoient causer de l'humiliation.

Pendant qu'il étoit maître des novices, il les obligeoit de lui dire charitablement les défauts qu'ils remarquoient, ou dans sa personne, ou dans sa conduite. Il sentoit une incroyable joie, quand on le méprisoit. Il a conservé cette profonde humilité parmi l'estime et l'admiration que tout le monde avoit de sa vertu. Sa maxime générale étoit que pour être véritablement humble, il falloit nécessairement se mépriser soi-même, ne mépriser personne, mépriser le monde et ses maximes, et guérir généreusement les mépris qu'on fait de nous.

Entre toutes les grâces que saint Louis Bertrand recevoit du ciel, il étoit saisi d'une sainte crainte, qui lui faisoit appréhender les jugements de Dieu. La première pensée qui occupoit ordinairement son esprit à son réveil, étoit celle de son éternité. Rien ne pouvoit le rassurer dans l'appréhension des jugements inscrutables de Dieu. *Lucifer*, disoit-il quelquefois les larmes aux yeux, *avoit bien d'autres avantages selon la grâce et selon la nature que je n'ai pas, et il a été chassé du ciel; Judas a été élevé à l'apostolat, il a fait des miracles, cependant ils brûlent tous deux dans les enfers; que ne dois-je point craindre?*

Mais ce qui fut de plus admirable dans ce saint religieux, c'est qu'il a témoigné dans tout le cours de sa vie une patience invincible dans les persécutions que les démons et les hommes lui ont suscitées. Les démons l'ont tourmenté visiblement d'une manière épouvantable; ils l'ont frappé à coups de bâtons, jusqu'à le laisser pour mort; ils lui ont apparu sous des figures horribles, pour le distraire de sa prière, ou pour le détourner de quelque action de

charité. L'envie même lui a suscité mille ennemis, qui ont eu la hardiesse de décrier sa sainte conduite, desquels toutefois le saint fut victorieux par sa grande humilité et par sa patience.

Toute sa vie n'a été qu'un martyr continuel. A peine fut-il sorti de l'enfance, qu'il commença à mortifier son corps par les jeûnes, par les veilles et par les disciplines. Pendant ses maladies il n'a jamais usé d'aucune douceur, au contraire, il se mortifioit en toute chose. Quand il prêchoit les Avents et les Carêmes, il ne mangeoit jamais de poisson, il se contentoit de légumes, et ne buvoit que de l'eau. Son lit n'étoit qu'un ais et quelquefois un méchant coffre de bois. Peu de jours avant sa mort, on trouva qu'il avoit mis une grande tuile sous ses épaules : et comme un Père lui demandoit pourquoi il faisoit cela, le saint lui répondit : Mon cher Père, le jour de ma mort approche : ne faut-il pas mourir sur la croix ? Et puisqu'il m'en manque une comme aux martyrs de Jésus-Christ, ne suis-je pas obligé de m'en procurer une d'une autre manière ?

Il portoit continuellement un rude cilice, il prenoit tous les jours de sanglantes disciplines. Dans les emplois de sa mission aux Indes, il étoit toujours couvert d'un grand cilice de crin ; il portoit une chaine de fer sur les reins, et il ne la quitta que dans sa dernière maladie. Dans les douleurs les plus aiguës qu'il a souffertes dans cette longue maladie ; parmi les larmes et les soupirs d'amour, il disoit à Dieu : *Seigneur, brûlez mon âme de votre amour, faites-moi souffrir pour vous.*

Enfin sa vertu ayant fleuri par plusieurs miracles, il plût à Notre-Seigneur de lui révéler l'heure de sa mort. Il s'y prépara en recevant les saints Sacrements de l'Eglise. Environ les neuf heures du matin, du 9 octobre de l'année 1581, sentant approcher le moment qui l'alloit séparer des créatures pour l'unir à son Dieu dans l'éternité : il supplia monseigneur le patriarche d'Antioche, archevêque de Valence, qui lui rendit toutes sortes d'assistances, de dire toutes les recommandations de l'âme, au milieu desquelles le saint rendit son âme à Dieu.

Aussitôt qu'il fut mort, il sortit une odeur de son corps, qui

embauma toute la chambre, on vit son âme monter au ciel comme un rayon de lumière, et on entendit la musique des anges. Toutes les personnes malades qui touchèrent son saint corps, furent guéries ; de manière qu'ayant fait une infinité de miracles pendant sa vie, et Dieu les continuant d'une manière éclatante après la mort, l'an 1671, le Pape Clément X l'a canonisé à Rome : il avoit été béatifié par le Pape Paul, en 1608.

En Hainaut, saint Guislein, évêque et confesseur, qui, abdiquant l'épiscopat, pratiqua la vie monastique dans le monastère qu'il avoit fait bâtir et y brilla par de nombreuses vertus. — Il étoit né en Grèce de parents chrétiens. Il prit d'abord l'habit de religieux dans l'Ordre de Saint-Basile, et fut ordonné prêtre. Molan dit, que l'opinion commune est qu'il fut évêque d'Athènes. En effet, le Martyrologe le qualifie tel. Il avoit une dévotion particulière à saint Denys, apôtre de la France. Il vint à Rome visiter le tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul ; de là, par une révélation divine, il vint à Château-Lieu, en Hainaut, où il commença à disposer un terrain pour y construire un monastère. Il visita saint Amand, qui vivoit alors en grande réputation, et lui communiqua son dessein. Mais il en fut détourné par une ours, qui lui ayant pris la corbeille renfermant ses ornements pour dire la messe, la porta à un autre endroit où elle avoit ses petits. Toutefois le saint homme la poursuivit et recouvra la corbeille, dont les oursons se jouoient déjà. Cette place s'appelle le Buisson aux ours, parce qu'elle lui fut laissée par l'ours qui emporta ses petits ailleurs. Alors saint Guislein changeant d'avis, y bâtit une chapelle en l'honneur de Dieu, de saint Pierre et de saint Paul : elle porte maintenant son nom, Il s'y assembla quelques religieux, qui vécurent en grande sainteté. Il fut cause, par ses bons conseils, que sainte Vautrude et sainte Aldegonde prirent le voile de religieuses. Enfin il rendit son âme à Dieu le neuvième jour d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 660.

Le même jour, commémoration de saint Abraham, patriarche, père de tous les croyants.

Au Mont-Cassin, saint Deusdedit, abbé, qui ayant été jeté en prison, par le tyran Sicard, y mourut épuisé de faim et de peines.

A Antioche, sainte Publie, abbesse, qui, lorsque Julien l'Apostat passoit, chanta avec ses religieuses ces paroles de David : « Les « idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et ceux « qui les font deviennent semblables à elles. » Cet empereur la fit souffleter cruellemet et reprendre.



DIXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Paulin, évêque.

Saint François de Borgia, général de la Compagnie de Jésus; Saint Pinyte, évêque; saint Géréon et ses compagnons, martyrs; martyre de saint Victor et de ses compagnons; saint Cassius et ses compagnons, martyrs; saint Eulampe et sainte Eulampie, vierge, sa sœur, et deux cents autres, martyrs; saint Cerbonéi, évêque de Piombino; saint Cerbonéi, évêque de Vérone; saint Paulin, évêque de Capoue.

LA VIE DE SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 644.

Théodore, pape. — Constant II, empereur.
Dagobert, roi.

Pour entendre l'histoire et la vie de saint Paulin, il faut savoir que le Pape saint Grégoire le Grand, afin de retirer les peuples d'Angleterre de l'aveuglement de l'idolâtrie, et d'éclairer ce pays de la lumière de l'Évangile, y envoya saint Augustin, supérieur de son monastère à Rome, l'an de Notre-Seigneur 596, avec plusieurs compagnons. Ils firent un si grand progrès en la vigne du Seigneur, par la grâce de Dieu et par leurs travaux, que n'ayant pas assez de moissonneurs, ils députèrent vers Sa Sainteté, pour la supplier de leur en envoyer, afin de les aider en la grande moisson qu'ils avoient à faire. Saint Grégoire ne manqua pas aussitôt de leur envoyer un bon nombre de religieux, entre lesquels étoient saint Mélite, saint Juste et saint Paulin, avec des vases sacrés, des

habits sacerdotaux, des livres, et toutes sortes d'ornements propres pour le service de l'église; et comme ils devoient passer par la France, il les recommanda aux évêques de Toulouse, de Marseille, de Châlons, de Paris, de Rouen, et de quelques autres, par une épître qu'il leur adressa.

Ces saints personnages étant tous réunis en Angleterre, firent un merveilleux fruit par leurs prédications et par leur sainte vie, avec une grande consolation de tous les nouveaux chrétiens, qui demeurèrent assez en repos durant tout le règne d'Edelbert, leur premier roi chrétien. Mais aussitôt que Dieu l'eût appelé de ce monde en l'autre, Edward, son fils, lui succéda à la couronne, mais non pas à la piété, parce qu'étant idolâtre, les pauvres chrétiens eurent beaucoup à souffrir pendant la première année de son règne jusqu'à ce que l'an 614, il quitta l'idolâtrie et embrassa la religion chrétienne, au grand contentement des chrétiens. Depuis ce temps-là, la religion chrétienne prit un grand accroissement en Angleterre.

La nation de Northumbres, en Angleterre, entre York et l'Écosse, du côté nord, a reçu les fondements de la foi par les prédications de saint Paulin, qui avoit été l'un des disciples de saint Grégoire. Il arriva en ce temps-là que leur roi Edwin, qui étoit encore païen, demanda en mariage Edelbergue, qui étoit chrétienne, et sœur d'Edwal, roi de Cantorbéry. On lui fit réponse que cela ne se pouvoit faire, s'il ne lui donnoit la liberté de conscience. Ce qu'il lui accorda volontiers : de manière que sur ses promesses, elle lui fut envoyée, sous la conduite de saint Paulin, qui fut ordonné évêque d'York par saint Juste, archevêque de Cantorbéry, l'an 625.

Ce fut alors que ce grand saint commença, tant par ses prédications que par l'exemple de sa sainte vie, à travailler pour maintenir les chrétiens en leur religion, et pour attirer cette nation barbare à la connoissance et au culte du vrai Dieu, à quoi ne servirent pas peu les saints avis que donna le Pape Boniface V, au roi Edwin et à la reine Edelbergue par des lettres expresses.

L'année suivante, il arriva que Dieu préserva de la mort le roi

Edwin, que le roi des Saxons occidentaux avoit voulu faire assassiner par un homme qu'il avoit envoyé exprès ; afin de lui donner occasion de reconnoître l'aveuglement où il étoit, et que par son moyen tout son royaume reçût la lumière de l'Évangile. Dieu le visita encore par plusieurs autres accidents, et suscita Edelfride à lui faire une cruelle guerre ; si bien qu'étant pressé par les exhortations de saint Paulin, il reconnut que tant de malheurs qu'il recevoit en son Etat, étoient arrivés en punition de ses péchés. A la sollicitation de la reine son épouse, il abjura le paganisme et reçut le baptême le jour de Pâques, l'an 626. Tout son royaume fit comme lui : et à peine le saint évêque pouvoit-il satisfaire à l'administration du sacrement de baptême.

Bien que le roi eût commandé d'abattre les idoles, de ruiner leurs temples et de bâtir quantité d'églises, néanmoins, la ferveur de saint Paulin le portant promptement en diverses provinces du royaume, excita par ses prédications une telle haine de l'idolâtrie parmi les habitants, et un désir du christianisme si grand, que le plus souvent, faute d'église et de baptistère, il étoit contraint de leur conférer le baptême sur le bord des rivières. Les Anglois orientaux ressentirent aussi les effets du zèle qu'avoit saint Paulin pour la conversion de tout le monde. Car il vouloit arborer la croix de Jésus-Christ dans l'Angleterre orientale, aussi bien que dans l'occidentale. Il y convertit le roi et plusieurs autres grands seigneurs ; ensuite de quoi plusieurs églises y furent bâties à l'honneur de Dieu.

Le Pape Honorius I[er], qui succéda à Boniface V, ayant eu connoissance des grands travaux, des vertus et des mérites de saint Paulin, l'honora du manteau d'archevêque, qu'il lui envoya à la sollicitation du roi Edwin, et d'Honorius, archevêque de Cantorbéry. Il donna à ces deux archevêques anglois le pouvoir de faire en Angleterre ce qui étoit réservé au Saint-Siége : et au cas que l'un d'eux vînt à mourir, l'autre devoit le suppléer, avec pouvoir d'ordonner un évêque, sans qu'il fût nécessaire d'envoyer à Rome vers Sa Sainteté.

Peu de temps après, en cette même année, il arriva que les Bre-

tons ayant guerre contre les Anglois, le roi Edwin fut tué en bataille, et son armée entière mise en déroute. Ce fut alors que l'Église souffrit beaucoup ; de sorte que les affaires des Anglois étant réduits à un tel état, que la fuite seule pouvoit donner quelque espérance de salut. Saint Paulin s'enfuit à Cantorbéry avec la reine Edelbergue et ses enfants, où il fut honorablement reçu par l'archevêque Honorius.

Cependant l'Église de Rochester étant dépourvue de prélat, à cause que le sien avoit été submergé en mer en allant à Rome, saint Paulin en prit la charge et en fut fait évêque par les prières de l'archevêque et du roi. Il laissa la charge de son Église d'York à Jacques, diacre, qui la gouverna longtemps après. Enfin saint Paulin gouverna assez longtemps celle de Rochester, où il finit heureusement ses jours, le 10 octobre, l'an de Notre-Seigneur 644, ayant été honoré de la dignité d'évêque, l'espace de 19 ans et deux mois, selon Surius ; mais le cardinal Baronius dit 23 ans. Son corps fut inhumé en l'église de Saint-André à Rochester.

Sa vie est amplement rapportée par le vénérable Bède. Le Martyrologe romain fait une honorable mention de lui, comme aussi Usuard, Adon, Trithème et Molan : mais surtout le cardinal Baronius.

A Rome, saint François de Borgia, général de la Compagnie de Jésus, recommandable par l'austérité de sa vie, par le don d'oraison, qu'il avoit reçu de Dieu, le courage avec lequel il renonça aux grandeurs du siècle et le refus qu'il fit des premières dignités de l'Église. Nous avons raconté sa vie au 30 septembre.

En l'île de Candie, saint Pinyte, évêque très-distingué. Ce saint fut évêque de la ville de Cnose (aujourd'hui Ginosa), et vécut du temps de Marc-Antonin-Vère et Luce-Aurèle Commode, et il a laissé de ses écrits, comme dans un miroir, une image vivante de lui-même.

A Cologne, saint Géréon, martyr, avec trois cent dix-huit autres, qui, dans la persécution de Maximien, présentèrent patiemment leurs têtes au glaive pour la vraie religion.

Aux environs de la même ville, saint Victor et ses compagnons, martyrs.

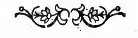
A Bonne, en Allemagne, saint Cassius et saint Florent, avec plusieurs autres martyrs.

A Nicomédie, saint Eulampe et sainte Eulampie, vierge, sa sœur, martyrs. Celle-ci ayant appris que son frère étoit tourmenté pour Jésus-Christ, s'avança au milieu de la foule, et l'ayant embrassé, s'associa à lui; ils furent jetés l'un et l'autre dans une chaudière d'huile bouillante, mais n'en ayant reçu aucune atteinte, ils consommèrent leur martyre en étant décapités avec deux cents autres qui, touchés de ce miracle, avoient cru en Jésus-Christ.

A Piombino en Toscane, saint Cerbonéi, évêque et confesseur, qui, au rapport de saint Grégoire, brilla par des miracles pendant sa vie et à sa mort.

A Vérone, aussi saint Cerbonéi, évêque.

A Capoue, saint Paulin, évêque.



ONZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Tarsque, saint Probe et saint Andronic, martyrs. — Saint Gomer, confesseur.

Saint Nicaise, premier évêque de Rouen, et ses compagnons, martyrs; martyre de saint Anastase, prêtre, et de ses compagnons; saint Sarmatte, martyr; saint Germain, évêque et martyr; saint Firmin, évêque d'Uzès; saint Kenny, abbé; saint Emilien; les saintes femmes Zénaïde et Philonille, sœurs; sainte Placidie, vierge.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS TARAQUE, PROBE ET ANDRONIC.

Les actes des saints martyrs Taraque, Probe et Andronic sont un des plus précieux monuments du courage de nos pères. Ils nous ont conservé dans une lettre adressée par les fidèles de la Cilicie à leurs frères d'Icône. Nous reproduisons en entier cet admirable récit, si propre à ranimer notre foi, et à nous faire rougir de honte en comparant notre foiblesse avec l'héroïsme de ces temps antiques (1).

Pamphile, Marcien, Lysias, Agathocle, Félix, Gemellus, Athénion, Taraque et Orose, à nos chers Frères Bassus, Bérulle, Timothée et Aquilus, et à tous les fidèles d'Icône, qui sont sanctifiés par la foi, et unis par la charité en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons eu soin de recueillir avec toute l'exactitude possible, ce qui s'est passé de plus remarquable dans la Cilicie à la mort de quelques martyrs, dont nous souhaiterions de pouvoir porter les chaînes, et nous vous en envoyons les actes, vous assurant en

(1) Nous suivons la traduction de Drouet de Maupertuy.

même temps que vous ne nous sauriez faire un plus grand plaisir que de les rendre publics. Au reste nous les avons tirés des registres du greffe criminel de Tarse, par l'entremise de Sabaste, l'un des exécuteurs de la haute justice de cette ville, qui nous en a obtenu la communication, moyennant la somme de deux cents deniers que nous lui avons donnés. Vous y verrez le commencement et la suite du martyre de ces hommes admirables, leur fin glorieuse et les prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer par eux pour sa propre gloire et pour notre édification. Nous vous supplions d'en vouloir faire part aux fidèles de la Pisidie et de la Pamphylie, afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit glorifié et que chacun de vous trouve, dans ce fidèle récit, un nouveau motif de s'animer à combattre, sous les auspices du Saint-Esprist, les ennemis de la vérité.

PREMIER INTERROGATOIRE.

Sous le neuvième consulat de Dioclétien, et le huitième de Maximien, le douzième des calendes de juin (le 21 mai), à Tarse, capitale de la Cilicie, Flavius Caïus Numérien Maxime, gouverneur de la province, tenant l'audience publique, le centenier Démétrius a dit :

— Seigneur, l'exempt Entolmius Palladius a amené de Pompéiople trois hommes de la secte impie des chrétiens, lesquels ont refusé d'obéir aux édits des empereurs : les voilà.

Le gouverneur Maxime dit alors à Taraque :

— Comment vous appelez-vous? car étant le plus vieux des trois, vous devez être interrogé le premier : répondez donc.

— Je suis chrétien, a répondu Taraque.

Maxime. Laissez-là cette impiété qui ne vous fait pas grand honneur, et dites-moi seulement votre nom.

Taraque. Je suis chrétien.

Maxime. Rompez-lui les mâchoires et dites-lui : Ne réponds pas aucune chose pour l'autre.

Taraque. C'est là mon vrai nom : si vous voulez savoir celui que j'ai reçu de mon père, je m'appelle Taraque, et à l'armée on me nommoit Victor.

MAXIME. De quelle profession, et de quel pays?

TARAQUE. Je suis soldat et Romain, et Claudiople, ville d'Isaurie, est le lieu de ma naissance, mais parce que je suis chrétien j'ai quitté le service.

MAXIME. Aussi bien ton impiété te dégrade, et te rend indigne de porter les armes : cependant je veux savoir comment tu as obtenu ton congé.

TARAQUE. Je l'ai demandé à Publion, mon capitaine, et il me l'a accordé.

MAXIME. Ecoute, j'ai pitié de ta vieillesse, mais il faut que tu obéisses aux ordres des maîtres, et je te promets que si tu le fais de bonne grâce, tu auras tout sujet d'être content de moi. Allons, viens, sacrifie aux dieux; nos princes leur sacrifient par toute la terre.

TARAQUE. Vos princes sont dans l'erreur.

MAXIME. Qu'on le frappe sur la bouche, pour avoir dit que les empereurs sont dans l'erreur.

TARAQUE. Oui, je l'ai dit, et je le dis encore; ils y sont. Et quoi, ne sont-ce pas des hommes?

MAXIME. Sacrifie à nos dieux, et laisse là tous ces détours.

TARAQUE. Je sers mon Dieu, et chaque jour je lui sacrifie, non le sang des victimes, mais un cœur pur; car Dieu n'a que faire de ces sortes de sacrifices sanglants.

MAXIME. Certainement j'ai pitié de ta vieillesse; renonce donc à toutes ces vaines superstitions et sacrifie à nos dieux; je te parle en ami.

TARAQUE. Je ne renonce pas comme cela à la loi de Dieu.

MAXIME. Approche, te dis-je, et sacrifie.

TARAQUE. Je ne commettrai pas cette impiété. J'ai trop de respect pour la loi de Dieu.

MAXIME. Avons-nous une autre loi, nous autres, tête dure?

TARAQUE. Oui sans doute, et c'est celle qui vous ordonne d'adorer du bois, des pierres, l'ouvrage de vos mains.

MAXIME. Frappez-le sur le cou, et dites-lui : Quitte ce vain entêtement où tu es.

TARAQUE. Je ne quitterai pas un entêtement qui sauve mon âme.

MAXIME. Je te le ferai bien quitter, et je te rendrai sage malgré toi.

TARAQUE. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira : mon corps est en votre puissance.

MAXIME. Otez-lui ses habits, et frappez-le à coups de verges.

TARAQUE. Vous avez le secret de me rendre un vrai sage ; je me trouve même fortifié par les plaies qu'on vient de me faire, et je sens en moi croître de plus en plus la confiance que j'ai en mon Dieu et en Jésus-Christ.

MAXIME. Méchant que tu es, comment peux-tu dire qu'il n'y a qu'un Dieu ? en voilà deux que tu viens de nommer ?

TARAQUE. Moi, je confesse celui qui est le vrai Dieu.

MAXIME. Tu dis que tu sers Dieu et Jésus-Christ.

TARAQUE. Fort bien : c'est que Jésus-Christ est Fils de Dieu, et un seul Dieu avec son Père, l'espérance des chrétiens, pour lequel nous souffrons, et par qui nous sommes sauvés.

MAXIME. Encore une fois, cesse de tenir tous ces vains discours, approche et sacrifie.

TARAQUE. Ce ne sont point là de vains discours, mais la vérité pure. J'ai soixante et six ans, et j'ai toujours vécu dans la connoissance et l'amour de cette vérité, jamais je ne m'en suis éloigné.

Le centenier Démétrius a dit :

— Pauvre homme ! aie compassion de toi-même, et sacrifie ; écoute-moi !

TARAQUE. Retire-toi, conseiller de Satan.

MAXIME. Ne perdons par le temps ; qu'on le charge de chaines, et qu'on le mène en prison.

Faites entrer celui qui suit.

Le centenier Démétrius dit alors :

— Seigneur, le voilà.

MAXIME. Comment vous appelez-vous ?

PROBUS. J'ai deux noms ; le plus noble est chrétien, et celui que les hommes me donnent est Probus.

MAXIME. Eh bien, Probus, votre famille, votre pays?

PROBUS. Mon père étoit originaire de Thrace, et je suis né à Sida, dans la Pamphylie. Ma famille n'est pas fort relevée, mais je suis chrétien.

MAXIME. Tu ne la releveras pas beaucoup avec ce nom, et il n'est nullement propre à faire fortune. Crois-moi, sacrifie aux dieux, c'est un moyen plus sûr; car je te promets en ce cas la faveur des empereurs, et mon amitié.

PROBUS. J'ai peu d'ambition, je me passerai fort bien de la faveur des empereurs, et je vous remercie de votre amitié. Je pouvois faire dans le monde une figure assez considérable; mais je fais si peu de cas de tous ces biens de la terre, que j'ai renoncé à tout pour servir mon Dieu.

MAXIME. Otez-lui ses habits, et donnez-lui cent coups de nerfs de bœuf.

Le centenier Démétrius : Aide-toi, mon ami, et ne te laisse pas mettre tout en sang.

PROBUS. Je vous abandonne mon corps : vos tourments me sont un agréable rafraîchissement.

MAXIME. Misérable, veux-tu toujours demeurer dans ton endurcissement, et ta folie est-elle incurable?

PROBUS. Je ne suis pas si fou que vous pensez; je crois même être plus sage que vous, et c'est parce que je ne sacrifie pas aux démons.

MAXIME. Tournez-le de l'autre côté, et frappez-le sur le ventre.

PROBUS. Seigneur Jésus, venez au secours de votre serviteur.

MAXIME. A chaque coups dites-lui : Où est-il, ce Jésus que tu appelles à ton secours?

PROBUS. Il m'a exaucé, n'en doutez point; il est ici, je sens qu'il me soutient, et une marque de sa protection c'est que tous vos tourments n'ont pu encore me faire condescendre à ce que vous voulez.

MAXIME. Regarde l'état où tu es : la terre est toute couverte de ton sang.

PROBUS. Sachez que plus mon corps souffre, plus mon âme se

sent soulagée ; et à mesure que l'un s'affoiblit, l'autre reprend de nouvelles forces.

MAXIME. Mettez-lui les fers aux pieds et aux mains, et qu'on ne permette à personne de le voir.

Le troisième, où est-il?

Le centenier Démétrius a dit

Seigneur, le voilà.

MAXIME. Dites votre nom.

ANDRONIC. Si vous voulez savoir le véritable, je vous dirai que c'est chrétien.

MAXIME. Vos ancêtres ne portoient pas ce nom-là : répondez donc juste.

ANDRONIC. Eh bien! pour vous satisfaire je vous apprends que je m'appelle Andronic.

MAXIME. Votre famille?

ANDRONIC. Elle n'est point des moindres d'Ephèse, et mon père y tient un des premiers rangs.

MAXIME. Voulez-vous m'en croire, laissez-là tous discours inutiles; ne faites pas comme ceux qui ont passé avant vous, ils ont fait les fous, mais leur folie leur coûte cher. Pour vous, si vous voulez suivre mon conseil, et je vous parle comme à mon fils, adorez nos dieux, rendez à nos princes l'honneur qui leur est dû, et ce sera en obéissant promptement à leurs ordonnances. Ils sont nos pères aussi bien que nos maîtres.

ANDRONIC. Vous les appelez vos pères, c'est le démon qui est votre père, vous êtes ses enfants, vous en faites les actions.

MAXIME. Jeune homme, n'abusez pas des égards que j'ai pour votre âge. J'ai là des supplices tout prêts.

ANDRONIC. Il est vrai, je suis jeune, si vous comptez mes années : mais mon âme a déjà atteint l'âge viril : elle en a toute la force et toute la maturité.

MAXIME. Eh! laissez-là tout ce verbiage, et sacrifiez, si vous voulez vous garantir des tourments, qu'une plus longue résistance ne manquera pas de vous attirer.

ANDRONIC. Croyez-vous que j'aie moins de bons sens que les

autres, et vous imaginez-vous que je veuille leur céder en courage ou en fidélité envers mon Dieu? Je vous déclare que me voilà prêt à souffrir tout ce que vous me voudez faire endurer.

MAXIME. Mettez-le tout nu, et l'étendez sur le chevalet.

Le centenier Démétrius : Avant de vous laisser déchirer ainsi misérablement, écoutez seulement un mot.

ANDRONIC. J'aime mieux perdre mon corps que mon âme. Faites ce que vous voudrez.

MAXIME. Sacrifiez, Andronic, et ne m'obligez pas à en venir à ces extrémités.

ANDRONIC. Je n'ai jamais sacrifié en ma vie, et je ne commencerai pas aujourd'hui : voulez-vous que je sacrifie à des démons?

MAXIME. Allons, il n'y a rien à faire avec lui; exécutez vos ordres.

Le geôlier Athanase : Eh! faites ce que le gouverneur demande de vous; j'ai deux fois votre âge, c'est ce qui me fait prendre la liberté de vous donner ce conseil.

ANDRONIC. Pour un homme que je crois sage, et qui a deux fois mon âge, vous me donnez-là un conseil admirable, de sacrifier à des pierres et à du bois; prenez-le pour vous si vous voulez.

MAXIME. Tu ne sais pas encore ce que c'est que de souffrir le fer et le feu; peut-être qu'après l'avoir éprouvé, tu renonceras à des chimères, qui ne te sauveront pas de nos mains.

ANDRONIC. Heureuses chimères! qui nous font mettre en Dieu toute notre espérance. C'est la sagesse du siècle qui donne la mort.

MAXIME. Qui t'a appris toutes ces extravagances?

ANDRONIC. La parole qui donne la vie, qui la conserve, et qui nous assure que nous ressusciterons un jour, suivant la promesse que Dieu nous a faite.

MAXIME. Défais-toi de ces folles imaginations, ou je te ferai tourmenter sans miséricorde.

ANDRONIC. Je suis entre vos mains, vous êtes ici le maître, faites ce qu'il vous plaira.

MAXIME. Ne l'épargnez donc pas.

ANDRONIC. Seigneur, qui êtes un Dieu juste, voyez ce que je

souffre injustement : on me punit comme si j'étois un homicide, et je n'ai rien fait.

MAXIME. Appelles-tu n'avoir rien fait que d'avoir foulé aux pieds les ordonnances des empereurs, et m'avoir bravé jusque sur mon tribunal ?

ANDRONIC. Je crois en Dieu, et je défends la vérité ; j'espère en sa bonté, voilà tout mon crime ; c'est pour cela que l'on me fait souffrir.

MAXIME. Ne nous vante point ta piété et ta religion ; tu en aurois en effet, si tu adorois les dieux que les empereurs adorent.

ANDRONIC. C'est impiété et non religion, que d'abandonner le culte du vrai Dieu pour adorer du bronze ou du marbre.

MAXIME. A ton compte, détestable que tu es, nos princes sont donc des impies ? Qu'on le retourne, et qu'on lui enfonce des pointes de fer dans les côtés.

ANDRONIC. Je suis en votre pouvoir, faites de moi ce que vous voudrez.

MAXIME. Prenez des morceaux de tuile, et frottez-en ses plaies.

ANDRONIC. Vous venez de donner à mon corps un grand soulagement.

MAXIME. Je veux te faire périr peu à peu.

ANDRONIC. Vos menaces ne me font point peur. L'esprit qui me conduit est meilleur que celui qui vous fait agir.

MAXIME. Mettez-lui au cou une grosse chaîne, et une autre aux pieds, et qu'on le garde soigneusement.

SECOND INTERROGATOIRE.

A Mopsueste, en Cilicie (1).

Flavius Caïus Numérien Maxime, gouverneur de Cilicie, tenant l'audience, a dit au centenier Démétrius : Qu'on fasse entrer les chrétiens, ces impies.

Le centenier Démétrius : Ils sont ici, seigneur.

(1) On y avoit transféré les saints martyrs à la suite du gouverneur. Ils furent de là conduits à Anazarbe.

Maxime. Je sais que la veillesse doit être respectée : mais c'est lorsque le bon sens et la sagesse l'accompagnent; ainsi Taraque, comme je veux croire, qu'ayant eu le loisir de faire des réflexions, vous avez changé de sentiments, et êtes disposé à obéir à nos princes, et à sacrifier aux dieux, je veux bien aussi vous assurer que je suis prêt à rendre à votre âge et à votre mérite, tout l'honneur qui est dû à l'un et à l'autre.

Taraque. Plût à Dieu, à ce Dieu qui est le seul et le vrai Dieu, que vos princes et tous ceux qui par complaisance ou par prévention suivent les mêmes erreurs, pussent sortir de l'étrange aveuglement où ils sont ; et qu'éclairés par la foi, ils pussent marcher à la faveur de ses lumières dans l'unique chemin qui mène à la vie.

Maxime. Brisez-lui les mâchoires avec une pierre, et dites-lui : Cesse d'être fou.

Taraque. Cette folie que vous me reprochez est une vraie sagesse, et votre prétendue sagesse n'est qu'une véritable folie.

Maxime. Tu n'a plus de dents, misérable, on vient de te les mettre en poudre; sauve du moins le reste.

Taraque. Quand vous me feriez hacher en mille pièces, je n'en serois que plus fort, parce que toute ma force vient de Dieu.

Maxime. N'importe, crois-moi, ce sera encore le meilleur pour toi de sacrifier.

Taraque. Si je croyois que cela me fût aussi avantageux que vous le dites, je n'endurerois pas de si grands tourments.

Maxime. Frappez-le encore sur la bouche, et dites-lui : Réponds.

Taraque. Vous m'avez fait rompre toutes les dents, et vous voulez que je réponde ?

Maxime. Insensé, après cela tu ne te rends pas encore: approche-toi donc enfin de l'autel, et sacrifie.

Taraque. Si vous m'avez ôté le moyen de parler, du moins avec facilité, vous n'avez pu m'ôter la parole intérieure, et mon âme n'en est que plus ferme et plus inébranlable.

Maxime. Homme maudit des dieux, je trouverai bien le secret de chasser ta folie ; qu'on apporte un brasier avec du charbon bien

allumé, et tenez-lui les mains dedans jusqu'à ce qu'elles soient brûlées.

TARAQUE. N'est-ce que cela? Votre feu est peu de chose: il en est un que je crains bien plus: c'est le feu éternel.

MAXIME. Voilà tes mains toutes rôties; n'est-il pas temps que tu deviennes sage? Viens donc sacrifier.

TARAQUE. Vous me parlez comme si vous m'aviez déjà fait consentir à ce que vous voulez de moi, et que votre cruauté m'eût ôté la force de vous résister davantage; je n'en suis pas encore là, Dieu merci, et vous n'avez qu'à continuer, j'ai de quoi vous mener loin.

MAXIME. Suspendez-le par les pieds, la tête en bas, et allumez dessous du feu qui fasse beaucoup de fumée.

TARAQUE. Ton feu n'a pu me faire peur, et tu prétends m'intimider par ta fumée?

MAXIME. Sacrifieras-tu à présent?

TARAQUE. Gouverneur, tu peux sacrifier si tu veux, pour moi je ne le ferai pas.

MAXIME. Apportez du vinaigre et du sel, et jetez-lui-en dans les narines.

TARAQUE. Ton vinaigre n'est pas fort, et rien n'est plus fade que ton sel.

MAXIME. Mêlez-y de la moutarde, et frottez-lui-en le nez.

TARAQUE. Je t'avertis que tes bourreaux te trompent, et qu'ils m'ont donné du miel pour de la moutarde.

MAXIME. En voilà assez pour cette séance; j'imaginerai cependant quelque nouveau tourment; il ne sera pas dit que j'aie le démenti de cette affaire-ci; il faudra bien que tu quittes ta folie.

TARAQUE. Soit, tu me trouveras toujours prêt à te répondre.

MAXIME. Otez-le de là, et ramenez-le en prison.

— A un autre.

Le centurion Démétrius a dit alors:

— Seigneur, voilà Probus.

MAXIME. Eh bien Probus, avez-vous pensé à vous? Etes-vous guéri de cette folie, et ne venez-vous pas dans le dessein de sacri-

PROBUS. Vous me revoyez, portant dans le cœur une nouvelle audace; les tourments que j'ai soufferts, n'ont fait que me rendre plus fort et plus vigoureux, n'ont servi qu'à endurcir mon corps, et je me sens une fermeté à l'épreuve de tous ceux que vous pouvez me faire endurer. Ni vous, ni vos princes n'obtiendrez jamais de moi, que je sacrifie à des dieux que je ne connois pas. J'ai mon Dieu dans le ciel: je le sers, je l'adore; mais je ne sers, je n'adore que lui.

MAXIME. Quoi, misérable, les dieux que nous adorons, ne sont pas des dieux vivants aussi bien que le tien?

PROBUS. Quoi! des pierres, du bois, l'ouvrage d'un statuaire, ce sont là des dieux vivants? Gouverneur, vous ne savez ce que vous faites, quand vous sacrifiez à ces sortes de divinités.

MAXIME. Méchant homme, tu as l'insolence de dire que je ne sais pas ce que je fais, quand j'adore les dieux immortels?

PROBUS. Que ces dieux immortels qui n'ont fait ni le ciel ni la terre, périssent à jamais.

MAXIME. Ecoute, Probus, toutes ces finesses ne te serviront de rien; sacrifie, si tu veux que je te sauve la vie.

PROBUS. Je ne puis sacrifier à plusieurs dieux; un seul Dieu est le vrai Dieu; je l'adore, et je l'adorerai.

MAXIME. Eh bien! viens, ne sacrifie qu'à Jupiter, le grand dieu, et je te dispense de sacrifier aux autres.

PROBUS. J'ai un Dieu dans le ciel, je ne crains et n'adore que lui. Je vous l'ai déjà dit tant de fois; ceux que vous appelez des dieux, ne sont rien moins que des dieux.

MAXIME. Et moi je te dis encore une fois, sacrifie à Jupiter, le dieu tout-puissant.

PROBUS. N'avez-vous pas de honte d'appeler dieu, celui à qui les adultères, les incestes, et d'autres crimes encore plus énormes ne coûtent rien?

MAXIME. Frappez-lui la bouche avec une pierre, pour avoir blasphémé.

Probus. Pourquoi me frappe-t-on pour cela ? Est-ce que j'avance une chose, ou nouvelle, ou fausse ? Ceux qui sacrifient à Jupiter parlent-ils autrement ? Vous-même ne l'avez-vous jamais dit ?

Maxime. Il faut que j'arrête ces saillies : Qu'on fasse rougir une plaque de fer, et qu'on la lui mette sous la plante des pieds.

Probus. Ce feu-là n'a aucune chaleur, et je ne le sens pas.

Maxime. Laissez là plaque plus longtemps au feu, et ne l'en retirez point qu'elle ne soit toute rouge.

Probus. Elle commence à être un peu échauffée.

Maxime. Qu'on l'attache donc sur le chevalet et qu'on le batte avec des lanières de cuir cru, jusqu'à ce que ses épaules soient toutes rouges de sang.

Probus. Tout cela ne me fait rien ; mais inventez quelque chose de nouveau, et faites-en l'épreuve, vous reconnoîtrez la puissance du Dieu qui est en moi, et qui me fortifie.

Maxime. Rasez-lui la tête, et mettez dessus des charbons ardents.

Probus. Vous m'avez fait brûler la tête et les pieds, et cela n'a servi qu'à faire éclater le pouvoir et la bonté du Dieu que j'adore, et à vous convaincre de votre impuissance. Je sers mon Dieu qui me sauvera, et non vos dieux, qui ne peuvent que perdre ceux qui s'attachent à eux.

Maxime. Est-ce que tous ceux qui sont ici, et qui servent les dieux sont perdus ? Ils sont heureux, au contraire, ils sont honorés des empereurs, et aimés des dieux mêmes, au lieu que par ta désobéissance, tu es en horreur à tout le monde.

Probus. Tous ceux que vous dites périront infailliblement, s'il ne font pénitence, puisque, contre le témoignage de leur conscience, ils ont abandoné le Dieu vivant pour adorer des idoles.

Maxime. Achevez de lui rompre les mâchoires, afin qu'il ne dise plus un Dieu, mais des dieux.

Probus. Méchant juge, juge inique, tu me fais casser les dents, et défigurer tout le visage, parce que je dis la vérité.

Maxime. Tu n'en seras pas quitte pour tes dents, je te ferai encore couper cette langue qui profère tant de blasphèmes

vous. Tu me feras couper la langue ; mais pourras-tu m'ôter la parole intérieure et immortelle, que Dieu entendra toujours malgré toi?

MAXIME. Remettez-le en prison, et que le troisième approche.

Le centenier Démétrius a dit : Seigneur, le voilà.

MAXIME. Ceux qui ont été interrogés avant vous, Andronic, ont paru vouloir d'abord persister dans leur première opiniâtreté. Mais qu'ont-ils gagné à cela? Des coups et de la confusion ; et il a fallu, après avoir essuyé bien des tourments, qu'ils se soient enfin rendus, et nous les avons, quoiqu'à grande peine, faits résoudre à se convertir. Cependant ils ne laisseront pas de recevoir d'assez grandes récompenses, qu'on tâchera de leur procurer. C'est donc à vous à prendre votre parti de bonne heure, puisqu'il faut, tôt ou tard, en venir là, et que vous ne pouvez plus vous dispenser d'obéir aux empereurs, et de sacrifier aux dieux ; faites-le de bonne grâce, vous y trouverez votre avantage. Mais pour peu que vous fassiez de résistance, je jure par les dieux, et par les invincibles empereurs, que vous ne sortirez point de mes mains cette fois-ci, sans y laisser la vie.

ANDRONIC. Imposteur! pourquoi entreprends-tu de me tromper? Crois-tu me pouvoir persuader aisément que tu as reçu du ciel la puissance de tourner les volontés à ta fantaisie? Tu mens impudemment, quand tu m'assures que ceux dont tu parles, ont renoncé le vrai Dieu ; je sais qu'ils n'ont eu garde de consentir à ton impiété. Mais quand cela seroit, penses-tu trouver en moi la même facilité? Ne t'y attends pas : le Dieu que j'adore, m'a revêtu des armes de la foi. Et Jésus-Christ, mon Sauveur, m'a fait part de sa puissance ; c'est ce qui fait que je parois ici sans craindre ni ton pouvoir, ni celui de tes maîtres, ni celui de tes dieux. Après cela, expose à mes yeux et éprouve, si tu veux, sur mon corps, tous les tourments que tu as pu inventer.

MAXIME. Attachez-le à deux pieux et frappez-le de toute votre force à coups de nerfs de bœuf.

ANDRONIC. Il n'y a rien là de nouveau ni d'extraordinaire, ce supplice-là est très-commun.

Le geolier Athanase. Tu as le corps tout en sang et tu comptes cela pour rien.

Andronic. Celui qui croit en Dieu et qui l'aime, compte cela pour peu de chose.

Maxime. Semez du sel menu sur toutes ses plaies.

Andronic. Ordonne, je te prie, qu'on ne l'épargne pas, afin qu'étant confit au sel, je puisse, sans me corrompre, résister plus longtemps à ta cruauté.

Maxime. Retournez-le sur le ventre, et renouvelez ses premières plaies, qui ne doivent pas encore être refermées; refrappez dessus.

Andronic. Oui, frappez hardiment, celui qui m'a déjà guéri me guérira encore.

Maxime, en s'adressant aux gardes de la prison: Coquins, ne vous avois-je pas défendu de le laisser voir à qui que ce soit, et de permettre qu'on touchât à ses plaies : cependant vous voyez...

Pégase, l'un des guichetiers : Je proteste à votre excellence, que personne n'y a mis d'appareil; qui que ce soit même ne lui a parlé; on l'avoit mis pour cela dans le cachot le plus reculé; je veux perdre la tête, si je ne dis la vérité à votre grandeur.

Maxime. Mais par quel enchantement ses plaies se trouvent-elles guéries?

Le guichetier. Je jure par votre haute naissance, que je n'en sais rien.

Andronic. Le médecin qui y a mis la main n'est pas moins habile que charitable. Pauvres aveugles que vous êtes, vous ne le connoissez pas. Ce n'est pas avec des herbes ou des poudres qu'il guérit, mais avec une seule parole. Il est au ciel, et il est présent partout.

Maxime. Toutes ces vaines imaginations que tu nous débites-là, ne te serviront pas de grand chose. Sacrifie plutôt aux dieux, ou tu es perdu sans ressource.

Andronic. Ecoute, je ne suis pas à deux paroles; ce que j'ai une fois dit, je le dirai toujours : Suis-je un enfant qu'on amuse, ou qu'on intimide comme on veut?

Maxime. Ne crois pas que je veuille te céder la victoire.

…RONIC. Tu ne triompheras pas de moi si facilement que tu …imes.

…XIME. Il ne sera pas dit que mon tribunal relève de toi.

…RONIC. Il ne sera pas dit que Jésus-Christ relève de ton tri-…

…XIME. Qu'on me tienne prêt pour la première séance de nou-…x supplices.

TROISIÈME INTERROGATOIRE.

A Anazarbe, en Cilicie.

…avius Caïus Numérien Maxime, gouverneur de Cilicie, tenant …dience a dit : Qu'on fasse entrer ces impies, les chrétiens.

…e centenier Démétrius : Seigneur, les voici.

…AXIME. Avouez la vérité, Taraque, n'est-il pas vrai que les …ines, les fouets et les autres tourments, ne vous paroissent plus …ignes de mépris? Suivez donc mon conseil, renoncez à votre im-…té, dont vous n'avez retiré aucune utilité jusqu'ici, et sacrifiez … dieux, qui sont les maîtres de la nature et de la fortune.

…TARAQUE. Vous ne me persuaderez jamais que le monde soit …uverné par des dieux qui sont condamnés à des tourments …rnels. Moi, j'irois leur sacrifier pour être éternellement brûlé …c eux?

…MAXIME. Ne cesseras-tu pas de blasphémer : ô le plus méchant … tous les hommes! Ou t'imagines-tu qu'après m'avoir poussé à …ut par tes insolents discours, tu en seras quitte pour perdre la …e?

…TARAQUE. Plût à Dieu! je ne languirois pas longtemps, et le …mbat seroit bientôt fini. Cependant, faites ce qu'il vous plaira; …us le combat de la foi sera long et pénible, plus la couronne de …oire qui en doit être le prix sera riche et éclatante.

…MAXIME. C'est à quoi, suivant toutes les lois, les scélérats comme … doivent s'attendre.

…TARAQUE. Ce que vous dites là est contre le bon sens et la raison; …est vrai que les lois condamnent à mourir ceux qui ont commis …elque crime, mais les chrétiens qui sont innocents, et qui souf-

frent uniquement pour la cause de Dieu, bien loin que les lois les jugent dignes de mort, elles leur font espérer, au contraire, de recevoir une récompense infiniment glorieuse.

MAXIME. Quelle récompense peuvent attendre des impies, qui meurent dans leur impiété et leur malice?

TARAQUE. Ce n'est pas à vous à vous informer de la manière dont Dieu récompense ses serviteurs dans le ciel; ces choses passent votre intelligence, et vous n'êtes pas dignes d'en être instruits : pour nous, qui avons le bonheur de l'être, nous souffrons avec joie tout ce que votre rage emploie contre nous de tourments et d'efforts.

MAXIME. Tu n'es qu'un misérable déserteur, et tu me parles comme si tu étois mon égal.

TARAQUE. Il est vrai que je ne suis pas votre égal, mais je suis de condition libre, et je puis parler librement à toute la terre, personne ne m'en peut empêcher; car celui qui me fait parler, c'est Dieu même.

MAXIME. Je t'en empêcherai bien, moi.

TARAQUE. Je vous en défie, moi, et le diable votre père.

MAXIME. Finissons, choisis, ou de sacrifier aux dieux, ou d'éprouver les tourments les plus affreux.

TARAQUE. Dans le premier et le second interrogatoire, j'ai confessé que j'étois chrétien, et je proteste encore la même chose. Croyez que si je pouvois en conscience sacrifier, je le ferois.

MAXIME. Mais quel avantage tireras-tu de ton obstination? Je vais te faire tourmenter de la manière la plus effroyable; tu te repentiras alors de ta folie, mais il n'en sera plus temps.

TARAQUE. Si j'avois à me repentir, je n'attendrois pas à présent, je l'aurois fait dès la première torture que j'ai soufferte, ou du moins à la seconde; mais, grâces à Dieu, je me sens assez fort pour résister à la troisième. Faites donc ce que vous voudrez, je suis en votre puissance.

MAXIME. Liez-le, attachez-le; c'est un fou, un furieux.

TARAQUE Je le serois en effet, si je faisois ce que vous demandez de moi.

XIME. Te voilà étendu sur le chevalet; obéis, et sacrifie avant e t'abandonne aux bourreaux.

RAQUE, Je pourrois alléguer mon privilége, et le rescrit de étien, qui défend à tous juges de faire souffrir aux soldats s sortes de peines. Mais de peur que vous ne soupçonniez en quelque affoiblissement, je ne me servirai point de mon droit, ne réclamerai point contre la violation que vous faites des ogatives de la milice.

AXIME. Tout soldat qui refuse de sacrifier pour le salut des em-reurs perd son privilége; et comment oses-tu t'en prévaloir, es, après avoir déserté?

ARAQUE. Pourquoi vous échauffez-vous si fort? Je vous dis de e ce que vous voudrez.

MAXIME. Ne crois pas que je t'expédie en un moment; je te veux e mourir d'une mort lente; puis je ferai jeter ton corps aux ens.

TARAQUE. Que ne le faites-vous donc, qui vous retient? Vous vez que des paroles.

MAXIME. Je vois ce qui te flatte; tu espères que quelques dévotes ndront après ta mort recueillir tes reliques, et embaumer ton rps; j'y mettrai bon ordre.

TARAQUE. Fais ce que tu voudras de mon corps, je te l'aban-nne mort ou vif.

MAXIME. Sacrifie aux dieux.

TARAQUE. Je t'ai déjà dit vingt fois que je ne sacrifierois ni à eux, ni à déesses.

MAXIME. Fendez-lui les lèvres, découpez-lui tout le visage.

TARAQUE. tu as rendu mon visage hideux; mais mon âme n'en t que plus belle. Je suis prêt à recevoir tous les coups que tu oudras me porter : je ne les crains pas, je suis armé d'armes di-ines.

MAXIME. Où sont-elles ces armes, homme maudit? Tu es nu, tu s tout couvert de plaies, et tu dis que tu es armé.

TARAQUE. Oui je le suis; mais tu n'en aperçois rien; parce que es aveugle.

MAXIME. Je te laisse tout dire; tu fais tout ce que tu peux pour me mettre en colère, afin que je te fasse mourir.

TARAQUE. Quoi, je te veux mettre en colère, parce que j'ai dit que tu ne pouvois voir mes armes? C'est que pour les voir il faut avoir le cœur pur, et le tien est souillé, aussi bien que tes mains, du sang des serviteurs de Dieu.

MAXIME. Tu n'es qu'un fourbe.

TARAQUE. Je ne suis point un fourbe : car je n'adore pas les démons, qui sont des trompeurs, mais le Dieu vivant, le Dieu de la vérité, qui met dans ma bouche toutes celles que je dis.

MAXIME. Des vérités? Ce ne sont que des illusions. Sacrifie, te dis-je, et délivre-toi par ce moyen de l'effroyable misère, où tu t'es si imprudemment engagé.

TARAQUE. Me crois-tu si peu sensé, que je mette ma confiance en un dieu qui n'a pas le pouvoir de me rendre éternellement heureux? Pour toi, tu fais tout ton bonheur de conserver ton corps; mais pour ton âme, tu ne t'en mets guère en peine.

MAXIME. Qu'on fasse chauffer des pierres pointues, que toutes embrasées on les lui enfonce sous les aisselles.

TARAQUE. Tout cela ne me fera pas changer; Taraque le serviteur de Dieu n'adorera jamais les abominations qu'adore Maxime.

MAXIME. Qu'on lui coupe les oreilles.

TARAQUE. Mon cœur n'en sera pas moins attentif à la parole de Dieu.

MAXIME. Arrachez-lui la peau de la tête, puis couvrez-la toute de charbons allumés.

TARAQUE. Commande qu'on m'écorche tout vif, tu verras si j'en serai moins attaché à mon Dieu.

MAXIME. Enfoncez-lui pour la seconde fois des pierres aiguës toutes brûlantes sous les aisselles.

TARAQUE. Dieu du ciel, jetez ici-bas les yeux, et jugez ma cause.

MAXIME. Quel Dieu appelles-tu là à ton secours?

TARAQUE. Un Dieu que tu ne connois pas.

MAXIME. Qu'on le ramène en prison, jusqu'aux jours des spectacles.

Qu'un autre se présente.

Le centenier Démétrius a dit :

Seigneur, le voici.

MAXIME. Il s'agit ici, Probus, de votre intérêt : n'allez point vous précipiter inconsidérément dans des tourments dont vous avez déjà éprouvé la rigueur. Que l'exemple de ceux qui ont comparu avant vous, vous rende sage, et n'achetez pas comme eux un repentir si amer. Venez et sacrifiez aux dieux, et laissez-moi le soin du reste : je vous engage ma parole que vous aurez tout sujet de vous louer, et des dieux et de nous.

PROBUS. Gouverneur, sachez que nous n'avons tous qu'un même sentiment; parce que nous n'adorons tous qu'un même Dieu, qui est le véritable : n'espérez donc pas de nous en voir changer, nous vous dirons toujours la même chose. Vous avez cru que vos promesses pourroient nous ébranler, elles n'ont produit aucun effet sur nous; et lorsque vous avez employé la violence, vos supplices ne vous ont pas mieux réussi. Vous me voyez donc aujourd'hui plus ferme dans ma première résolution, et plus inébranlable que jamais.

MAXIME. Vous l'avez prise de concert, cette résolution, et je vois bien que vous vous accordez tous trois à traiter nos dieux de divinités de rien.

PROBUS. Vous ne vous trompez pas, et nous sommes tous d'accord à tenir ferme pour la vérité.

MAXIME. Avant que je te fasse sentir les justes effets de ma colère, je veux bien t'avertir de penser à toi sérieusement; crois-moi, préviens-les, ils seront terribles.

PROBUS. Croyez vous-même ce que je vais vous dire : c'est que ni vous, ni vos dieux, ni ceux qui vous ont donné tant de pouvoir sur nous, ne pourrez jamais avec tous vos efforts arracher de nos cœurs le respect et l'amour que nous avons pour Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, dont nous confessons hautement le nom; ni nous faire manquer à la fidélité que nous lui devons et que nous lui avons jurée.

MAXIME. Liez-le, et le suspendez par les pieds.

PROBUS. Tu ne cesseras point d'être cruel pour plaire à tes démons, et tu te fais honneur de leur ressembler.

MAXIME. Aimes-tu si fort à souffrir? Envisage les maux que tu te prépares, et songe que tu as un corps qui est sensible?

PROBUS. Fais ce que tu voudras; ce que j'ai déjà enduré m'a trop fait de plaisir, pour ne pas souhaiter d'en souffrir davantage.

MAXIME. Faites chauffer des pierres qui soient tranchantes, et faites-lui en des incisions dans les côtés : cela lui fera peut-être passer sa folie.

PROBUS. Plus je te semble insensé, et plus je parois sage aux yeux de Dieu.

MAXIME. Remettez les pierres dans le feu, et qu'on lui en fasse de longues taillades sur les épaules.

PROBUS. Mon corps est en ta puissance. Que le Seigneur du ciel et de la terre daigne considérer l'humilité de mon cœur et ma patience.

MAXIME. Ce Dieu que tu invoques, c'est lui qui t'a livré à mon pouvoir.

PROBUS. Le Dieu que j'invoque aime les hommes, et ne veut point leur mort.

MAXIME. Ouvrez-lui la bouche, et qu'on lui verse dedans du vin des libations; et qu'on lui fasse avaler de la chair des victimes.

PROBUS. Voyez, seigneur, l'extrême violence que je souffre, et jugez selon votre justice.

MAXIME. Eh bien! tu as essuyé une infinité de tourments pour ne pas sacrifier; et tu viens cependant de participer au sacrifice.

PROBUS. Ne porte pas si haut ta prétendue victoire; l'avantage n'est pas grand pour toi, de m'avoir fait goûter, malgré moi, de ces offrandes abominables.

MAXIME. Qu'importe, tu en as bu, tu en as mangé, le plus fort est fait; achève, afin que je te mette en liberté.

PROBUS. A Dieu ne plaise, que tu puisses jamais vaincre ma résistance, et souiller la pureté de ma foi. Mais sache que quand tu ferois verser dans ma bouche tout le vin des offrandes, cela ne se

point capable de donner la moindre atteinte à l'intégrité de l'âme. Dieu voit la violence qu'on me fait, et il sait que je ne donne aucun consentement à ces abominations.

Maxime. Chauffez encore des pierres pointues, et lorsqu'elles seront toutes rouges, qu'on lui en cautérise les jambes.

Probus. L'enfer et ses ministres n'ont aucun pouvoir sur la liberté des serviteurs de Dieu.

Maxime. Il n'y a pas un endroit sur tout ton corps qui ne soit une plaie; misérable, qu'espères-tu?

Probus. Je l'ai livré aux tourments, ce corps, pour en garantir mon âme.

Maxime. Faites rougir de gros clous, et qu'on lui en perce les mains.

Probus. O mon Sauveur! je vous rends grâces de ce que vous m'associez à vos souffrances.

Maxime. Tant de tourments te rendent vain.

Probus. Trop de puissance t'aveugle.

Maxime. Insolent, est-ce là le respect qui est dû à moi et aux dieux très-saints et très-bons dont je prends le parti?

Probus. Plût à Dieu que ton âme ne fût pas aveugle, et qu'au milieu des ténèbres tu ne crusses pas être environné de lumière.

Maxime. Oui, parce que je t'ai laissé les yeux, tu oses m'imputer je ne sais quel aveuglement imaginaire.

Probus. Tu peux me les faire arracher; je n'en verrai pas moins clair.

Maxime. Il faut te satisfaire.

Probus. Il ne faut pas en demeurer simplement aux menaces, mais en venir aux effets: ne crains rien, je n'en serai pas plus triste.

Maxime. Piquez-lui les yeux avec des aiguilles, et que leurs pointes lui ôtent peu à peu l'usage de la lumière.

Probus. Me voilà aveugle; tu m'as fait perdre les yeux du corps; essaye si tu auras aussi le pouvoir de m'ôter ceux de l'âme.

Maxime. Tu raisonnes encore, et te voilà dans d'éternelles ténèbres.

Probus. Si tu connoissois celles où ton âme est plongée, tu te croirois bien plus malheureux que moi.

Maxime. Tu n'as plus qu'un souffle de vie, et tu ne cesses de parler.

Probus. Tant qu'un peu de chaleur animera ce reste de corps que tu m'as laissé, je ne cesserai de parler de mon Dieu, de le louer, de lui rendre grâces.

Maxime. Quoi, tu espères vivre après tous ces tourments? où t'es-tu mis dans l'esprit que je te laisserois mourir paisiblement?

Probus. Moi, je n'attends rien de toi qu'une mort cruelle, et je ne demande rien à mon Dieu que la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans la confession de son saint Nom.

Maxime. Je te laisserai languir et miner à la douleur, ainsi qu'un scélérat comme toi le mérite.

Probus. Tu feras ce qu'un tyran a coutume de faire lorsqu'il a la puissance en main, et qu'il trouve des hommes aussi méchants que lui pour lui obéir.

Maxime. Otez-le de là, et remenez-le en prison; qu'on prenne bien garde surtout qu'aucun de leurs compagnons ne leur parle et ne les viennent féliciter sur ce qu'ils appellent leur victoire. Je les réserve pour les prochains spectacles. Qu'on fasse entrer Andronic; c'est le plus déterminé des trois.

Le centenier Démétrius a dit : Seigneur, le voici.

Maxime. Il est temps de penser à vos affaires, Andronic; vous êtes-vous bien consulté; et d'un sens rassis avez-vous considéré qu'il est de la dernière conséquence pour vous de reconnoître les dieux? ou, ce que je n'ose croire, seriez-vous encore assez ennemi de vous-même, pour persévérer toujours dans votre première opiniâtreté? laquelle, après tout, ne peut que vous être funeste. Allons, rendez-vous, faites ce qu'on souhaite de vous, sacrifiez aux dieux; ils vous rendront avec usure l'honneur qu'ils recevront de vous. N'attendez pas au reste que j'aie pour vous la moindre condescendance, pour peu que vous marquiez encore d'éloignement d'une chose si juste et si raisonnable. Approchez-vous de l'autel, sacrifiez, et votre vie est en sûreté.

ANDRONIC. Tyran, homme dévoué au mensonge; tu montres ton naturel féroce et inhumain; et je l'entrevois à travers tes ces paroles artificieuses. Ne crois pas pouvoir me surprendre, je suis inébranlable dans la confession que je fais d'un seul Dieu. J'opposerai à ta cruauté une parole invincible, et à l'injustice de tes pensées, la force que Dieu me donnera pour les combattre. Je t'apprendrai que la vertu est de tous les âges, et que la prudence peut quelquefois être celle de la jeunesse.

MAXIME. Est-ce accès de folie, ou possession du démon, qui te fait parler ainsi?

ANDRONIC. Ni l'un, ni l'autre; cela pourroit être, si je consentois à ce que tu me proposes. Mais toi-même, si l'on en juge par tes actions, qu'es-tu autre chose qu'un démon détestable?

MAXIME. Tes deux compagnons faisoient comme toi les courageux avant la torture; ce n'étoit que bravades, que paroles fières et hautaines : mais rien de plus souple, mais rien de plus soumis après que je les eus mis à la raison par le moyen des tourments. Ils n'ont plus fait de difficultés de sacrifier aux dieux et aux empereurs mêmes.

ANDRONIC. Voilà justement parler en franc adorateur du dieu du mensonge, et je reconnois à ce que tu viens d'avancer avec une insigne fausseté, que les hommes sont tels que les dieux qu'ils servent. Que Dieu te juge, ouvrier d'iniquité.

MAXIME. Je consens de passer pour tel, si je n'abaisse ton insolent orgueil.

ANDRONIC. Tu ne me fais point de peur. Je t'attends de pied ferme; et, couvert du nom du Seigneur, j'essuierai sans pâlir le feu de ta colère.

MAXIME. Faites des rouleaux de papier, mettez-y le feu, et brûlez-lui le ventre avec.

ANDRONIC. Quand tu me ferois jeter au milieu des flammes, ta victoire n'en seroit pas plus assurée, pourvu que je respirasse encore; ne vois-tu pas que mon Dieu combat pour moi?

MAXIME. Quoi, tu me résisteras toujours?

ANDRONIC. Oui, tant que je vivrai. Fais-moi donc mourir promp-

tement, si tu veux vaincre; c'en est pour toi l'unique moyen.

MAXIME. Qu'on fasse rougir au feu des poinçons, et qu'on les lui enfonce entre les doigts.

ANDRONIC. Ennemi déclaré de Dieu, ton âme, livrée au démon, en est toute possédée : tes pensées sont celles de ce malheureux esprit; tu n'agis que par le mouvement qu'il te donne, et ses sentiments sont les tiens. Tu crois peut-être que cela me causera quelque crainte : point du tout : apprends que je n'ai au contraire pour toi que du mépris, et c'est Jésus-Christ lui-même qui me l'inspire.

MAXIME. Ne parles-tu pas là de cet homme que Ponce-Pilate fit punir?

ANDRONIC. Tais-toi, esprit immonde, et que ta bouche impure et sacrilége se garde bien d'oser prononcer ce nom adorable. Il te l'auroit peut-être été permis, si tu ne t'en étois rendu indigne par tant de cruautés que tu exerces sur ses serviteurs, mais ne l'espère plus; car tu ne t'es pas contenté de te perdre toi seul par ces horribles excès où tu te portes chaque jour, tu en as encore voulu perdre beaucoup d'autres, que tu as rendus complices de tes crimes, quoique souvent malgré eux.

MAXIME. Tais-toi, quel avantage tires-tu de croire et d'espérer en cet homme que tu nommes Christ?

ANDRONIC. Quel avantage? Ah! très-grand, une récompense infinie. Il me tiendra compte de tout ce que je souffre maintenant pour lui.

MAXIME. Ne t'attends pas au moins à mourir du premier coup, et je veux même t'épargner jusqu'au jour des spectacles, afin que, moins affoibli par les tourments, tu sois plus sensible aux morsures des bêtes : tu te verras alors dévorer les membres l'un après l'autre, par ces cruels animaux, et j'en laisserai ton âme longtemps spectatrice, avant de lui permettre d'abandonner ton corps.

ANDRONIC. A quel excès de fureur et de rage souffres-tu que le démon porte la tienne? Tu es plus inhumain que les tigres, et plus altéré de sang que les meurtriers les plus déterminés. Tu n'as point d'horreur de faire périr des hommes, tes semblables, que

nne n'accuse; qui sont innocents, qui ne t'ont jamais fait de

MAXIME. Ouvrez-lui la bouche, et faites-lui prendre du vin qui a offert aux dieux.

ANDRONIC. Voyez, Seigneur, la violence qu'on me fait.

MAXIME. Que prétends-tu faire à présent ? Tu n'as pas voulu sa-ier aux dieux, et tu viens de goûter des offrandes prises sur autel; te voilà initié à leurs mystères.

ANDRONIC. Tyran, sache que l'âme n'est point souillée, lorsque corps est forcé de faire une chose qu'elle condamne. Dieu, qui noit les plus secrètes pensées du cœur, sait que le mien n'a pas senti à cette abomination.

MAXIME. Jusques à quand te laisseras-tu infatuer de toutes ces imes imaginations ? Elles ne te sauveront pas de mes mains.

ANDRONIC. Quand Dieu le voudra, il saura bien trouver le moyen m'en tirer.

MAXIME. Autre extravagance ! Je te ferai couper cette langue i débite tant de sottises. Tu abuses de ma patience; et ma mo-ration, je le vois bien, ne sert qu'à entretenir ta vanité.

ANDRONIC. Eh bien ! je te demande par grâce de me faire couper ette langue et ces lèvres, qui ont été, à ce que tu crois, souillées u vin offert aux idoles.

MAXIME. Tu as beau dire, tu as goûté du sacrifice.

ANDRONIC. Puisses-tu être confondu, tyran détestable, et tous eux qui t'ont donné le pouvoir de faire tant de mal, si jamais on eut reprocher à Andronic d'avoir consenti à ton impiété: mais oi, qu'il te souvienne de la violence que tu fais aux serviteurs de Dieu; que ce Dieu tout-puissant nous juge.

MAXIME. Méchant, tu oses faire des imprécations contre nos très-pieux et très-cléments empereurs, à qui nous devons la paix et la tranquillité dont nous jouissons.

ANDRONIC. Oui, je maudis mille et mille fois ces tyrans altérés de sang, qui s'en enivrent, et en ont inondé toute la terre. Que Dieu étende sur eux son bras vengeur, qu'il les écrase, qu'il les couvre des flots de sa colère, qu'il les abîme, afin qu'eux et leurs

semblables apprennent ce que c'est que de s'attaquer aux serviteurs de ce Dieu redoutable.

MAXIME. Qu'on lui arrache les dents ; qu'on lui coupe la langue jusqu'à la racine, afin qu'il apprenne lui-même ce que mérite celui qui a l'audace de blasphémer contre les souverains. Que ces dents arrachées, et que cette langue coupée soit jetées dans le feu, et qu'après qu'elles auront été réduites en cendres, on les sème contre le vent, afin qu'il n'en reste rien qui puisse être recueilli par les chrétiens, et qui puisse nourrir la superstition de quelques femmes, qui ne manqueroient pas de les prendre et de les conserver comme de précieuses reliques. Pour lui, qu'on le remène en prison jusqu'au jour de la fête, pour servir avec les autres de pâture aux bêtes de l'amphithéâtre.

Maxime ayant mandé Térentien, souverain prêtre de la Cilicie, il lui ordonna de faire préparer les jeux pour le lendemain. Térentien obéit, et ayant fait savoir l'intention du gouverneur à celui qui avoit l'intendance des spectacles de l'amphithéâtre, tout fut prêt au jour marqué. Dès le matin une prodigieuse multitude de peuple, hommes et femmes, se rendirent à l'amphithéâtre. Ce lieu est éloigné de la ville d'environ un mille. Le gouverneur y arriva sur le midi. D'abord on donna aux bêtes les corps de plusieurs gladiateurs qui s'étoient entre-tués. Nous étions retirés dans une maison, où nous observions toutes choses, attendant avec crainte la fin de la journée, lorsque le gouverneur commanda à quelques-uns de ses gardes d'aller quérir les chrétiens qui étoient condamnés aux bêtes. Les gardes coururent à la prison, d'où ayant tiré les saints martyrs, ils les chargèrent sur les épaules de quelques portefaix, qui les portèrent jusqu'au pied de l'échafaud du gouverneur : les tourments qu'on leur avoit fait endurer les avoient mis hors d'état, non-seulement de marcher, mais même de se remuer.

Dès que nous les eûmes aperçus, nous nous avançâmes vers une petite éminence où nous nous assîmes, nous couvrant à demi de quelques pierres qui étoient là. L'état où nous vîmes nos frères nous fit répandre bien des larmes ; plusieurs même des spectateurs ne purent retenir les leurs ; car dès que les hommes qui portoient

martyrs les eurent déchargés dans la place, il se fit un silence général, causé par la vue d'un objet si pitoyable; mais le peuple ne pouvant plus retenir son indignation, on commença à murmurer tout haut contre le gouverneur. Voilà, disoit-on, une injustice criante; cette procédure ne se peut soutenir; il ne peut y avoir qu'un méchant juge qui ait pu rendre un pareil jugement; là-dessus il y en eut beaucoup qui quittèrent les spectacles, et retournèrent à la ville.

Le gouverneur qui s'en aperçut, mit des soldats aux avenues de l'amphithéâtre, pour empêcher que personne ne sortît, et pour remarquer ceux qui s'y présenteroient, et les lui dénoncer. Il commanda en même temps qu'on lâchât un grand nombre de bêtes; mais ces animaux, au sortir de leurs loges, s'arrêtèrent tout court et ne firent point de mal aux saints martyrs. Maxime tout furieux, fit appeler les gardiens des bêtes, et leur fit donner cent coups de bâton, les voulant rendre responsables de ce que des lions et des tigres étoient moins cruels que lui. Il les menaça de les faire mettre eux-mêmes en croix, s'ils ne lui fournissoient sur l'heure celles de toutes les bêtes, qu'il croient la plus farouche et la plus carnassière. Ils lâchèrent un grand ours, qui ce jour-là même avoit étranglé trois hommes. Il s'approcha à petit pas du lieu où étoient les martyrs, et se mit à lécher les plaies de saint Andronic. Ce jeune homme qui souhaitoit passionnément de mourir, appuya sa tête sur l'ours, faisant tous ses efforts pour le mettre en colère; mais l'ours ne branla pas. Maxime ne se possédant plus, commanda qu'on le tuât. Et il se laissa tuer sans résistance aux pieds de saint Andronic.

Térentien averti de l'effroyable colère où étoit le gouverneur, et craignant le sort de l'ours, lui envoya promptement une lionne des plus furieuses qui fût venue des déserts de la Lybie, et dont le souverain sacrificateur d'Antioche lui avoit fait présent. Dès qu'elle parut, tous les spectateurs pâlirent. Elle poussoit des rugissements qui portoient la frayeur dans les âmes les moins susceptibles de crainte. Mais s'étant approchée des saints, qui étoient étendus sur le sable, elle se coucha aux pieds de saint Taraque

dans une posture de suppliante, et comme si elle l'eût adoré.

Saint Taraque, au contraire, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour l'animer contre lui, et pour lui rendre sa férocité naturelle, qu'elle sembloit avoir perdue ; mais la lionne, comme une brebis innocente et paisible, demeuroit à ses pieds qu'elle baisoit. Maxime écumant de rage, commanda qu'on piquât la lionne avec un aiguillon ; mais cette bête reprenant alors sa fureur, qu'elle n'avoit oubliée que pour les saints martyrs, et rugissant d'une manière effroyable, mit en pièces un guichet de la porte de l'amphithéâtre, et jeta une si grande épouvante parmi le peuple, qu'il crioit : Nous allons tous périr : qu'on ouvre la porte à la lionne.

Alors Maxime ordonna qu'on fit entrer des gladiateurs pour égorger les trois martyrs. Les gladiateurs vinrent, et les saints consommèrent leur martyr par l'épée. Le gouverneur, en sortant de l'amphithéâtre, y laissa une escouade de soldats, pour empêcher qu'on enlevât les corps ; et afin qu'on ne pût les reconnoître, il commanda qu'on les mît pêle-mêle avec ceux des gladiateurs qui avoient péri dans les divers combats qui s'étoient donnés durant les spectacles.

Pendant que les soldats étoient occupés à cela, nous nous avançâmes un peu, et ayant mis les genoux en terre, nous demandâmes à Dieu qu'il nous montrât les reliques des saints martyrs. Notre oraison finie, nous nous approchâmes encore un peu davantage. Les soldats avoient allumé du feu, car la nuit étoit survenue, et une nuit fort obscure, et ils s'étoient mis à souper. Nous nous jetâmes une seconde fois à genoux, implorant avec une grande ferveur le secours du ciel, et priant Dieu qu'il voulût favoriser notre entreprise, et nous faire démêler les corps des martyrs d'avec ceux des gladiateurs. Nous fûmes exaucés, car il s'éleva dans le moment un furieux orage, mêlé d'éclairs, de tonnerre et de pluie, et accompagné d'un tremblement de terre, qui écarta les soldats.

Lorsque l'orage fut apaisé, nous nous mîmes en prières, et nous étant enfin approchés fort près des corps, nous trouvâmes le feu éteint, et les soldats dispersés çà et là. Mais comment dans cet amas confus de corps, pouvoir discerner ceux que nous cherchions?

Nous eûmes recours à Dieu ; nous levâmes les mains au ciel, et il en tomba en même temps un petit globe lumineux, en forme d'étoile, qui se posa tour à tour sur les corps des saints martyrs. Nous les enlevâmes avec une joie que nous ne saurions vous exprimer. Et à la faveur de cette étoile miraculeuse, nous sortîmes de l'amphithéâtre. Nous trouvant extrêmement fatigués, nous fumes obligés de nous reposer un peu, et l'étoile s'arrêta aussi et ne nous quitta point. Nous nous mîmes à penser où nous pourrions mettre à couvert notre pieux larcin ; nous nous adressâmes à notre ordinaire, à Dieu, le priant d'achever ce qu'il avoit si bien commencé.

Ayant repris nos forces durant cette pause, nous chargeâmes de nouveau nos épaules de ce précieux fardeau, et nous prîmes le chemin de la montagne voisine. Là, l'étoile disparut, et nous aperçumes une ouverture dans le rocher, creusée en manière de sépulcre. Nous y enfermâmes promptement les corps de nos martyrs, et nous nous retirâmes en diligence, nous doutant bien que le gouverneur ne manqueroit pas d'en faire une exacte perquisition. Etant retournés à la ville, nous apprîmes que les soldats, pour avoir abandonné leur poste, avoient été sévèrement châtiés par l'ordre de Maxime. Nous rendîmes grâces à Dieu de ce qu'il s'étoit bien voulu servir de notre ministère pour rendre à ses serviteurs ces derniers devoirs de piété. Marcion, Félix et Vérus se sont retirés dans le rocher, qui est le dépositaire de ces saintes reliques, dans le dessein d'y passer le reste de leurs jours, afin que le même tombeau qui renferme ces os sacrés, couvre aussi un jour leurs corps.

Que notre Dieu soit béni à jamais. Nous vous conjurons au reste, nos chers frères, de recevoir, avec une charité ordinaire, ceux qui vous rendront cette lettre ; ils méritent vos soins et votre estime, car ils ont l'honneur d'être du nombre des ouvriers qui travaillent sous les ordres de Jésus-Christ, auquel la gloire et la puissance appartiennent avec le Père et le Saint-Esprit, avant tous les siècles, maintenant et toujours, et dans les siècles à venir. Amen.

Les saints martyrs Taraque, Probus et Andronic souffrirent dans la persécution de Dioclétien, l'an de Notre-Seigneur, 304.

LA VIE DE SAINT GOMER,

CONFESSEUR.

AN 770.

Adrien, pape. — Constantin, empereur.
Charlemagne, roi.

Saint Gomer étoit un gentilhomme de la province de Brabant, proche de la ville de Lire, au diocèse d'Anvers, natif du village d'Emblechem. Ses parents l'envoyèrent à la cour du roi Pepin. Quoique le saint enfant eût mieux aimé demeurer chez soi, parce qu'il étoit ennemi du tumulte de la cour, néanmoins pour obéir à ses parents, il s'efforça d'y vivre sans oublier ses bonnes mœurs.

Il n'avoit pas étudié dans les écoles, mais il étoit instruit du ciel, comme il étoit aisé de voir, étant humble, charitable, dévot, modeste, doux, et de fort agréable conversation; de sorte qu'il acquit les bonnes grâces de tous les courtisans, et gagna tellement le cœur du roi, qu'il le maria de son propre mouvement avec une dame nommée Guimarie, qui étoit d'aussi bonne maison que lui, mais qui étoit loin d'approcher de ses mœurs : il étoit humain et traitable, elle fière et cruelle.

Le roi fit Gomer gouverneur d'une province, et le mena avec lui à l'armée : ce jeune seigneur laissa la conduite de sa maison à sa femme, et lui recommanda la douceur envers ses sujets et ses serviteurs. Aussitôt que le mari fut dehors, cette femme lâcha la bride à son mauvais naturel, commençant à troubler sa famille, et à affliger ses sujets de charges et de travaux insupportables, leur ôtant leurs biens sous de légers prétextes, et avec tant de rigueur,

que les pauvres laboureurs étoient contraints de traîner eux-mêmes la charrue.

Sept ou huit ans après, Gomer, retournant de l'armée, rencontra dans les champs un de ses serviteurs en un pitoyable état, la tête rase, les yeux battus de larmes, qui tiroit à la charrue ; il apprit de lui ce qui se passoit, et le mauvais traitement que sa femme avoit fait en son absence à ceux de sa maison. Le saint en fut touché, et bien davantage, quand il approcha d'elle, entendant les cris et les gémissements avec lesquels les siens le reçurent. Cela l'émut si fort, que se tournant vers sa femme, il lui dit : *Dieu vous affligera, puisque vous avez tant affligé les autres, sans vous soucier comment les seigneurs se doivent comporter envers leurs sujets, et que le libre et l'esclave ne sont qu'une même chose devant Jésus-Christ.*

Il fit amener en sa présence tout le troupeau, et rendre à chacun ce qui lui appartenoit, et ce que sa femme leur avoit ôté. Il ordonna aussi le festin de son retour, où tous ses sujets furent conviés, pour les traiter et les consoler, lesquels s'en retournèrent chez eux bien satisfaits.

Le saint homme eut dessein d'aller en pèlerinage à Rome, visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et les autres reliques et sanctuaires de cette sainte ville. Il partit avec quelques-uns de ses voisins. Le premier jour, il demeura dans un champ, au bord d'une rivière, et fit couper un arbre qui étoit près de là, pour accommoder sa tente qu'il portoit avec lui. Sitôt que l'arbre fut coupé, un laboureur, irrité de ce qu'on lui avoit coupé cet arbre, qu'il disoit avoir planté, s'adressa à lui, sans qu'il eût aucun moyen de l'apaiser. Le saint lui dit qu'il prît patience pour cette nuit, qu'il lui promettoit de lui rendre le lendemain son arbre, ou sa valeur. La nuit, pendant que les autres dormoient, il se mit en oraison au pied de l'arbre, et après qu'il eut achevé sa prière, il lia cet arbre avec sa ceinture, et le dressa au même lieu où il étoit auparavant : aussitôt il reprit son tronc et sa racine, comme si l'on n'y eut jamais touché. Quand le laboureur aperçut ce miracle, il fut bien étonné voyant la main de Dieu et la

vertu du saint : il se jeta à ses pieds, et lui donna l'arbre avec tout ce qu'il avoit de bien.

Cette même nuit, un ange lui apparut et lui commanda de bâtir un oratoire sur un petit tertre couvert d'arbres, qui lui serviroit d'habitation durant sa vie, et de repos après sa mort. Cela fut cause qu'il se désista du pèlerinage de Rome, pour obéir au commandement de Dieu. Après avoir défriché ce lieu des ronces et des buissons, dont il étoit couvert, il y bâtit une église, qu'il dédia à saint Pierre. Quand il vouloit exercer la vie active et s'adonner aux œuvres de miséricorde, il se tenoit en sa prison pour recueillir les pèlerins, nourrir les pauvres, vêtir les nus, guérir les malades, défendre les orphelins, protéger les veuves, et pourvoir aux nécessités de chacun : et lorsqu'il vouloit vaquer à l'oraison et à la contemplation, il se retiroit en ce lieu-là.

La femme de saint Gomer, allant un jour voir ses moissonneurs aux champs, trouva qu'ils se vouloient rafraîchir sur la chaleur du midi, et boire un peu d'eau; mais elle ne leur en donnoit pas le loisir, tant elle étoit méchante et avare, leur reprochant qu'ils étoient des fainéants. Le saint homme indigné de cela, la blâma; et creusant un peu en terre avec son bâton, fit rejaillir une source d'eau vive, dont ils burent tous, et louèrent Dieu. Cette fontaine demeura depuis, en témoignage de la sainteté de Gomer.

La pauvre femme, retournant en sa maison, fut tellement incommodée du soleil, qu'elle tomba malade d'une ardeur intérieure, qu'elle ne pouvoit éteindre. Elle reconnut son péché, et que c'étoit une punition de Dieu. Se voyant à l'article de la mort, elle envoya vers saint Gomer, le supplier qu'il eût pitié d'elle, et qu'il lui fit recouvrer sa santé par ses prières. Le saint qui étoit pieux et bénin, ne lui voulut pas rendre le mal pour le mal, ni la payer de la monnoie qu'elle avoit donnée aux moissonneurs : il pria Dieu pour sa santé, puis ayant fait le signe de la croix, il lui donna à boire, et elle fut guérie entièrement.

Une autre fois aussi, au temps de la moisson, la femme d'un moissonneur mena son petit enfant, qu'elle jeta sur une gerbe et s'en alla scier : l'enfant s'endormit la bouche ouverte, tellement

qu'il entra dans sa gorge un serpent si avant, qu'il n'avoit plus que la queue dehors. Saint Gomer voyant cela, prit le serpent par la queue et le tira de l'estomac de l'enfant, qui n'eut aucun mal, ce que l'on tint pour un miracle.

Saint Gomer avoit saint Romuald pour voisin: ils furent excités divinement à se visiter. Ils résolurent que l'on feroit tous les ans une procession solennelle en ce lieu-là, que l'on y porteroit les reliques des saints et qu'il y diroit un grand'messe. Ils avoient tous deux un bâton à la main; ils le jetèrent, et aussitôt ils le virent, portant des feuilles et des fleurs.

Enfin saint Gomer fut saisi d'une griève maladie, qui lui apprit que Dieu le vouloit délivrer de notre mortalité; ce dont il le remercia, et rendit l'esprit le 11 d'octobre, en sa maison d'Emblechem, où il fut enterré. Il apparut depuis à une vierge, nommée Wlrachilde, et qui commanda d'avertir les prêtres et le peuple, que c'étoit la volonté de Dieu que son corps fût transféré en l'église de Saint-Pierre, qu'il avoit lui-même fait bâtir. Suivant cette révélation, ils prirent son corps et le mirent dans une barque sans rame ni pilote au gouvernail: laquelle vogua toute seule droit au lieu où elle s'arrêta. On l'inhuma là avec beaucoup de révérence: il y demeura quarante ans, jusqu'à ce que l'on eût bâti un monastère, où il fut transporté, et Notre-Seigneur y fit plusieurs miracles par son intercession. Un jeune enfant, qui étoit sourd et muet dès sa naissance, servant au monastère, recouvra l'ouïe et la parole. Depuis, les Normands passèrent par ce pays, qu'ils saccagèrent, mettant le feu au monastère, que le saint éteignit miraculeusement. De plus, entrant dans l'église, ils tuèrent un prêtre comme il disoit la messe, pillant tout ce qu'il y avoit de riche et de sacré. Dieu les punit visiblement, parce que les deux principaux chefs des Normands qui étoient là, moururent subitement: l'un qui se nommoit Riolfe, rendit jusqu'aux entrailles, en un flux de sang qui lui arriva, l'autre appelé Reginaire, perdit la vue et la vie en même temps.

Thibaud a écrit la vie de saint Gomer, ainsi qu'elle est dans Surius, en son cinquième tome. Le Martyrologe romain en fait



mention le 11 d'octobre, ainsi que Jean Molan aux Annotations d'Usuard, et en la Table des Saints de Flandres. Il vivoit l'an de Notre-Seigneur 770, ainsi que le dit le cardinal Baronius, en ses Annotations.

Au pays Vexin, supplice de saint Nicaise, évêque de Rouen, de saint Quirin, prêtre, de saint Egobille, diacre, et de sainte Pience, vierge, martyrs sous le président Fescennius. — Saint Nicaise avoit été envoyé en France, et ordonné évêque de Rouen par saint Clément, pape, l'an de Notre-Seigneur, 95, selon le rapport du cardinal Baronius, pour y prêcher l'Evangile. Il s'y achemina et alla vers la ville de Rouen, avec ses deux compagnons; mais ils ne parvinrent pas jusque-là. Car après avoir cathéchisé, instruit dans la foi chrétienne et baptisé trois cent dix-huit personnes à Vaux-sur Meulan; ils allèrent à Montiers, près de la Roche-Guyon, où, après la conversion de plusieurs païens à la foi de Jésus-Christ, ils furent pris par les satellites de Fescennius, préfet et lieutenant de l'empereur en Gaule. Ce tyran fit tout son possible pour les faire renoncer à Jésus-Christ, et sacrifier aux idoles. Et pour ce sujet, il leur fit souffrir de cruels tourments, mais n'ayant pu ébranler leur constance, il leur fit enfin couper la tête le onzième jour d'octobre. Leurs corps furent honorablement ensevelis par sainte Pience, demoiselle de bonne famille, qu'ils avoient convertie et baptisée. Depuis ils furent tirés de terre, et élevés dans de riches châsses, ainsi qu'on les voit encore aujourd'hui à Meulan. Quelques-unes de leurs reliques se trouvent dans les églises de Saint Vivien et de Saint-Nicaise à Rouen. Le cardinal Baronius dit qu'il est le premier évêque de cette ville, conformément aux anciennes chartres et au bréviaire de l'église de Rouen. Le martyrologe romain l'appelle aussi évêque de Rouen.

Martyre de saint Anastase, prêtre, saint Placide, saint Genèse, et de leurs compagnons.

Dans la Thébaïde, saint Sarmate, disciple de saint Antoine, abbé, qui fut tué pour Jésus-Christ par les Sarrasins.

A Besançon en France, saint Germain, évêque et martyr.

A Uzès, dans la Gaule Narbonnoise, saint Firmin, évêque et confesseur.

En Ecosse, saint Kenny, abbé.

Dans le territoire de Rennes, saint Emilien, confesseur.

A Tarse en Cilicie, les saintes femmes Zénaïde et Philonille, sœurs, parentes de l'apôtre saint Paul et ses disciples dans la foi.

A Vérone, sainte Placidie, vierge.



DOUZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Wilfride évêque et confesseur. — Le bienheureux Jacques d'Ulm, de l'Ordre de Saint-Dominique.

Saint Evagre, saint Priscien et leurs compagnons, martyrs; saint Ediste, martyr; sainte Domnine, martyre; quatre mille neuf cent soixante-six martyrs en Afrique, saint Maximilien, évêque de Lorch; saint Monas, évêque de Milan; saint Salvin; évêque de Vérone; saint Eustache, prêtre.

LA VIE DE SAINT WILFRIDE,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 732.

Grégoire III, Pape. — Léon III, empereur.
Childéric III, roi.

Saint Wilfride étoit Anglois. Ses père et mère étoient chrétiens, ils le nourrirent et l'élevèrent en l'amour et en la crainte de Dieu, avec un grand soin. Ayant atteint l'âge de quatorze ans, il se retira dans un monastère de religieux à Lindisfarne, non tant pour les servir, que pour apprendre parmi eux la manière de bien servir Dieu. Il y passa quelques années, où il donna assez de témoignages de la vivacité de son esprit, et un grand préjugé de sa future sagesse, par la pratique de toutes les vertus qu'il remarquoit en chacun de ces religieux.

Néanmoins, l'âge lui ayant donné un jugement capable de reconnoître ce qui étoit de la perfection, il crut qu'elle ne se rencontroit pas en ce monastère, ainsi qu'il eût bien désiré; et il eut des-

sein de faire un voyage à Rome, pour y apprendre les saintes lettres avec la vraie discipline monastique. Mais comme il étoit encore jeune et sans beaucoup de moyens, il alla trouver la reine Enflède, lui communiqua son dessein, et la supplia de lui procurer quelque assistance, pour lui faciliter les moyens de l'effectuer. Ce qu'elle fit de sa part, et elle l'envoya à Cantorbéry, vers le roi Erconbert, à qui elle le recommanda. Ainsi le saint jeune homme se mit en chemin pour faire son voyage.

Il traversa la France et passa par Lyon, où il salua l'évêque, qui se nommoit Delphin, lequel lui fit un grand accueil : voyant son bel ésprit, il le retint chez lui, lui fit de grandes faveurs et lui offrit sa nièce en mariage, avec plusieurs belles charges : mais il le remercia de tant de courtoisies, et lui dit qu'il préféroit l'étude de la sagesse à l'amour des biens temporels, le suppliant de lui permettre d'achever son voyage.

Ainsi saint Wilfride continua son chemin et arriva à Rome, où il fit en sorte qu'il s'acquit la bienveillance d'un nommé Boniface, un des premiers et des plus avancés auprès du Pape : il entendit sous lui l'exposition des quatre évangélistes, et apprit le vrai nombre ecclésiastique, selon lequel il falloit se régler pour la célébration des fêtes de Pâques, qui étoit l'une des principales controverses qui fût pour lors en Angleterre.

Après qu'il eut terminé le cours de ses études, il se remit en chemin pour retourner en son pays, et passa derechef par Lyon, où il alla saluer l'évêque, dont il avoit reçu tant de faveurs. Celui-ci continua son affection, et le voyant tout à fait résolu de se donner au service de Dieu, il le fit clerc. Il désiroit le retenir avec lui, et le faire son héritier et son successeur; mais il en fut empêché par la mort, car Ebroïn le fit cruellement massacrer. Saint Wilfride, ayant échappé des mains de ces meurtriers, retourna en Angleterre.

Le roi Alfrid, très-bon catholique, régnoit alors, lequel n'avoit jamais contrevenu aux lois et aux statuts de l'Eglise. Comme il reconnut en saint Wilfride un vrai et parfait catholique, il le prit en si grande affection, qu'il lui donna une place pour bâtir un mo-

nastère, avec de grandes terres et possessions, et le fit recevoir à l'Ordre de prêtrise. De plus, l'ayant envoyé en France, il fit en sorte qu'à la recommandation du roi Oswy, son père, il fut fait évêque, âgé pour lors d'environ trente ans, par Agilbert qui l'avoit ordonné prêtre. Il fut assisté en cet office de plusieurs autres prélats. Depuis, il fut encore pourvu de l'archevêché d'York; mais l'envie des méchants lui valut la haine du roi Alfrid, qui le chassa de son siége, l'an 678.

Comme il sortoit du royaume, pour aller à Rome se justifier devant le Pape, la tempête le jeta en Frise, où il fut assez bien reçu du roi Adalgise et du peuple, de sorte que prenant occasion de leur remontrer l'aveuglement où ils étoient (car ils étoient encore tous païens) et de leur donner la connoissance du vrai Dieu, il fit tant par ses saintes exhortations, qu'il en convertit plusieurs à la foi de Jésus-Christ. Ainsi il prépara le chemin à saint Willibrod et à ses compagnons, qui, quelque temps après, convertirent tout le royaume. Après qu'il eut passé l'hiver en ce pays-là, il reprit la route de Rome, et se présenta devant le Pape Agathon, qui, ayant diligemment examiné sa cause, le déclara innocent, mal accusé, et injustement condamné, l'an de Notre-Seigneur 679.

Pendant qu'il étoit à Rome, le Pape assembla un concile contre les monothélites, où se trouvèrent cent vingt-cinq évêques, l'an 680. Il y assista par le commandement de Sa Sainteté, afin d'y déclarer quelle étoit sa foi et celle de toute l'Angleterre. Après cela il retourna en Angleterre; mais bien que son innocence fût assez connue, néanmoins, à cause de la haine que le roi Alfrid lui portoit, il ne put rentrer en son siége. Toutefois, ne perdant pas courage, il se mit à prêcher; et s'en allant vers les Anglo-Saxons du côté du midi, en tirant vers l'Occident; de païens qu'ils étoient, il les fit chrétiens par ses prédications et par sa vie exemplaire.

Il les délivra aussi d'une grande misère où il étoient. Il y avoit presque trois ans qu'il n'avoit point plu en ce pays-là; ce qui avoit causé une si grande sécheresse et famine, que plusieurs étant réduits au dernier point de nécessité, et pressés de la faim, par un

violent désespoir se précipitoient dans la mer. Saint Wilfride leur apporta un merveilleux soulagement, en ce qu'il leur apprit la façon de pêcher du poisson, pour les sustenter; mais bien plus il les délivra tout à fait de cette misère, ayant obtenu de Dieu, par ses prières et ses mérites, qu'il plût en telle abondance, que la terre commença à fructifier, au grand contentement de ceux du pays. Cela fut cause que la plus grande partie le prirent en affection, embrassèrent la religion chrétienne, et reçurent le baptême. Depuis, il fut rétabli en son archevêché, et gouverna paisiblement son église durant l'espace de quelques années.

Mais Jésus-Christ voulut le faire paroître son vrai disciple en ses afflictions : car il permit que plusieurs fausses accusations lui fussent intentées, en suite desquelles il fut condamné, et chassé de son siége. Dont ayant interjeté appel devant Sa Sainteté, il se transporta en même temps à Rome, où en la présence de ses accusateurs et de ses ennemis, il fut déclaré innocent et mal condamné, dans un concile que le Pape Jean VI avoit assemblé, l'an de Notre-Seigneur 705.

Saint Wilfride, victorieux de ses ennemis, se mit en chemin pour retourner en Angleterre. Il arriva que passant par la France, il tomba grièvement malade à Meaux, où il pensa mourir : toutefois Dieu le préserva pour cette fois-là, et lui rendit la santé, après avoir été merveilleusement consolé par saint Michel Archange, qui lui apparut. Enfin il arriva en Angleterre. Le Pape avoit écrit aux rois Etelred et Alfrid, qu'attendu la justification de son innocence, ils le fissent rétablir en son siége. En effet, sur ce commandement du Pape, un nommé Béruval, archevêque, et Etelred, qui de roi étoit devenu abbé, le favorisèrent et travaillèrent à son rétablissement de tout leur possible ; mais le roi Alfrid n'en voulut rien faire, jusqu'à ce que longtemps après, sous le règne d'Osred, son fils, par l'ordonnance d'un synode, qui fut exprès assemblé auprès du fleuve du Nid, il fut, avec honneur, remis en son siége. Il en demeura paisible possesseur l'espace de quatre ans ; au bout desquels Dieu l'appela de ce monde, pour le faire jouir d'un repos éternel, après tant de travaux et d'afflictions, le 12 d'octobre, l'an de Notre

Seigneur 732, ainsi que le rapporte le Vénérable Bède, l'an 45, de son épiscopat.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Wilfride, le douzième jour d'octobre. Le Vénérable Bède a raconté particulièrement ses actions les plus remarquables, et Surius les a recueillies. Le cardinal Baronius les rapporte aussi en plusieurs endroits de ses Annales. Le docte Molan fait une honorable mention de lui. Quelques auteurs modernes ont aussi écrit sa vie.

LE BIENHEUREUX JACQUES D'ULM,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

AN 1491.

Innocent VIII, Pape. — Frédéric III, empereur.
Charles VIII, roi.

Saint Jacques étoit Allemand, natif de la ville d'Ulm, de parents nobles et fort catholiques. Son père avoit nom Théodoric, homme de bonnes mœurs, modeste et pieux, qui vécut jusqu'à cent trois ans, sans qu'il eût perdu une dent, ni les forces, ni qu'il eût besoin de bâton pour l'aider à marcher, parce qu'il étoit fort sobre en son vivre. Jacques se nourrit à l'exemple de son père en toute vertu, à la dévotion et à la crainte de Dieu, fréquentant les églises, entendant les sermons, assistant au service divin et s'occupant aux choses de la religion, parce que son père l'instruisoit à cela.

Ayant atteint l'âge de vingt-cinq ans, il eut dévotion de visiter les lieux saints de Rome, où il fit le voyage avec le congé et la bénédiction de son père. Il alla de là à Naples, où il se fit soldat; mais quoi qu'il tâchât de bien vivre et de conserver ses bonnes

mœurs, la vie licencieuse et déréglée des soldats lui déplut tellement, qu'il ne demeura guère parmi eux; il se retira en la ville de Capoue, et se mit chez un savant gentilhomme, qui l'aimoit et le traitoit comme son propre fils.

Il demeura cinq ans avec lui en sa maison, mais ne pouvant obtenir congé de se retirer en son pays, et de voir son père, il laissa l'argent et les vêtemens qu'il avoit reçus de son maître, et partit secrètement, vêtu des habits qu'il y avoit apportés, après avoir fait sa prière devant un crucifix qu'il avoit en sa chambre, le suppliant de le conduire. Il arriva à Bologne, dans l'intention de passer outre, et de retourner en son pays : il y séjourna quelques jours, visitant fort souvent l'église de Saint-Dominique. Voyant la sainte vie de ces religieux, Notre-Seigneur lui toucha le cœur, et l'embrasa tellement de son amour, qu'il résolut de les imiter: et ayant déjà oublié son père et sa patrie, il prit l'habit de religieux en ce célèbre couvent.

Quoiqu'il fût un gentilhomme âgé de trente-quatre ans, qui avoit étudié, et qui en savoit assez, il voulut par humilité n'être que Frère convers, et servit Notre-Seigneur aux ministères d'un Frère lai. Avec ce fondement de vraie humilité, ayant achevé l'an de son noviciat, lorsqu'il fut prêt de faire sa profession, il s'en jugea indigne, estimant qu'à cause de ses fautes on le mettoit hors du convent; il s'adressa aux plus anciens Pères, et se prosternant à leurs pieds, les supplia très-humblement de ne le point rejeter de leur compagnie.

Il étoit très-obéissant, non-seulement aux choses que les supérieurs lui commandoient expressément, mais aussi en celles qu'il jugeoit être selon leur intention. Cette obéissance étoit simple, prompte, joyeuse et ponctuelle, se soumettant à la volonté de son supérieur, et se conformant à son jugement. Le prieur du couvent montroit un jour la maison à un grand prélat, qui rencontra Jacques; ce prieur lui parla de sa grande obéissance et de sa piété, pour preuve de laquelle il dit à Jacques : *Mon fils, allez-vous-en présentement porter des lettres de conséquence à Paris, ne tardez guère, car l'affaire est pressée.*

Il répondit gaiement : *Me voici, mon Père, prêt à partir; nous donnerez-vous permission d'aller jusqu'à notre cellule prendre un bâton et un chapeau ?*

Il peignoit excellemment des images sur du verre, qu'il faisoit recuire au four, afin d'animer et d'y faire tenir les couleurs. Une fois, ayant enfourné une fort belle peinture qu'il ne pouvoit laisser qu'elle ne fût achevée, le prieur voulut essayer son obéissance, commandant de prendre vitement la besace et d'aller à la quête. Lui sans répliquer de l'obligation précise d'achever son ouvrage, alla aussitôt chercher l'aumône, et retournant à quelques heures de là au monastère, il trouva son image aussi accomplie qu'il eût pu désirer.

Il étoit fort chaste, et conserva sa virginité toute sa vie, affligeant rudement son corps de veilles, de jeûnes et d'oraisons. Il gardoit et conduisoit soigneusement ses yeux; on ne le voyoit jamais oisif : et quand le diable lui représentoit quelque belle imagination, il jetoit incontinent les yeux sur la sainte Passion de Notre-Seigneur, entrant dans les trous de ses plaies, où il se tenoit à l'abri comme en un port assuré des tempêtes de la vie. Sa charité étoit grande avec sa compassion, spécialement envers les malades, qu'il servoit et secouroit si à propos, qu'ils étoient tous consolés de le voir, leur donnant l'espérance de leur santé prochaine; comme de fait plusieurs la recouvroient, ainsi qu'il leur avoit promis.

Son oraison et sa contemplation étoient si ferventes et si continuelles, qu'il ne cessoit de prier Dieu pour les vivants et pour les défunts. Il étoit le premier à matines, et, après qu'elles étoient dites, il se retiroit en un coin à l'écart pour s'offrir à Dieu avec plus d'attention. Il disoit ses Heures au point du jour, et entendoit une ou plusieurs messes avec un merveilleux sentiment de dévotion : après cela il s'employoit aux œuvres manuelles, jusqu'à ce que l'obédience l'eût appelé ailleurs, étant toujours à quitter ce qu'il faisoit au premier son de la voix du supérieur, comme si c'eût été celle de Dieu.

Il étoit grand ami du silence, ne parlant guère, s'il n'en étoit

besoin. Il avoit un rare don de patience et de souffrance ; et quoiqu'il eût supporté trois griéves maladies, il ne les voulut jamais découvrir, et les guérit par une patience extraordinaire. Il étoit affable, paisible, grave, bénin et doux en ses paroles et en ses actions. Notre-Seigneur le favorisa de plusieurs grâces et priviléges.

On le voyoit quelquefois la nuit en oraison avec un visage brillant, et tout son corps entouré de rayons lumineux. Mais plus Notre-Seigneur le chérissoit, plus le diable le persécutoit : il le frappoit souvent. Étant en prières, il le tentoit sous mille formes étranges, mais il sortoit toujours victorieux du combat, se moquant de son ennemi, non sans raison, parce qu'après le combat l'ange de Dieu lui apparoissoit et le consoloit, lui proposant la brièveté du travail, et l'éternité de la récompense qu'il en recevroit.

Priant une fois, après complies, devant l'autel de saint Vincent, le diable se présenta à lui sous une forme horrible et honteuse, mais il le chassa en faisant le signe de la croix. Une autre fois après matines, il vit venir une troupe de démons joyeux et faisant un grand bruit ; il les conjura de la part de Jésus-Christ de lui dire l'occasion de leur réjouissance. Ils lui répondirent que c'étoit parce que le lendemain il y auroit bien des coups donnés en une sédition populaire qui se devoit faire. Alors le saint se prosterna devant Dieu, le suppliant, les larmes aux yeux, qu'il détournât ce malheur de son peuple, ou au moins qu'il le retranchât par sa bénignité, pacifiant les esprits des citoyens, et les maintenant en repos, ce qu'il obtint, et les diables furent trompés dans leur attente.

Ayant fait sa prière, comme il entroit dans sa cellule, pour s'y reposer un peu, il vit une volée de fâcheux corbeaux qui coassoient et le menaçoient du bec et des ongles, mais il les fit évanouir avec le signe de la croix. Une autre fois, étant en oraison, il fut ravi en extase, demeurant insensible comme un mort : les religieux le trouvèrent en cet état, et tâchèrent de le faire revenir ; mais il fut bien fâché de ce qu'ils l'avoient aperçu et privé de cette délicieuse contemplation dont il jouissoit.

Il avoit déjà atteint l'âge de quarante-huit ans, quand il tomba malade à mort. Il fit sa confession générale, et se prépara (encore qu'il le fût toujours) pour aller devant Dieu. Ayant disposé ses mains et son corps d'une façon modeste, il rendit l'esprit, laissant une couleur céleste sur son visage. Sa mort arriva le 11 d'octobre, l'an 1491. On entendit aussitôt une voix par la ville de Bologne, qui disoit que ceux qui voudroient voir le saint qui étoit décédé, allassent à l'église de Saint-Dominique. Tous ceux de la ville y coururent, de sorte qu'il y eut une innombrable multitude de monde à son enterrement.

Il fut inhumé dans le petit chapitre des religieux : mais parce que Notre-Seigneur faisoit plusieurs miracles par lui, guérissant les malades qui se recommandoient à lui, et que le peuple, spécialement les femmes, n'osoient entrer où il étoit enterré ; il le fallut transporter dans l'église, auprès l'autel de saint Thomas. Huit jours après ses obsèques, ils trouvèrent son corps aussi frais et entier que s'il n'eût fait que de trépasser. Depuis cette translation, il s'y fit encore plus de miracles, et Notre-Seigneur, par les mérites de ce bienheureux religieux, fit plusieurs grâces à ceux qui se recommandoient à lui, ainsi que l'on peut voir dans sa vie écrite par Jean Antoine Flamand, laquelle est dans le cinquième tome de Surius.

A Rome, saint Evagre, saint Friscien et leurs compagnons, martyrs.

A Ravenne, sur le chemin de Lorette, fête de saint Ediste, martyr.

En Lycie, sainte Domnine, martyre, sous l'empereur Dioclétien.

En Afrique, quatre mille neuf cent soixante-six confesseurs et martyrs, dans la persécution des Vandales sous le roi Arien Hu-

néric. Ce nombre étoit composé partie d'évêques de Dieu, partie de prêtres et de diacres auxquels étoient joints une grande foule de fidèles, qui tous furent traînés en exil, dans un désert affreux, pour la défense de la foi catholique. Parmi eux, plusieurs, lorsque les Maures les conduisoient avec cruauté, étoient excités à courir par l'aiguillon de la javeline et meurtris à coups de pierres, les autres, ayant les pieds liés, étoient traînés comme des cadavres dans des chemins durs et raboteux et ils avoient tous les membres déchirés; à la fin, tourmentés de diverses manières, ils obtinrent la couronne du martyre. Les plus distingués entre eux étoient deux ministres du Seigneur, les évêques Félix et Cyprien.

A Cilly en Pannonie, saint Maximilien, évêque de Lorch.

A Milan, saint Monas, évêque, qui, lorsqu'on s'occupoit du choix d'un évêque, fut environné d'une lumière celeste : ce signe le fit miraculeusement choisir pour pontife de cette église.

A Vérone, saint Salvin, évêque.

En Syrie, saint Eustache, prêtre et confesseur.



TREIZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre. Saint Fauste, saint Janvier et saint Martial, martyrs.

Saint Vincent, abbé et confesseur; saint Carpe, disciple de l'apôtre saint Paul; saint Florent, martyr; martyre de saint Colman; supplice de sept saints martyrs; saint Théophile, évêque d'Antioche; sainte Chélidoine, vierge.

LA VIE DE SAINT EDOUARD LE CONFESSEUR,

ROI D'ANGLETERRE.

Saint Edouard, roi d'Angleterre, étoit fils d'Ethelrède, roi d'Angleterre, et de la reine Emme, sœur de Richard II, duc de Bretagne; et comme les Danois, gens farouches et barbares, s'étoient alors jetés sur l'Angleterre, qu'ils mettoient à feu et à sang, la reine Emme, après la mort de son mari, se retira avec ses enfants, Edouard et Alfred, chez Richard son frère, où Edouard fut élevé durant cette tempête.

Dès son enfance, il fit voir clairement que Dieu l'avoit élu particulièrement pour défendre l'Angleterre, et la délivrer de tant de calamités; c'étoit un prince paisible et honnête, modeste et dévot, qui hantoit souvent les églises, assistoit au service divin, et conversoit familièrement avec les religieux, qu'il affectionnoit, quand il les reconnoissoit grands serviteurs de Dieu.

Pendant son éducation en Bretagne, les Danois ruinoient le royaume d'Angleterre, avec toute sorte de cruauté et d'impiété : car ils abattoient les églises, brûloient les monastères, tuoient les prêtres et les laïques, sans épargner ni choses sacrées ni profanes.

Tout le royaume ne jetoit qu'un même cri de douleur, étant continuellement accablé sous le faix de cette extrême calamité.

Un saint évêque de ce pays, étant en oraison, baigné de larmes, devant Notre-Seigneur, qu'il prioit de retirer sa main, et de jeter les yeux de sa miséricorde sur ce royaume désolé, demeura tellement abattu de l'abondance de ses larmes et de sa longue prière, qu'il s'endormit. Il vit en songe l'apôtre saint Pierre, en un lieu éminent, et Edouard devant lui avec un visage joyeux, qui étoit couvert du manteau royal : le même apôtre, l'ayant sacré et oint pour être roi, lui donnoit de belles instructions, entre autres qu'il fût chaste, lui déclarant combien d'années il devoit régner.

Ce saint évêque fut bien émerveillé de cette vision et demanda au glorieux apôtre ce qu'elle signifioit. Saint Pierre, se retournant doucement vers l'évêque, lui dit : Les royaumes sont de Dieu ; c'est lui qui règne sur les enfants des hommes, auxquels il ôte les royaumes en punition de leurs péchés ; c'est lui qui change les empires et permet que l'hypocrite règne. Ton peuple a grièvement offensé Dieu : c'est pourquoi il l'a livré entre les mains de ses ennemis ; toutefois il s'apaisera après les avoir rudement châtiés ; car il a choisi un homme selon son cœur, qui sera roi d'Angleterre par ma faveur, lequel domptera la furie des Danois. Il sera chéri de Dieu, agréable aux hommes ; terrible à ses ennemis, aimable à ses sujets, et très-utile à l'Eglise de Dieu, et il finira saintement sa vie.

Le saint évêque fut consolé par les paroles de l'apôtre saint Pierre, et s'enquit que deviendroit le royaume d'Angleterre après la mort d'Edouard ? Mais le glorieux apôtre ne voulut répondre autre chose à cette seconde demande, sinon que le royaume d'Angleterre étoit à Dieu, et qu'après Edouard il en ordonneroit selon son bon plaisir. L'évêque eut cette révélation, qui fut une prophétie de ce que Dieu devoit faire en ce royaume, prenant Edouard pour instrument et exécuteur de sa volonté.

Outre cet horrible tourment d'ennemis qui ravageoient l'Angleterre, il s'y mêla d'autres dissentions civiles, qui étoient d'une certaine manière pires que les maux extérieurs. L'île étoit remplie

de perfidie, le frère trahissoit son frère, les plus loyaux amis s'entre-vendoient l'un l'autre. Il n'y avoit plus de foi aux paroles, personne n'eût osé découvrir librement le fond de son cœur ; ce n'étoit que fiction et duplicité en la conversation humaine. La cruauté des ennemis passa si avant, qu'ils tuèrent le roi Emond, fils aîné du roi Ethelrède, né d'une première femme, et ses enfants qui étoient encore au berceau. Ils tuèrent aussi Alfred, frère de père et de mère d'Edouard, lequel avoit repassé de Bretagne en Angleterre.

Edouard sachant cela, eut recours à Dieu, le suppliant d'avoir pitié de ce royaume si affligé, et que son bon plaisir fût de le délivrer des mains de ses ennemis, qui n'étant assouvis d'avoir répandu le sang de ses frères et de ses neveux, vouloient encore attenter à sa vie : afin que n'ayant personne qui leur pût résister, ils pussent disposer du royaume à leur volonté. Il ajouta, que s'il lui plaisoit de l'établir au royaume paternel, il mettoit sa gloire à l'en reconnoître par ses services, et à le faire obéir par tout le royaume, prenant le prince des apôtres saint Pierre pour son patron, et son spécial protecteur ; et il promettoit, moyennant la grâce de Dieu, d'aller à Rome, se jeter aux pieds des apôtres, pour implorer leur faveur.

Telle est la prière que fit Edouard en son exil, pleurant à chaudes larmes et du plus profond de son cœur : Notre-Seigneur l'exauça, apaisant la tempête, éclaircissant le ciel et abaissant les vagues de la mer. Les danois après la mort de Canut, leur roi, furent chassés de l'Angleterre, et le royaume fut délivré du pesant joug de la servitude étrangère. On appela Édouard et on le proclama roi. Il fut oint et sacré avec une telle réjouissance et concorde, qu'il étoit aisé de juger, que c'étoit un trait de la main du Très-Haut : lequel encore qu'il mortifie, ne laisse pas aussi de vivifier, et envoie le jour après la nuit, le printemps après l'hiver.

Incontinent Édouard, comme une nouvelle et resplendissante lumière, dissipa les ténèbres qui avoient si longtemps obscurci ce royaume : car comme il étoit saint il montroit exemple à ses sujets, et leur persuadoit par ses actions tout ce qui étoit de la piété et de la vertu. Il étoit humble aux prêtres, modeste à ses serviteurs,

paisible à son peuple, miséricordieux aux misérables et libéral aux nécessiteux. Il étoit le père des orphelins, le juge des veuves et juste envers tous. Le royaume florissoit en paix, en tranquillité et en religion. Mais afin qu'un si grand bien s'enracinât et ne finît pas avec la vie d'Édouard, le peuple le supplia de se marier pour avoir lignée et perpétuer la couronne en sa famille.

C'est où Edouard se trouva en grande perplexité, parce qu'il avoit résolu en son cœur de garder la virginité, ainsi qu'il en avoit même fait vœu. D'un côté il ne voulut pas découvrir ce secret à personne, ni mécontenter ses sujets: d'autre part il craignoit de violer sa résolution, et de perdre ce qu'il avoit de plus cher. Enfin après y avoir bien pensé, et s'être recommandé souvent à Notre-Seigneur, il résolut d'épouser la fille d'un grand seigneur appelé Godwin, homme turbulent et puissant; duquel ainsi que la rose croît des épines, étoit née une très-sage et très-belle fille, nommée Edithe.

Avant la célébration des noces le saint roi fit oraison à Notre-Seigneur et le pria qu'il lui plût de préserver sa virginité, comme le trésor le plus précieux qu'il eût en ce monde, encore qu'il épousât une femme; ce qu'il faisoit pour sa gloire, et non pour son plaisir et son contentement. Ensuite, il parla à Edithe, son épouse, et lui déclara son intention, la priant de vivre ensemble en perpétuelle chasteté, sans découvrir ce secret à personne qu'à Dieu. Edithe, qui étoit fort pieuse et de l'humeur du roi, fut bien contente de cela; de sorte que le roi et la reine gardèrent la virginité, vivant en public comme le mari et la femme, et en particulier comme le frère et la sœur.

C'est un exemple fort rare et digne d'admiration, qui nous convie de louer ce Seigneur, qui a toujours été vierge, et qui a voulu naître d'une Mère vierge, lequel est si puissant, qu'au milieu des flammes de notre concupiscence, et parmi tant d'occasions de trébucher, il conserve ceux qu'il a élus, et qui mettent leur confiance en lui, les fait triompher des voluptés et des appétits sensuels, ainsi que firent ses deux serviteurs, en la fleur de leur âge et en la prospérité de leur règne.

Encore que les Danois eussent été chassés hors de l'île, ils n'avoient pourtant pas perdu l'espérance d'y rentrer et de la conquérir. En effet le roi de Dannemarck assembla une grosse armée pour attaquer de nouveau l'Angleterre : mais étant prêt à s'embarquer, il tomba dans la mer en montant de l'esquif en son navire et se noya. Par ce moyen, Dieu préserva l'Angleterre, en considération des mérites du roi Edouard : car entendant la messe le jour de la Pentecôte, il en eut révélation, comme le prêtre montroit Dieu, ce dont il se réjouit en souriant, déclarant après la messe ce qui lui avoit été révélé; parce que tous ceux de sa cour, qui le virent avec une joie si extraordinaire, lui en demandèrent la cause. Ils remarquèrent bien l'heure et le temps, et surent depuis ce qui étoit arrivé conformément à ce que le saint roi leur avoit dit : et le royaume demeura en une profonde paix durant la vie de ce bon prince.

Saint Édouard voyant la concorde et la tranquillité que Dieu lui avoit données, crut qu'il étoit temps d'accomplir son vœu, d'aller à Rome visiter le corps du prince des apôtres saint Pierre, son patron. Il assembla ceux de son conseil, tous les prélats et les milords d'Angleterre, auxquels il déclara le vœu qu'il avoit fait étant réfugié en Bretagne, l'extrémité où il se trouva réduit lorsqu'il le fit, et le désir qu'il avoit de payer à Dieu ce qu'il lui devoit en accomplissant son pèlerinage de Rome, en récompense de tant de bienfaits signalés qu'il avoit reçus, de l'appeler à la couronne et de libérer son royaume de la tyrannie des Danois, l'ayant ressuscité comme de mort à vie. Ils s'écrièrent tous d'une voix et supplièrent le roi de ne les point abandonner, et que pour satisfaire à sa dévotion particulière, il ne m:t pas son royaume en hasard.

Le roi se trouva confus, croyant que c'étoit une chose rude et inhumaine, de rejeter les supplications de tout son peuple : mais d'autre côté se sentant pressé du vœu qu'il avoit fait, sa dévotion l'excitoit à faire plus de cas de soi que des siens, et de ce à quoi il s'étoit obligé, que des importunités d'autrui. Après y avoir bien pensé et avoir recommandé l'affaire à Notre-Seigneur, il se résolut

de proposer l'affaire au Pape (qui étoit alors Léon IX, lequel commença à présider en l'Église l'an 1049) et d'en attendre la réponse. Le Pape lui répondit qu'il ne sortît pas de son royaume parce que c'étoit le plus convenable au service de Dieu, qu'il le dispensoit de son vœu d'aller à Rome, et le déchargeoit de cette obligation, ordonnant qu'il donnât autant aux pauvres qu'il eût dépensé à faire le voyage; et qu'il fît bâtir de nouveau, ou augmenter quelque ancien monastère de religieux, en l'honneur de l'apôtre saint Pierre, où Dieu fût continuellement loué. Il confirma de son autorité apostolique tout ce que le roi donneroit à ce couvent, et l'exempta de la juridiction des ordinaires et de toute autre puissance laïque, excepté de celle du roi.

Au même temps que cette réponse vint de Rome, Dieu l'approuva par une révélation qu'il fit à un saint homme qui s'étoit enfermé dans une grotte, où il faisoit pénitence depuis plusieurs années. Comme il étoit une nuit en oraison, saint Pierre lui apparut, lui commandant d'écrire de sa part au roi Édouard, que son intention étoit, qu'il accomplît de point en point tout ce que le Pape lui mandoit : et qu'il l'avoit acquitté par son autorité de l'obligation de son vœu : qu'il mît incontinent la main à l'œuvre, et fit réparer et amplifier à Londres un lieu, que le même saint apôtre avoit choisi et ennobli par sa présence, l'ayant consacré de ses propres mains, illustré de ses miracles, afin qu'il y établît un couvent de religieux pour y servir Dieu. Après avoir dit cela, la vision disparut et le saint écrivit aussitôt au roi ce qu'il avoit vu et entendu. Cet avis de la révélation divine arriva si à propos au roi, qu'il reçut en même temps la réponse du Pape.

Le roi se montra fort joyeux et fort content de voir que le ciel et la terre effaçoient le scrupule qui lui restoit de son vœu et lui commandoient ce qu'il devoit faire. Il sut que le lieu que le saint apôtre avoit choisi, étoit celui que le roi Sébert avoit fait bâtir à l'honneur de saint Pierre, duquel Mélite fut évêque, et le voulant dédier il s'en déporta, parce que le saint apôtre l'avoit consacré lui-même avec des miracles évidents. Il fit bâtir là une superbe église, avec un monastère de religieux de Saint-Benoit, amplifiant

celui qui y étoit auparavant, et l'enrichissant de plusieurs dons, de terres et de revenus, avec des priviléges et des exemptions singulières, qui furent approuvées par le Pape Nicolas II.

Ce monastère est celui que l'on appelle à Londres Westminster, fort célèbre, et où les rois sont enterrés. Il est près du palais royal.

C'est ainsi que florissoit ce saint roi, faisant éclater de toutes parts les rayons de ses rares vertus. Encore qu'il fût admirable en toutes sortes de vertus, il l'étoit spécialement au mépris des richesses et des biens temporels, en la piété et en l'amour de ses sujets, en la miséricorde et en la libéralité envers les pauvres. Il vit une fois qu'un de ses gens emportoit de l'argent des coffres de sa garde robe, que l'on avoit laissé ouverte; de quoi il ne dit rien. Il l'aperçut pour la seconde fois et le dissimula encore. Cet homme y revint pour la troisième fois, pensant que personne ne le voyoit. Alors le roi lui dit : *Prenez garde qu'on ne vous y surprenne.* Le valet de chambre étant venu fut bien ébahi et affligé de ce larcin. Le roi lui demanda ce qu'il avoit, comme s'il n'en eut rien su; et après qu'il lui eut raconté son désastre, il lui répondit de fort bonne grâce : *Ne vous mettez pas en peine de cela ; peut-être que celui qui l'a pris en avoit plus de besoin que nous.*

On avoit imposé un tribut par tout le royaume, pour les frais de la guerre contre les Danois : le saint le fit révoquer, parce qu'il vit que les diables jouoient et sautoient sur des sacs d'argent qu'on lui avoit apportés de cette imposition.

Le roi Édouard étant si saint et si bénin envers ses sujets, ce n'est pas merveille si Notre-Seigneur, durant sa vie et après sa mort, l'a signalé par tant de beaux miracles. Il se présenta un jour un Irlandois qui ne pouvoit marcher, tant il avoit les pieds crochus. Il dit au roi qu'ayant prié six fois saint Pierre, et visité son Eglise, afin qu'il le guérit, le saint apôtre lui répondit qu'il vouloit avoir pour compagnon de ce miracle le roi Édouard, son bon ami ; qu'il lui dit de sa part qu'il le chargeât sur ses épaules, et le portât depuis son palais jusqu'à son église, et qu'il seroit incontinent guéri. Le roi le fit avec une grande humilité, allégresse et

constance; les uns s'émerveillant, les autres riant. Il porta le pauvre jusque dans l'église, et l'offrit au glorieux apôtre saint Pierre, et aussitôt il demeura guéri; il devint même si robuste, qu'il s'en alla en pèlerinage à Rome, visiter le corps saint de l'apôtre saint Pierre, le roi lui ayant donné de quoi se défrayer en son voyage.

Une autre fois en entendant la messe, il vit Notre-Seigneur de ses yeux qui lui donnoit sa bénédiction de la main droite, faisant le signe de la croix. Une femme toute mangée d'écrouelles, vint trouver le roi par le commandement de Dieu, afin qu'il la touchât. Il fit le signe de la croix sur elle, la lava avec un peu d'eau et elle fut incontinent guérie. Il en arriva autant à un autre qui recouvra la vue, en mouillant ses yeux avec de l'eau, dont le roi s'étoit lavé les mains; et à plusieurs autres aveugles, car le saint roi leur touchant ou mouillant les yeux de l'eau où il avoit lavé ses mains, recouvroient la vue.

Le comte Godwin, beau-père du roi, étoit un homme puissant, mais rusé et subtil, qui vouloit commander absolument, et qu'il n'y eut aucune autre personne que lui auprès du roi qui eût du pouvoir. Cet homme abusant de sa bonté, faisoit plusieurs choses contre Dieu et contre la raison dans le royaume, ayant banni tous les parents, les amis, et les fidèles serviteurs du roi, afin qu'il ne prît point d'autre conseil que le sien, et que lui seul pût tout ce qu'il voudroit entreprendre. Ce comte mangeant un jour à la table de sa majesté, le roi lui fit connoître qu'il avoit été participant à la mort du prince Alfred, son frère. Godwin se sentit vivement atteint et étourdi de cela, disant: *Plaise à Dieu, Seigneur, que je ne puisse jamais avaler ce morceau de pain que j'ai en la main, si je suis aucunement coupable de mort de votre frère, ou de chose que j'aie jamais faite contre vous.* Le roi fit le signe de la croix sur le pain que le comte tenoit en sa main, et après le comte le mit dans la bouche: mais il lui demeura si avant dans la gorge, qu'il en fut suffoqué sur le champ.

Le jour de Pâques, étant à table, il s'éleva en extase: bien qu'il fût servi de viandes royales, il n'étoit toutefois attentif qu'à re-

paître son âme de saintes considérations. Notre-Seigneur donc, l'éclaira d'une subite révélation, dans laquelle il lui découvrit ce qui arriveroit en Orient en soixante et dix ans, avec les guerres et les calamités que l'Asie souffriroit.

Après son patron saint Pierre, il portoit une particulière dévotion à saint Jean, et ne refusoit aucune chose qu'on lui demandât en son nom. Un pèlerin demanda un jour l'aumône au roi au nom de saint Jean l'Evangéliste, avec une grande affection et importunité. L'aumônier du roi n'étoit pas alors près de lui : mais de peur de l'éconduire ou de le faire trop attendre, le roi lui donna un anneau de prix, n'ayant autre chose à la main. Il arriva depuis que deux Anglois allèrent en pèlerinage à Jérusalem, pour visiter les Saints Lieux de la croix et du sépulcre de Notre-Seigneur, et s'étant égarés dans une nuit sombre, il leur apparut un vénérable vieillard qui les mena à la ville, les logea et les traita fort honorablement : le lendemain au matin, comme ils sortoient de la ville, il leur dit : qu'ils poursuivissent hardiment leur chemin ; et qu'ils retourneroient heureusement en leur pays, qu'il les conduiroit et leur serviroit de guide, parce qu'il vouloit bien qu'ils sussent qu'il étoit Jean l'Evangéliste et l'apôtre de Jésus-Christ, qu'il aimoit le roi Edouard à cause de son excellente chasteté ; et qu'ils lui portassent cet anneau que le roi lui-même lui avoit donné, comme il lui demandoit l'aumône en habit de pèlerin. Il ajouta qu'ils lui dissent de sa part, que le temps s'approchoit qu'il devoit sortir de ce monde ; qu'à six mois de là il le visiteroit, et le mèneroit avec lui à la suite de l'Agneau immaculé, pour jouir des mérites de sa croix et de son sang. En disant cela, le vieillard qui parloit aux Anglois disparut. Ils arrivèrent à bon port, et racontèrent au roi ce qu'ils avoient entendu, et en témoignage de la vérité, il lui rendirent l'anneau qu'ils avoient reçu du saint apôtre.

Le roi tomba malade, et étant accablé de son infirmité, il demeura deux jours en une telle extase, qu'on le tenoit pour mort. Alors Notre-Seigneur lui révéla les misères, dont sa Majesté divine vouloit visiter l'Angleterre, à l'occasion des péchés énormes des ecclésiastiques, des séculiers, des princes, des juges et du peuple

Le roi étant revenu à lui, déclara ce que Dieu lui avoit révélé, ce qui fut entièrement accompli au pied de la lettre.

Le roi reconnoissant que l'heure de son trépas approchoit, et qu'il devoit quitter le royaume temporel de la terre pour aller jouir de l'éternel au ciel, commanda qu'on publiât de toutes parts l'heure de son décès; afin que ses bons et fidèles sujets l'aidassent par leurs suffrages et par leurs oraisons. Enfin, étant chargé d'années et de mérites, après avoir régné vingt-trois ans, six mois et vingt-sept jours, il rendit l'esprit à Dieu le cinquième jour de janvier 1066. Avec lui mourut toute la liberté, et toute la félicité d'Angleterre.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par l'intercession du saint roi après son décès. Il guérit plusieurs malades, illumina les aveugles, et châtia une femme qui travailloit le jour de la fête du saint, d'une paralysie, elle fut guérie, après avoir reconnu sa faute, et en avoir demandé pardon. On ouvrit son tombeau trente-six ans après son trépas, et son corps fut trouvé entier et sans aucune corruption, avec ses vêtements aussi neufs que le jour même qu'il fut enseveli. Le Pape Alexandre III le canonisa, et expédia sa bulle à Anagni, le sept de février, et Innocent IV commanda que la fête soit célébrée le 13 octobre. Car l'an mil soixante-trois, cent ans après la mort de ce saint roi, un jour de dimanche, le 13 d'octobre, le roi Henri II d'Angleterre étant accompagné des évêques, des abbés et des prélats, des comtes et des seigneurs de son royaume. Il se fit une autre translation de ce saint corps. Le roi et les milords de sa cour le portèrent sur leurs épaules.

La vie de saint Edouard a été écrite par Aelred, abbé de Citeaux, qui vivoit en l'an de Notre-Seigneur 1664, duquel et de l'histoire de Polidore Virgile, collecteur apostolique en Angleterre, cette vie a été extraite. Le Martyrologe romain fait mention de saint Edouard, roi, le cinquième jour de janvier, et le cardinal Baronius en parle en ses Annotations, et Jean Molan en celles qu'il a faites au Martyrologe d'Usuard. Surius a rapporté sa vie en son premier tome.

LA VIE DE SAINT FAUSTE, DE SAINT JANVIER ET DE SAINT MARTIAL,

MARTYRS.

AN 120.

Evariste, pape. — Adrien, empereur.

Trois enfants du centenier Marcel, Fauste, Janvier et Martial furent martyrisés à Cordoue, sous le président Eugène. Ils eurent un tel désir de mourir pour Jésus-Christ, qu'ils se présentèrent d'eux-mêmes au juge, et le blâmèrent de traiter si cruellement les serviteurs du vrai Dieu. Eugène leur répondit en colère, et s'emporta contre eux : les saints lui remontrèrent avec beaucoup de franchise et de constance l'aveuglement où il étoit, avec la résolution et la joie qu'ils avoient de mourir pour Jésus-Christ. Ensuite de quoi ce président leur fit souffrir de rigoureux tourments.

Fauste fut haché peu à peu; pour allonger son martyre, on lui coupa le nez et les oreilles, on lui emporta la peau, en lui rasant les cheveux et les sourcils; on lui arracha les dents, mais le saint martyr souffrit tout cela joyeusement en louant Notre-Seigneur.

Le tyran pensoit épouvanter Janvier, en lui montrant Fauste si défiguré, et un portrait de douleur : mais voyant qu'il ne s'émouvoit point de cela, et qu'il s'enflammoit davantage en l'amour de Dieu, il le fit tourmenter comme Fauste; puis il s'attaqua à Martial, toutefois en vain; en sorte que désespérant de surmonter ces

saints, et craignant d'en être honteusement vaincu, il les fit brûler.

Les vaillants champions, étant attachés au poteau, ne laissèrent pas d'exhorter les chrétiens qui étoient là présents de persévérer en la foi, sans craindre les tourments, leur disant qu'ils n'étoient pas si terribles qu'ils paroissoient, qu'ils ne duroient guère, et qu'ils méritoient une couronne éternelle. En disant cela, le feu étouffa leur parole, et leurs âmes volèrent au ciel, laissant leurs corps brûlés en holocauste à Dieu.

Dans le Martyrologe de saint Euloge, il est fait souvent mention de ces saints de Cordoue, où leurs corps étoient conservés et révérés; on les appelle quelquefois les trois martyrs. Le Martyrologe romain parle d'eux le 13 du mois d'octobre; encore que saint Isidore, Bède et Usuard mettent leur fête le 28 de septembre.

L'an 1575, le 21 de novembre, en creusant les fondements de l'église de Saint-Pierre de Cordoue, qui étoit anciennement la cathédrale, l'on découvrit un sépulcre de pierre mal polie, avec certaines lettres, d'où l'on apprit que c'étoit le tombeau des saints martyrs de Jésus-Christ, Fauste, Janvier, Martial, Zode, Asciscle, et autres. L'affaire ayant été consultée avec le Pape Grégoire XIII, Sa Sainteté s'en remit au concile provincial, qui fut célébré à Tolède, l'an 1582, par Gaspard de Quirogua, cardinal et archevêque de Tolède; et le 23 de janvier 1582, le concile déclara que ces reliques devoient être honorées des chrétiens, comme celles de saints qui règnent au ciel.

Martin de Sicile a tiré le martyre de ces saints des mémoires anciens. Il est rapporté au septième tome de Surius. Il y a une hymne dans le bréviaire de Tolède, où on chante leurs louanges et leurs victoires.

A Tours, saint Venant, abbé et confesseur. — Il étoit né à Bourges, en France, de parents nobles et catholiques qui le fiancèrent en la fleur de son âge. Il étoit toujours propre, leste et élégamment vêtu. Or, un jour qu'il alloit à Tours et visitoit un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, il se mit à considérer les œuvres miraculeuses de ce grand saint, et d'autre part la vanité des honneurs du monde. Il résolut alors de quitter le monde, et de prendre l'habit de religieux, pour servir Dieu fidèlement. Il s'adressa à saint Silvin, qui en étoit abbé, lui communiqua son dessein, et le pria de le recevoir au nombre de ses religieux. Ce qu'il fit, et saint Venant se comporta avec tant d'humilité envers les autres religieux, il vivoit avec une sainteté si admirable, qu'il étoit honoré de tous. De sorte qu'après la mort de saint Silvin, on l'élut abbé par un consentement unanime. Dieu l'honora de visions célestes, et du don de faire des miracles pendant sa vie aussi bien qu'après sa mort, qui arriva le treizième jour d'octobre. Ses miracles sont rapportés par saint Grégoire de Tours. Il y a un autre saint Venant, ermite et martyr, dont lÉ'glise fait la fête le 20 octobre.

A Troade, ville de l'Asie Mineure, fête de saint Carpe, disciple de l'apôtre saint Paul.

A Thessalonique, saint Florent, martyr, qui fut brûlé, après avoir souffert plusieurs tourments.

En Autriche, saint Colman, martyr.

A Ceuta, dans la Mauritanie Tingitane, le supplice de sept saints martyrs de l'Ordre des Frères Mineurs, saint Daniel, saint Samuel, saint Ange, saint Domule, saint Léon, saint Nicolas et saint Hugolin, qui, pour avoir prêché l'Évangile et refusé la secte de Mahomet, souffrirent de la part des Sarrasins les affronts, les chaînes et le fouet, et ensuite, ayant la tête tranchée, obtinrent la palme du martyre.

A Antioche, saint Théophile, évêque, qui fut le sixième pontife de cette Église après saint Pierre.

A Sublac, dans la campagne de Rome, sainte Chélidoine, vierge.



QUATORZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Burchard, évêque de Wurzbourg, confesseur. — Saint Callixte, pape et Martyr.

Sainte Fortunate, vierge et martyre; saint Carpon et ses frères, martyrs; saint Saturnin et saint Loup; saint Gaudence, évêque et martyr; saint Fortunat, évêque de Todi; saint Donatien, évêque de Reims; saint Rustique, évêque de Trèves; saint Dominique l'Encuirassé; saint Bernard, confesseur.

LA VIE DE SAINT BURCHARD,

ÉVÊQUE DE WURTZBOURG, CONFESSEUR.

AN 791.

Adrien Ier, pape. — Constantin VI, empereur. Charlemagne, roi.

La vie de saint Burchard a été écrite par Gilles, moine de son couvent en la même ville de Wurtzbourg, et Surius la met en son cinquième tome.

Saint Burchard étoit Anglois, issu de gens nobles et pieux, qui élevèrent leur fils à l'étude de la vertu et des bonnes lettres. Il se rendit en peu de temps fort savant, et, renonçant aux légèretés et aux divertissements de la jeunesse, il commença avec une maturité et une force d'esprit admirables à mépriser les sensualités, le faux lustre des honneurs et des richesses périssables, pour s'adonner entièrement à l'amour et à la crainte de Notre-Seigneur. Il eut un tel désir de le servir, qu'il quitta son pays, ses parents et ses amis, et passa en France, où il demeura quelques années en habit de pèlerin, caché au monde, mais connu de Dieu.

Pendant ce même temps, saint Boniface, archevêque de Mayence, prédicateur apostolique et apôtre de l'Allemagne, étoit aussi sorti d'Angleterre, et désirant extrêmement rencontrer des ouvriers pour l'aider à planter la vigne de l'Eglise, que le Pape lui avoit commise, il fit venir d'Angleterre et d'autres provinces des hommes saints et doctes, pour le seconder dans une si grande entreprise. Burchard, qui étoit déjà prêtre, s'y offrit volontairement des premiers. Boniface le reçut de bon cœur ; il le trouva si capable, qu'il le mena à Rome, et obtint que le Pape saint Zacharie fit un nouvel évêché en la ville de Wurtzbourg, dont il le sacra évêque, à cause de sa grande sainteté et de son admirable doctrine, lui faisant commandement de prêcher la foi, pour convertir les peuples qui étoient encore aveuglés par l'idolâtrie. Saint Burchard retourna en Allemagne, où l'on borna les limites du nouvel évêché, et saint Boniface lui fit bonne part des revenus de son Église.

Burchard, voyant l'excellence avec la grandeur de sa dignité, et le poids de la charge que Dieu lui avoit mise sur les épaules, supplia humblement Notre-Seigneur de lui donner la force de la supporter, s'étudiant, comme un pasteur actif et vigilant, à nourrir et à guérir son troupeau, éclairant les gentils, réformant les abus des chrétiens, et tâchant que Notre-Seigneur fût soigneusement servi des uns et des autres.

Il étoit affable en ses discours, vénérable en son maintien, assidu aux veilles et à la lecture des livres sacrés : ses mœurs étoient si humbles, qu'il ne voulut jamais avoir qu'une crosse de bois, qui fut mise sur son tombeau pour marque de son humilité : mais plus il s'abaissoit, plus il étoit aimé et respecté de chacun, de manière que quand le Pape saint Zacharie priva Chilpéric du royaume de France, qu'il donna à Pepin, père de Charlemagne, Burchard fut nommé, de la part des Etats du royaume, pour aller à Rome traiter avec le Pape de cette affaire de si grande importance, d'où dépendoit le bon gouvernement, le repos et la félicité de toute la France.

Il portoit beaucoup de dévotion aux reliques des saints. La seconde année de son épiscopat, il transféra celles de saint Chilien,

et de ses compagnons, martyrs, à son grand contentement et à la réjouissance de tout le peuple; il les enchâssa richement, et fit bâtir un monastère au même lieu.

Mais afin d'avoir quelque refuge assuré, où il se pût retirer à l'abri des orages de la vie active, il bâtit un autre couvent auprès de la rivière de Meuse, au nom de la bienheureuse Vierge Marie et de l'apôtre saint André, et le renta de bons revenus pour l'entretien de douze chanoines. Etant déjà vieux, loué et estimé de tout le monde, à cause de ses rares vertus, et ayant gouverné saintement son église l'espace de quarante ans, il rendit l'esprit, après avoir dévotement reçu tous les sacrements, l'an 791, en un village nommé Hohenbourg, d'où il fut transporté à Wurtzbourg, et ensuite au monastère de la très-sainte Vierge et de Saint-André, qu'il avoit fait construire.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Burchard le 14 d'octobre, et Trithème en parle au livre des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît.

LA VIE DE SAINT CALLIXTE,

PAPE ET MARTYR.

AN 226.

Alexandre, empereur.

La vie de saint Callixte Ier, Pape et martyr, est tirée de saint Damase, des auteurs qui ont écrit les Vies des Papes, de Surius aux cinquième et septième tomes de la Vie des Saints, et du cardinal Baronius au quatrième tome de ses Annales.

Après la mort du Pape saint Zephirin martyr, Callixte, natif de Rome, fils de Donice, fut installé en la chaire de Saint-Pierre, et gouverna très-saintement l'Église sous l'empire d'Alexandre Sévère, pendant cinq ans, un mois et douze jours. Il fit bâtir l'église de Sainte-Marie au delà du Tibre, à Rome : et pour enterrer plusieurs martyrs, qui mouroient alors pour le nom de Jésus-Christ, il dressa un cimetière en la voie Appienne, qui fut nommé le cimetière de Callixte : on y inhuma un grand nombre de martyrs.

Il institua le jeûne des Quatre Temps, pour remercier Notre-Seigneur, des grâces qu'il nous fait en tous les temps de l'année et le supplier de conserver tous les fruits de la terre. Il défendit de fréquenter les excommuniés et qu'ils ne fussent absous, sans connoissance de cause, la partie étant préalablement satisfaite. Ce fut le premier qui défendit le mariage entre les parents, et le borna au septième degré de consanguinité : depuis il a été limité au quatrième dègré, ce que nous observons encore à présent.

Il célébra cinq fois les Ordres au mois de décembre, où il fit huit évêques et seize prêtres. Dieu fit de grands miracles par lui, lesquels avec sa sainte vie et sa prédication convertirent beaucoup de gentils et de personnes de qualité à la foi de Jésus-Christ : entre autres le consul Palmace (qui étoit auparavant zélé serviteur des faux dieux et qui par le commandement de l'empereur avoit persécuté les chrétiens) fut baptisé avec sa femme, ses enfants et quarante-deux personnes de sa famille, pour avoir vu que les soldats qui alloient chercher Callixte perdirent la vue et demeurèrent aveugles. Une païenne inspirée, faisant un sacrifice au temple à ses dieux, s'étoit aussi écriée qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que celui de Callixte, qui étoit seul vrai Dieu vivant. Le sénateur Simplice, ayant vu d'autres miracles, se convertit avec soixante-huit personnes de sa maison, qui furent tous martyrs.

Alors l'empereur fit prendre saint Callixte et le fit fouetter tous les jours; le saint demeura en la prison cinq jours en prières sans manger; il y fut visité de Notre-Seigneur, et guérit un soldat nommé Privat, qui étoit tout couvert d'ulcères. L'empereur voyant cela, commanda qu'on le jetât par les fenêtres de sa maison, qu'on

le précipitât dans le puits avec une grosse pierre au col, et après cela qu'on jetât grande quantité de pierres sur lui. En ce martyre, le glorieux Callixte acheva heureusement sa vie.

Dix-sept jours après, un prêtre nommé Astère, accompagné du clergé, vint une nuit à ce puits et retira le corps saint, qui fut enseveli en la voie Aurélienne, dans le cimetière de Calépode, le 14 d'octobre, jour où la sainte Église célèbre la fête de saint Callixte. Son martyre arriva l'an de Notre-Seigneur 226; sous Alexandre Sévère.

A Césarée en Palestine, sainte Fortunate, vierge et martyre, qui, dans la persécution de Dioclétien, rendit à Dieu son esprit, après avoir surmonté les supplices du chevalet, du feu, de l'exposition aux bêtes et autres tourments; dans la suite, son corps a été transféré à Naples, dans la Campanie.

Et aussi saint Carpon, saint Evariste et saint Priscien, frères de la même sainte Fortunate, qui ayant été égorgés, reçurent ensemble la couronne du martyre.

Et aussi, saint Saturnin et saint Loup.

A Rimini, saint Gaudence, évêque et martyr.

A Todi, saint Fortunat, évêque, qui, au rapport de saint Grégoire, brilla par le don d'une vertu puissante de chasser les esprits immondes.

A Bruges en Flandre, saint Donatien, évêque de Reims.

A Trèves, saint Rustique, évêque.

Le même jour, mort de saint Dominique l'Encuirassé.

Dans la Campagne de Rome, saint Bernard, confesseur.



QUINZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Sainte Thérèse, Réformatrice de l'Ordre des Carmes. — Sainte Hedwige, duchesse de Pologne.

Saint Fortunat, martyr; trois cents bienheureux martyrs à Cologne; saint Agilée, martyr; saint Brunon, évêque des Russes et martyr; saint Antioche, évêque de Lyon; saint Sévère, évêque de Trèves; sainte Aurèle, vierge; sainte Thècle, abbesse.

LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS,

RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DES CARMES.

AN 1582.

Grégoire XIII, pape. — Rodolphe II, empereur.
Henri III, roi.

La séraphique vierge sainte Thérèse de Jésus naquit à Avila en Espagne, le 28 de mars 1515, sous le règne de Jeanne, mère de l'empereur Charles-Quint, et le roi catholique Ferdinand, son père, gouvernant pour elle. Son père s'appeloit Alphonse Sanchez de Cépède, et sa mère Béatrix d'Ahumade, tous deux nobles de race et de vertus, dont la piété et la bonne instruction servit beaucoup à fomenter et à seconder le naturel que Dieu avoit donné à leur sainte fille. Car, n'ayant encore que six à sept ans, son cœur s'enflammoit tellement par la lecture de la vie des saints martyrs, que quoique enfant, elle désiroit extrêmement qu'un tel bonheur lui arrivât. Cela, avec la considération de l'éternité, la fit résoudre, avec un sien petit frère, de s'en aller au pays des Maures, afin d'y

pouvoir être martyrisés : de sorte qu'ils sortirent de la maison de leur père et de la ville, marchant courageusement jusqu'à ce qu'un de leurs oncles les rencontrât, qui les ramena en la maison.

Ces généreux enfants, ayant ainsi été détournés de leur dessein, passoient le temps à faire des ermitages au jardin de leur maison, où ils se retiroient en solitude, pour se recueillir et y faire leurs dévotions, et où sainte Thérèse récitoit d'ordinaire le Rosaire de Notre-Dame. Cette dévotion à la très-sainte Vierge, et cette inclination naturelle que cette sainte avoit pour la vie solitaire, étoit sans doute un indice certain de ce que Notre-Seigneur avoit dessein de faire par elle, pour remettre en son premier lustre l'ancienne perfection de vivre de ses anciens prophètes et ermites du mont Carmel.

Notre sainte passa les douze premières années de son âge en ces exercices, du vivant de sa mère, laquelle venant à mourir, elle en ressentit sensiblement l'absence, et elle demeura fort en peine. Pour remède, elle eut recours à Notre-Dame, et, se mettant devant son image, elle la supplia avec beaucoup de larmes que, puisqu'elle étoit demeurée sans mère, il lui plût d'être dorénavant la sienne et de la recevoir pour sa fille. Elle fut bien trois mois à combattre les contradictions qui lui naissoient; mais enfin, aidée de la lecture des épîtres de saint Jérôme, elle les surmonta par une généreuse résolution d'être religieuse.

A cet effet, après en avoir parlé à son père (qui ne le lui voulut pas permettre), fortifiée du secours du ciel et de la considération des dangers dont le monde est rempli, elle sortit de grand matin, âgée de vingt ans et sept mois, le second jour de décembre de l'an 1535, sans en rien dire à personne qu'à un sien frère, qui l'accompagna, et s'en alla rendre religieuse au monastère de l'Incarnation qui est à Avila, de l'Ordre des Carmélites mitigées, bien qu'elle sentit une grande contradiction en elle-même, et une douleur si étrange, qu'il lui sembloit que ses os se séparassent les uns des autres, et son ressentiment étoit aussi grand que si son âme se fût séparée de son corps.

Aussitôt qu'elle eut pris l'habit, Notre-Seigneur lui fit connoître

combien les effets de ses promesses sont certains envers ceux qui ont assez de courage pour le servir, combien il est doux à ceux qui se privent de leurs contentements pour lui plaire, lui donnant à l'heure même une si sensible satisfaction d'avoir choisi un tel état, qu'elle lui dura toujours depuis. Néanmoins, Notre-Seigneur ne manqua pas de l'exercer, pendant l'année de son noviciat, par de grande troubles, qui, causés par des choses de peu d'importance, ne laissèrent pas pourtant de l'inquiéter et de lui faire de la peine. Elle eut aussi de grandes maladies; mais le contentement extrême qu'elle avoit d'être religieuse lui faisoit tout surmonter. Elle triompha des rudes combats que le diable lui livra, pour l'empêcher de faire profession, et de la grande difficulté qu'elle eut à la faire, qui ne fut pas moindre que lorsqu'elle prit l'habit. De manière qu'avec la grâce divine elle vainquit encore cette contradiction, faisant sa profession avec un cœur joyeux et constant, et se livrant de toute son âme pour épouse à Jésus-Christ.

Un jour qu'elle prioit Dieu qu'il lui plût de l'aider à lui pouvoir plaire en tout, un grand ravissement la saisit, et elle ouït au plus intime de son âme ces paroles: *Je ne veux pas désormais que tu aies de familiarité avec les hommes, mais avec les anges.* Cette grâce de Notre-Seigneur fut si efficace, qu'elle lui donna en un instant ce qu'en plusieurs années elle n'avoit pu gagner sur elle, quelques diligences qu'elle y eût apportées, elle demeura dès lors si changée que depuis elle ne put avoir amitié, ni se consoler, qu'avec des personnes spirituelles.

Après que Notre-Seigneur lui eut montré quelques grands et inexplicables secrets de la gloire qui sera donnée aux bons, et des peines qui sont réservées aux méchants, elle conçut de nouveaux désirs de pénitence et de solitude, pour se donner plus que jamais à Dieu, à qui elle se reconnoissoit si fort obligée: et pensant continuellement comment elle y pourroit parvenir, elle crut que ce seroit d'observer la règle avec la plus grande perfection qu'il lui seroit possible: car elle ne se gardoit pas en son monastère, selon sa première institution et rigueur, mais avec la bulle de mitigation.

Sur cela, il arriva un jour qu'une personne dit à cette sainte, que si elle pouvoit être religieuse à la manière des Déchaussées de Sainte-Claire, il seroit bien possible de faire un monastère. Comme elle avoit de semblables désirs, elle en conféra avec une certaine veuve de sa compagnie, qui désiroit beaucoup la même chose : elle commença d'y penser, et aux moyens de le pourvoir de rentes : ensuite de quoi elles résolurent de recommander soigneusement l'affaire à Dieu.

Environ ce temps-là il survint une occasion qui obligea son provincial de l'envoyer visiter et consoler une grande dame, veuve, qui la désiroit fort. Elle fut bien une demi-année avec elle, d'où elle retourna si à propos, que la nuit suivante de son arrivée à Avila, la bulle fut apportée de Rome, suivant laquelle l'évêque admit le monastère, pour être fondé en pauvreté, conformément à ce que Notre-Seigneur en avoit révélé à cette sainte. Ensuite, ayant eu la permission d'aller secourir son beau-frère, qui étoit demeuré fort malade en la maison où le monastère se devoit faire, elle eut moyen de disposer les choses : de sorte que le jour de saint Barthélemy, de l'an 1562, ce premier monastère des Carmélites Déchaussées fut fondé à Avila, sous le nom du glorieux Père saint Joseph : le très-saint Sacrement y fut posé, et l'on donna l'habit à quatre demoiselles, grandes servantes de Dieu, en présence de notre sainte, voyant ainsi accompli ce que Notre-Seigneur lui avoit tant recommandé, et considérant la grâce qu'elle avoit reçue de sa divine Majesté, de l'avoir choisie pour une œuvre si nécessaire et si importante, elle en reçut une si sensible consolation, qu'elle sembloit être comme dans la gloire.

Notre sainte demeura dans ce monastère environ cinq années, qui lui semblèrent les plus délicieuses de sa vie. Il lui étoit avis qu'elle étoit en un paradis, et que ces âmes entre lesquelles elle vivoit, étoient des anges. Toutefois la grandeur du cœur de cette sainte, et le feu de l'amour de Dieu dont il étoit embrasé, empêchoient qu'elle pût entièrement se livrer à ce délectable repos, pour l'extrême désir qu'elle avoit du salut des âmes. Elle supplioit instamment Notre-Seigneur, avec une grande abondance de lar-

mes, qu'il lui donnât les moyens de pouvoir entreprendre quelque chose pour en gagner quelqu'une à son servive. Sur quoi étant une nuit en prières, Notre-Seigneur la consola en lui disant: *Attends un peu, ma fille, et tu verras de grandes choses.*

Ces paroles, dont elle ne se pouvoit alors imaginer le sens, commencèrent à s'effectuer peu de temps après. Car Notre-Seigneur fit que, contre toute espérance, le général des Carmes vint à Avila. La sainte en étant avertie, elle fit en sorte qu'il vint au monastère de Saint-Joseph où elle étoit, et l'évêque trouva bon qu'on lui fit la même réception que l'on eût fait à sa propre personne. Après donc qu'elle lui eut rendu compte non-seulement de la fondation du monastère, mais presque de toute sa vie, il la consola beaucoup et se réjouit grandement de voir leur forme de vivre, laquelle étoit un vif portrait du commencement de son Ordre, parce que la première règle s'y gardoit sans aucun relâchement. Et pour donner occasion à cette sainte de mettre à exécution les très-ardents désirs qu'elle avoit de pouvoir servir à amener des âmes à Dieu, il lui donna (sans qu'elle l'en requît) des lettres patentes très-amples, afin qu'elle pût établir un plus grand nombre de monastères semblables, avec commandement d'en faire le plus qu'elle pourroit; à quoi elle n'avoit pas pensé auparavant.

Une seule affliction lui restoit, en ce que les religieux et les religieuses Déchaussés étoient immédiatement sujets au général et aux provinciaux des Carmes mitigés, ce qui traversoit beaucoup la paix et la tranquilité des uns et des autres; parce qu'à cette occasion, il s'éleva une telle bourrasque de la part des Mitigés, (quoi qu'avec bonne intention) contre ces Pères Déchaussés, qu'ils furent sur le point de voir perdre leur réforme, et les principaux d'entre eux endurèrent d'extrêmes persécutions. Cette sainte eut beaucoup à souffrir, en voyant dans un tel danger ceux qui lui avoient tant coûté de prières et de larmes à obtenir de Dieu. D'ailleurs on disoit d'elle des choses fort préjudiciables à sa bonne renommée, mais elle ne se soucioit pas tant de cela comme de l'affliction de ces Pères; car elle savoit certainement combien ils souffroient à tort, et cela l'affligeoit grandement.

Pour avoir quelque lumière en ces ténèbres, et afin que Dieu lui donnât du soulagement dans les afflictions qui la poursuivoient de si près, elle faisoit faire en son monastère de grandes et continuelles prières, avec des jeûnes et des disciplines, et levoit les yeux au ciel, d'où le secours lui devoit venir. Etant une fois en oraison, et pensant si les personnes qui traversoient ainsi les affaires, vouloient à bon escient abolir cette nouvelle réforme, Notre-Seigneur lui répondit : *Quelques uns voudroient bien cela, mais il ne sera pas ainsi.* Et de fait, sa divine Majesté exauça enfin les désirs de cette sainte, attendu que par le commandement du Pape Grégoire XIII les Carmes déchaussés tinrent un chapitre, où ils élurent un provincial d'entre eux, auquel ils demeurèrent immédiatement sujets avec les religieuses Déchaussées, et médiatement au seul général des Mitigés, sans aucune dépendance de leurs provinciaux. Ainsi cette séparation apporta le calme et la tranquillité si désirée.

Pour ce qui regarde le corps, elle étoit de riche taille, et belle en sa jeunesse, comme sa vieillesse le montroit encore : elle avoit le corps plein, le visage rond, net, doux, agréable et bien proportionné, la couleur blanche et vermeille. Et quant à l'âme, elle avoit un fort bel esprit, écrivant plusieurs sortes d'ouvrages, et y traçant des histoires, qui donnoient de la dévotion et de l'admiration tout ensemble. Dieu lui avoit donné un entendement subtil et qui pénétroit les choses les plus difficiles, un jugement posé et nullement léger, mais plein de maturité et de prudence : elle pensoit sérieusement à ce qu'elle avoit à faire, considérant exactement les circonstances de ce qu'elle projetoit : après l'avoir résolu et déterminé, elle en poursuivoit constamment et généreusement l'exécution. Ainsi Notre-Seigneur disposa le naturel de cette sainte religieuse, pour convenablement recevoir et conserver les admirables vertus, les dons surnaturels et très-relevés dont il la devoit combler.

Plusieurs grands personnages ont assuré que cette sainte pouvoit enseigner la théologie mystique aussi heureusement et doctement, que les plus savants docteurs ont accoutumé d'enseigner les sciences en public. Par le moyen de cette doctrine céleste, elle eut



un très-grand avantage et une facilité merveilleuse à l'acquisition et à la pratique de toutes les vertus. Car, pour ce qui concerne la foi, elle y étoit si bien fondée, qu'elle n'eut jamais aucune tentation contraire, et disoit que, moins elle entendoit les choses de la foi, plus elle les croyoit, et plus elles lui donnoient de dévotion ; qu'elle eût plutôt enduré mille morts, que d'aller contre la moindre cérémonie de l'Église, ou quelque vérité de la sainte Ecriture. Elle portoit un grand respect aux images et à l'eau bénite, ayant expérimenté plusieurs fois la grande efficace qu'elle a pour chasser les diables. Bref, elle voulut que les prières, les austérités et les pénitences qui seroient en ses monastères fussent dirigés principalement pour ceux qui s'emploient à la défense de la foi, et à la conversion des hérétiques.

L'espérance qu'elle eut en Notre-Seigneur se peut assez conjecturer de ce qu'étant une simple fille et religieuse, grandement infirme, contredite, affligée, moquée, délaissée, sans biens et sans faveur ni support du monde, elle ait néanmoins (appuyée sur cette espérance divine) entrepris tant de fondations de monastères dont les succès, comparés avec les commencements, sont tout à fait dignes d'admiration et font visiblement reconnoître la perfection de son espérance. Elle n'abandonnoit jamais aucune entreprise, quelque traverse qui s'y rencontrât, pourvu qu'elle la connût être pour le plus grand service de Dieu, croyant que sa divine Majesté ne pouvoit manquer à ceux qui la servent : et ainsi elle venoit à bout de tout ce qu'elle vouloit.

Cette solide espérance procédoit non-seulement de l'expérience, que cette sainte en avoit faite en tant d'occasions : mais encore, et bien plus, de sa charité et de son véritable amour envers Dieu. Amour tout à fait séraphique, puisque plusieurs fois elle eut une vision divine d'un séraphin, sous une forme corporelle, qui étant à son côté, et tenant en ses mains un dard, lui en transperçoit le cœur, la laissant toute embrasée d'un très-ardent amour de Dieu. De manière que bien souvent elle ne pouvoit durer en soi, et étoit si possédée de ce divin amour, qu'écrivant à un sien confesseur de l'état de son âme, elle dit : Il ne me semble pas que je vive, ni

que je parle, ni que j'aie quelque volonté; mais il y a en moi quelqu'un qui me gouverne et me donne de la force; je suis quasi toute hors de moi, la vie m'étant une peine très-griève. Et la plus grande chose que j'offre à Dieu pour un si grand service, est que m'étant une chose si pénible d'être séparée de lui, je veux vivre pour l'amour de lui, et voudrois que ce fût avec de grands travaux et persécutions; car j'en endurerois autant qu'il y en a au monde pour un peu plus de mérite, je dis pour accomplir d'avantage sa volonté. Je ne me soucie d'autre chose, il n'y a honneur, ni vie, ni aucun bien du corps ou de l'âme qui me retienne, et je ne désire en nulle façon mon profit particulier, mais seulement sa gloire.

A proportion de ce très-fervent amour de Dieu, se manifestoit celui qu'elle avoit envers son prochain, l'aimant en Dieu et pour Dieu. C'est cet amour qui la fit exposer à tant de travaux et faire tant de voyages, bien qu'elle fût accablée de maladies et de douleurs, par les froidures, les pluies, les neiges et les grandes chaleurs, afin de fonder des monastères, où par l'exercice des vertus chrétiennes, tant d'âmes se peuvent sauver. Elle portoit une sainte envie aux prédicateurs et à tous ceux qui s'occupoient à gagner des âmes à Notre-Seigneur, parce qu'elle eût bien voulu faire de même, encore qu'il lui en dût coûter mille vies. Pour y suppléer elle insistoit beaucoup envers Dieu, que ce fût sa volonté de donner quelque pouvoir à ses oraisons pour gagner quelque âme à son service, puis que le diable en enlevoit un si grand nombre.

Jamais elle ne communiquoit avec personne, que son âme n'y profitât. Quand quelque âme se convertissoit par son moyen, le diable, pour se venger, lui livroit de grandes batailles en l'intérieur et quelquefois lui donnoit en son corps plusieurs coups : de sorte qu'elle faisoit grande pitié à ses religieuses. C'est par ce signe, qu'elle connoissoit l'effet de ses oraisons. Entre autres une certaine personne s'étoit, à la persuasion de cette sainte, confessée et retirée de quelques péchés abominables, mais il lui en étoit resté de si grièves tentations, qu'il lui sembloit être en enfer. Elle se recommanda derechef à ses prières : sur quoi elle supplia Notre-

Seigneur d'apaiser les tourments et les tentations de cette pauvre âme, demandant que les diables qui les causoient s'en vinsent la tourmenter elle-même, pourvu qu'elle n'offensât point sa divine Majesté. Aussitôt la personne tentée fut entièrement délivrée, et cette sainte endura, pendant l'espace d'un mois, de furieux tourments.

Cette soif du salut des âmes lui faisoit quelquefois dire : *Quel intérêt ou danger y a-t-il que je sois jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je puis faire par mon oraison qu'une seule âme soit sauvée.* Elle avoit déterminé de ne laisser passer aucun jour, sans faire quelque œuvre particulière de charité, et quand quelques empêchements lui en avoient ôté le moyen, si elle entendoit passer quelque religieuse, la nuit, sans chandelle, elle sortoit pour éclairer, afin de ne point laisser écouler cette journée sans faire quelque bien au prochain. Les âmes du purgatoire ressentoient pareillement de notables effets de cette charité, plusieurs ayant été délivrées par ses prières. Pour la particulière délivrance de l'une de ces âmes, cette sainte donna un jour tout le bien qu'elle avoit fait en sa vie, et à l'instant elle vit monter cette âme au ciel.

Elle avoit une intime dévotion à l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, elle désiroit extrêmement que tous en méditassent les mystères, à quelque haut degré d'oraison qu'ils fussent parvenus; elle disoit que nous devons entrer par cette porte, si nous voulons que sa divine Majesté nous montre de grands secrets. Elle étoit pareillement très-dévote envers la glorieuse Vierge Marie, mère et protectrice du Carmel, se réputant grandement favorisée de porter l'habit de cette Reine des anges, d'être religieuse de son Ordre, comme aussi d'avoir été employée à le remettre en sa première splendeur et perfection de vie, et d'avoir contribué de tout son pouvoir à son augmentation.

Elle avoit encore une particulière dévotion au glorieux saint Joseph, époux de cette glorieuse Vierge, également protecteur du même Ordre, sous le nom duquel elle fonda la plupart de ses monastères, le prenant pour son avocat et son maître. Elle disoit n'avoir point de souvenir de l'avoir prié d'aucune chose, qu'il ne lui

eût accordée; et qu'elle ne pouvoit faire le récit de toutes les grâces que Dieu lui avoit faites, et des périls de l'âme et du corps dont il l'avoit délivrée par le moyen de ce glorieux saint; ajoutant qu'elle eût voulu persuader à tout le monde de lui avoir dévotion, pour la grande expérience qu'elle avoit des biens qu'il obtient de Notre-Seigneur, et qu'elle n'avoit connu personne qui se fût mis sous sa protection, qu'elle ne l'eût vu plus avancé en la vertu et en la sainteté de vie.

Or, comme la vraie et essentielle dévotion consiste en l'imitation, aussi cette sainte se trouva y avoir fait tant de progrès, qu'elle devint sainte en imitant les saints; bien que le sentiment qu'elle avoit de soi-même en fût très-éloigné, car elle étoit si humble, qu'elle prenoit un singulier plaisir à publier ses fautes pour se mettre en mauvaise estime; et encore qu'elle ne commît jamais aucun péché mortel, si est-ce que son humilité lui faisoit ressentir et dire que Notre-Seigneur lui avoit fait une très-grande grâce, entre autres, de ce qu'il ne l'avoit pas déjà mise en enfer, selon la grandeur de ses péchés; ajoutant que si on la connoissoit, chacun l'égratigneroit et lui cracheroit au visage.

Approchant une fois de la communion, elle sentit que son corps s'élevoit de terre, et pour y mettre empêchement, elle prit la grille à deux mains, afin qu'on ne la vît pas en cette sorte. Un jour, étant dans une église où l'évêque d'Avila célébroit la messe, elle fut vue de lui et de tous les assistants élevée de six ou sept pieds de terre, et ravie en Dieu, et l'hostie sacrée, se séparant de la main de l'évêque, s'envola en la bouche de cette sainte, où il ne pouvoit atteindre. A cause de cela, et parce qu'il lui prenoit un grand nombre de ravissements en public, elle pria beaucoup Notre-Seigneur de ne lui vouloir point faire de telles grâces publiquement. Dès avant sa réforme, elle avoit commencé à en avoir, et elle voulut s'en aller d'Avila, dans un autre monastère de son Ordre bien éloigné, afin d'être méconnue, pour être Sœur converse, et servir aux plus bas et aux plus pénibles offices de la maison.

De cette profonde humilité, de cette connoissance de soi-même, procédoit sa patience et son désir de souffrir pour Jésus-Christ; car

quelques grands que fussent les travaux qu'elle enduroit, elle croyoit toujours qu'ils étoient trop légers, selon ce que ses péchés méritoient. En son corps, elle eut de grièves maladies, dont plusieurs lui durèrent jusqu'à la mort; ce qu'elle souffroit avec une merveilleuse patience; et lorsqu'elle estimoit ses douleurs être intolérables, elle s'accoutumoit à faire des actes de patience et de conformité à la volonté de Dieu; le suppliant, que si en cela il étoit servi, elle demeurât ainsi jusqu'à la fin du monde. Aussi elle avoit demandé à Notre-Seigneur qu'elle ne fût jamais sans douleurs; et celles qui la fréquentoient ne la virent pas depuis en santé, si ce n'étoit quand il s'offroit quelque fondation, ou d'autre chose semblable; parce qu'alors Jésus-Christ lui allégeoit ses maladies, et lui donnoit de la force avec le courage de les accomplir.

Encourageant ses filles à désirer de souffrir pour l'amour de Dieu, elle leur disoit qu'elles devoient tenir à honte d'aller par un autre chemin que par celui que leur Epoux avoit tenu; et que la religieuse qui ne sentiroit point en soi ces désirs, ne s'estimât point vraie Carmelite déchaussée; parce que ses affections ne doivent point être de se reposer, mais de souffrir pour imiter en quelque chose Notre-Seigneur. Elle instruisoit aussi ses filles par ses discours, mais beaucoup plus par son exemple : car encore qu'elle souffrît tant en son corps qu'en son âme et son honneur, si est-ce que tout cela n'étoit pas suffisant pour étancher l'ardente soif qu'elle avoit d'endurer pour Dieu; aussi recherchoit-elle à faire le plus de pénitences et d'austérités qui lui étoit possible, s'affligeant et pleurant souvent l'empêchement que ses maladies y apportoient.

Durant le temps qu'elle fut au monastère de l'Incarnation avec quelque allégement de ses maladies, la pénitence qu'elle faisoit étoit si âpre, qu'il fut nécessaire que ses confesseurs l'en empêchassent. Et depuis, outre les austérités ordinaires de l'Ordre, elle prenoit des disciplines avec des orties, jusqu'à lui en venir des plaies, qu'elle rafraîchissoit de nouveau, en prenant d'autres disciplines avec les mêmes orties. Quelquefois elle se disciplinoit avec un trousseau de clefs, et quelquefois avec des chaînes de fer, et il

lui venoit souvent des désirs si grands de pénitences, qu'elle eût voulu mettre son corps en pièces; si c'eût été la volonté de Dieu; de sorte que le contentement qu'elle croyoit donner à sa divine Majesté, par ses exercices, lui causoit une grande consolation, et même lui allégeoit beaucoup ses douleurs.

Pour les trois vertus que contiennent les vœux ordinaires de la religion, elle n'y tomba jamais en aucune faute : car quant à la chasteté, l'on peut comprendre en peu de paroles tout ce qui s'y peut désirer, en disant que cette sainte, étant déjà bien âgée, et l'une de ses religieuses traitant avec elle de certaine chose concernant les tentations charnelles, elle lui répondit : *Je n'entends point cela, parce que Dieu m'a fait la grâce, qu'en toute ma vie, je n'ai rien eu à confesser sur de telles choses.* Ce qui montre non-seulement sa chasteté, mais encore sa virginité.

L'affection qu'elle portoit à la sainte pauvreté étoit très-singulière; c'est pourquoi elle apportoit beaucoup de résistance aux fondations des monastères qui devoient être rentés, et au contraire elle entreprenoit volontiers l'établissement de ceux qui devoient être pauvres. Elle avoit plus de peine dans l'abondance que dans la disette, et elle aimoit à porter des habits rapiécés, pourvu qu'ils fussent propres : car elle affectionnoit naturellement la netteté du corps et de l'âme.

Nonobstant ses maladies, lorsque ses occupations nécessaires le lui permettoient, elle s'employoit ordinairement à filer, à devider, ou à coudre, et n'étoit jamais oisive; même quand elle alloit parler aux grilles, avec quelques graves et illustres personnes que ce fût, elle portoit de quoi travailler; et ainsi elle disoit que c'étoit un grand profit de parler avec les grilles closes, parce que l'on y pouvoit travailler en même temps. Quand on lui commandoit d'écrire quelque livre, elle disoit en être fâchée, parce que cela l'empêchoit de filer. Bien qu'elle aimât tant la pauvreté, elle étoit non-seulement très-miséricordieuse envers les pauvres en tout ce qu'elle pouvoit, mais aussi fort libérale selon la grandeur de son courage, et pour ce qui étoit vraiment nécessaire, elle ne plaignoit point l'argent, quelque peu qu'elle en eût.

Elle excella merveilleusement en la vertu d'obéissance, qui met et conserve en l'âme toutes les autres vertus, de sorte qu'elle ne se contenta pas d'une soumission ordinaire, mais elle fit vœu d'obéissance très-particulière au révérend Père Jérôme Gratien, de la Mère de Dieu, provincial des Carmes Déchaussés, d'Andalousie. Elle obéissoit si ponctuellement à ses prélats et à ses confesseurs, qu'elle disoit faire plus d'état d'une de leurs paroles que de mille révélations, parce qu'elle se pouvoit tromper aux révélations, mais qu'en obéissant à son prélat, elle étoit certaine de n'être pas trompée. Quand donc Dieu lui commandoit quelque chose en l'oraison, et que ses prélats ou ses confesseurs lui enjoignoient le contraire, elle le faisoit et disoit à Notre-Seigneur qu'il lui pardonnât, parce qu'elle croyoit être obligée d'obéir à ceux qui tenoient sa place.

La divine Majesté approuva cette admirable obéissance, lui commandant de faire ce qu'ils disoient, et qu'il leur enseigneroit la vérité : qu'elle ne laissât pas de communiquer à son confesseur toute son âme et les grâces qu'il lui faisoit, et qu'elle lui obéit : qu'elle ne se devoit pas détourner de l'obéissance, encore qu'elle endurât beaucoup. Notre-Seigneur ajoute même : *Ce n'est pas obéir, si tu n'es résolue et déterminée d'endurer. Jette les yeux sur ce que j'ai souffert, et tout te semblera facile.* Étant ainsi instruite par un si bon maître, elle aimoit beaucoup cette vertu; elle disoit qu'il n'y avoit point de chemin plus court pour parvenir bientôt à une perfection héroïque, que celui de l'obéissance, et pour cela elle la recommandoit fort à ses religieuses. Elle exprimoit en un mot sa valeur et sa nécessité, en disant, que qui n'avoit point d'obéissance, n'étoit point religieuse; voulant qu'elles l'eussent non-seulement en la volonté pour vouloir ce qui est ordonné, mais aussi au jugement, croyant qu'il est bien ordonné.

Elle le disoit très-bien et l'accomplissoit encore mieux : sur quoi le Révérend Père Balthazar Alvarez de la Compagnie de Jésus, son confesseur, disoit à une dame de qualité : *Voyez-vous Thérèse de Jésus, ce qu'elle a reçu de Dieu, et ce qu'elle est ? Avec tout elle néanmoins elle est comme un enfant à tout ce que je lui dis.* Aussi

cette sainte observoit que les personnes religieuses étoient les esclaves de Notre-Seigneur, qu'elles s'étoient vendues volontairement pour son amour à la vertu d'obéissance, et que pour cette vertu elles devoient laisser en quelque façon de jouir du même Seigneur, attendu que la souveraine perfection ne consiste pas à recevoir des caresses intérieures, ni en de hauts ravissements, ni en des visions, ni en l'esprit de prophétie, mais seulement en ce que notre volonté soit si conforme avec celle de Dieu, qu'aussitôt que nous connoîtrons qu'il désire quelque chose de nous, nous le désirions pareillement de tout notre cœur, et que nous recevions aussi joyeusement l'amertume que la douleur, sachant que Dieu le veut.

C'est pourquoi elle étoit extrêmement exacte et ponctuelle en tout ce qui concernoit l'observance régulière, non-seulement des règles et des constitutions, mais même jusqu'aux plus petites cérémonies; considérant, non la grandeur ou la difficulté de l'action, mais purement la volonté de Dieu. Elle croyoit que la moindre chose du monde ne se pouvoit assez estimer, si elle est faite pour l'amour de Dieu, et que d'ailleurs il est dangereux de la négliger. Sur quoi parlant à ses religieuses, elle disoit qu'elles prissent soigneusement garde que le diable commence par de petites ouvertures par lesquelles il fait ensuite de grandes brèches, et qu'il ne leur arrivât jamais de dire : *Ceci n'importe, ce sont de petites choses. Hélas ! mes filles, toutes choses sont de grande importance, si seulement elles nous peuvent empêcher d'acquérir et de cheminer à la perfection.*

Il étoit bien besoin que la prudence de cette vierge fût extraordinaire et plus qu'humaine, pour fonder tant de monastères et vaincre tant de difficultés, supporter tant de différentes humeurs, gagner tant de volontés, éviter tant d'inconvénients, et enfin trouver les moyens nécessaires pour des desseins si grands ; pour d'ailleurs gouverner et conserver les mêmes monastères avec toute la pauvreté et l'austérité qui y est, leur donner l'instruction qu'elle y a établie, les avances et élever en l'oraison, en leur montrant un si bon et si assuré chemin, les avoir si bien accoutumés à la vraie

obéissance, à la mortification, à l'humilité, au silence, au recueillement et à tout le reste des vertus : ainsi que l'expérience le montre en l'exacte observance qui se garde dans les monastères de cet Ordre. Sans doute ces choses font visiblement connoitre le grand jugement qu'avoit cette vierge, les belles qualités dont elle étoit douée, et combien elle fut surnaturellement enseignée de Dieu : comme aussi le témoignent clairement les constitutions toutes divines qu'elle leur a dressées, avec les livres excellents et admirables qu'elle a composés.

Elle avoit le don de prophétie : elle savoit aussi les jours où plusieurs personnes devoient mourir, longtemps auparavant, et de quelques autres, elle savoit l'heure de leur trépas, encore qu'elle fût bien éloignée d'elles, et avoit connoissance de l'état où étoient leurs âmes. En voyant seulement une personne, elle savoit quelle pensée elle avoit; elle connoissoit ce que d'autres avoient sur le cœur, et leurs fautes intérieures, avec plusieurs choses de pareille nature que Notre-Seigneur lui révéloit.

Mais quoique ces choses soient grandes et surnaturelles, elles sont toutefois petites en comparaison des souverains mystères et des divins secrets qui lui furent déclarés dans les visions et les ravissements, dont elle eut un grand nombre : le tout ayant été rigoureusement examiné l'espace de six ans par les plus doctes personnages qu'il y eût pour lors en Espagne, a été approuvé. Ainsi enseignée, illuminée et favorisée de l'esprit de Dieu, elle écrivit (non de son propre mouvement, mais pour obéir à ses confesseurs) cinq livres tout remplis de doctrine céleste, dont le premier fut le discours de sa vie, jusqu'à la fondation du monastère d'Avila. Le deuxième livre fut le Chemin de la perfection. Le troisième fut le Livre des fondations des autres monastères qu'elle fit en plusieurs lieux. Le quatrième est intitulé le Château intérieur. Le cinquième roulant sur les Cantiques de Salomon, fut par elle brûlé, par le commandement de son confesseur.

Elle écrivit tous ces livres étant occupée en plusieurs affaires, ayant fort peu de temps, et souvent peu de santé : mais d'ailleurs avec une telle assistance divine, qu'elle n'avoit que la peine d'é-

crire, et non de songer à ce qu'elle écrivoit, parce qu'il se présentoit tant de matières à son esprit, qu'elle désiroit avoir plusieurs mains, afin de pouvoir tout écrire, et que rien ne se perdît.

Enfin sainte Thérèse arrivant en la ville d'Albe, au retour de la fondation de Burgos, elle connut que Notre-Seigneur condescendant à ses souhaits la vouloit retirer à lui. Trois jours avant sa mort, elle fut quasi toute la nuit en oraison, et au matin elle fit appeler le vénérable Père Antoine de Jésus, vicaire provincial des Carmes déchaussés, pour la venir confesser. Elle demanda ensuite le Sacrement de la divine Eucharistie. Pendant que l'on lui apportoit, elle dit à ses religieuses les mains jointes : *Mes filles et mesdames, pour l'amour de Dieu, je vous prie d'avoir un grand soin de garder la règle et les constitutions, et que vous ne preniez pas garde au mauvais exemple que cette mauvaise religieuse vous a donné, mais de me le pardonner.*

Lors donc qu'elle eut vu entrer en sa cellule ce Seigneur qu'elle aimoit si tendrement, bien qu'auparavant elle ne se pût remuer, elle se leva sur le lit sans aide de personne, et il fut besoin de la tenir de peur qu'elle ne tombât, elle devint plus belle, plus enflammée, et plus vénérable qu'à l'ordinaire; et avec un grand soupir, elle commença à dire à son bien-aimé, là présent, des choses admirables, qui excitoient toute la dévotion de tous les assistants. Entre autres elle disoit : *O mon Seigneur et mon Époux, l'heure que j'ai si désirée est maintenant venue, il est temps que nous vous voyions : mon Seigneur, il est temps de marcher. A la bonne heure, et que votre volonté soit faite. L'heure est maintenant venue, qu'il faut que je sorte de ce bannissement, et que mon âme jouisse avec vous de ce qu'elle a tant désiré.* Puis elle disoit souvent : *Enfin Seigneur, je suis fille de l'Église,* et elle le remercioit beaucoup de cette grâce, et de ce qu'elle y mourroit.

Elle demandoit avec un grand ressentiment pardon de ses péchés, et disoit, que par les mérites de Jésus-Christ, elle espéroit d'être sauvée; elle prioit ses religieuses d'en supplier la divine Majesté; et comme elles lui demandoient de leur vouloir dire quelque chose de particulier, elle ne leur voulut rien dire davan-

tage, sinon, qu'elles gardassent exactement la règle et les constitutions, qu'elles fussent obéissantes aux prélats et aux supérieurs. Pendant tout ce temps, elle répétoit souvent des versets et des psaumes, et particulièrement elle eut toujours dans la bouche ce passage : *Cor contritum et humiliatum non despicies,* tant qu'elle eut l'usage de la parole.

Elle demanda et reçut l'Extrême-Onction à neuf heures du soir, avec une grande révérence, aidant à réciter les psaumes. Toute la nuit elle endura les grandes douleurs, et le lendemain, sur les sept heures du matin, se couchant d'un côté avec un crucifix en sa main, ayant le visage enflammé, elle demeura ainsi en oraison, avec une grande tranquillité, sans plus se remuer. Lorsqu'elle fut à l'article de la mort, une religieuse observoit des signes en cette sainte, que Notre-Seigneur lui parloit et lui montroit de grandes choses; car elle faisoit des gestes comme une personne qui admiroit ce qu'elle voyoit : elle fut de la sorte jusqu'à neuf heures du soir, qu'elle rendit sa sainte âme à son Créateur, le jour de saint François, le 4 octobre 1582, sous le pontificat de Grégoire XIII. Ainsi cette sainte vécut soixante-sept ans, six mois et sept jours; elle en passa quarante-sept en religion, les vingt-sept premiers au monastère de l'Incarnation de l'Ordre des Carmélites mitigées, et les vingt derniers selon la règle primitive de l'Ordre. Sa mort fut si tranquille, qu'il sembloit qu'elle fût encore en oraison.

Une sœur qui l'avoit ensevelie, alla sans y penser laver ses mains, et il en sortit une odeur si douce et si délicieuse, qu'elle lui sembloit être toute céleste, n'ayant jamais senti chose semblable. On sentoit souvent une pareille odeur lorsqu'elle étoit accablée de maladies, quelquefois quand elle étoit ravie, et d'autres fois sans qu'elle le fût. La R. Mère Anne de Saint-Barthélemy, sa fidèle compagne, la lavant ou la vêtissant en sa maladie, sentoit elle aussi cette agréable odeur.

Après cet heureux trépas, les religieuses demeurèrent toute la nuit et jusqu'à dix heures du jour suivant avec ce saint corps, où le Saint-Esprit avoit si longtemps fait sa demeure, lui baisant les pieds et les mains. Il advint en ce monastère qu'une sœur ayant

perdu l'odorat, étoit bien triste de ce qu'elle ne pouvoit être participante de cette suave odeur dont les autres jouissoient; mais, venant à baiser les pieds de cette sainte, elle commença à la sentir selon son souhait, et elle demeura plusieurs jours entre ses mains; de sorte qu'encore qu'elle les lavât souvent, elle ne la perdoit point. Une autre Sœur, qui avoit depuis longtemps une grande douleur de tête et beaucoup de mal à un œil, lui baisant les pieds, fut aussitôt guérie.

Le jour suivant, le corps de cette vierge, revêtu de son habit, fut enterré avec toute la solennité qui se pouvoit faire, dans le creux de la muraille d'une voute qui étoit au chœur d'en bas, avec une grille du côté de l'église, afin que ceux de dedans et de dehors pussent voir son tombeau.

Or, comme Notre-Seigneur avoit illustré cette sainte de tant de faveurs particulières durant sa vie, il voulut aussi, pour manifester sa sainteté, que sa mort fût précédée de plusieurs et divers signes. Entre autres, certaines religieuses du même monastère d'Albe virent souvent une fort grande étoile resplendissante sur l'église. Quelquefois aussi, en la même année, étant à matines et en l'oraison, l'on voyoit des lumières au chœur, et tant d'autres choses, que les religieuses jugèrent aisément qu'il devoit arriver quelque chose d'extraordinaire dans leur Ordre. Le printemps précédent, les Sœurs, étant en oraison, entendoient proche d'elles un petit et agréable gémissement, et, quand elle décéda, l'on ouït la même chose qu'elles avoient entendu.

Durant la première année après sa mort, lorsque les religieuses venoient visiter son tombeau, s'il arrivoit à quelqu'une de sommeiller auprès, elle entendoit quelquefois un bruit qui l'éveilloit pour faire oraison : souvent et presque toujours on sentoit une douce odeur qui en sortoit, non toutefois de même manière, mais quelquefois comme de lis ou jasmin; quelquefois on ne savoit à quoi la comparer : elle étoit particulièrement plus agréable le jour des fêtes auxquelles elle avoit eu une dévotion spéciale.

Cela donnoit un grand désir aux religieuses de voir l'état où étoit ce saint corps, ne se pouvant persuader que, s'il eût été cor-

rompu, il en eût pu sortir une odeur si suave. Le révérend Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu étant arrivé au couvent, elles lui firent rapport de ce qui se passoit, et le prièrent de les en vouloir éclaircir ; ce qu'il trouva bon. A cette fin, on commenca à ôter les pierres secrètement, et, le cercueil étant ouvert le 4 de juillet 1503, neuf mois après qu'elle avoit été enterrée, le saint corps fut trouvé aussi sain et entier que quand il y fut mis. La bonne odeur qui sortit de ce corps saint et se répandit par tout le monastère, fut si merveilleuse et si extraordinaire, qu'elle ne se peut exprimer. On lui mit des habits neufs, et, l'ayant enveloppé, on le mit, selon le désir des religieuses, au lieu même où il étoit auparavant ; après lui avoir coupé la main gauche, qui fut portée au couvent des Carmélites déchaussées de Lisbonne.

Toutefois il fut depuis jugé expédient de transporter ce saint corps du monastère d'Albe en celui d'Avila, ou la sainte avoit commencé sa réforme, et dont elle étoit prieure lorsqu'elle mourut, car l'évêque de Palencia vouloit faire bâtir la plus grande chapelle du même monastère, avec un sépulcre pour la sainte au lieu le plus éminent, et un autre pour lui, à cause de la grande dévotion qu'il lui portoit. Il advint, qu'au temps où les patentes furent signées les religieuses d'Albe entendirent frapper trois coups sur le cercueil où le corps étoit enfermé, ce qui fut comme un avertissement de ce qu'elle les alloit laisser.

Le 24 novembre 1503, on tira le saint corps avec respect, mais fort secrètement et à l'insu des religieuses. Il se trouva aussi entier et avec la même odeur qu'au commencement ; et l'on coupa le bras gauche, dont la main avoit été ôtée ; qui fut laissé là, pour ne point priver entièrement les religieuses de ce riche trésor, avec une partie de l'étamine ensanglantée. Ayant été reçu à Avila avec grande joie, et fort honorablement, il fut visité par les théologiens et les médecins, en présence de l'évêque et d'autres grands personnages, qui tous attestèrent que cette incorruption étoit miraculeuse, et non pas naturelle.

Cependant le duc d'Albe, le monastère et la ville, demandèrent que ce corps leur fût rapporté ; et l'affaire ayant été mise entre

les mains de notre Saint-Père le Pape Sixte V, sa sainteté commit la connoissance de ce différend à son nonce, lequel, au mois de décembre 1588, donna sentence au profit du monastère d'Albe, ce qui fut depuis confirmé par Sa Sainteté le 10 de juillet 1589.

Les religieuses d'Albe sont demeurées en paisible possession de ce saint corps, qu'elles tiennent en grande révérence, toujours enveloppé dans un linge blanc, qui en peu de temps devient trempé d'une certaine liqueur huileuse, qui sort du corps, avec une agréable odeur. Ensuite ce linge est distribué comme de grandes reliques. Ce corps saint se tient debout si on lui appuye seulement les épaules, et on l'habille et on le dépouille ainsi que s'il étoit vivant.

Ce miracle de l'incorruption et de la bonne odeur de ce saint corps, par lequel Notre-Seigneur a voulu faire connoître au monde l'estime qu'il fait et veut que l'on fasse de sa fidèle servante, à l'intercession de laquelle il confère plusieurs grâces à ceux qui les réclament, a été suivi de beaucoup d'autres qui ne lui cèdent en rien. Elle apparut après sa mort à diverses personnes, et à plusieurs de ses religieux et de ses religieuses, qui l'ont vue avec une extrême beauté et splendeur. Un personnage du même Ordre écrivit en ce temps-là à certaines personnes, qu'il n'osoit plus regretter l'absence de cette sainte, à cause qu'elle reprenoit fort aigrement ceux qui s'affligeoient de leurs peines : parce que sa plus grande récompense au ciel étoit des maux qu'elle avoit endurés en ce monde, et que si elle avoit à désirer d'y retourner, ce seroit pour souffrir davantage.

Elle apparut à la Mère Catherine de Jésus, et la voyant, dans la crainte que ce ne fût une illusion, elle lui dit : *Je trouve bon que vous ne croyiez pas si facilement, parce que j'aime mieux que vous fassiez état en ce monastère des vraies vertus, que des visions et des révélations. Mais afin que vous croyiez que cette vision est véritable, approchez-vous.* En disant cela, elle toucha un apostume incurable qu'elle avoit sous le sein, comme aussi l'une de ses mains, où elle avoit une marque fort grande, qui ne se pouvoit naturellement ôter; puis la sainte disparut : la malade demeura guérie de l'apostume, et la marque de la main ne s'y trouva plus.

Il y a encore d'autres visions merveilleuses rapportées en sa vie, et d'autres miracles que Notre-Seigneur a opérés par les reliques de son corps, par les linges teints de son sang, par ses habits, par son portrait, par ses lettres, et par la simple recommandation à ses prières.

Il y avoit à Lisbonne un gentilhomme qui avoit résolu de tuer sa femme la nuit suivante, à cause d'un mauvais soupçon que le diable lui avoit fait concevoir. Le même jour, il s'en alla au monastère des Carmélites de cette ville, et déclara à la Mère prieure la pernicieuse intention qu'il avoit. Celle-ci le pria de ne point aller en son logis cette nuit-là, mais qu'il demeurât au couvent des Pères Déchaussés, pour y être consolé et instruit de ce qu'il devoit faire; mais voyant qu'il ne s'y pouvoit résoudre, persévérant en sa cruelle entreprise, elle tira la main de sainte Thérèse, et la lui ayant fait mettre sur le cœur, la tentation se passa et il demeura guéri.

Il y avoit deux ans qu'Agnès de Saint-Albert, religieuse Déchaussée au monastère de Caravaque, étoit percluse, en sorte qu'il falloit que quatre religieuses la portassent pour ouïr la messe; elle avoit un grand désir d'avoir de la chair de ce saint corps, croyant avec grande foi qu'elle guériroit par son moyen. En ce même temps, un Père Déchaussé passa par là, qui portoit un doigt de la sainte, lequel fut mis sur la malade; cette religieuse souffrit pendant sept jours de grandes douleurs, mais à la fin elle se leva et fut entièrement guérie,

Don Alvare de Bracamonts, demeurant à Albe, avoit une fille de trois ans, travaillée d'une grande fièvre avec des vomissements de sang; une nuit, comme elle étoit si tourmentée que l'on croyoit qu'elle alloit mourir, on apporta un linge teint du sang de cette sainte, lequel, en présence de plusieurs personnes, fut mis sur la tête de la fille, et aussitôt elle ouvrit les yeux, commença à parler et se porta bien.

En la même ville, François de Cardenas sembloit être plutôt mort que vif, ayant la tête ouverte depuis deux ans : de sorte que son crâne se pourrissoit, ce dont il ressentoit des douleurs si

grandes qu'il ne cessoit de se plaindre jour et nuit. On appliqua sur sa plaie un petit linge mouillé de l'huile qui sort du bras de la sainte : aussitôt il sortit une pièce du têt de la grandeur de la main, et sa douleur de tête cessa. Depuis, cette humeur lui étant descendue sur le bras avec une grande douleur, on le lui frotta avec le linge, et il se porta bien.

Une religieuse du monastère d'Albe, étant attaquée d'une fâcheuse maladie, causée par une grande chaleur du foie, avoit la bouche comme en feu; il lui sembloit que non-seulement la bouche, mais aussi la gorge et les entrailles lui brûloient. Toutes les médecines lui furent inutiles, et elle fut ainsi pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ayant pris un petit morceau d'une manche de l'habit de la sainte, elle se le mit sur la gorge, et le mal s'en alla.

Une autre s'enfonça un clou dans le pied, qui enfla beaucoup; le chirurgien y mit des défensifs, de peur que le mal ne montât plus haut; aussitôt qu'elle fut seule, elle les ôta, et se mettant à genoux sur son lit avec une grande foi, quoique avec une grande douleur, elle dit : *Si j'ai de la foi, quel besoin ai-je d'un autre remède que celui-ci?* Elle s'y mit un linge de la sainte; aussitôt l'enflure fut dissipée, et avec ce seul remède elle guérit.

Fernand de Trejo de Séville, grand serviteur de Dieu, étant fort persécuté des démons, jusqu'à lui apparoître visiblement; une fois qu'il en étoit tourmenté, il fut prendre une image imprimée de la Vierge Marie pour la montrer à ces malins esprits, espérant que par ce moyen ils le quitteroient; mais par hasard c'étoit celle de sainte Thérèse, et la montrant aux diables, au même temps ils s'enfuirent en criant et hurlant; ainsi il demeura délivré des travaux extérieurs qu'ils lui faisoient, et des angoisses intérieures qu'il avoit.

Un prêtre de Valence, qui avoit connu cette vierge, eut pendant quelques jours une si grande affliction d'esprit, qu'il ne pouvoit célébrer la sainte messe, à cause de quoi il se recommanda à la même sainte. Il advint que comme il récitoit ses Heures, elle lui apparut et lui dit : *Tu tiens un bon chemin, mon fils, persévère*

ainsi. Il se jeta à ses pieds et lui demanda sa bénédiction, et elle lui dit, *celle du ciel ;* puis elle lui donna son image imprimée, et disparut : par ce moyen il fut délivré de sa peine.

La révérende Mère de Saint-Barthélemy, lorsque le corps saint étoit encore à Avila, se trouva une fois si mal, et avoit le corps si lourd et si pesant, qu'elle ne se pouvoit presque remuer ni faire aucune chose. Ce qui fut cause qu'elle s'en alla où étoit le corps de la sainte, et se recommanda à elle, la suppliant de l'aider ; incontinent elle se sentit en bonne disposition, avec une grande légèreté, et s'en alla travailler aux offices qu'elle avoit en assez bon nombre. Partout où elle alloit, elle portoit avec soi l'odeur de la sainte, et agissoit avec tant de facilité, qu'il lui sembloit qu'elle eût fait plus de travail que quatre ; car en commençant à faire quelque chose, elle s'imaginoit qu'elle la trouvoit faite ainsi qu'elle désiroit, ou comme si un autre la faisoit.

Durant sa vie, entre un grand nombre d'autres, elle ressuscita un sien neveu, encore jeune enfant qui étoit trépassé, en le prenant entre ses bas, et l'échauffant de son haleine. Plusieurs personnes, depuis son heureux décès, ont été, par l'attouchement de ses saintes reliques, délivrées des malins esprits et de diverses maladies et infirmités : un nombre innombrable de femmes en ont été soulagées en leurs plus dangereux accouchements. Bref, tous ceux qui ont eu recours à elle, en ont reçu beaucoup de consolation.

Notre Saint-Père le Pape Paul V, fit célébrer avec une grande solennité la béatification de cette vierge le 24 d'avril 1614, tant à Rome que par toute la chrétienté, donnant permission à ceux de son Ordre de célébrer sa fête avec office double et octave, le 5 d'octobre. L'année d'après il permit à tous les autres prêtres de célébrer la messe de cette sainte. Il lui portoit une si particulière dévotion, qu'ayant de ses reliques, il les avoit mises avec celles de saint Pierre et de saint Paul, et célébroit la sainte messe devant elles.

De plus, il y a environ cinq ans, qu'il fut apporté d'Espagne au monastère des Carmes déchaussés à Rome, un des pieds de cette sainte, que l'on voit aussi entier, et dont il sort une liqueur hui-

leuse, avec la même bonne odeur qûe le reste du corps. Ce grand pontife se transporta au monastère pour le voir, où il l'honora; ce qui a été encore fait depuis peu par notre Saint-Père le Pape Grégoire XV, qui lui fit toucher son chapelet.

La France a un particulier sujet d'obligation et de dévotion à cette sainte, pour la grande douleur qu'elle montroit avoir du mal que les hérétiques y faisoient. Elle disoit qu'elle eût volontiers exposé mille vies, pour le remède d'une seule âme de celles qui s'y perdoient en si grand nombre. En parlant un jour à ses religieuses, elle leur dit: *O mes Sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi à prier Notre-Seigneur pour ceci; car c'est pour cet effet que je vous ai ici assemblées. Ceci est votre vocation, ce sont les affaires que vous devez avoir: ce sont les désirs dont vous devez être remplies, ce sont vos larmes, ce sont vos demandes.*

L'Espagne aussi lui porte une dévotion si spéciale, et l'a en tant d'estime, qu'elle en solennise la fête, et l'a choisie pour protectrice du royaume, avec saint Jacques qui en est le protecteur.

La vie de cette sainte a été écrite par elle-même, pour satisfaire au commandement de son confesseur, et depuis son bienheureux décès elle a été plus amplement racontée par l'évêque de Tarascon Dom Diego Yepez, qui avoit été son confesseur; comme aussi par le révérend Père François de Ribéra, docteur en théologie, de la Compagnie de Jésus, qui l'a composée en cinq livres. Le révérend Père Jean de *Jésus-Maria*, ci-devant général des Carmes déchaussés, en a fait un épitome latin.

LA VIE DE SAINTE HEDWIGE,

DUCHESSE DE POLOGNE.

AN 1243.

Innocent IV, pape. — Frédéric II, empereur.
Saint Louis, roi.

Sainte Hedwige étoit fille de Bertaut, marquis de Moravie et comte de Tyrol; elle eut trois sœurs, dont l'une fut mariée à Philippe, roi de France, l'autre avec André, roi de Hongrie, qui fut mère de sainte Elisabeth, et la troisième, abbesse en un monastère de religieuses, dans la province de Franconie. Elle eut aussi quatre frères, Bertaut, patriarche d'Aquilée; Elebert, évêque de Bamberg; Othon et Henri qui portèrent les armes, et succédèrent aux États de leur père.

Ses parents la marièrent à l'âge de douze ans, avec Henri, duc de Silésie et de Pologne; elle vécut avec lui honnêtement et sagement, témoignant assez le désir qu'elle avoit de vivre chastement; car dès lors qu'elle se sentoit enceinte, jusqu'à ce qu'elle fût accouchée, ainsi que pendant l'avent, le carême, les dimanches et les principales fêtes et les vigiles de l'année, elle se retiroit à part du consentement de son mari, pour mieux vaquer à l'oraison et au service divin. Elle eut six enfants, et depuis, Notre-Seigneur lui inspira et à son mari un si grand amour de la chasteté, qu'après avoir reçu la bénédiction de l'évêque ils promirent tous deux de vivre comme frère et sœur: ce qu'ils firent presque trente ans avec un merveilleux exemple et une rare modestie.

Sainte Hedwige, qui savoit bien la valeur de cette vertu cé-

leste, excitoit tout le monde à l'aimer et à la pratiquer. Pour cet effet, elle fonda un monastère de l'Ordre de Cîteaux, que son mari et elle enrichirent tellement, qu'il pouvoit nourrir mille personnes religieuses, ou pauvres, à qui on faisoit l'aumône. Elle y retira plusieurs filles et femmes, entre autres sa propre fille, nommée Gertrude, qui fut depuis abbesse.

Non contente de cela, elle prit une maison près du monastère, du vivant de son mari, qu'elle avoit presque rendu religieux par ses saintes mœurs et son bon exemple; et, bien qu'elle ne fît pas de vœu, elle ne laissa pas de vivre avec autant de perfection que si elle en eût fait, éclatant par tant d'excellentes vertus, que toutes les religieuses la pouvoient regarder comme un vrai miroir de sainteté.

Dès sa jeunesse et après qu'elle fut mariée, elle étoit fort retenue et modeste, ennemie des ornements et des habits précieux; mais depuis qu'elle se fut retirée, elle devint extrêmement humble et simple en ses vêtements: car elle ne vouloit jamais porter de robe neuve ni en changer qu'elle ne fût tout usée. Humilité qu'elle faisoit paroître en toutes les autres choses, s'estimant une grande pécheresse, et désirant que chacun le crût. Elle honoroit tellement les serviteurs et les servantes de Dieu, qu'elle baisoit la terre où ils avoient fait oraison, ou quelque autre bonne œuvre. Ce qu'elle pratiquoit au chœur et au dortoir, baisant secrètement les disciplines des religieuses, et suppliant Notre-Seigneur de lui pardonner ses péchés par les mérites de ses servantes. Elle en faisoit autant des nappes et des serviettes dont elles essuyoient leurs yeux, de l'eau dont elles avoient lavé leurs mains, tant elle avoit bonne opinion de leur sainteté.

La cause principale qui l'empêcha de se faire religieuse fut de peur d'abandonner les pauvres, et de n'avoir plus le moyen de les secourir: elle leur lavoit souvent les pieds, les nettoyoit et les baisoit, puis leur faisoit l'aumône, spécialement aux lépreux, le jeudi-saint, qu'elle réchauffoit et chérissoit avec une admirable charité. Elle avoit toujours des pauvres qui mangeoient à sa table; elle les servoit à genoux avant que de s'asseoir: quand elle mangeoit, elle

n'eût pas voulu boire qu'après le plus sale de tous les pauvres qui étoient à sa table : souvent, quand personne n'y prenoit garde, elle baisoit les pas par où les pauvres avoient passé, honorant Jésus-Christ en eux, qui, étant Roi de gloire, se fit pauvre pour nous. Elle aimoit si tendrement les pauvres et la pauvreté, qu'elle achetoit d'eux les morceaux de pain que les religieux leur donnoient par aumône, et elle les mangeoit en les baisant souvent, comme le pain des anges et une chose sacrée.

Si, par rencontre, elle convioit à dîner quelques religieux et serviteurs de Dieu, elle ramassoit leurs miettes comme des reliques, et les mangeoit comme un mets délicieux. Entre les autres pauvres elle en avoit choisi treize, en l'honneur de Jésus-Christ et de ses apôtres ; elle les menoit toujours avec elle, les faisant bien loger et accommoder, et elle en avoit grand soin, voulant qu'ils dînassent avant elle, et les servant elle-même. Quand elle mangeoit, elle leur envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur; et étoit si charitable, qu'elle faisoit toujours part aux pauvres de ce qu'on lui présentoit, quand ce n'eût été que d'une poire, parce qu'elle ne l'eût pas trouvée de bon goût, si les pauvres n'en eussent premièrement goûté. Pour les autres pauvres, qu'elle ne pouvoit pas servir, il y avoit des serviteurs de la cuisine de chargés de leur préparer à dîner et à souper suffisamment.

La charité et la compassion de cette sainte princesse n'étoit pas toute réduite à subvenir aux pauvres mendiants, elle s'étendoit à consoler toutes sortes de personnes affligées et désolées. Elle fournissoit tous les religieux et les religieuses qui avoient besoin de quelque chose : c'étoit la mère des orphelins, la protectrice des veuves, le refuge des pèlerins, la libératrice des prisonniers, la rançon des captifs, la satisfaction des débiteurs, l'asile et le port assuré de ceux qui étoient échoués. Elle avoit le cœur si tendre, qu'elle n'eût su voir personne pleurer sans jeter des larmes en abondance, ni être en repos, voyant les autres en ennui et en amertume.

Néanmoins celle qui étoit si douce, si miséricordieuse et si bénigne aux autres, étoit rigoureuse à soi-même, et menoit une vie



très-austère. Elle passa quarante ans sans manger de viande, elle mangeoit du poisson et quelques laitages, les dimanches, les mardis et les jeudis : le lundi et le samedi des légumes: elle jeûnoit au pain et à l'eau le mercredi et le vendredi. D'ordinaire elle ne buvoit que de l'eau, et les dimanches et les fêtes un peu de bière, par le commandement de l'évêque et de son confesseur. L'avent, le carême, les vigiles des saints, et spécialement des apôtres, elle se contentoit de pain et d'eau.

L'on rapporta une fois à son mari, qu'elle ne buvoit que de l'eau; il se fâcha, croyant que certaines indispositions de sa femme procédoient de la crudité de sa boisson; et voulant savoir s'il étoit vrai, il prit l'aiguière d'où l'on donnoit à boire en dînant, pour y goûter, mais il trouva que c'étoit d'excellent vin, et s'offensa contre celui qui avoit fait ce faux rapport, l'estimant un menteur, encore que véritablement ce ne fût que de l'eau : mais Notre-Seigneur l'avoit changée en vin, montrant par ce miracle combien ce que faisoit la sainte lui étoit agréable.

De même il advint une autre fois, que cette princesse alloit nu-pieds, par le plus grand froid, car elle ne mettoit ses souliers qu'elle portoit avec elle, que lorsque des gens de qualité la venoient visiter, ou quand elle alloit à l'église, pour fuir l'ostentation : le prince, son mari, la surprit à l'improviste, tellement qu'elle n'eut pas le loisir de se chausser : néanmoins la regardant aux pieds, il la trouva bien chaussée, et crut qu'on lui avoit fait un faux rapport.

C'est une chose admirable, qu'ayant les pieds écorchés, et qui saignoient de tous côtés, néanmoins en marchant dans la neige et la glace, elle ne sentoit point le froid; au contraire, l'une de ses servantes bien chaussée et vêtue, étant une nuit avec sa maîtresse, eut les pieds gelés; mais en les approchant auprès de ceux de la sainte, par son commandement exprès, elle se réchauffa, et n'eut plus de froid.

Les autres austérités et pénitences, par lesquelles cette sainte princesse se mortifioit, sont plutôt à admirer qu'à imiter. Elle couvroit son corps exténué, avec une simple robe et un manteau, en

hiver et en été, au chaud et au froid. Elle portoit la haire faite de crin de cheval, sous un corset de drap blanc, pour mieux déguiser la chose, et une ceinture de nœuds si serrée, qu'il la fallut tirer par force de la peau où elle étoit entrée, et creuser assez avant dans la chair, avec une grande douleur, pour nettoyer la boue entremêlée de sang, qui sortoit de ses plaies.

Elle avoit un beau lit de parade, pour satisfaire au monde, mais celui où elle couchoit étoit d'ais, ou de terre, couvert d'un morceau de cuir, où elle faisoit jeter un peu de paille et de foin, et une grosse couverture dessus. Elle veilloit la plupart de la nuit: c'étoit la première qui se levoit pour aller à matines, et après qu'elles étoient dites, elle ne retournoit pas au lit, mais elle entroit au chapitre des religieuses, où elle se disciplinoit: et ne croyant pas s'être assez punie, pensant manquer de force pour se châtier comme il faut, elle commandoit à quelques-unes de ses confidentes de la fouetter jusqu'au sang.

Qui pourroit expliquer la ferveur et la persévérance de son oraison; la tendresse et la dévotion avec laquelle elle se jetoit jour et nuit entre les bras de son Jésus bien-aimé, le tenant si fort embrassé, qu'elle ne le laissoit point aller, jusqu'à ce qu'il eût donné sa bénédiction? Il la lui versoit si abondamment, que durant l'oraison, on la voyoit souvent élevée en l'air, entourée d'une céleste lumière, avec un visage angélique, et quelquefois transportée en Dieu, sans aucun mouvement et sentiment. Le diable portoit envie à tant de saintes actions d'Hedwige, et aux faveurs que Notre-Seigneur lui faisoit. Dieu permit, pour donner à cette sainte une plus grande victoire, qu'elle fut une fois attaquée de trois démons qui la maltraitèrent, en criant: *Pourquoi es-tu si sainte?* Mais elle ne s'émut point; au contraire, elle souffrit cet assaut avec joie et patience, et ils s'enfuirent aussitôt qu'elle eut fait le signe de la croix.

Elle entendoit la messe, les vêpres et les matines dans l'église, lesquelles se chantoient solennellement en musique : quelques neiges, pluies, ou mauvais temps qu'il fit, elle ne manquoit point d'y aller, encore qu'elle en fût bien éloignée, sinon lorsqu'elle

étoit malade. Quand elle étoit à l'église, personne ne lui eût osé parler, que de chose nécessaire, et qui ne se pouvoit différer, parce que c'étoit le lieu d'oraison, et non de discours. Elle entendoit le plus de messes qu'elle pouvoit, et faisoit venir beaucoup de prêtres qui en disoient l'un après l'autre. Après la messe, elle vouloit que le prêtre qui l'avoit dite, posât sa main sur sa tête, et lui donnât sa bénédiction, disant que cela étoit fort utile à l'âme et au corps, ainsi qu'elle l'éprouvoit souvent.

Quand elle communioit, c'étoit avec tant de larmes, tant de soin de se bien préparer, de s'agenouiller et de se prosterner en implorant la faveur divine, qu'elle rendoit ceux qui la regardoient, dévots et affectionnés au très-saint Sacrement. Elle avoit plusieurs belles reliques et images qu'elle faisoit porter quand elle alloit à l'église, pour exciter davantage sa dévotion en les considérant; spécialement une petite image de la très-glorieuse Vierge, qu'elle regardoit amoureusement, la portant dans sa main, et avec laquelle elle faisoit souvent la bénédiction sur les malades, qui guérissoient aussitôt.

Tout son plaisir consistoit à méditer la croix et la Passion de Notre-Seigneur, et à révérer dévotement ce que lui représentoit ce sacré et ineffable mystère. Elle étoit fort curieuse et magnifique à bâtir des églises, et à les orner, à parer les autels, à avoir de beaux calices, plusieurs vaisseaux et ornements précieux pour le service divin. Elle et ses servantes travailloient de leurs mains à cet effet. Elle ne s'asseyoit jamais en faisant oraison, mais elle mettoit ses genoux nus en terre, même au plus fort de l'hiver.

Notre-Seigneur fut fort libéral envers elle, l'enrichissant de ses dons célestes, et lui communiquant sa lumière divine. Etant un jour en prière à l'église, pendant que les religieuses dînoient, il en étoit demeuré une pour l'épier, laquelle aperçut, que le crucifix, qui étoit sur l'autel de la très-sainte Vierge, leva la main, et lui donna la bénédiction, en lui disant à haute voix : *J'ai exaucé ton oraison, tu obtiendras ce que tu demandes.* De plus, il lui révéla de grands secrets, et l'honora du don de prophétie; elle prédit beaucoup de choses longtemps avant qu'elles advinssent ; elle assuroit

des choses qui se passoient en son absence, comme si elle y avoit été présente et les eût vues de ses yeux. Elle découvrit à certaines personnes jusqu'à leurs plus secrètes pensées, de même que si elle les eût lues dans leurs cœurs.

Notre-Seigneur fit par elle plusieurs miracles durant sa vie; entre autres l'on raconte que deux pendus vécurent par ses mérites, et qu'elle les fit ôter de la potence. Quand le prince Henri, son mari, le sut, il commanda que quand Hedwige passeroit devant les prisons publiques, l'on ouvrit les portes, et que les prisonniers fussent délivrés pour l'amour d'elle. Elle demeura une nuit longtemps en veilles et en oraisons, en sorte qu'elle s'endormit de lassitude, et la chandelle qu'elle tenoit dans sa main, tombant sur un livre où elle lisoit, brûla entièrement sans endommager le livre.

Elle ne manqua pas de travaux, de peines et d'adversités. Elle vit son mari prisonnier entre les mains de son ennemi, sans se troubler, et le délivra par ses prières et par sa présence. Elle assista à son trépas; et encore qu'elle l'aimât tendrement comme son seigneur et son mari, elle ne s'affligea pas ni ne se désola pas outre mesure; mais soumettant sa volonté à celle de Notre-Seigneur, elle l'en remercia, et consola ceux qui pleuroient son décès. Elle vit son fils aîné Henri, qu'elle aimoit passionnément, à cause de ses rares vertus, tué par les Tartares au combat, sans qu'elle perdît patience. Bref en toutes ses tribulations, en ses fatigues et en ses tourments, elle montra toujours un même visage, étant humble, endurante, douce. Elle ne s'irritoit pas, et ne disoit jamais une mauvaise parole, quand on lui faisoit quelque outrage, ou quelque chose qui lui pût déplaire; la plus rude parole qu'elle disoit à ses serviteurs, c'étoit: *Dieu vous veuille pardonner, pourquoi avez-vous fait cela?* Elle tâchoit de récompenser avec une extrême charité et bienveillance, les mauvais offices qu'on lui rendoit, par d'autres plus grands bienfaits, et à chérir davantage les plus grands ennemis de son mari, ou les siens propres.

Enfin étant comblée d'âge et de mérites, elle eut révélation de sa mort, ce dont elle se réjouit grandement, n'ayant jamais eu

d'autre désir que de se voir avec son bien-aimé Jésus-Christ; et elle se prépara à ce voyage, ainsi qu'elle avoit fait tout le cours de sa vie. Elle se munit des saints Sacrements, reçut l'Extrême-Onction avant qu'elle fut pressée, afin qu'elle eût plus de ferveur et de dévotion; sa fièvre redoubla, et Gertrude sa fille, qui étoit abbesse du monastère, demanda à sa sainte mère où il lui plaisoit qu'on l'enterrât; et elle vraiment humble et pauvre, répondit: *Au cimetière des religieuses*. Sa fille répliqua, qu'elle seroit mieux dans l'église, au tombeau du duc Henri, son mari : mais elle lui défendit fort expressément de le faire, ne voulant pas que son corps mort s'approchât de celui de son mari, même dans le sépulcre et encore qu'il fût mort; puisqu'ils s'étoient séparés durant leur vie pour l'amour de la chasteté.

Notre-Seigneur la visita et la consola fort durant sa maladie, avec les courtisans du ciel. Le jour de la Nativité de la glorieuse Vierge Marie, comme les religieuses disoient vêpres, les saintes Magdeleine, Catherine, Thècle, Ursule et d'autres vierges lui apparurent; elle les salua et leur parla en latin. Elle eut une semblable vision le jour de saint Matthieu, apôtre.

Le 15 d'octobre, l'an 1243, elle rendit l'esprit à Dieu. On lui trouva la haire sur le dos, avec une ceinture de crin de cheval : mais ce corps qui étoit exténué de jeûnes, épuisé de veilles, consumé de disciplines et de pénitences, hâlé et noirci par les froidures de l'hiver et les ardeurs de l'été, mort en vie par tant de mauvais traitements et plus pâle que la mort, sembla en mourant se revêtir des dons glorieux : la couleur de son visage basané devint claire et brillante, les lèvres et les joues vermeilles, les pieds plus blancs que du lait, jusqu'aux cals des genoux qui se dissipèrent : ce qui causa de l'admiration aux religieuses qui l'ensevelirent.

On l'exposa sur un brancard, et il vint tant de peuple à son enterrement, que l'on fut trois jours avant que de la pouvoir mettre au tombeau; chacun s'efforçant de toucher ce corps saint et d'en emporter quelques reliques; l'un lui rognant les ongles des pieds et des mains, l'autre les cheveux. L'abbesse sa fille fit ôter le voile qui étoit sur sa tête, que sainte Hedwige avoit soigneusement

gardé, à cause qu'il venoit de sainte Élisabeth de Hongrie, sa nièce. Au bout de trois jours on inhuma ce corps saint, qui répandoit une odeur céleste.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles et faveurs aux fidèles par son intercession. Depuis, l'an 1267, le 15 d'octobre, le Pape Clément IV la canonisa : le Pape qui avoit eu en mariage, avant sa promotion à l'Église, une fille aveugle, en disant la messe supplia Notre-Seigneur que si Hedwige étoit sainte il lui plût de guérir sa fille; à sa prière et en sa faveur, aussitôt sa fille recouvra la vue.

Depuis, l'an 1268, le 7 d'août, le corps saint fut transféré, jetant la même odeur divine que l'on sentit à son enterrement. On trouva le corps dissous et la chair consumée, excepté trois doigts de la main gauche, qui étoient demeurés entiers, tenant une petite image de Notre-Dame, qu'elle portoit à la main par dévotion, et qu'elle serra si fort en mourant, qu'on ne la lui put ôter; le cerveau étoit aussi entier et le sang point corrompu. Depuis quinze ans qu'elle avoit été enterrée, il distilloit de son chef une liqueur pure, claire et odoriférante, en telle quantité qu'elle mouilloit les linges que l'on en approchoit.

Un bon auteur écrivit la vie de cette sainte; il la recueillit des procès faits pour sa canonisation : elle est au cinquième tome de Surius. Le Martyrologe romain en fait mention le 15 d'octobre, ainsi qu'Egebert, moine de Cîteaux, et plusieurs autres.

A Rome, sur la voie Aurélienne, saint Fortunat, martyr.

A Cologne, fête de trois cents bienheureux martyrs, qui achevèrent le cours de leur combat dans la persécution de Maximien.

A Carthage, saint Agilée, martyr, au jour de la fête duquel saint Augustin fit un discours au peuple en son honneur.

En Prusse, saint Brunon, évêque des Russes, et martyr, qui,

prêchant l'Évangile dans ce pays, et ayant été pris par des impies, eut les mains et les pieds coupés et fut décapité.

A Lyon, saint Antioche, évêque, qui, après avoir géré avec courage la charge pontificale, à laquelle il avoit été élevé, gagna le royaume céleste.

A Trèves, saint Sévère, évêque et confesseur.

A Strasbourg, sainte Aurèle, vierge.

En Allemagne, sainte Thècle, abbesse.



SEIZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Bercaire, abbé et martyr.

Plusieurs saints martyrs d'Afrique ; saint Martinien, saint Saturien, avec deux de leurs frères, martyrs ; saint Saturnin, saint Nérée, et trois cent soixante-cinq autres, martyrs ; saint Eliphe, martyr ; saint Ambroise, évêque de Cahors ; saint Lul, évêque de Mayence ; saint Florentin, evêque de Trèves ; saint Gal, abbé.

LA VIE DE SAINT BERCAIRE,

ABBÉ ET MARTYR.

AN 661.

Vitalien, pape. — Constant, empereur. Clovis II, roi.

Sous le règne de Clovis, roi de France, florissoit un saint personnage nommé Bercaire, qui étoit natif du diocèse de Reims. Il fut mis sous la discipline de saint Nivard, personnage d'une vie exemplaire, qui l'instruisit en toutes sortes de vertus. En ce temps-là le monastère de Luxeuil, en la Franche-Comté, étoit rempli d'un bon nombre de religieux, qui éclatoient en sainteté sous la règle de Saint Benoît, et sous la conduite et le gouvernement de saint Eustase, abbé de ce monastère. Saint Bercaire parvenu à l'âge d'homme, s'y en alla prendre l'habit de religieux ; et à son arrivée il eut la charge de dépensier du monastère.

Entre toutes les vertus il faisoit grand état de l'obéissance. Comme il étoit un jour descendu à la cave, afin de tirer du vin pour le dîner des religieux, l'abbé Eustase l'appela bientôt après,

et lui commanda de lui venir parler. Il quitta la cruche, qu'il laissa sous le robinet du vaisseau, et s'en courant promptement, il emporta à la main, sans y penser, la clef du robinet; mais Dieu permit que la cruche étant pleine, le vin cessât de couler; ce que saint Bercaire, par humilité attribua aux mérites et à la vertu du saint abbé, et non pas aux siens.

Après qu'il eut été quelques années dans ce monastère où chacun l'estimoit fort pour les grandes vertus que l'on remarquoit en lui, il s'en retourna avec la licence de son abbé trouver son premier maître, saint Nivard, avec lequel il vécut quelque temps, non plus comme disciple, mais comme son compagnon; bien que de sa part il ne manqua jamais au respect qu'il lui devoit.

Saint Nivard, ayant dessein de faire bâtir un monastère, s'en alla avec son disciple saint Bercaire vers Epernay, que saint Remi avoit acquis pour l'Eglise de Reims. En chemin faisant, saint Nivard voulut se reposer; et ainsi ils s'assirent sous un arbre, en un village nommé Hautvillier, où saint Nivard se prit à sommeiller. Cependant, saint Bercaire, qui ne dormoit pas, aperçut une colombe qui se vint percher sur cet arbre sous lequel ils étoient, et voltigea trois fois à l'entour du lieu où se devoit bâtir ce monastère, puis disparut, et ne fut plus vue depuis.

Peu après saint Nivard, qui en dormant avoit eu cette même vision, s'éveilla et dit à saint Bercaire : *Mon ami, si tu savois ce que j'ai vu en dormant, tu serois surpris;* puis il lui raconta ce qui s'étoit passé, et ce que cela vouloit signifier. Saint Bercaire lui répondit : *Vraiment, mon Père, Dieu m'a fait ce bonheur que de me montrer visiblement ce que vous avez vu spirituellement.*

Alors saint Nivard fit bâtir un monastère de religieux en ce lieu-là, qu'il pourvut de tout ce qui étoit nécessaire, pour y servir Dieu et y vivre selon la règle de Saint-Benoît. Ce monastère est dans le diocèse de Reims. Saint Nivard en donna le gouvernement à saint Bercaire, qui en a été créé le premier abbé.

Peu de temps après la fondation de ce monastère, saint Nivard mourut le premier jour de septembre. Son corps y fut honorablement inhumé, et il y repose encore à présent. Il étoit archevêque

de Reims. Saint Bercaire gouverna ce monastère avec une sainteté admirable; sa vie servant de vrai modèle à ses religieux. Il faisoit lui-même le premier ce qu'il commandoit, sachant bien qu'il n'y a ni loi ni commandement qui ait tant de force sur les volontés des sujets, que l'exemple et la bonne vie d'un supérieur. Néanmoins, il s'y trouva un religieux réfractaire.

Saint Bercaire avoit un filleul nommé Daguin, qu'il avoit tenu sur les fonts baptismaux; il l'avoit retiré en ce lieu-là avec lui, et lui avoit donné l'habit de religieux, pensant en faire quelque chose de bon. Toutefois le diable, envieux du bon gouvernement du saint abbé, suscita ce jeune brouillon à se révolter contre son parrain et supérieur : jusque-là, qu'il lui suggéra de le tuer, pour se venger des corrections qu'il lui faisoit. En effet, une nuit, comme chacun étoit en repos, celui-ci entra secrètement en la chambre de saint Bercaire, et lui donna un coup de couteau qui lui causa la mort.

Ce meurtrier pensoit faire un grand coup, pour cacher son forfait, que de jeter ce couteau dans un vivier qui étoit dans l'enclos de l'abbaye. Mais Dieu, qui voit tout, permit que l'eau rejet ce fer, et qu'elle le portât ainsi, afin de faire voir à un chacun l'instrument du parricide, comme si elle n'eût pas voulu se rendre participante d'un crime si énorme, par le recélement de ce couteau. De plus, ce malheureux, à l'heure même, devint hors de soi, perdant le sens et l'entendement, et s'en alla sonner la cloche à une heure indue. Ce que les religieux entendant, ils se levèrent tous, et allèrent trouver leur abbé dans sa chambre, pour apprendre la cause de ce son de cloche. Mais leur étonnement redoubla, et fut suivi d'une grande frayeur, en voyant leur saint abbé baigné dans son sang, et n'ayant presque plus de parole; néanmoins, il en eut assez pour leur faire connoître l'auteur de ce meurtre.

Ils coururent promptement à l'église, où ils trouvèrent ce malheureux, qu'ils prirent et traînèrent vers leur abbé, afin que justice en fût faite selon son ordonnance. Mais saint Bercaire, autant éloigné de la vengeance que l'autre l'étoit de la vertu, lui pardonna en présence des autres religieux, et l'exhorta de faire pé-

nitence, afin d'apaiser l'ire de Dieu, dont il ressentoit déjà les effets; et aussitôt il rendit l'âme à Dieu, le 16 d'octobre, l'an 661, comme dit Sigebert; il fut honorablement enterré en ce monastère par ses religieux. L'histoire de sa vie porte que de son tombeau distilloit une certaine huile qui guérissoit plusieurs maladies, et que cela a duré longtemps.

Sa vie est rapportée par Vinceut de Beauvais, en son Miroir historial, et dans les Chroniques générales de l'Ordre de Saint-Benoît. Le Martyrologe romain fait mention de lui, ainsi que Trithème, Sigebert, le cardinal Baronius, Molan et Pierre des Natales.

En Afrique, deux cent soixante-dix martyrs couronnés dans le même combat.

Au même pays, saint Martinien, saint Saturien avec deux de leurs frères. Au temps de la persécution des Vandales, sous le roi arien Genséric, étant esclaves d'un Vandale, ils furent convertis à la foi de Jésus-Christ par sainte Maxime, vierge, qui étoit esclave avec eux. Pour leur constance dans la foi, ils furent d'abord battus avec des bâtons pleins de nœuds, et déchirés jusqu'aux os; mais comme ils souffrirent ce traitement pendant longtemps, et néanmoins se trouvoient toujours sains et saufs le lendemain, ils furent à la fois envoyés en exil. Là, ayant converti un grand nombre de barbares à la foi de Jésus-Christ, et ayant obtenu du pontife romain un prêtre et plusieurs autres ministres pour les baptiser, on les fit périr ensemble à la fin, en leur attachant les pieds derrière des chariots à quatre chevaux, qu'on fit courir dans des lieux déserts couverts d'épines. Quant à sainte Maxime, ayant été délivrée miraculeusement, après avoir surmonté divers tourments, elle termina sa vie par une sainte mort, dans un monastère, étant supérieure de plusieurs religieuses.

Au même lieu, saint Saturnin, saint Nérée et trois cent soixante-cinq autres martyrs.

A Cologne, saint Éliphe, martyr, sous Julien l'Apostat.

Au territoire de Bourges, saint Ambroise, évêque de Cahors.

A Mayence, saint Lul, évêque et confesseur.

A Trèves, saint Florentin, évêque.

A Arbon en Allemagne, saint Gal, abbé, disciple de saint Colomban.





DIX-SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint André de Crète, martyr.

Sainte Hedwige ; saint Héron, disciple de saint Ignace ; martyre de saint Victor et de ses compagnons ; sainte Mamelte, martyre ; saint Florentin, évêque d'Orange ; saint Victor, évêque de Capoue.

LA VIE DE SAINT ANDRÉ DE CRÈTE,

MARTYR.

VERS L'AN 750.

Saint André étoit Grec de nation, natif de Crète, ville fort célèbre. Dès sa jeunesse, afin de ne donner aucune ouverture au diable de prendre quelque avantage sur lui, il s'étudia tellement à dompter sa chair, qu'il sembloit avoir dit adieu à toutes les voluptés et aux richesses du monde. En quoi il faisoit assez paroître, que comme amateur de la vertu, il n'aspiroit à autre chose qu'à jouir des trésors célestes. Et afin de tenir un bon chemin pour parvenir à son déssein, il s'efforçoit d'imiter la vie des apôtres, de tout son possible.

De son temps, il s'éleva une détestable doctrine contre l'honneur dû aux images des saints, qui, soutenue par l'empereur Constantin Copronyme, fut reçue de plusieurs. Car ce méchant empereur, mal instruit touchant la vénération des images, estimoit, comme font aujourd'hui nos hérétiques, que c'étoit une chose damnable, superstitieuse et diabolique, de souffrir les images des saints, pensant qu'ils étoient semblables aux simulacres des faux dieux. En

quoi ils s'abusoit lourdement, car l'image doit être réputée digne de l'honneur et du déshonneur de la chose qu'elle représente. Or, on sait bien que les simulacres des païens ne représentoient autre chose que des idoles de démons, dignes d'abomination. Au contraire, les images des chrétiens sont la figure de choses saintes, et partant, dignes d'honneur.

Cet empereur fit donc publier un édit, par lequel il ordonna que les images de Jésus-Christ et des saints seroient démolies, et tous ceux qui leur porteroient honneur seroient emprisonnés et rigoureusement punis. Saint André poussé d'un grand zèle de l'honneur de Dieu et des saints, ne put souffrir cette ordonnance sans en dire son sentiment à l'empereur. Il s'adressa à lui, et lui dit hautement que c'étoit mal fait de détruire les images de Jésus-Christ et de ses saints, et qu'en cela il montroit bien n'être pas chrétien. Il n'eut pas plutôt achevé de parler, que ceux qui étoient autour de sa majesté impériale, se jetèrent furieusement sur lui, lui arrachant la barbe et les cheveux, et en le tiraillant et lui déchirant sa robe, ils lui disoient mille injures.

L'empereur lui répondit : *Je m'étonne comment tu as l'esprit si grossier que de vouloir attribuer de l'honneur à une chose muette et insensible, telle qu'est une image : vu que Moïse a défendu d'en tailler ou fabriquer de quelque matière que ce soit.*

Saint André lui repartit : *Il est vrai, sacrée majesté, que si nous adorions les images, comme les païens faisoient leurs idoles, nous serions plus que punissables; mais nos images ne leur sont pas semblables, parce qu'elles nous représentent, non pas des diables, mais celui qui a été crucifié pour nous, et ceux et celles qui ont répandu leur sang pour l'amour de lui. Quant à Moïse, il vouloit parler de l'idolâtrie des païens, autrement il n'eût pas commandé de faire des chérubins visibles au temple de Dieu.*

Le tyran entendant ces paroles, se mit en une telle colère contre lui, qu'il le fit cruellement fouetter de nerfs de bœuf, de sorte que le sang lui ruisseloit de toutes parts : puis il l'appela à lui, et avec de douces paroles, le pria de ne pas mourir en cette opinion : mais voyant sa constance invincible, il commanda derechef aux bour-

reaux de le fouetter encore plus rigoureusement et de le traîner par le chemin public.

Comme il étoit ainsi misérablement traité, voilà qu'un homme qui venoit de pêcher du poisson, accourut à lui, et, poussé d'une fureur diabolique, lui coupa un pied; de sorte que le saint martyr ainsi cruellement traité, rendit son âme à Dieu, le dix-septième jour d'octobre. Métaphraste rapporte que douze démoniaques furent délivrés du diable à son sépulcre.

Métaphraste à écrit sa vie, duquel Lipomani et Surius l'ont recueillie. Le Martyrologe romain et le Ménologe des Grecs, font mention de saint André de Crète, le 17 d'octobre, comme aussi le cardinal Baronius et le docte Molan.

A Cracovie, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, dont nous avons raconté la vie le 15 de ce mois.

A Antioche, saint Héron, disciple de saint Ignace, qui, ayant été fait évêque après lui, suivit en pieux imitateur les traces de son maître, et mourut, tant il aimoit Jésus-Christ, pour le troupeau qui lui avoit été confié.

Le même jour, martyre de saint Victor, saint Alexandre et saint Marien.

En Perse, sainte Mamelte, martyre, qui ayant, sur l'avertissement d'un ange, quitté le culte des idoles et embrassé la foi de Jésus-Christ, fut lapidée par les païens et jetée dans un lac profond.

A Orange, dans la Gaule, saint Florentin, évêque, qui mourut en paix, illustre par plusieurs vertus.

A Capoue, saint Victor, évêque, recommandable par sa science et sa sainteté.



DIX-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Luc, évangéliste.

Saint Just, martyr ; saint Asclépiade, évêque et martyr ; saint Athénodore, évêque et martyr; saint Julien, ermite ; sainte Tryphonie.

LA VIE DE SAINT LUC,

ÉVANGÉLISTE.

VERS L'AN 61.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Saint Luc l'évangéliste étoit natif de la ville d'Antioche, fils de gens riches et illustres. Dès son enfance,il fut enclin à l'étude des bonnes lettres et de la vertu, ce dont il donna une preuve signalée ayant persévéré toute sa vie en la virginité. Il s'étudia fort à l'éloquence et aux autres sciences, spécialement à la médecine, dont il faisoit profession, car saint Paul l'appelle très-cher médecin. Il apprit aussi à peindre, non qu'il voulût se servir de la peinture, mais seulement pour savoir l'art et s'y occuper quelquefois, pour y passer honnêtement le temps.

Origène, Épiphane, saint Grégoire et Métaphraste disent qu'il étoit l'un des septante-deux disciples que Notre-Seigneur, outre les apôtres, envoya prêcher son Évangile, ainsi que saint Luc le rapporte lui-même. Théophylacte, Nicéphore et quelques auteurs estiment que saint Luc étoit compagnon de Cléophas, l'un des

deux disciples qui alloient à Emmaüs le jour de la Résurrection, lorsque Notre-Seigneur leur apparut en habit de pèlerin. Saint Irénée, Tertullien, Eusèbe, saint Jérôme, saint Augustin, saint Dorothée et saint Pierre Damien disent que saint Luc n'étoit pas des septante-deux disciples : et si l'on pèse bien les paroles que saint Luc, parlant de soi, dit au commencement de son Évangile, l'on remarquera aisément qu'il écrivoit, non comme témoin oculaire, mais seulement par le rapport que lui en firent ceux qui furent dès premiers disciples de Notre-Seigneur.

Il est certain que saint Luc fut compagnon de saint Paul en ses travaux et en ses voyages, ayant été député par l'Église pour cet effet, ainsi que le dit saint Paul, écrivant à son disciple Timothée: *Il n'y a que Luc avec moi;* et aux Colossiens : *Mon bien-aimé Luc vous salue;* et à ceux de Corinthe : *Nous envoyons avec Tite notre frère,* entendant saint Luc, *qui est recommandable par toutes les Églises, à cause de son Évangile, et de plus qui est député de tout le clergé pour être compagnon de notre voyage.* De sorte qu'il est à présumer que saint Luc travailla et souffrit beaucoup à prêcher l'Évangile, et qu'il eut sa part des fatigues et des incommodités que saint Paul endura, allant éclairer le monde de sa doctrine céleste; quoiqu'il ne fût pas dès le commencement en compagnie de saint Paul, mais quelque temps après.

Lorsque le saint apôtre fut arrivé en une ville maritime d'Asie, nommée Troade, comme le dit saint Irénée, Saint Luc écrivit son Évangile en grec, d'un style élégant, pour enseigner les Grecs, à qui saint Paul prêchoit; de même que saint Matthieu avoit écrit son Évangile en hébreu, pour les Hébreux, et saint Marc le sien en latin, selon l'opinion de quelques auteurs, pour les Romains et les Latins, à qui il écrivoit. Il est à croire que saint Paul donna connoissance à saint Luc de plusieurs choses dont il traite en son Évangile. C'est pourquoi saint Jérôme dit qu'il y en eut qui pensèrent que quand l'Apôtre dit en ses Épîtres : *Selon mon Évangile,* il parloit de l'Évangile qu'écrivit saint Luc, parce que saint Luc l'avoit appris de lui, et l'avoit rédigé par écrit, suivant les mémoires de l'Apôtre, pendant qu'il demeuroit avec lui.

Saint Luc ne reçut pas seulement des instructions de l'apôtre saint Paul pour écrire son Évangile ; mais aussi des autres apôtres, et particulièrement de la très-sainte Vierge Marie, auprès de laquelle il semble avoir eu beaucoup d'accès et de familiarité : car elle lui apprit les secrets mystères de l'incarnation du Verbe éternel en ses entrailles, la visitation de sainte Elisabeth, la sanctification et le tressaillement de joie de saint Jean, étant encore au sein de sa mère ; la naissance de Notre-Seigneur à Béthléem, sa circoncision et sa présentation au temple ; bref tous les autres mystères qu'il décrit en son Évangile ; car il n'y avoit que la divine Mère seule qui y avoit été présente, qui en eût une parfaite connoissance, et qui les pût découvrir à ceux qui étoient choisis pour les apprendre à l'Église.

Outre l'Evangile, saint Luc écrivit un autre livre intitulé : *Actes des Apôtres*, où, commençant depuis l'ascension de Notre-Seigneur aux cieux, et traitant de la venue du Saint-Esprit, il décrit la prédication des apôtres, les miracles qu'ils firent, les contradictions des Juifs, les mœurs des chrétiens de la primitive Eglise, la mort de saint Etienne, la conversion de saint Paul ; comment Hérode fit trancher la tête à saint Jacques le Majeur, et prendre saint Pierre, que Notre-Seigneur délivra. Bref saint Luc étant déjà compagnon de saint Paul, raconte les pèlerinages, les travaux et les persécutions de l'apôtre, dont le saint évangéliste eut aussi sa part jusqu'à Rome, où il demeura deux ans, pendant que saint Paul étoit prisonnier, ce qui est la fin de son livre.

Saint Luc laissa le glorieux apôtre à Rome, et revint en Orient. Après avoir illustré l'Afrique de sa présence, traversé l'Egypte et la Thébaïde supérieure, puis l'inférieure, dont il fut évêque. Il convertit une grande multitude de Gentils à la foi de Jésus-Christ, et y demeura plusieurs années. Il fit des prêtres, consacra des évêques, et les envoya prêcher en divers lieux. Il abattit des idoles, éleva des autels, bâtit des églises ; et par sa vie et par sa prédication, toute cette province, d'une terre déserte et stérile qu'elle étoit, fut convertie en un agréable jardin, rempli de plantes célestes et divines.

Ayant passé son temps en ces saintes et utiles occupations jusqu'à l'âge de 84 ans, comme dit saint Jérôme, il rendit l'âme à Dieu en Bithynie; et, selon ce que nous apprenons du même saint, d'Isidore, de Métaphraste, et d'autres auteurs, il décéda de sa mort naturelle. Il est vrai que saint Grégoire de Nazianze donne à entendre qu'il fut martyr, ainsi que saint Paulin, évêque de Nole. Saint Gaudence, évêque de Brescia, est de la même opinion. Nicéphore Calixte ne se contente pas de dire qu'il fut martyr; mais de plus il écrit le genre de son martyre, et dit qu'il fut attaché à un olivier, où il finit ses jours. Glicas est du même avis.

Entre les choses mémorables que le bienheureux évangéliste saint Luc fit, l'on compte les images vénérables de Jésus-Christ, et de la très-sainte Vierge, sa mère; il les tira au vif, et les laissa à l'Eglise catholique, pour la consolation de tous les fidèles : lesquels portraits ont été de tout temps fort estimés et honorés dévotement. L'image qu'il fit de la glorieuse Vierge est encore aujourd'hui à Rome, dans l'église Sainte-Marie-Majeure, et Notre-Seigneur y a fait plusieurs miracles.

Saint Luc décéda le 18 d'octobre, jour où l'Église solennise sa fête. Ses reliques, avec celles de saint André et de saint Timothée, martyr, furent portées à Constantinople, où l'empereur Constance, fils du grand Constautin, leur fit bâtir une belle église. Depuis, le corps de saint Luc fut transporté en la ville de Padoue, où il est à présent, comme le dit le Martyrologe romain; encore que l'on montre en l'église Saint-Pierre de Rome, la tête et un bras de ce saint Evangéliste.

Tous les Martyrologes font une honorable mention de saint Luc, ainsi qu'Eusèbe, saint Jérôme, saint Augustin, Isidore, Métaphraste, Nicéphore Calixte, et aussi tous ceux qui ont écrit des commentaires sur les Evangélistes.

Au territoire de Bauvais, saint Just, martyr, qui, encore enfant,

fut immolé dans la persécution de Dioclétien, sous le président Rictiovare. — Il étoit né à Auxerre, d'une noble famille. Il fut élevé et instruit dans la religion chrétienne par son père et sa mère, qui étoient chrétiens. Il avoit un frère nommé Justinien, qui fut enlevé et vendu à un marchand de Beauvais, secrètement chrétien. Son père ne sachant ce qu'étoit devenu Justinien, son fils, saint Just qui ne l'avoit jamais vu, parce qu'il avoit été ravi avant sa naissance, étant âgé seulement de neuf ans, sut par révélation divine qu'il étoit à Beauvais. Il en avertit son père, et lui persuada d'y aller le racheter. Ils passèrent par Melun, où ils trouvèrent un pauvre, à qui saint Just obligea son père de donner l'aumône. Lorsqu'ils furent arrivés à Beauvais, ils allèrent droit à la maison du maître de Justinien, qui fut reconnu entre douze autres serviteurs par saint Just, son frère, bien qu'il ne l'eût jamais vu. Ce maître rendit donc le fils à son père, et le frère à son frère, les priant de se retirer promptement, parce que Rictiovare, lieutenant des empereurs Dioclétien et Maximien, qu'ils avoient envoyé en France pour persécuter les chrétiens, avoit eu avis de leur venue. En effet, ils furent poursuivis et atteints, mais le père et Justinien, s'étant cachés, saint Just demeura derrière et se présenta aux satellites. Il leur confessa franchement qu'il étoit chrétien, et il ne voulut jamais découvrir ni enseigner où étoient son père et son frère. Alors ils lui tranchèrent la tête, le dix-huitième jour d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 303. Dieu permit que son corps demeurât debout, ferme et immobile, tenant sa tête entre ses mains. Ce qui donna une telle frayeur à ces bourreaux, qu'ils s'enfuirent tous, et le laissèrent là. Sur ces entrefaites, son père et son frère étant arrivés bien affligés et fort étonnés, il leur parla, et leur dit, qu'ils l'enterrassent en un lieu près de là, nommé Loupère, et qu'ils portassent sa tête à sa mère. Saint Amator, évêque d'Auxerre, la mit dans un lieu honorable, et par son attouchement une fille aveugle recouvra la vue. Depuis elle a été portée dans l'église Saint-Pierre de Bauvais. Au lieu de sa sépulture, dans l'évêché de Bauvais, il y a une abbaye et une église de son nom.

A Antioche, saint Asclépiade, évêque, et l'un de ses religieux, martyrs qui souffrirent sous Marcien.

A Néocésarée, dans le Pont, saint Athénodore, évêque, frère de saint Grégoire Thaumaturge, illustre par son savoir. Il consomma son martyre dans la persécution d'Aurélien.

Eu Mésopotamie, sur le bord de l'Euphrate, saint Julien, ermite.

A Rome, sainte Thryphonie, qui avoit été femme de l'empereur Dèce. Elle fut enterrée dans une crypte, auprès de saint Hippolyte.



DIX-NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Pierre d'Alcantara, de l'Ordre de Saint-François. — Saint Lucien, martyr et premier évêque de Beauvais. — Saint Savinien, apôtre et premier archevêque de Sens.

Saint Aquilin, évêqué d'Evreux ; martyre de saint Ptolémée et de saint Lucius ; saint Béronique et ses compagnons, martyrs ; saint Vare, soldat et martyr ; saint Véron, évêque ; saint Eustère, évêque de Salerne ; saint Ethbin, abbé ; sainte Frewisse, vierge.

LA VIE DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

AN 1562

Pie IV, pape. — Ferdinand, empereur.
Charles IX, roi.

Le bienheureux Père Pierre étoit natif d'un bourg, peu distant de Valence, nommé Alcantara ; de parents nobles. Il étoit doué de grâces naturelles, son visage donnant un suffisant témoignage d'une âme angélique, n'y ayant rien en lui, qui ne fût un puissant attrait à la vertu et à la piété. Dès sa jeunesse, il s'adonna aux bonnes lettres, où en peu de temps, il fit un signalé progrès.

Ayant atteint l'âge de seize ans, il obéit à la voix de Dieu, qui l'appeloit à son service, et délibéra aussitôt de quitter le monde pour se ranger sous le drapeau de saint François : mais ce qui lui éleva le courage et le fit entrer en religion plus généreusement, ce fut qu'il reconnut que Dieu avoit agréable sa sainte résolution par ce qui lui arriva. Comme il alloit au couvent de Manjarez, qui

est un lieu dévot et solitaire, pour y demander l'habit, il rencontra une rivière, qu'il ne pouvoit passer sans l'aide de quelqu'un ; et ne voyant personne, il demeura bien surpris ; mais aussitôt il se trouva miraculeusement transporté à l'autre bord.

Sitôt qu'il fut admis au noviciat, il commença si courageusement, et persévéra si constamment dans la pratique de ses vertus, qu'en un même jour, au bout de l'année, on le vit parfait et profés.

Ce fut alors, qu'il commença la carrière d'une vie sainte, par la mortification de ses sens ; il en pratiqua avec tant de diligence, qu'en peu de temps cette mortification lui fut comme naturelle. De fait il veilla tellement sur ses yeux, qu'ayant demeuré l'espace d'un an dans une chambre, il ne savoit pas de quoi étoit fait le plancher d'en haut. Il y avoit déjà longtemps qu'il étoit religieux qu'il ne savoit pas encore si l'église étoit voûtée.

Après avoir eu la charge du réfectoire l'espace d'une demi-année, il fut repris de son supérieur de ce qu'il ne servoit pas aux religieux les fruits qui étoient en sa dépense. Le bon Père lui répondit humblement qu'il ne les avoit point vus : preuve évidente qu'il n'avoit pas, depuis ce temps-là, porté ses yeux au plancher, où ils étoient attachés. Il demeura quatre ans dans un couvent sans s'être aperçu d'un arbre qui étoit proche de la porte. Il fut trois ans qu'il ne vit autre chose au réfectoire qu'une partie de la table où il s'asseyoit, et la terre où il posoit ses pieds. Sainte Thérèse témoigne lui avoir ouï dire qu'il avoit demeuré trois ans en une maison de son Ordre sans connoître aucun Frère, autrement qu'à la parole : de plus, que ne sachant pas les lieux où il avoit affaire, il prenoit le temps d'y aller lorsque les autres Frères y alloient. Jamais, depuis qu'il fut vêtu de l'habit de Saint-François, jusqu'à sa mort, il ne regarda aucune femme au visage. Ce sont là des marques d'un parfait religieux.

Ses jeûnes et ses abstinences surpassoient de beaucoup les forces de la nature. A vrai dire, sa vie fut un jeûne continuel : car tant sain que malade, jeune que vieux, son repas ordinaire n'étoit que d'un morceau de pain, quelquefois avec un peu d'herbes mal assaisonnées, qu'il faisoit cuire en quantité, pour les manger ensuite

froides et insipides à la bouche, de crainte de prodiguer aux sensualités le temps justement dû à la nourriture de son âme. Ce qui fut de si grande édification parmi ceux qui le voyoient faire, qu'étant élu supérieur dans un couvent, il excita ses inférieurs à l'imiter. Sa boisson ordinaire n'étoit qu'un peu d'eau, tant il étoit soigneux de ne jamais pleinement rassasier sa faim, ni d'étancher sa soif. S'il arrivoit qu'il trouvât quelquefois du goût aux viandes, à l'heure même il jetoit de l'eau dessus ou des cendres.

Il parvint à un si parfait amortissement du goût, que toutes les viandes lui étoient de même saveur, sans aucune distinction de froides ou de chaudes, de douces ou d'aigres. Il arriva une fois qu'on lui servit une écuellée d'eau chaude, où l'on avoit jeté un peu de vinaigre et de sel; il crut que c'étoit son potage ordinaire de fèves. Il avoua à sainte Thérèse qu'il ne mangeoit qu'une fois en trois jours; et, sur ce qu'elle en étoit étonnée, il ajouta que la pratique en étoit facile à qui s'y accoutumoit. Il vécut trois ans d'un peu de pain trempé dans l'eau, avec un potage au sel et au vinaigre; ce qu'il appeloit ses grands festins: et il fut une semaine entière sans manger aucune chose.

Ses veilles étoient incroyables. Pendant quarante ans, il ne dormoit qu'une heure et demie, tant de nuit que de jour, et il confessa que cette sorte de pénitence lui avoit été la plus pénible de toutes, au commencement de sa conversion. Son lit étoit une peau étendue sur le plancher de sa chambre; il se tenoit le plus souvent à deux genoux, ou, pour sa trop grande lassitude, appuyé sur ses talons, il ne dormoit jamais qu'assis, la tête penchée sur un petit ais attaché à la muraille, et même, quand il eût voulu se tenir couché ou debout, il ne l'eût pu faire, à cause qu'il étoit de grande stature, et que sa chambre n'avoit que quatre pieds et demi, tant de longueur que de hauteur. Pendant le plus grand froid, au lieu de s'approcher du feu, il ôtoit son manteau, ouvroit la porte et la petite fenêtre de sa cellule, afin que, peu après reprenant son manteau et remettant le tout comme auparavant, il donnât quelque allégement à son corps, et lui fit doucement passer la nécessité qu'il avoit de se chauffer.

Il étoit ennemi mortel du luxe, ne portant qu'un simple habit de gros drap et fort étroit, qu'il rapiécetoit au besoin des vieux vêtements de ses Frères. Sous cet habit, il porta en tout temps, tant sain que malade, un fort rude cilice de la longueur d'une tunique. Sainte Thérèse assure qu'il porta, l'espace de vingt ans, un cilice de lames de fer blanc. Pendant sept ans il eut un habit fait comme un petit sac, percé de tous côtés. Pour mieux observer la pauvreté, il se contentoit d'une paire de petits draps, qu'il lavoit par fois quand la nécessité le requéroit. Il faisoit de même pour son habit. Une fois il fut surpris comme il le lavoit (n'ayant alors que son manteau) par un religieux de Saint-Dominique, qui lui dit qu'il étoit messéant de le voir de la sorte : il repartit que s'il y avoit du mal, Jésus-Christ en étoit l'auteur, pour avoir commandé dans l'Évangile que l'on se contentât d'un seul habit. Jamais il ne se couvroit la tête, quelque pluie ou soleil qu'il fît, et ne mettoit rien à ses pieds, en tout temps. Pendant une maladie de flux de sang qui lui dura deux ans, il ne fut jamais possible aux médecins de le faire chauffer.

Dieu permit qu'il fut vivement attaqué de deux très-puissants ennemis, la chair et le diable; mais toutefois à leur confusion, étant toujours victorieux par le moyen de ses oraisons, de ses mortifications et d'autres semblables austérités. Se voyant une fois au milieu de l'hiver importuné d'une forte tentation de la chair, il se jeta courageusement, à l'imitation de saint Bernard, dans l'eau d'un étang glacé et y demeura jusqu'à ce qu'il eût remporté la victoire sur son ennemi.

Toutes ces grandes austérités lui causèrent un mal d'estomac, pendant lequel il ne voulut rien relâcher de son train ordinaire. Si bien qu'un jour ses Frères, désirant apporter quelque allégement à son mal et le priant de le leur permettre, autrement qu'il seroit homicide de lui-même; il ne le leur voulut jamais accorder, leur répondant que ce n'étoit pas son intention de se faire mourir, mais de mortifier sa chair, à l'imitation des serviteurs de Dieu, dont les pénitences avoient été incomparablement plus austères que les siennes; comme furent celles de saint François, qui, pour avoir

torturé son corps durant sa vie, lui demanda pardon à l'heure de sa mort,

Son humilité, tant intérieure qu'extérieure, étoit très-profonde : si bien qu'il s'estimoit très-vil, même le plus grand pécheur de tous les hommes; et quoiqu'il eût reçu du ciel de très-hautes faveurs et qu'il fût supérieur, il servoit néanmoins ses Frères avec une grande humilité, leur baisoit les pieds, reconnoissoit sa coulpe au réfectoire, pratiquant ainsi le reste des offices d'humilité comme au temps du noviciat. On le voulut un jour faire confesseur de l'empereur Charles-Quint; mais s'en croyant indigne, il s'en excusa.

Il parloit peu, si la charité ou son devoir ne l'y obligeoit; il étoit d'un entretien doux et agréable, ennemi des paroles vaines et des plaisanteries. C'étoit un autre Job dans les persécutions, les maladies et les tentations; souvent combattu, mais non pas abattu, toujours victorieux de ses plus cruels ennemis : et comme un autre saint Antoine, intrépide, parmi les assauts des puissances de l'enfer. On le vit en tout temps égal à soi-même, et jamais on ne l'entendit former aucune plainte, si fréquentes et grièves que fussent ses maladies; il s'estimoit heureux d'endurer pour Jésus-Christ et disoit que c'étoit le plus court et le plus assuré chemin pour arriver à la perfection; comme de fait il prioit Dieu de n'être jamais sans affliction.

On ne peut assez admirer la grandeur de son courage en ses longs et pénibles voyages, ni la fermeté de sa patience dans les traverses et dans les persécutions qu'il souffrit pour l'établissement de sa province, ni la grandeur de sa foi qui se prouve évidemment par un grand nombre de miracles que Dieu a opérés par lui. Ils se peuvent voir aux procès-verbaux qui ont été adressés au Saint-Père pour sa béatification. On le vit marcher sur les eaux, passant par deux fois une grosse rivière à pied sec, et cheminant pendant un orage, il n'en fut aucunement mouillé. Ce fut une chose étrange, qu'ayant fiché un bâton en terre sur lequel il s'appuyoit, il fut peu après changé en un beau figuier, qui produisit de très-bons fruits; les malades qui en mangeoient recevoient allégement

de leurs maux, et se trouvoient souvent délivrés de leurs infirmités. Il se nomme encore aujourd'hui le figuier des miracles.

Sa charité envers le prochain fut extraordinaire. Il avoit un grand soin de visiter les hôpitaux, pour y servir les pauvres malades, qu'il secouroit tant spirituellement que corporellement, leur rendant même quelquefois miraculeusement la santé. Après avoir mis fin à ses exercices spirituels, il employoit le temps qui lui restoit à consoler les affligés, à ramener les dévoyés, à encourager les foibles, à échauffer les tièdes; enfin à prêter secours à un grand nombre de personnes qui recouroient à lui de toute sorte d'état et condition, pour recevoir ses charitables conseils.

Sa compassion envers les pauvres fut si grande, que ne pouvant les voir souffrir, il alloit lui-même demander pour leur nécessités. Dieu ayant affligé son pays d'une famine extrême, qui menaçoit les pauvres d'une mort prochaine, ce bienheureux Père en eut tant de douleur que par ses oraisons, ses disciplines et ses mortifications, il apaisa la colère de Dieu; il obtint la pluie du ciel, qui rendant la terre fertile, causa beaucoup de bien, dont les pauvres de Jésus-Christ furent secourus et sustentés.

Il observoit très-étroitement la pauvreté; il l'appeloit par honneur la perle de l'Evangile, et eut un très-grand soin d'en enrichir sa nouvelle province. Il ne permettoit pas que l'on tînt quoi que ce soit dans les chambres, et n'accordoit aux prédicateurs que deux ou trois livres, avec la sainte Bible et un crucifix, qu'il leur conseilloit de feuilleter plus qu'aucun autre livre. Lui-même leur servoit en ceci d'exemple, n'ayant dans sa chambre qu'une Bible et un crucifix. Pour mieux garder la pauvreté il n'usoit (quoiqu'il fût malade) ni de vin, ni de viande, et recommandoit à ses Frères de faire de même, pendant qu'ils étoient en bonne santé.

Étant un jour consulté par sainte Thérèse, pour savoir si elle rentreroit en son monastère, ainsi que son confesseur et plusieurs doctes personnages le lui conseilloient, il répondit que c'étoit faire injure à Dieu, qui est l'auteur des conseils évangéliques, que de prendre avis des hommes touchant leur observance, ou de douter si on les peut observer : et partant, qu'il lui recommandoit

de persévérer constamment dans le saint désir qu'elle avoit déja conçu d'embrasser la sainte pauvreté : à quoi elle obéit. Et peu de temps après, Notre-Seigneur lui apparut en l'oraison, qui lui déclara que sa volonté étoit que son monastère demeurât pauvre. Le saint lui écrivit une lettre à ce sujet, où il la confirme dans cette pauvreté volontaire.

Son oraison et son union avec Dieu étoient continuelles, ses mouvements intérieurs si puissants et si pressants, qu'ils le forçoient quelque fois de se retirer dans sa chambre, ou dans l'église, avec une telle impétuosité, que ceux qui le voyoient en étoient grandement surpris. Il demeuroit une heure entière en oraison, les bras croisés et les yeux levés vers le ciel. Il disoit la sainte messe avec une très-grande dévotion, ordinairement accompagnée de larmes, de soupirs et de ravissements. Quand il étoit retourné dans sa chambre, après avoir célébré la messe, on l'entendoit vaillamment combattre contre les ennemis jurés de ses divines vertus. Ordinairement on le voyoit élevé de terre lorsqu'il célébroit, qu'il chantoit au chœur, ou contemploit. Ses extases étoient fréquentes et de longue durée. Il étoit si dévot au mystère de l'Incarnation et à celui du saint Sacrement de l'autel, qu'autant de fois qu'il y pensoit, ou qu'il en entendoit parler, il entroit en extase.

Une merveille lui arriva un jour au couvent de Pédroso. Étant parvenu devant une croix, il fut transporté d'un si grand ravissement d'esprit, qu'il fut contraint de s'arrêter : plusieurs du voisinage accoururent attirés par l'éclat du rayon de lumière qui sortoit de ses yeux, et de la nuée resplendissante qui paroissoit sur lui. On ne peut raconter l'excès des douceurs et des révélations que son âme recevoit de la continuelle union qu'il avoit avec Dieu, sans entrer en admiration des autres dons qui le rendoient singulièrement recommandable.

Le premier est celui de jubilation, qu'il eut en un si haut degré, que quelque effort qu'il fit pour ne point chanter en public, il lui fut impossible de s'en empêcher, ce qui sembloit si extravagant à quelques mondains qui l'entendoient chanter, qu'ils l'estimèrent un fou.

Le second fut celui de prophétie, qui parut en plusieurs choses qui arrivèrent selon qu'il avoit prédit, notamment en ce que la première fois qu'il vit sainte Thérèse de Jésus, il lui dit qu'elle avoit souffert un des plus grands travaux qui soit au monde, entendant les peines et les traverses que lui avoient données ses confesseurs et d'autres personnes spirituelles, pour avoir trop légèrement cru qu'elle étoit séduite ; et il ajouta qu'il lui restoit encore beaucoup à souffrir à l'avenir, pour le même sujet. De plus, il prédit longtemps auparavant le succès de la guerre qui se faisoit aux Indes.

Il avoit le don de discrétion des esprits; car trouvant sainte Thérèse inquiétée, pour la crainte qu'elle avoit d'être dans l'illusion, il l'encouragea, la rassura et la consola. Par le moyen de ce même don, il eut la connoissance des pensées les plus secrètes, ainsi que plusieurs l'expérimentèrent, auxquels il déclara non-seulement leur vie passée, mais aussi ce qu'ils projetoient pour l'avenir.

Enfin il eut le don des langues, conversant avec les étrangers, et leur prêchant l'Ecriture sainte avec plénitude de science et d'intelligence de la théologie, laquelle lui étoit plutôt infuse en l'oraison, qu'acquise par la lecture; il l'expliquoit avec un discours si puissant, qu'il touchoit les cœurs les plus endurcis et les attiroit à la pénitence.

Ses oraisons furent de si grand crédit, qu'il obtint de Dieu tout ce qu'il demanda. Sainte Thérèse assure avoir appris de la bouche de Notre-Seigneur, qu'il se rendroit favorable aux demandes qui lui seroient faites au nom de ce sien serviteur, et qu'elle a vu l'accomplissement de plusieurs choses, dont elle l'avoit requis de faire prière à Jésus-Christ en sa faveur. Il a guéri plusieurs malades et a converti plusieurs pécheurs, qu'il a mis dans le chemin de la perfection.

Les Pères de la province de Saint-Gabriel le promurent aux charges de gardien et de définiteur, et deux fois à celle de provincial. Enfin, en témoignage de ce qu'il s'étoit dignement acquitté de toutes ces charges, il fut honoré d'un commission apostolique,



en vertu de laquelle il érigea sa custodie en province, sous le titre de Saint-Joseph; il eut le contentement de la voir avant sa mort non moins multipliée en couvents, par ses veilles et ses travaux incroyables, que parfaitement établie en l'étroite observance de la règle et de la discipline monastique.

Enfin il tomba malade, et fut mené au couvent de Saint-André d'Arenas, où Dieu daigna lui faire connoître l'heure de sa mort. L'ayant dit à ses Frères, il les exhorta à la persévérance, reçut le sacré Viatique les genoux fléchis et les mains jointes, avec une grande abondance de larmes; peu après, devenant plus foible, il reçut le sacrement d'Extrême-Onction. La très-sainte Vierge et saint Jean, auxquels il avoit été très-dévot tout le temps de sa vie, l'honorèrent de leur visite, et lui donnèrent assurance de son salut: ce qui le combla d'une si grande joie, qu'il chanta doucement ce verset du psaume 121 : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*, etc., et à la fin duquel il mit aussi fin à la vie temporelle, pour aller jouir de l'éternelle, le 18 d'octobre, jour de la fête de saint Luc, l'an 1562, le soixante-troisième de son âge, et de son entrée en religion le quarante-septième.

Son corps devint très-beau après sa mort, et fut accompagné d'une grande clarté, et d'une odeur très-suave. On accourut de toutes parts pour le voir, et chacun s'efforça de remporter quelque morceau de son habit, pour relique. Dieu honora son convoi d'un prodige, qui fut, que la pluie cessa jusqu'à ce que le corps fut rendu dans l'église du couvent au lieu de sa sépulture, et les cierges et les torches ne s'éteignirent point, bien qu'il fît un grand vent,

Cette sainte âme ne fut pas plutôt affranchie de son corps, qu'elle s'adressa à sainte Thérèse, pour lui faire part des bonnes nouvelles de sa glorieuse réception dans le ciel. Plusieurs fois elle lui apparut, et entre autres, lui disant, que bienheureuse étoit la pénitence, qui méritoit une si ample récompense. Sainte Thérèse assure avoir reçu de lui, après sa mort, plus de secours que durant sa vie, et que son âme s'envola au ciel sans passer par le purgatoire.

Tout cela ayant été reconnu et avéré par des personnes dignes de foi, Sa Sainteté a trouvé bon de le béatifier, pour la gloire de Dieu, pour l'honneur du saint et pour l'utilité des fidèles, afin que celui qui possède à présent la gloire en l'Eglise triomphante, reçût des louanges et des bénédictions en la militante, Grégoire XV espérant bientôt d'en faire la canonisation, si Dieu lui prolongeoit ses jours. Sa béatification fut faite le 18 d'avril de l'an 1622, et son office se célèbre le 19 d'octobre dans les couvents de son Ordre. Il a été canonisé par Clément IX.

LA VIE DE SAINT LUCIEN,

MARTYR, ET PREMIER ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

Au temps que les Gaules étoient disposées à recevoir l'Évangile et à détester les superstitions païennes, le Pape saint Clément fut inspiré de Dieu d'y envoyer de généreux chrétiens, du nombre desquels fut saint Lucien. Il étoit originaire de la ville de Rome, de la race du consul Lucius, converti et baptisé par l'apôtre saint Pierre, qui augmenta son nom de deux lettres, comme celui du patriarche Abraham : car, au lieu qu'il s'appeloit auparavant Lucius, il se nomma Lucianus, devant être un rayonnant flambeau au milieu des épaisses ténèbres de la gentilité.

Ayant séjourné longtemps à Rome, et donné des preuves suffisantes de sa prud'hommie et de sa vertu, vivant d'une façon angélique, ne mangeant que du pain avec un peu d'herbes, ne buvant que de l'eau, priant sans cesse et y employant les nuits entières, humble en ses actions, affable en sa conversation, patient dans les adversités, indomptable dans les persécutions, éloquent

dans ses discours, et fervent en ses prédications; saint Clément jugea à propos de l'envoyer dans la Gaule, pour accompagner le glorieux saint Denys, et lui servir d'interprète, parce que celui-ci étoit Grec et n'avoit pas en main le langage romain, usité alors en France, plusieurs se rangèrent sous les mêmes enseignes, armés de courage et tout brûlants de zèle pour la conversion des âmes, comme Eugène, Rieule, Saturnin avec d'autres qui sortirent de Rome et passèrent premièrement la rivière du Tésin.

Saint Lucien s'arrêtant près de Parme, y prêcha quelque temps, mais le peuple, fort grossier et adonné au culte des idoles, ne le voulut point écouter; il le mit en prison, d'où étant délivré la nuit, par l'entremise des chrétiens, il s'en alla à Reggio, où il fit une riche moisson, gagnant à la religion plusieurs gentils. Mais jetant plus les yeux sur l'obéissance qu'il devoit au vicaire de Jésus-Christ, saint Clément, qu'au profit qu'il faisoit là, il s'en alla avec sa sainte compagnie à Arles, où saint Denys, comme apôtre des Gaules, fit des départements; car il laissa saint Rieule à Arles, envoya saint Eugène en Espagne, au royaume de Tolède, saint Saturnin à Toulouse, et retint avec lui le bienheureux Lucien, pour venir à Paris. Il l'ordonna depuis évêque de Beauvais, ville alors fort peuplée, et où les Romains tenoient le gros de leurs garnisons.

Ce fut là qu'il commença d'étaler les riches trésors de la céleste sagesse, de faire luire parmi ces peuples la lumière évangélique et de leur communiquer gratuitement les saints mystères qu'il avoit puisés de cette vive fontaine, saint Pierre. Il enseignoit, tant par ses paroles que par ses miracles, la vanité des dieux, qui n'avoient été que des hommes, et encore fort vicieux, et en contre-échange la vérité de notre sainte foi, publiant hardiment qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que Jésus-Christ, crucifié pour nos péchés et ressuscité pour notre gloire.

Le fruit de ses divines prédications fut si grand, que les idoles furent renversées, des autels élevés, des églises bâties et trente mille hommes convertis, entre lesquels se remarquent Maximien et Julien, enfants de Beauvais et compagnons inséparables, depuis le

jour de leur baptême, du bienheureux évêque. Quelques-uns appellent le premier prêtre et l'autre diacre.

Le diable, enrageant de dépit, suscita l'empereur Adrien de pourvoir aux affaires de la Gaule, et d'empêcher le cours de notre religion, soufflant à ses oreilles que les dieux ne seroient point affectionnés à son empire, s'il n'exterminoit ceux qui les méprisoient. Il envoya Sisinius, homme fier et ennemi de Dieu et des saints, qui se fit accompagner de Jaïre, de Latia et d'Auster, lesquels ne respiroient que le sang des chrétiens.

Dieu révéla au saint que l'heure de son martyre approchoit : il en avertit ses chers enfants et ses disciples, leur fit paroître l'extrême joie qu'il avoit d'endurer pour son cher Maître, et leur témoigna assez, comme tout le bonheur de l'homme ne consistoit qu'à souffrir pour Dieu : *Courage*, dit-il, *mes amis et mes fidèles compagnons ; s'il arrive que vous soyez pris pour la foi de Jésus-Christ, gardez bien de vous dédire jamais de sa croyance, quand les fers et les flammes seroient là préparés pour vous brûler tous les membres. Quant à moi, je crois bientôt avoir tant d'honneur que de subir la mort pour la confession de son saint Nom, et j'espère qu'il me fortifiera dans les tourments que j'endurerai pour l'amour de lui.*

Ayant dit ces mots, il se retira avec saint Maximien et Julien à la montagne de Montmille, pour se mieux disposer à ce combat, qui devoit couronner tous ses autres travaux. Les tyrans l'ayant su, y accoururent en hâte, et d'abord, en sa présence, pour l'effrayer, parce qu'il étoit déjà cassé de vieillesse, exténué d'austérités et de fatigues, ils coupèrent cruellement la tête à ses deux compagnons. Mais saint Lucien tira des forces de sa foiblesse, étant plus prêt d'endurer les horribles tourments, que les tyrans à les lui présenter. De fait, sentant son cœur comme fortifié d'une force divine, il remercia la divine bonté en disant à haute voix : *J'ai sujet de me réjouir en vous, Seigneur, puisque vous avez fait la grâce à mes deux enfants de marcher devant moi à l'éternelle félicité : j'espère les y accompagner, et chanter à jamais les louanges de vos miséricordes.*

Les tyrans l'appelèrent séducteur et magicien, abusant le monde

par ses enchantements, et le détournant du culte des grands dieux protecteurs tutélaires de l'empire romain. Saint Lucien répondit qu'il n'étoit ni enchanteur ni séducteur, mais qu'il enseignoit au peuple le chemin de salut, qui est en Jésus-Christ, crucifié pour nous.

Nous voyons à cela, dirent-ils, *que tu es un trompeur, puisque tu maintiens qu'un crucifié est le vrai Dieu.*

Le saint martyr leur répondit : *Encore que votre incrédulité ne mérite pas d'entendre les mystères divins, pourtant, s'il vous reste quelque simple lumière de la raison, vous prêterez audience aux paroles que je vous vais annoncer : c'est que notre Sauveur, étant le Roi de gloire, s'est voulu faire homme pour l'amour de nous, et a pris une chair mortelle pour nous délivrer de la mort et nous donner une vie immortelle. C'est lui qui a souffert tant d'outrages et d'affronts pour nos péchés, et qui a abaissé sa Majesté jusqu'à la croix, pour ménager notre salut, qu'il a préféré à son propre honneur et à sa propre vie. Quelle incroyable patience de Jésus! Quel amour infini ne nous a-t-il pas porté! nous qui sommes cause des crachats, des soufflets et des meurtrissures qu'il a reçus, tant sur son divin visage que sur tout le reste de son précieux corps, et pareillement de toutes les injures honteuses et atroces, de tous les blasphèmes et les reproches qui ont été faits contre sa personne. Il est mort sur la croix comme homme, mais comme Dieu il est immortel, ayant son être avant et après les siècles.*

Le saint leur ayant tenu ces discours, ceux qui étoient là présents le jugèrent fou, et ne voulant pas disputer avec lui, pour ne pouvoir parer à tant de coups qu'il leur lançoit, ils le condamnèrent à être cruellement fouetté, battu de fléaux, puis décapité. Le tout fut promptement exécuté, et le saint fut incontinent entouré d'une si brillante lumière, que les bourreaux, épouvantés, furent contraints de s'enfuir; ils laissèrent le corps, qui se leva sur pied, et, prenant sa tête, la porta au-delà du Therain, jusque en un champ distant de Beauvais environ d'une demi-lieue, où rendant une odeur très-suave, il fut enterré par ceux qu'il avoit convertis, qui d'une voix commune se prirent à dire : *Nous croyons fermement*

qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que ce bienheureux nous a prêché; et ils résolurent tous de mourir plutôt que de quitter cette créance. Cinq cents fidèles étonnés, tant de la constance du saint, que de la lumière et de l'odeur si extraordinaire, se convertirent et reçurent le baptême, malgré les tyrans.

Depuis, on bâtit sur son tombeau une très-magnifique église, avec un monastère richement doté, où s'assemblèrent plusieurs bons religieux, qui vécurent longtemps dans l'étroite observance. Entre ceux-ci fut le vénérable saint Evroul, abbé, qui, étant divinement inspiré de chercher les corps des saints martyrs Maximien et Julien, les trouva à Montmille, et les apporta dans l'église de leur prélat saint Lucien, afin que comme leur mort avoit été pareille, ainsi ils fussent dans le tombeau unis ensemble.

En l'an 1002, du temps de Robert, fils de Hugues Capet, Dieu révéla plusieurs fois à un religieux, nommé Gérard, que les ornements sacrés du vénérable martyr étoient dans un cercueil de plomb, caché en terre, et qu'il étoit raisonnable, pour la gloire du saint et pour l'utilité du peuple, qu'ils en fussent tirés et exposés au public. Le religieux, craignant que ce ne fût une illusion, n'en voulut rien dire, jusqu'à ce qu'étant tombé malade, il reconnut sa faute, et déclara le tout à son abbé, qui le trouva véritable; car, devant une affluence innombrable de peuple, il leva ses sacrés vêtements, particulièrement ses sandales et l'aube arrosée de sang, ce qui fit juger que l'on martyrisa le saint revêtu de ses habits pontificaux.

Tous les Martyrologes, de Bède, d'Adon et d'Usuard en font une honorable mention au 7 de janvier, particulièrement celui de Rome, comme aussi le vénérable Pierre, abbé de Cluny. Aux actes de saint Quentin et de saint Crespin, il est parlé de saint Lucien, martyr et évêque de Beauvais. Il souffrit sous Dioclétien.

Qui ne voit par toutes ces choses, que quand quelqu'un d'entre les fidèles reçoit des affronts et des injures pour la défense de la foi, Jésus souffre aussi en lui, ainsi que les parents souffrent lorsqu'ils voient leurs enfants outragés et persécutés? Ne voit-on pas comme saint Lucien étoit honoré de la présence de Dieu, lorsque

les bourreaux pensoient qu'il fût mis en oubli? C'est à ses amis qu'il communique de si grandes grâces, que de cueillir les roses entre les épines, et d'être éprouvés dans la fournaise des tribulations, pour être comme un or fin, agréable à sa divine Majesté. Il faut aussi admirer la force de la vocation par le moyen de laquelle saint Lucien, qui étoit un si grand seigneur romain, quitta tous les honneurs et les plaisirs innocents qu'il pouvoit recevoir, renonçant au monde pour suivre la bannière de la croix, et aider à remplir les Gaules de la sainte doctrine de Jésus-Christ.

LA VIE DE SAINT SAVINIEN,

APÔTRE ET PREMIER ARCHEVÊQUE DE SENS.

La ville de Sens, outre son antiquité et son excellence (car elle étoit surnommée la Ville d'Or) a toujours été fort célèbre dans les Gaules, et le peuple Sénonois s'est rendu tellement illustre par ses exploits militaires, que prenant les armes et combattant sous son capitaine Brennus, il se rendit maître de la ville de Rome: puis passant en Grèce, il fit trembler toutes les nations du Levant, par les diverses conquêtes qu'ils firent. Ils poussèrent leurs victoires jusqu'en Asie, et Notre-Seigneur choisit de là des gens, pour triompher glorieusement d'eux par des armes spirituelles.

Ce fut à Antioche, ville principale d'Asie, que saint Pierre commença d'établir sa Chaire apostolique, et où les disciples de Jésus-Christ prirent le nom de chrétiens : mais comme l'Eglise dont saint Pierre étoit le chef visible, devoit s'étendre universellement par toute la terre, aussi le saint apôtre voulut transférer son siége en la ville de Rome, capitale de l'empire, qui commandoit à tout

l'univers, afin que de là, comme d'un arsenal, il pût tirer, et envoyer de toutes parts, ceux qu'il avoit menés avec lui, en divers quartiers de l'Orient, pour annoncer l'Evangile, détruire le paganisme, et arborer la foi de Jésus-Christ dans les cœurs des infidèles et idolâtres.

Saint Savinien étoit un des septante-deux disciples de Jésus-Christ, en l'école duquel il avoit beaucoup profité, notamment en l'humilité, qui le fit être disciple de saint Pierre. Il s'accosta de saint Potentien, et d'autres compagnons, lesquels firent complot de suivre le prince des apôtres à Césarée, à Tripoli, à Antioche et à Rome, où le Saint-Esprit inspira saint Pierre de les envoyer aux Gaules, donnant la préférence à saint Savinien, afin de servir de phare aux autres, et d'être comme le primat de tous. O heureuse arrivée de ce nouveau soleil en France! Car y portant les premiers rayons de l'aurore du paradis céleste, et le soleil oriental de la foi, on peut dire que saint Savinien fut le premier qui apporta la lumière, qui chassa les ténèbres de cet enfer idolâtre, pour rendre la France un paradis de délices et de bonheur. Ce fut donc à peu près l'an 46 de Notre-Seigneur, et le second du pontificat de saint Pierre à Rome, qu'il arriva dans la Gaule avec saint Potentien et les autres.

La ville de Sens leur avoit été assignée pour leur département, c'est pourquoi saint Savinien y alla tout droit, et s'en approchant à une demi-lieue près, il logea chez un seigneur nommé Victorin, personnage fort riche, et de haute réputation. Il eut avec lui de grandes disputes sur les mystères et les principaux points de la foi. Il remarquoit saint Savinien et ses compagnons en leurs vies, en leurs paroles, et en toutes leurs façons de faire; mais quand il les vit passer les nuits en oraison, les yeux tout baignés de larmes, la sainteté irréprochable de leur vie, la joie de leurs cœurs, qui paroissoit sur leurs visages angéliques, cela l'ébranla fort; et sur tout, quand il vit marcher les morts sortis de leurs tombeaux, les aveugles, les sourds, et toutes sortes de maladies guéris au saint nom de Jésus prêché par ces nouveaux hôtes; ce fut alors que Victorin se rendit, et se jetant aux pieds de saint Savinien, se

fit baptiser avec toute sa famille; étant ainsi les premiers chrétiens du pays Sénonois.

Il ne travailla pas moins à la conversion d'un gentilhomme nommé Sérotin, et d'Eodal, fort renommé pour son éloquence; il les baptisa, et les institua diacres. Après cela, il s'en alla au temple du village, d'où il chassa les démons, abattit les idoles, le purifia, le mit en état de pouvoir servir d'église, et le dédia au vrai Dieu.

Saint Savinien reçut une joie incroyable de voir cette famille acquise à Jésus-Christ, et une grande porte ouverte à la foi catholique. Cela lui donna courage d'avancer vers la ville de Sens, qui étoit riche et pleine de biens temporels, mais vide de la grâce de Dieu, et enveloppée des épaisses ténèbres de l'idolâtrie. Elle commença donc d'être attaquée par ces braves soldats de Jésus-Christ, Savinien et ses compagnons, qui s'y employoient très-généreusement. Les moyens dont ils se servirent furent la sainteté de vie, les miracles, la ferveur de la prédication apostolique, et le courage de signer de leur sang tout ce qu'ils prêchoient. Leur doctrine nouvelle étonnoit le peuple de Sens, mais un nombre infini de miracles le ravissoit en admiration, et Dieu seconda tellement leurs bons desseins, par une abondance de lumières, que le Saint-Esprit versoit dans les cœurs des Sénonois, qu'en peu de jours une infinité de personnes embrassèrent la foi de Jésus-Christ.

Et comment saint Savinien n'eût-il pas eu le pouvoir d'imprimer l'amour de Jésus-Christ dans le cœur de ceux à qui il en parloit, puisqu'il le pouvoit faire sur les choses insensibles; car il est assuré que du bout du doigt faisant le signe de la croix sur de grosses pierres des murailles de la ville, il l'imprimoit si avant qu'on eût cru qu'il y avoit été taillé à coups de ciseaux. Ces croix ont demeuré fort longtemps ainsi gravées par opération divine. Le docte Lyranus, et plusieurs graves personnages, assurent cette vérité, témoignant les avoir vues de leurs yeux.

Qui pourroit raconter l'extrême pauvreté de ce saint prélat, sa profonde humilité, sa fervente oraison, et sa grande charité; il travailloit tous les jours à la conversion des âmes, et passoit les nuits en prières. Etant une fois à Ferrières, à deux lieues de Mon-

targis en Gâtinois, il y demeura le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, et y passa toute la nuit en une profonde contemplation, où Dieu lui fit une singulière faveur; car sur le minuit, il lui fit voir le mystère de la Nativité si particulièrement, qu'il sembloit que Bethléem fût à Ferrières, et que derechef le Verbe incréé s'y fût incarné. Cette céleste vision demeura si authentique et si assurée, que depuis, dans l'abbaye de Saint-Benoît, qui y fut fondée, l'on y bâtit une chapelle nommée *Notre-Dame de Bethléem*, en mémoire de cette apparition si célèbre, avec une confrérie non moins dévote, qui a été favorisée des Papes par plusieurs bulles et priviléges; et les plus grands du royaume ont tenu à honneur d'y être enrôlés.

Quoique ce grand prélat fût ainsi adonné à la contemplation des choses divines, il ne laissoit pas de vaquer à la vie active, et de répondre aux demandes de plusieurs fidèles, qui l'interrogeoient sur beaucoup de points de notre religion, et de satisfaire aux saints personnages qui le venoient visiter. Sa science étoit sublime, sa conversation douce, et sa charité grande. Les étrangers lui portoient un singulier respect, et ses compagnons l'honoroient comme leur père, pour l'éminence de ses vertus et de son insigne humilité. Le vénérable Bède ajoute qu'il rendit l'Eglise et la ville de Sens très-illustres, par l'éclat de ses actions vertueuses, et par les rayons de sa foi ardente. Quand il prêchoit, ses paroles étoient simples, et toutefois si puissantes, qu'il persuadoit les plus opiniâtres. On voyoit en lui tant de flammes de l'amour de Dieu, et un si grand zèle du salut des âmes, qu'il embrasoit tous ses auditeurs. Ses discours avoient tant de force, qu'en peu de temps il convertit un monde de personnes : c'étoit le Saint-Esprit qui parloit par sa bouche, qui opéroit ces merveilles, et tonnoit au cœur des auditeurs, afin de les convertir.

Le zèle de l'honneur de Dieu, qui étoit dans l'âme de ce saint prélat, ne le laissoit reposer ni jour ni nuit. Sa vie étoit de respirer Jésus-Christ, et de l'imprimer dans le cœur de tout le monde. Il comptoit les jours de sa vie et les heures de chaque jour, non point par le cours du soleil, mais par les actions de charité qu'il

faisoit, et par les œuvres de sa piété. Dieu, qui le poussoit à ces opérations apostoliques, versoit aussi sa bénédiction sur tout ce qu'il entreprenoit. Le nombre des chrétiens s'augmentoit à toute heure, et l'Eglise naissante de Sens croissant notablement, il fallut bâtir un oratoire pour y faire les fonctions d'un primat, pour consoler et pour convoquer les peuples.

Il érigea à Sens quatre chapelles : la première à Notre-Dame, la seconde à saint Jean-Baptiste, la troisième à saint Etienne, premier martyr (qui est aujourd'hui l'Église métropolitaine, où sont incorporées les deux autres chapelles), et la quatrième en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, qu'il croyoit déjà avoir enduré le martyr sous Néron ; mais ayant su depuis que le bienheureux prince des apôtres étoit encore vivant, cet oratoire fut nommé *Saint-Pierre le Vif*. Ceci ne pouvoit procéder en saint Savinien, que de la grande assurance qu'il avoit de la sainteté de ce divin apôtre, son bon maître, dont il ne pouvoit parler sans une grande tendresse pleine de vénération. La vue de ces chapelles et de la croix de Jésus-Christ, érigée avec honneur, pensa faire crever de rage les pontifes des faux dieux, avec tous les idolâtres : ce qui souleva une cruelle tempête en la ville de Sens.

Dans le même temps que ce saint prélat établissoit l'Église de Sens, il eut une puissante inspiration divine, qui le pressa d'envoyer aux environs pour abattre l'idolâtrie, et pour élever sur ses ruines le triomphe de la croix, et la gloire de la foi catholique. Il assembla donc tous ses compagnons, avec plusieurs autres fidèles, et leur communiqua son dessein, les encourageant tous d'embrasser constamment cette généreuse entreprise pour la conquête des âmes à Jésus-Christ. Il ne falloit pas beaucoup d'exhortations pour leur persuader ce bon office, ils n'y étoient que trop portés. Voici comme le sort du ciel tomba sur eux, et par eux sur les provinces voisines. Saint Altin et Eodal furent destinés pour Orléans, saint Potentien et saint Serotin, tirèrent du côté de Troyes, et les autres furent envoyés ailleurs.

Avant que de partir, il leur donna sa bénédiction, et leur dit ces amoureuses paroles : *Rendons grâces à Dieu, mes frères bien-aimés,*

de ce que sa sainte bonté nous ait choisis pour planter le royaume de Jésus-Christ, son Fils, dans ces grandes et nobles provinces; car voici cette ville de Sens, métropolitaine des Gaules, qui a reçu la foi avec tant de facilité, et a renversé les idoles. Il est raisonnable, et c'est ce que Dieu attend de vous, que les autres villes aient leur bonne part de cette bénédiction, afin qu'elles soient converties à Jésus-Christ, par la fidélité de votre ministère; que le croyant, elles le reconnoissent, le reconnoissant elles l'aiment, l'aimant elles le tiennent, et le tenant elles ne le laissent pas. Partant, mes frères, fortifiez-vous des armes de Dieu, et préparez-vous à combattre l'enfer et les hommes, qui ne manqueront pas de traverser cette sainte entreprise. Je ne vous cèlerai point que cette nuit les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, ont daigné me visiter, et m'ont dit des choses qui me font croire qu'ils sont martyrisés, et qu'ils sont entrés avec triomphe en paradis la palme à la main. Ils ont ajouté que Dieu vouloit que nous leur fissions quelque église, dédiée à leur honneur. Pour mettre le comble à tout cela, je vous dois dire de la part de Dieu, que vous et moi nous aurons tous cet honneur, d'être mis à mort pour le service de Jésus-Christ, notre maître, ainsi que les saints apôtres l'ont été: et que nous boirons tous le calice de sa Passion, en mourant courageusement pour maintenir la foi de son Eglise. Allez donc à la bonne heure, mes très-chers frères, et faites ce que Dieu attend de votre charité; il marchera devant vous, pour vous aplanir les montagnes, et pour ôter les obstacles, et il bénira vos glorieux travaux, entrepris pour son nom.

Saint Altin et Eodal partirent pour Orléans, où étant arrivés, ils firent quantité de miracles; ils y convertirent un grand nombre de personnes, et y érigèrent une église, qu'ils dédièrent à saint Etienne, premier martyr; puis voyant les choses en bon train, ils y dressèrent comme une forme de clergé, conférant les Ordres de diacre et de prêtrise à plusieurs, selon l'autorité que saint Savinien leur en avoit donnée. Saint Altin fut créé premier évêque d'Orléans, lors de sa mission. Après cela, saint Altin et saint Eodal passèrent jusqu'à Chartres, puis à Paris, à Meaux, à Créteil, et aux environs, faisant partout des miracles et des conversions admirables.

Saiut Savinien envoya saint Potentien avec Sérotin son disciple, à Troyes, l'ordonnant premier évêque de cette ville-là, où il fit une riche et ample moisson, des âmes qu'il gagna à Jésus-Christ, quoique non sans beaucoup de fatigue et de travail, à cause des obstacles qu'il y rencontra. Il y bâtit aussitôt un petit oratoire qu'il dédia en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, et qui a depuis produit la cathédrale, laquelle porte encore le nom de saint Pierre.

Ces choses ayant ainsi heureusement prospéré, Notre-Seigneur voulut pour une plus grande réjouissance d'eux tous, que les uns et les autres retournassent à Sens, avec un contentement incroyable de saint Savinien, à qui ils rapportèrent les œuvres merveilleuses que Dieu avoit opérées par leur ministère, et le fruit de leurs saints travaux; ce qui les fit entrer tous en une dévote conférence, touchant l'excellence du martyre, dont Dieu permettoit que tous ses apôtres et ses plus grands serviteurs fussent honorés, et mis à mort par ceux-mêmes à qui ils annonçoient Jésus-Christ, auteur de la vie et le salut de tous.

Les sacrificateurs des idoles, voyant que leur religion avec leurs dieux, s'en alloient fondre, résolurent de s'en venger, et d'accabler ceux qui étoient les auteurs de ces nouveautés, qu'ils appeloient sacriléges et blasphémateurs exécrables. Ils allèrent en corps trouver le président Sévère, homme fier et cruel, et lui demandèrent action contre les chrétiens. Saint Savinien et saint Victorin furent les premiers pris, lesquels avec une grande suite d'autres, furent conduits ignominieusement devant le tribunal de ce tyran, qui les condamna presque avant que de les avoir ouïs. Les saints parurent là, garrottés comme des criminels, mais avec un courage invincible, et ils ressembloient à des anges.

Saint Savinien étoit la modestie même, tant il avoit de douceur en son visage, et d'assurance en ses paroles; les réponses qu'il donnoit étoient comme des oracles, capables d'amollir les plus farouches, car elles étoient remplies d'esprit, et fondées sur de très-bonnes raisons. Mais le président se mettant en colère, usa de cruelles menaces, avec des calomnies atroces, pour s'efforcer de



les ébranler en quelque façon que ce fût; de là il en vint à des injures excessives, puis il les fit meurtrir de coups, les renvoyant en prison. Notre-Seigneur les visita en personne, et remplissant toute la conciergerie d'une lumière céleste, guérit leurs plaies, et consola infiniment les cœurs de ses bons serviteurs.

Ils furent de rechef menés devant le président Sévère, à qui saint Savinien dit : *Je vois bien, ô président, que vous ignorez la condition et la religion des chrétiens. Sachez que nous avons appris de nos ancêtres, d'offrir tous les jours au vrai Dieu le sacrifice de louange, qui nous fait souvenir de Celui qui nous a été immolé sur l'arbre de la croix. Ce sacrifice et ce souvenir remplit nos cœurs de tant de saints désirs d'imiter Jésus-Christ notre bon Maître, que nous n'aspirons à d'autres grandeurs, qu'à mourir pour lui. Ce dont tu nous menaces, sont nos plus chères délices: tes plus grandes fureurs, sont nos plus insignes faveurs. Ne t'amuse point à redoubler tes menaces, tout cela nous embrase le cœur et nous excite davantage à mourir pour la foi.*

Les saints tinrent encore plusieurs autres discours, qui furent interrompus par les hauts cris des prêtres idolâtres, qui ne pouvoient endurer qu'on les laissât davantage vivre. C'est pourquoi le juge craignant la sédition, condamna saint Savinien à la mort, lui ayant accordé quelque peu de temps pour faire sa prière et pour se disposer au supplice.

Saint Savinien se servant donc du congé donné par le président, se fit incontinent mener au lieu où il avoit édifié un oratoire au Sauveur, et là étant arrivé, il célébra la sainte messe, fort solennellement. Saint Potentien, saint Altin, Eodal, Sérotin et autres, le servirent en ce divin mystère, à la fin duquel saint Savinien fit une courte exhortation aux fidèles qui étoient présents, les encourageant à la persévérance et à la constance dans la foi; puis se prosternant en terre, il se tourna vers Notre-Seigneur, lui recommandant toute cette nouvelle Eglise, et le remerciant de plusieurs grâces qu'il avoit reçues si libéralement de sa divine bonté, notamment de l'avoir favorisé de la couronne du martyre, selon qu'il lui avoit promis. Le bourreau qui languissoit d'attendre si long-

temps, prit une grande hache et venant par derrière, lui fendit la tête, en lui déchargeant deux grands coups : on les voit encore au crâne de sa tête, qui est en l'église de Saint-Pierre le Vif, à Sens. Après ce massacre cruel, les bourreaux coupèrent la tête à saint Victorin et à un jeune enfant, qui firent compagnie à saint Savinien.

Le président voyant le chef des chrétiens par terre, se jeta furieusement sur ses compagnons. Saint Savinien, avant que de mourir, nomma saint Potentien pour son successeur, et lui recommanda ces nouveaux chrétiens, comme ses propres enfants qu'il avoit engendrés à Jésus-Christ. Saint Sérotin fut bientôt martyrisé, et saint Potentien étant pris, fut rudement battu à coup de leviers, puis eut la tête tranchée au même jour et au même lieu que saint Savinien avoit été décapité l'année précédente, le 31 décembre, jour que le Martyrologe romain, Usuard, Adon et autres assignent pour leur fête.

Au même temps que ces barbares ensanglantoient ainsi leurs mains, et jouoient cette horrible tragédie sur le théâtre de la terre, l'on entendit dans l'air une douce mélodie des anges, pour célébrer le triomphe de ces divins martyrs, qui souffroient alors plusieurs tourments, et finirent glorieusement leurs vies avec leur père et leur pasteur.

On ne doute point que saint Savinien, aussi bien que saint Potentien n'aient opéré plusieurs miracles : car on assure que saint Savinien, étant encore au monde, chassa les diables, éclaira les aveugles, rendit l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts, et fit d'autres œuvres semblables, ce qu'il a encore continué assez souvent après son décès, jusqu'à présent : en voici deux exemples.

Archambaud, archevêque de Sens, ayant été fait ecclésiastique en un âge encore fort jeune, se vit aussitôt prélat que clerc ; mais comme il n'étoit pas entré dans cette dignité pontificale par dévotion ou par vocation divine, mais pour divers respects humains, aussi ne mena-t-il pas la vie que l'on devoit espérer. Car il commença de s'émanciper, et de s'oublier si fort de son devoir, que

cela scandalisoit grandement tout le diocèse. Quelques personnes lui en firent des remontrances, mais comme il étoit fort jeune, il ne faisoit que s'en moquer; même à la fin il s'en fâcha, disant qu'il falloit se prendre de tous ses désordres à ses parents qui l'avoient jeté en cette charge plus pour leur intérêt domestique que par religion : qu'il avoit assez protesté qu'il n'étoit pas capable de ce grand siége archiépiscopal, et qu'il falloit attendre que l'âge et le temps lui donnassent plus de sens et de maturité. De sorte qu'il ne changea rien du train de sa vie ordinaire; aussi lui donna-t-on pour ce sujet le surnom de *Vilain*, quoiqu'il fût de très-illustre maison.

Or, comme les hommes ne pouvoient rien gagner sur ce jeune prélat, saint Savinien apparut à ce mauvais successeur, lui reprocha son indignité et le tort qu'il faisoit à son Église; ajoutant qu'il le prioit de prendre garde à lui, et de ne point dégénérer de la vertu de ses prédécesseurs. Cette vision étonna Archambaud, qui s'eveilla en sursaut; mais ensuite il s'en moqua, disant que ce n'étoit qu'un songe, et même il le raconta sur l'heure à ses gens, n'en faisant que rire et osant dire qu'il étoit si saint, qu'il avoit déja des visions. Quelques jours après, saint Savinien lui apparut derechef, redoubla et mêla des paroles un peu plus fortes : mais il y profita aussi peu, car Archambaud ne tint compte de tout cela, et se moqua de ceux qui croient aux songes. Enfin le saint pour la troisième fois lui apparut, usant de menaces fort pressantes, et lui dit, que s'il ne se comportoit en archevêque, il lui feroit sentir si vivement sa faute, qu'il en maudiroit l'heure, lui et tous ceux qui l'avoient fait monter à ce trône, qui n'étoit fait que pour de saints prélats.

Pensez vous, lui dit-il, *que nous ayons répandu notre sang pour vous faire avoir des trésors, afin que vous les répandiez dans la profusion, dans la volupté et dans le désordre ? Quoi ! vous vendez nos châsses, vous profanez nos églises, vous souillez la dignité archiépiscopale, acquise par tant de travaux ? Il semble que vous ne soyez prélat que pour avoir de l'honneur, pour faire bonne chère et pour aller à la chasse; et vous croyez que nous autres qui avons perdu nos*



vies pour bâtir ces églises, puissions souffrir ces débordements pleins de confusion? J'aime trop l'Église de Sens, pour la laisser dans cet opprobre. Une fois pour toutes, ou mettez-y remède, ou infailliblement nous l'y mettrons, ce dont il vous coûtera cher.

Ce jeune prélat alors s'éveilla avec effroi, et le cœur lui en frémissoit encore; mais sitôt qu'il eut raconté cela à ses valets, qui étoient des flatteurs, et qui faisoient leur fortune dans les débauches de leur maître, tout cela se tourna en risée, et s'en alla en fumée. Mais le jugement de Dieu ne tarda guère à paroître, car ce misérable archevèque continuant sa vie, indigne de sa qualité, étant une fois couché bien à son aise, et dormant, ce lui sembloit fort délicieusement: voilà soudain qu'un grand coup de tonnerre fit trembler toute la maison, et au milieu de ce tintamarre on entendit ces paroles formelles: *Nous ne pouvons plus souffrir davantage que l'on désole misérablement le lieu dédié par notre martyre.*

Tous les domestiques épouvantés de l'éclat de ce coup de foudre, et encore plus de cette voix effroyable, coururent presque demi-morts à leur maître, craignant quelque malheur. Ils le trouvèrent mort, étendu sur le pavé. Aussitôt la frayeur saisit leurs cœurs, et l'horreur leur fit dresser les cheveux à la tête. Enfin, après avoir levé les mains au ciel, et reconnu leur faute, criant merci à saint Savinien, ils conclurent en ces mots, que l'histoire nous apprend: *Véritablement la justice de Dieu requéroit, que celui qui avoit dénué ce lieu sacré d'honneur et de biens, mourût tout nu, et d'une mort infâme.* Cet étrange accident arriva à Sens, l'an 698, sur la fin du mois d'août.

Le second miracle de saint Savinien est celui-ci. Notre bienheureux roi de France, Robert, désirant aller par dévotion à Rome, vouloit aussi traiter avec le Pape du divorce de la reine Constance son épouse, pour la répudier: de fait, il la laissa en France avec Hugues son fils, et s'achemina à son voyage. Constance merveilleusement affligée de ceci, résolut de suivre le roi, pour dire ses raisons au souverain Pontife, et soutenir son droit. Comme elle étoit dans ce déplaisir, voilà qu'un jour il lui apparut un prélat vénérable avec de longs cheveux et la barbe blanche comme neige.

Il étoit vêtu pontificalement, tenant sa crosse en sa main, il regarda la reine, et lui dit : *Constance, réjouissez-vous, persévérez en vos prières, je vous aiderai puissamment en votre désir. Je suis Savinien, l'un des prélats de votre royaume : dès cette heure vous êtes délivrée, par la grâce de Dieu, de la tristesse qui vous accabloit.*

La reine s'éveilla en sursaut, et le cœur plein de joie, s'enquit curieusement qui étoit un certain saint nommé Savinien. Alors Thierry, ecclésiastique, se rencontrant là fortuitement, répondit que c'étoit le premier archevêque de Sens, et que son corps sacré reposoit à Saint-Pierre le Vif-lez-Sens. La reine s'y transporta aussitôt ; y étant arrivée, elle se prosterna devant ses saintes reliques, s'humilia les genoux en terre, et implora le secours du saint, mais avec tant de ferveur, que cette vertueuse reine ne pouvoit étancher ses larmes, ni cesser ses prières, promettant toutes choses en l'honneur de saint Savinien, pourvu qu'elle pût rentrer en grâce avec le roi.

Chose étrange ! voilà un courrier qui, en peu de temps, arrive de la part du roi, lequel lui porta les nouvelles qu'elle souhaitoit tant, même beaucoup plus favorables qu'elle n'eût osé espérer. Le roi suivit peu après, il témoigna plus d'amitié que jamais à la reine sa femme, laquelle fut si remplie de consolation, qu'elle raconta le tout au roi, le suppliant d'agréer qu'elle fit quelque chose digne de sa reconnoissance envers saint Savinien, à quoi le roi s'y accorda volontiers. Constance donc s'en revint à Sens, avec le congé du roi, pour y témoigner sa piété et sa libéralité royale envers les saintes reliques de ce grand archevêque son bienfaiteur, qui l'avoit délivrée de son affliction, et qui, par une admirable charité, l'avoit mise en un si bon accord avec son mari.

Sa prière étant achevée, elle voulut voir les ossements sacrés ; mais elle fut fort étonnée quand elle aperçut ce riche trésor enchâssé dans des coffres de plomb, faits avec la plus grande simplicité du monde. Elle commanda que l'on fit de belles châsses d'argent, qui se voient encore aujourd'hui fort curieusement travaillées avec plusieurs figures en relief tout autour, entre lesquelles est l'image du pieux roi Robert, son mari.

Les archevêques de Sens ont toujours porté grand respect et pris un singulier plaisir d'orner les saintes reliques de leurs apôtres, saint Savinien et saint Potentien. Hugues les trouva et les mit en un lieu plus honorable; Pierre, également archevêque, assisté de suffragants, les transféra et les voulut encore mettre plus magnifiquement. Venilon les transporta dans la ville, et les mit dans l'église de Saint-Pierre le Vif, avec une grande magnificence, l'an 847, le 19 d'octobre. Comme cette translation fut fort solennelle (pendant laquelle on entendit une très-agréable musique), l'église archiépiscopale de Sens a ordonné que la fête des saints Savinien et Potentien seroit désormais célébrée en ce jour, 19 d'octobre, plutôt que le 31 de décembre, jour de leur martyre, ainsi que l'a remarqué le docteur Jean Molan, en ses Additions au martyrologe d'Usuard.

Plusieurs graves auteurs ont fait mention de la vie et des mérites de saint Savinien, de saint Potentien et de leurs bienheureux compagnons.

A Evreux, saint Aquilin, évêque et confesseur. Il étoit né à Bayeux, en Normandie, d'une fort noble famille. Ses parents, après l'avoir instruit et élevé dans la connoissance des belles-lettres, eurent soin de le marier. Cependant, lorsque le roi Clovis fit la guerre, il servit pendant trois ans et demi, au bout desquels il revint avec sa femme. Mais tous deux, par un mutuel consentement firent vœu de continence et demeurèrent ensemble, vivant comme frère et sœur, et comme de vrais religieux dans un couvent; sans toutefois que cela fût dévulgué ni su de personne. Quelque temps après, saint Eternus, évêque d'Evreux, étant décédé, saint Aquilin fut élu à sa place, par un commun accord, tant du peuple que du clergé. Alors il se sépara ouvertement de sa femme. Ses exercices ordinaires ne furent plus que de veiller, prier Dieu, jeûner et coucher sur la dure. Dieu l'honora en récompense du don des miracles avant sa mort. Il guérissoit toute

sortes de maladies par le signe de la croix. Au reste il étoit continent, sobre et ennemi des médisants. Il faisoit la guerre à tous les vices, en quoi l'aida merveilleusement l'aveuglement qu'il obtint de Dieu. Il se retira dans une petite loge, distante de cent pas de de la ville d'Evreux. Enfin il rendit son âme à Dieu, le dix-neuvième jour d'octobre, vers l'an de Notre-Seigneur 537, âgé de quarante-deux ans. Son corps fut enterré dans l'église qu'il avoit fait construire dans l'un des faubourgs d'Evreux, qui porte aujourd'hui son nom. Sa fête se célèbre dans ce diocèse le quinzième jour de février.

A Rome, fête de saint Ptolémée et de saint Lucius, martyrs sous Marc-Antonin. Au rapport du martyr Justin, le premier ayant converti à la foi de Jesus-Christ une femme débauchée, et lui ayant persuadé de garder la chasteté, il fut accusé auprès du président Urbice par un impudique, et souffrit pendant longtemps les horreurs de la prison, et à la fin, comme il confessoit publiquement l'autorité de Jésus-Christ, il fut condamné à être conduit au supplice. Et Lucius, désapprouvant la sentence d'Urbice, et s'avouant librement chrétien, fit prononcer contre lui la même sentence. Un troisième compagnon leur fut associé et condamné aussi au même supplice.

A Antioche, saint Béronique, sainte Pélagie, vierge, et quarante-neuf autres martyrs.

En Egypte, saint Vare, soldat, qui, sous l'empereur Maximin, visitant sept bienheureux moines détenus en prison, et leur donnant des vivres, voulant remplacer l'un d'eux qui vint à mourir ; et ayant souffert avec eux des supplices très-cruels, il obtint la palme du martyre.

Au territoire d'Orléans, mort de saint Véron, évêque.

A Salerne, saint Eustère, évêque.

En Irlande, saint Ethbin, abbé.

A Oxford en Angleterre, sainte Frewisse, vierge.



VINGTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Sainte Irène, vierge et martyre.

Saint Caprais, martyr; saint Maxime, diacre et martyr; saint Artème, duc d'Egypte, martyr; martyre de sainte Marthe et de sainte Paule, vierges, avec plusieurs autres; saint Félicien, évêque et martyr; saint Georges, diacre, et saint Aurèle, martyrs; saint Sandou.

LA VIE DE SAINTE IRENE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 653.

Eugène, pape. — Constant II, empereur.
Clovis II, roi.

Dans les bréviaires de l'Église de Portugal, spécialement en celui d'Ebora, l'on raconte ainsi la vie de sainte Irène :

Il y a une bourgade en Portugal, anciennement nommée Nabance, à présent Tomar, dont le seigneur s'appeloit Castinaud, qui avoit un fils unique, nommé Bertaud, modeste, et de bonnes mœurs : il y avoit aussi en la même bourgade deux personnes nobles, Hermigne et Eugénie, sa femme, qui avoient une fille, nommée Irène, parfaitement belle, spirituelle et sage. Auprès du bourg, étoit un monastère de Notre-Dame, dont l'abbé s'appeloit Sélio, homme saint, frère d'Eugénie, et oncle d'Irène, lequel désirant que sa nièce employât sa jeunesse et son bel esprit en choses vertueuses, donna charge à Rémi, l'un de ses moines, de lui ap-

prendre ce qu'elle devoit savoir, et de la conduire à la perfection.

La sainte fille étoit nourrie avec Julie et Chaste, deux de ses tantes, sœurs de son père, et avec d'autres filles qui vivoient ensemble, si retirées, qu'Irène ne sortoit qu'une fois l'an de leur clôture, à la fête de saint Pierre, pour aller faire oraison en son église, qui étoit proche de la maison de Castinaud. Bertaud, son fils, l'y vit un jour, et devint tellement amoureux de sa beauté et de sa modestie, qu'il en étoit tout éperdu. N'osant découvrir la flamme qu'il couvoit dans son cœur, il tomba malade d'ennui, sans que les médecins lui pussent apporter aucun remède, ignorant l'origine de son mal.

Dieu révéla à Irène le chagrin de Bertaud, et la cause d'où il procédoit: elle se recommanda à lui, et fortifiée de sa grâce, résolut de visiter le malade, et de guérir la plaie qui lui sembloit incurable. Elle y alla bien accompagnée, et il lui découvrit l'ulcère qui rongeoit son cœur. Elle l'exhorta, après lui avoir représenté sa folie et son aveuglement, d'aimer la chasteté: enfin elle le consola si bien par ses discours, qu'il fut entièrement guéri de cette folle passion, demeurant fort obligé à cette sainte fille: il voulut néanmoins qu'elle lui promît, avant de se retirer, qu'elle n'aimeroit jamais d'autre homme que lui, menaçant de la faire mourir si elle y manquoit. La sainte s'en retourna au logis, bien contente d'être heureusement débarrassée d'une affaire si fâcheuse, par la grâce et l'assistance divine.

Deux ans après, cette vierge continuant à servir Notre-Seigneur n sa retraite, le diable commença à lui faire une cruelle guerre, touchant la conversation familière que le moine Rémi avoit avec elle, excitant dans le cœur de Rémi quantité de tentations de jour et de nuit, si épouvantables, que ce pauvre moine ne pouvoit respirer: elles le pressèrent tellement, qu'il découvrit sa passion à Irène. Elle qui étoit très-honnête, le blâma fort aigrement, et répondit ce qui étoit convenable à la pureté de son âme. Ce misérable religieux demeura tout confus, mais non pas converti; car au contraire, se voyant rebuté et désespéré, il changea son amour en haine et en désir de vengeance; et tombant de mal en pis,

trouva moyen de donner un breuvage à cette fille qui lui fit enfler le ventre, en sorte qu'elle sembloit être enceinte. Cela se divulgua avec une grande infamie d'Irène, encore qu'il n'y eût point de sa faute; mais ce fut l'opinion du peuple, qui croit aisément le mal.

Quand Bertaud le sut, il entra en une grande furie; se ressouvenant de ce qu'il avoit concerté avec Irène, et ce dont il l'avoit menacée, il résolut de la faire mourir, à cause qu'elle avoit mis son affection (ainsi qu'il le pensoit) en un autre qu'en lui, contre sa promesse. Il commanda à un soldat d'exécuter son mauvais dessein. Il épia l'occasion, et trouva que la vierge, une nuit après matines, étoit allée au bord de la rivière de Naban, qui étoit près de là. Sainte Irène s'étoit écartée pour faire oraison, et prier Notre-Seigneur qu'il la délivrât de cet opprobre, lui qui en savoit la vérité. Etant à genoux en prière, le soldat l'attaqua, il lui passa l'épée au travers de la gorge, et fit perdre la vie à celle qui l'avoit sauvée à Bertaud, auteur de cette méchante action; puis l'ayant dépouillée, il jeta le corps saint dans la rivière, pour mieux couvrir son crime.

Le jour étant venu, Julie et Chaste, tantes de sainte Irène, ne la trouvant point au logis, furent en grande peine; elles craignoient que leur nièce, ne pouvant plus souffrir cette honte, ne s'en fût allée à l'abandon. Que les jugements de Dieu sont secrets et profonds! que ses voies sont cachées! comme il éprouve ses élus, donnant la force aux méchants de les persécuter, de les renverser et de les confondre, pour les mieux couronner.

Comme l'abbé Sélio, son oncle, étoit étonné de ce qu'on disoit de sa nièce, Notre-Seigneur lui révéla ce qui se passoit, et où il trouveroit le corps de la sainte vierge et martyre. Ayant eu cette révélation, il en avertit le peuple, afin que l'on allât chercher le corps avec une procession solennelle : et chacun, ému de l'autorité du saint abbé, s'y rendit volontiers, ressentant quelque inspiration divine en eux, qui commençoit à découvrir la vérité et à exalter la sainte. La rivière Naban avoit emporté le corps dans une autre, où elle l'avoit déchargé, et il étoit descendu jusqu'au Tage. En conduisant leur procession, ô très-puissante et bénigne main

de Dieu! ils virent que le Tage s'étoit miraculeusement retiré en son lit profond, et avoit laissé le corps de la sainte à sec et à découvert, lequel étoit déjà passé en un riche tombeau, bâti de la main des anges, renouvelant l'ancien miracle de la sépulture du Pape et martyr saint Clément.

L'abbé et ceux qui alloient avec lui voulurent tirer le corps d'où il étoit; mais ils ne purent le remuer : ce qui leur fit connoître que c'étoit la volonté de Dieu qu'il demeurât là; ils le laissèrent, remportant une partie de ses cheveux et de sa chemise, comme de précieuses reliques, que l'abbé Sélio mit dans l'église de son monastère, avec lesquelles plusieurs aveugles et paralytiques furent guéris.

Notre-Seigneur fit un autre miracle non moins prodigieux; car il arriva que la procession s'en retournant, le Tage, qui s'étoit retiré et ramassé comme immobile jusqu'à ce que la gloire de Dieu fût entièrement manifestée en sa sainte, reprit promptement son cours ordinaire et étendit ses eaux sur son tombeau. Notre-Seigneur la récompensa au ciel de l'ignominie qu'elle avoit encourue pour l'amour de lui, la couronnant d'une double couronne de vierge et de martyre. Il voulut qu'elle fût révérée sur la terre, et que la ville de Scarabis, où est son corps, changeât de nom, et s'appelât Sainte-Irène, que l'on dit vulgairement Santarem. Ainsi cette bienheureuse vierge eut la rivière du Tage pour cimetière de sa céleste sépulture, et une grande ville pour épitaphe et inscription de son tombeau.

On dit qu'encore aujourd'hui, sur la rivière de Nabau, où l'on jeta son corps, on trouve plusieurs poissons avec des gouttes de sang : l'on tient aussi que le misérable Rémi, et le soldat qui la tua, reconnurent leur faute et s'en allèrent à Rome, où ils moururent après avoir fait pénitence.

Les bréviaires mettent la vie de cette sainte l'an 653. Le Martyrologe Romain en fait mention le 20 octobre, et le cardinal Baronius en ses Annotations au même jour.

A Agen en France, saint Caprais, martyr, qui, s'étant caché dans une caverne pour fuir la rage de la perséeution, apprit à la fin comment la vierge sainte Foy souffroit pour Jésus-Christ. Animé à la souffrance des tourments, il pria le Seigneur de faire couler de l'eau limpide de la pierre de la caverne, s'il le jugeoit digne de la gloire du martyre. Le Seigneur ayant fait ee prodige, il s'avança avee sûreté jusqu'au lieu du combat, et combattant courageusement, il mérita la palme du martyre sous Maximien.— Il étoit né dans cette même ville. La persécution de Dioclétien contre les chrétiens, par Décien, son lieutenant, étoit si cruelle, que saint Caprais, par une appréhension des tourments, s'alla cacher dans une caverne. Il y demeura jusqu'à ce que étant averti de la constance admirable que sainte Foi, jeune fille de la même ville, avoit montrée parmi les tourments qu'on lui faisoit endurer, il reprit courage, estimant que ee lui seroit une honte d'être surmonté par une jeune fille. Il pria Dieu que s'il l'estimoit digne de la couronne du martyre, il lui plût de faire jaillir une fontaine d'une pierre de la caverne où il étoit : ee que Dieu lui accorda. Il sortit alors de sa retraite, et il lui sembla voir une blanche colombe descendre du ciel et mettre sur la tête de sainte Foi une riche eouronne, comme elle étoit au plus fort des supplices. Il partit aussitôt, courut au lieu où on la martyrisoit, et là, confessa hautement la foi de Jésus-Christ. Il fut pris immédiatement et eruellement torturé par les bourreaux, qui lui martelèrent tout le corps. Prime et Félicien, ses frères, encouragés par la eonstance, se présentèrent aussi pour lui tenir compagnie au martyre, et partieiper avec lui à la couronne de gloire. Ils eurent tous trois la tête tranchée, le vingtième jour d'oetobre, l'an de Notre-Seigneur 330. Leurs corps furent enterrés secrètement par les chrétiens en un même tombeau.

A Albe, près Aquila, dans l'Abbruzze ultérieure, fête de **saint Maxime**, diacre et martyr, qui, avide de souffranees, se montra

aux persécuteurs qui le cherchoient ; et leur ayant répondu avec constance, il fut étendu et torturé sur le chevalet, ensuite frappé de coups de bâton. A la fin, ayant été précipité d'un lieu élevé, il rendit l'esprit.

A Antioche, saint Artème, duc d'Egypte, qui, après avoir eu les premiers emplois honorables de la milice, sous Constantin le Grand, fut frappé de coups de bâton et affligé d'autres tourments, et à la fin décapité par ordre de Julien l'Apostat, auquel il avoit reproché sa sévérité envers les chrétiens.

A Cologne, martyre de sainte Marthe et de sainte Paule, vierges, avec plusieurs autres.

A Minden, fête de saint Félicien, évêque et martyr.

A Paris, saint Georges, diacre, et saint Aurèle, martyrs.

Au pays de Reims, saint Sandou, confesseur.



VINGT-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Hilarion, abbé. — Sainte Ursule et ses compagnes, martyres. — Saint Malc, moine.

Saint Viateur; saint Astère, prêtre et martyr; saint Dase et ses compagnons, martyrs; sainte Célinie, mère de saint Remy.

LA VIE DE SAINT HILARION,

ABBÉ.

AN 358.

Libère, pape. — Valentinien. empereur.

Saint Hilarion naquit en un lieu nommé Tabura, environ à deux lieues de la ville de Gaza, en la Palestine. Ses père et mère étoient païens, et il fut engendré d'eux comme une rose entre les épines. Étant jeune enfant, ses parents l'envoyèrent en la ville d'Alexandrie pour étudier : à quoi il s'employa si bien, qu'en peu d'années il devint fort éloquent. Sa vivacité, sa modestie et sa douce humeur le faisoit aimer de chacun : et Dieu l'aima aussi, lui ayant donné tant de connoissance de la foi de Jesus-Christ, qu'il fut baptisé.

Il s'adonna tellement à la piété, qu'en son jeune âge il n'avoit d'autre plaisir que d'être à l'église, ou de converser avec les ecclésiastiques. Il entendit parler de l'excellence de l'abbé saint Antoine, qui vivoit alors en grande réputation et eut envie de le voir. Il l'alla trouver au désert, et l'ayant rencontré, il fut si épris de l'amour de Dieu et d'un ardent désir de le suivre, qu'il prit

aussitôt l'habit de moine, et demeura deux mois avec lui, étudiant sa façon de vivre pour l'imiter. Il considéroit la gravité de ses mœurs, son oraison continuelle, son humilité à recevoir les hôtes, sa candeur à corriger les fautes d'autrui, sa ferveur à réchauffer les tièdes, sa bénignité à consoler les foibles, son austérité extraordinaire en ses habits, en son vivre et en son repos.

Au bout de deux mois il revint en son pays, et trouva que ses parents étoient morts. Il vendit son patrimoine, en distribua l'argent aux pauvres, et à ses frères, et demeura à l'âge de quinze ans sans autres richesses que celles de Jésus-Christ. Dès lors il se retira en un lieu solitaire pour commencer sa milice et entrer en champ clos contre toute la puissance de l'enfer, bien que ce lieu fût un repaire de voleurs, et que ses amis l'en avertirent.

Hilarion étoit de petite complexion, sujet au moindre changement de temps, de chaud et de froid, même en sa jeunesse ; néanmoins pour tout vêtement il ne prit qu'un méchant sac et un manteau tissu de poil rude d'animaux, comme de crin de chameau, que saint Antoine lui avoit donné en lui disant adieu. Les soirs, il mangeoit quinze cariques, qui est un fruit de Syrie, en façon de figues; et, à cause de la grande quantité de voleurs qui fréquentoient ce désert, il n'arrêtoit jamais en aucun lieu.

Satan s'attrista de se voir défié par un jeune homme, qui avant que de savoir manier les armes l'avoit déja vaincu et terrassé : il l'affoiblit de diverses tentations, lui représentant de sales objets qui contraignoient ce saint jeune homme à penser à des choses qu'il ignoroit, et à s'imaginer ce qu'il n'avoit jamais expérimenté. Il s'en vouloit du mal, il frappoit sa poitrine, pensant vaincre à coups de poings ces sales pensées. Il disoit en colère à son corps : *Je te rendrai si foible, que je t'empêcherai de regimber : je te retrancherai les vivres de si près que tu n'auras pour tout que de la paille à ronger. Je te ferai mourir de faim et de soif, je t'accablerai sous le faix, et je te fatiguerai de chaud et de froid : si bien que tu n'auras plus de soin que de manger, sans te soucier de la luxure.*

Ce saint jeune homme faisoit ainsi qu'il disoit : car il demeuroit quelquefois trois et quatre jours sans manger, employant la plu-



part du temps à cultiver la terre; non que ce fût en intention de l'ensemencer, mais seulement pour ôter les ronces et les épines qui naissoient en son propre corps. Il faisoit aussi des paniers de jonc, à l'imitation des moines : il employoit la plupart du jour et de la nuit en oraison, et lorsqu'il se sentoit abattu par le travail, il prenoit sa réfection ordinaire avec des herbes sauvages ; il disoit à son corps en mangeant : *Regarde, corps, si tu ne travailles pas, tu ne mangeras point : et puisque je te donne à manger, prépare-toi à bien faire.* Il le fatigua en telle sorte qu'il n'avoit plus que la peau et les os.

Le saint jeune homme, étant une nuit en oraison, entendit comme des cris d'enfants, des lamentations et des cris de femmes, des hurlements de chiens, des mugissements de taureaux, des rugissements de lions, des sifflements de serpents et plusieurs autres cris épouvantables de divers monstres qui tâchoient de l'effrayer, et vouloient le faire fuir. Avant qu'il les aperçût, il se douta bien que c'étoit des embûches du diable ; et se prosternant par terre, il fit sur lui le signe de la croix, regardant d'un côté et d'autre d'où venoit ce bruit qu'il entendoit.

Il faisoit fort clair de lune, si bien qu'il vit fondre sur lui un chariot tiré par des chevaux fougueux, tout prêt de passer sur lui et de l'écraser. Saint Hilarion prononça le très-saint Nom de Jésus, et à l'instant la terre s'ouvrit, qui dévora le chariot avec ses chevaux, et tout le tintamarre qu'ils traînoient après eux cessa. Il remercia Notre-Seigneur qui l'avoit délivré, chantant ces paroles du peuple d'Israël, après que Pharaon avec son armée fut englouti dans la mer Rouge, *il a submergé le cheval et le cavalier.*

Les diables l'attaquèrent et le combattirent de diverses tentations, et lui tendirent plusieurs piéges; car sitôt qu'il s'étoit couché à terre pour donner quelque repos à son corps débile, ils lui représentoient des femmes nues ; quelquefois lorsqu'il étoit accablé de la faim, ils apportoient des tables toutes couvertes de viandes exquises et délicates ; quand il étoit en oraison, les loups venoient hurler autour de lui ; s'il chantoit des hymmes et des cantiques à la louange de Jésus-Christ, il venoit des hommes s'entre-battre

devant lui, qui en laissoient un moribond à ses pieds, lui demandant sépulture.

Étant une autre fois en prières, son imagination le divertit tant soit peu, et voici venir à lui un homme fier et cruel, de la taille de ces gladiateurs romains, qui lui donna des coups de pieds par les flancs et d'un fouet sur les épaules, en disant : *Ah ! qu'est-ceci ? tu dors*, en se moquant de lui et riant à gorge déployée ; puis, après qu'il l'eût bien tourmenté, il lui demanda s'il mangeroit bien un peu d'avoine.

Depuis l'âge de seize jusqu'à vingt ans, il se servit d'une petite cabane de joncs, et d'une autre herbe épineuse, nommée caride, pour se garantir des froidures et des chaleurs excessives. Après cela, il bâtit une cellule, que saint Jérôme dit avoir été encore debout de son temps ; elle sembloit plutôt le cercueil d'un corps, qu'une cellule d'homme vivant, parce qu'elle n'avoit que quatre pieds de long, et cinq de haut ; de manière qu'elle étoit plus basse d'étage que lui, et n'étoit pas si longue que son corps.

Il dormoit sur des joncs jetés par terre, et toute sa vie il n'usa point d'autre lit. Il se coupoit les cheveux une fois l'an, environ à la fête de Pâques ; il ne lavoit point le sac qui lui servoit de robe, parce qu'il disoit que l'on ne doit pas rechercher la netteté dans un cilice. Il ne changeoit jamais de tunique, jusqu'à ce que sa vieille fût toute pourrie et tombât par morceaux. Il savoit par cœur la plus grande partie de l'Écriture sainte, dont il récitoit quelque chose, après avoir chanté plusieurs psaumes et oraisons ; ce qu'il faisoit avec autant d'attention et de révérence, que s'il eût vu de ses yeux Jésus-Christ, à qui il parloit.

Depuis vingt et un ans jusqu'au vingt-septième de son âge, trois ans et demi durant, il mangea des lentilles détrempées dans l'eau froide, et les trois autres ans il ne mangea que du pain trempé dans de l'eau et du sel. Depuis vingt-sept jusqu'à trente ans, il se sustenta d'herbes et de racines ; depuis trente jusqu'à trente-cinq, il mangeoit tous les jours six onces de pain d'orge avec des herbes cuites ; quand il se trouvoit trop mal, il assaisonnoit ses herbes avec un peu d'huile ; il continua en cette façon de vivre

jusqu'à soixante-trois ans; depuis cet âge jusqu'à quatre-vingts ans, il n'usa plus de pain ni d'autres choses, ne mangeant que de la bouillie de farine avec des herbes hachées dedans, ce qui lui servoit de boire et de manger, après soleil couché, jeûnant toujours, nonobstant les maladies et la réjouissance des fêtes solennelles.

Saint Hilarion étant donc en sa chaumine à l'âge de dix-huit ans, les larrons le vinrent surprendre la nuit, soit pour le voler s'il avoit quelque chose, ou pour se venger de l'affront que ce jeune homme leur faisoit de vivre avec eux en assurance. Ils coururent toute la nuit sans pouvoir trouver sa cellule. Le matin l'ayant rencontré, ils lui dirent en se moquant de lui : *Que ferois-tu si tu te trouvois entouré de larrons?*

Il leur répondit : *Le pauvre qui n'a rien n'a point peur des voleurs.*

Ils lui répliquèrent : *N'est-ce rien que de perdre la vie, qu'ils te peuvent ôter?*

Je vous le confesse, dit-il, *mais pour cela je ne crains point les larrons, car je suis prêt à mourir..*

Ils furent bien étonnés de sa constance; ils confessèrent qu'ils l'avoient cherché toute la nuit pour le tuer, s'ils l'eussent pu trouver, et lui promirent de s'amender à l'avenir.

Le saint avoit atteint l'âge de vingt-deux ans, menant une telle vie, sans être connu que par la réputation de sa vertu et de sa sainteté, qui couroit par toutes les villes de la Palestine. Un jour, une certaine femme le vint trouver, se jeta à ses pieds, et voyant qu'il ne prenoit pas plaisir de la voir là, comme il se vouloit retirer, elle lui dit en pleurant : *Serviteur de Dieu, pardonnez-moi si mon ennemi et ma nécessité me contraignent de vous être importune : regardez-moi, sans considérer mon sexe, et seulement comme une personne affligée; celle qui engendra le Sauveur du monde étoit femme aussi.*

Saint Hilarion entendant celà, s'arrêta, et s'enquit du sujet de sa douleur : elle lui répondit qu'elle étoit mariée, et que son mari la vouloit quitter, à cause qu'elle n'avoit point eu d'enfants pen-

dant quinze ans qu'elle étoit en ménage. Aussitôt le saint leva les yeux au ciel, fit son oraison pour elle, puis la renvoya; et au bout d'un an elle le vint trouver avec un petit enfant à sa mamelle.

Ce fut le commencement des merveilles que Dieu opéra par saint Hilarion, lesquelles furent si grandes, que tout le monde en fut étonné. Il ressuscita trois enfants d'une dame, nommée Aristenète, femme d'Elpide, grand seigneur, laquelle étant allée avec son mari, par dévotion, visiter saint Antoine, accompagnée de ses trois enfants, sitôt qu'elle fut de retour en sa maison, en la ville de Gaza, ils moururent tous trois. Saint Hilarion, forcé par les prières de ses moines, et vaincu par les larmes de cette pauvre mère, invoqua sur eux le saint Nom de Jésus-Christ; ils furent aussitôt ressuscités, et baisèrent les mains du saint homme.

Ce grand miracle fut incontinent divulgué partout, de sorte que le peuple accouroit de tous côtés pour voir saint Hilarion. Plusieurs gentils l'ayant vu, et ayant ouï parler de ses signalés miracles, reçurent le saint sacrement de baptême; d'autres se firent moines, pour demeurer avec lui. Dès lors on bâtit quelques monastères, qui furent les premiers de la Syrie, que saint Hilarion établit et gouverna fort prudemment, comme saint Antoine étoit le modérateur de ceux de toute l'Égypte.

On amena un jour à saint Hilarion une femme aveugle; elle lui dit qu'elle avoit consumé tous ses biens en remèdes qui ne lui avoient de rien servi. Il lui répondit : *Si vous aviez donné aux pauvres une partie de ce que vous avez dépensé en chirurgiens et en apothicaires, Jésus-Christ, le vrai médecin, vous eût guéri.* Puis il frotta de sa salive les yeux de l'aveugle et elle recouvra aussitôt la vue. On amena également à saint Hilarion un charretier dont le diable s'étoit emparé : il lui dit, qu'il crût en Jésus-Christ, qu'il apprît un autre métier, et qu'il guériroit : ce qu'il fit, et le diable le quitta aussitôt.

Il délivra aussi Marsitas, homme d'une étrange force, qui étoit possédé du diable. Cet homme brisoit des chaînes de fer et frappoit tout le monde. On l'amena devant le saint, garrotté comme un taureau en furie; il le fit détacher et lui dit : *Viens ici.* Marsitas s'ap-

procha en tremblant, la tête baissée, se jeta à ses pieds, qu'il léchoit avec sa langue aussi doucement que si c'eût été un mouton. Il pria pour lui, et au bout de sept jours qu'il le retint chez soi, il le renvoya en santé.

Une autre fois, on lui amena un autre possédé, nommé Orion, homme riche ; il avoit une légion de diables dans le corps, de sorte qu'on lui tenoit les mains liées, et il sembloit, à lui voir la face furieuse et les yeux étincelants, qu'il jetoit feu et flammes. Le saint expliquoit alors à ses moines un passage de l'Ecriture sainte. Le démoniaque s'échappa des mains de ceux qui le traînoient, et vint empoigner Hilarion par derrière, qu'il enleva en l'air. Ceux qui étoient là présents eurent peur que le diable ne blessât ce corps si foible ; de sorte qu'ils s'en écrièrent de peur : mais saint Hilarion n'en fit que rire en disant : *Laissez-moi faire avec ce lutteur ;* et l'ayant pris d'une main par les cheveux, il le renversa par terre et lui mit le pied sur la gorge, le serrant de près : *C'est ici*, dit-il, *misérables diables, que vous serez tourmentés.* Aussitôt on entendit sortir de la bouche de ce pauvre homme plusieurs voix différentes, comme la clameur confuse d'une populace. Le saint pria Notre-Seigneur qu'il pût vaincre ces diables, en quelque nombre qu'ils fussent, et sa prière fut exaucée, car cet homme fut délivré.

Quelques jours après, il vint au monastère avec sa femme et ses enfants apporter des présents au serviteur de Dieu, qui lui dit : *N'avez-vous point lu ce qui arriva à Giézi et au magicien Simon, dont l'un voulut vendre et l'autre acheter la grâce de Dieu, et tous deux furent punis de leur péché ?*

Orion se voyant refusé du saint, le pria en pleurant, puisqu'il ne vouloit rien pour lui ni pour ses moines, qu'il retînt au moins cette aumône pour la donner aux pauvres. Saint Hilarion lui répondit : *Vous qui allez par les villages, et qui les connoissez, vous la leur pourrez mieux distribuer. J'ai laissé mon bien propre, et vous voulez que je me charge de celui d'autrui ? Je sais bien que le nom de pauvre est une occasion d'avarice à plusieurs ; il n'y a point de plus grand aumônier que celui qui ne garde rien pour soi.* Comme Orion demeuroit couché par terre, fort triste, le saint abbé lui dit : *Ne*

vous affligez point, mon fils ; ce que je fais pour moi, c'est pour vous : si je prenois vos dons, j'offenserois Dieu, et la légion des diables reviendroit vous tourmenter.

Saint Hilarion enseigna la même doctrine à un serviteur de l'empereur Constance, qui ayant été possédé du diable dès son enfance, le vint trouver, et quoiqu'il fût Allemand de nation, il lui répondit en langue syriaque, sans l'avoir apprise. Se sentant délivré par les prières du saint, il lui offrit dix livres d'or, qu'il refusa, et ne prit qu'un pain d'orge : pour nous donner à entendre que ceux qui mangent de ce pain, tiennent aussi peu de compte de l'or que de la boue.

Entre les autres miracles, saint Hilarion en fit un remarquable pour la délivrance d'une pauvre fille. Il y avoit en un bourg de Gaza une fille de bonne vie, dont un jeune homme son voisin devint amoureux. Il tâcha par toutes les voies possibles de la faire condescendre à sa volonté ; et n'en pouvant venir à bout, il s'en alla à Memphis, pour consulter de sa folle maladie avec des sorciers, ministres du temple d'Esculape. Ils lui donnèrent une lame de cuivre, avec des figures épouvantables, pour l'enfouir sous le seuil de la porte de la maison de la fille, en marmottant certaines paroles. Il fit ainsi qu'on lui avoit dit, et la fille aussitôt commença à aimer si éperdument ce jeune homme, qu'on l'estimoit plus folle qu'amoureuse, parce qu'elle l'appeloit à hauts cris, se battoit le visage, s'arrachoit les cheveux, et faisoit d'autres traits d'une folle.

Ses parents la menèrent à saint Hilarion. Alors le diable, qui étoit entré en cette pauvre fille pour la tourmenter, confessa par quel moyen il étoit venu ; disant qu'il étoit attaché à une plaque de cuivre, qui étoit sous le seuil de la porte, et qu'il ne pouvoit sortir, jusqu'à ce que cet homme qui le tenoit là prisonnier l'eût délié. Le saint lui dit : *As-tu si peu de pouvoir, qu'une plaque de cuivre puisse te retenir ? Dis-moi, pourquoi as-tu été si hardi d'entrer en cette servante de Dieu ?*

Le diable répondit : *J'ai entré en elle pour garder sa virginité.*



Toi? dit le saint, *la devois-tu garder étant ennemi de la chasteté? Que ne possédois-tu plutôt celui qui t'a apporté ici?*

Comment, répliqua le diable, *m'en serois-je saisi, n'avoit-il pas avec lui un autre démon d'amour, mon compagnon et mon ami?*

Mais saint Hilarion guérit cette fille, sans se soucier de l'obstacle de la plaque qu'alléguoit le diable : pour nous montrer que les enchantements, ni les sortiléges ne sauroient résister à la volonté de Dieu; et que l'on ne doit nullement croire au diable, qui est un subtil menteur.

Après que la fille fut délivrée de ce brasier qui la tourmentoit, il la blâma de certaines légèretés qu'elle avoit commises, lesquelles avoient ouvert la porte au diable, qui l'avoit si cruellement affligée.

Notre-Seigneur fit des miracles innombrables par l'intercession de saint Hilarion, qui étendirent sa renommée de toutes parts : et le grand Père saint Antoine, quand quelques malades ou possédés alloient vers lui de Syrie en Égypte, pour être soulagés, il leur disoit : *Pourquoi venez-vous jusqu'ici, puisque vous avez mon fils Hilarion en votre pays?* Il lui écrivoit souvent et prenoit plaisir à recevoir de ses lettres.

Par ces miracles, et principalement par l'exemple admirable de sa sainte vie, on bâtit plusieurs monastères dans la Palestine; tous les moines avoient recours à Hilarion, comme à leur père et à leur maître, pour être instruits de lui.

Il abhorroit infiniment ceux qui faisoient des réserves, craignant de tomber dans la nécessité. Un moine qui avoit de l'argent qu'il gardoit secrètement lui envoya une fois des pois verts, comme les prémices de son jardin, qui furent mis sur la table. Saint Hilarion, qui étoit présent lorsqu'on les servit, dit qu'il ne pouvoit supporter la puanteur de ces pois, qui sentoient l'avarice, et, pour le montrer, il ordonna qu'on les mît en la crèche des bœufs, afin de voir s'ils les mangeroient. On apporta ces pois verts devant eux, mais ils en furent si effarés, qu'ils rompirent leur attache et s'enfuirent de l'étable.

Entre les autres grâces de saint Hilarion, l'une étoit que de l'o-

deur des corps et des habits, et d'autres choses que quelqu'un avoit touché, il savoit le vice dont il étoit entaché, et de quel démon il étoit tenté.

Au temps des vendanges, il visitoit les cellules des moines, accompagné de tous ceux qui vivoient parmi les déserts, qui étoient quelquefois au nombre de deux ou trois mille personnes. Il arriva un jour avec sa sainte compagnie au jardin d'un moine qu'on soupçonnoit d'avarice, et il trouva des hommes qui lui en refusèrent l'entrée; néanmoins sa troupe fut bien reçue par un autre moine, nommé Saba, qui le fit entrer dans son jardin, et leur donna de ses fruits pour en manger. Après l'oraison, et que chacun eut rendu grâces à Notre-Seigneur, le saint bénit la vigne et commanda à trois mille hommes de sa compagnie d'en manger tant qu'il leur plairoit : ce qu'ils firent, et ils s'en rassasièrent. Cette charité fut si utile à Saba, qu'ayant été jugé de tous que sa vigne, avant que l'on n'y eût touché, pouvoit rendre cent charges de vendanges, après que trois mille personnes s'en furent sustentées, vingt jours après qu'elle fut vendangée, il s'en trouva bien trois cents charges. Mais l'autre moine avaricieux n'en recueillit pas tant cette année-là qu'il avoit accoutumé, et ce qu'il ramassa de vin se tourna en vinaigre, comme le saint vieillard l'avoit prédit longtemps auparavant.

Il avoit le don de prophétie. Car étant en la Palestine, une dame lui dit qu'elle avoit dessein d'aller en Égypte pour voir l'abbé saint Antoine; il lui répondit qu'il eût aussi volontiers fait ce chemin-là pour voir son saint Père; mais qu'il y avoit déjà deux jours que le monde avoit perdu un si bon maître.

Une autre fois, quelques personnes dévotes le voulant retenir en une bourgade proche d'Alexandrie, il leur dit qu'il n'y coucheroit pas, de peur de les incommoder, et que ce qui surviendroit après son départ, leur feroit connoître qu'il avoit sujet d'en sortir promptement. En effet, dès le matin, les satellites de Julien l'Apostat l'y vinrent chercher pour le tuer, mais, par révélation divine, il s'échappa de leurs mains, délogeant dès le soir.

Entre toutes les excellences de saint Hilarion, celle que l'on ad-

mire le plus, et dont saint Jérôme fait si grand état, c'est l'humilité, le mépris de l'honneur et le soin qu'il avoit de fuir la gloire et l'applaudissement populaire. Car voyant la multitude qui s'adressoit de toutes parts à lui, de clercs, de moines, d'évêques et de toutes sortes de personnes, riches et pauvres, hommes et femmes, jeunes et vieux, pour avoir un peu de pain ou de l'huile bénite; il en étoit fort triste, croyant vivre parmi le monde, et appréhendant que Dieu ne le récompensât en cette vie de ses services. Cela fut cause qu'il résolut de s'enfuir bien loin, en quelque désert écarté, où il ne fût connu de personne.

On découvrit son dessein, et il y accourut plus de dix mille personnes pour le retenir et pour le supplier de n'en pas sortir : mais il fut si ferme en sa résolution, qu'il les menaça de ne boire ni manger, que l'on ne l'eût laissé aller ; comme de fait il demeura six jours à jeun, jusqu'à ce qu'il se vît en liberté. Il prit congé de tout ce peuple, emmena avec lui quarante moines des plus robustes, qui pouvoient cheminer à pied et jeûner jusqu'au soir sans manger, et s'en alla au même lieu où saint Antoine avoit vécu, honorant la demeure du saint homme, qui étoit déjà décédé. Ensuite il se retira, avec deux moines seulement, en un désert proche de là, et commença à mener une vie plus angélique qu'humaine, avec autant de rigueur, d'abstinence et de pénitence, que s'il fût entré de nouveau au service de Notre-Seigneur.

Saint Hilarion se trouvoit bien content en ce désert, parce qu'il souhaitoit de n'être connu de personne : mais tous les villages circonvoisins s'amassèrent pour le venir trouver et le supplier d'obtenir par ses prières de la pluie du ciel, parce qu'il n'avoit pas plu depuis trois ans. Ils lui firent tant d'instances, qu'il eut pitié d'eux, leva les yeux au ciel, et obtint aussitôt ce qu'il demandoit : néanmoins, la quantité des eaux de pluie fit éclore tant de serpents et de bêtes venimeuses, qu'ils dévorèrent tous les fruits de la terre et que le monde en périssoit. Ils eurent recours à saint Hilarion, qui leur donna de l'huile bénite, dont ils frottoient et guérissoient leurs morsures.

Voyant qu'il étoit déjà connu en ce désert, il s'en alla voyager

en divers lieux : et comme il crut ne pouvoir être assuré et inconnu dans l'Orient, il s'embarqua pour passer en Sicile : ayant promis pour son passage au maître du navire un livre des Évangiles qu'il avoit écrit en sa jeunesse, parce qu'il n'avoit que cela à lui donner. Étant en mer, le fils du patron se trouva possédé du diable, et saint Hilarion le guérit : ce dont le père se sentit tellement obligé, qu'il lui rendit son livre.

Etant arrivé en Sicile, pour être mieux caché il entra bien avant dans l'île. Tous les jours il coupoit un fagot de bois qu'il alloit vendre, et vivoit avec un sien disciple, de la valeur du fagot. Mais dans le même temps que saint Hilarion se cachoit en Sicile, un démoniaque dit tout haut, dans l'église Saint-Pierre de Rome, que depuis peu Hilarion, serviteur de Jésus-Christ, étoit allé en Sicile, où il se cachoit de peur d'être reconnu ; mais qu'il iroit bientôt là et le découvriroit. Il y fut : il le trouva, lui parla, et fut délivré. Le miracle étant connu, tous ceux de l'île accoururent en foule vers Hilarion pour être guéris de leurs maux. Ainsi celui qui vouloit être inconnu de chacun, fut manifesté de Dieu, et recherché de tout le monde.

Il s'enfuit de Sicile en Dalmatie, pour se cacher encore mieux, mais Notre-Seigneur permit qu'au même temps un horrible dragon (qu'ils appeloient en leur langue boas, parce qu'il étoit si grand, qu'il avaloit un bœuf entier, et non-seulement les gros et les petits troupeaux, mais il dévoroit les pasteurs et les hommes) détruisoit toute leur contrée. Le saint eut compassion de leur misère, et après avoir fait son oraison, il fit apporter une grande quantité de bois, puis commanda au dragon de se mettre au milieu, et le saint mit le feu au bucher, en sorte que le dragon fut réduit en cendres.

Il arriva là une autre chose qui n'est pas moins admirable : c'est qu'après la mort de Julien l'Apostat, il y eut un si grand tremblement de terre, que la mer passa ses bornes, et gagna si avant en terre, que les navires demeurèrent à sec sur la croupe des montagnes. Les habitants d'Epidaure ne trouvèrent point de meilleur remède que de prendre Hilarion, qui étoit là, et de le porter au bord de la mer, pour l'opposer comme un mur inexpugnable à la

furie des vagues : le saint fit trois croix sur le sable, étendant les bras contre la mer, qui, au grand étonnement de tous, s'arrêta et retourna.

Voyant qu'on lui faisoit de l'honneur, il fit voile pour gagner l'île de Chypre. Comme il étoit sur mer, le vaisseau où il étoit fit rencontre de certains corsaires qui voulurent l'accrocher ; saint Hilarion se mit sur la proue et leur dit : *Qu'il vous suffise d'être venus jusqu'ici.* De fait, ils s'embarassèrent si fort, qu'au lieu d'avancer ils reculèrent plus vite qu'ils n'étoient venus. Ayant mis pied à terre en Chypre, il se plaça dans un endroit éloigné d'une petite lieue de Paphos. Il eut fort peu de loisir de se réjouir d'être inconnu, parce que les démoniaques crièrent par toute l'île de Chypre, que le serviteur de Jésus-Christ Hilarion étoit arrivé-là ; et en peu de jours on lui amena environ deux cents possédés, tant hommes que femmes, qu'il délivra par ses prières.

Il se cacha en un autre lieu plus étoigné de la mer, où il entendit des hurlements et des cris confus, comme si c'eût été une armée de diables : à quoi le saint se plaisoit, pensant déjà avoir en tête les ennemis qu'il falloit combattre, et que l'aspérité du lieu empêcheroit qu'on ne le recherchât. Notre-Seigneur le découvrit incontinent ; et les pauvres malades, dans l'espérance de trouver quelque remède, surmontèrent la difficulté du chemin.

Enfin étant octogénaire, et sachant que Notre-Seigneur le vouloit appeler à lui, il écrivit une lettre de sa main à Hésiche, son compagnon fidèle, qui étoit alors absent, par laquelle il le faisoit héritier de toutes ses richesses, qui consistoient en son livre des Evangiles, son sac, son manteau et son capuchon. Plusieurs le vinrent voir, qu'il conjura, aussitôt qu'il seroit trépassé, de l'enterrer dans son jardin où il étoit, et de n'être pas gardé un quart d'heure.

Etant en l'agonie, n'ayant plus de vie qu'aux sens, il ouvroit les yeux, et disoit à son âme : *Sors mon âme, que crains-tu ? de quoi as-tu peur ? Il y a près de soixante ans que tu sers Dieu, et tu redoutes la mort ?* Il trépassa en achevant ces paroles. Incontinent on l'enterra comme il l'avoit ordonné, et l'on sut au même instant dans la ville de Paphos qu'il étoit décédé et inhumé.

Quelques jours après, Hésiche retourna, et, sans être aperçu, il ouvrit le tombeau, trouva la tunique, le sac et le froc, avec lesquels il avoit été enterré, sans pourriture, et le corps entier comme s'il eût été en vie, lequel jetoit une odeur agréable. Il déterra le corps saint et l'emporta en Syrie, dans son ancien monastère, où Dieu faisoit de grands miracles par l'intercession du saint, de même que dans son petit jardin de Chypre, comme au lieu qu'il avoit le plus aimé.

Saint Hilarion mourut le 21 d'octobre, jour où l'Eglise célèbre sa fête, l'an de Notre-Seigneur 372, sous l'empire de Valentinien. Outre saint Jérôme qui a écrit sa vie, les quatre Martyrologes font mention de lui, avec Nicéphore. Le Martyrologe romain met au nombre des saints, Hésiche, disciple de saint Hilarion, le troisième jour d'octobre.

VIE DE SAINTE URSULE ET DE SES COMPAGNES, MARTYRES.

AN 383.

Saint Damase, pape. — Valentinien II, empereur.

L'Eglise solennise le martyre de sainte Ursule, et des onze mille vierges, ses compagnes, le 21 d'octobre. Il est certain que sainte Ursule et toutes ses compagnes furent vierges et martyres; car encore que le Martyrologe romain ne mette pas le nombre d'onze mille en l'oraison que nous disons d'elles, néanmoins Bède et Adon le disent en leurs Martyrologes, et Molan aux additions qu'il a faites sur le Martyrologe d'Usuard, ainsi que d'autres auteurs.

De plus la seule tradition et le commun consentement de l'Eglise suffiroit pour le faire croire. Le cardinal Baronius et Guillaume Lindan, évêque de Ruremonde, tiennent pour assuré qu'elles gagnèrent les doubles couronnes de la virginité et du martyre. Ce qu'ils ont tiré d'un livre ancien de la bibliothèque Vaticane de Rome, qui traite des choses de la Bretagne, dont l'auteur est Godefroy, évêque de Monmoult, au royaume d'Angleterre, lequel en parle de cette manière.

Sous l'empire de Gratien, fils de l'empereur Valentinien le Grand, un capitaine, nommé Maxime, homme vaillant, natif de Bretagne (qui est maintenant l'Angleterre) se révolta, et se fit proclamer empereur par ceux de l'armée. Avec la faveur des soldats et des autres Anglois, ses amis, il entra dans les Gaules et s'en empara, spécialement de la province Armorique, qui s'appelle aussi Bretagne, parce que les Bretons ou Anglois la subjuguèrent, avec tant de furie et de carnage, qu'ils passèrent tous les habitants au fil de l'épée, et la laissèrent toute déserte et dépeuplée.

Maxime voulut repeupler cette province, comme lui étant propre pour se maintenir en France et en Angleterre; pour cet effet, il distribua les terres aux soldats Anglois, afin de les labourer et d'en profiter. Et désirant que les soldats fussent mariés et eussent des enfants pour s'établir dans cette petite Bretagne, où il n'y avoit point de femmes parce qu'ils les avoient aussi massacrées; il envoya dans les îles de Bretagne qui comprennent l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, chercher des filles pour les marier aux soldats de la nouvelle Bretagne, qui étoient pour la plupart de leur pays même.

Le principal chef de toute cette armée étoit Conan, personnage illustre, et l'un des plus grands seigneurs d'Angleterre, que Maxime avoit fait son lieutenant et préfet de tous les ports de cette côte. Conan demanda en mariage une très-noble dame, fille de Dinoce, roi de Cornouaille, nommée Ursule, qui étoit belle, honnête, de bonne grâce, et douée de toutes les perfections que l'on eût su désirer en une fille. On chercha, par toutes ces provinces de la grande Bretagne, onze mille vierges pour les marier, et pour ac-

compagner Ursule, qui devoit être maîtresse et dame des autres; les unes y alloient de bon cœur, les autres de force: car comme c'étoit par le commandement de Maxime, qui étoit déjà empereur, ou plutôt tyran; bon gré mal gré il falloit obéir.

On les embarqua dans les vaisseaux pour les passer en la nouvelle province de Bretagne. Mais Dieu permit que les navires, au sortir du port eurent le vent si contraire, qu'au lieu de conduire cette troupe vers la côte de Bretagne, il les emporta par delà les îles de Zélande et de Hollande, jusqu'à l'embouchure du Rhin. Elles vinrent surgir là où les marées portèrent les vaisseaux le long du fleuve.

Au même temps que cela arriva, l'empereur Gratien, sachant ce que Maxime avoit fait en Angleterre et en France, où il tranchoit de l'empereur, tandis qu'il n'étoit que l'un de ses capitaines et de ses sujets, pour le châtier de sa témérité, il appela à son secours les Pictes et les Huns, nation féroce, cruelle et barbare, qui avoit vaincu les Goths, et combattu vaillamment. Etant sous la conduite de Melga, capitaine Picte, et de Caune, général des Huns, ils commencèrent avec une puissante armée à longer les côtes de la mer, écumant tout ce qui se rencontroit, comme des corsaires, dans l'intention de passer en Angleterre, pour en chasser le tyran Maxime, et faire service à l'empereur Gratien qui les soudoyoit.

Les barbares se rencontrèrent au même port où les vierges arrivèrent; ayant reconnu que c'étoit des vaisseaux de l'ennemi Maxime, ils les investirent et sautèrent dedans. Ces barbares non moins lascifs que cruels, voulurent outrager ces filles qu'ils y rencontrèrent; mais les saintes vierges encouragées par sainte Ursule, résolurent de perdre plutôt la vie que la chasteté, témoignant de paroles et d'effet qu'elles étoient prêtes d'endurer toutes sortes de tourments, plutôt que d'offenser Dieu. Ces soldats tournant alors leur amour en furie, en dépit de la foi chrétienne, se ruèrent comme des loups ravissants sur un troupeau de brebis, et les passèrent toutes au fil de l'épée, craignant de s'arrêter là, et de perdre l'occasion d'envahir l'Angleterre, qu'ils pensoient dégarnie d'hom-

mes, croyant que Maxime en avoit emmené la plupart avec lui.

De toute cette sainte et virginale compagnie, il ne resta en vie qu'une fille, nommée Gordule, qui, par une crainte puérile, se cacha, lors de cette inhumaine boucherie : mais ayant vu ce qui se passoit, et que toutes ses autres compagnes avoient été martyrisées, fortifiées de Notre-Seigneur qui les avoit toutes élues pour lui, elle se découvrit le lendemain, et fut martyrisée, ainsi que le rapporte le Martyrologe romain.

Les principales vierges qui répandirent leur sang pour la foi de Jésus-Christ, et pour leur honneur, furent sainte Ursule, chef de toutes, Sentie, Grégoire, Pinose, Mardie, Paule, Britule, Saturnine, Saturnie, Rabacie, Palladie, Clémence et Grata. Les corps de ces saintes vierges furent recueillis par les fidèles avec beaucoup de dévotion, et portés en la ville de Cologne, qui est sur le même fleuve du Rhin. On y fonda un célèbre monastère de filles, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs chefs des saintes vierges qui y sont fort révérés.

On a dispersé beaucoup de leurs saintes reliques par toute la chrétienté ; plusieurs croient que le lieu où sont à présent les corps des saintes vierges, est l'endroit même où on les tua ; parce que la terre de cette église ne peut souffrir aucun corps mort, quand ce seroit un enfant d'un an que l'on y auroit enterré, après avoir été baptisé ; au contraire, elle les rejette la nuit, ainsi qu'écrit l'évèque Lindan. Ils disent que c'est un signe, que Dieu ne veut pas qu'aucun autre corps soit enterré parmi tant de nobles vierges et martyres, ses épouses, qui versèrent là leur sang pour la confession de la foi et la conservation de leur virginité. On dit aussi que sainte Ursule et ses compagnes, à l'heure de la mort, favorisent ceux qui se recommandent à elles et leur portent dévotion durant leur vie.

Le martyre de ces vierges arriva, selon Baronius, l'an de Notre-Seigneur 83, sous l'empire de Gratien et de Valentinien, son frère, et de Théodose le Grand, que Gratien avoit associé à l'empire, se voyant accablé de toutes parts des nations barbares, et ayant besoin du secours d'un si brave chef. Ce fut le 21 d'octobre, jour où

l'Église célèbre leur fête. Outre d'autres auteurs, Wandebert, qui florissoit l'an 950, fait mention des onze mille vierges, Sigebert, moine du monastère de Cambli, qui vivoit il y a près de cinq cents ans; Roger de Citeaux, Richard de Prémontré, Claude de la Roue, Bonfis, en l'Histoire de Hongrie, Pierre de Natalibus, Polydore Virgile, en l'Histoire d'Angleterre, et Surius dans le cinquième tome des Vies des saint

---

LA VIE DE SAINT MALC,

MOINE.

AN 370.

Saint Libère, pape. — Valentinien, empereur.

Saint Malc étoit natif d'un bourg, nommé Marona, à dix lieues environ d'Antioche, ville de Syrie. Ses parents, qui étoient laboureurs, n'avoient que lui d'enfant. Etant parvenu en âge, ils le voulurent marier; son père par ses menaces, et sa mère par ses caresses tâchèrent de l'y faire condescendre; mais Notre-Seigneur, qui parloit à son cœur, lui inspiroit le désir de garder sa chasteté. Enfin se voyant par trop pressé, il résolut de sortir de leur maison en cachette. Il s'en alla dans un désert vers l'Occident, où ayant trouvé un monastère il y entra, et y demeura plusieurs années, gagnant sa vie de son travail, réprimant les concupiscences de la chair, et servant Dieu tranquillement.

Ayant su que son père, en mourant, lui avoit laissé quelques biens et héritages, il eut envie de retourner vers sa mère, pour la consoler en sa viduité, et vendre par le même moyen sa succession



paternelle, pour en distribuer une partie du prix aux pauvres, donner l'autre à son monastère, et garder le surplus pour ses nécessités. Il découvrit son intention à l'abbé, qui reconnut aussitôt que c'étoit une tentation de l'ennemi, qui le vouloit séduire sous ombre de piété; il pria Malc de demeurer, et de ne se laisser pas vaincre à cette tentation, lui proposant des exemples de quelques moines qui avoient ainsi été séduits. Il le menaça des punitions dont Notre-Seigneur châtie ceux qui, mettant la main à la charrue, la laissent au milieu du champ, et s'en retournent en arrière.

Malc, qui pensoit que l'abbé disoit plutôt cela par un désir qu'il avoit de le retenir en sa compagnie que pour son bien, ne suivit point le bon conseil qu'il lui donnoit. Au sortir du monastère, il prit congé de son abbé; celui-ci en le quittant lui dit, qu'il le voyoit navré d'une terrible plaie; et comme une brebis égarée, qui se tenant loin du troupeau, tomberoit bientôt en la gueule des loups. En effet, Malc, allant du monastère en son pays, passa au travers d'un désert dangereux, où les Sarrasins attendoient les passants.

Malc étoit en la compagnie d'environ soixante et dix personnes, tant hommes que femmes, vieux, jeunes et enfants. Ils firent rencontre d'une bande d'Ismaélites montés sur des chameaux, le corps à demi nu, des turbans sur leurs têtes, le carquois sur le dos, l'arc à la main prêt à décocher contre eux : alors chacun s'enfuit qui deçà qui delà. Malc, qui étoit sorti de son monastère pour aller recueillir sa succession, tomba entre les mains d'un de ces Ismaélites, avec une femme qui avoit son mari en la même compagnie, mais il tomba au lot d'un autre maître.

Cet Ismaélite prit donc ce moine fuyard et la femme sans mari, et les jeta sur un chameau, les conduisant par un désert; ils étoient prêts à tomber à chaque pas, étant plutôt pendus au cou de cette bête, qu'assis dessus. Ils mangeoient par le chemin de la chair à demi crue, et buvoient du lait des chameaux; enfin, après avoir passé une grosse rivière, ils arrivèrent à la maison de ce barbare, leur seigneur, et firent la révérence à sa femme et à ses enfants;

après cela il commanda à Malc de faire la charge de berger, et lui donna ses troupeaux en garde. Il s'en acquitta fort fidèlement, ayant le profit de son maître en singulière recommandation, se souvenant de ce que dit l'Apôtre : *Que leurs esclaves servent leurs maîtres comme Dieu.*

Il alloit nu, suivant la coutume du pays; il faisoit oraison, et chantoit les psaumes qu'il avoit appris dans le monastère; il ne mangeoit que du fromage frais et du lait; toute sa consolation étoit de demeurer à l'écart, et de ne voir guère souvent son seigneur. Celui-ci, trouvant que cet esclave étoit homme fidèle, et que son bien croissoit à vue d'œil entre ses mains, pour l'attacher davantage de peur qu'il ne s'enfuît, le voulut marier avec cette femme qui avoit été prise avec lui.

Malc ayant su l'intention de son maître, le pria de ne le point presser là-dessus, parce qu'il n'étoit pas licite à un chrétien d'épouser une femme mariée, comme étoit celle-là. Le barbare ne prit pas cette réponse en bonne part, mais il le menaça qu'il le feroit mourir sur la place s'il ne le faisoit. Le pauvre Malc, afin de sauver sa vie, alla embrasser cette femme, pour marque qu'il la vouloit épouser.

La nuit étant venue, ce moine infortuné commença à sentir son mal, et à se souvenir de ce que son abbé lui avoit dit, reconnoissant qu'il étoit justement puni de ne l'avoir pas voulu croire. Il mena dans sa caverne sa nouvelle épouse, laquelle se mit en un coin à part, et lui dans un autre, sans se dire mot l'un à l'autre. Il avoit de la peine seulement à la regarder, et elle de son côté n'étoit pas moins fâchée de se voir réduite en ce lieu de servitude.

Malc se prit à pleurer, et commença à dire en lui même : *Voici donc à quoi me réservoit ma bonne fortune? Quoi! mon malheur sera-t-il si grand, qu'étant vierge, et déjà tout grison, il me faille marier? J'ai refusé en mon pays un honnête mariage, et il faut qu'en un pays étranger je prenne la femme d'un autre. Que me servira d'avoir laissé mes parents, ma patrie et mon bien, si je suis maintenant contraint de m'engager dans un état que j'ai tant en horreur? Ah! misérable*

moine, réduit en cette angoisse, tu avois bien affaire de jeter les yeux sur ton pays que tu avois quitté pour Dieu. Mon âme, que sais-tu? Vaincrons-nous, où si nous serons vaincus? Ne vaut-il pas mieux laisser mourir ce corps, afin que l'âme vive? car la garde de la chasteté est un autre martyre.

Après avoir bien raisonné là-dessus, il résolut de mourir plutôt que de se marier et dit à cette femme : *Dieu demeure avec vous, j'aime mieux être martyr de Jésus-Christ, que d'être votre mari.* La femme bien étonnée, se jeta à ses pieds, et lui répondit : *Je vous prie, pour l'amour de Jésus-Christ, ne soyez point cause de votre mort à mon occasion : que si vous êtes résolu de mourir à quelque prix que ce soit, tuez-moi premièrement? Si c'est pour garder la chasteté, je veux bien que vous sachiez que j'ai résolu de la garder tant qu'il me sera possible, quand bien même je serois libre et entre les bras de mon mari : pourquoi voudriez-vous mourir de peur de me toucher, puisque je mourrois la première plutôt que de vous le permettre? Mais si vous le trouvez bon, pour nous délivrer de la fureur de notre maître barbare, allons devant lui comme gens mariés, et devant Dieu comme frère et sœur.*

Malc fut tout surpris de la vertu de cette femme, et consolé de ses raisons. Ils s'accordèrent donc d'en user ainsi, et ils vivoient comme frère et sœur : et Malc lui portoit ce respect, de ne la regarder jamais, et de ne l'approcher point du tout, de peur de perdre dans la paix ce qu'il avoit conservé dans la guerre. Ils passèrent ainsi quelques jours en la bonne grâce de leur maître, qui se promettoit que ce mariage les empêcheroit de s'enfuir; néanmoins, n'étant retenus que par force, Malc se ressouvenoit à toute heure de son monastère et des moines avec lesquels il avoit si longtemps vécu; ce qui lui fit désirer de retourner en son ancienne retraite et solitude.

Il communiqua son dessein à cette femme, et ils s'accordèrent de s'enfuir, de tuer deux chevreaux qu'ils nourrissoient, de les écorcher pour en manger la chair, et d'emplir les peaux de vent pour passer la rivière qui se trouvoit sur le chemin; ce qu'ils firent avec beaucoup d'appréhension. Ils cheminèrent trois jours, regardant

à toute heure derrière eux si quelqu'un les suivoit; le quatrième jour, ayant aperçu leur maître avec un serviteur, qui accouroient après eux sur deux chameaux, ils se jetèrent dans une caverne qui étoit là auprès, et, de peur de trouver la mort en fuyant et d'être mangés de quelque bête farouche, ils se tinrent à l'un des côtés de la caverne, sans entrer bien avant.

Le maître, qui les vit se cacher, fit descendre son serviteur pour les faire sortir à coups d'épée, et il se tint à l'entrée, pour se venger des deux esclaves fugitifs. Le serviteur entra dedans bien avant, sans apercevoir ceux qu'il laissoit à côté, parce qu'il venoit du soleil en l'obscurité, et il s'écria : *Sortez, misérables enfants de la mort : voici votre maître qui vous attend.* Au bruit de sa voix, il sortit une lionne, qui prit ce valet en présence des fugitifs, et l'ayant étranglé le tira dans la caverne.

Le maître, impatient de ne voir pas son serviteur, pensant que les deux esclaves lui résistoient, y entra l'épée nue à la main, et tout en colère menaçoit la paresse de son serviteur; mais la lionne, qui, par la permission divine, prenoit la défense de Malc et de sa compagne, se jeta aussi sur le maître et le tua.

Que pouvoient penser, lors de cet accident, les esclaves fugitifs, voyant d'un côté l'épée de deux hommes furieux tirée contre eux, et d'autre part la férocité de la lionne, incertains de laquelle des deux morts ils devoient finir? Ils se tenoient sans faire bruit, et se recommandoient à Dieu de bon cœur, attendant la mort, qui leur eût semblé plus douce entre les griffes de la lionne, que parmi la furie des hommes; mais Dieu, par sa miséricorde, les préserva de l'un et de l'autre : car la lionne, pensant avoir été découverte, et qu'elle n'étoit pas sûrement là, emporta en sa gueule deux petits lionceaux, et se retira de la caverne.

Quelque temps après, étant un peu remis de leur peur, ils sortirent tous deux de la caverne, montèrent sur les chameaux, et vivant des provisions qu'ils avoient portées, au bout de dix jours ils arrivèrent sur les terres de l'empire romain. Ils racontèrent leur aventure à Sabin, capitaine de la Mésopotamie, qui leur donna l'argent de leurs chameaux, et Malc s'en retourna en son



monastère, où il trouva l'abbé décédé, et commença de nouveau à vivre religieusement. Il mit la femme en un autre monastère de filles.

Saint Jérôme les vit comme ils étoient déjà bien vieux, et sut de Malc le discours de cette histoire, à la fin de laquelle le saint docteur dit ces mots : *Voilà ce que le vieux Malc me conta en ma jeunesse, et je le raconte étant vieux aux chastes, comme une histoire de chasteté, exhortant les filles à la garder toujours ; n'oubliez pas, vous autres, de la raconter à vos enfants et à vos successeurs, afin que chacun sache que la chasteté aux déserts, entre les épées et les bêtes farouches, ne sauroit être captive, et que l'homme qui s'est donné à Jésus-Christ, peut bien mourir, mais il ne peut être vaincu.*

Le Martyrologe romain met le jour de saint Malc le 21 d'octobre, et selon que l'on peut conjecturer de saint Jérôme, ce pouvoit être environ l'an de Notre-Seigneur 370, sous l'empire de Valentinien. Métaphraste a écrit la vie du moine Malc, et dit qu'il l'a tirée d'un autre moine, parce qu'il la rapporte dans les mêmes termes; elle se trouve au septième tome de l'évêque Lipomani.

Nous devons remarquer dans le discours de cette vie le danger où sont les religieux, qui, après être sortis des embrasements de Sodome, regardant par-dessus leurs épaules se convertissent en une statue de sel, comme la femme de Loth; et combien se trompent ceux qui, sous ombre de piété et d'affection envers leurs parents, ou de faire quelque bien, se détournent du port assuré de la religion, pour entrer dans le périlleux golfe du siècle. Qui n'estimera le précieux trésor de la chasteté? Qui n'abandonnera toutes les choses de la terre, de peur de la perdre, considérant le hasard où se trouva Malc, et ce qu'il fit pour la conserver? Que Notre-Seigneur est bon Père, qui après avoir éprouvé et châtié le moine fugitif, le consola et le délivra des dents des bêtes sauvages, et des mains de ceux qui lui vouloient nuire!

A Lyon, saint Viateur, ministre de saint Just, évêque de Lyon. — Sous l'empire de Théodose, les évêques de France ne pouvant supporter les insolences et la méchanceté des ariens, de l'hérésie desquels toute la nation étoit infectée, furent forcés d'abandonner leurs églises. Saint Just abandonna celle de Lyon, et s'en alla en Egypte passer le reste de ses jours avec les anachorètes, Il prit et emmena avec lui saint Viateur, qui étoit diacre, son domestique et serviteur, et qui lui servoit de lecteur. En effet, il accompagna son bon maitre en Egypte, et le servit fidèlement jusques à la mort. Saint Just, avant de mourir, lui prédit qu'il le suivroit bientôt, ce qui arriva ainsi : car saint Viateur mourut le vingt-unième jour d'octobre de la même année. L'on assure que son corps repose à Lyon, et qu'il y fut rapporté d'Egypte avec celui de saint Just par saint Antiochus, également évêque de Lyon.

A Ostie, saint Astère, prêtre et martyr, qui souffrit sous l'empereur Alexandre, comme on le lit dans l'histoire du pape saint Calliste.

A Nicomédie, fête de saint Dase, saint Zotique, saint Caïe, et douze autres soldats, qui, après divers tourments furent jetés dans la mer.

A Laon, sainte Célinie, mère de saint Remy, évêque de Reims.



VINGT-DEUXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Mellon, archevêque de Rouen. — Saint Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs.

Saint Marc, évêque et martyr; saint Alexandre, évêque, saint Héraclius, soldat, et leurs compagnons, martyrs; saint Philippe, évêque et martyr; sainte Nunillon et sainte Alodie sa sœur, vierges et martyres; sainte Cordule, martyre; saint Aberce, évêque d'Hiéropolis; saint Donat l'Ecossois, évêque de Fiesole; saint Vérécond, évêque de Vérone; sainte Marie Salomé.

LA VIE DE SAINT MELLON,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

AN 311.

Saint Melchiade, pape. — Constantin, empereur.

Saint Mellon étoit Breton de nation, païen de religion, et issu d'une famille honorable. Sous l'empire de Valérien et de Gallus, environ l'an de Notre-Seigneur 260, il s'en alla à Rome vers les empereurs, leur porter le tribut de son pays, avec espérance de trouver quelque honnête parti à leur service. Mais Dieu, à qui appartient la disposition de toutes choses, voulant l'employer à cultiver sa vigne, permit que par la fréquentation qu'il eut avec les chrétiens, il quittât le culte des idoles pour adorer Jésus-Christ, le vrai Dieu. Après avoir été catéchisé et instruit aux mystères de la religion chrétienne, il reçut le baptême par les mains de saint Étienne, Pape, qui le promut à l'Ordre de prêtrise. Ainsi saint Mellon renonça à tous les biens et aux honneurs du monde, pour s'employer

au service de Dieu, et demeura quelque temps à Rome auprès de Sa Sainteté.

Il arriva que, comme il servoit le Pape Etienne au saint sacrifice de la messe, un ange leur apparut au côté droit de l'autel; après la messe célébrée, il donna un bâton à saint Mellon, lui déclarant que Dieu l'avoit élu évêque de la ville de Rouen, et lui commanda d'y aller prêcher l'Évangile, avec assurance que Dieu seroit son protecteur. Saint Mellon aussitot prit congé avec la bénédiction du Pape, et, sur la parole de l'ange, se mit en chemin pour venir en France. Etant arrivé à Auxerre, il y avoit un homme qui s'étoit par malheur fendu le pied en deux avec une hache, lequel fut incontinent guéri, après avoir touché le bâton que l'ange avoit donné à saint Mellon.

Le saint prélat, continuant son chemin, arriva dans la ville de Rouen, et s'en alla droit au temple où se faisoient les sacrifices à leur idole, qu'ils appeloient Rothon : ce temple est maintenant l'église de Saint-Lô, qui est la première et la plus ancienne de la ville. Là, il commença à prêcher et à reprendre l'aveuglement du peuple, qui rendoit au diable, représenté par leur idole sous la figure d'un homme, l'honneur qui n'étoit dû qu'au seul vrai Dieu : ajoutant qu'ils devoient reconnoître et adorer Jésus-Christ, Fils de Dieu le Père, Créateur du ciel et de la terre; leur expliquant les mystères de la foi et de la religion chrétienne.

Après qu'il leur eût remontré et fait voir clairement l'abus de l'idolâtrie, il renversa par terre l'idole Rothon, en faisant le signe de la croix. Alors ils reconnurent assez la tromperie du diable, qu'ils adoroient au lieu du vrai Dieu, de sorte que plusieurs, dès l'heure même, sans différer davantage, renoncèrent au culte des faux dieux, et furent faits chrétiens, par le moyen du baptême qu'ils reçurent au nom de la très-sainte Trinité, en mémoire de quoi ce temple, qu'on appelle Saint-Lô, fut consacré et dédié à Dieu, et nommé l'église de la Trinité. Le peuple s'y assembloit une fois la semaine, pour ouïr la parole de Dieu et assister au service divin.

Or, comme cette église n'étoit pas assez grande pour contenir

tout le peuple qui y accouroit et s'y assembloit en foule, le bon pasteur saint Mellon en fit édifier une autre, dans une île, où est à présent l'église des Cordeliers : elle étoit réservée spécialement pour les marchands étrangers, qui ne pouvoient pas commodément faire leurs devoirs de chrétien, à cause de la petitesse de l'église de la Trinité. Cette seconde église fut dédiée à Dieu sous le nom de saint Clément. Saint Mellon fit encore bâtir une troisième église, qu'il consacra sous le nom de Notre-Dame, qui fut l'église archiépiscopale, jusqu'à ce que la grande église de Notre-Dame fût édifiée. Cette église de Notre-Dame, que saint Mellon fit bâtir, s'appelle maintenant Saint-Godard.

Enfin ce prélat, après avoir gouverné saintement l'Église de Rouen un assez long temps, décéda tout chargé des dépouilles du diable, le 22 d'octobre, et en sa place succéda Avicien, homme de très-sainte vie, l'an de Notre-Seigneur 311, lequel est le troisième archevêque de Rouen, puisque saint Nicaise avoit précédé saint Mellon.

La vie de saint Mellon a été écrite par Vincent de Beauvais, par l'évêque Esquilin, et Taillepié, en ses Antiquités de la ville de Rouen. Le Martyrologe Romain, le cardinal Baronius et Molan font une honorable mention de lui.

LA VIE DE SAINT PHILIPPE,

ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE,

ET DE SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Après avoir servi l'Eglise dans les Ordres du diaconat et de la prêtrise, saint Philippe étoit enfin parvenu au dernier degré du



sacerdoce. Il fut fait évêque avec l'agrément universel de tout le peuple, sans que personne fût surpris de son élévation, parce qu'il étoit digne du rang où on l'élevoit; et si quelques-uns s'en étonnèrent, ce fut de ce qu'on avoit attendu si longtemps à l'y élever. En effet, dès les premières années qu'il entra dans les Ordres sacrés, il fit paroître un mérite peu commun : il étoit si désintéressé, qu'il donnoit aux pauvres tout ce qu'il gagnoit au service de l'autel, content des richesses de sa conscience, et de l'acquisition qu'il avoit faite d'un grand fonds de vertu.

Lorsqu'il fut évêque, il forma de sa main, deux illustres martyrs, Sévère et Hermès, l'un prêtre et l'autre diacre. Il tenoit souvent des conférences, où il leur découvroit le secret de la science des saints, les faisoit entrer dans la connoisance des divins mystères, et les confirmoit surtout dans la saine doctrine. En sorte qu'il leur communiqua ses lumières, son esprit et son courage; et après les avoir eu pour disciples dans l'école, il les eut pour compagnons sur le bûcher, où ils confessèrent avec lui la divinité de Jésus-Christ. Ce saint vieillard méditant sans cesse la loi de Dieu, et épris de sa beauté, avoit pour elle un amour ardent. Sa vie se passoit tout entière dans les fonctions de sa charge, et le conduisoit au dernier moment, non sans qu'il s'offrît chaque jour à Dieu comme une victime qui devoit en effet, lui être immolée à Andrinople.

Semblable donc à un pilote expérimenté, qui mettant quelquefois à la voile, et quelquefois se retirant dans le port; tantôt prenant la haute mer, et tantôt ne faisant que raser les côtes, conserve son vaisseau et le préserve du naufrage : ou comme un habile cocher, qui sachant à propos rendre la main à ses chevaux, ou la tenir haute, les pousser ou les retenir, conduit enfin son char au bout de la lice, et remporte le prix. Le saint évêque gouvernoit son peuple avec une tendresse vraiment épiscopale. La persécution commençoit à se faire sentir, et menaçoit déjà sa ville; mais il la regarda venir sans émotion : il ne voulut point déférer aux conseils de ceux qui lui vouloient persuader d'abandonner son troupeau et de fuir, en leur persuadant à eux-mêmes, que les maux

qu'ils appréhendoient, étoient beaucoup plus à désirer qu'à craindre, et qu'il falloit que la volonté du ciel s'accomplit.

Il demeura donc dans son église, rassurant par sa présence et par ses discours, ses frères effrayés à la vue de l'orage qui s'approchoit. Il leur disoit souvent : « Mes frères, les voici enfin arrivés ces temps prédits par Jésus-Christ. La fin des siècles s'approche : le prince du monde se rend formidable, sa puissance augmente; mais ne craignez rien, mes frères, il vient moins pour perdre les serviteurs de Jésus-Christ, que pour les éprouver : que la fête de l'Epiphanie que nous allons célébrer en peu de jours relève notre espérance : souvenez-vous qu'à un pareil jour nous avons été appelés à la gloire. Que les menaces des tyrans, que les supplices ne vous épouvantent pas. Jesus-Christ donne à ses athlètes un courage invincible dans le combat, et lui-même, pour prix après la victoire. »

Un jour que le bienheureux Philippe faisoit à son peuple de ces exhortations, Aristémaque, officier de la garnison d'Héraclée, entra dans l'église, en fit sortir tous les chrétiens; et après en avoir fermé les portes, y apposa le scellé. Philippe le regardant avec compassion : « Pauvre homme, lui dit-il, qui crois que le Dieu tout-puissant habite sous un toit et entre des murailles ! Ignores-tu que sa demeure la plus agréable est le cœur de l'homme? Sans doute tu n'as jamais lu le prophète Isaïe, tu y aurois vu que Dieu dit en un endroit : « Le ciel est mon trône et la terre est mon marchepied : quelle maison digne de moi pourrez-vous m'élever? » Le lendemain Aristémaque vint pour faire inventaire des vases sacrés et des autres meubles de l'église, auxquels il mit le cachet du gouverneur. Cela causa une désolation générale parmi les frères.

Cependant Philippe accompagné de Sévère et d'Hermès, et de quelques autres ecclésiastiques, examinoit avec eux ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente; et assis à la porte de l'église il ne pouvoit se résoudre à laisser à la discrétion des infidèles la maison du Seigneur, il faisoit même en sorte que les frères ne s'en éloignassent point. Il pensoit avec douleur à l'ave-



nir, mais il ne laissoit point de craindre le présent. Il savoit que tous ceux qu'il avoit sous sa charge n'étoient pas également forts; qu'il y en avoit parmi eux d'infirmes et de foibles. Il crut qu'il devoit séparer les uns des autres, et les imparfaits des fervents. Il agissoit avec autorité envers ceux-là pour les rendre meilleurs, et il n'employoit que la douce persuasion pour retenir ceux-ci dans le parti de la piété. Ainsi il se servoit de remèdes un peu forts pour guérir les malades, et d'un simple régime pour ceux qui étoient en santé.

Cependant le dimanche suivant, les frères s'assemblèrent devant le portail de l'église. Bassus, gouverneur de Thrace, en ayant eu avis, y vint dans le dessein de faire le procès à tous ceux qui se trouveroient à l'assemblée. Il fit même dresser là son tribunal. Il se fit ensuite amener les chrétiens, et leur demanda d'abord, où est celui que vous appelez parmi vous le maître et le docteur?

Philippe s'avançant répondit : « Je suis celui que vous demandez.

— Ne savez-vous pas, lui dit Bassus, qu'il y a une ordonnance de l'empereur, qui défend aux chrétiens de s'assembler en quelque lieu, et sous quelque prétexte que ce puisse être, son intention étant d'abolir entièrement votre secte? Remettez-nous donc présentement les vases d'or, d'argent, ou de quelque autre métal que ce soit, avec les livres qui contiennent votre doctrine, et que vous lisez au peuple, afin qu'en vous ôtant ces choses, on vous ôte en même temps les moyens et l'occasion de retomber dans votre superstition, en cas que les tourments ne soient pas capables de vous en guérir..

— Si cela vous fait tant de plaisir de nous voir souffrir, répondit saint Philippe, vous pouvez vous satisfaire, nous voilà tout prêts à vous donner ce contentement : coupez, taillez, déchirez ce corps qui est en votre puissance; pour l'âme trouvez bon que je vous dise, qu'il ne vous est pas permis d'y toucher. A l'égard des vases que nous avons, vous les pouvez prendre. Ce n'est pas avec de l'or et de l'argent que Dieu veut être honoré; et l'ornement du cœur plaît bien plus à Jésus-Christ que celui des églises. Pour

les Ecritures, il ne vous est pas avantageux de les avoir, et il nous est défendu de vous les donner.

A ces mots le gouverneur fit signe aux bourreaux d'approcher; et l'on vit, non sans frémir, entrer un certain Mucapor, homme sans humanité, si du moins c'étoit un homme; il en avoit toutefois la figure, quoiqu'approchant de celle du léopard. Cependant le gouverneur faisoit chercher partout le prêtre Sévère, qui ne se trouvoit point. Cela joint au refus que Philippe faisoit de lui livrer les Livres saints, le mit de mauvaise humeur, qu'il alla brutalement décharger sur le saint prélat.

Le diacre Hermès qui étoit présent, sensiblement touché de l'état où il voyoit son évêque, dit hardiment au gouverneur : « Juge cruel, que vous sert de traiter ainsi ce saint vieillard ? Quand vous seriez maître de nos livres, et que vous pourriez même effacer tous ceux qui sont répandus dans le monde, en sorte qu'il n'en restât pas un seul sur la terre, vous n'en seriez pas plus avancé. Car, dites-moi, pourriez-vous les effacer dans le cœur des chrétiens ? Sachez que la tradition s'en conserveroit malgré vous jusqu'à la fin des siècles, et que nos enfants venant seulement à consulter leur mémoire, ou celle de leurs pères, seroient en état de les rétablir et d'en composer en bien plus grand nombre que ne seroient ceux que vous auriez ainsi fait périr. »

Ce discours attira au diacre mille coups, qui lui furent donnés par l'ordre du gouverneur. Il se retira tout couvert de contusions, dans le lieu où l'on conservoit les Livres saints, et les vases qui servoient à l'autel. Publius, qui étoit du conseil du gouverneur, l'y suivit. Cet homme mettoit hardiment la main sur tout ce qui excitoit sa convoitise. Il succomba bientôt à la tentation de s'emparer de quelques vases du nombre de ceux qui avoient été inventoriés : il les emportoit malgré Hermès, qui s'y opposa, et que Publius frappa cruellement, jusqu'à lui couvrir tous le visage de sang. Cela fit du bruit et vint aux oreilles de Bassus, qui trouva cette action fort mauvaise, se mit fort en colère contre Publius et fit panser sa plaie. Mais en même temps il se saisit des vases et des livres, et les fit porter dans la grande place, où il fit conduire par

des soldats Philippe, et les autres fidèles, voulant gratifier le peuple d'un spectacle qui lui étoit infiniment agréable, et intimider les autres chrétiens qui feroient quelque difficulté de livrer les Ecritures.

Philippe, et ceux qui avoient été arrêtés avec lui, marchoient donc entre deux rangs de soldats, qui portoient les Livres sacrés, et s'avançoient vers la grande place, tandis que Bassus qui avoit fortement résolu de ne souffrir aucun chrétien dans toute l'étendue de son gouvernement, songeoit à en faire démolir toutes les églises. Il envoya sur l'heure des gens à la cathédrale, avec ordre d'en ôter la couverture et de n'y laisser que les murailles. Et il avoit cet ouvrage si fort à cœur, qu'il faisoit donner sur les travailleurs à grands coups de bâton, lorsqu'il s'apercevoit qu'ils se relâchoient un peu. D'ailleurs, cette troupe de soldats qui conduisoient les saints, étoit arrivée à la grande place. La confusion y étoit grande, on se poussoit, on crioit, cela avoit l'image d'une guerre domestique : les étrangers et les citoyens y accouroient de toutes parts. Enfin, on fit un bûcher de tous les livres sacrés; mais à peine y eut-on mis le feu, qu'il s'éleva une flamme avec tant de fracas, de violence et de rapidité, qu'elle jeta une frayeur excessive dans l'âme de ceux qui étoient présents.

Saint Philippe prit ce moment pour parler à ceux qui se trouvèrent proche de lui : « Citoyens d'Héraclée, leur dit-il, Juifs, païens, ou de quelque autre religion, secte ou société que vous soyez, écoutez-moi. Tremblez, Peuples, tremblez, la colère de Dieu commence à éclater, elle va bientôt se faire sentir, elle menace l'impiété, elle en veut à l'injustice : cette juste colère menace Sodome. Mais si Sodome craint le jugement, si elle renonce à son péché; si, quittant ses dieux de pierre elle cherche sincèrement le Dieu vivant : Sodome n'a plus rien à craindre, elle sera sauvée. Cette flamme qui vient de frapper vos yeux par son soudain éclat, et glacer vos cœurs par son élancement prodigieux, est un signe de ce jugement qui va peut-être bientôt être prononcé contre vous. Mais ce n'est pas seulement dans l'Orient et dans la ruine de Sodome, que la colère Dieu s'est fait connoître par le feu; il n'y a

pas longtemps que le même signe annonça dans la Sicile et dans l'Occident, la vengeance prochaine de ce juge redoutable. Une flamme descendit du ciel sur cette île, et réduisit en cendres une de ses villes, avec tous ces habitants. Deux vierges seules se sauvèrent de cet horrible incendie. Mais apprenez qu'elle fut la cause de leur salut : la piété filiale. Elles avoient un père cassé de vieillesse; elles entreprennent de le retirer du milieu des flammes. Leurs mains foibles et délicates le chargent sur leurs épaules, qui plient sous le faix. Elles succombent presque sous ce précieux fardeau.

Cependant des tourbillons de feu s'avancent, les gagnent, les environnent, leur ferment le passage, et leur ôtent toute espérance de pouvoir mettre en sûreté, et leur père et leurs propres personnes : voilà ce que leur charité leur coûte, leur piété leur va devenir funeste, sans pouvoir être salutaire à celui qui, leur ayant donné la vie, sera bientôt la cause innocente de leur mort. Pensez-vous, citoyens d'Héraclée, que la chose arrivera ainsi? Non, non, rassurez-vous : Jésus-Christ, ce même Jésus-Christ que vous ne regardez que comme un homme, et qui est le Dieu tout-puissant, n'eut garde de souffrir qu'un action si belle et si digne de récompense, devînt fatale à celles qui l'avoient entreprise. Il voulut même, pour leur marquer la satisfaction qu'il en recevoit, les favoriser de sa présence adorable. Il descendit du ciel, et commanda aux flammes de s'écarter, et d'ouvrir aux vierges un passage. Alors le feu oubliant sa violence naturelle ne faisoit que se jouer autour d'elles; il suspendoit son ardeur, et retenoit, s'il m'est permis de parler ainsi, son haleine emflammée; et se rangeant à droite et à gauche, leur faisoit un chemin, qui le croiroit? couvert de fleurs et de verdure.

« Enfin le mérite de ces vierges fut si efficace, et leur charité si agréable à Dieu, qu'en leur considération tous les endroits où elles passoient pour se retirer, furent respectés du feu; il n'osa y toucher, et le lieu où elles s'arrêtèrent s'appelle depuis ce temps-là le lieu de Piété; comme voulant en quelque sorte conserver une reconnoissance éternelle de ce bienfait, et faire aux enfants une leçon

publique et perpétuelle de piété. Tant il est vrai que si les habitants de cette ville infortunée furent consumés par le feu, ce ne fut pas que Dieu leur manquât au besoin, mais c'est qu'ils manquèrent eux-mêmes à Dieu.

« Au reste, ce feu de la colère divine a laissé depuis le commencement du monde, et en divers endroits de la terre, plusieurs traces de la juste punition que Dieu exerce sur les pécheurs : ce feu en tombant du ciel sur la terre brûle, détruit, consume tout ce qu'il trouve d'impur. C'est ce feu qui brûle Hercule sur le mont Œta, lorsque, fortement infatué de la pensée qu'un Dieu sortiroit de sa cendre, il alluma lui-même le bûcher qui le consuma. C'est ce même feu qui, ayant réduit en poudre sur une autre montagne le médecin Esculape, donna occasion aux peuples crédules d'en faire aussi un dieu, qui n'eut point d'autre consécration qu'un coup de foudre que ses crimes avoient attiré sur lui, et qui n'auroit jamais été reconnu pour dieu, s'il n'avoit jamais été puni comme scélérat. C'est encore ce feu vengeur des forfaits qui embrasa le Capitole, la demeure du plus grand de tous les dieux de Rome, et qui n'épargna pas non plus le temple de Sérapis, le plus renommé de ceux d'Egypte et qui y périt aussi. Pauvres dieux qui brûlent comme de la paille.

Et quel secours peut-on attendre de pareilles divinités, si elles ne peuvent se sauver elles-mêmes? Les plaisants dieux ! Mais commodes, après tout, en ce que si le matin ils viennent à brûler, un ouvrier habile en peut faire d'autres pour le soir. Ainsi pourvu que la pierre et le bois ne manquent pas, on est sûr du moins, d'avoir des dieux en quantité. Le bon père Bacchus laissa brûler son temple à Athènes, et Minerve, la sage Minerve, ne put garantir le sien d'un pareil sort : elle-même y périt, malgré son égide. La pauvre déesse eût bien mieux fait de ne pas quitter son premier métier de fileuse. Mais que dirons-nous du grand Appollon, qui comme devin ne put prévoir, ni comme dieu, empêcher l'embrasement de son temple de Delphes? Disons donc que ce feu de la colère divine n'est pas allumé pour les justes, la grâce les en met à couvert ; ou si quelque fois ils en sont frappés, ce n'est que

pour les purifier, au lieu qu'il frappe les impies pour les perdre : ainsi c'est moins un feu pour les saints, qu'une lumière. »

Lorsque Philippe haranguoit ainsi le peuple, l'on vit passer le grand prêtre Cataphronius, suivi des sacrificateurs chargés de plats et de bassins, où étoient les offrandes et les viandes qu'on evoit mettre devant les dieux. A cette vue Hermès ne put s'empêcher de dire à ceux qui étoient proche de lui : « Ah, mes frères, détournons nos regards de dessus ces mets abominables : ce festin diabolique ne passe ici devant nous que pour nous souiller. » Saint Philippe se tournant vers son diacre lui dit : « Que la volonté du Seigneur s'accomplisse.

Comme il disoit cela, Bassus arriva, accompagné d'une multitude prodigieuse de tout âge, et de tout sexe. Alors le peuple se mit à parler confusément comme à l'ordinaire, ce qui lui plaisoit, chacun selon son génie ou sa passion. Les uns plaignoient les saints martyrs; les autres s'emportoient fort contre eux; et s'échauffant dans leurs raisonnements politiques,soutenoient qu'on les devoit contraindre par toutes sortes de moyens à sacrifier aux dieux. Les Juifs surtout se signalèrent en cette rencontre, en criant plus fort que les païens mêmes, qu'il falloit obliger les chrétiens à sacrifier, marquant assez par là leur inclination naturelle à l'idolâtrie, et vérifiant ce que le Saint-Esprit a dit par un prophète : « Ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu. »

Enfin le gouverneur s'adressant lui-même à Philippe, lui dit :

— Sacrifiez aux dieux.

PHILIPPE. Comment voulez-vous que moi qui suis chrétien, je puisse adorer des pierres?

BASSUS. Eh bien, sacrifiez aux empereurs.

PHILIPPE. Ma religion m'enseigne à obéir aux princes, et non à leur sacrifier.

BASSUS. Sacrifiez du moins à la Fortune de la ville : vous ne pouvez vous en défendre. Quelle est belle! quelle douce majesté! Voyez comme par des manières engageantes, elle vous invite à lui rendre hommage.

PHILIPPE. Je consens que vous l'adoriez, puisqu'elle vous plait

si fort; pour moi quelque finesse de l'art que l'on admire dans cette statue, ce n'est pour moi toujours qu'une statue.

Bassus. Quoi, cet Hercule, qui a la mine si fière, et qui par cet air menaçant semble vous annoncer votre perte, si vous lui refusez les honneurs divins, ne craignez-vous point quelques coups de sa massue?

Philippe. Pauvres aveugles! Que je vous plains! Le soleil de la vérité ne se lève point pour vous : marchant dans les ténèbres, vous prenez la créature pour le Créateur, et un homme pour un Dieu. Vous n'auriez point de dieux si vous ne les faisiez : l'or, l'argent et le cuivre sont jetés dans un moule après qu'on les a tirés des entrailles de la terre; on en fait une figure assez grossière d'abord, et qui a besoin d'être retouchée; l'ouvrier la prend donc, la lime, la polit, et la finit; et aussitôt la divinité s'y trouve à point nommé; voilà un dieu fait. Mais combien de sacriléges et de déicides ne commettez-vous pas chaque jour? Savez-vous que lorsque vous mettez au feu un morceau de bois pour faire bouillir votre marmite, c'est un bras, une jambe, ou quelquefois le corps entier d'un dieu que vous brûlez? Vous me direz peut être ce morceau de bois n'est pas un dieu. Je vous réponds : il le pourroit devenir. Empêcher la production d'un Dieu; quel crime! De plus, ne m'avouerez-vous pas, qu'un Neptume fait de marbre est bien plus considérable qu'un Neptune fait de bois, et que l'ivoire qui est la matière de ce Jupiter est bien d'un autre prix, que la pierre commune dont cet autre est taillé? Nous voyez donc que c'est le prix de la matière qui met le prix à vos dieux, et non la puissance. Et en effet, un orfèvre vendra bien plus cher une figure de Pan, si vous voulez, ou de Priape, qui ne sont que des dieux du second ordre, si elle est d'or, qu'une figure du grand Jupiter, ou de la grande Diane, qui ne sera que d'argent. La terre, croyez-moi, nous fournit des métaux pour nous en servir, et non pour les adorer. A ce compte la terre est pour vous une pépinière abondante de dieux.

Bassus ne put s'empêcher d'admirer le discours éloquent et hardi de Philippe. Se sentant vaincu par ses raisons, mais dissimulant, il

se tourna vers Hermès, et lui dit d'un ton que la colère et le dépit animoient. Et toi, ne veux-tu pas sacrifier?

Hermès répondit avec autant de froideur que Bassus avoit marqué d'emportement : Non, je ne sacrifierai point, je suis chrétien.

BASSUS. De quelle condition es-tu ?

HERMÈS. Je suis décurion, et je fais profession de suivre en tout les sentiments de mon maître que voilà.

BASSUS. Si donc ce maître sacrifie, tu sacrifieras aussi ?

HERMÈS. Je ne dis pas cela ; mais je suis sûr qu'il ne sacrifiera pas. Je connois sa vertu et sa fermeté, et j'en réponds comme de la mienne.

BASSUS. Je t'avertis que je te ferai brûler tout vif, si tu persévères dans ta folie.

HERMÈS. Vous me menacez d'un feu, qui est presque aussitôt éteint qu'allumé : mais vous ignorez quelle est l'ardeur et la violence de ce feu éternel qui brûlera sans relâche les disciples du diable.

BASSUS. Sacrifie aux très-religieux empereurs, et dis seulement ces paroles : « C'est pour la santé de nos princes que j'offre ce sacrifice. »

HERMÈS. Cela ne se peut : hâtons-nous d'arriver à la vie.

BASSUS. Si tu veux la trouver, cette vie, il faut te résoudre à sacrifier : sinon, des supplices, la mort.

HERMÈS. Juge impie, il n'est pas en ton pouvoir de nous y faire consentir ; veux-tu savoir ce que tu gagneras avec tes menaces? Elles ne serviront qu'à fortifier notre foi, sans qu'elles augmentent notre crainte.

Bassus les envoya en prison. Comme on les y conduisoit, le peuple insolent faisoit mille insultes à saint Philippe, on lui jetoit des pierres, on le poussoit dans la boue. (Comme si Dieu n'eût pas voulu qu'il fût un moment sans souffrir, afin qu'il ne fût pas un moment sans mériter). Le saint se relevoit paisiblement ; et sans marquer le moindre ressentiment d'un traitement si outrageux, il regardoit en riant ceux qui le traitoient si injurieusement. Une si grande modération causoit de la surprise tout ensemble, et de l'ad-

miration à ces brutaux, et tous ceux qui en étoient témoins.

Cependant les martyrs en chantant des hymnes et des cantiques d'actions de grâces au Seigneur, pour le remercier de la force et du courage qu'il leur donnoit, entrèrent dans la prison. Y ayant demeuré quelques jours, Dieu voulant accorder quelque soulagement à ses serviteurs, inspira au gouverneur de les changer de prison; on les mit donc dans le logis de Pancrace, qui touchoit aux prisons ordinaires; ils y avoient la liberté d'y recevoir les Frères qui y accouroient en foule pour entendre de la bouche de leur pasteur la parole divine, et être instruits par lui des mystères et des préceptes de la loi.

Mais le diable s'apercevant du tort que cela lui faisoit, fit si bien, par de mauvais bruits, qu'il fit semer, et venir aux oreilles de Bassus, qu'il y eut ordre de les remettre dans leur première prison. Ils ne laissèrent pas d'y faire encore les affaires de la religion; le lieu étoit voisin du théâtre, et la chambre où ils étoient avoit une secrète issue sur le théâtre même. Ils y venoient durant la nuit, et ils y recevoient les fidèles, qui s'y rendoient de tous côtés avec un saint empressement; toute la nuit se passoit à s'entretenir de Dieu et des choses du salut, et à se donner des témoignages mutuels d'une charité vraiment chrétienne. Ils demeuroient même longtemps attachés aux pieds de saint Philippe, en prenant congé de lui, les lui baisant avec respect, persuadés de sa grande sainteté, et du crédit qu'elle lui donnoit auprès de Dieu.

Sur ces entrefaites on donne un successeur à Bassus. Ce fut Justin, homme d'un très-mauvais caractère; et qui n'avoit pas plus de religion que d'humanité. Ce changement fut très-préjudiciable aux chrétiens: car Bassus les traitoit assez doucement; il se rendoit à la raison quand on la lui faisoit connoître; outre que sa femme qui servoit Dieu en secret contribuoit beaucoup à l'entretenir dans cette modération. Aussitôt que Justin eut pris possession de son gouvernement, il commanda à Zoïle, magistrat de la ville d'Héraclée, de prendre des soldats, et de lui amener saint Philippe. Lorsque le saint fut au pied du tribunal, le gouverneur lui dit: « Etes-vous l'évêque des chrétiens? »

PHILIPPE. Oui, je le suis, et je ne prétends point le nier.

JUSTIN. Les empereurs, les seigneurs et les maîtres du monde, nous ont fait l'honneur de nous commander d'engager par toutes sortes de moyens tous ceux qui font profession du christianisme à sacrifier, et même de les y contraindre à force de tourments, si de leur bon gré ils ne veulent pas s'acquitter de ce devoir. Mettez-vous donc en état d'obéir, et tâchez d'éviter à votre âge des supplices que la jeunesse la plus vigoureuse auroit peine à soutenir.

PHILIPPE. Si vous croyez être tenu d'obéir aux ordres que vous recevez de vos empereurs, qui ne sont que des hommes comme vous, quoique la peine attachée à l'inexécution de ses ordres ne soit que temporelle, avec quelle exactitude, avec quelle ponctualité religieuse ne devons-nous pas, nous autres, obéir aux commandements de Dieu, qui, en cas de désobéissance, nous menace d'une peine éternelle? Quoiqu'il en soit, je suis chrétien, je ne puis faire ce que vous dites : au reste vous avez ordre de punir, et non pas de contraindre.

JUSTIN. Vous ne savez peut-être pas quels tourments vous attendent.

PHILIPPE. Il y a bien loin entre tourmenter et vaincre : le premier peut vous être permis, mais n'espérez jamais le second.

JUSTIN. Je te vais faire traîner par les pieds le long des rues : et si tu en échappes, je te ferai ramener en prison pour t'exposer à de nouveaux supplices.

PHILIPPE. Plût à Dieu que vous en voulussiez venir promptement aux effets.

Dans le moment Justin lui fit attacher une corde aux pieds, et deux hommes le traînèrent si rudement, que les pointes et les inégalités du pavé lui entamoient toute la chair. Son corps en un instant ne fut plus que plaies, que contusions, que meurtrissures livides et sanglantes. En cet état, on le reporta dans la prison.

Mais peu de temps après, comme une infinité de gens étoient, par ordre du gouverneur, à la quête de Sévère, dont ils ne pouvoient toutefois découvrir la retraite; ce généreux prêtre, par un mouvement du Saint-Esprit, se montra tout à coup et leur sauva

la peine de le chercher encore longtemps, et peut-être inutilement. Et auroit-il voulu demeurer caché, lorsqu'il se voyoit appelé à la gloire du martyre? Il se présenta donc à Justin. Ce gouverneur, ravi de l'avoir en sa puissance, lui dit : « L'exemple de votre docteur vous doit rendre sage; il s'est, par sa pure faute, mis en l'état où vous le verrez. Prenez un meilleur parti, et obéissez aux princes. Pourquoi haïr la vie? C'est une chose si aimable; et pourquoi rejeter les biens de ce monde? Ils ont, ce me semble, tant de charmes? Ne méritent-ils pas bien après tout, qu'on les recherche? »

Sévère. Les maximes qu'on m'a apprises sont bien différentes des vôtres, je ne puis m'en éloigner.

Justin. Je vous donne du temps pour balancer dans votre esprit les unes et les autres. Pesez bien les raisons pour et contre. Cependant vous serez prisonnier. On produisit ensuite Hermès. Justin lui dit : Vous serez dans peu témoin de ce qu'il en coûte à ceux qui méprisent les ordonnances des empereurs. Si vous m'en croyez, vous vous tirerez prudemment d'affaire : ne vous piquez point du ridicule honneur de faire comme eux, et encore moins de souffrir ce qu'ils ont souffert : songez à vous, songez à votre propre conservation, songez à votre famille; en un mot, qui veut être malheureux, le soit; je ne vous conseille pas de le devenir par complaisance ou par émulation : sacrifiez aux dieux.

Hermès. Vous aurez de la peine à gagner cela sur moi; je suis né dans la religion que je professe; je l'ai sucée avec le lait; j'y ai été nourri, et le saint homme dont vous venez de parler m'y a élevé. Comment pourrois-je maintenant y renoncer? quel motif assez fort pourrois-je avoir de l'abandonner? Ainsi, seigneur gouverneur, vous n'avez qu'à prendre vos mesures sur la déclaration que je vous fais.

Justin. Je vois assez ce qui te donne cette assurance; tu ignores quels tourments je te destine; mais sitôt que tu les auras un peu goûtés, tu changeras bien de langage.

Hermès. Quelque affreuse idée que vous voudriez que je m'en fisse, je ne les crains point. Jésus-Christ, pour l'amour duquel je

suis prêt à les endurer, enverra ses anges pour en tempérer la rigueur.

Justin le voyant si ferme à toutes ses attaques, l'envoya en prison avec les autres. Ils n'y eurent pas été deux jours, que le gouverneur s'adoucissant tout à coup, les fit relâcher et conduire dans un logis bourgeois. Mais cette humeur ne lui dura pas longtemps, et le diable lui fit bientôt reprendre son premier naturel. Car il ordonna qu'on les remit en prison, où il les retint sept mois entiers. Etant allé à Andrinople, il les y fit venir. Lorsqu'ils sortirent d'Héraclée, tous les frères parurent inconsolables, se voyant sur le point de perdre pour toujours leur cher maître, leur saint pasteur. Ainsi que des enfants, qu'on arrache de leurs nourrices, pleurent et crient; de même les chrétiens d'Héraclée, voyant qu'on leur enlevoit celui qui leur rompoit le pain céleste, qui distribuoit à chacun la nourriture salutaire de la parole, poussent des cris et répandent des larmes.

Les martyrs étant arrivés à Andrinople, on les fit loger dans une maison du faubourg, chez un nommé Semporius, jusqu'au retour du gouverneur. Dès le lendemain de son arrivée, il fit dresser son tribunal dans les bains publics et amener Philippe en sa présence. Il lui dit : « Dans quels sentiments êtes-vous maintenant? Car afin que vous le sachiez, je ne vous ai accordé ce long délai que pour vous donner le temps d'en changer et d'en prendre de plus conformes à la raison et à vos propres intérêts ; sacrifiez donc, si vous voulez obtenir votre liberté.

PHILIPPE. La prison n'a été pour nous qu'un triste séjour et qu'un continuel supplice, et vous nous faites valoir comme une grâce de nous y avoir fait languir sept mois. Oh bien, je vous déclare que je n'ai toujours que la même chose à vous dire : je suis chrétien, je ne sacrifierai point à vos idoles; j'adore le Dieu éternel, je ne sacrifie qu'à lui seul.

Le gouverneur, irrité de cette réponse, le fit cruellement fouetter. La constance avec laquelle le saint endura ce supplice ne causa pas moins de frayeur à ceux qui en étoient les exécuteurs, que d'admiration à ceux qui n'en étoient que les simples spectateurs.

Mais les uns et les autres furent également surpris et épouvantés d'une chose miraculeuse qui arriva. On avoit commencé à le dépouiller, et on lui ôta facilement sa robe et sa tunique; mais lorsqu'on voulut lui ôter aussi sa chemise, l'amour de l'honnêteté que Dieu reconnut dans son serviteur, l'obligea à faire un miracle en faveur de cette vertu. Car on ne put jamais lui arracher de sa chemise que ce qui lui couvroit les épaules, le reste demeurant comme collé sur son dos. Justin en fut même ébranlé, mais il n'en fut pas changé. Il renvoya le saint évêque en prison, et fit venir Hermès.

Ce diacre trouva les esprits disposés à son égard d'une manière bien différente. Le gouverneur lui faisoit de grandes menaces, et ne se soucioit pas de le perdre; et au contraire tous les autres officiers qui le vouloient sauver, n'employoient que prières, exhortations, fortes persuasions pour le porter à obéir aux empereurs: ce qui les engageoit à avoir pour lui ces sentiments, étoit la reconnoissance. Il avoit été autrefois dans la magistrature, et comme il étoit naturellement bienfaisant, il avoit obligé tous ceux qu'il avoit pu dans l'exercice de sa charge. C'est ce qui intéressoit tant de personnes à sa conservation. Mais lui ne se sentoit pas plus ému par les menaces du gouverneur, qu'il se trouvoit sensible à la crainte de ses amis, et, conservant une froide indifférence, il rentra dans la prison, sans changer ni de sentiment, ni de visage.

Ces lieux où la joie n'avoit osé entrer jusqu'alors, s'en trouvoient tout remplis. Nos saints martyrs célébroient leur victoire, ou plutôt celle de Jésus-Christ, et lui élevoient de glorieux trophées des dépouilles de son ennemi vaincu. Ils sentoient à cette vue, renoître en eux de nouvelles forces; jusque-là, qu'il ne restoit pas même au bienheureux Philippe, qui avoit toujours été d'une complexion assez délicate, le moindre ressentiment de douleur, de tant de tourments qu'il avoit éprouvés.

Au bout de trois jours Justin séant en son tribunal ordinaire, commanda qu'on lui amenât les prisonniers. Lorsqu'il furent entrés, le gouverneur dit à Philippe : « Comment avez-vous la té-

mérité de refuser, même au péril de votre vie, de vous soumettre aux ordres des empereurs ? »

Vous m'accusez à tort de témérité, répondit Philippe, un mouvement plus noble me fait agir, l'amour et la crainte du Dieu qui a fait toutes choses, et qui doit un jour juger tous les hommes. Ce seroit pour lors qu'on devroit m'appeler un téméraire, si j'entreprenois de contrevenir aux ordres de ce Roi tout-puissant. A l'égard de vos empereurs, ils n'ont pas dans leur empire un sujet plus obéissant, ni plus soumis que moi, lorsqu'ils n'ordonnent que des choses justes. C'est une des maximes de la religion dont je fais profession ; qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, de la même manière qu'il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Je n'ai rien à me reprocher jusqu'ici touchant ce commandement, j'y ai satisfait avec une exacte fidélité ; mais enfin il est temps que m'élevant au-dessus de tout ce qui est terrestre, je porte toutes mes pensées vers le ciel : je vous répète donc encore ce que je vous ai déjà dit tant de fois ; je suis chrétien, je ne puis sacrifier à vos dieux.

Justin ne lui répondit rien, mais se tournant vers Hermès, il lui dit : « Si la vieillesse a ôté à celui-ci le goût des biens de ce monde, pour vous qui êtes encore dans la fleur de votre âge, gardez-vous d'y renoncer ; mais sacrifiez aux dieux, afin que toutes choses vous deviennent prospères.

Permettez-moi, seigneur, lui répondit Hermès, de vous exposer en peu de paroles, et de faire comprendre à tous ceux qui m'écoutent, la vanité, le ridicule et le foible de votre religion. D'où vient que l'erreur ne cherche qu'à obscurcir la vérité, que la calomnie s'attache si fort à noircir l'innocence, et que l'homme met tout son esprit à détruire son semblable ? D'où pensez-vous, dis-je, qu'un si grand désordre s'est répandu dans la nature ? Comment s'est-il introduit dans le monde ? sinon par l'instigation du démon, par ses artifices, par sa malice. Il a mis tous ses soins à gâter et à corrompre l'ouvrage de Dieu, et à changer l'ordre qu'il avoit établi. Il a substitué à la place du véritable Dieu les faux dieux que vous adorez. Ils sont tous de son invention, mais en vous



proposant ce culte impie, il n'a dessein que de vo
esclaves, de vous assujettir à son empire. Ces sacrific
offrez sont autant d'engagements que vous contractez
sont autant de marques d'une honteuse et pénible servi
frez que je vous compare, dans l'égarement déplorable
vois, à des chevaux fougueux, qui ayant secoué le mo
béissant plus à la voix ni à la main du cocher, se vont
un précipice. C'est ainsi que rejetant la parole de Dieu
est le frein des passions, que méprisant sa voix, et que
noissant plus la main de ce sage conducteur, vous alle
de précipice en précipice, de crimes en crimes, de m
malheurs. C'est un arrêt prononcé de la bouche de D
que l'infamie sera la peine des méchants, et la gloi
pense des gens de bien. Revenons à vos dieux. Te
allez porter vos offrandes et offrir vos vœux, n'est
le reste d'une bûche qu'on a retiré du feu, un tison
de ses bouts, que le sculpteur a sauvé des flamme
faire un dieu. Le démon lui-même, qu'est-ce autr
tison qui brûle toujours sans pouvoir être consumé
l'objet de vos adorations, un morceau de bois tiré
prit qui brûle continuellement dans un feu qui n
mais. Craignez d'avoir un sort pareil à celui de vos
je vous vois dans quelques-unes de vos cérémonies
sales et déchirés, le corps couvert de crasse et d'
veux mêlés et en désordre; quand je vous consi
cet état dans vos temples, et auprès des tombeaux
vous exécutez par avance sur vous-mêmes, la sente
souverain prononcera au dernier jour contre vot
norez-vous vos dieux, ou pleurez-vous leur infor
sentez-vous point la pesanteur de vos chaînes, et
point d'efforts pour recouvrer votre liberté? Votre
est-il si grand qu'il ne vous laisse pas du moins e
libérateur. Le chien conduit par son odorat, se me
de son maître et le trouve; l'écuyer que son cheval
les arçons, d'un coup de sifflet le fait revenir à lui d

carrière où sa fougue l'avoit emporté. Le bœuf retourne à la crèche du laboureur qui le nourrit; et l'âne reconnoit l'étable de celui à qui il appartient : « N'y aura-t-il que toi, ô Israël, qui ne reconnoîtras jamais ton Seigneur et ton Dieu.

A cette exclamation d'Hermès, Justin l'interrompit en s'écriant: Ne crois pas m'engager par tes beaux discours à me faire chrétien.

Plût à Dieu que vous le fussiez, seigneur! répondit Hermès, vous et tous ceux qui m'entendent; mais enfin n'espérez pas que je sacrifie jamais à vos dieux.

Le gouverneur confus de se voir vaincu par la longue et généreuse résistance des martyrs, ayant pris l'avis de son conseil, prononça cette sentence : « Nous condamnons Philippe et Hermès à « être brûlés tout vifs, pour avoir refusé d'obéir à l'édit de l'em- « pereur. Et pour cet effet, nous les avons dégradés de la qualité « de citoyens Romains, les déclarant déchus des prérogatives atta- « chées à cette qualité. Et nous voulons que chacun apprenne par « cet acte de sévérité, de quel crime sont coupables ceux qui osent « mépriser les ordres sacrés des empereurs. » Les saints entendirent avec joie prononcer cette sentence, et ils marchèrent vers le bûcher, en rendant grâces à Dieu de ce qu'il les avoit choisis comme les prémices de son troupeau, pour lui être offerts en sacrifice.

Cependant le bienheureux Sévère resté seul dans sa prison, se considéroit comme un navire sans pilote, abandonné à la merci des vents et des vagues, ou comme une brebis sans pasteur, exposée dans le désert à la fureur des loups. Toutefois parmi ces inquiétudes, il ne laissa pas de ressentir une joie extraordinaire, lorsqu'il apprit que ses deux amis alloient recevoir la couronne du martyre, pour laquelle il faisoit des vœux si ardents. Alors se jetant à genoux, il se mit à prier, entrecoupant sa prière de longs et de profonds gémissements. « Seigneur, disoit-il, dont la bonté « est un port toujours ouvert aux âmes surprises par l'orage; vous « qui êtes l'unique espérance des hommes, vous dont les malades « attendent la santé, et les malheureux du soulagement dans leurs

« peines : Vous qui êtes la lumière des aveugles, un ...
« chissement à ceux qui souffrent; et en qui ceux qui so...
« trouvent un repos tranquille : grand Dieu, qui avez ...
« terre sur ses fondements, qui assignez à chaque élémen...
« qu'il doit occuper dans l'univers, et qui d'une seule par...
« achevé ces merveilleux ouvrages, ces corps immenses ...
« lent sur nos têtes. Vous qui avez préservé Noé des eau...
« luge ; qui avez substitué un bélier à la place d'Isaac; ...
« bien voulu que Jacob éprouvât ses forces contre vous; ...
« sauvé Loth des feux de Sodome; qui avez conversé famil...
« avec Moïse ; qui avez fait de Josué un chef égalemen...
« vaillant ; qui êtes descendu avec Joseph dans la prison ...
« tiré votre peuple de l'Egypte, pour le mettre en posse...
« terre que vous lui aviez promise ; qui avez défendu a...
« de la fournaise de Babylone de toucher aux trois jeun...
« qui avez fermé la bouche aux lions, prêts à dévorer ...
« avez fait trouver à Jonas une retraite assurée dan...
« d'une baleine; qui avez pris la défense de l'innoce...
« contre la calomnie, et l'injuste violence de deux m...
« qui avez fortifié le bras de Judith ; qui avez récom...
« d'Esther ; qui avez pré...
« Aman du premier trône du monde dans un abîme d'ignominie ; vous qui nous a...
« des ténèbres à la lumière ; Père saint, Père miséric...
« de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez donné ...
« croix comme un gage de mon salut ; Seigneur, que ...
« trouvé indigne devant vos yeux de mourir pour ...
« ne sois pas privé du bonheur dont vont jouir mes fr...
« partage avec eux les récompenses que vous leur pr...
« je sois uni avec eux dans la gloire, après l'avoir ...
« supplices, et que je puisse louer avec eux votre nom ...
« après l'avoir avec eux confessé sur la terre. »

Dieu exauça la prière de son serviteur. Cependant ...
Philippe au lieu où il devoit être brûlé, l'enflure de ses ...
lui permettant pas de faire ce chemin d'une autre man...
mès le suivoit de loin et avec peine, ayant aussi bien qu...

pieds enflés par les divers tourments qu'il avoit endurés. Toutefois ce généreux diacre s'élevant au-dessus de la douleur, disoit agréablement à Philippe : « Mon cher maître, hâtons-nous d'aller au Seigneur; quand nous serons une fois arrivés au ciel, nos pieds ne seront plus nécessaires. »

Se tournant ensuite vers ceux qui le suivoient, il leur dit ! « Mes frères, Dieu m'avoit déjà fait connoître, par une révélation particulière, que je finirois ainsi ma vie. Car m'étant endormi, il y a quelques jours, il me sembla voir voler autour de moi un pigeon d'une blancheur éblouissante; il se vint d'abord reposer sur ma tête, puis, prenant doucement son vol, il descendit sur ma main: il avoit dans son bec je ne sais quoi de fort agréable au goût, qu'il me laissa prendre; j'en goûtai et je connus dès lors que Dieu m'appeloit à l'honneur du martyre. »

Comme il achevoit ce récit, on arriva au lieu où se devoit faire l'exécution. On creusa une fosse où l'on fit entrer le bienheureux Philippe, et on la remplit ensuite de terre jusqu'aux genoux du saint. On lui lia les mains derrière le dos, et on les attacha à un pieu. On fit la même chose à Hermès. Comme il voulut descendre dans la fosse, il fit plusieurs faux pas, quoiqu'il s'appuyât sur un bâton, ce qui lui fit dire : « Tu n'as pas seulement le pouvoir de me soutenir, traître de démon, » et aussitôt on lui couvrit les pieds de terre.

Ce saint diacre eut encore le temps, durant qu'on l'environnoit de fagots, d'appeler un chrétien qu'il aperçut dans la foule. Il le chargea de recommander à Philippe, son fils, de remettre avec une exacte fidélité les dépôts qui lui avoient été confiés, entre les mains de ceux à qui ils appartenoient, et il ajouta : « Allez mon cher Vélogius : dites à mon fils; Voici les dernières paroles de votre père mourant, qu'il vous laisse comme les plus précieuses marques de son affection. Vous êtes jeune, évitez comme un écueil tout ce qui peut amollir votre âme; surtout, fuyez l'oisiveté, qu'un travail honnête fournisse à votre subsistance, suivant en cela l'exemple de votre père ; conservez comme lui la paix avec tout le monde. »

Le feu qui, dans ce moment, prit de tous côtés l'empêcha de con-



tinuer. On les ouït pendant quelque temps chanter a
mais le feu les gagnant entièrement, la dernière paro
tendit distinctement, ce fut, *amen.*

C'est ainsi que ces bienheureux martyrs rendiren
mort témoignage à la vérité. Fidèles disciples de Jésus-C
ayant combattu sous ses auspices, ont mérité de vaincre
couronnés de sa propre main ! Philippe, étant expiré dan
de sa prière, fut trouvé les bras étendus; son visage
aussi frais et aussi beau que celui d'un jeune homme
d'Hermès sembloit n'avoir passé par le feu que pour e
l'éclat et le vif coloris.

Le diable n'étoit pas fort content de tout cela : il ins
tin de faire jeter dans l'Èbre les reliques sacrées de ces
tyrs. Mais quelques personnes, animées d'une piété
préparent des rets, montent une barque, et se rende
où on les avoit jetées. Il demandent au ciel son as
leur est accordée, et Dieu, voulant récompenser leur
rité, fit pousser dans leur filet les corps des deux s
ces heureux pêcheurs, plus satisfaits de leur pêche q
trouvé de l'or et des perles, regagnent le bord, et vo
capture à douze milles de la ville, dans une ferme
titiron.

A Jérusalem, saint Marc, évêque, homme très-ill
instruit, qui fut le premier gentil qui gouverna
peu de temps après mérita la palme du martyre, sou
Antonin.

De plus, saint Alexandre, évêque, saint Héracliu
leurs compagnons, martyrs.

A Fermo, dans la Marche d'Ancône, saint Philippe,
martyr.

A Huesca, en Espagne, sainte Nunillon et sainte Alodie, sa sœur, vierges, qui, ayant été décapitées par les Sarrasins, pour avoir confessé la foi, consommèrent leur martyre.

A Cologne, sainte Cordule, l'une des compagnes de sainte Ursule, qui, épouvantée des supplices de la mort des autres, se cacha. Repentante de cette action, le lendemain elle se présenta d'elle-même, et reçut la couronne du martyre après toutes les autres.

A Hiéropolis en Phrygie, saint Aberce, évêque, qui brilla du temps de l'empereur Marc-Antonin.

En Toscane, saint Donat l'Ecossois, évêque de Fiésolé.

A Vérone, saint Vérécond, évêque et confesseur.

A Jérusalem, sainte Marie Salomé, qu'on lit dans l'Evangile s'être occupée de la sépulture de Notre-Seigneur.



VINGT-TROISIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Servand et saint Germain, martyrs.—Saint Jean de Capistran, de l'Ordre des Frères-Mineurs. — Saint Théodoret, prêtre et martyr.

Saint Romain, archevêque de Rouen; saint Ignace, évêque de Constantinople; saint Séverin évêque de Cologne; saint Ver, évêque de Salerne; saint Domice, prêtre; saint Benoît, confesseur.

VIE DE SAINT SERVAND ET DE SAINT GERMAIN,

MARTYRS.

Saint Isidore et plusieurs autres auteurs écrivent, que Servand et Germain furent pris comme chrétiens, et, qu'étant conduits devant un juge des empereurs romains, ils furent tourmentés, puis relâchés avec le titre de confesseurs, ainsi qu'on appeloit anciennement ceux qui avoient confessé leur foi en jugement public, et souffert pour le nom de Jésus-Christ. Notre-Seigneur commença à leur faire beaucoup de grâces, opérant plusieurs œuvres miraculeuses en leur faveur, donnant la santé aux malades, délivrant et guérissant les possédés. Par ces merveilles, jointes à leur sainte vie et à leur doctrine, ils faisoient la guerre aux diables, détruisant leurs temples, convertissant les gentils, et animant les fidèles.

Étant ainsi occupés en ces œuvres dans la ville de Mérida, ils furent pris par le commandement d'un vicaire du préfet du prétoire, nommé Viateur, qui les fit fouetter, déchirer avec des peignes de fer, et souffrir d'autres cruautés. Pour rendre leur triomphe plus glorieux, et le combat plus rude et plus ennuyeux, Viateur s'en allant à Tanger, fit traîner après lui à pied les saints

martyrs chargés de fers; mais armés de la fermeté de la foi, ils souffroient les tourments gaiement et constamment.

Étant arrivé en l'île de Cadie, où il se vouloit embarquer pour aller à Tanger, il leur fit trancher la tête dans un champ nommé Versien, le 23 octobre, jour où le Martyrologe romain, ceux de Bède, d'Usuard, d'Adon, et le Bréviaire de Tolède font mention d'eux. Le Martyrologe romain dit, que le corps de saint Germain est enterré à Mérida, et celui de saint Servand à Séville.

LA VIE DE SAINT JEAN DE CAPISTRAN,

DE L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS

AN 1456.

Calixte III, pape. — Albert II, empereur.
Charles VIII, roi.

Encore que la France se puisse vanter de plusieurs prérogatives et excellences qui lui sont toutes particulières, celle-ci toutefois n'est pas une de ses moindres d'avoir eu bonne part aux saints personnages qui ont éclaté dans la religion du séraphique Père saint François. Un entre autres des plus signalés de son Ordre, vrai rejeton de cette illustre famille et digne enfant du Père saint François, est le bienheureux Jean de Capistran, dont la vie a été si admirable, qu'il y a peu d'auteurs qui n'aient tenu à grand honneur de se prévaloir de sa sainte mémoire en leurs écrits : ceux-là notamment qui ont composé l'histoire des provinces de la chrétienté, dont nous avons recueilli cette vie.

Le bienheureux Père Jean de Capistran étoit noble et de très-bonne maison. Son père fut un gentilhomme françois, Angevin,



brave chevalier et fort adonné aux armes; qui, sachant l'expédition que Louis, duc d'Anjou, projetoit de faire dans l'Italie, pour secourir le roi de Naples, son cousin, voulut être de la partie et faire escorte à son prince. Il n'étoit pas encore marié : c'est pourquoi faisant son séjour dans la ville d'Aquila, capitale de la province de l'Abruzze, il avança jusqu'à une petite ville appelée Capistran, peu distante de là, où il épousa une noble et vertueuse demoiselle dont, entre autres enfants, il eut celui dont nous écrivons la vie, l'an 1385, le 25 de juin. Comme il étoit né le jour de saint Jean-Baptiste, précurseur du Fils de Dieu, il reçut aux saints fonts du baptême le même nom, et fut aussi depuis nommé Jean de Capistran, à cause du lieu de sa naissance.

Ses parents eurent un soin particulier de l'élever selon leur état, en quoi il se montra assez docile, faisant voir en un âge si tendre un jugement mûr et solide, un esprit net, sincère et tranquille. Ayant été mis aux études, il y fit en peu de temps un merveilleux progrès, à cause de son heureuse mémoire. Pendant ce temps-là, son père mourut, le laissant encore bien jeune d'âge, mais grand d'esprit. Tout petit qu'il étoit, voyant que sa mère étoit affligée, tant pour le décès de son mari que pour plusieurs affaires qu'elle avoit sur les bras, prête d'en épouser un second, afin d'être assistée de son aide; le jeune enfant prenoit peine de la consoler par ses petites paroles, lui persuadant d'espérer en Dieu, qui est le père des veuves et le défenseur des pupilles; et d'avoir un peu de patience et surtout de ne se point remarier. Il lui dit cela avec tant de grâce, qu'elle en fut toute consolée, et résolut d'obéir à la voix de Dieu, qui parloit par la bouche de son fils.

Ce jeune homme étant fort avancé dans ses humanités et en rhétorique, il désira d'aller ailleurs pour continuer ses études : ce que sa mère approuva, et elle l'envoya à Pérouse, université fort fameuse alors. Il y passa dix ans entiers, pendant lesquels il se rendit si parfait et si consommé en l'un et en l'autre droit, canonique et civil, que non-seulement il surpassoit tous ses compagnons, mais aussi il n'avoit pas son égal en doctrine, tous prenant

conseil de lui et recevant ses décisions comme celles d'un oracle, quoiqu'ils fussent docteurs et personnes de qualité. Là il reçut la dignité doctorale en droit canon et en jurisprudence, et les principales charges de la justice, tant au dedans qu'au dehors la ville, lui furent commises ; dans lesquelles il montra une grande intégrité, et usa d'une insigne prudence.

Un gentilhomme de Pérouse, riche et puissant, ayant intenté un procès contre un pauvre bourgeois de la ville, le fit mettre en prison, quoique innocent ; puis, avec une grande somme d'argent, il vint trouver notre saint, afin de le corrompre, allant même jusqu'à le menacer, s'il ne jugeoit en sa faveur : mais ses menaces y firent aussi peu que son argent ; car Jean, comme juge équitable, donna sentence contre lui, et l'innocent fut délivré Sa justice, son intégrité, son affabilité, bref toutes ses actions furent si bien reconnues, qu'elles excitèrent un gentilhomme des plus qualifiés de Pérouse à lui donner sa fille en mariage.

Ce n'étoit pas en cet état que Dieu vouloit qu'il le servît ; il l'avoit destiné à une bien plus sainte vocation, qui est celle de la religion. Dieu est admirable dans les voies et les moyens qu'il tient pour appeler les hommes à devenir saints. En voici des preuves. Jean vivoit alors en grande réputation parmi le monde ; il étoit même si estimé de chacun, qu'il ne se passoit rien de conséquence où il ne fût employé. L'an 1413, il survint une fâcheuse dissention entre les Pérugins et les Malatesta. Pour l'apaiser, Jean tâcha d'y apporter toute son industrie, fit beaucoup de visites et proposa plusieurs voies d'accord, ce qui sans doute eût heureusement réussi, s'il n'eût été arrêté en chemin par certains voleurs et gens perdus, qui le conduisirent de force à cinq milles de Pérouse, au château de Bruffa, lieu de leur retraite, où il fut mis en prison. S'en étant échappé, il fut bientôt repris et mieux gardé que jamais, ne lui étant donné pour sa nourriture que bien peu de pain et d'eau.

Alors rentrant en soi-même, il commença à considérer l'inconstance des choses de ce monde, et combien les revers de la fortune sont soudains : puis tirant de grands soupirs du plus profond de

son âme, il se mit en oraison, récitant l'office de Notre-Dame avec une grande dévotion, suppliant la divine Majesté de le secourir en cette affliction. Sa demande fut si efficace, qu'il fut aussitôt exaucé. Au milieu de ses prières, il lui sembla voir que la tour où il étoit détenu, étoit toute remplie d'une grande clarté ; pendant laquelle saint François lui apparut ; il le consola, lui conseilla de se faire religieux, et de prendre l'habit de son Ordre. Comme il n'y étoit encore guère bien résolu, cela lui causa une certaine tristesse, pour quelque répugnance qu'il y rencontroit. La journée se passa ainsi : mais le lendemain au matin il fut bien étonné, quand il trouva à son réveil qu'on lui avoit miraculeusement rasé les cheveux, avec la couronne faite sur sa tête comme à un religieux. Alors il jugea par là que c'étoit la volonté de Dieu qu'il fît pénitence, et entrât en religion.

Jean faisant venir la garnison du château convint du prix de sa rançon, et la paya, puis il fut mis en liberté. Il alla à son pays, où il vendit tout ce qu'il possédoit, et en distribua l'argent aux pauvres. Etant retourné à Pérouse, il s'en vint au couvent des Frères Mineurs, appelé du Mont de Pérouse (il étoit alors âgé de trente ans) demander l'habit du séraphique Père saint François. Avant que de se rendre au couvent, il alla prendre congé de son épouse, lui laissant de quoi s'entretenir honnêtement en son absence : si bien que libre de toutes choses, il vint se réfugier en ce monastère.

C'est une chose digne de grande considération, de voir sa constance, sa résolution, sa ferveur, son humilité et sa résignation en la poursuite de sa réception : car avant que d'être reçu, et pendant son noviciat, il fut merveilleusement éprouvé, ayant été une et deux fois renvoyé par les religieux comme insensé et de peu de jugement, pour voir s'il persisteroit. Enfin il fut reçu tout à fait par le vénérable Père Marc de Bergame, gardien du couvent, et commença à embellir de vertus l'intérieur de son âme. Il fut à la vérité comme un flambeau ardent posé sur le chandelier de la maison de Dieu, afin d'éclairer tous les fidèles par son rare exemple, selon que le révérendissime Père général Antoine Peret avoit pré-

dit de lui, qu'il seroit un jour l'honneur de l'Ordre, et le modèle parfait de toute la religion.

Dès le commencement de son entrée en l'Ordre il tendit à la perfection, s'efforçant tout de bon de résister aux mauvaises habitudes, maitrisant ses passions, et dressant toutes ses actions sur les règles de la vertu. Sa manière de vivre étoit grandement rude, et ses mortifications austères ; mais quant à son abstinence, elle étoit incroyable. La première fois qu'il reçut le très-saint Sacrement de l'autel, il s'abstint de manger trois jours auparavant ; et voulant continuer cela en de semblables occurences, il devint si foible, qu'il en tomba malade, de sorte qu'on lui commanda de modérer cette ferveur. Il étoit si sobre en son boire et en son manger, qu'à peine en prenoit-il pour se sustenter ; et plusieurs fois ses compagnons s'étonnoient comment il pouvoit se maintenir, vu que nonobstant tout cela il ne manquoit jamais d'accomplir ses abstinences accoutumées. Jamais il ne mangea de viande, s'il n'étoit contraint par nécessité ou par maladie ; ou que cela lui fût commandé par ses supérieurs : et quoiqu'en sa vieillesse il en usât, par ordonnance expresse du pape Eugène IV, durant quelques mois, la quantité qu'il prenoit en étoit si petite, que Sa Sainteté en étant informée, le laissa en sa liberté, de manière qu'il fut trente-six ans sans manger de viande.

Le peu de vin qu'il buvoit étoit toujours trempé d'eau, et encore c'étoit en fort petite quantité, plutôt pour mieux conserver sa vie au service de Dieu, que pour aucun goût qu'il y prit. Il se contentoit des choses les plus grossières pour son boire et son manger. Jamais depuis qu'il fut religieux il ne mangea qu'une fois le jour. Quand il voyageoit, il prenoit le soir quelque peu de collation. Tant qu'il vécut, il jeûna le carême, qui commence le lendemain des Rois, que nous appelons de la bénédiction, outre le carême d'obligation, sans en rompre un seul jeûne, soit qu'il voyageât ou qu'il fût malade.

Il étoit ennemi juré de sa propre volonté ; l'obéissance, si difficile qu'elle fût, lui étoit agréable. Comme il étoit encore novice, son Père maître lui commanda de lui apporter un drap qui étoit



dans l'eau bouillante; ce qu'il exécuta avec tant de promptitude et de simplicité, qu'il le prit de ses propres mains, sans en ressentir aucune douleur.

Sa pauvreté étoit admirable, son vêtement vil et âpre; il couchoit toujours sur quelques ais contre terre; s'il étoit besoin de coucher hors du couvent, en la maison des séculiers, il ôtoit la plume et les matelas du lit, se contentant de la seule paillasse. Il alloit toujours déchaussé, et même il fut l'espace de sept ans sans rien porter aux pieds. Sa cellule étoit la plus petite, son habit le plus pauvre et le plus usé. Il se privoit souvent, non-seulement de ce qui lui étoit licite, mais aussi très-nécessaire. Il gardoit la tempérance en l'abondance, et supportoit très-volontiers la disette des choses nécessaires. S'il arrivoit qu'on lui offrît quelques aumônes hors du couvent, il les envoyoit aussitôt aux pauvres. Il en faisoit autant de ce qui restoit de sa réfection, et de celle de ses compagnons, voulant que le tout fût distribué aux pauvres, et les exhortant à ne faire jamais de provisions pour le jour suivant.

Passant une fois les Apennins pour venir à Bologne, en temps d'hiver que les chemins étoient tout glacés, il se trouva assez las et fatigué, de sorte que ses compagnons furent fort affligés de ne trouver pas d'hôtellerie pour loger : mais cela ne l'attrista point, au contraire il marchoit joyeux et content, consolant ses Frères, et leur disant qu'ils ne se défiassent pas de la bonté de Dieu, qui sans doute pourvoiroit à leurs nécessités : ce qui arriva bientôt après, car ils rencontrèrent un ange sous la forme d'un jeune enfant, qui portoit certains pains blancs, qu'il leur présenta et leur donna, puis il disparut, de quoi ils furent bien surpris.

Il avoit un soin particulier que l'on ne s'incommodât point, ou que l'on n'employât aucune chose pour sa considération. Il ne prit jamais aucune médecine en ses maladies, guérissant son mal avec des remèdes spirituels, principalement avec la patience. Il avoit un grand mépris et une vive horreur de l'argent. Pour ce sujet tous admiroient sa pauvreté extrême, mais très-volontaire.

Quant à la pureté de son âme, il étoit très-chaste de corps et d'esprit. Il avoit de furieuses tentations; mais il savoit fort bien y

appliquer le saint remède, car il jeûnoit souvent, faisoit de grandes abstinences et mangeoit peu. De plus, il étoit mal vêtu quoiqu'il fit grand froid, et il se disciplinoit rigoureusement. Etant sacristain du couvent, comme il passoit la plus grande partie de la nuit en disciplines et en oraisons, Satan lui apparut, qui avec de grands cris et hurlements tâchoit de l'épouvanter, mais il fut enfin vaincu par le serviteur de Dieu, qui lui dit avec courage: *Fais-moi tout ce que Dieu te permettra, ne laisse rien que tu n'accomplisses.* Ce dont l'ennemi fut si confus, qu'il s'enfuit, et le bienheureux Père continua ses pieux exercices. Il portoit d'ordinaire sur soi un rude cilice, et inventoit chaque jour de nouveaux moyens pour mortifier son corps et tenir en bride notre ennemi domestique, qui est la chair.

Son humilité étoit excellente : car soit qu'il balayât le couvent, lavât ce qui est de la cuisine, servît les Frères, allât à la quête, ou fit d'autres semblables offices communs, et pratiqués en l'Ordre, c'étoit toujours avec un grand ressentiment de sa profession, et le cœur d'un vrai Frère mineur, qui ne doit rien mépriser si petit qu'il soit; la sagesse divine nous en ayant servi d'exemple. Il fuyoit merveilleusement les honneurs mondains et les acclamations populaires, sans toutefois mépriser ceux qui étoient constitués dans les dignités et dans les charges publiques, portant un souverain respect aux prêtres et aux supérieurs de l'Église. Lorsqu'il alloit visiter les malades, il avoit coutume de leur faire toucher quelques reliques du glorieux saint Bernardin de Sienne, afin qu'étant guéris, les miracles lui fussent plutôt attribués, qu'à ses propres mérites. Cette même vertu lui a fait refuser plusieurs évêchés.

Son oraison étoit quasi continuelle, et toujours fervente. Il passoit une grande partie de la nuit en veilles et en prières. Il ne reposoit d'ordinaire que trois ou quatre heures, et quelquefois il se contentoit de deux. Il avoit cette grâce particulière, qu'il s'éveilloit quand bon lui sembloit. Il récitoit l'office divin avec une si grande attention, et tant de ferveur, qu'il excitoit à la dévotion ceux qui l'apercevoient. Il disoit toujours matines à minuit, fût-il

au monastère ou aux champs; s'adonnant ensuite à la lecture de la sainte Ecriture, ou à la contemplation. Il disoit tous les jours l'office des trépassés, les sept psaumes pénitentiaux, et la couronne de la très-sainte Vierge, ayant obtenu le don du ciel de toujours méditer ou contempler.

Il occupoit tellement ses sens, et élevoit si bien son cœur en Dieu, qu'il étoit continuellement uni à son souverain bien, de sorte qu'il ne mettoit point son affection à aucune créature. Il avoit pareillement le don de componction et des larmes. Bref la dévotion, la bonté, la ferveur, la sincérité et la chasteté étoient tellement écrites sur son cœur, que se mettant en oraison les larmes lui tomboient incontinent des yeux en abondance; et les prières étoient si efficaces, qu'il ne demandoit rien à Dieu qu'il ne l'obtînt par ses oraisons. Il célébroit tous les jours la sainte messe, mais avec une dévotion nonpareille; et par cette communication céleste, il recevoit une si grande lumière en son entendement, et étoit si embrasé de l'amour divin, qu'il avoit de la peine à se contenir au-dehors.

Son zèle et son désir de la gloire de Dieu dans le salut des âmes étoient ardents; ç'a été un autre saint Paul en cette action, et je crois véritablement que peu l'auront égalé en cette œuvre si admirable. Il n'y avoit lieu ou endroit qu'il ne prît ou ne cherchât occasion d'enseigner et de prêcher. Il annonça la parole de Dieu pendant l'espace de quarante ans aux chrétiens, aux Maures, aux Juifs, aux Turcs, aux hérétiques et aux schismatiques, avec une très-grande charité: mais non sans endurer plusieurs peines et travaux, qui ne purent jamais le lasser, ou faire désister d'un seul point de son entreprise, ni pour la rigueur du froid, ni pour le chaud, la pluie, la neige, la faim ou la soif, ni pour quelque tribulation, affliction ou persécution que ce fût. Il n'étoit encore que diacre, lorsqu'il lui fut enjoint de travailler à la moisson du Seigneur: d'où en peu de temps il remporta un grand fruit, non sans admiration des auditeurs.

Il avoit la voix claire et argentine, la parole naïve, la langue diserte, et l'esprit vif et subtil. Il avoit les cheveux blonds, peu de

barbe : il étoit chauve, menu de corps, et tellement desséché, que ses os tenoient aux cartilages et à la peau, n'y paroissant qu'un esprit grandement agile et actif qui les animoit. Jamais on ne le voyoit triste : son visage étoit coloré, gai et gracieux, beau, et d'un aspect vénérable. Il avoit un si grave maintien et une si agréable composition, outre le bien dire dont il étoit doué, que la seule vue émouvoit les auditeurs à ce qu'il leur vouloit persuader. En prêchant il avoit je ne sais quoi de divin ; ses paroles étoient remplies d'une énergie admirable, si bien que pour une seule fois il convertit douze mille personnes, à la connoissance de la vérité de la foi.

Il disputoit d'ordinaire contre les Juifs avec tant de doctrine, d'intelligence et de ferveur, qu'il en gagnoit toujours quelques-uns. Etant à Rome, il fit si bien, qu'il attira à la lumière de la foi chrétienne le Rabin Garel, Juif, prince de la Synagogue avec quarante autres Juifs. Il en convertit encore plusieurs autres, prêchant en Allemagne, en Valachie, en Russie, et en d'autres pays.

C'étoit le fléau des hérétiques et des schismatiques : aussi en étoit-il craint plus que la peste. Il fut envoyé dans la Marche d'Ancône, parmi un grand nombre d'hérétiques, qu'il convainquit et reprit d'insignes faussetés, et il en convertit beaucoup. Il détruisit pareillement de méchantes sectes qui s'élevoient en ces quartiers-là, nommément celle des Frérots, lesquels il poursuivit si vivement que plusieurs furent pris et exécutés. Trente-six de leurs habitations, où ils se retiroient, furent brûlées, tant en la Marche d'Ancône qu'en la Campagne de Rome, à cause de leur vie abominable. D'autres se convertirent, abjurant leurs rêveries, et changeant leur façon de vivre. Mais ceux qui échappèrent demeurant opiniâtres, tâchèrent souvent de faire mourir le serviteur de Dieu, quoique en vain. Venise commençoit déjà à s'infecter de l'hérésie, qui s'insinuoit dans les âmes simples, et parmi la populace ; mais l'erreur fut bientôt exterminée par ce saint personnage, qui y fut envoyé par le Pape Eugène IV.

Il fut aussi envoyé en France pour déraciner quelque graine d'hérésie qui alloit prendre racine sur les frontières. Il y fit un



merveilleux fruit; mais il n'y fut pas moins persécuté qu'ailleurs, car les hérétiques lui firent par deux fois donner du poison pour le faire périr; ce qui fut sans aucun effet, Dieu le réservant à des choses encore plus grandes pour son saint Nom. Il ne se trouva jamais homme plus courageux en la réduction des hérétiques et des schismatiques. Que n'a-t-il pas fait ou enduré pour leur conversion aux royaumes et aux provinces d'Allemagne, de Bohême, de Hongrie, de Pologne, de Lithuanie, de Russie, d'Esclavonie, avec un manifeste danger de sa vie? Il étoit nécessaire pour éviter leur fureur, qu'il ne demeurât guère en un lieu, ou qu'on le gardât à main armée; en quoi la divine Majesté, par ses mérites, opéra des choses merveilleuses.

Il n'étoit pas moins fervent à la conversion des pécheurs et des pécheresses. Jamais il n'a prêché qu'il n'ait excité quelqu'un à la pénitence. L'affluence du peuple étoit si grande à ses sermons, que quelquefois on y étouffoit de la presse; si bien qu'il étoit contraint de prêcher hors des églises, sur les places publiques, ou dans des lieux champêtres. Prêchant une fois en la grande place de la ville d'Aquila, il persuada si bien le changement des mœurs, et l'amour divin aux auditeurs, que plusieurs commencèrent d'abord à produire des fruits dignes de pénitence. Il commanda aux dames et aux demoiselles de lui apporter leurs échecs, leurs cartes, leurs dés, leurs poudres, leurs fards, leurs pommades, leurs affiquets, et autres telles vanités des femmes : elles lui obéirent aussitôt, et le bienheureux, encore plus promptement, en fit faire un grand amas sur la place, où ayant fait allumer un grand feu, ils y furent jetés.

Il n'en fit pas moins en la ville de Nuremberg, de Leipzig, de Francfort, de Magdebourg, et en beaucoup d'autres villes d'Allemagne, où après ses prédications, chacun apportoit volontiers à ses pieds ce qui avoit été l'occasion de leurs vanités, puis aussitôt on les jetoit dans le feu : signe évident de leur repentance.

Or pour faire paroître combien cela étoit agréable aux yeux de sa divine Majesté, il arriva que le saint Père prêchant sur le même

sujet dans la ville de Ratisbonne, en Bavière, blâmant merveilleusement ces vanités, quelques jeunes gens et demoiselles s'en prirent à rire, et en médirent, disant que cela n'étoit pas si mauvais que le prédicateur le publioit. Le serviteur de Dieu le sut, et incontinent les en reprit aigrement, leur annonçant de la part de Dieu que s'ils ne s'en désistoient et ne s'amendoient, il leur arriveroit de grands châtiments. Ce fut une chose digne de remarque, que la nuit suivante tous ceux qui avoient ainsi malicieusement murmuré de la parole de Dieu moururent subitement, ce qui répandit un tel effroi par la ville que chacun quitta aussitôt toutes les superfluités et vanités, qui furent brûlées sur la place publique, ainsi que le serviteur de Dieu l'avoit ordonné.

Non-seulement les hommes, mais aussi d'autres créatures, et les diables même, lui voulant apporter quelques empêchements en ses prédications, ils étoient retenus ou châtiés par le saint. Prêchant une fois au peuple de Tivoli dans le jardin des religieux de son Ordre, les cigales commencèrent à chanter si fort, que l'on ne pouvoit entendre le sermon ; ce que voyant le bienheureux Père, il leur commanda de se taire, à quoi elles obéirent incontinent, gardant le silence jusqu'après la prédication que la licence leur fut donnée. La même chose arriva au serviteur de Dieu, lorsqu'il prêchoit dans l'église de Saint-Ange de Canciano; car ne pouvant être entendu du peuple à cause du bruit des hirondelles, il leur fit un pareil commandement, et elles se turent aussitôt.

A Morogena ville de Lombardie, pendant qu'il prêchoit la parole de Dieu il survint un nuage chargé d'une grosse pluie qui commençoit à tomber. Le peuple voulant se retirer, le bienheureux Père leur persuada de ne sortir pas de leur place, et qu'ils ne seroient pas mouillés ; ce qui arriva, car s'étant incontinent mis en oraison il fut exaucé, et il ne tomba aucune goutte d'eau sur eux, quoi qu'il plût beaucoup autour d'eux. Il lui en arriva autant prêchant à Giarandane, ville de Hongrie, Dieu faisant à sa prière un pareil miracle en la présence de l'évêque du lieu, et de tous les assistants. Le diable suscitoit quelquefois plusieurs stratagèmes et inventions, pour le troubler en ses prédications; mais il les décou-

vroit fort bien, et savoit encore mieux y remédier, les châtiant rigoureusement de leur attentat.

Bref le bienheureux Père a fait un fruit si admirable par ses prédications, que la renommée de sa sainteté a été divulguée par tout l'univers. Il ne faut pas demander en combien de villes il a annoncé la parole de Dieu, mais en combien de provinces, de nations et de royaumes; toute l'Italie, la Flandre, la Bourgogne, l'Allemagne, la Bavière, la Saxe, la Bohême, la Pologne, la Hongrie, la Sarmatie, la Dalmatie, l'Esclavonie, l'Autriche, la Moravie, la Lithuanie, et beaucoup d'autres pays en rendent un suffisant témoignage. Il ne faut pas non plus s'informer combien de juifs, d'hérétiques, de schismatiques et impies il a convertis; mais combien de mille et de centaines de mille âmes il a gagnées à Dieu. Pour les autres pays, où il n'a point été, il n'y étoit pas moins connu; comme en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Catalogne et en d'autres royaumes.

Il avoit une grâce si particulière pour réconcilier les pécheurs, que, par ses paroles, il attendrissoit facilement les cœurs les plus endurcis et les plus obstinés : ce qu'il fit paroître à l'endroit d'un certain homme, dont l'enfant ayant été tué à tort, son ennemi lui fit encore manger son foie. Le saint eut une telle vertu pour adoucir le pauvre père affligé, qu'il pardonna l'offense. Il accorda plusieurs différends, et fit la paix entre beaucoup de villes et de châteaux. Il réconcilia la ville d'Aquila avec le roi Don Alphonse d'Aragon. Les maisons des Orenesi et des Lanzieni, d'ennemis mortels qu'ils étoient, devinrent amis par les prières du bienheureux Père. A la fin de sa prédication il fit voir l'auteur de toutes ces discordes, qui étoit Satan sous la forme d'un grand chien enragé, qu'il chassa incontinent de la ville.

En la ville de Rieti, plus de quatre cents personnes furent tuées pour une inimitié et une sédition qui y étoit survenue; toutefois le serviteur de Dieu l'apaisa bientôt. La divine Majesté voulut alors faire paroître à ce peuple mutiné, qu'ils devoient entendre ce que le bienheureux Père leur proposeroit par un signalé miracle. Pendant que la paix se traitoit, on écrasa la tête à un particulier;

mais d'une telle façon, que le crâne lui tomba par terre enveloppé de ses cheveux. Ceci étant rapporté au saint, qui étoit arbitre de la paix, il s'en alla incontinent tout embrasé de charité, où étoit le blessé, et prenant le crâne avec ses mains, après en avoir ôté les cheveux, il le replaça en son propre lieu, liant étroitement la plaie; puis faisant oraison à Dieu, il lui dit : *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi :* ce qu'il fit aussitôt, se levant sain et sauf, encore qu'il fût tenu des médecins pour mort. Le peuple ayant vu un si grand miracle, obéit incontinent au saint, faisant la paix entre eux, laquelle dura tant qu'ils vécurent.

Bref, il n'y avoit personne qui ne connût par expérience les effets de sa très-grande charité, procurant à chacun les biens spirituels et la consolation corporelle. Il assista grandement les pauvres honteux et soulagea le menu peuple par le moyen du mont de piété, établi en Italie pour empêcher les excessives usures que les juifs tiroient des chrétiens : il y contribua et travailla beaucoup. A sa poursuite, et par ses ferventes exhortations on fit bâtir plusieurs hôpitaux, où le peuple se rendoit si prompt et si affectionné, que dans Vérone ayant projeté de faire édifier celui de Notre-Dame de l'Echelle, il fit faire la quête en un conseil de ville, où l'on trouva douze mille ducats, sans plusieurs autres aumônes de personnes particulières pour le même effet.

Il ne faut donc pas s'étonner si les villes, les provinces, les nations et les royaumes, si tant de seigneurs, de princes, de rois et d'empereurs; si les évêques, les cardinaux et les Souverains-Pontifes, même toute la chrétienté, employoit ce saint aux affaires les plus difficiles et les plus importantes : puisque l'on voyoit en lui tant de marques assurées de la grâce divine et de l'esprit de Dieu. Car il étoit sans fard en ses discours, humble, bénin, gracieux; il ne pouvoit non plus flatter que dissimuler : il étoit prudent, sage, avisé, d'un grand jugement, d'un bel esprit, docte, clairvoyant, patient, charitable, fervent, pieux et surtout un vrai Frère Mineur.

Que ne fit-il pas pour son Ordre? Si le glorieux saint Bernardin y apporta beaucoup, le bienheureux Père Jean de Capistran n'y

contribua pas moins. Ces deux grands personnages furent deux colonnes et deux flambeaux en l'Église de Dieu ; qui l'appuyèrent de leurs vertus et de leur sainteté de vie, et l'éclairèrent de leur doctrine, de leurs prédications et de leurs miracles. Ils furent les capitaines de la nouvelle réforme de l'Ordre séraphique, qu'ils appelèrent de l'Observance, parce que les religieux de cette famille se proposoient d'observer leur sainte règle, et la profession de vie des Frères Mineurs, sans aucun relâchement ou priviléges, mais avec le même esprit que leur Père séraphique, ce que le Souverain-Pontife confirma, sans aucune addition ou diminution.

Pour exécuter ces choses il se rencontroit plusieurs difficultés ; mais ils furent tellement secondés du ciel en leur sainte entreprise, que le Pape Eugène IV ayant ordonné que ceux qui vivoient en l'Observance auroient des supérieurs à part, et qu'ils seroient tirés de la même Observance, saint Bernardin fut élu le premier vicaire général de toute la famille des Observantins, de delà les Monts, par le Révérendisme Père Général, Guillaume de Casal, l'an 1436, et confirmé par le même Pape Eugène IV : dans lequel office il demeura six ans.

Saint Jean de Capistran lui succéda immédiatement et gouverna l'Observance autant d'années : non successivement, car il fut élu par deux fois ; il y eût demeuré encore davantage, n'eût été que le Pape l'employa en d'autres affaires. Cette famille de l'Observance fut souvent traversée ; mais autant de fois courageusement défendue par ces deux saints personnages, qui en étoient les chefs. Elle alloit croissant d'autant plus en vertu et en nombre de saints religieux, qu'elle étoit plus rudement attaquée.

Qui pourroit raconter les âmes que le bienheureux Capistran attiroit à son Ordre par ses ferventes prédications ? Prêchant une fois de la mort et du jugement dernier au royaume de Bohême, la conversion des jeunes gens qui méprisoient le monde, fut si grande, que cent-vingt étudiants se jetèrent dans diverses religions ; lui-même en eut sa bonne part, car il en reçut jusqu'à soixante, et en convertit cent trente autres, dont cent prirent l'habit de Saint-François. Tout le monde étoit en effet tellement touché

dans son intérieur par ses prédications, que l'on cessoit d'offenser la divine Majesté, ou l'on prenoit l'habit de religion.

Les couvents de l'Ordre s'accrurent en une si grande quantité dans l'Italie, en toute l'Allemagne et aux autres royaumes septentrionaux, que plusieurs provinces en furent depuis érigées, et entre autres celles de Bohême, de Pologne, d'Autriche, outre celle de Saint-Bernardin, en Italie, dont il a été le vrai fondateur, auteur et promoteur : si bien qu'en reconnoissance de ce bienfait, les Pères de la province d'Autriche l'ont pris pour patron.

S'il a été grandement porté à l'avancement de son Ordre, il a été d'autant plus fervent à l'exaltation de l'Église catholique, à l'extirpation des hérésies, à la paix et à la concorde entre les princes chrétiens. Pour cela il a été souvent employé des Papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III, qui lui recommandoient tout le peuple chrétien, avec plusieurs amples priviléges, grâces et faveurs; l'établissant inquisiteur-général de la foi par toute la chrétienté; il fut même député commissaire, et comme légat du Saint-Siége. Car ils l'avoient en telle estime, qu'ils croyoient n'en pouvoir trouver un plus sage ou plus saint, et qui servit mieux aux affaires qu'ils lui confioient.

Le Pape Eugène IV, légitime successeur de Martin V, ayant appris les nouvelles du schisme intervenu au concile de Bâle, écrivit à ses légats de terminer le concile, parce qu'il le vouloit transférer (comme il fit) à Ferrare, et de là à Florence : mais nonobstant la détermination du souverain Pontife, plusieurs prélats, continuant de rester à Bâle, persistèrent en leur schisme, jusque-là que de déposer Eugène, et de créer Félix V, prince de Savoie, pour antipape : ce qui causa une grande division dans l'Église de Dieu, plusieurs obéissant à l'un et d'autres au second.

Le Pape Eugène, pour obvier à ces désordres, députa le bienheureux Père Capistran vers Philippe, duc de Bourgogne, grand et puissant prince, afin d'empêcher qu'il n'adhérât à l'antipape et ne s'embrouillât dans ce pernicieux schisme. Le saint travailla si heureusement, tant par ses exhortations particulières et par ses prédications publiques, que ce prince françois demeura très-affec-

tionné au Saint-Siége, et obéissant à l'Eglise romaine. Outre cela, il persuada de même d'autres grands seigneurs françois et bourguignons, et arrêta plusieurs choses très-importantes pour l'état ecclésiastique, qui lui étoient particulièrement recommandées par le Pape Eugène IV.

A son retour, Sa Sainteté le voulut faire évêque d'Aquila, capitale de l'Abruzze, puis de Rieti; ce qu'il refusa très-humblement en disant que son désir n'étoit pas d'être resserré dans si peu de pays, puisque Notre-Seigneur lui avoit donné tout l'univers pour y semer son Evangile et sa parole.

Le roi Don Alphonse d'Aragon n'avoit autre recours qu'à lui : et le bienheureux Père fut souvent pressé par ses supérieurs et par le Pape même d'aller à Naples, dans la Pouille et en Calabre, pour de très-importantes affaires, qui furent saintement terminées.

La renommée de ce grand serviteur de Dieu étant venue jusqu'à la connoissance de l'empereur Frédéric III, Ænéas Sylvius, légat et évêque de Sienne (qui fut depuis Pape) et Albert, duc d'Autriche, frère de l'empereur, firent tant auprès du Pape Nicolas V, qu'ils obtinrent de Sa Sainteté, au nom de l'empereur, la mission du bienheureux Père de Capistran en ces quartiers-là. Après avoir reçu la bénédiction du Pape, il prit son chemin vers Venise, avec son compagnon le bienheureux Père Jacques de la Marche. Ils arrivèrent au Pô en Lombardie, fleuve le plus grand de toute l'Italie, sans le pouvoir passer : le batelier leur demanda de l'argent, mais ils n'en avoient point. Le saint pria le batelier de leur faire cette charité; mais en ayant été refusé, il se tourna vers son compagnon, en lui disant d'un visage riant et gai : *Avez-vous bonne foi?* Il lui répondit que oui; *suivez-moi donc,* dit-il. Alors prenant son manteau il l'étendit sur l'eau ; puis armé du signe de la sainte croix, il mit hardiment le pied dessus, faisant placer son compagnon auprès de lui; et ainsi ils passèrent la rivière sans danger.

Le batelier voyant un si grand miracle, fut bien étonné. Il courut après eux, les appela et les invita de venir en son bateau, et qu'il leur feroit la charité volontiers : mais ils étoient mieux assurés

que lui et ne vouloient pas quitter la compagnie de Dieu tout-puissant, créateur de l'univers, qui fait ce qu'il lui plaît au ciel et sur la terre, en la mer, aux eaux et en tous les abîmes. Le saint avec son compagnon étant arrivé à l'autre bord de la rivière, rendit grâce à sa divine Majesté d'une si admirable faveur. Mais ce qui augmenta le miracle, fut que le manteau sur lequel ils avoient traversé une rivière si grande, n'étoit en rien mouillé, et aussi sec que s'il n'avoit pas été sur l'eau, ce dont fut témoin oculaire l'enfant du batelier, qui raconta ce qu'il avoit vu à son père, et à tous les habitants.

Le bienheureux Père étant passé, alla droit à Venise, où il aborda vers le carême. Il fut si instamment prié de demeurer, qu'il y prêcha durant ce saint temps. Après Pâques il prit congé des seigneurs de la ville, et passa par le Frioule, prêchant dans ce pays avec une grande dévotion et satisfaction de ces peuples, qui se montroient très-affectionnés à l'entendre, tant pour sa doctrine que pour les miracles que Dieu opéroit par son serviteur. De là il traversa la Carinthie, la Carniole et le Tyrol; puis s'en vint en Autriche, en Hongrie, en Bohême, en Allemagne, en Pologne et en d'autres lieux.

Il étoit reçu partout où il passoit, comme un apôtre et un ange de Dieu. Les villages, les bourgs, les châteaux, les villes, les provinces et les royaumes sembloient fondre en allégresse à l'arrivée de ce serviteur de Dieu : jamais créature ne fut reçue avec plus d'honneur et de respect que lui. Incontinent que l'on entendoit le bruit de sa venue, les cloches sonnoient d'un côté et les tambours de l'autre; les chemins et les rues étoient jonchés de fleurs, les murs tapissés, et toutes les garnisons en armes rangées le long des rues, où passoient les processions avec les croix et les bannières, les flambeaux et les torches allumées, mises en ordre autour des saintes reliques qui y étoient portées. Bref tout ce qui étoit dans les villes sortoit au-devant de lui, pour le recevoir; et il donnoit à tous sa bénédiction, comme légat du Pape et nonce apostolique.

Quand on savoit où il devoit prêcher, on y abordoit de toutes

parts pour l'entendre. Après son sermon, ceux qui ne l'avoient pu comprendre, parce qu'il prêchoit en latin, étoient instruits par un interprète : ce qui toutefois ne diminuoit en rien le fruit de sa doctrine, qu'il confirmoit par plusieurs miracles. D'ordinaire, après ses prédications, les malades se présentoient pour être guéris; comme l'affluence du peuple les empêchoit d'approcher du saint, ils se rangeoient le long des rues par où le serviteur de Dieu devoit passer, chacun d'eux s'efforçant qu'il les touchât, ou leur donnât sa bénédiction ; jusque-là qu'ils croyoient être guéris par l'attouchement de son habit, et même par la seule vue ou l'ombre de son corps. Si les malades étoient en leurs maisons, il y alloit lui-même les visiter, et leur imposant les mains, avec des prières et des oraisons qu'il faisoit à Dieu pour leur santé, ils étoient guéris ; il leur faisoit toucher quelques saintes reliques du glorieux saint Bernardin, à la vertu duquel il attribuoit leur guérison : tant l'humilité de ce serviteur de Dieu étoit grande.

Ses prédications étoient très-ferventes, en sorte que bien souvent l'assistance étoit touchée d'une telle componction de cœur, que plusieurs s'écrioient à haute voix: *Miséricorde, miséricorde : Jésus, miséricorde!* Ce qui se trouve en peu d'autres. Bien qu'il prêchât souvent, et demeurât beaucoup en un même lieu, c'étoit toujours la même affluence. Il fut reçu fort solennellement dans une ville d'Autriche, où tous les doctes et les plus insignes personnages lui déférèrent un honneur nonpareil. Il y prêcha cinquante jours continuels, pendant lesquels jamais on n'avoit entendu si bien dire, ni vu tant de peuples. De là il s'en alla dans une ville de la Moravie, où prêchant un dimanche, il eut cent mille auditeurs.

Il se rendit pareillement aux villes de Nuremberg, de Magdebourg, de Rainspurg, de Prague, de Cracovie, de Znajin, de Brune, d'Egra et en une infinité d'autres villes, de tant de provinces et de royaumes où il voyagea, où il fut toujours bien reçu, et produisit un grand fruit par ses prédications, par sa sainteté de vie, et par ses miracles insignes. Il fut reçu magnifiquement de Louis, duc de Bavière, de Jean, marquis de Brandebourg, de Frédéric, duc de Saxe, tous trois princes, électeurs de l'empire, et de toutes leurs

villes et de leurs peuples. L'empereur Frédéric le reçut avec tout l'accueil imaginable, et il assista à plusieurs de ses sermons, puis il lui fit beaucoup de présents, entre autres de riches et précieux ornements sacerdotaux.

Bien que le Pape Nicolas V envoyât le bienheureux Père de Capistran dans les parties septentrionnales, et lui eût commis beaucoup d'affaires à traiter, néanmoins la fin de cette légation tendoit particulièrement à réduire les séditions des Bohémiens, si pernicieuses aux royaumes et aux provinces voisines, et suscitées par la malice des hérétiques, qu'il tâchoit de remettre au giron de la foi catholique, et dans le bercail de l'Eglise romaine, mère de tous les fidèles. C'est pourquoi aussitôt qu'il entra en ces quartiers-là, il attaqua les Juifs, les trinitaires, les taboristes, et autres hérétiques, et disputa vivement contre eux, mais notamment contre les hussites; il en convertit plusieurs, par la grâce de Dieu, non seulement parmi les barons et les gentils hommes, mais aussi parmi les prêtres, au nombre de plus de quatre mille, qui tous abjurèrent les erreurs des hussites entre ses mains, outre beaucoup d'autres convertis de leurs vassaux, qui demeuroient dans leurs terres.

Cela éclata tellement, que chacun désira d'être éclairé de ce soleil brillant de la vérité catholique, afin de dissiper tant d'épaises ténèbres d'hérésie et d'ignorance. Les universités de Leipzig et de Vienne ne cessoient de lui écrire, et surtout Casimir, roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, qui lui envoya des lettres datées de l'an 1451, pleines d'affection et d'amitié, de bienveillance et de courtoisie, de prières et de supplications, pour le prier de prendre la peine de venir en ses royaumes, afin d'y déraciner les hérésies et les vices qui y causoient de grands désordres.

Le serviteur de Dieu eut une grande dispute contre un certain Jean Rokysane,apostat hérétique, fauteur des hussites, et faux archevêque de Prague, qui pervertissoit tout le peuple de sa méchante doctrine, et faisoit soulever tout le royaume de Bohême par ses séditions; de sorte que les catholiques étoient grandement troublés, et les religieux tourmentés, notamment les Frères Mi-

neurs, qu'il contraignit de quitter la ville de Prague, comme les plus contraires à ses desseins. Le saint prit incontinent leur défense, et celle de la sainte Eglise; montrant le peu de raison que les hussites avoient de soutenir leur hérésie; et la mauvaise fin que Rokysane feroit un jour, s'il ne se retiroit de sa méchante vie et de sa pernicieuse doctrine.

Le Pape Nicolas V, apprenant le fruit que le serviteur de Dieu opéroit par la conversion, des pécheurs, et des hérétiques aux royaumes de Bohême, de Moravie, et en d'autres provinces adjacentes, lui envoya un bref apostolique, contenant un ample pouvoir pour absoudre d'hérésie, d'excommunication, de suspension, d'interdit, de sentences, de censures, et d'autres peines ecclésiastiques: avec puissance de donner aux catholiques qui assisteroient à ses prédications, à ses messes, et à la célébration des divins offices, à chaque fois, trois ans, et autant de quarantaines d'indulgence. Cette bulle est datée de Rome, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1451, le 5 des calendes de novembre, l'an cinquième de son pontificat.

Pendant que le bienheureux Père travailloit à gagner des âmes au ciel, le Grand Turc s'efforçoit de tout son pouvoir d'empiéter sur la chrétienté. L'an 1453, le 26 de mai, il emporta d'assaut Constantinople, faisant trancher la tête à Constantin Paléologue, empereur grec, schismatique; usant de mille cruautés à l'endroit du peuple chrétien, et foulant aux pieds les choses saintes et sacrées. Le souverain Pontife Nicolas V, craignant que ce cruel tyran n'avançât du côté de la Hongrie, de la Dalmatie, et d'autres provinces adjacentes, fit publier une croisade générale, avec indulgence plénière à quiconque prendroit les armes contre cet ennemi commun du nom chrétien. Sachant le mérite, la capacité et la sainteté de vie du bienheureux Père de Capistran, il le députa pour négocier cette affaire, et prêcher aux peuples d'Allemagne, de Bohême, de Hongrie, de Pologne, la croisade, et leur remontrer le péril où la chrétienté se trouvoit, si l'on n'y remédioit de bonne heure. Ce que le serviteur de Dieu exécuta diligemment. Lorsque le mandement du Pape lui vint, il étoit en Pologne.

Le roi Cazimir l'avoit en effet invité très-instamment de se transporter en Pologne : le cardinal Sbigne, évêque de Cracovie, capitale du royaume, lui en écrivit encore, lui disant qu'il feroit plus de fruit en ce royaume, que parmi les Bohémiens, à quoi enfin le saint acquiesça. L'on ne sauroit croire avec quelle pompe et quelle magnificence il fut reçu à Cracovie. Ce bienheureux Père prêchoit tous les jours pendant l'espace de neuf mois qu'il y séjourna ; il y fit un merveilleux fruit, convertissant les pécheurs et ramenant les hérétiques à la voie du salut, en confirmant ce qu'il enseignoit par quantité de miracles.

Il fut si estimé du peuple et du clergé, qu'une querelle étant survenue sur les épousailles du roi, entre l'évêque de Gnesse, qui disoit que cette cérémonie lui appartenoit, et l'évêque de Cracovie, où le mariage se célébroit, ils s'accordèrent de déférer cet office au saint. Mais il s'en excusa, en disant que lui ignorant la langue du pays, cela ne seroit ni bienséant, ni approuvé de personne. Si bien que le cardinal Sbigne célébra le mariage, et l'archevêque sacra la nouvelle reine. En cette cérémonie le bienheureux Père fit une très-belle prédication, prenant pour son sujet ce verset de David : *C'est ici le jour qu'a fait le Seigneur.* Après quoi le roi lui promit secours et assistance pour la croisade.

Ce serviteur de Dieu, afin d'exécuter ce à quoi il avoit été député du Pape, prit congé du roi de Pologne et de toute la cour, pour aller en Allemagne. Il vint jusqu'à Francfort, où il commença à émouvoir tellement les cœurs de ses auditeurs à la pénitence, que l'on en étoit étonné. Tous les princes d'Allemagne étoient alors assemblés en cette ville, pour aviser au bien commun tant du pays, que de toute la chrétienté. Le bienheureux Père les alla saluer, et les sut si bien disposer au sujet présent, qu'ils résolurent de se réunir pour repousser les Turcs, et pour assurer ce qui étoit des affaires de la chrétienté. Le saint fit de même en beaucoup d'autres villes, où il savoit que l'on tenoit quelque assemblée.

Après cela il retourna à Vienne en Autriche, où il fut averti de la diète générale et impériale, assignée à Neufville, peu distante de

Vienne. Ænéas Sylvius, évêque de Sienne, légat apostolique, le supplia de s'y transporter; et comme l'empereur, plusieurs rois, et beaucoup de princes s'y devoient trouver, qu'il eût à recommander leur affaire à Dieu, afin que par le moyen de ses exhortations et de ses prédications tout réussît à la gloire de sa divine Majesté, au contentement des fidèles et au bien de la chrétienté. Ce serviteur de Dieu n'y manqua pas, et fut si puissamment secondé du ciel, qu'il obtint tout ce qu'il pouvoit désirer.

Sur ces entrefaites, la mort du Pape Nicolas V arriva, l'an 1455; le saint résolut de retourner en Italie, pour saluer le nouveau Pape, qui étoit Calixte III, et lui rendre raison de tout ce qui s'étoit passé en ces royaumes septentrionaux, afin d'y pourvoir selon que sa prudence trouveroit le plus à propos. Le souverain Pontife ne fut pas moins porté pour ce dessein que son prédécesseur; au contraire, il envoya des légats prédicateurs signalés, et d'autres grands personnages en France, en Allemagne, en Pologne, en Bohême, et autre lieux, pour exciter les fidèles à la croisade, et les princes chrétiens à une expédition générale.

Saint Jean de Capistran fut un de ceux que Sa Sainteté députa avec un très-ample pouvoir. Aussitôt qu'il fut de retour, il commença à exercer sa commission avec tant de véhémence et de ferveur, qu'il ravissoit tout le monde en admiration : chacun s'étonnant comment dans un corps si maigre et si cassé, il logeât un esprit si grand, si fervent et si infatigable. De fait, qui pourroit ici rapporter les travaux, les peines, les fatigues et les misères de ce serviteur de Dieu, soit en allant ou retournant d'Italie, et par tant de royaumes où il voyageoit?

Cependant le Turc approchoit toujours; car ayant su que les chrétiens armoient contre lui, il voulut les prévenir, traînant après lui une très-puissante armée, composée de deux cent mille combattants, croyant vaincre l'empire d'Occident aussi facilement que celui d'Orient. Les nouvelles en furent portées de toutes parts, chacun craignoit le voisinage d'un si puissant ennemi, et redoutoit ses approches, excepté le saint, qui avoit une telle espérance en Dieu de l'heureux succès qu'il se promettoit, que ni la fierté ni

la puissance du Turc ne le purent jamais ébranler; il donnoit courage aux princes, aux seigneurs et aux soldats, de combattre avec une ferme foi et confiance en Dieu, et qu'ils verroient des merveilles. Il ne se désista pourtant pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour assembler des forces afin de résister à l'ennemi, et d'amasser quantité de deniers pour la solde des croisés.

On sut en peu de temps que le Turc tiroit à Belgrade; alors on se hâta afin de l'y prévenir, de fortifier la place, de se pourvoir d'hommes et de munitions de guerre. Jean Corvin, dit Huniade, Vaivode, capitaine général du royaume de Hongrie, et chef de l'armée, s'y achemina avec les siens, suppliant très-instamment le saint de ne pas l'abandonner en cette urgente nécessité, demandant qu'il fît assembler le reste des croisés en diligence, pour se rendre à Belgrade avant le Turc, s'il étoit possible.

Le Turc donc arrivé à Belgrade (ville des plus fortes de Hongrie, assise sur l'embouchure du Save dans le Danube), le troisième jour de juin, l'an 1456, l'assiégea furieusement par eau et par terre. Jean Corvin, général de l'armée chrétienne, résolut d'en écrire au saint, afin de faire avancer les troupes; ce qui fut promptement exécuté.

Quand il reçut la bénédiction du Pape Calixte III, Sa Sainteté lui avoit donné une croix pour marque de la croisade; il la portoit toujours avec lui; en prêchant, il la mettoit en un lieu éminent, proche de sa chaire, ou au bout de son bâton, afin de servir de guidon pour animer les soldats au combat. Le saint menoit avec lui une puissante armée de fidèles de toutes les nations, François, Allemands, Bohémiens, Italiens, Polonois, Hongrois et autres, qui faisoient plus de quarante mille hommes, tous braves soldats, résolus de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la foi de Jésus-Christ et pour la défense du nom chrétien.

Ils campèrent vis-à-vis de l'armée turque, de l'autre côté de la ville. D'abord ils défirent l'armée navale des ennemis, et donnèrent bien avant dans le reste. Les Turcs, indignés de cette défaite, résolurent d'attaquer furieusement la ville, et de l'emporter à quelque prix que ce fût. De fait, ils l'assaillirent si impétueusement, qu'ils

y entrèrent, criant déjà : Ville gagnée ; et en effet, les chrétiens, surpris d'effroi, ne pensoient plus qu'à reculer ou à composer. Le saint, entendant ces clameurs, alla lui-même au-devant des fidèles, la croix à la main, les exhorta, les pria et les encouragea de tenir ferme, de se défendre généreusement, et qu'assurément ils auroient le dessus.

Chose admirable ! aux remontrances du saint, les soldats s'animèrent tellement contre les ennemis, qu'en un instant les Turcs tournèrent le dos, la plupart de ceux qui étoient entrés furent taillés en pièces, les autres jetés par dessus les murailles, et le reste précipité dans les fossés et dans les tranchées; bref, il n'en demeura pas un seul en vie. Après la retraite, le saint les consola et les exhorta de se confier en Dieu à l'avenir, et que sans doute ils auroient la victoire sur tous ces infidèles.

Quoique le bienheureux eût assez de mouvements intérieurs qui lui promettoient la victoire, toutefois la divine Majesté voulut l'en assurer encore plus certainement en cette manière. Comme il célébroit la sainte messe au milieu de l'armée, et prioit à chaudes larmes pour cette ville, une flèche tomba du ciel sur le milieu de l'autel, à la vue du saint, marquée de ces lettres d'or : O JEAN, SOIS CONSTANT !

Sur ces promesses divines, le temps vint où l'on devoit faire une sortie générale : alors le serviteur de Dieu fit une très-fervente exhortation aux capitaines et aux soldats d'espérer assurément le secours du ciel, et que la victoire leur demeureroit. On sortit de la ville pour attaquer l'ennemi, le saint étant à la tête des escadrons, l'étendard en main, sur lequel étoit une grande croix, implorant la faveur divine, et animant chacun au combat. Il crioit souvent à haute voix : *Jésus! Jésus! victoire! Jésus!* Et quoiqu'il allât ainsi continuellement à la tête de l'armée, enseignant où il falloit donner le choc, il n'eut, par la grâce de Dieu, aucune blessure, bien que les traits de flèches et de dards fussent si drus et si épais que l'air s'en obscurcissoit.

Les nôtres donc eurent tant de courage et firent si bien, Dieu combattant par les prières de son serviteur, qu'ils remportèrent



une entière victoire, et l'armée turque fut mise en déroute; plus de soixante mille musulmans demeurèrent sur la place, et le Grand Turc prit la fuite des premiers, ayant été grièvement blessé d'un coup d'arquebuse dans le côté. Il y laissa presque tout son butin et son artillerie. On gagna jusqu'à soixante et douze doubles canons et pièces de batterie. Cette victoire arriva l'an 1556, le quarante-sixième jour du siége, le vingt-deuxième de juillet, fête de sainte Magdeleine.

Le prince Jean Corvin ne survécut guère à sa victoire; car, étant surpris d'une grosse fièvre, pour les travaux qu'il avoit endurés en cette guerre, il mourut peu de jours après, laissant deux enfants après lui, Ladislas et Mathias, jeunes princes fort vertueux et courageux. Il visitoit souvent le saint avec ses deux enfants : et comme le serviteur de Dieu avoit accoutumé, étant assis, de mettre toujours Ladislas à sa gauche et Mathias à sa droite, le père, étonné, en demanda un jour la raison au saint, qui lui dit : *Monseigneur, croyez que je ne le fais pas sans sujet; car Ladislas, votre aîné, ne vivra pas longtemps, et Mathias, le cadet, sera roi de Hongrie, un second Alexandre et un vrai défenseur du nom chrétien.*

Or, non-seulement en ceci, mais encore plusieurs autres fois, ce serviteur de Dieu recevoit une si grande lumière en son esprit, qu'il montroit avoir vraiment l'esprit de prophétie, expliquant les choses futures, et déclarant ce qui devoit advenir avec autant de certitude que s'il les eût vues devant ses yeux. Au commencement de sa conversion, il persuada à son épouse de quitter le monde et de servir Dieu, avec protestation que si, lui étant religieux, elle faisoit autrement, elle en seroit châtiée. Elle promit bien tout cela de bouche, mais elle n'en tint compte ensuite, se remariant avec un autre : mais en punition, elle se trouva incontinent infectée d'une très-horrible lèpre.

Il prédit longtemps avant l'événement la mort du Pape Martin V, et l'élection future du Pape Eugène IV, comme aussi le trépas du même Souverain-Pontife. Il prophétisa à Alphonse, roi de Naples, vers lequel Sa Sainteté l'avoit envoyé, que s'il alloit contre ceux de Gênes et leur faisoit la guerre, il perdroit son armée et y seroit



pris, ce qui advint. Etant à la cour de l'empereur, il prédit le trépas du Pape Nicolas V à l'évêque de Pavie, pour lors légat apostolique en Allemagne.

Deux choses lui servirent beaucoup à parvenir à une si sublime perfection, et à un si haut degré de mérites et de vertus. La première, d'avoir eu pour maître saint Bernardin, personnage illustre et signalé, non-seulement en l'Ordre des Frères Mineurs, mais par toute la chrétienté. De lui, comme d'un soleil, notre bienheureux Père de Capistran tira les couleurs de toutes les vertus. Il l'imita en sa vie, en ses actions, en ses prédications, en ses ferveurs et en ses miracles : et comme bon disciple, il le défendit à Rome, où il avoit été cité devant le Pape Martin V, par certains émulateurs qui le calomnioient injustement; ils l'accusoient faussement d'être hérétique, à cause qu'en prêchant il parloit fort du nom de Jésus : si bien que pour le mieux imprimer aux cœurs du peuple, il l'avoit fait peindre sur une petite tablette d'un pied de large, qu'il montroit afin de le respecter, de l'adorer, et de s'en ressouvenir plus aisément.

Le serviteur de Dieu se transporta à Rome avec son maître, où il répondit avec une éloquence et une doctrine si admirables, que tous ses envieux furent convaincus : le Pape loua, approuva et confirma ce que saint Bernardin avoit fait, prêché et enseigné ; en conséquence de quoi on fit une très-solennelle procession générale dans Rome, où le saint nom de Jésus, écrit en lettres d'or, fut porté publiquement, et ainsi le tout fut apaisé. Ce saint nom de Jésus est gardé très-soigneusement, jusqu'à présent, dans une des chapelles de l'église du couvent des Pères Récollets de Saint-Paul, hors de la ville de Bologne, en Italie.

La seconde chose qui aida le bienheureux Père de Capistran à la perfection et à la possession de tant de faveurs, fut une particulière dévotion qu'il portoit à la très-sainte Vierge Mère de Dieu : ce qu'il avoit appris de son glorieux maître. Cette femme mystique de l'Apocalypse (figure de la Vierge sainte) a été vue couronnée d'étoiles ; et saint Bernardin, prêchant une fois dans la ville d'Aquila, sur ce sujet, il fut vu en plein midi une très-belle étoile sur

sa tête. Le même prodige est arrivé au bienheureux Jean de Capistran, lorsque prêchant dans la même ville, sur les louanges de la très-sainte Vierge, une autre étoile fut vue sur son chef par tous les assistants; et comme il se rendoit de là à Rome pour la canonisation de saint Bernardin, cette étoile ne le quitta point, lui servant de phare.

La glorieuse Vierge lui apparut une nuit en songe, et lui donna à boire de sa propre main dans une coupe d'argent : sur laquelle vision s'éveillant, il trouva son entendement éclairé d'une grande capacité; depuis il comprenoit si bien la sainte Ecriture, qu'il n'y avoit personne qui ne dît que sa doctrine surpassoit toute intelligence humaine. Aussi il fit paroître sa rare et excellente doctrine, non-seulement par ses prédications et par ses conférences, mais aussi par tant de volumes qu'il a composés.

Enfin ce bienheureux Père se trouvant exténué de tant de peines et de travaux soufferts pour le bien de la chrétienté, en l'expédition et au siége de Belgrade, il s'alita peu de jours après la mémorable victoire; il fut malade environ deux mois et demi, dans le couvent de la ville de Vilak, pendant lesquels il fut visité de Ladislas, roi de Hongrie, de la reine et des plus grands princes et seigneurs du royaume, attristés de la perte qu'ils alloient faire d'un si saint personnage.

Le serviteur de Dieu voyant approcher l'heure de son trépas, s'y disposa mieux que jamais, demandant et recevant tous les sacrements propres pour ce passage; puis ayant donné sa bénédiction aux Frères qui étoient présents, il tourna les yeux au ciel, sa chère et désirée patrie, où son âme s'envola au temps qu'il lui avoit été révélé; c'est-à-dire à l'heure de vêpres, d'un samedi 23 octobre 1456.

Il décéda septuagénaire, après avoir fidèlement servi en religion plus de quarante ans. Dieu l'a favorisé d'une infinité de miracles durant sa vie et après sa mort : plus de vingt morts ont été par lui ressuscités. Ce qu'on voit bien amplement rapporté dans l'ancien manuscrit latin de la bibliothèque royale, qui porte en titre : *Les miracles du B. P. Frère Jean de Capistran.*

Il fut enterré solennellement dans la ville de Vilak, du diocèse de Cinq-Eglises, dans le cloître du couvent de la Vierge des Frères Mineurs, où la divine Majesté opéra beaucoup de miracles par son intercession. Depuis, la ville de Vilak étant tombée en la puissance des Turcs, les religieux transportèrent son saint corps, avec plusieurs autres reliques en une autre ville; mais ce siècle dernier, nos hérétiques modernes exerçant leur furie contre lui, jetèrent son saint corps dans le Danube, qui le porta jusqu'au lieu appelé Illoc, peu éloigné de Vienne en Autriche, où il fut trouvé par les catholiques; ceux-ci l'enlevèrent religieusement, et l'ont conservé jusqu'à présent. Le Pape Nicolas V disoit d'ordinaire, que s'il venoit à mourir sous son pontificat, il le canoniseroit incontinent, à cause de la sainteté qu'il avoit reconnue en lui, outre ses miracles.

Il y eut grande instance auprès du Saint-Siége pour sa canonisation, mais à cause des continuels travaux où se trouvoit alors la sainte Église, et de plusieurs troubles survenus en la chréticnté, la poursuite en fut délaissée; toutefois Sa Sainteté permit aux religieux, que dans l'évêché de Sulmone (lieu natal du saint) ils en pussent célébrer l'office divin et dire la messe comme d'un bienheureux confesseur.

Ce que le Pape Léon X confirma depuis le 4 d'octobre 1515, non-seulement pour en faire l'office, mais aussi pour en solenniser la fête publiquement par tout le diocèse et territoire de Capistran, tant par les réguliers que les clercs et les séculiers, le 23 d'octobre, jour de son decès. Le Pape Grégoire XV a approuvé le même décret l'an 1622, le 16 de juillet, du consentement et par l'avis de la Congrégation des Rites, ajoutant que l'office s'en feroit double.

Il fut enfin canonisé par Benoît, en 1724.

LA VIE DE SAINT THÉODORET,

PRÊTRE ET MARTYR.

Julien s'étant par sa mauvaise conduite brouillé avec son cousin l'empereur Constantius, se réfugia dans l'église de Nicomédie, où il reçut l'ordre de lecteur : il en exerça même quelque temps la fonction. Mais enfin Constantius étant mort sans enfants, Julien qui lui avoit succédé à l'empire, fit une profession ouverte du paganisme, releva les autels des idoles, et abattit ceux du vrai Dieu. Il est vrai que prenant une voie toute opposée à celle qu'avoient tenu les autres tyrans, il n'employa que rarement la force, les menaces et les tourments, pour contraindre les chrétiens à suivre son exemple. Il crut que les récompenses, les dignités et les caresses, seroient des moyens plus sûrs, plus honnêtes et moins odieux.

Son oncle, le comte Julien, qui pour récompense de son apostasie avoit eu le gouvernement de l'Orient, y rétablit aussitôt le culte des idoles. Ayant eu avis qu'il y avoit beaucoup d'or et d'argent dans le trésor de l'église d'Antioche, il y vint, s'empara de l'église et du trésor, après en avoir mis en fuite le clergé. Chacun se sauva où il put. Le seul Théodoret, l'un des prêtres de cette église, resolu de s'ensevelir sous ses ruines, ne voulut jamais l'abandonner; mais ramassant les Frères qui étoient à Antioche, il célébroit avec eux la collecte le dimanche. Ce qui ayant été rapporté au comte Julien, il le fit arrêter et amener devant lui.

N'êtes-vous pas, lui dit-il, ce Théodoret, qui sous le dernier règne renversiez les idoles des dieux, décriiez leur culte, bâtissiez des églises, et dressiez des monuments aux morts?

Oui, répondit Théodoret, je suis celui que vous dites; j'ai pro-



curé autant que je l'ai pu, qu'on édifiât des temples au Dieu vivant et qu'on bâtit des églises sur les tombeaux des martyrs : il est encore vrai que j'ai détruit plusieurs autels dédiés aux idoles et aux faux dieux.

Reconnoissez donc maintenant en présence des dieux, répliqua le comte, que vous avez fait toutes ces choses, et demandez-leur-en pardon.

Moi, reprit Théodoret, je n'ai rien fait que par l'ordre de l'empereur Constantius. Mais j'admire que vous soyez devenu, en un moment, le défenseur et l'avocat des démons. Vous nommerai-je un prévaricateur ?

Qu'on lui donne vingt coups de bâton sous la plante des pieds, dit le comte, pour avoir osé dire qu'il n'y a point de dieux.

Théodoret. Sachez, comte, qu'en renonçant à la foi, vous vous précipitez dans une mort éternelle.

Le comte. Qu'on lui donne vingt soufflets, pour lui apprendre à ne pas blasphémer.

Théodoret. Vous honorez qui vous séduit, et vous maltraitez qui vous dit la vérité.

Le Comte. Vous voilà déjà tout ému, pour quelques coups que vous avez reçus. Vous verrez bien autre chose, si vous ne prenez la résolution de sacrifier aux dieux.

Théodoret. De grâce, n'appelez point dieux, les ouvrages de la main des hommes ; souvenez-vous de ce que vous avez cru autrefois.

Le Comte. Vous n'avancerez rien auprès de moi, avec tous vos discours si recherchés.

Théodoret. Lorsque vous adoriez le vrai Dieu, la vérité étoit sur vos lèvres et dans votre cœur, vous l'aimiez, et vous aviez le mensonge en horreur : mais aujourd'hui l'orgueil vous ferme les yeux, et vous change le cœur ; vous haïssez la vérité et vous aimez le mensonge.

Le Comte. Vous faites l'orateur, et vous discourez en sophiste, comme si vous ne faisiez que de sortir des écoles d'Athènes.

Théodoret. Ce n'est point aux écoles d'Athènes que j'ai pris ce

que je vous dis, mais à celle du Saint-Esprit. Puisse-t-il, seigneur Julien, vous inspirer de meilleurs sentiments.

Le comte, irrité de la résistance et des reparties de Théodoret, le fit attacher à quatre pieux fort éloignés les uns des autres; quatre roues étoient placées dans la même distance, par le moyen desquelles on allongeoit les bras et les jambes du saint avec une si grande violence, qu'il paroissoit avoir huit pieds de longueur. Alors le comte lui dit : Eh bien, Théodoret, cela fait-il mal.

Théodoret. As-tu déjà oublié ce que je viens de te dire, que les ouvrages de la main des hommes ne peuvent être des dieux. Reconnois plutôt celui qui l'est en effet, et Jésus-Christ, son Fils, qui a créé le ciel et la terre, le sang duquel t'avoit racheté.

Le Comte. Quoi, cet homme qui a été crucifié, qui est mort, et qui a été enseveli, tu dis qu'il a créé le ciel et la terre!

Théodoret. Oui, cet homme qui a été crucifié, qui est mort, qui a été enseveli pour notre salut; ajoute, et qui est ressuscité; je dis qu'il a créé toutes choses; je dis qu'il est le Verbe et la sagesse du Père. Tu l'as adoré, lorsque tu t'es laissé conduire à la raison et à la vérité, si toutefois tu les as jamais écoutées.

Le Comte. Crains les dieux, et obéis à l'empereur; car il est écrit : « Le cœur du roi est en la main de Dieu. »

Théodoret. Oui le cœur du roi qui connoît Dieu, et non le cœur d'un tyran qui adore le démon.

Le comte. Insensé, tu oses appeler l'empereur un tyran.

Théodoret. S'il est tel, et s'il commande les choses que tu dis, on doit le regarder, non seulement comme un tyran, mais comme le plus misérable de tous les hommes.

Le comte frémissant de rage, ordonna qu'on tourmentât le martyr. Et comme il aperçut le sang qui commençoit à couler de ses plaies avec abondance, il lui dit : « Sacrifie maintenant aux dieux. »

Théodoret. Je ne connois point des dieux qui sont faits de la main des hommes; je n'en connois qu'un seul qui a fait le ciel et la terre, et les hommes mêmes.

LE COMTE. Je vois bien que tu ne sens pas encore assez les tourments.

THÉODORET. Je ne les sens pas, il est vrai, parce que Dieu est avec moi.

LE COMTE. On m'a dit que tu étois redevable d'une somme d'argent considérable au trésor public, et que te voyant insolvable, tu es bien aise de mourir pour sortir d'affaire. Tu peux t'en tirer à meilleur marché, et sans te donner la peine de mourir, tu n'as qu'à sacrifier aux dieux, et je te promets de t'obtenir un acquit général de tout ce que tu dois.

THÉODORET. Que ton or et ton argent périssent avec toi et avec ton empereur. Je ne dois rien à personne : je ne dois qu'à Dieu seul un amour pur, et une parfaite obéissance. Je le prie de me faire recevoir bientôt l'effet de ses promesses.

LE COMTE. Quitte toutes ces folles espérances, et songe à conserver ton âme.

THÉODORET. Mais toi, pense à retourner à Dieu, duquel tu t'es si fort éloigné, et regagne ton âme que tu as si malheureusement perdue.

Le comte fit redoubler les tourments, et lui dit : Tu t'es encore infatué d'une vaine obéissance à un homme crucifié, au lieu de la rendre à l'empereur.

THÉODORET. Sache, impie, que cet homme crucifié peut, quand il voudra, t'envoyer toi et ton maître, au feu de l'enfer, et vous pouvez tous deux vous y attendre, lorsque vous comparoîtrez devant son tribunal. C'est un vérité que tu ne dois pas ignorer.

LE COMTE. En attendant ce jour-là, je vais toujours par provision te faire brûler tout vif.

Et là-dessus il ordonna qu'on appliquât deux flambeaux allumés aux côtés du martyr. Pendant que la flamme agissoit sur sa chair et la faisoit fondre peu à peu; il éleva les yeux au ciel et dit : « Dieu tout-puissant, Créateur de l'univers, Sauveur des hommes, daignez fortifier dans votre serviteur l'espérance que vous lui avez permis de mettre en vos promesses; soutenez-le dans les tourments qu'il endure pour vous; faites sentir aux méchants

tout votre pouvoir; qu'ils connoissent que comme vous n'avez que des grâces pour ceux qui vous sont fidèles, vous n'avez que des supplices pour ceux qui vous manquent de fidélité : Seigneur que votre nom soit glorifié dans tous les siècles. »

A ces mots, les bourreaux tombent avec leurs flambeaux le visage contre terre. Leur chute jeta quelque trouble dans l'esprit du comte, et effraya ses gardes; il se remit toute fois, et leur commanda de relever les bourreaux : « Reprenez vos flambeaux, dit-il à ceux-ci, lorsqu'ils furent relevés, et approchez-les une seconde fois de cet homme, ne craignez rien. »

— Seigneur, lui répondirent-ils, ayez la bonté de donner cet ordre à d'autres; pour nous, il nous est impossible de l'exécuter; vous nous voyez encore tout épouvantés d'une vision que nous avons eue, de quatre anges vêtus de blanc, qui s'entretenoient avec lui, et c'est ce qui nous a fait tomber par terre.

A cette réponse, le comte ne se possédant plus fit jeter les bourreaux dans la mer. Comme on les conduisoit à la mort, Théodoret leur cria : « Allez toujours devant, mes frères, je vous suivrai de près; dans peu j'irai recevoir de la main du Seigneur, la couronne qu'il destine à tous ceux qui ont remporté ici-bas la victoire.

Le comte. Où est l'ennemi que tu as vaincu? Et quel est donc celui qui a tant de couronnes à donner?

Théodoret. Le démon est cet ennemi, et tu combats pour lui. Et Jésus-Christ le Sauveur du monde, est celui de qui j'attends la couronne; et c'est par lui, et pour lui que j'espère de vaincre.

Le comte. Pauvre abusé, de qui parles-tu là? De je ne sais quel homme dont personne n'ignore la naissance ordinaire, et la mort honteuse, arrivée il y a environ trois cents ans : et tu nous veux faire passer cet homme-là pour le Créateur de toutes choses, et tu crois bonnement qu'il a de grandes récompenses à donner!

Théodoret. Quoique je sois persuadé que tu es indigne d'entendre la parole de Dieu, toutefois, de peur que mon silence ne scandalise les fidèles qui sont ici présents, et qui pourroient peut-être penser que je n'ai rien de solide à te répondre, je veux bien te remettre devant les yeux des vérités que tu as sans doute oubliées.

Apprends donc que Dieu, qui a créé toutes choses par son Verbe, touché de l'état déplorable où l'idolâtrie avoit réduit les hommes, a bien voulu envoyer ce même Verbe sur la terre, pour s'y revêtir de leur nature dans le sein d'une vierge. Car la divinité ne pouvant tomber sous les sens, elle s'est servie de ce moyen pour se rendre visible et en même temps sensible. Ainsi, ce Dieu plein de bonté ayant souffert volontairement pour nous, nous a mérité par sa mort ce salut éternel que tu as perdu par ton apostasie.

LE COMTE. Je vois bien qu'aucun supplice ne peut vaincre ton entêtement: tu les méprises tous; peut-être que la mort ne te paroîtra pas si méprisable : sacrifie donc, ou songe à mourir.

THÉODORET. Moi sacrifier, il y a trop longtemps que j'ai renoncé au démon ton père. Mais pour ce qui est de mourir, que le Dieu que j'adore me fasse la grâce de n'en point trouver auprès du tyran Julien.

LE COMTE. Dis tout ce que tu voudras, je te laisserai vivre.

THÉODORET Eh bien, songe donc à mourir toi-même. Je te prédis que ce sera parmi les douleurs les plus aiguës, que tu rendras ton âme. A l'égard du tyran qui espère vaincre les Perses, il sera lui-même vaincu; une main inconnue lui ôtera la vie, et son corps demeurera sans sépulture dans une terre étrangère.

Le comte, voulant arrêter le cours de ces prédictions funestes, se hâta de prononcer la sentence contre le saint; il le condamna à mort. Théodoret, en la recevant, dit : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous avez ainsi couronné ma persévérance.

Cependant, le comte étant de retour chez lui, passa une très-mauvaise nuit. Le lendemain il alla au palais, ou après avoir adoré l'empereur, suivant la coutume impie des courtisans de ce prince, il lui dit : « Votre Majesté peut voir par l'état que je lui présente, la quantité d'or et d'argent que j'ai tirée de l'Eglise d'Antioche, et que je viens de faire porter dans son épargne : mais j'ai fait plus, seigneur, car j'ai fait exécuter à mort ce méchant prêtre Tréodoret, que Votre Majesté faisoit chercher avec tant de soin. »

Cela ne plut pas à Julien, et il ne put s'empêcher de le témoi-

gner à son oncle. « Vous ne m'avez pas fait plaisir, lui dit-il, d'en user de la sorte. Je travaille, à la vérité, à abolir la secte des Nazaréens; mais je ne me sers pour cela que de bons arguments, je n'y emploie que le raisonnement et la persuasion, et on ne m'a point vu encore avoir recours à la force et à la violence. Cependant, pour celle que vous avez exercée contre ce prêtre, vous fournissez aux Galiléens un beau prétexte de se déchaîner contre moi, et de m'accabler d'écrits injurieux, comme ils en ont si souvent publié contre mes prédécesseurs, donnant impudemment le nom de martyr à des scélérats que ces princes avoient justement condamnés. N'en faites donc plus mourir à l'avenir, et ordonnez la même chose aux juges de votre département. »

Cette remontrance de Julien, quelque modérée qu'elle fût, ne laissa pas de porter un coup mortel dans l'âme du comte; ses yeux se troublèrent, son visage pâlit,; l'empereur qui s'en aperçut, tâcha aussitôt de lui remettre l'esprit, en lui disant : « Allons, mon oncle, allons au temple, j'espère que le sang des victimes qu'on jettera sur vous, vous rendra la santé et la joie. »

Le comte suivit l'empereur au temple; mais son cœur étoit plongé dans une tristesse profonde. Les prêtres leur portèrent des oiseaux qu'on venoit d'immoler aux idoles, et qu'on avoit fait cuire sur l'autel : Julien, après en avoir mangé, en présenta à son oncle, qui n'y fit que toucher, soit que les prédictions de Théodoret commençassent à l'effrayer, soit que la réprimande de l'empereur lui causât de l'inquiétude. Il se retira même en son palais dès que le sacrifice fut achevé, ayant l'âme également agitée, et du remords de son crime, et de la crainte d'être disgracié. Il ne voulut rien prendre. Le soir, il fut attaqué d'une douleur violente dans l'estomac et dans les intestins. Ce morceau funeste qu'il avoit avalé dans le temple, lui avoit mis le foie en pièces, et il en jetoit de temps en temps des morceaux par la bouche.

Enfin, le mal augmentant, il envoya supplier l'empereur de faire ouvrir les églises. L'empereur lui manda : « Je ne les ai point fait fermer, et je ne les ferai point rouvrir. »

Le comte renvoya à Julien lui dire : C'est à cause de vous, ô

empereur, que je souffre, et c'est pour avoir eu pour vous, trop de complaisance, que je péris.

Julien lui fit cette réponse : Ce sont les dieux qui vous punissent, offensés du peu de foi que vous avez en leur pouvoir. Enfin le malheureux comte expira mangé des vers, après avoir enduré des douleurs incroyables, suivant la prophétie du saint martyr. Lorsqu'on annonça cette mort à Julien : « Il avoit manqué de fidélité aux dieux, dit-il, les dieux se sont vengés. »

La prédiction du saint martyr s'accomplit pareillement à l'égard de ce prince apostat. Car étant parti peu de temps après pour la guerre de Perse, il y périt misérablement. Le ciel même se déclara hautement pour ses ennemis ; et un jour qu'il croyoit avoir remporté sur eux quelque avantage, il fut bien surpris de se voir sur les bras de nouvelles troupes, toutes composées d'anges. Il fait sonner la charge ; mais il se sent dans le moment frappé d'une flèche qui, par le milieu de l'air vient lui percer le flanc. Alors s'imaginant voir Jésus-Christ dans un nuage, il remplit sa main du sang qui couloit de sa blessure, et, la jetant contre le ciel, il s'écria : « Quoi ! Galiléen, tu me poursuivras jusqu'au milieu de mon armée? Tout blessé que je suis de ta main, j'aurai assez de force pour te renoncer encore en mourant. Rassasie-toi de mon sang, Christ, et glorifie-toi d'avoir vaincu Julien. » On l'emporta dans une bourgade voisine, où il mourut quelques heures après.

Nous, serviteurs de Dieu, quoique pécheurs, avons écrit avec une exacte fidélité, tout ce qui s'est passé à la mort du bienheureux Théodoret, dont nous avons été témoins oculaires, étant logés à Antioche dans le palais de l'empereur et l'ayant suivi en Perse. Nous prions ceux qui jetteront les yeux sur cette relation, de se souvenir de nous dans leurs prières ; et nous souhaitons qu'ils puissent un jour partager avec le saint martyr, la gloire dont il jouit dans le ciel avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A Rouen, saint Romain, évêque. — Il étoit né en France d'une noble et vertueuse famille. Son père, conseiller du roi Clotaire, s'appeloit Benoît, et sa mère Félicité. Dieu leur donna saint Romain sur leurs vieux jours. Lorsqu'il fut grand, il fut envoyé à la cour du roi Clotaire II. Par ses vertus et ses perfections, il y acquit tant de réputation, qu'il fut fait chancelier. Et depuis, après la mort de Hidoul, archevêque de Rouen, il fut élu en sa place, l'an de Notre-Seigneur 622. Il y avoit encore à cette époque, hors des murs de la ville de Rouen, un temple de Vénus, bâti par les anciens Gaulois, où se faisoient des assemblées de personnes débauchées, qui sacrifioient à cette déesse. Une des premières et remarquables actions que fit saint Romain, fût de le faire raser. Il y avoit auprès de là une caverne qui servoit de repaire aux diables, et d'où sortoit une fumée puante et intolérable, qui causoit même la mort à plusieurs personnes. Ce saint prélat les conjura et les contraignit de quitter la place. Depuis, saint Romain ayant été rappelé à la cour par le roi, pour quelques affaires importantes, pendant son absence les diables pour se venger de l'affront qu'ils avoient reçu, excitèrent de si grand vents et de si violentes tempêtes sur la Seine, qu'elle s'enfla et déborda en sorte, que dépassant la hauteur des murs de la ville, elle sembloit vouloir la submerger. Mais saint Romain, à la première nouvelle qu'il en eut, y accourut promptement. Il s'opposa à ce furieux élément, avec la croix en main, et la fit rentrer dans son lit ordinaire. Par un simple attouchement de ses mains il renversa par terre un autre temple des faux dieux avec les idoles qu'il renfermoit, et convertit à la foi les habitants du lieu. Dans la forêt de Rouvray, il y avoit un grand et horrible serpent, qui faisoit un étrange carnage d'hommes et de bêtes. Le saint archevêque s'y transporta accompagné d'un larron et d'un meurtrier. Mais le larron s'étant enfui, le criminel se trouva plus assuré avec saint Romain, qui jetant son étole au cou de ce serpent, le donna à cet homme pour l'emmener à Rouen où il fut brûlé sur la place publique, puis ses

cendres jetées au vent, et le meurtrier fut délivré et absous de ses crimes. Cela donna lieu au privilége de saint Romain, pour la délivrance d'un meurtrier tous les ans le jour de l'Ascension. Enfin saint Romain ayant gouverné l'église de Rouen pendant treize ans, passa de ce monde en l'autre, le vingt-troisième jour d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 635, après avoir eu révélation de sa mort. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Godard, parce que celle de Notre-Dame n'étoit pas encore entièrement bâtie.

A Canstantinople, saint Ignace, évêque, qui, ayant repris le césar Bardas d'avoir répudié sa femme, fut par lui accablé d'injures et envoyé en exil. Mais ayant été rappelé par le pape Nicolas, il mourut enfin en paix.

A Bordeaux, saint Séverin, évêque de Cologne et confesseur.

A Salerne, saint Ver, évêque.

Au territoire d'Amiens, saint Domice, prêtre.

Au pays du Poitou, saint Benoît, confesseur.



la mer et vint dans la basse Bretagne. C'étoit sous le règne de Childebert, roi de France, qui, en considération de la vertueuse vie de saint Samson, le pria de prendre le gouvernement de l'Église de Dol, ce qu'il accepta; et, quelques années après venant à mourir, il y laissa saint Magloire pour son successeur.

Après sa mort, conformément à sa dernière volonté, saint Magloire fut élu et sacré évêque de Dol par un commun consentement du peuple et du clergé. Il se comporta en sa charge honorablement, ainsi qu'un vrai prélat doit le faire. Mais quelque temps après, Dieu, par un ressort de sa divine providence, l'avertit et lui commanda par un ange de quitter cette charge et d'en pourvoir un autre en sa place, afin qu'il se retirât en un ermitage. Cette révélation fut suivie aussitôt de l'élection de Budoc pour son successeur; et, ayant pris congé de son peuple, il s'en alla en un désert que le roi lui donna.

Ce fut alors que ses vertus le rendirent admirable, et que la renommée de sa sainte vie se répandit par tout le pays circonvoisin, de sorte que la solitude ne fut rien moins que solitude, parce que de toutes parts, les aveugles, les boiteux, les lépreux et les démoniaques y venoient pour y obtenir leur guérison. De plus, ceux qui avoient quelque affliction, ou qui sentoient leur conscience accablée de péchés, alloient librement vers lui pour en recevoir de la consolation. Le contentement que chacun recevoit de lui, obligeoit à lui faire de grandes libéralités, qu'il distribuoit aux pauvres orphelins et aux veuves, sans se réserver aucune chose.

Mais enfin il arriva que celui qui donnoit de la consolation aux autres, eut besoin d'en chercher ailleurs pour lui. Il étoit suivi de telle sorte que, se voyant privé du repos qu'il désiroit, il s'en alla faire ses plaintes à l'évêque Budoc, qu'il avoit substitué en sa place. Mais l'évêque lui remontra qu'il ne devoit pas trouver mauvais ni s'affliger de se voir ainsi recherché, mais plutôt s'en réjouir; qu'il savoit bien que ceux qui sont malades cherchent ordinairement le médecin, et que Notre-Seigneur même vivant en ce monde, ne rebutoit personne de ceux qui s'adressoient à lui, au contraire qu'il

les recevoit tous humainement. Saint Magloire prenant en bonne part la remontrance que lui fit cet évêque, s'en retourna en son ermitage, et poursuivit la carrière de ses vertus du même pas qu'auparavant.

Environ ce même temps un comte du pays, seigneur bien affligé, pour être tout couvert de lèpre, depuis sept ans, sans y avoir pu apporter aucun remède, quelque chose qu'il y eut faite, alla trouver le saint ermite, et le supplia d'employer ses prières envers Dieu, pour lui obtenir la santé. Saint Magloire touché de compassion, ordonna un jeûne de trois jours à ce seigneur, que lui-même observa avec plusieurs autres prêtres et lévites; au bout desquels il fit sa prière à Dieu, puis toucha de sa main ce lépreux par tout le corps, et aussitôt la lèpre disparut entièrement, sans qu'il en restât aucune marque. Ainsi ce comte recouvra une parfaite santé; et en reconnoissance il fit don à saint Magloire de la moitié de ses biens. Mais saint Magloire ne voulant jouir d'aucune possession terrestre, fit bâtir une belle abbaye, et fort spacieuse, en la terre que ce seigneur lui avoit donnée; il y mit soixante deux religieux, qu'il instruisit dans la crainte et l'amour de Dieu.

Quelques-uns rapportent une particularité touchant cette donation. C'est que comme il y avoit quantité de poisson dans une rivière qui passoit au travers de cette métairie, celui qui étoit dans la part du comte passa en celle qu'il avoit donnée au saint personnage, et les oiseaux aussi. Cela étant reconnu par ce seigneur, il pria saint Magloire de faire un échange de leurs parts, ce qui lui fut accordé; mais aussitôt tous les poissons et les oiseaux repassèrent en l'autre part du saint, ce qui obligea le comte de donner le tout à saint Magloire.

Dieu voulut honorer son saint serviteur du don des miracles, même avant sa mort. Il ressuscita un sien serviteur, qui comme il prêchoit tomba par malheur dans la mer et se noya. L'on rapporte encore plusieurs autres miracles de lui.

Pour ce qui est de sa vie en particulier, il garda soigneusement la virginité jusqu'à sa mort. Son manger ordinaire étoit du pain d'orge et des légumes, encore n'en usoit-il que bien petitement.

Le mercredi et le vendredi il ne prenoit aucune viande, à cause qu'il se représentoit qu'en l'un de ces jours-là les Juifs conspirèrent la mort de Notre-Seigneur, et qu'en l'autre ils l'attachèrent à la croix. Ses vêtements étoient pauvres, et dessous il portoit toujours le cilice.

Enfin, après tant de travaux, Dieu lui voulut donner la récompense qu'il promet à ses fidèles serviteurs; il lui en fit donner avis par un ange, qui lui apparut trois frois une veille de Pâques, et à la troisième le communia visiblement : si bien que conformément à l'avertissement de l'ange, il rendit son âme à Dieu le 24 d'octobre, l'an de Notre-Seigneur, environ 528. Son corps fut inhumé à Dol; mais depuis il a été transporté en la ville de Paris, où il est honoré dans l'église qui porte son nom, au faubourg Saint-Jacques.

La vie de saint Magloire a été écrite par Surius et par l'évêque Equilin. Le Martyrologe romain fait mention de lui en ce jour-ci, le cardinal Baronius dit aussi qu'il a vécu du moins jusqu'à l'an 520. Le docte Molan en ses additions sur le Martyrologe d'Usuard, Trithème en ses Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît, Argentré en son Histoire de Bretagne, font aussi mention de lui. D'Argentré dit qu'il étoit neveu de saint Samson. M. Robert, en son *Gallia Christiana*, parlant des évêques de Dol, le met le second évêque.

A Venouse, dans la Pouille, fête de saint Félix, évêque africain; saint Andracte et saint Janvier, prêtres; saint Fortunat et saint Septime, lecteurs, martyrs, qui, au temps de Dioclétien, furent, par ordre du procureur Magdellien, retenus dans les fers et la prison en Afrique et en Sicile. Félix n'ayant pas voulu néanmoins remettre les livres saints, conformément à l'édit de l'empereur, ils furent achevé sous le tranchant de l'épée.

Au pays des Homérites, dans la ville de Nagron, martyre de

saint Arétas et de ses trois cent quarante compagnons, au temps de l'empereur Justin, sous le tyran juif Dunaan. Après leur supplice, une femme chrétienne fut livrée aux flammes; son fils, âgé de cinq ans, confessant Jésus-Christ en begayant, et ne pouvant en être empêché ni par caresses ni par menaces, il se précipita dans le feu où brûloit sa mère.

A Cologne, saint Evergile, évêque et martyr.

A Cologne, saint Procle, évêque.

Au monastère de Vertou, saint Martin, abbé.

En Campanie, saint Marc, solitaire, dont les actes éclatants ont été écrits par saint Grégoire.



VINGT-CINQUIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Chrysante et sainte Darie, martyrs. — Saint Crépin et saint Crépinien, martyrs. — Saint Hilaire, évêque de Mende, en Gévaudan. — Saint Front, premier évêque de Périgueux.

Plusieurs saints martyrs de Rome; saint Miniat, soldat et martyr; saint Prote, prêtre, et saint Janvier, diacre, martyrs; saint Martyre, sous-diacre, et saint Marcien, chantre, martyrs; saint Boniface, pape; saint Gaudence, évêque de Bresce.

VIE DE SAINT CHRYSANTE ET DE SAINTE DARIE,

MARTYRS.

AN 284.

Saint Caïus, pape. — Numérien, empereur.

Saint Chrysante étoit natif de la ville d'Alexandrie, fils d'un illustre sénateur, nommé Polennie. Il vint demeurer à Rome avec toute sa famille; il fut parfaitement reçu du sénat, et fort honoré de l'empereur Numérien. Polennie voyant que Chrysante, son fils, avoit l'esprit subtil et bon, le fit étudier. Chrysante donc, feuilletant les livres de son père, par une particulière providence du ciel, y trouva le livre des Évangiles: il les lut depuis un bout jusqu'à l'autre, et commença à reconnoître les ténèbres où il marchoit, et que Jésus-Christ étoit sa vraie lumière.

Pour mieux entendre cette doctrine qu'il avoit rencontrée de lui-même, il fut averti qu'un chrétien, nommé Carpophore, savant en l'Écriture sainte, s'étoit caché dans une cave, pour la persécution. Il l'alla trouver et le pria instamment de lui interpréter la foi de

Jésus-Christ et de son Évangile. Carpophore le baptisa, le confirma dans la foi et l'enseigna si bien que, sept jours après, Chrysante prêchoit publiquement dans Rome que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu.

Polennie sut ce que son fils avoit fait et ce qu'il publioit partout : de sorte que, jaloux de sa fausse religion, ou plutôt craignant que les peines établies par les lois contre les chrétiens ne tombassent sur lui, il se courrouça fort contre son fils, le fit mettre dans un cachot et lui fit retrancher son ordinaire. Voyant que ce châtiment lui étoit inutile, il eut recours aux flatteries et aux délices, tâchant de le pervertir par de belles servantes qu'il avoit, afin que, perdant la chasteté, il oubliât plus aisément la foi de Jésus-Christ. Pour cet effet, on tira Chrysante du cachot, on l'habilla superbement; sa chambre fut ornée d'un beau lit et de riches tapisseries; les femmes le vinrent entretenir : mais sitôt que le saint les aperçut, se défiant de ses forces, il jeta les yeux au ciel, pour implorer le secours d'en haut, qu'il reçut à propos. Car ces filles furent si accablées de sommeil, qu'elles ne se fussent pas réveillées, si on ne les eût mises hors de la chambre; et Chrysante en fut délivré par ce moyen.

Le père trouva qu'il seroit plus expédient de chercher quelque belle fille, sage et prudente, pour la marier avec son fils, et la faire héritière de tous ses biens. Il rencontra parmi les vierges de Minerve une fille nommée Darie, qui étoit parfaite en toutes les grâces que l'on eut su désirer en une femme; on lui parla, et à grande peine on lui persuada d'épouser Chrysante, et d'entreprendre de le guérir de cette opinion qu'ils appeloient folie : néanmoins les larmes du vieux Polennie, et le service qu'elle pensoit rendre à ses dieux, la firent consentir.

Elle se para richement, alla voir ce jeune homme effrontément, l'attaqua avec des paroles subtiles, douces et amoureuses, tâchant de lui persuader d'abandonner la foi de Jésus-Christ afin de l'épouser : mais Notre-Seigneur assista Chrysante d'une grâce céleste, et de si vives raisons pour répondre à Darie, qu'elle tomba dans les filets qu'elle avoit tendus; et favorisée de Dieu, se fit

chrétienne. Ils s'accordèrent entre eux de garder la virginité et de publier néanmoins qu'ils étoient mariés : par ce moyen Chrysante sortit de la prison où son père le tenoit. Darie fut baptisée, et ils vivoient tous deux honnêtement ainsi que le frère et la sœur.

Or comme c'est le propre de l'homme vertueux de procurer que tout le monde soit de même, ils conseilloient à leurs amis d'embrasser la foi de Notre-Seigneur et de garder la virginité; ce qu'ils persuadèrent à plusieurs; Chrysante aux hommes, et Darie aux filles. Cela étant su dans Rome, Célerin Préfet, les fit prendre et mener à Claude, tribun, pour examiner leur cause, et les châtier s'ils se trouvoient coupables. Claude fit conduire Chrysante au temple de Jupiter, et le fit fouetter si cruellement, à cause qu'il ne l'avoit pas voulu adorer, que les bourreaux, à force de coups, découvrirent ses os et ses entrailles. Delà, on le mit dans un cachot noir, enchaîné par les pieds et par les mains, et l'on y jeta des choses sales et puantes : mais en la présence des bourreaux, les fers furent réduits en poudre, et l'infection en une suave odeur. Ils écorchèrent un bœuf et y mirent Chrysante nu ; il y demeura un jour au soleil sans en recevoir aucune incommodité. On le remena en prison lié de plusieurs chaînes, qui se rompirent et se consumèrent aussitôt; et le cachot fut rempli d'une grande lumière. On l'attaqua derechef, le voulant fouetter avec des verges de fer ; mais elle s'amollirent tellement entre les mains des bourreaux, qu'ils n'en purent frapper.

Le tribun voyant ce prodige confessa que cela ne se pouvoit faire par magie ni enchantement, et qu'il falloit que ce fût par le pouvoir divin, duquel étant éclairé, il se jeta aux pieds de saint Chrysante, le suppliant de lui pardonner le mal qu'il lui avoit fait, et de prier le Dieu qu'il servoit, dont il recevoit tant d'assistance en ses cruels tourments, d'avoir pitié de lui, et de lui donner la connoissance de son saint Nom. Tous ses soldats firent de même, et reçurent tous le saint sacrement de Baptême, à savoir Claude, Jason, Maure, et ses enfants, Hilarie sa femme, et toute sa famille, avec tous les soldats qui étoient sous sa charge, et plusieurs autres personnes.

L'empereur Numérien averti de cela les envoya tous massacrer. Claude fut jeté dans le Tibre, avec une grosse pierre au col, où il fut noyé; les autres eurent la tête tranchée. Hilarie, femme de Claude, quelques jours après, faisant oraison dans la grotte où l'on avoit enterré le corps de ces saints martyrs, fut prise des païens; et comme on la vouloit mener devant l'empereur, elle demanda le loisir de prier Dieu. Dans son oraison elle lui demanda d'être admise en la compagnie de son mari et de ses enfants. Et Notre-Seigneur l'exauça. Elle rendit là l'esprit, et son corps demeura avec celui des autres saints.

L'empereur fit mettre Chrysante à la prison Tullienne, obscure et rigoureuse, et traîner Darie en un lieu infâme. La sainte, par sa présence et par son oraison, le convertit en un oratoire très-dévot, parce que Notre-Seigneur y envoya un lion qui s'étoit échappé de sa cage, qui se mit devant Darie, comme s'il eût voulu la défendre. Il y entra un jeune débauché, sans savoir ce qui s'y passoit, en intention d'outrager cette vierge; le lion se jeta sur lui, et le porta par terre plus mort que vif, regardant ce que la sainte lui commanderoit de faire de ce débauché. Elle lui défendit de l'offenser, et prit occasion de parler à ce jeune homme de ce qu'il voyoit faire au lion, pour obéir à Dieu. Il se convertit à la foi de Jésus-Christ, et étant échappé des griffes du lion, à qui la sainte commanda de le laisser aller, il publia par toute la ville qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que Jésus-Christ, adoré par les chrétiens.

Ceux qui avoient la charge du lion, allèrent pour lors le prendre, mais conduit de la main de Dieu, il les terrassa, et attendit ce que la sainte lui commanderoit d'en faire; cela fut cause qu'ils se convertirent aussi, et se rendirent témoins de la grandeur et de la majesté de Dieu. Célerin fit mettre le feu autour de la chambre où étoit Darie; et le lion, par la permission de Dieu, ayant reçu la bénédiction de la sainte, passa au travers des flammes sans s'offenser; et courut par le milieu de la ville, sans faire ni recevoir de mal de personne.

Après cela on attacha Chrysante à un poteau, qui se rompit, avec les liens; et les flambeaux déjà allumés, pour lui brûler les

côtés, s'éteignirent d'eux-mêmes. Ils voulurent tourmenter Darie, mais les bourreaux se trouvèrent saisis d'un engourdissement si douloureux, qu'ils ne la purent frapper ; enfin on les mena hors de la ville, par la voie de Salaria, où l'on fit une grande fosse, dans laquelle ils furent jetés et enterrés vifs, martyrisés et inhumés tout ensemble.

Notre-Seigneur fit de grands miracles par ses saints, et par leur intercession rendit la santé à plusieurs malades. Un grand nombre de chrétiens s'étoient une fois assemblés pour solenniser leur fête dans une grotte ; l'empereur Numérien, comme ils y étoient, la fit boucher, en sorte qu'ils y moururent tous, et furent martyrs de Jésus-Christ. Il se trouva parmi eux un prêtre nommé Diodore, qui dit la messe et les communia, les exhortant d'endurer constamment la mort pour l'amour de Jésus-Christ.

L'Église célèbre le 25 d'octobre le martyre des saints Chrysante et Darie, qui arriva l'an de Notre-Seigneur 284, sous l'empire de Numérien. Il fut mis par écrit par Vérin et Arménie, prêtres du Pape saint Étienne ; et Métaphraste a étendu beaucoup leur histoire. Le Pape saint Damase composa de beaux vers à la louange de ces saints martyrs, qu'il fit graver sur leur tombeau.

Les Martyrologes romain et d'Usuard font mention des saints Chrysante et Darie, ainsi que Surius tome 5. Le cardinal Baronius en parle en ses annotations sur le Martyrologe, et au second tome de ses Annales, page 625 ; et Grégoire de Tours, de la Gloire des martyrs.

LA VIE DE SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Du temps de Dioclétien et de Maximien, empereurs, un sanglant édit fut publié contre les chrétiens, et trente mille furent martyrisés dans Rome en moins de quinze jours; néanmoins, plusieurs gentils hommes romains, armés de courage et brûlants de zèle, sortirent pour porter l'Évangile parmi les nations barbares. Les plus renommés d'entre eux furent saint Quentin, de l'Ordre des sénateurs, Lucien, Rufin, Valère et Eugène, qui s'en vinrent en France où, après avoir converti un grand nombre de païens, renversé les idoles et fondé beaucoup d'églises en divers lieux, ils reçurent en récompense la couronne du martyre.

Leur sang servit à en attirer d'autres, entre lesquels se remarquent saint Crépin et saint Crépinien, des plus nobles familles de France, qui arrivèrent à Soissons, résolus à quelque prix que ce fût de s'opposer à l'idolâtrie et d'y arborer l'étendart de la Religion. Les édits des empereurs y étoient gardés avec tant de rigueur, que personne n'osoit les loger ni leur faire d'aumônes, encore qu'ils en eussent grande nécessité, s'étant dépouillés de tout, pour plus librement s'employer à la conversion des âmes, si bien qu'ils furent contraints d'apprendre un métier pour vivre.

Comme celui de cordonnier est séparé du bruit et semble n'empêcher pas le repos de l'esprit, ils le choisirent, et pensant avec

leur industrie l'apprendre, Dieu le leur apprit lui-même parfaitement. Comme ils ne l'avoient appris que pour vivre, et encore fort pauvrement, chacun venoit à leur boutique, tant pour le bon marché qu'ils faisoient des souliers qu'ils vendoient, que pour l'intégrité qu'ils gardoient en leur marchandise; mais la pensée des glorieux martys les portoit bien plus haut, car ils prenoient de là sujet de parler de la vanité des faux dieux et de la vérité de notre religion, montrant comment on étoit lourdement trompé d'adorer comme dieux des hommes si vicieux.

Leur boutique leur servoit d'église, où ils enseignoient le moyen de devenir saint; et Dieu seconda tellement leur dessein, que plusieurs achetèrent d'eux, sans aucun prix, la perle évangélique, ne pensant acheter que des souliers. Le nombre en fut si grand, que la rumeur en vint aux oreilles de l'empereur Maximien, qui séjournoit alors en France, lequel à l'instant expédia des lettres au prévôt Rictiovare, pour se saisir d'eux et les punir. Celui-ci vint en hâte à Soissons, où leur renommée voloit déjà partout; mais les saints ne se voulant point cacher, pour le désir qu'ils avoient d'endurer le martyre, ils les trouva bientôt; et, s'informant quels dieux ils adoroient, ils répondirent d'une façon grave et modeste qu'ils adoroient le vrai Dieu, que Jupiter, Apollon et Mercure ne pouvoient être dieux, ayant été des hommes et atteints de grands vices.

Rictiovare leur fit mettre les fers aux pieds et aux mains, et les présenta ainsi à Maximien, requérant que comme perturbateurs de son empire et contempteurs des dieux tutélaires, ils fussent mis à mort. L'empereur leur ayant demandé de quelle race et de quelle religion ils étoient, ils firent réponse qu'étant d'une illustre famille de Rome, ils avoient librement quitté tout pour venir déraciner l'idolâtrie en France et y faire connoître Jésus-Christ vrai Dieu, dont *l'empire*, dirent-ils, *est autre chose que le vôtre, tant pour son étendue, puisqu'il commande au ciel et à la terre, que pour sa longue durée, qui ne prendra jamais de fin, et qu'il peut bien mieux récompenser ses serviteurs que vous. C'est pourquoi, nonobstant vos grands tourments, nous délibérons de ne le point quitter.*

Maximien ayant juré par la grandeur de ses dieux qu'il les tourmenteroit cruellement, s'ils persistoient en cette rêverie; et, s'ils s'en départoient, qu'ils seroient les premiers de sa cour; les saints lui repartirent qu'ils ne redoutoient point ses menaces et n'estimoient en rien ses promesses : qu'il donnât ses grandeurs à ceux qui en faisoient état; que pour eux ils ne prisoient que la croix de leur Seigneur, qui élevoit les siens à un tel degré d'honneur et de félicité, que, s'il le reconnoissoit, il laisseroit volontiers son empire pour s'enrôler sous le même drapeau.

Contentez-vous, répondit Maximien, *d'en avoir déjà beaucoup séduit par vos sorcelleries, sans vouloir encore empoisonner les empereurs par cette pestilente doctrine.*

Aveugle et misérable que tu es, dirent les saints, *au lieu de reconnoître celui de qui relève ton empire, tu te révoltes contre lui et outrages ses serviteurs : tes efforts contre eux seront comme des balles de laine contre des murs d'airain, qui ne pourront ébranler leur constante valeur : et cette religion, que tu poursuis si cruellement, fleurira bientôt de tous côtés, sans aucune opposition.*

Ils prédisoient la venue de Constantin le Grand, le premier des empereurs chrétiens, qui devoit régner après lui.

Maximien, irrité de leur liberté, les livra à Rictiovare, avec commandement de n'épargner pas contre eux les plus effroyables tourments. Ils furent premièrement étendus sur une roue à terre, et battus sur le dos et sur le ventre à coups de barre. Rictiovare crut que, pour leur délicate complexion, ils s'écrieroient; mais voyant qu'au lieu de se plaindre, ils louoient Dieu et se moquoient de ce tourment, il leur fit enfoncer des alènes entre les ongles et tirer de leur dos de larges courroies de chair.

Mais que peut la cruauté de l'homme contre la puissance de Dieu? Les saints s'adressèrent à Jésus-Christ et en éprouvèrent aussitôt les effets : car, au lieu d'en ressentir de la douleur, il n'y eut que les bourreaux qui eurent du mal, les alènes rejaillissant de violence contre eux. Rictiovare, s'endurcissant et attribuant ces miracles à la magie, les fit attacher à des meules, puis les fit jeter dans la rivière : son dessein étoit de les écraser, ou de les noyer,

ou de les faire mourir du froid, qui étoit alors fort âpre : mais l'eau se changea divinement en bain, le froid en chaleur, et les meules, devenant légères, supportèrent les saints au-dessus de l'eau, et les mirent à l'autre bord.

Rictiovare, s'irritant de plus en plus, les fit reprendre et les fit jeter dans une chaudière de plomb fondu, où, comme les trois enfants israélites, ils entonnèrent le septième psaume : *Deus meus in te speravi; salvum me fac...* à la fin duquel une goutte de plomb rejaillit en l'œil de Rictiovare et le creva : de quoi il fut si transporté, qu'il en pensa mourir, devenant plus furieux et plus cruel; tellement qu'il fit chauffer une cuve pleine d'huile et de poix, où il commanda de les jeter, la tête en bas.

Au milieu de ce tourment, ils élevèrent leur cœur à Dieu, et le prièrent en cette sorte : *Délivrez-nous, Seigneur, de ce feu cuisant, et le tournez à la confusion de Satan et des ministres de son impiété ; vous le pouvez, Seigneur, puisque vous avez formé le monde d'une simple parole, et puisque vous tirez tous les jours le bien du mal, la lumière des ténèbres, et la meilleure thériaque du plus fort poison.*

Leur prière fut aussitôt exaucée, car un ange vint, qui les tira de là plus vermeils et plus robustes qu'ils n'y étoient entrés. Rictiovare demeura stupéfait, et tomba par l'instinct du malin esprit en une telle rage, que ne se pouvant voir surmonter par les saints, il se jeta lui-même dans le feu qu'il avoit allumé, où il acheva misérablement sa vie.

Les saints victorieux tant du tyran que de ses tourments, se prosternèrent à terre, passant la nuit en prières pour remercier la divine bonté, qui leur envoya un ange pour les avertir que le lendemain au matin ils sortiroient heureusement de cette vie, et que leurs têtes tranchées seroient couronnées d'autant de lauriers qu'ils avoient enduré de tourments. Ils en furent si réjouis, que les larmes en coulèrent abondamment de leurs yeux, et s'embrassant l'un l'autre, ils s'encouragèrent à cette dernière heure, qui devoit être la première du ciel.

Maximien ayant appris le matin la mort funeste de son prévôt, au lieu de reconnoître la puissance de Dieu qui éclatoit évidem-

ment en ses saints, comme un fier et un barbare tyran, il les condamma à être décapités : ce qu'il fit exécuter aussitôt, le 25 d'octobre, de l'an 303.

Les corps, par son commandement, demeurèrent tout le jour sur la place, abandonnés aux oiseaux de proie et aux bêtes ravissantes : mais les bêtes n'en ayant osé approcher non plus que les oiseaux, la nuit un bon vieillard fut averti de Dieu d'aller avec sa sœur prendre les corps, qu'ils trouvèrent si légers, qu'ils les portèrent aisément au bord de l'eau, où une nacelle envoyée divinement les attendoit. Elle monta, avec cette précieuse charge, de soi-même, sans rame et sans effort, contre le fil de l'eau jusqu'en leur maison, où ils les enterrèrent le plus honnêtement qu'ils purent; et après la persécution, du temps de Constantin, ils les découvrirent aux chrétiens, qui y accoururent en foule pour y révérer ces saintes reliques ; changeant cette maison en une belle église.

Depuis, ceux de Soissons les transportèrent en une autre plus magnifique, où Dieu fit paroître la gloire de leurs excellentes vertus, rendant par leur intercession la santé à un enfant sourd-muet, aveugle et boiteux. Et comme leur extraction étoit de Rome, les Romains firent tant, après quelques années, que ces saints corps furent portés et mis en l'Eglise de Saint-Laurent, martyr, où ils sont encore.

Leur vie a été fidèlement rapportée par Mombrice, Pierre de Natalibus, et Surius. Les Martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard et celui de Rome, en parlent honorablement, le 25 d'octobre, jour où leur fête se célèbre en l'Eglise.



LA VIE DE SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE MENDE.

AN 542.

Vigile, pape. — Justinien, empereur.
Childebert, roi.

Saint Hilaire étoit François, issu de parents nobles et pieux. Ses père et mère l'appelèrent Hilaire, pour la joie qu'ils eurent d'avoir produit au monde un tel enfant. L'austérité de sa vie fut très-grande : car reconnoissant que le diable et la chair livrent de furieux assauts aux jeunes gens, il commença dès sa plus tendre enfance à se mortifier et à s'abstenir de beaucoup de choses : ce qui augmenta à mesure qu'il croissoit en âge.

Il macéroit son corps par des jeûnes incroyables, et affligeoit sa chair par les ardeurs d'une soif extrême ; toutefois, afin de l'adoucir un peu, il trempoit un linge dans l'eau, qu'il mettoit tout mouillé sur sa poitrine. Il fuyoit les délicatesses comme de vraies amorces de tous les vices, réprimoit ses sens par de rudes pénitences, et surmontoit le diable par de continuelles et ferventes prières. Un jour après s'être fort adonné à l'oraison, il eut envie de dormir, et vit en songe qu'il étoit mordu d'un furieux serpent; mais aussitôt il fut guéri par l'onction de l'huile bénite.

Il se fit religieux, et fit bâtir un petit ermitage à deux milles de la ville de Mende, où il habitoit avec trois autres ses confrères, et alloit souvent en l'église de Saint-Privat, martyr. Une nuit, il se présenta devant lui pour le détourner de son chemin, un très-grand feu, qui étendoit ses flammes comme un étang spacieux, menaçant les lieux circonvoisins d'un général incendie ; le servi-

teur de Dieu ne s'en étonna pas, mais en marchant, le chassa par le signe de la croix, et passa outre au nom de Jésus-Christ. Une autre fois, revenant de l'église de Saint-Privat, il fut transporté par un tourbillon de vent, et enlevé dans un bois rempli d'épines et de ronces, où ses compagnons le trouvèrent trois jours après chantant les louanges divines, sans qu'il eût ni bu ni mangé : et il fallut, pour le retirer de ce lieu, couper une quantité de halliers épineux qui l'environnoient de toutes parts.

Ayant été élu évêque, il pratiqua de grandes vertus. Sa ferveur étoit telle, qu'il s'exerçoit en chacune comme s'il n'en eût eu qu'une seule. Bien loin que la dignité de pontife le fit relâcher d'un seul point de ses exercices, il marchoit toujours de vertu en vertu. Il étoit si porté au bien et au salut du peuple de son diocèse, qu'il n'omettoit rien qui pût les attirer à la piété, et même il les soulageoit souvent en ce qui concernoit leur temporel : ce qui étoit cause qu'il acquéroit l'amitié de plusieurs.

Mais ce qui accrut sa réputation, fut la résistance qu'il fit à un certain usurier, riche et puissant : car voulant ramasser tous les grains de Mende dans ses greniers, pour tranniser ensuite la populace, en lui vendant chèrement le blé, le saint évêque prit en main la cause du peuple, alla trouver cet usurier, le reprit si aigrement, et lui persuada si efficacement ce qu'il voulut, qu'il se désista de sa mauvaise entreprise.

Il sembloit que non-seulement les hommes, mais aussi le ciel et la terre, les ennemis et les choses invisibles obéissoient entièrement au commandement du saint pasteur, vu les fréquents miracles que Dieu opéroit par lui. Il chassa une fois la tempête, qui menaçoit de ruiner les biens de la terre, en prenant un cierge bénit dans sa main, et faisant la procession autour des champs ensemencés, chantant plusieurs hymnes et faisant des prières à Notre-Seigneur. Une pieuse femme, l'ayant reçu en son logis, étoit en peine de ce qu'elle n'avoit pas de vin pour lui donner : mais le saint se fit apporter le vaisseau, qui fut trouvé à demi plein ; et il ne fut pas plutôt prosterné en terre pour prier, que voilà le vaisseau rempli d'un très-bon vin.

Il se rendit grand ennemi des débauches qui se faisoient aux assemblées, le jour des fêtes de quelques saints, si bien qu'une fois voyant les danses et les bacchanales qui s'y faisoient, il se jeta courageusement au milieu de ce peuple dissolu, et le chassa, sans que personne lui pût résister. Il avoit une telle grâce en son parler, et son aspect étoit si vénérable, qu'il donnoit de l'épouvante aux méchants et de la dévotion aux bons.

Approchant de Marseille, il rencontra une troupe d'idolâtres, qui alloient à un certain temple de leurs dieux, d'où il les chassa bientôt : car, brûlant du zèle de l'honneur de Dieu, il y entra, renversa les tables, mit en fuite tous les païens, brisa les idoles et jeta aux chiens les viandes apprêtées, lesquels, bien qu'affamés, abhorrèrent de manger cette chair immolée aux idoles. Après cela, il s'en revint chez son hôte, à Marseille, qui l'eut dès lors en une telle vénération, qu'ayant gardé le chaperon que le saint portoit, il s'en servit depuis pour la santé d'une sienne fille, malade de peste, qui en fut guérie par son attouchement avec quelques autres de ses parents.

La ville de Mende, capitale du Gévaudan, étant assiégée par les Sicambriens, il consola et encouragea tant ses concitoyens, qu'il se rendit redoutable aux ennemis ; de sorte qu'ayant été fait prisonnier, Dieu opéra par lui tant de merveilles dans leur camp, qu'ils n'osèrent le retenir, mais le renvoyèrent en liberté. Le saint évêque n'en revint pas seul, car il racheta à prix d'argent plusieurs de ses concitoyens captifs, et les ramena avec lui.

Un juge l'avoit une fois arrêté prisonnier pour peu de chose; mais Dieu, vengeant cette injure, châtia si rigoureusement ce mauvais juge, qu'il eut le loisir de reconnoître sa faute et de délivrer le saint prélat. Étant envoyé vers Théodebert, roi d'Austrasie, de la part de ses diocésains, il eut révélation une nuit du succès de son ambassade : et le tribun Léon, couché dans la même chambre que lui, vit son lit entouré d'une grande clarté.

Il travailla fort de son temps pour remettre en sa première splendeur l'état ecclésiastique et régulier. Théodebert y contribua aussi beaucoup. Pour y parvenir, on tint un concile provincial à Cler-

mont en Auvergne, l'an de Notre-Seigneur 541, après le consulat de Paulin, l'an second du Pape Vigilins, le vingt-septième du règne de Childebert, roi de France, et le onzième de Théodebert, après le décès du roi Thierry, son père. En ce concile les lois ecclésiastiques furent rétablies, tous les abus ôtés et les bonnes coutumes remises. Quinze évêques y assistèrent, personnages fort célèbres et doués, pour la plupart, d'une rare sainteté. Honorat, archevêque de Bourges, y présida comme métropolitain; saint Gal, évêque de Clermont, Grégoire, évêque de Langres, et notre saint Hilaire soussignèrent. De là, il prit son chemin vers son diocèse, et fonda aussitôt un beau monastère proche la rivière de Tarn, où il mit quantité de vertueux religieux. Il avoit déjà fait connoissance avec Fortunat, évêque de Poitiers, qui lui envoya une épigramme pour se congratuler avec lui de tant d'heureux succès.

Enfin après avoir gagné tant de glorieuses couronnes, et triomphé des vices de son temps, rempli de vertus et de mérites, et illustre par les miracles qu'il opéroit, il plut à Notre-Seigneur de lui révéler le jour de son décès, laquelle nouvelle il reçut avec une allégresse incroyable. Dès le minuit, il se leva pour se préparer par veilles et par oraisons, comme s'il n'eût fait que commencer la vie religieuse. Il appela ses religieux: mais ceux-ci étant encore en leur premier sommeil, personne ne lui répondit. Le saint prélat supportant doucement leur infirmité, se lève du lit, descend en bas, et prend la chandelle pour chercher de la lumière; mais il ne l'eut pas plutôt touchée, qu'elle s'alluma aussitôt d'elle-même; miracle si grand, que la seule lumière de cette chandelle étoit depuis suffisante pour donner la vue aux aveugles. Son heureux trépas arriva le 25 d'octobre, l'an 542, jour où la sainte Église solennise sa fête. Son corps fut enterré en la ville épiscopale de Mende, où son tombeau fut honoré de beaucoup de miracles.

Depuis, l'an six cent quarante, ce saint corps fut enlevé de ce lieu, et donné par les Toulousains (avec le corps de saint Romain, prêtre et religieux, compagnon de saint Martin, patron de Blaye, et celui de saint Patrocle, évêque de Grenoble et martyr) à l'abbé

et aux religieux de l'abbaye de Saint-Denys en France, qui en échange leur devoient rendre le corps de saint Saturnin, apôtre et patron des Toulousains. Les religieux mirent les saintes reliques dans leur église, et le corps de saint Hilaire fut placé en la troisième chapelle qui lui est dédiée, et qui porte son nom.

Ainsi la ville de Mende demeura entièrement privée des reliques de son saint évêque, jusqu'en l'an mil six cent huit, le douzième du mois de septembre, que le révérendissime évêque de Métropoli, messire Charles de Rousseau, coadjuteur en l'évêché de Mende, avec l'adjonction du prévôt, chanoine et chapitre de l'église cathédrale, présenta requête aux religieux, à l'abbé et au couvent de l'abbaye de Saint-Denys, les suppliant de leur départir quelque sainte relique de leur bienheureux pasteur saint Hilaire. Ce qui leur fut accordé; en sorte qu'un samedi 11 d'octobre, l'an 1608, après vêpres, la châsse fut descendue en la présence des religieux, d'où fut tiré un grand os de la jambe, lequel fut délivré aux députés de la ville de Mende, pour être porté dans le Gévaudan, en l'église cathédrale de Mende, afin que par les mérites et l'intercession du saint évêque, la dévotion s'accrût en ce pays, à l'honneur et à la gloire de Dieu, et au salut des âmes des citoyens de la ville et du diocèse de Mende, qui en ont souvent reçu de particulières faveurs.

LA VIE DE SAINT FRONT,

PREMIER ÉVÊQUE ET APÔTRE DE PÉRIGUEUX.

Les actes de saint Front ayant été altérés dans le courant du dixième siècle, par Gauzbert, chorévêque de Limoges, qui mêla les événements de la vie de saint Front, abbé de Nitrie, avec ceux de saint Front, évêque de Périgueux, on en conclut dans le siècle

dernier qu'on ne pouvoit rien dire de certain sur l'apôtre de Périgueux. De savants travaux, qu'on a bien voulu nous communiquer, nous permettent de donner au moins quelques détails très-assurés sur la vie de saint Front.

D'après une inscription trouvée en 1261 dans son tombeau, et qui remontoit au moins au sixième siècle, saint Front auroit été un des disciples de Notre-Seigneur (*Hic jacet corpus B. Frontonis Jesu Christi discipuli*); il étoit de la tribu de Juda, fils de Simon et de Frontanie, qui habitoient la Lycaonie. Après la mort de notre Sauveur, il s'attacha à saint Pierre, duquel il avoit reçu le baptême (*et B. Petri apostoli in baptismate filii*). Quand saint Pierre vint à Rome, il emmena avec lui saint Front et saint Georges, qui fut apôtre du Vélay.

Tous les Martyrologes, le Romain, ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon, sont unanimes pour assurer qu'il fut ordonné évêque par saint Pierre, et envoyé par lui dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile. Le prince des apôtres lui donna saint Georges pour compagnon. Après trois jours de marche, saint Georges étant mort, saint Front, affligé de cette perte, retourna auprès de saint Pierre, qui lui remit son bâton pour ressusciter son ami, comme autrefois Elisée avoit donné le sien à Giézi, pour opérer un semblable prodige. Saint Front, ayant en effet ressuscité saint Georges, ils continuèrent leur route et arrivèrent dans les Gaules. Les Martyrologes de Bède, d'Usuard et d'Adon confirment sur ce point les actes de saint Georges et de saint Front.

Les deux apôtres se rendirent dans le Vélay, où ils se séparèrent. Saint Georges resta dans ce pays, dont il fut le premier évêque, et saint Front alla à Périgueux. Il convertit à la vraie foi une grande partie de cette ville, par ses prédications et ses miracles. « Mais en ce temps-là, dit Raban Maur, une violente persécution s'éleva contre les chrétiens : un grand nombre d'entre eux furent exilés. Front de Périgueux et Georges de Vélay, qui étoient de ce nombre, se retirèrent à Tarascon, auprès de la bienheureuse Marthe, qui, en signe de charité, fit tout ce qu'elle put pour les bien recevoir et les traiter avec tous les égards dus à leur dignité,

jusqu'à ce qu'il leur fût permis de rentrer dans leurs diocèses. Comme ils étoient sur le point de s'y rendre, au moment du dernier adieu : « O évêque de Périgueux, s'écria la servante du Christ, sachez qu'à la fin de l'année prochaine je quitterai ce corps de mort ; je vous en supplie, que votre sainteté vienne m'ensevelir. »
— Oui, ma fille, répondit le pontife, si Dieu le veut je viendrai. »

« L'année suivante, ajoute Raban Maur, un dimanche, à l'heure de tierce, dans son église de Périgueux l'évêque saint Front étoit sur le point de célébrer la messe ; il attendoit le peuple et sommeilloit sur sa chaire. Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Mon fils, venez, remplissez la promesse que vous avez faite d'assister aux funérailles de Marthe, mon hôtesse. » Il dit, et bientôt, en un clin d'œil, ils parurent tous deux à Tarascon, tenant un livre à la main, le Christ à la tête, le pontife aux pieds, mettant seuls le corps dans le sépulcre, à la grande admiration de ceux qui étoient présents...

« Pendant ce temps-là, à Périgueux, le lévite éveille le pontife, l'avertissant que l'heure du sacrifice est passée et que le peuple est fatigué. « Ne vous troublez pas, répond l'évêque, ne vous ennuyez pas d'avoir beaucoup attendu, car j'ai été ravi ; j'ignore si c'est avec mon corps ou sans mon corps, Dieu le sait, à Tarascon, avec notre Sauveur, j'ai enseveli Marthe, sa très-sainte servante, comme je l'avois promis... »

Nous avons déjà rapporté ce fait de la présence de saint Front aux funérailles de sainte Marthe dans la vie de cette bienheureuse hôtesse du Seigneur ; il est appuyé sur tant de monuments, qu'on n'en sauroit douter sans une mauvaise foi insigne (1).

(1) Jusqu'en 1782, dit M. l'abbé Ch. Brugière auquel nous devons les savantes recherches d'après lesquelles nous avons composé cette notice, le missel de Périgueux contenoit une prose où ce fait étoit rappelé en ces termes :

Mirares ! dum celebratur
Missa, præsul soporatur
Hora lucis tertia.
Tarasconum properatur ;
Christus illum comitatur
Celebrant funebria,

Nous ne savons plus rien d'anthentique de la vie de saint Front, si ce n'est qu'à Lalinde il tua un affreux dragon qui ravageoit la contrée, et qu'après avoir évangélisé plusieurs parties des Gaules, il mourut en paix à Périgueux, le 25 d'octobre, vers l'an de Notre-Seigneur 75.

En 1261, l'évêque de Périgueux ayant ouvert le tombeau de saint Front, voici le mandement qu'il publia à cette occasion.

Rescrit de Mgr Saint-Astier, contenant le procès verbal de l'invention des reliques de saint Front.

« Pierre, par la grâce de Dieu, évêque de Périgueux, aux abbés, prieurs, recteurs, au clergé et aux fidèles du diocèse de Périgueux à qui ces présentes parviendront, salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Depuis longtemps, plusieurs doutoient que le corps du très-heureux Front, premier évêque de Périgueux, se trouvât encore en son église dans le tombeau vulgairement appelé la tombe de saint Front, soutenant, les uns par ignorance, les autres par malice, que les Normands l'avoient emporté.

Nous, le chapitre et les bourgeois de Puits-Saint-Front, voulant avoir à ce sujet une pleine certitude, après avoir ouï et bien compris les révélations ou visions que le Seigneur avoit montrées à plusieurs personnes pieuses en l'honneur de notre saint pour confirmer la vérité du séjour de ses reliques parmi nous ; la veille des kalendes de mai, entrant dévotement dans le dit sépulcre, accompagné de plusieurs Frères Mineurs et Prêcheurs, de plusieurs chanoines de saint Front et de deux bourgeois, les abords du sépulcre étant garnis d'un grand nombre d'autres chanoines, prêtres, clercs, consuls de ladite ville et bourgeois, assistants et témoins, avec de

Apud istos absens mansit,
Apud illos manens transit,
Manet in absentia,

Extra corpus præsul an sit
Chyroteca cum remansit
Dei sit scientia.

¹ La liturgie du Puy étoit conforme à celle de Périgueux.

grands luminaires, nous avons ouvert avec grand travail le tombeau de pierre, dans lequel, rassuré par le bruit public et par d'autres conjectures, nous pensions fermement que reposoit le très-saint corps ; nous y avons trouvé une grande caisse de bois, solide et bien ferrée, contenant une autre grande caisse de bois blanc dans laquelle étoient, comme nous l'espérions, les saints ossements intègres et parfaitement conservés par la grâce de Dieu, et de grands fragments de la tête, solides et fermes.

Avant de toucher en quoi que ce soit lesdites reliques, nous avons fait tirer les deux cercueils, avec tout ce qu'ils contenoient dudit sépulcre, et en présence des témoins déjà indiqués et de plusieurs autres, à la grande joie et dévotion des assistants ; du cercueil de plomb nous avons ôté tous et chacun des os pour les déposer dans une nouvelle caisse de bois très-belle, revêtue entièrement d'une étoffe de soie. Cela fait, après avoir rendu au Seigneur de grandes actions de grâces, en présence de tous les témoins sus-indiqués, nous avons remis au même lieu les reliques retrouvées, pour y reposer jusqu'à ce qu'elles soient placées dans une châsse digne d'elles, ce qui ne tardera pas, si Dieu veut bien nous l'accorder. Après cette translation, à l'heure de tierce, de l'avis du clergé et du peuple, nous avons commencé la fête de la translation en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en chantant la messe solennelle de saint Front, au milieu d'une foule innombrable accourue à son église. Ayant fini notre discours en exposant tous les détails ci-dessus mentionnés, nous avons montré une lame de plomb sur laquelle étoient gravés ces mots : HIC JACET CORPUS BEATI FRONTONIS JESU CHRISTI DISCIPULI ET BEATI PETRI IN BAPTISMATE DILECTI FILII. Nous avons aussi montré une autre lame contenant cette inscription : HIC JACET CORPUS BEATISSIMI FRONTONIS JESU CHRISTI DISCIPULI ET BEATI PETRI APOSTOLI IN BAPTISMATE FILII, EX LYCAONIA REGIONE ORTI, DE TRIBU JUDA, EX SIMONE ET FRONTONIA, OBIIT OCTAVO KALENDAS NOVEMBRIS ANNO QUADRAGESIMO SECUNDO POST PASSIONEM DOMINI JESU. Ces deux lames ont été trouvées par nous dans le cercueil de plomb avec le très-saint corps ; nous y avons trouvé aussi d'autres inscriptions gravées et des vers composés en l'honneur

du saint apôtre. Comme tout le clergé et le peuple de ce diocèse de Périgueux doit immensément se réjouir, *gaudere debeat in immensum*, d'un si grand patron qui le premier a prêché la foi dans ces contrées et a converti à Jésus-Christ le peuple qui les habite, nous vous requérons tous et vous prions, vous enjoignant, en vertu de la sainte obéissance, qu'en la veille de saint Philippe et de saint Jacques, en l'honneur du Seigneur et du très-heureux Front, vous célébriez solennellement à perpétuité la fête de ladite translation. Nous accordons à tous ceux qui la célèbreront avec piété et dévotion, quarante jours d'indulgences. Donné le VI des nones de mai, l'an du Seigneur 1261.

Deux siècles après, le 25 ou 27 mai 1463, Elie de Bourdeilles, évêque de Périgueux, assisté de l'évêque de Sarlat et de l'évêque de Rieux, fit en vertu d'une bulle d'Eugène IV, donnée à Florence en l'an 1441, l'élévation du corps de saint Front. Le chef sacré de l'apôtre de Périgueux fut placé dans un grand tabernacle, couvert de lames de cuivre émaillées et dorées, d'un magnifique travail; un bras fut porté processionnellement à la cathédrale, dédiée à Saint-Étienne. Mais, au siècle suivant, en 1575, pendant les guerres du protestantisme, ces saintes reliques furent volées et profanées. « Le plus précieux trésor, dit un ancien écrit, intitulé « Estat de l'église du Périgord, le plus précieux trésor qui fût « perdu dans ce général désordre, fut la châsse du corps et la mé« daille du chef sacré de l'apostre du Périgord saint Front, que « le capitaine Jauré et La Palanque eurent pour leur part de bu« tin. Ce La Palanque étoit, du commencement, guabarrier à Ber« gerac, et, par les brigandages insignes faits sur les catholiques, « s'étoit rendu formidable dans les armées protestantes. Pour « Jauré, il étoit du voisinage de Bragerac, et pour conduire au « chasteau de Tiregan la châsse, il fut contraint d'en charger son « cheval avec ce blasphème : *Qu'il aimoit bien saint Front, puis« qu'il le mettoit à cheval et lui alloit de pied.* Ils fondirent les « lames d'or et d'argent de la châsse, et jetèrent les ossements du « saint dans la Dordogne. » (*Estat*, etc., p. 203.)

On n'a pu sauver que quelques fragments du crâne, dont l'un

est dans la paroisse d'Andrivaux et l'autre dans la cathédrale.

Le corps de saint Front, dit M. l'abbé Brugière, avoit été d'abord inhumé dans une église fort modeste, puis transféré dans une autre, bâtie au sixième siècle par Chronopius. Cette église fut reconstruite ou agrandie par la suite et dédiée en 1047 : c'est l'admirable édifice byzantin qui fait la gloire du Périgord. Elevé sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, et de Saint-Marc de Venise, saint Front de Périgueux étonne l'Occident par sa structure orientale, et a rayonné dans tous le midi de la France. Il convenoit que le tombeau du disciple de Notre-Seigneur rappelât ce pays d'Orient où il avoit reçu le jour, et d'où il nous avoit apporté les lumières de la foi.

A Rome, fête de quarante-six bienheureux soldats, qui, ayant été baptisés ensemble par le pape Denis, furent bientôt décollés par ordre de l'empereur Claude, et ensevelis sur la voie Salaria, où furent aussi déposés cent vingt et un autres martyrs, entre lesquels ont comptoit quatre soldats de Jésus-Christ, Théodore, Lucius, Marc et Pierre.

A Florence, supplice de saint Miniat, soldat, qui, combattant vaillamment pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dèce, fut couronné par un noble martyre.

A Torre en Sardaigne, saint Prote, et saint Janvier diacre, martyrs, qui, ayant été envoyés en cette île par le pape saint Caïe, furent immolés, au temps de Dioclétien, sous le président Barbare.

A Constantinople, supplice de saint Martyre, sous-diacre, et de saint Marcien, chantre, qui furent tués par les hérétiques sous l'empereur Constance.

A Rome, saint Boniface, pape et confesseur.

A Bresce, fête de saint Gaudence, évêque, remarquable par son érudition et sa sainteté.



VINGT-SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Evariste, pape et martyr. — Le bienheureux Bonaventure de Potenza, de l'Ordre des Frères Mineurs.

Saint Rogatien, prêtre et saint Félicissime, martyrs; saint Flore, saint Lucien et leurs compagnons, martyrs; saint Quodvultdeus, évêque de Carthage; saint Rustique, évêque de Narbonne; saint Gaudiose, évêque de Salerne; saint Foulque, évêque de Pavie; saint Quadragésime, sous-diacre.

LA VIE DE SAINT EVARISTE,

PAPE ET MARTYR.

AN 121.

Adrien, empereur.

Treize jours après la mort du saint Pape Anaclet, on élut à sa place saint Evariste, Grec de nation, comme son prédécesseur, fils de Justus, Hébreu de race et de secte, natif de Bethléem.

C'étoit un homme docte, saint, et le premier qui divisa les paroisses de Rome, entre les prêtres, qui ont eu depuis les titres de cardinaux. Il ordonna que sept diacres accompagnassent l'évêque quand il prêcheroit, tant pour être témoins de sa doctrine, que pour honorer le ministère, et garder leur prélat. Il voulut que les mariages fussent faits en public, et non clandestinement, et que les époux reçussent la bénédiction nuptiale dans l'église, ainsi qu'il se pratiquoit, même du temps des apôtres.

Il défendit aux évêques de laisser leurs églises, qui sont leurs épouses, pour en prendre d'autres; non plus qu'il n'est pas permis

aux maris de répudier leurs femmes pour en changer : que l'on ne reçût point l'accusation du peuple contre l'évêque, sans aucun légitime soupçon précédent. Il fut Pape neuf ans, trois mois, et le 26 octobre, il fut couronné du martyre, encore que nous n'en sachions point la manière; mais la sainte Eglise le tient pour martyr.

Il mourut l'an de Notre-Seigneur 121, le second de l'empire d'Adrien. Il fut enterré au Vatican, auprès du tombeau du prince des apôtres, saint Pierre. Il tint quatre fois les Ordres au mois de décembre, où il sacra quinze évêques, dix-sept prêtres, et deux diacres, comme le remarque le cardinal Baronius. Saint Irénée, Eusèbe, Nicéphore, saint Augustin, Optatus de Milève, Bède, et les auteurs des Vies des Papes, font mention de saint Evariste.

VIE DU BIENHEUREUX BONAVENTURE DE POTENZA,

DE L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS CONVENTUELS.

Potenza est nne petite ville de la province de Basilicate, dans le royaume de Naples : c'est là que naquit le bienheureux Bonaventure, de pauvres et honnêtes artisans. Son père étoit tailleur; il s'appeloit Lelio Lavagna, sa mère, Catherine Pica. Il fut baptisé le 4 janvier de l'an 1651, et reçut les noms de Charles-Antoine-Gérard. Six ans après, l'évêque du diocèse, Mgr Bonaventure Claverio, de l'Ordre des Mineurs conventuels, lui conféra le sacrement de confirmation.

La piété du bienheureux se manifesta dès son enfance, par une singulière modestie et une grande tendresse pour la très-sainte Vierge. Il aimoit à faire de longues prières devant une image de cette bonne Mère, à laquelle il exprimoit ses besoins avec une

naïve candeur. Son visage respiroit déjà cette pureté angélique qu'il eut le bonheur de conserver toute sa vie.

Son père, le voyant si porté aux choses de dévotion, résolut de le faire étudier dans l'espoir qu'il pourroit parvenir à l'état ecclésiastique ; mais, désireux d'échapper aux dangers du monde, le bienheureux se retira dans l'Ordre des Frères Mineurs conventuels, où il prit le nom de Bonaventure. Il reçut l'habit à Nocéra, le jour de la fête du séraphique Père saint François, et fut admis à la profession l'année suivante. On l'envoya ensuite étudier au couvent de Mataloni, où l'on conservoit une pauvre petite demeure qui avoit autrefois servi au séraphique patriarche des Franciscains. Un jour, le gardien du couvent l'y surprit tout en larmes. « Qu'avez-vous à pleurer ainsi, lui dit-il ?

— Et comment ne pleurerois-je pas, répondit l'humble religieux, en me voyant, moi qui suis un si grand pécheur, dans le lieu qu'habita notre bienheureux Père? »

Le gardien, qui étoit un homme de sens et de bon conseil, fut frappé de cette réponse; il résolut de cultiver les dispositions de ce religieux, prévoyant qu'il deviendroit un saint. La Providence lui ménagea bientôt un autre maître, plus versé encore dans les voies de Dieu. Il y avoit à Amalsi un vénérable religieux, nommé le Père Dominique de Muro, gardien du couvent de cette ville, où l'on conservoit également une chambre de saint François. Le bienheureux y fut envoyé et y passa huit années sous la direction de ce grand serviteur de Dieu. On peut dire que c'est là qu'il devint un saint. Il y apprit à être vraiment humble, mortifié et par-dessus tout obéissant. Cette dernière vertu brilla surtout en lui d'une manière admirable. Jamais il ne résonna les ordres qu'on lui donnoit : il ne savoit qu'obéir, Il cherchoit un jour la clef de la sacristie. Le Père Dominique lui dit en riant : « Elle est au fond de la citerne, prenez une ligne et repêchez-la. »

Le bienheureux court à la citerne avec un fil et un hameçon, jette sa ligne sur l'eau, sent quelque chose de lourd, retire sa ligne et ramène la clef.

Un matin d'été, il apportoit un morceau de glace pour l'usage

du couvent. Il rencontre le gardien qui, sans doute pour l'éprouver, lui commande de porter cette glace dans l'armoire de la sacristie. Au moment du dîner, on cherche la glace : le bienheureux répond simplement qu'elle est dans l'armoire. Les religieux courent à la sacristie, croyant, par cette chaleur, trouver la glace fondue et les ornements gâtés. Mais l'obéissance est plus forte que le soleil n'est ardent; la glace étoit presque entière, et les ornements intacts.

Le bienheureux reçut à Amalfi les Ordres sacrés. Avec quelle joie célébra-t-il sa première messe ! Son visage étoit comme resplendissant; des larmes de bonheur couloient continuellement le long de ses joues; son corps se soulevoit comme attiré par une force divine, vers ce Seigneur Jésus qu'il tenoit dans ses mains, et qui étoit l'unique désir de son âme. Plusieurs fois depuis, on le vit ainsi élevé en extase pendant le saint sacrifice. Il avoit un tel amour pour Notre-Seigneur, qu'il vouloit se charger seul de tout ce qui tenoit au service de l'autel : il nettoyoit le marchepied, lavoit les purificatoires, et passoit la plus grande partie de la nuit à genoux devant le saint tabernacle, priant et veillant à ce que la lampe ne s'éteignît jamais.

— C'est trop, Père Bonaventure, lui disoit-on; vous en faites trop.

— Eh quoi ! c'est trop, répondit-il ? Savez-vous que pour ce service je donnerois volontiers ma vie.

Quelque temps après il fut envoyé à Naples. Quand il fit ses adieux au Père Dominique, son bon maître, celui-ci lui prédit qu'ils mourroient tous deux à Ravello, et que leurs corps seroient unis dans le tombeau, comme leurs âmes l'avoient été pendant la vie.

A Naples, le bienheureux se consacra avec ardeur au salut des âmes : il prêchoit, il confessoit, il assistoit et consoloit les mourants. Il avoit pour diriger les âmes des lumières toutes divines. Souvent Notre-Seigneur lui révéloit l'avenir. Un religieux fort inquiet d'un examen qu'il devoit passer, résolut de le consulter. Père Bonaventure, lui dit-il.

Le bienheureux ne le laissa pas achever : Vous autres jeunes gens, reprit-il, vous ne pensez qu'à devenir maîtres en théologie: tu le seras, comme tu le désires, mais ensuite tu auras tant de dignités que de peines.

Ce religieux fut en effet comblé d'honneurs, mais non sans de grands chagrins, qui les lui firent payer chèrement.

En 1685, le bienheureux fut envoyé au couvent de Montella, puis à celui de Sorrente. La renommée de sa Sainteté se répandoit partout, et ses concitoyens de Potenza eussent bien voulu le posséder dans leurs murs. Mais le serviteur de Dieu y montroit une répugnance extrême, en sorte que ses supérieurs ne voulurent point l'y contraindre. Une seule fois, il se mit en route pour son pays, forcé par une ordre du provincial qui l'envoyoit consoler sa sœur mourante; mais arrivé à Eboli, il dit à son compagnon : Il est inutile d'aller plus loin, ma sœur vient de mourir. Il échappa ainsi aux honneurs que ses concitoyens vouloient lui rendre.

Les habitants de l'île de Capri ayant demandé un bon religieux de Saint-François, le provincial leur envoya le bienheureux. Il le vouloit faire gardien de l'hospice, mais vaincu par ses larmes, il donna le titre de supérieur à son compagnon. La maison étoit pauvre, mais le bienheureux suffisoit à tout : il mendioit, il aidoit à la cuisine, il nettoyoit l'église, il visitoit les malades, prêchoit, confessoit, et passoit selon sa coutume les nuits en prières. Le gardien ayant voulu s'assurer un matin s'il se jetoit au moins sur sa paillasse pour y dormir, leva la couverture, de laquelle s'échappa une quantité de rats et de souris qui prouvoient assez que le serviteur de Dieu leur avoit abandonné sa couche. Il dormoit peu et sur la terre nue. Il se donnoit chaque nuit de sanglantes disciplines : le sol et les murs étoient teints de sang.

Il lui arriva à Capri deux aventures qui montrent bien son obéissance, cette pierre de touche de toutes les vertus.

Un matin, au lever du soleil, qu'il travailloit au jardin avec le Père Ignace, on vint chercher celui-ci qui lui dit en partant : Attendez-moi ici, je reviendrai bientôt. Il s'agissoit de réconcilier

deux habitants de l'île ; l'affaire demanda plus de temps que le Père ne pensoit, en sorte qu'il ne put rentrer que le soir. Il s'inquièta de ne pas voir le bienheureux au souper. On lui dit qu'il n'avoit pas non plus paru au diner. Ah ! fasse le ciel, s'écrie le Père Ignace, qu'il ne soit pas encore à m'attendre dans le jardin où je l'ai laissé ce matin !

On y alla, et on le trouva à l'endroit même où le Père lui avoit dit d'attendre.

Une autre fois qu'il étoit dans la petite chambre de l'oratoire avec le Père Innocent, ce religieux lui dit : Attendez-moi ici ; je vais sur le port, voir s'il y a un vaisseau en partance pour Naples. Il descend au port, trouve un navire qui levoit l'ancre à l'instant même, et s'y embarque. Il revient trois jours après. Où est le Père Bonaventure, demande-t-il au Frère lai ?

— Je le croyois parti avec vous, répond celui-ci ; voilà trois jours qu'on ne l'a vu.

On le trouva à l'oratoire, et dans la même position où le Père l'avoit laissé. Il avoit passé ces trois jours sans manger, ni boire, ni reposer ; mais Dieu l'avoit soutenu pour honorer cet admirable respect de l'obéissance. Ce n'est pas qu'on puisse toujours imiter ces traits de vertu héroïque, mais on ne sauroit les lire sans attendrissement. C'est l'esprit de la primitive Eglise que l'on sent revivre dans nos siècles dégénérés. Ces traits ne dépareroient pas la vie des Pères du désert.

Une pauvre femme de Capri, que son mari maltraitoit parce qu'elle avoit perdu son anneau, vint un jour le trouver pour qu'il sût de saint Antoine de Padoue où elle l'avoit perdu.

— Que dis-tu, ma fille, lui répond le bienheureux ? Tu crois que je parle avec les saints, moi qui suis le plus grand pécheur du monde ! Tout ce que je puis faire, c'est de prier saint Antoine et si vous voulez revenir demain, revenez.

Le lendemain la femme retourna. Souvenez-vous, lui dit le bienheureux, que dimanche dernier, au retour de la messe, vous avez placé votre anneau sur le coffre voisin de la fenêtre : vous l'avez ensuite ouvert pour y mettre vos habits de fête, et l'anneau est

tombé derrière ce coffre. Cherchez-le, et vous l'y trouverez.

La femme l'y trouva en effet, et toute joyeuse raconta le fait à ses voisins. Le gardien du couvent le sut; il contraignit le bienheureux de lui avouer que la nuit précédente, saint Antoine lui étant apparu, l'avoit instruit de toutes les circonstances de cette affaire.

En 1688, le bienheureux fut envoyé dans l'île d'Ischia, qu'il évangélisa par sa parole et par ses exemples, et où il produisit un bien infini. Il convertit un grand nombre de pécheurs, surtout parmi les prisonniers. Il s'enferma une fois pendant huit jours au fond d'une tour, pour gagner un misérable qui y étoit détenu. Les paysans, étonnés d'une si longue absence, lui disoient: « Qu'est-ce donc, Père Bonaventure? le bruit court qu'ils t'ont mis en prison.

— Non, non, mes enfants, répondit le bienheureux, mais j'y resterois volontiers tout le temps de ma vie pour sauver une âme.»

Parmi les pécheresses qu'il convertit, il y en avoit une, nommée Jeanne de Sasso, à laquelle il dit ces paroles prophétiques : « Vous avez voulu trop plaire au monde; or, sachez que Dieu vous punira par où vous avez péché. Dans les derniers temps de votre vie, ce visage dont les agréments séduisoient les hommes, sera frappé d'une gangrène affreuse, qui fera horreur aux autres et à vous-même. »

Trente-cinq ans après, elle fut en effet frappée d'une plaie horrible, qui lui rongea le visage et la conduisit au tombeau.

Un jour qu'il se trouvoit à l'église avec une de ses pénitentes, Sœur Marie-Angèle, il vit entrer un enfant de neuf ans, et dit à la Sœur : « Regardez cet enfant, le connoissez-vous?

— Non, répondit-elle.

— Sachez donc, reprit le bienheureux, que dans le temps de vos plus amers chagrins, il sera votre soutien et votre père. »

Bien des années après, cette femme abandonnée de sa famille, attachée sur son lit de douleurs par des maladies incurables, n'eut d'autre consolateur et d'autre soutien pendant huit ans, que cet enfant devenu prêtre, et qui s'appeloit don Blaise Tirabella.

Dans le temps que le bienheureux habitoit Ischia, il dit à cette même Sœur Marie-Angèle : « Portez-moi demain du pain en abondance, parce que nous aurons beaucoup de pauvres. » La Sœur se chargea de cinq gros pains qu'on avoit réservés dans la maison de la marquise de Lanfreschi, où elle demeuroit. Le soir étant venu, on chercha les pains, mais inutilement. La Sœur, voyant qu'on commençoit à murmurer contre elle, dit aux serviteurs : « Cherchons ensemble, je vous trouverai le pain. La table, vide un instant auparavant, étoit chargée en effet de pains d'une blancheur éclatante, qui suffirent pendant trois jours à toute la maison.

Dans la nuit de l'Immaculée Conception, le bienheureux se chauffoit après les matines avec quelques religieux : se tournant tout à coup vers l'un d'eux, nommé le Père Thomas de Cerreto, il lui dit : « Cher Frère, mettez en ordre les affaires de votre conscience, car dans deux ans à pareille époque vous mourrez.

Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu, répondit humblement le Père qui étoit un excellent religieux : la seule chose que je vous demande, Père Bonaventure, c'est que vous m'assistiez dans ce moment terrible.

— Mon cher Père, reprit le serviteur de Dieu, je le ferois bien volontiers ; mais en ce temps-là je ne serai plus ici.

Deux ans après, le Père Thomas mourut, précisément dans l'Octave de l'Immaculée Conception, et le 19 octobre précédent, le bienheureux avoit été rappelé à Naples, où il habita successivement les deux couvents de Notre-Dame et de Saint-Antoine. En 1703, il fut nommé maître des novices à Nocera de Pagani. Un jour que le gardien entroit au noviciat, le bienheureux dit à ses élèves : « Honorez particulièrement ce Père, et baisez-lui la main avec respect, non-seulement parce qu'il est supérieur de ce couvent, mais encore parce qu'il le sera bientôt de toute la province. Il fut en effet provincial l'année suivante, et contre toute attente. »

Le bienheureux sut communiquer à ses novices une partie de la ferveur qui l'animoit : il leur donnoit en tout l'exemple, pratiquant le premier les humiliations auxquelles il vouloit les habituer. Il les gagnoit à Dieu par sa douceur, et son humilité : plusieurs fois

ces jeunes gens le virent éclatant de lumière; mais lorsqu'ils essayoient de lui en parler, il s'enfuyoit aussitôt.

En 1707, une maladie épidémique ravagea les environs de Naples : à sa grande joie le bienheureux fut alors envoyé dans cette ville. Il se consacra aux soulagement spirituel et corporel des malades, malgré ses infirmités, et il en guérit beaucoup avec l'huile de la lampe de saint Antoine, auquel il attribuoit ces miracles. Mais les fatigues qu'il éprouva, l'avoient mis à l'extrêmité. Une de ses jambes étoit couverte de plaies gangreneuses, et il avoit au genou une tumeur qu'il fallut couper. Il subit une opération très-douloureuse, pendant laquelle il ne prononça d'autre parole que le saint nom de Marie. Lorsque le chirurgien tailloit et brûloit les chairs et que les assistants frémissoient d'horreur, son visage étoit calme et riant, et si la douleur vouloit l'emporter, il répétoit le nom de sa bonne Mère et retrouvoit aussitôt la paix.

Il fut enfin choisi pour aller fonder le couvent de Ravello; il y avoit longtemps qu'il soupiroit après ce jour, car son saint ami, le Père Dominique de Muro, lui avoit prédit que c'étoit là qu'il devoit mourir, et qu'ils seroient réunis. On vouloit l'en faire supérieur, mais il parvint encore une fois à décliner cet honneur. Avant de quitter Naples il alla voir un de ses amis nommé Don Joseph de Gennaro prince de Sirignano. C'étoit un homme fort pieux, d'une grande naissance, mais que des revers avoient mis dans un état voisin de la gène. Il fut douloureusement surpris d'appendre le prochain départ du bienheureux, et lui demanda s'il avoit pensé à lui devant Dieu.

— C'est fait, c'est fait, répondit le Père : quel emploi pourriez-vous bien avoir au conseil?

— Aucun, dit le prince, car je ne suis ni docteur ni savant.

— Je ne sais qu'une chose, reprit le bienheureux, c'est que vous aurez un office permanent au conseil, et qui vous rapportera mille, voire même deux mille ducats par an.

Cette place étoit remplie alors par le duc de Spezzano, qui étoit dans toute la force de l'âge. Il mourut cependant peu après, et malgré la brigue des prétendants don Joseph obtint cet emploi,

qui lui rapporta mille ducats la première année, et deux mille les années suivantes.

Le bienheureux arriva à Ravello le 4 janvier de l'an 1710; il se mit aussitôt à parcourir la ville et les pays d'alentour, prêchant, confessant, assistant les malades, secourant les pauvres, convertissant les pécheurs les plus endurcis. Malgré ses infirmités et son âge déjà avancé, rien ne pouvoit le retenir quand il s'agissoit de faire le bien, ni la chaleur, ni le froid, ni la pluie, ni la neige et la difficulté des chemins. Un jour qu'il se rendoit à Atrani, il rencontra un mendiant dont le visage étoit défiguré par une lèpre si horrible, que le bienheureux s'en détourna d'abord avec répugnance; mais bientôt revenant sur ses pas, il le presse sur son sein, l'embrasse avec amour et nettoye avec sa langue ses plaies hideuses, en un instant le lépreux fut guéri.

Une autre jour qu'il retournoit d'Amalfi à son couvent, il aperçoit un certain Octave Déliani, duquel il s'approcha en lui disant: Octave, tu n'es plus le même qu'avant-hier.

— Mais si, Père Bonaventure, répondit cet homme.

— Pourquoi me le nier, reprit le serviteur de Dieu, lorsque je sais qu'hier soir tu as eu une querelle avec ton cousin, qui t'a offensé gravement; et que si on n'étoit accouru, tu l'aurais tué?

Cet homme parut stupéfait, car l'événement s'étoit passé dans l'intérieur de sa maison et avoit été tenu secret; mais sa surprise se changea en épouvante, quand le bienheureux ajouta: je sais aussi, Octave, qu'en venant ce matin à Ravello, tu méditois en toi-même les moyens de te venger, et que tu as résolu de tuer ton cousin.

Alors il avoua sa faute, et promit de renoncer à son funeste dessein.

Un autre individu, nommé Carminé, alloit sortir du couvent, lorsque le bienheureux courut après lui, et lui dit: mon fils, si vous retournez chez vous, ne passez pas par la rue des *Magroni*, prenez un autre chemin.

Cet homme le crut et fit bien; car il sut dans la suite qu'un de

ses ennemis, nommé Joseph Manso, l'attendoit dans cette rue pour le tuer.

Il y avoit à Scala un jeune gentilhomme qui s'appeloit Don Emmanuel d'Afflitto. Il vint un jour à Ravello pour se confesser au bienheureux; mais ayant honte de lui avouer l'attachement qu'il avoit pour une jeune fille, il s'adressa au grand vicaire. Dans l'après-midi, le serviteur de Dieu le rencontra et lui dit: Je vous attendois ce matin; pourquoi n'êtes-vous pas venu?

Le jeune homme voyant que le Père avoit pénétré son dessein, lui répondit qu'il s'étoit confessé au grand vicaire; il alloit lui en faire connoître la cause, mais la confusion le retint. Alors le bienheureux le prit à part et lui dit: Mon fils, je vous prie de ne parler à personne de ce que je vais vous confier: votre amour pour cette jeune fille est une chimère; vous n'épouserez ni celle-là, ni une autre. Dieu vous destine au sacerdoce.

Don Emmanuel le quitta fort surpris, et malgré la recommandation du bienheureux, il raconta le fait à un de ses amis, qui le répéta à sa mère. Cette dame qui étoit opposée au projet de mariage de son fils, en fit parler au serviteur de Dieu, qui l'assura que Don Emmanuel ne se marieroit jamais, et qu'il se feroit prêtre.

Peu de temps après, en effet, le jeune homme sentit sa passion s'éteindre dans son cœur: il demanda à sa mère la permission d'entrer dans l'état ecclésiastique; mais avant de la lui accorder, cette dame consulta le bienheureux qui lui répondit: Le temps n'est pas encore venu; vous verrez qu'il changera de nouveau. Laissez-le faire: le temps arrivera où il désirera fermement se faire prêtre, et ce sera lorsque la cathédrale aura le plus besoin de lui.

Don Emmanuel changea effectivement; il résolut encore une fois de se marier. Le serviteur de Dieu étoit mort, et trois années s'étoient déjà écoulées, lorsque enfin il se décida sincèrement à entrer dans l'état ecclésiastique. Il obtint une des dignités du chapitre, devint vicaire capitulaire et fut nommé archidiacre de cette église.

Cependant le moment approchoit où Notre-Seigeur vouloit appeler son serviteur pour couronner ses travaux. Le bienheureux le savoit et s'en réjouissoit : il ne pouvoit s'empêcher d'en parler à ses amis, mais à mots couverts, en sorte qu'ils ne le comprirent pas tout d'abord. Plus de six mois avant sa mort il disoit au gardien de son couvent : « Je vois que mes infirmités empirent tous les jours : il faut que je change de demeure. J'ai toujours désiré un lieu où l'on vive dans une paix et une charité parfaite, où l'on n'ait d'autre soin que d'aimer Dieu : je ne l'ai pu encore obtenir. Il faudra donc que je parte et que j'aille dans ma patrie.

On croyoit qu'il vouloit parler de Potenza, où il étoit né; et quand on lui demandoit à quelle époque il partiroit, il répondoit : « Ce sera vers la fin d'octobre. »

Ses amis, désolés de le perdre, lui disoient que l'évêque et le peuple le retiendroient malgré lui.

— Non, non, reprit le bienheureux, il n'y aura ni prières, ni force, ni puissance humaine qui puisse me retenir, parce que mon départ est nécessaire, et qu'il me sera impossible de rester.

Un médecin de ses amis dit alors : « Le Père Bonaventure nous parle trop souvent de son voyage dans sa patrie, pour qu'il n'y ait pas un sens caché, que je crois comprendre. Je me souviens que son maître, le Père Dominique de Muro, peu de temps avant sa mort, nous disoit aussi qu'il vouloit aller dans sa patrie, mais il entendoit sa patrie céleste, vers laquelle il s'envola bientôt. Je crois que le Père Bonaventure veut dire la même chose, et qu'il nous quittera, non pour Potenza, mais pour le ciel.

Le 15 octobre le bienheureux se rendit selon sa coutume au palais épiscopal, pour confesser l'évêque, monseigneur Perimezzi.

— Monseigneur, lui dit-il, j'ai une chose de grande importance à vous recommander.

— Dites de suite, répondit le prélat.

— C'est, Monseigneur, que quand je ne serai plus votre confesseur, vous mettiez tous vos soins à vous en procurer un autre qui vous parle avec une liberté apostolique.

Il revint à l'église donner ses derniers avis à ses pénitents. Ce

matin-là même, il fut pris d'une fièvre si violente, qu'elle le contraignit de se jeter sur son pauvre grabat. La funeste nouvelle se répandit aussitôt dans le pays, et tout le monde disoit : « Voilà donc ce départ et cette patrie dont il nous parloit! » Un grand nombre d'habitants, et l'évêque lui-même, coururent au couvent pour le voir et l'entretenir encore une fois. Le huitième jour de sa maladie, il demanda les sacrements et pria les Frères qui fondoient en larmes, de lui pardonner tous les scandales de sa vie. Je suis un misérable, disoit-il, indigne de porter ce saint habit. Il voulut se jeter à bas du lit pour baiser les pieds du gardien; mais celui-ci le retint et lui dit : « Père Bonaventure, embrassez plutôt ceux de Notre-Seigneur. » Il prit son crucifix et arrosa de ses larmes les pieds du divin Sauveur.

Après avoir reçu les derniers sacrements, il parut ravi en extase; puis, sortant comme d'un profond sommeil, il se mit à chanter d'une voix plus forte qu'il ne l'avoit jamais eue dans sa jeunesse les louanges de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère. Il chanta ainsi pendant vingt-quatre heures, avec une mélodie plus angélique qu'humaine. Une heure avant sa mort, il se tut, récita trois fois l'*Ave Maria*, et rendit à Dieu son âme, sans agonie, sans douleur, le soir du vingt-six octobre de l'an 1711, âgé de soixante ans, huit mois et vingt-six jours.

Il étoit de petite taille, d'une complexion vigoureuse, mais affoibli par la pénitence; d'un tempérament de feu, mais dompté par la vertu, de manières douces et aimables, d'un parler facile et gracieux, d'une contenance modeste, d'un visage où se reflétoit l'admirable pureté de sa vie.

Aussitôt que le corps eût été exposé dans l'église, une foule immense s'y transporta pour voir, disoit-on, le bienheureux, pour se recommander au saint. Ses membres étoient restés flexibles, et répandoient une odeur suave. L'encombrement du peuple devint si grand, que l'évêque résolut de faire porter le corps en procession dans la ville, afin que tout le monde pût le voir, et d'éviter quelque tumulte. Plusieurs prodiges signalèrent cette sorte de marche triomphale. Pendant la nuit, on s'aperçut qu'une sueur abondante

En Afrique, saint Rogatien, prêtre, et saint Félicissime, martyrs, qui obtinrent une illustre couronne dans la persécution de Valérien et de Gallien, et desquels parle saint Cyprien dans sa lettre aux confesseurs.

A Nicomédie, saint Lucien, saint Flore et leurs compagnons, martyrs.

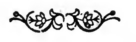
Le même jour, saint Quodtvultdeus, évêque de Carthage, qui, ayant été mis avec son clergé, par le roi arien Genséric, sur des vaisseaux usés, sans rames et sans voiles, aborda à Naples contre toute espérance, et demeurant là en exil, il mourut avec la qualité de confesseur.

A Narbonne, saint Rustique, évêque et confesseur, qui brilla au temps des empereurs Valentinien et Léon.

A Salerne, saint Gaudiose, évêque.

A Pavie, saint Foulque, évêque.

Dans la même ville, saint Quadragésime, sous-diacre, qui ressuscita un mort.



VINGT-SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Vincent, sainte Sabine et sainte Christèle, martyrs.

Saint Frumence, évêque; saint Florent, martyr; sainte Capitoline et sainte Erothéïde, sa servante, martyres; saint Elesbaan, roi d'Ethiopie.

LA VIE DE SAINT VINCENT, SAINTE SABINE ET SAINTE CHRISTÈLE,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin pape. — Dioclétien et Maximien, empereurs.

Comme le président Dacien, visitant les villes et les bourgades de l'Espagne, répandoit le sang des chrétiens, il arriva à une ville de Portugal, nommée Talavéra de la Reine, assez connue, pour n'être qu'à douze lieues de Tolède. Ce président y étant entré, sut qu'il y avoit un jeune chrétien, nommé Vincent, qui étoit bien né; il l'envoya chercher, et le voyant de si bonne mine, par une fausse compassion il lui parla doucement, tâchant de lui persuader de n'exposer point sa vie pour Notre-Seigneur, qui avoit été publiquement condamné et exécuté à mort.

Le saint jeune homme, ne pouvant supporter les paroles du président trop injurieuses contre Notre-Seigneur, et poussé de zèle et de ferveur, le blâma de parler en cette sorte contre un Seigneur qu'il devoit adorer et reconnoître pour Dieu; s'il n'étoit aveuglé et

poussé du malin esprit. Dacien lui répondit qu'il pardonnoit à sa jeunesse cette imprudence, mais que comme père il l'avertissoit de sacrifier aux dieux pour sauver sa vie. Vincent lui repartit : *Ceux-là manquent vraiment de prudence et de jugement, qui adorent des statues de pierre, de bois ou de métal, au lieu d'adorer le vrai Dieu vivant, qui est le seul créateur du ciel et de la terre.*

Cela mit le président si fort en colère, qu'il le fit ôter de sa présence, et commanda, ou qu'il sacrifiât à Jupiter, ou qu'on le fît mourir. Les bourreaux se saisirent de lui incontinent, et le traînèrent devant un autel de Jupiter pour l'y faire sacrifier. Il y avoit devant l'autel une grosse pierre, sur laquelle saint Vincent mettant les pieds, elle s'amollit comme si elle eût été de terre, de sorte que les vestiges du saint martyr y demeurèrent empreints. A ce miracle Jésus-Christ en ajouta un autre : car les gentils et les ministres de Dacien, voyant que par la vertu du Dieu que Vincent confessoit, cette pierre s'étoit amollie, ils adoucirent leurs cœurs, et commencèrent à dire, que sans doute celui-là devoit être le vrai Dieu, qui opéroit de si grandes merveilles. Ce murmure empêcha que l'on ne fît mourir saint Vincent, qui fut mené en prison : et on dit à Dacien, que ce jeune homme avoit demandé trois jours pour penser à ce qu'il devoit faire, ce que Dacien trouva bon. Pendant que le saint étoit en prison, il convertit plusieurs gentils à la foi de Jésus-Christ.

Il avoit deux sœurs, nommées Sabine et Christèle, filles orphelines, qui avoient mis toute leur espérance et leur support en leur frère Vincent. Elles vinrent dans la prison se plaindre à lui de leur abandon, et du danger où elle se voyoient de perdre leur honneur et leur âme, s'il leur manquoit, le priant à chaudes larmes de sortir de la prison et de s'enfuir avec elles, en quelque lieu où ils pussent éviter les coups de ce cruel tyran, vivant chrétiennement dans la paix et le repos. Il s'y résolut ; et étant aimé des gardes, il s'échappa une nuit si secrètement, que le président n'en sut rien, et quelque diligence dont il usât, il ne les put attraper qu'en la ville d'Avila, où ils furent pris tous trois, par son commandement.

Par les chemins saint Vincent avoit tellement enflammé le cœur de ses deux sœurs en l'amour de Jésus-Christ, qu'elles ne désiroient rien tant que de mourir pour lui, ainsi qu'elles firent paroître dans les tourments qu'elles endurèrent. Car ils furent premièrement mis à la question, et depuis fouettés cruellement, louant tous trois d'une seule voix Jésus-Christ au milieu des fouets et des tourments, et le remerciant de la faveur qu'il leur faisoit.

Ces maudits bourreaux eurent une telle rage, de voir la constance et la joie des saints martyrs, qui chantoient les louanges de Dieu, que prenant cela pour une irrévérence à leurs dieux, et un l'affront à eux-mêmes, ils posèrent les têtes des saints sur des pierres, et, par un nouveau genre de cruauté les écrasèrent avec d'autres pierres, faisant voler la cervelle parmi le champ; ainsi par une telle mort ils achevèrent glorieusement leur martyre.

Les corps saints demeurèrent là étendus pour servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux, sans que pas un des chrétiens osât les ensevelir. Mais afin que l'on voit la providence que Dieu a pour ses serviteurs, il fit venir un grand serpent pour les garder; il sortit d'entre des rochers près de la ville, où il avoit fait tort à beaucoup de gens, et épouvanté tous les habitants. Ce serpent vint auprès des corps saints pour les défendre de toute injure, comme il fit à l'endroit d'un riche juif de la ville, qui avec une mauvaise intention et un mépris de la religion chrétienne, alloit vers ces corps étendus par terre : mais lorsqu'il en eut approché, le serpent l'entortilla, et le serra si fort, qu'il l'étouffoit; et quoi que par ses sifflements et par sa langue il montrât assez sa fierté, néanmoins il le tint l'espace d'une grande heure, sans faire autre chose que de l'épouvanter et donner le loisir au juif de faire ce qu'il fit à la fin.

Car reconnoissant que ce serpent ne faisoit point cela par hasard, mais qu'il étoit conduit par ce Seigneur à qui toutes les créatures obéissent, et que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu, puisque les serpents mêmes rendoient témoignage de sa divinité et de sa grandeur, il leva les yeux au ciel, en disant : *Jésus-Christ, gardien de vos serviteurs, délivrez-moi de cete bête, et je promets de croire en*

vous, de recevoir votre foi, et d'enterrer honorablement les corps de vos amis. Sitôt qu'il eut achevé ces paroles, le serpent le quitta, comme ayant fait son devoir, et s'écoula sans qu'on le vit désormais. Le Juif revenu à soi, considérant ce qui lui étoit arrivé, se fit baptiser, et avec l'aide de quelques chrétiens enterra les saints: il fit bâtir une belle église sur leur tombeau.

Qui n'admirera les moyens que Notre-Seigneur emploie pour honorer les saints, et attirer ses ennemis à embrasser sa foi?

Leur martyre eut lieu le 27 d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 303, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. Il est arrivé en divers temps de grands miracles à ceux qui juroient par le sépulcre de saint Vincent d'Avila; ce qui a donné sujet, avec la révérence que Ferdinand et Isabelle portoient à ce saint, de défendre sous de grièves peines ce jurement aux loís du Toro.

Ceux du monastère de Saint-Isidore de Léon, assurent avoir le corps de ce saint martyr. Ceux d'Avila disent l'avoir aussi. Au monastère de Saint-Pierre d'Aralance, près de Burgos, et à Palencia, les habitants disent qu'ils ont le corps de sainte Christèle. Il peut bien être qu'en tous ces lieux il y ait quelques reliques de leurs corps saints, et qu'en ayant une partie, ils disent qu'ils les ont tout entiers.

Il est fait mention des saints Vincent, Sabine et Christèle, dans les Martyrologes romain, de Bède, et d'Usuard, dans le cardinal Baronius en ses Annotations, et dans les auteurs qui écrivent des vies des saints.

Vigile des apôtres saint Simon et saint Jude.

Aux Indes, saint Frumence, évêque, qui y fut d'arbord captif ensuite ayant été ordonné évêque par saint Athanase, il propagea l'Evangile dans cette contrée. — Il étoit de nation romaine, et il fut mis avec Edisius, son frère, sous la discipline d'un bon prêtre;

Tyrien, leur oncle, nommé Méropius. Ce saint homme, curieux de voir les Indes, mena ces jeunes enfants avec lui. Mais il arriva que sur leur retour, la paix ayant été rompue entre les Romains et les Indiens, ceux-ci se jetèrent sur les Romains et les tuèrent tous; Méropius fut du nombre des morts. Quant à Frumence et à son frère, on les trouva sous un arbre récitant ensemble leur leçon. Et à cause de leur jeunesse, de leur bonne grâce et de leur bel esprit, ils furent présentés au roi, qui les employa à son service. Il fit de Frumence son receveur et trésorier général, et d'Edisius son échanson. Ils le servirent avec tant de fidélité, qu'en mourant, il leur donna la liberté et les recommanda à la reine sa femme. Cependant la même fidélité qui leur avoit gagné la faveur du roi, leur acquit aussi celle de la reine. Elle les retint auprès d'elle, pour aider au gouvernement de son Etat pendant le bas âge du roi son fils. Lorsque Frumence se vit entièrement dans la faveur, et l'autorité souveraine entre les mains, il commença par rassurer tous les Romains marchands qui étoient chrétiens, et leur permit de bâtir des églises et des oratoires pour y servir Dieu, et de prêcher Jésus-Christ publiquement. De sorte que par son moyen et en peu de temps, le nombre des chrétiens s'accrut merveilleusement. Or, le roi, étant devenu capable de gouverner son Etat, ces deux saints personnages obtinrent un congé pour revenir dans leur pays. Edisius demeura avec ses parents, et saint Frumence alla voir saint Athanase à Alexandrie pour lui donner avis de l'état du christianisme aux Indes. Et comme il n'y avoit pas d'évêque ni de pasteur en ce pays, saint Athanase l'ordonna évêque, et l'y renvoya avec pleine autorité épiscopale, l'an de Notre-Seigneur 327, selon le cardinal Baronius. Ce fut alors que ce saint évêque travailla grandement à la conversion de ces barbares par ses exemples et ses prédications, qu'il confirmoit par une infinité de miracles. Il mourut enfin le vingt-septième jour d'octobre, vers l'an de Notre-Seigneur 330, ainsi que le rapporte Ruffin dans son Histoire ecclésiastique (qui l'apprit d'Edisius, frère de saint Frumence), avec Socrate, Théodoret, Sozomène et les autres auteurs.

A Trichâteau, saint Florent, martyr.

En Cappadoce, sainte Capitoline et sainte Érothéïde, sa servante, martyres, qui souffrirent sous Dioclétien.

En Ethiopie, saint Elesbaan, roi, qui, après avoir vaincu les ennemis de Jésus-Christ, envoya son diadème royal à Jérusalem ; et professant la vie monastique, au temps de l'empereur Justin, comme il en avoit fait vœu, rendit son âme à Dieu.



VINGT-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Simon et saint Jude, apôtres.

Saint Faron, évêque de Meaux; sainte Cyrille, vierge; sainte Anastasie l'Ancienne, vierge et saint Cyrille, martyr; martyre de saint Fidèle; saint Ferruce, martyr; saint Gaudiose, évêque africain; saint Honorat, évêque de Verceil.

LA VIE DE SAINT SIMON ET DE SAINT JUDE,

APÔTRES.

AN 50.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Saint Simon et saint Jude étoient enfants de Marie Cléophé, cousine germaine de la Mère de Dieu, et frères de saint Jacques le Mineur. Simon fut surnommé Cananéen : c'est pourquoi saint Luc l'appelle Zelotès en grec, parce que Cana en hébreu est la même chose que zèle en grec. Il eut ce surnom à cause qu'il étoit natif de Cana en Galilée, et pour être distingué d'avec saint Pierre, qui avoit nom Simon. Jude prit le surnom de Thadée, pour se distinguer de Judas Iscariote.

Ces bienheureux furent appelés à l'apostolat, et il est fait mention d'eux en l'Evangile, quand on nomme les douze apôtres. Au sermon de la Cène, lorsque Notre-Seigneur disoit : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et me découvrirai à lui :* Jude demanda : *Seigneur, comment se fera cela que vous vous manifestiez à nous autres, et non pas au monde?*

Il n'y a point d'autre mention particulière en l'Evangile de Jude, ni de Simon, sinon qu'il est très-assuré qu'en la prédication et en la propagation de l'Evangile ils souffrirent de grands travaux, firent plusieurs miracles, convertirent beaucoup de monde à la foi : comme de braves soldats de Jésus-Christ, ils désarmèrent Satan par leur vie et par leur doctrine, le renversant du trône qu'il avoit tyranniquement usurpé, abattant les idoles, éclairant ceux qui étoient aveuglés par la vaine adoration des faux dieux. On dit seulement que saint Simon prêcha en Egypte, saint Jude Thadée en Mésopotamie, et qu'ils entrèrent depuis tous deux en Perse, où ayant attiré une grande multitude de peuple à la connoissance de Notre-Seigneur, ils furent couronnés du martyre.

Voilà ce qu'en disent les quatre Martyrologes, et ce que l'on tire de saint Jérôme, de saint Isidore, et d'autres auteurs anciens, ainsi que du cardinal Baronius entre les modernes. Abdias le Babylonien en a écrit, mais c'est le moins suivi. Voici leur vie tirée de ce qui en est le plus apparent.

Sitôt que les saints apôtres furent entrés en Perse, les diables, qui jusqu'alors avoient continué leurs oracles, demeurèrent muets. Il arriva qu'un capitaine du roi de Babylone, nommé Baradach, devoit aller à la guerre contre les Indiens ; avant que de partir, il voulut apprendre de ses idoles quelle seroit l'issue de son expédition. Il s'adressa à tous les dieux l'un après l'autre, mais pas un ne lui fit de réponse. Demandant la cause de ce silence, ils lui dirent qu'ils ne pouvoient parler, pendant que Simon et Jude, apôtres de Jésus-Christ, demeureroient en cette province-là.

On les fit chercher par le commandement de Baradach, et après qu'ils eurent tenu quelque propos ensemble, les apôtres donnèrent permission aux diables de répondre, pour faire mieux connoître les mensonges et les tromperies de leurs captieuses réponses. Les diables donc lui dirent, par la bouche de leurs ministres, que la guerre seroit de longue durée, et fort sanglante de part et d'autre. Les apôtres, entendant cela, s'en moquèrent. Baradach leur dit alors : *Comment, je tremble de peur, et vous ne faites que rire?*

Les saints lui répondirent : *Il n'y a pas sujet de craindre, car*

demain, dès trois heures du matin, vous verrez ici les ambassadeurs des Indiens, qui viendront vous demander la paix, et se rendre entre vos mains, pour vous obéir en tout ce que vous leur commanderez.

Les prêtres des idoles se moquèrent de ce que dirent les apôtres, et voulurent faire croire qu'ils avoient des intelligences avec les ennemis; toutefois le capitaine s'apaisa, voyant qu'il ne falloit pas beaucoup de temps pour l'éclaircir de la vérité. Il fit prendre les apôtres, et les ministres de ses dieux, pour punir ceux qui auroient menti. Les ambassadeurs arrivèrent le lendemain au matin; ce que voyant Baradach, il voulut faire mourir les prêtres des dieux : mais les apôtres l'en empêchèrent, et dirent qu'ils n'étoient pas venus là pour être cause de la mort de personne, mais pour donner la vie à plusieurs. Il leur offrit de riches présents, mais ils ne voulurent rien prendre de lui. Il les mena au roi de Babylone et lui raconta ce qui s'étoit passé; le roi les estima fort de savoir les choses à venir par un esprit prophétique, et de les voir si humbles, si vertueux, si paisibles et si incorruptibles.

Il y avoit alors avec le roi deux magiciens, nommés Zaroës et Arphaxad, qui s'étoient enfuis des Indes, où saint Matthieu prêchoit, et avoit découvert leurs tromperies. Ceux-ci commencèrent à persécuter les apôtres par leurs enchantements : ils firent venir des serpents; et les apôtres leur commandèrent d'aller piquer les magiciens sans les faire mourir : ils obéirent, et tourmentèrent fort ces magiciens, qui furent contraints de sortir de Babylone à leur grande confusion; ils allèrent publier partout que les apôtres étoient ennemis des dieux, et empêchoient que l'on ne les adorât. Les apôtres, délivrés de ces obstacles, par leur prédication et par leurs grands miracles convertirent beaucoup de monde. Le roi, avec tous ceux de sa maison, reçut le baptême; et la foi de Jésus-Christ fut plantée dans ce royaume.

Il arriva une chose qui fit encore admirer davantage les apôtres. Une fille de bonne maison fit une faute, sans qu'on en sût l'auteur. Ses parents, lorsqu'elle étoit en travail d'enfant, la pressèrent de dire l'auteur de ce déshonneur en leur maison, afin de s'en venger. Elle, pour se délivrer du danger et cacher son complice, accusa un

diacre des apôtres, nommé Euphrosin, et dit qu'il étoit père de l'enfant. Il fut aussitôt pris et conduit devant le roi.

Les apôtres sachant qu'il étoit innocent, demandèrent que les parties eussent à comparoitre, et que l'on apportât l'enfant qui venoit de naître : ce qui fut fait. Alors ils commandèrent à l'enfant au nom de Jésus-Christ, de dire si ce diacre avoit commis le crime que sa mère lui imputoit, et si c'étoit là son père ? l'enfant répondit qu'il n'étoit pas son père, et que le diacre étoit homme de bien, chaste, et qu'il n'avoit jamais commis de péché charnel. Les parties adverses firent instance, afin que les apôtres sussent de l'enfant qui étoit son père, mais ils dirent *C'est á nous á délivrer les innocents, et non pas à déclarer les coupables.* Ainsi la méchanceté fut reconnue, le diacre délivré, et les saints apôtres en plus grand crédit et honneur que jamais.

Les apôtres, après avoir établi la foi à Babylone, allèrent prêcher par les provinces du royaume. Ils vinrent à une ville capitale, nommée Sunamur, où ces deux magiciens Zaroës et Arphaxad s'étoient retirés; ils excitèrent les prêtres des idoles contre les saints apôtres, comme étant les destructeurs de leurs temples ; et firent tant par leurs discours et par leurs ruses, qu'ils furent pris. On mena Simon au temple du Soleil, et Thadée, à celui de la Lune, pour les leur faire adorer. Mais les apôtres se mirent en prières, les idoles se brisèrent d'elles-mêmes, et les diables en sortirent sous la forme d'Ethiopiens, poussant des cris et des hurlements. Les prêtres eurent une telle rage de voir cela, qu'ils se jetèrent de furie sur les apôtres, et les taillèrent en pièces. Quoique le temps fût alors clair et serein, il s'éleva tout à coup une si horrible tempête, avec tant de foudres et d'éclairs, que les temples des faux dieux furent renversés, et plusieurs gentils écrasés : entre autres les deux magiciens furent réduits en cendres.

Le roi qui étoit chrétien, sachant la mort de ces saints apôtres, fit apporter leurs corps saints à Babylone, où il fit bâtir une belle église, et où ils ont demeuré jusqu'à ce que par la suite on les transporta à Rome, dans l'église Saint-Pierre.

Leur martyre arriva le 28 d'octobre, jour où l'Eglise célèbre

leur fête, on ne sait pas en quelle année ils moururent. Saint Jude Thadée écrivit une épître canonique, qui est reçue de toute l'Eglise, et mise au rang de la sainte Ecriture.

Ces deux apôtres, Simon et Jude, ont été vraiment deux diverses personnes contre l'opinion de plusieurs. D'autres se sont trompés, en croyant que l'apôtre Simon ait été Siméon, évêque de Jérusalem, qui succéda à saint Jacques le Mineur, et qui fut crucifié du temps de Trajan, à l'âge de 120 ans : car celui-là ne fut point apôtre, mais l'un des septante-deux disciples de Notre-Seigneur.

D'autres ont cru que l'apôtre saint Jude Thadée ait été celui que Notre-Seigneur envoya au roi Abagare, selon l'opinion de saint Jérôme et de Bède. Toutefois, il semble plus probable qu'il y eut deux Thadées, l'un apôtre, et l'autre un des septante-deux disciples, qui guérit le roi Abagare, et convertit à la foi le peuple d'Edesse, ainsi que le rapportent Eusèbe, Nicéphore et Dorothée.

A Meaux, saint Faron, évêque et confesseur. — Il étoit né en France d'une illustre famille de la Bourgogne. Son père s'appeloit Agneric, et sa mère Léodegonde. Il eut deux frères recommandables par leur sainteté : Walbert, qui fut évêque de Meaux avant lui, et saint Cagnoald, tous deux nourris et élevés sous la discipline de saint Eustase, disciple de saint Colomban, et abbé de Luxeuil. Il eut également une sœur, non moins estimée, pour ses vertus que ses frères, sainte Fare, vierge. Quant à saint Faron, son père lui fit porter l'épée et le fit suivre la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, dont il devint un des premiers gentilshommes. Depuis, Clotaire Ier s'étant rendu maître de l'Austrasie et de la Bourgogne, saint Faron s'acquit entièrement la faveur du roi, qui l'appela auprès de lui, où il fit un merveilleux profit, tant par ses saintes remontrances, que par sa vie exemplaire. Cépendant il se maria et épousa une dame très-vertueuse nommée Britilde. Il vécut

quelque temps avec elle; mais à la persuasion de sainte Fare, sa sœur, et avec le consentement de sa femme, il quitta l'habit séculier pour prendre l'habit ecclésiastique; il fut enfin fait prêtre. Il se retira ensuite auprès de l'église Saint-Étienne à Meaux, pour l'entretien et l'ornement de laquelle il donna une bonne partie de sa fortune, et l'éleva manignifiquement. Il dota de grands biens Faremoutier, qui étoit le monastère de sainte Fare, sa sœur; elle l'avoit fait auparavant fonder et bâtir par son père. Depuis, saint Walbert, son frère, étant mort, il fut élu à sa place au gouvernement de l'église de Meaux. Sa vie fut vraiment admirable par sa sainteté. Dieu l'honora de plusieurs miracles. Il rendit la vie à un jeune enfant en l'oignant du saint Chrême, comme il donnoit l'ordre de confirmation. Il sauva par ses prières la vie à plusieurs personnes qui se noyoient dans un bateau qui s'en alloit à fond, sans espérance d'aucun secours. Il délivra miraculeusement une foule de prisonniers qui lui demandoient pardon de leurs fautes et son assistance comme il passoit par la prison. Enfin après avoir gouverné saintement l'église de Meaux, il mourut le vingt-huit octobre, l'an de Notre-Seigneur, selon le cardinal Baronius, 666. Il y a une belle abbaye de son nom près de la ville de Meaux.

A Rome, sainte Cyrille, vierge, fille de sainte Thryphonie, qui fut égorgée pour Jésus-Christ, sous l'empereur Claude.

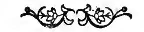
Au même lieu, sainte Anastasie l'Ancienne, vierge, et saint Cyrille, martyrs. Cette sainte, dans la persécution de Valérien, fut chargée de chaînes, meurtrie de soufflets, tourmentée par le supplice du feu et des fouets, par ordre du préfet Probus; et comme elle persévéroit constamment à confesser Jésus-Christ, on lui coupa les mamelles, on lui arracha les ongles, on lui brisa les dents, on lui coupa les mains et les pieds, on lui trancha la tête. Ornée des parures de tant de supplices, elle rendit son âme à son époux. Saint Cyrille lui ayant donné à boire de l'eau qu'elle avoit demandée, reçut le martyre pour récompense.

A Côme, saint Fidèle, martyr, sous l'empereur Maximien.

A Mayence, saint Ferruce, martyr.

A Naples, saint Gaudiose, évêque africain, qui, étant venu dans la Campanie à cause de la persécution des Vandales, mourut saintement dans un monastère de cette ville.

A Verceil, saint Honorat, martyr.



VINGT-NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Salve, évêque d'Amiens, confesseur.

Sainte Ermelinde, vierge; saint Hyacinthe et ses compagnons, martyrs; saint Zénoble, prêtre et martyr; les saints évêque Maximilien, martyr, et Valentin, confesseur; sainte Eusèbie, vierge et martyre; saint Narcisse, évêque; saint Jean, évêque d'Autun; saint Donat; saint Chef, abbé.

LA VIE DE SAINT SALVE,

ÉVÊQUE D'AMIENS ET CONFESSEUR.

AN 590.

Saint Grégoire, pape. — Maurice, empereur.
Clotaire II, roi.

Saint Salve, évêque d'Amiens, en Picardie, vivait sous le règne de Chilpéric, roi de France. C'étoit un très-grand personnage, et de très-sainte vie. Il fut successeur d'Honoré, au gouvernement de l'Église d'Amiens; et comme il lui succéda en la dignité d'évêque, il hérita aussi des vertus convenables à ce haut point d'honneur. L'on tient qu'il étoit François.

Il arriva que Chilpéric, se retirant de la commune croyance de l'église catholique, tomba dans l'hérésie arienne. Cette chute causa un grand ressentiment à tous ses sujets catholiques, qui s'en affligeoient extrêmement. Nos évêques françois s'efforçoient, de tout leur pouvoir, de le ramener au giron de l'Église par leurs remontrances; mais surtout notre saint Salve, lequel s'opposa fortement à la volonté du roi, qui eût bien voulu obliger tous ses sujets à

suivre son opinion; et l'eût-il peut-être fait, si Dieu ne se fût servi de notre saint Salve, et de saint Salve évêque d'Alby, pour l'en empêcher par leur courageuse résistance.

Saint Antonin rapporte de saint Salve, évêque d'Amiens, que c'étoit un personnage orné de grandes vertus, et que Dieu le rendit recommandable par une infinité de miracles; de sorte que les pauvres malades avoient recours à lui, comme s'il eût eu en sa puissance et la maladie et la santé, pour faire cesser celle-là, et donner celle-ci quand bon lui eût semblé. En effet, ils en recevoient un notable soulagement, les aveugles y recouvroient la vue, les sourds l'ouïe, et les boiteux le marcher.

Il avoit une grande dévotion à saint Firmin le Martyr, apôtre, et premier évêque d'Amiens, et s'attristoit fort que ses ossements sacrés fussent privés de l'honneur dû à ses mérites. C'est pourquoi il s'humilioit souvent devant Dieu par ses jeûnes, ses prières et aumônes, afin qu'il lui fit la grâce de lui découvrir le lieu où ils étoient. Enfin après plusieurs exercices de dévotion, se confiant totalement en la miséricorde de Dieu, il fit assmbler le peuple dans l'église Saint-Acheul; ou il étoit assuré que ce saint corps avoit été inhumé, sans toutefois en savoir l'endroit. Alors comme lui et tout le peuple étoient en prières, une clarté du ciel, comme un rayon vint darder sa lumière justement sur le tombeau du glorieux martyr, qui fut trouvé sous le grand autel de l'église.

Il le fit apporter pompeusement dans l'église qu'il avoit bâtie en la ville d'Amiens, et destinée pour être la cathédrale; là se firent plusieurs miracles, qui se voient dans les légendes de l'église d'Amiens, au rapport de M. André de la Morelière, chanoine de l'église cathédrale de Notre-Dame d'Amiens, en ses Antiquités d'Amiens, où il dit que le bailli de l'évêque les raconte au peuple tous les ans, le jour du martyre de saint Firmin et de l'Invention de son saint corps. C'est aussi à saint Salve que l'église de Saint-Firmin le Confès doit sa première fondation; il la dédia sous le nom de saint Pierre et de saint Paul. Elle étoit anciennement située près des fondements de la grande église d'aujourd'hui : depuis elle fut transférée au lieu où on la voit à présent, environ l'an 1236.

Saint Salve menoit une vie vraiment exemplaire, bâtissant des églises à l'honneur de Dieu et des saints, achevant celles qui avoient déjà été commencées et les embellissant toutes de riches ornements. Enfin, chargé d'ans et de mérites, comme il faisoit la visite de son diocèse, il tomba malade et mourut à Montreuil, le 29 d'octobre, environ l'an 590. Son corps fut honorablement enterré dans une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, qui porte maintenant son nom et qui garde précieusement ses saintes reliques dans une châsse richement ornée. L'an de Notre-Seigneur 1451, l'abbé et les religieux de ce monastère de Saint-Salve de Montreuil, curieux d'embellir davantage la châsse de leur patron, écrivirent à messieurs de la ville d'Amiens, le 24 de mars, et leur recommandèrent leur sainte entreprise : laquelle ayant été louée et approuvée de chacun, la ville d'Amiens leur envoya quelques marcs d'argent, pour contribuer de leur part à l'honneur que l'on vouloit rendre aux reliques de leur saint évêque.

L'église d'Amiens célèbre la fête de saint Salve, son évêque, le 29 d'octobre. Il y a un autre saint Salve, martyr et contemporain de saint Augustin. Le Martyrologe fait mention de lui le 11 de janvier; et il est bien certain que celui-ci n'est pas notre saint Salve : leurs qualités et le temps de leur mort les rendent assez différents. Il y a encore un autre saint Salve, évêque d'Angoulême, qui souffrit le martyre à Valenciennes : celui-là mourut sous Charlemagne, l'an 801, au rapport de Sigebert, en sa Chronique, et celui-ci sous Clotaire II, environ deux cents ans auparavant. De plus, l'Église, qui ne peut faillir, les rend différents en la célébration de leurs fêtes, de celui de Valenciennes, le 26 de juin, et de celui d'Amiens, le 29 d'octobre.

Pour saint Salve, évêque d'Alby, il vivoit en même temps que notre saint Salve, tous deux évêques et morts presque en même temps et d'un même genre de mort. Néanmoins, il est constant que ce sont deux évêques différents; ainsi l'Eglise en célèbre la fête en divers temps, de celui d'Alby, le 10 de septembre, et de celui d'Amiens, le 29 d'octobre. Le Martyrologe romain met saint Salve, évêque d'Amiens, le onzième de janvier, aussi bien que saint Salve,

martyr d'Afrique ; mais il a été bien facile à celui qui a composé le Martyrologe de se tromper en cela, étant trop éloigné des lieux pour en avoir une particulière et vraie connoissance. Le cardinal Baronius en fait autant en ses Annotations sur le Martyrologe romain. Cette confusion a été bien remarquée par M. Robert, en son *Gallia christiana,* lorsqu'il parle de notre saint Salve d'Amiens : mais plus clairement encore par le sieur de la Morelière, en ses Antiquités de la ville d'Amiens.

Ce même jour mourut, à Meldrick, ou Meldaërt, sur les confins du Brabant et du pays de Liége, sainte Ermelinde, vierge, qui étoit native des environs de Louvain. Elle descendoit de parents riches et nobles. Dès sa jeunesse, ayant été instruite dans la piété et les bonnes mœurs, elle eut une telle affection pour l'honneur et le service de Dieu, qu'à l'âge de douze ans, elle voua et consacra sa virginité à Dieu. De sorte que ses parents ayant le désir de la marier, et ne pouvant la persuader par la douceur ni par les menaces, elle au contraire s'étant coupé les cheveux, ils lui donnèrent les revenus d'une de leurs terres pour son entretien, et la laissèrent vivre avec toute liberté. Comme elle ne cherchoit que la solitude, elle se retira dans le village de Bévec, où nuit et jour elle vaquoit aux œuvres de piété et au service de Dieu. Le diable essaya d'obscurcir l'éclat de ses vertus. Il suscita deux frères à la vouloir ravir par un excès de l'amour qu'ils lui portoient à cause de sa rare beauté. Mais Dieu, défenseur des vierges, l'avertit de leur dessein par un ange qui lui commanda de se retirer dans une île voisine, que vulgairement on appelle Meldrick. Là, elle vécut en grande abstinence et avec une merveilleuse austérité, jusqu'à ce que Dieu l'appela en son paradis, le vingt-neuf octobre, vers l'an 600. Son corps ayant été enterré dans cette île, y demeura caché pendant quarante-huit ans. Mais Dieu découvrit sa gloire et ses mérites par une quantité de miracles. Alors Pepin, père de

sainte Gertrude; fit lever ses saintes reliques, et les plaça honorablement dans un beau monastère de religieuses qu'il fit bâtir en ce même endroit.

Dans la Lucanie, sainte Hyacinthe, saint Quincte, saint Félicien et saint Lucius, martyrs.

A Sidon en Phénicie, saint Zénobe, prêtre, qui, exhortant les autres au martyre, dans la rigueur de la dernière persécution, fut lui même trouvé digne du martyre.

Le même jour, les saints évêques Maximilien, martyr, et Valentin, confesseur.

A Bergame, sainte Eusébie, vierge et martyre.

A Jérusalem, fête de saint Narcisse, évêque, recommandable par sa sainteté, sa patience et sa foi, qui rendit son âme à Dieu, à l'âge de cent-seize ans.

A Autun, saint Jean, évêque et confesseur.

A Cassiope, en l'île de Corfou, saint Donat, dont parle le pape saint Grégoire.

A Vienne, mort de saint Chef, abbé.



TRENTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Marcel, centenier, martyr. — Le bienheureux Ange d'Acri, religieux capucin.

Saint Germain, évêque de Capoue; deux cents bienbeureux martyrs d'Afrique; plusieurs saints martyrs; martyre de sainte Eutropie; saint Satnrnin, martyr; saint Maxime, martyr; saint Clande et ses compagnons, martyrs; martyre de saint Zénobe, évêque, et sainte Zénobie, sa sœnr; saint Théoneste, évêque et martyr; saint Lucain, martyr; saint Sérapion, évêque d'Antioche, saint Gérard, abbé.

LA VIE DE SAINT MARCEL,

CENTENIER, MARTYR.

AN 298.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Le martyre de saint Marcel, qui a été écrit par les notaires de son temps, et rapporté par Surius, en son cinquième tome, le 30 octobre, se peut rédiger en peu de paroles, de cette manière :

Les légions militaires de Galice, célébrant le jour de la naissance de l'empereur Dioclétien, avec des couronnes de fleurs et de roses sur leurs têtes, et allant offrir l'encens qu'ils portoient en leurs mains à une idole de l'empereur, Marcel, centenier de la légion Trajane, ayant en horreur un sacrifice si détestable, refusa d'offrir de l'encens. Les autres soldats s'en étonnèrent, et le pressèrent de sacrifier aussi bien qu'eux. Lui, brûlant de l'amour divin et méprisant les biens et les honneurs de la terre, quitta la ceinture mi-

litaire, et la jeta avec son épée, confessant hautement qu'il étoit chrétien.

Il fut accusé devant Fortunat, tribun de cette légion, et président de la province de Galice. Marcel lui répondit avec hardiesse. Il l'envoya dans les prisons de la ville de Léon, pour l'interroger une autre fois : puis, l'ayant examiné derechef, il le fit conduire devant Agricole, préfet du prétoire, qui étoit pour lors en la ville de Tanger, métropolitaine de la province de Tingitanie, en Afrique, laquelle étoit de la juridiction du président d'Espagne. Un soldat, nommé Cicile Arba, se chargea de sa conduite. Saint Marcel souffrit de grands travaux en ce long voyage, étant enfermé et sans aucun soulagement.

Étant arrivé et interrogé du fait par Agricole, il répondit constamment à ses interrogatoires, et confessa tout haut qu'il étoit chrétien; que ni la crainte, ni les menaces, ni les tourments, ne pouvoient le détourner d'un seul point de la confession de Jésus-Christ. Le préfet voyant sa constance, prononça sa sentence en ces termes : *Je veux et commande que Marcel soit décapité, parce qu'il a publiquement enfreint le serment de la charge de centenier qu'il avoit dans l'armée, y ayant renoncé; ayant aussi prononcé des paroles indiscrètes et impertinentes en l'auditoire du président.* Saint Marcel après avoir entendu la sentence, répondit, *Dieu vous le rende*, et eut aussitôt la tête tranchée.

Son corps fut enterré là, et du temps des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, par la diligence d'un prêtre nommé Isla, il fut transféré de Tanger à Léon, et posé en une église du nom de Saint-Marcel, qui est la première paroisse de la ville. Son corps saint est sur le grand autel, dans une châsse d'excellent ouvrage.

Dans l'ancien bréviaire de la ville, il est porté, que la femme de saint Marcel s'appeloit Novie, et que lorsqu'elle sut la mort de son mari, et de quelques-uns de ses enfants, elle pria Dieu de l'appeler, et mourut subitement. On la tient pour sainte, et l'on révère un puits, où l'on dit que le corps de Novie demeura quelque temps.

Le martyre de saint Marcel arriva l'an de Notre-Seigneur 298,

sous l'empire de Dioclétien. Le Martyrologe romain, celui de Bède et les autres, font mention de lui le 30 octobre. Le Bréviaire de Tolède met une hymme de son martyre ; celui d'Ebora, et Jean Vasée, en la Chronique d'Espagne, disent que les douze enfants de saint Marcel s'appeloient, Claude, Luperce, Victoric, Facond, Primitif, Hénutère, Célidoine, Fauste, Janvier, Martial, Servant, Germain, et qu'ils furent tous martyrs.

Les trois premiers, Claude, Luperce et Victoric furent martyrisés à Léon par Diogénien président de Galice, qui les fit prendre et décapiter, sans les exposer à d'autres tourments, de peur qu'ils ne servissent d'exemple aux chrétiens, et qu'ils n'eussent la gloire d'avoir beaucoup souffert pour Jésus-Christ. Leurs corps saints sont à Léon, en un monastère de saint Benoît nommé Saint-Claude ; et l'an 1173, le cardinal Hyacinthe, qui fut depuis Célestin III, étant légat en Espagne, par les prières du roi Ferdinand, de Jean évêque de Léon, de Pélagie abbé de ce monastère, en présence de plusieurs évêques et abbés, fit mettre en lieu éminent les corps de ces trois saints martyrs, Claude, Luperce et Victoric, le 23 de mars, ainsi qu'il est gravé sur une pierre dans la même église. Quand le roi Almanzor prit Léon, il voulut entrer dans ce monastère ; mais son cheval mourut à la porte, alors le Maure, touché de ce miracle, ne voulut pas que l'on fît aucun tort au couvent.

Le martyre de ces saints, arriva l'an 299, le 30 d'octobre, jour où l'église de Léon célèbre leur fête, et les tient pour ses patrons. Le Martyrologe romain fait mention d'eux.

LA VIE DU BIENHEUREUX ANGELO D'ACRI,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

L'Ordre de Saint-François donna à l'Eglise, dans le cours du dix-huitième siècle, de grands serviteurs de Dieu, dont quelques-uns sont déjà placés sur nos autels : il sembloit que cet Ordre illustre voulût consoler sa Mère des impiétés que vomissoit l'enfer par la bouche de ses philosophes, et des apostasies, des saturnales, des persécutions de tout genre qui se préparoient. Toutes les branches du tronc vigoureux planté par le séraphique patriarche produisirent à l'envi des fruits de sainteté magnifiques. Saint Jean-Joseph de la Croix, saint Pacifique de Saint-Séverin, le bienheureux Léonard de Port-Maurice, appartenoient aux Frères Mineurs de la Stricte Observance; le bienheureux Bonaventure de Potenza, aux Frères Mineurs Conventuels; sainte Véronique Giuliani, le bienheureux Crispino de Viterbe et le bienheureux Angelo d'Acri, dont nous allons raconter la vie, aux Frères Mineurs Capucins.

Ce saint homme étoit originaire du royaume de Naples, comme saint Jean-Joseph de la Croix, saint François de Girolamo, saint Alphonse de Liguori et le bienheureux Bonaventure de Potenza, ses contemporains. Il naquit à Acri, dans la Calabre citérieure, le 19 octobre 1669. Son père, François Falcone, avoit une fortune médiocre, mais une foi ardente qui vaut mieux que toutes les richesses de la terre. L'enfant reçut au baptême le nom de Luc-Antoine et fut confirmé à l'âge de cinq ans.

Il montra de bonne heure, comme presque tous les saints, une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge : quand sa mère le laissoit seul à la maison, il se mettoit à genoux devant une image de Marie. et pratiquant déjà la mortification, il semoit le sol de pe-

tits cailloux, afin de souffrir davantage. On le vit quelquefois entouré d'une lumière céleste, qui sortoit de cette image et rejaillissoit jusqu'à lui. Ses parents, heureux de sa piété, le firent étudier, pour le rendre capable de travailler un jour à la gloire de Dieu.

Il vint en ce temps à Acri, un missionnaire Capucin très-renommé, qui s'appeloit le P. Antoine d'Olivadi. Le bienheureux fit auprès de lui sa confession générale, et, touché de ses discours, de sa sainte vie, il résolut dès ce jour d'entrer dans son Ordre. En attendant l'âge de s'y présenter, il vivoit dans la retraite, communiant tous les dimanches et à toutes les fêtes, méditant souvent la Passion de Notre-Seigneur, comme le Père Antoine d'Olivadi le lui avoit recommandé. Il partageoit son temps entre l'étude et la prière, fréquentant les églises dans lesquelles il passoit de longues heures aux pieds du saint Sacrement.

Il fut admis au noviciat des Capucins, à l'âge de dix-huit ans; mais le démon, qui prévoyoit ce qu'il seroit un jour, parvint par ses artifices à l'en faire sortir. Honteux de sa foiblesse, il s'y présenta une seconde fois et le quitta encore, sous le poids d'une affreuse mélancolie, que l'enfer avoit su lui inspirer. Il revint à Acri, où un de ses oncles le vouloit marier; mais il résista à ses instances et prioit Notre-Seigneur de lui donner la force d'être fidèle à la vocation. Dieu l'exauça enfin : en l'année 1690 il partit une seconde fois d'Acri pour aller trouver à Montalte le provincial des Capucins. Il lui falloit passer une rivière qui étoit ordinairement guéable, mais que les pluies avoient alors changée en torrent. A la vue de cet obstacle infranchissable, le bienheureux se mit en prières, demandant à Notre-Seigneur de venir à son secours. Il parut aussitôt à ses côtés un homme d'une parure gigantesque, d'une figure repoussante, qui, sans proférer une parole, le prit sur ses épaules et le passa à l'autre bord. Le bienheureux vouloit lui donner une pièce de monnoie pour sa peine, mais à son grand effroi il vit qu'il avoit disparu. Bien longtemps après, il sut de Notre-Seigneur que c'étoit le démon qui l'avoit fait renoncer à sa vocation, et que Dieu avoit forcé de travailler cette fois à son salut.

Il fut reçu au noviciat le 12 novembre de l'an 1690 : le démon

essaya bien encore de l'en éloigner, lui représentant l'heureux état que son oncle lui destinoit dans le monde, et exagérant les rigueurs de la règle chez les Capucins; mais le bienheureux avoit recours à la prière, sachant que c'étoit le seul moyen de vaincre ces tentations. Un jour qu'il se sentoit plus ébranlé que de coutume, il leva les yeux vers un crucifix qui étoit au haut de l'escalier du dortoir, et s'écria : « Secourez-moi, Seigneur, car je n'en puis plus. Vous connoissez ma foiblesse, venez à mon aide. »

Il entendit alors une voix qui lui répondit distinctement : « Faites ce que faisoit le Capucin Frère Bernard de Corléon.

Le bienheureux courut raconter le fait au maître des novices, qui lui donna la vie de ce religieux, aujourd'hui béatifié; il y apprit que ce serviteur de Dieu avoit coutume de se discipliner tous les matins en récitant l'horloge de la Passion. Il suivit cet exemple, et le démon n'osa plus l'attaquer, en sorte qu'il recouvra la paix.

Après avoir prononcé ses vœux, le bienheureux fut envoyé en divers couvents pour y étudier la philosophie et la théologie : il y fit de grands progrès, mais sans négliger l'étude bien plus importante de la vertu. Il pratiquoit des austérités extraordinaires, en sorte qu'il parvint à dompter son corps et à s'en rendre maître. Ayant été ordonné prêtre, avec quel bonheur il put célébrer le saint sacrifice. Ses sentiments d'amour étoient si vifs, qu'il entroit d'ordinaire en extase après la consécration : la vue de Notre-Seigneur transportoit son âme jusque dans les cieux.

Il eût bien voulu n'avoir d'autre occupation que la prière et ne sortir de sa cellule que pour se rendre à l'église, mais ses supérieurs l'arrachèrent à cette vie de retraite et le destinèrent aux missions. Il s'y prépara en écrivant avec soin les sermons qu'il devoit prononcer. Cependant, quoiqu'il ne manquât point de mémoire, chaque fois qu'il montoit en chaire une force invincible l'arrêtoit au milieu de son discours, et à sa confusion l'obligeoit de descendre sans pouvoir achever. Il quitta la mission, revint à son couvent, pleurant de douleur et priant Notre-Seigneur de lui faire connoître la cause d'une si étrange infirmité. Pendant qu'il étoit à genoux dans sa cellule, il entendit une voix qui lui dit : « Ne crains

rien ; je te donnerai le don de la parole; désormais toutes tes fatigues seront bénies.

Qui êtes-vous? répondit le bienheureux.

La cellule trembla comme si elle eût été agitée par un tremblement de terre, et il entendit en frémissant ces paroles : *Ego sum qui sum* (je suis celui qui suis). Je te commande de prêcher maintenant dans un style simple, afin que tout le monde puisse comprendre tes discours.

Le bienheureux connut alors la cause de son infirmité : Notre-Seigneur l'avoit voulu punir de la recherche avec laquelle il annonçoit la parole de Dieu. Il abandonna tous les sermons qu'il avoit écrits, et n'eut plus d'autres maîtres que sa Bible et son crucifix. Il se préparoit par la prière; puis, montant en chaire, il expliquoit au peuple la sainte Ecriture avec de si grandes lumières, et des applications si appropriées aux besoins de son auditoire qu'il ravissoit tous ceux qui l'entendoient. Mgr Perimezzi, évêque d'Oppido, dont nous avons parlé déjà dans la vie du bienheureux Bonaventure de Potenza, et qui étoit un des plus savants hommes de son temps, disoit qu'il n'oseroit hasarder l'explication d'un texte de la Bible devant le Père Ange d'Acri, tant il regardoit ses lumières comme supérieures à celles de la science humaine.

Pendant trente-huit ans le saint missionnaire ne cessa d'évangéliser les Calabres, convertissant les pécheurs les plus endurcis, réconciliant les ennemis, sanctifiant tous les lieux où il passoit. Il avoit coutume, après chacun de ses sermons, de dire quelques mots de la Passion de Notre-Seigneur en forme de méditation : il peignoit les souffrances de notre Sauveur avec tant de force et de douleur, que les larmes couloient de tous les yeux, et ceux des pécheurs qui avoient résisté à son discours, gagnés par la grâce éclatoient en sanglots, détestant à haute voix les scandales qu'ils avoient donnés. A la fin de la mission, le bienheureux exposoit le saint Sacrement pendant quarante heures, pour attirer la miséricorde de Dieu sur le peuple. Il avoit soin que l'autel fût abondamment garni de cierges. Un jour que le curé du pays où il prêchoit



en avoit placé soixante, le bienheureux lui dit : Il y en a un dont Notre-Seigneur ne veut pas, et qui ne brûlera pas.

— Et lequel? répondit le curé.

— Notre-Seigneur le sait, reprit le bienheureux.

En effet, le moment venu, on allume tous les cierges hors un seul, que tous les efforts du curé et du sacristain ne purent parvenir à faire brûler.

— Ne vous avois-je pas prévenu, dit le bienheureux, qu'il y en avoit un dont Notre-Seigneur ne vouloit pas? Prenez-le, et jetez-le dehors.

Le peuple étonné ne comprenoit rien à ces paroles ; mais on sut bientôt que ce cierge avoit été donné par une femme d'une conduite peu édifiante, qui avoit tourné la parole de Dieu en dérision. Cette malheureuse mourut peu de jours après dans l'impénitence.

Il arriva à Naples un événement plus remarquable encore, et qui montre avec quelle sévérité Notre-Seigneur châtie ceux qui se moquent de sa parole et de ses serviteurs. En 1711, le bienheureux avoit été appelé dans cette ville par le cardinal Pignatelli, pour prêcher le carême dans l'église de Saint-Eloi. Le bienheureux n'y étoit allé qu'avec répugnance et contraint par le commandement de ses supérieurs. Il avoit fallu que Notre-Seigneur l'y encourageât en lui disant : Va, ne crains rien, je suis ton protecteur.

Il commença donc son carême, parlant avec sa simplicité accoutumée. Le premier jour on vint l'entendre par curiosité; mais les auditeurs, habitués au langage poli et raffiné des grands orateurs, furent choqués de ses manières de dire familières, de ses comparaisons triviales, de sa simplicité enfin. Le second jour, l'auditoire diminua, et le troisième jour, il n'y avoit plus personne. Le curé, peu content de voir son église déserte, congédia le prédicateur; il défendit même au sacristain de lui laisser dire la messe. Le bienheureux endura cet affront sans se plaindre : il prit son bâton, et sans dire adieu à personne, s'en retourna à son couvent. Il étoit déjà arrivé à Torre del Greco, lorsque le cardinal, averti de ce qui s'étoit passé, lui dépêcha un messager pour le prier de revenir. Il revient avec la même simplicité et monte en chaire. Cette fois la

foule étoit immense : on avoit appris sans doute son départ, avec les instances du cardinal, et beaucoup parmi les auditeurs avoient voulu se donner le plaisir de se moquer de lui encore une fois.

Après le sermon, le prédicateur ajoute ces paroles : « Je vous prie de vouloir bien réciter un *Pater* et un *Ave* pour l'âme de celui qui, au sortir de cette église, doit sortir frappé par un accident terrible. » Cela dit, il descend de chaire.

Cette annonce tragique étonne l'auditoire. C'est un fanatique et un visionnaire, disent les uns; c'est tout au moins un imprudent, répondent les autres : hors le très-petit nombre, personne ne voulut croire à une prophétie.

Parmi les incrédules et les moqueurs, se trouvoit un écrivain public, sorte de bel esprit, qui s'étoit fort raillé des premiers discours du bienheureux, et qui étoit revenu tout exprès pour s'en amuser de nouveau. Comme cet homme sortoit de l'église, la vengeance de Dieu l'atteint, et il tomba mort sur la place publique, au milieu de la foule. Ce châtiment terrible, cette réalisation si prompte des paroles du bienheureux frappe les rieurs d'épouvante; la nouvelle se répand en un moment dans cette grande ville de Naples; on est enfin forcé de reconnoître l'homme de Dieu dans le pauvre missionnaire dont tout le monde se moquoit. Le peuple, la bourgeoisie, la magistrature, la noblesse, s'empressent à ses sermons. Ses paroles étoient désormais écoutées comme des oracles. Il produisit un grand bien dans la ville, où chacun le regardoit comme un saint. Il ne pouvoit sortir sans qu'on mît ses habits en pièces, pour avoir de ses reliques; on fut obligé de le faire accompagner par des soldats pour le défendre de l'indiscrète dévotion du peuple.

Avant de quitter Naples, il planta un calvaire près des murs de la ville, comme il avoit coutume de faire après ses missions; et ceci me rappelle un événement merveilleux qui lui arriva en 1717 dons le bourg de Mendicino.

Le dernier jour de la mission, le bienheureux étoit monté en chaire, puis la procession s'étoit mise en marche pour porter à un quart de lieue du village trois croix qu'on y devoit planter. L'une

de ces croix étoit si grande et si pesante, que cinq prêtres osoient à peine s'en charger. Voyant qu'ils hésitoient, le bienheureux leur dit : » Laissez-la, c'est moi qui la porterai. Il la lève de terre et la met sur ses épaules, aussi facilement que si elle eût été de liége. Le peuple étonné crioit : *Miracle! miracle!* L'ordre ayant été rétabli, la procession partit pour le calvaire. Il y avoit une rivière à passer : le peuple se précipita en foule sur le pont; mais le bienheureux passa au travers des eaux qui lui venoient aux genoux, sans que ses sandales mêmes fussent mouillées. Peu après, on vit apparoître dans les airs trois croix lumineuses, comme si le ciel eût voulu prendre part à cette fête, et récompenser par ce nouveau prodige la foi de ces peuples.

Souvent au reste, dans ses missions, Notre-Seigneur manifesta d'une manière miraculeuse la sainteté de son serviteur. Un jour qu'il prêchoit la Passion dans la ville d'Oppido, il apparut sur son front une étoile resplendissante, qui frappa d'admiration son immense auditoire. Plusieurs fois on le vit entouré d'une lumière céleste ou élevé de terre en extase. Prêchant une fois sur l'Eucharistie, pendant qu'il proféroit ces paroles : « Voulez-vous du pain? voici le pain des anges; » il tomba en extase et vola de la chaire à l'autel qui en étoit éloigné de trente pieds environ; là, il resta immobile jusqu'à ce qu'on le fit revenir à lui, au nom de l'obéissance.

Pendant qu'il donnoit une mission à Amantée, on le vit à Rossane assister une dame à laquelle il avoit promis de porter des consolations au moment de la mort. Or, d'Amantée à Rossane, la distance est très-considérable. Ce ne fut pas la seule fois qu'il se multiplia en quelque sorte pour exercer sa charité. On trouve dans les procès de béatification plusieurs dépositions sur des faits de ce genre. Nous n'en rapporterons qu'une, qui est du baron don Francesco Fava :

« L'an 1727, au mois de mars, dit ce gentilhomme, étant attaqué d'une maladie que les médecins déclarèrent très-dangereuse, je me disposai, sur leurs avis, à recevoir le saint Viatique. Un matin, avant le jour, la lumière brûlant dans ma chambre, je vis

entrer le Père Ange d'Acri, qui prêchoit alors le carême dans la ville, et qui demeuroit dans la maison de ma cousine dona Anna Camardi, femme de don Horace Carratelli. Le serviteur de Dieu prit une chaise et s'assit auprès de mon lit; il me consola par de douces paroles et m'exhorta pendant un demi-quart d'heure, après quoi il partit, sans que je pusse voir par où il étoit sorti. Je reçus dans cette même matinée la sainte Communion. Un peu plus tard, ma cousine vint me voir, et me dit toute joyeuse qu'elle avoit parlé de moi le matin au serviteur de Dieu, qu'elle lui avoit présenté mes deux petits enfants, qui depuis ma maladie demeuroient chez elle, en le priant de demander à Dieu la vie de leur père, afin qu'ils ne devinssent point orphelins. Il accueillit ma prière avec bonté, ajouta ma cousine, et me répondit que j'allois bien. En effet, la fièvre ne m'avoit pas repris, contre l'attente des médecins. Je racontai alors à dona Anna Camardi, ma cousine, qu'avant de recevoir la sainte Communion, le Père Ange m'étoit venu trouver dans ma chambre pour m'exhorter et m'encourager. Cette nouvelle la remplit d'étonnement et de stupeur, parce qu'à l'heure où je lui disois avoir reçu sa visite, elle avoit entendu le Père, qui demeuroit dans la maison, se discipliner dans sa chambre, et qu'ensuite elle lui avoit présenté mes deux petits enfants. Je restai à mon tour bien étonné; mais connoissant tous deux la perfection du serviteur de Dieu, nous jugeâmes que son corps s'étoit multiplié. Il n'y eut point d'hallucination en moi quand je le vis entrer dans ma chambre, car j'étois parfaitement éveillé et j'avois toute ma présence d'esprit. Ce qui nous confirma dans la croyance d'un prodige, fut qu'à l'heure où le Père vint me visiter, toutes les portes de ma maison étoient fermées et mes domestiques dormoient. On n'ouvrit les portes que quand un serviteur alla appeler don Francesco Gracco, curé de ma paroisse, pour m'apporter le saint Viatique; ce qu'ils me certifièrent tous, lorsque je leur racontai cet événement. »

Après ses missions, il revenoit au couvent d'Acri, qu'il habitoit ordinairement, et dont il fut gardien : c'est là que Notre-Seigneur lui révéla la prise de Belgrade et la grande victoire du prince Eu-

gène sur les Turcs. Un jour qu'il prioit dans sa cellule pour le succès des armes chrétiennes, il fut transporté en esprit sur le champ de bataille, où il fut témoin du terrible combat qui s'y livra. Il vit la très-sainte Vierge animer nos troupes, et la capitale de la Servie tomber au pouvoir des chrétiens. Plein de joie à ce spectacle, il sort de sa cellule en criant : « Réjouissons-nous, réjouissons-nous, mes Frères : bonne nouvelle ! sonnez les choches : le prince Eugène a défait l'armée des infidèles ; Belgrade est à nous : réjouissons-nous : vive la sainte foi ! »

Les religieux et tous ceux qui étoient au couvent notèrent l'heure et les circonstances de cet événement : quelque temps après des lettres de Vienne vinrent confirmer tout ce que le bienheureux avoit annoncé. Ce jour-là aussi saint Pacifique de Saint-Séverin sortoit également de sa cellule pour raconter la victoire du prince Eugène, que sainte Véronique Giuliani avoit prédite dès le mois de mars précédent.

On rapporte dans la vie du bienheureux un grand nombre de traits de cet esprit prophétique dont il étoit animé. Pendant qu'il prêchoit à Belmonte, un patron de barque vint prendre congé de lui, en disant qu'il partoit pour Malte la nuit même. Le temps étoit calme et le navire prêt à faire voile.

— Il n'en sera cependant pas ainsi, répondit le bienheureux ; je dois me rendre bientôt dans la province de Reggio, et nous partirons ensemble.

— C'est impossible, mon Père, reprit le patron ; mon navire est chargé ; il faut que je parte cette nuit.

— Eh bien ! dit le bienheureux, malgré cela nous voyagerons ensemble.

Le patron s'obstina à partir et leva l'ancre pendant la nuit ; mais, assailli par une furieuse tempête, il fut obligé de s'abriter sur une misérable plage, où, la mer l'ayant retenu pendant neuf jours, il consuma toutes ses provisions. Contraint par la disette de revenir à Belmonte, il alla, un peu honteux trouver le Père, qui lui dit en souriant : « Vous voilà de retour : ne vous avois-je pas dit que nous devions voyager ensemble ? Nous partirons demain,

et nous arriverons sans danger à notre destination : ce qui s'accomplit fidèlement.

Il avoit reçu de Dieu le don de pénétrer dans les secrets des cœurs. Combien de fois ne révéla-t-il pas à ses pénitents les fautes qu'ils avoient oubliées, ou qu'ils n'osoient avouer? « A quoi sert votre silence, disoit-il une fois à un de ses compagnons, qu'il voyoit tout triste ; en voici la cause. » Et il lui dévoila le sujet de son chagrin. Un jour qu'il prêchoit à Corrigliano, un homme, nommé Joseph, cherchoit à fendre la foule, pour le prier d'exhorter le peuple à accompagner le saint Viatique, quand on le porte aux malades : l'encombrement étoit si grand, qu'il ne put s'approcher de la chaire, et il se désoloit, lorsqu'il entendit le bienheureux faire précisément la recommandation qu'il désiroit. En passant près de lui, après le sermon, le bienheureux lui dit en souriant : « Joseph, vous voilà servi. »

Le prince de Bisignano, qui l'aimoit beaucoup étant tombé malade, lui envoya un de ses serviteurs dans un pays où il faisoit la mission. Lorsqu'on sonna à la porte, le bienheureux dit au portier : « Allez ouvrir au domestique du prince de Bisignano, qui vient me prévenir de la maladie de son maître. »

Il dit un jour à l'évêque d'Hébron : Monseigneur, préparez-vous à la mort, car cette année Dieu vous appellera à lui. Ce qui se vérifia bientôt.

— Père Félicien, disoit-il encore à un de ses compagnons, prépare-toi à la mort, le Seigneur t'appelle. Il mourut en effet quelques jours après. Le bienheureux prédit aussi le retour des Espagnols dans le royaume de Naples, qui appartenoit alors à l'Autriche, avec beaucoup d'autres particularités touchant la famille royale.

Un jour qu'il s'entretenoit dans sa cellule avec l'archiprêtre d'Acri, celui-ci lui disoit : Lequel de nous deux mourra le premier ?

— C'est moi, répondit sur-le-champ le bienheureux, qui rendrai le premier cette terre à la terre.

— J'ai peine à le croire, reprit l'archiprêtre, car je suis d'une

complexion délicate, et ma santé est depuis longtemps délabrée.

— Cela importe peu, dit le serviteur de Dieu ; la vie et la mort appartiennent au Seigneur. Non-seulement vous me survivrez, mais c'est dans vos mains et avec votre assistance que je rendrai mon âme à mon Créateur.

Il mourut en effet dans ses bras.

Peu de temps avant sa mort, il disoit au Frère lai qui le servoit: Frère, je quitterai ce monde vendredi matin, au lever de l'aurore; mais aie soin de n'en parler que quand je ne serai plus avec vous.

Depuis six mois il étoit devenu aveugle, de sorte qu'il vivoit retiré dans sa cellule, et continuellement absorbé en Dieu. Cependant, par un miracle extrêmement rare et que je ne me rappelle avoir lu dans la vie d'aucun autre saint, il recouvroit la vue chaque jour pour réciter les heures canoniales et célébrer le saint sacrifice, après quoi il redevenoit aveugle.

Le samedi 24 octobre de l'an 1739, il tomba malade et demanda l'Extrême-Onction; le supérieur ne le voulut pas permettre, ne jugeant pas qu'il fût encore en danger. Il n'avoit en effet qu'un peu de fièvre, et les médecins ne pensoient pas que cela pût occasionner la mort. Le lundi, il eut un long évanouissement qui effraya les religieux, en sorte qu'on lui administra l'Extrême-Onction. Le lendemain il put encore descendre à l'église pour recevoir le saint Viatique; il fit ensuite à ses Frères réunis autour de lui, sur les devoirs de la vie monastique, un discours qui les fit tous fondre en larmes.

Ce jour-là le prince de Bisignano vint le voir; le serviteur de Dieu lui donna d'admirables conseils pour sa sanctification et le gouvernement de ses vassaux. Les médecins ne pouvoient croire à sa mort prochaine. S'il meurt, disoit l'un d'eux au prince, c'est parce qu'il l'a dit; car son mal n'est point dangereux. Ils ne pouvoient comprendre le feu d'amour qui le dévoroit, et qui hâtoit la dissolution de son corps, pour que l'âme allât jouir de la vue de son Dieu.

Le démon voulut s'approcher de lui afin de le tenter une der-

nière fois, mais le bienheureux le regardant d'un air sévère le chassa par ces paroles de Notre-Seigneur : *Obtumesce, Satana; non in solo pane vivit homo.* La vision infernale disparut aussitôt; le visage du serviteur de Dieu reprit son calme habituel, et il dit avec amour : *Veni, bone Jesu.* Enfin le vendredi 30 octobre, au lever de l'aurore, il rendit doucement son âme à son Créateur, en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie. Il avoit alors soixante et onze ans, et il y avoit plus d'un demi-siècle qu'il portoit l'habit religieux.

Son corps fut transporté dans l'église, où une foule immense vint le contempler et le vénérer. Il répandoit une odeur suave. Sa figure étoit souriante comme pendant sa vie. Le soir, un peu avant la nuit, le prince de Bisignano demanda à lui faire ouvrir la veine, mais il ne coula point de sang. Le dimanche, le corps étant encore exposé, le vicaire général voulut renouveler l'expérience, et commanda au sang de couler, en vertu de la sainte obéissance, pour satisfaire la piété des fidèles. Aussitôt un sang vif et chaud coula en abondance, en sorte qu'on put en distribuer à un très-grand nombre de personnes. Le peuple, ému de ce prodige, remplissoit l'église de ses cris de tendresse et d'admiration. Un religieux de l'Ordre des Minimes, qui étoit atteint depuis longues années d'une infirmité très-pénible, voyant ce miracle, s'approche du corps et prit la main du bienheureux. Il sentit que cette main serroit la sienne : à l'instant même il fut guéri.

Nous ne pouvons raconter toutes les guérisons qui s'accomplirent à son tombeau, non plus que celles qu'il avoit opérées pendant sa vie. Il apparut à plusieurs personnes, et entre autres à un religieux de ses amis, auquel il montra la gloire dont il jouissoit dans le ciel.

En l'année 1740, un pilote de la flotte espagnole étoit descendu à terre pour entendre la messe dans une église de compagne, un jour de fête. Il vit devant lui, à une petite distance, le serviteur de Dieu, auquel il s'étoit plusieurs fois confessé dans la Calabre ultérieure. Il le croyoit encore de ce monde, et s'approchant de lui, il lui baisa respectueusement la main.

— Qu'est-ce que vous faites maintenant? lui demanda le bienheureux.

— Je suis, répondit le matelot, timonier de la galère capitane, et voici notre chapelain avec le capitaine : c'est celui précisément qui a pris deux galères turques l'année dernière.

— C'est un pieux serviteur de Marie Immaculée, reprit le bienheureux : qu'il ait bon courage, il fera de plus grandes prises encore cette année sur les ennemis.

Après ces paroles il disparut, à l'étonnement du timonnier, qui demanda au chapelain et au capitaine s'ils ne l'avoient point vu; mais, quoique très-proches, ils ne l'avoient point aperçu. Le lendemain ils rencontrèrent un Capucin, nommé le Père Hilarion, auquel le chapelain raconta ce que le bienheureux avoit dit la veille au timonier.

— Comment cela est-il possible? répondit le religieux; voilà dix mois que notre Père Ange d'Acri est mort.

Ils restèrent bien surpris en apprenant cette nouvelle; mais il n'y avoit pas à en douter, et sur le conseil du Père Hilarion, ils rédigèrent une attestation juridique de cette apparition.

Le Père Ange d'Acri fut béatifié par Léon XII, en 1825.

A Capoue, saint Germain, évêque et confesseur, homme d'une grande sainteté, dont saint Benoit vit l'âme portée dans le ciel par les anges, à l'heure de sa mort. — C'étoit un grand et vertueux personnage, que le pape Anastase II envoya en ambassade, vers l'empereur Anastase, l'an de Notre-Seigneur 497, au commencement de l'année, pour abolir le schisme d'Acacius, et procurer la paix et l'union de l'Eglise orientale. Depuis, ses prières eurent tant de force envers la miséricorde de Dieu, qu'il obtint la délivrance de saint Pasquier, diacre, des peines du purgatoire. Ce saint évêque étant grandement indisposé, les médecins lui ordonnèrent de s'aller baigner dans de certaines eaux, que l'on appeloit

Thermes Angulanes. Là, par une permission de Dieu, il vit saint Pasquier dans le purgatoire. Il lui demanda ce qu'il y faisoit; le saint lui répondit alors que la justice de divine l'avoit relégué en ce lieu, pour avoir soutenu le parti du schismatique Laurent contre le pape Symmaque; mais qu'il le supplioit de prier Dieu pour sa délivrance, qu'il reconnoîtroit être en effet, si à son retour en ce lieu, il ne l'y trouvoit plus. Saint Germain employa quelques jours en prières pour ce pauvre diacre. Et depuis, il reconnut que Dieu avoit exaucé ses prières, comme l'autre le lui avoit dit. Ceci arriva l'an 503. Enfin chargé de mérites, Dieu l'appela de ce monde, le trentième jour d'octobre, l'an de grâce 519. Sa mort fut manifestée à saint Benoît, qui étoit en prières à une fenêtre pendant que ces religieux dormoient. Il vit paroître une très-grande lumière, et, au milieu, l'âme de saint Germain de Capoue, que les anges emportoient au ciel. Saint Benoît étoit pour lors au mont Cassin, et ayant envoyé à Capoue, il se trouva que véritablement le saint évêque étoit mort le même jour et à la même heure qu'il avoit eu cette vision.

En Afrique, fête de deux cents bienheureux martyrs.

A Alexandrie, treize bienheureux martyrs, qui souffrirent sous l'empereur Dèce, avec saint Julien saint Eune et saint Macaire.

Au même lieu, sainte Eutropie, martyre, qui, visitant les martyrs, fut tourmentée très-cruellement avec eux et rendit l'esprit.

A Cagliari en Sardaigne, saint Saturnin, martyr, qui eut la tête tranchée dans la persécution de Dioclétien, sous le président Barbare.

A Apamée, saint Maxime, martyr, sous le même Dioclétien.

A Léon en Espagne, saint Claude, saint Luperce et saint Victorius, martyrs, fils de saint Marcel le centurion, qui furent condamnés à être décapités dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, sous le président Dignien.

A Egée en Cilicie, martyre de saint Zénobe, évêque, et de sainte Zénobie, sa sœur, sous l'empereur Dioclétien et le président Lysias.

A Altin, saint Théoneste, évêque et martyr, qui fut tué par les ariens.

A Paris, saint Lucain, martyr.

A Antioche, saint Sérapion, évêque très-célèbre par son savoir.

A Potenza en Lucanie, saint Gérard, abbé.



TRENTE-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Quentin, martyr.— Saint Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus.

Saint Némèse, diacre, et sainte Lucille, martyrs; saint Ampliat et ses compagnons, martyrs; saint Stachys, évêque de Constantinople, saint Antonin, évêque de Milan; saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne.

LA VIE DE SAINT QUENTIN,

MARTYR.

AN 304.

Saint Marcel, pape. — Dioclétien, empereur.

L'illustre martyr saint Quentin, fils du sénateur Zénon, désirant étendre la religion chrétienne par la conversion des gentils, vint en France avec saint Lucien évêque de Beauvais; et s'arrêta en Picardie au territoire d'Amiens, où il vécut d'une manière plus angélique qu'humaine, jeûnant étroitement, couchant sur la dure, passant les nuits en prières, et prêchant sans cesse durant le jour.

Saint Lucien s'étant transporté à Beauvais, saint Quentin ne sortit pas d'Amiens, où il avança grandement les affaires de la religion par des œuvres et des miracles fort évidents, rendant avec le signe de la croix la parole aux muets, le marcher aux estropiés, et la santé à toutes sortes de malades; si bien que les tyrans en étant avertis, résolus d'étouffer cette bonne semence en son commencement, publièrent un cruel édit, pour faire mourir tous les chrétiens de France, sans égard à l'âge, au sexe, ou à leur condi-

tion. Ils en commirent l'exécution à Rictiovare, homme fier et cruel, qui, passant par Bâle, en mit à mort un si grand nombre près la rivière du Rhin, que les eaux en étoient teintes. De là, il partit pour Amiens, où d'abord il mit en prison saint Quentin, pour le faire comparoître devant lui le lendemain.

S'étant informé de sa race, il s'étonna comment un tel seigneur s'étoit rendu avec des chrétiens, vu que c'étoit tous de pauvres gens. Saint Quentin lui repartit, que la connoissance de Dieu, avec l'obéissance à ses commandements, élevoit les hommes à l'honneur. Rictiovare s'efforça de l'attirer par de belles paroles, mais voyant qu'il perdoit le temps, et que sa constance s'augmentoit, il le fit fouetter sans respecter sa qualité.

Pendant que le saint enduroit ce premier tourment avec une joie nonpareille, et remercioit la divine bonté, une voix du ciel fut entendue : *persévérez, Quentin, jusqu'au bout, je serai toujours auprès de vous.* Incontinent les bourreaux tombèrent à la renverse, sans pouvoir se relever, et crièrent qu'ils se sentoient brûler tout vifs. Rictiovare attribuant cette vengeance divine à la magie, le fit remener en prison, les pieds et les mains enchaînés.

Sur le point du jour, comme il dormoit, un ange vint qui rompit ses chaînes, le guérit de ses plaies, et sans que les gardes l'aperçussent, ouvrit les portes, et le mena au carrefour ; il commença, devant le peuple qui s'y assembla, à prêcher contre les idoles et à publier si clairement la vérité de l'Evangile, parlant de la nécessité de la foi, de la pénitence et du baptême, que six cents personnes se convertirent ; avec les gardes que le prévôt avoit mis aux prisons, qui reconnoissant le miracle de sa délivrance, se firent baptiser et dirent au prévôt qu'ils n'avoient point d'autre Dieu que celui que saint Quentin annonçoit.

Le prévôt, les jugeant ensorcelés par l'artifice du saint, les chassa de son palais, et s'irrita d'autant plus encore contre le saint ; ne laissant pas néanmoins de procéder au commencement par la douceur, et le priant d'avoir pitié de lui, de ne point déroger à la grandeur de son extraction, et de ne la point flétrir d'une tache si ignominieuse ; avec promesse, au cas qu'il voulût obéir,

d'écrire aux empereurs pour le faire rentrer en ses biens et en ses honneurs. Le saint martyr n'avoit dit mot durant qu'on le fouettoit, mais entendant ces flatteries, il se moqua de ses vaines promesses, au lieu que celles de Dieu sont constantes, pleines de repos, et n'abandonnent jamais ceux qui les reçoivent une fois; ajoutant que la vie qu'il lui promettoit étoit une pure mort; et la mort dont il le menaçoit étoit une porte pour entrer dans une vie immortelle.

Rictiovare, voyant qu'il ne le pouvoit fléchir, le fit attacher à des roues pour tirer ses nerfs, disloquer ses os et déchirer sa chair avec des peignes de fer, jetant dessus de la graisse fondue, de la poix-résine, et de l'huile bouillante : et pour assouvir davantage sa rage, il appliqua des torches ardentes à ses côtés. Mais l'invincible martyr, plus embrasé du feu divin que de celui du tyran, levoit les yeux au ciel et remercioit Dieu. Rictiovare, se dépitant, versa dans sa bouche de la chaux détrempée dans du vinaigre, et dans d'autres liqueurs fort âpres, pour rabattre, disoit-il, son caquet et l'empêcher de séduire désormais le peuple. Enfin, l'ayant menacé de l'envoyer à Rome pour lui faire souffrir de plus cruels tourments, et le rendre plus ignominieux en la présence de ses illustres parents; le saint martyr lui dit, que Dieu étant partout, il l'assisteroit aussi bien là qu'en France. *J'estime néanmoins,* ajouta-t-il, *qu'il n'en sera pas ainsi, parce que Dieu m'a révélé que je mourrai en France.*

Rictiovare, qui avoit dessein d'aller en la ville d'Auguste, au pays de Vermandois, qui est maintenant Saint-Quentin, y fit mener le saint martyr lié de grosses chaînes; là, après plusieurs paroles, tant de douceur que de menaces, il appela un serrurier pour faire de longues broches, afin de l'embrocher depuis la tête jusqu'aux cuisses, et dix alênes pour mettre entre ses ongles. Tous les assistants, entendant ce cruel jugement, frissonnèrent d'horreur, mais le courageux chevalier de Jésus-Christ endura cet étrange tourment avec une si grande patience et douceur, que chacun en étoit étonné, de sorte que Rictiovare, voyant qu'il se fortifioit d'autant plus, par le conseil de Sévérus, le condamna à être décapité, et le

31 d'octobre, sur la fin de l'empire de Dioclétien, on lui trancha la tête, l'âme s'envolant visiblement au ciel, sous la forme d'une blanche colombe, avec une voix qui fut clairement entendue : *Venez, mon bienheureux serviteur, prenez la couronne que je vous ai préparée dès la constitution du monde.*

Rictiovare fit cacher le corps quelques jours, de peur qu'il ne fût honoré des chrétiens et le jeta la nuit en la rivière de la Somme, la tête d'un côté, et le corps d'un autre; il y demeura cinquante-cinq ans, jusqu'au temps de l'empereur Constance, qu'Eusébia, femme des plus nobles de Rome, ayant été neuf ans aveugle, fut divinement avertie, qu'elle ne recouvreroit la vue que par l'attouchement des reliques du saint martyr. L'ange lui ayant déclaré le lieu où l'on avoit jeté le corps; elle se mit en chemin, et y étant arrivée le 25 de juin, elle se prosterna à terre, priant Dieu pour l'accomplissement des paroles de l'ange, de lui enseigner ce précieux trésor, comme il avoit enseigné à sainte Hélène le bois de la sainte croix.

Elle n'eut pas sitôt achevé, que les eaux commencèrent à ondoyer sans vent, et soulevèrent miraculeusement le corps, blanc comme neige, qui vint droit entre les bras des mariniers : la tête qui avoit été jetée autre part, parut aussi incontinent, et vint se joindre avec le corps, qui rendoit une odeur fort suave. Eusébia l'ayant enveloppé dans de précieux linges, le voulut porter au château de Vermand, à cinq lieues de là : mais devenant extraordinairement pesant, elle reconnut qu'il le falloit laisser en cet endroit; ce qu'elle fit, et elle donna de ses biens pour bâtir une église. Quand elle s'en retourna à Rome; elle prit les broches dont il avoit été percé, et les emporta avec elle, prêchant partout les merveilles de Dieu, et l'excellence du vénérable saint.

Par la suite, environ trois cent vingt ans après son invention, à cause des ravages des barbares, on ne put reconnoître le lieu de son inhumation, tellement que le peuple le révéroit où il n'étoit point. Comme chacun en étoit en doute, un prêtre nommé Morin, religieux en apparence, mais en effet vain et superbe, s'assurant de le trouver, se mit à creuser la terre : mais Dieu vengea sur-le-

champ cette témérité; car sa robe se rompit en deux, il devint paralytique, et expira, rongé de vers le lendemain.

Cette punition donna une telle épouvante, que l'on n'osa plus le chercher, jusqu'au bienheureux saint Cler, à qui l'invention en étoit réservée pour son admirable sainteté. Il jeûna l'espace de trois jours, pria avec abondance de larmes, et mettant toute son espérance en Dieu, protesta devant sa divine majesté de laisser son évêché, de se retirer dans les déserts, et de ne point manger jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Puis, se confiant en Dieu, il fit fouiller derrière l'église, où personne n'eût pensé qu'il eût été. Ses serviteurs ayant creusé dix pieds, sans en avoir aucune marque, lui-même y mit la main, faisant allumer force lampes, et aussitôt il découvrit ce sacré corps, avec des alènes que l'on lui avoit fichées. Une odeur agréable en sortit avec une telle clarté, que la nuit fut comme un midi aux environs.

Tout le peuple se réjouit de cette heureuse invention, et principalement les malades qui reçurent ce jour-là leur santé. Saint Eloi tirant les dents de la tête, le sang sortit des gencives, à l'étonnement de la compagnie qui ne pouvoit assez louer la divine bonté et la vertu du martyr; après l'avoir enveloppé dans un drap de soie, il fit une châsse d'argent, qu'il revêtit de pierreries, et agrandit l'église, auparavant fort petite pour le monde qui y venoit de toutes parts.

La vie de saint Quentin est rapportée par Surius, Pierre de Natalibus, et les miracles arrivés à son tombeau par Grégoire de Tours. Les martyrologes en font mention le 31 d'octobre.

VIE DU BIENHEUREUX ALPHONSE RODRIGUEZ,

COADJUTEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le père du bienheureux Alphonse Rodriguez étoit un riche marchand de drap de Ségovie : il avoit onze enfants, sept garçons et quatre filles; sa femme s'appeloit Marie Gomez. Le bienheureux Alphonse fut le second de leurs fils; il naquit le 25 juillet de l'an 1511, jour consacré à l'apôtre saint Jacques le Majeur, patron de l'Espagne. Il fut élevé chrétiennement, et montra dès son enfance un grand amour pour la très-sainte Vierge. Quand il voyoit quelqu'une de ses images, il lui parloit avec une naïve tendresse, la priant de le protéger auprès de son divin Fils. Il lui disoit un jour : « Oh! Madame, si vous saviez combien je vous aime! Je vous aime tant, que vous ne pouvez m'aimer davantage. »

Notre bonne Mère lui apparut alors visiblement, et lui dit avec un regard plein d'amour : « Tu te trompes, mon fils, car je t'aime bien plus que tu ne saurois m'aimer. »

L'enfant resta tout surpris : il n'osa plus répéter ses paroles, mais il sentit s'accroître dans son cœur l'affection qu'il portoit à Notre-Dame.

Il avoit environ douze ans, lorsque arrivèrent à Ségovie deux religieux de la Compagnie de Jésus, auxquels son père donna l'hospitalité. Celui-ci voulut que son fils aîné avec le bienheureux Alphonse les servissent, dans la ville d'abord, puis dans sa maison de campagne, où les deux Pères désirèrent se retirer. En revanche les religieux les instruisoient dans les mystères de la foi, leur apprenoient à servir la messe avec piété, les formoient à bien réciter le Rosaire, et aux autres pratiques de dévotion en rapport avec leur âge.

L'année suivante, les deux enfants furent envoyés à Alcala pour y faire leurs études dans un collége de la Compagnie de Jésus; mais leur père étant mort, leur mère les rappela à Ségovie, où le bienheureux fut mis à la tête de leur maison de commerce, tandis que son frère aîné s'appliquoit à l'étude du droit. Quelque temps après, le bienheureux épousa Marie Suarez, de laquelle il eut deux enfants, un garçon et une fille.

Il faisoit le commerce en véritable chrétien, ne trompant jamais, gardant dans tous ses marchés la plus scrupuleuse loyauté : aussi Notre-Seigneur touché de sa droiture, résolut-il de le gagner entièrement à lui. Il l'appela par la voie la plus sûre, celle des épreuves. Sa fille mourut, et peu après sa femme la suivit. Dégoûté du monde, voyant que ses affaires étoient loin de prospérer, le bienheureux se retira du commerce, assura à sa mère et à ses deux sœurs, les seules qui restassent avec lui d'une si nombreuse famille, un revenu convenable, et leur abandonnant une partie de la maison, se réserva l'autre pour lui et son fils.

Il avoit alors environ trente-deux ans; mais tout jeune qu'il étoit, il ne voulut plus penser qu'à la mort et à son salut. Il fit d'abord une confession générale, avec une si vive douleur de ses péchés, que pendant trois ans, ses larmes ne cessèrent de couler. Il se revêtit d'un cilice, s'habitua à jeûner le vendredi et le samedi de chaque semaine, et soumit son corps à de fréquentes disciplines. Tous les jours il récitoit le Rosaire; souvent il s'approchoit des sacrements, auxquels il se préparoit par une contrition profonde. Notre-Seigneur daigna lui montrer combien lui étoit agréable cette amère et continuelle douleur de ses péchés. Une nuit que le bienheureux versoit des torrents de larmes au souvenir de ses fautes, il lui apparut, accompagné de douze saints, parmi lesquels il ne put reconnoître que le séraphique Père saint François, son protecteur particulier. Celui-ci s'approcha du bienheureux, et lui demanda avec bonté pourquoi il pleuroit ainsi.

— Oh! cher saint, répondit Alphonse, si un seul péché véniel mérite d'être pleuré pendant toute la vie, comment voulez-vous que je ne pleure pas, moi qui suis si coupable?

Cette humble réponse plut à Notre-Seigneur qui le regarda avec amour, et en même temps la vision disparut.

Après ces trois années, le bienheureux commença de s'adonner plus spécialement à la contemplation. Il méditoit continuellement la vie et la Passion de Notre-Seigneur, se le représentant couronné d'épines, couvert de sang et de plaies, paroissant ainsi devant le peuple, conduit par Pilate; puis rencontrant sa très-sainte Mère, chargé de sa croix; et enfin suspendu au gibet, le cœur rempli d'angoisses, confondant sa douleur avec celle de la très-sainte Vierge qui se tenoit à ses pieds. Comme plusieurs autres saints, il mérita de voir des yeux de son âme tout le détail de ce cruel supplice, et d'endurer dans son corps une partie des souffrances de son bon maître. C'est ainsi que Notre-Seigneur le récompensa de s'être pour lui détaché du monde.

Parmi les faveurs qu'il reçut de Dieu lorsqu'il étoit encore dans le siècle, on remarque la vision prophétique qu'il eut en 1568 des malheurs de Grenade, pendant la révolte des Maures. Une nuit qu'il prioit pour les besoins de l'Église, spécialement en Espagne, il lui sembla être transporté dans les rues de Grenade, où des troupes de gens armés combattoient les uns contre les autres. Il fut ensuite conduit en esprit dans une vaste église, que ces mêmes hommes dévastoient : ils faisoient manger leurs chevaux sur les autels, et profanoient une belle statue de la Mère de Dieu. Ce triste spectacle arracha des larmes au bienheureux, qui redoubla ses prières. L'année suivante la révolte des Maures de Grenade éclata, et l'on vit se réaliser tous les malheurs qu'avoit vu le serviteur de Dieu.

Le 15 août, fête de l'Assomption de Notre-Dame, il étoit allé de bonne heure dans l'église des Jésuites, pour se préparer à recevoir la sainte Eucharistie. Après qu'il eut communié, pendant qu'il faisoit son action de grâces, il fut ravi en extase, au pied du trône de la très-sainte Vierge, aux côtés de laquelle se tenoient saint François d'Assise et son ange gardien. Notre-Dame l'accueillit avec bonté, et présenta son âme à Dieu le Père, qui accepta l'offrande que lui faisoit une main si chère. Quand il revint à lui, le

bienheureux put à peine retourner à son logis ; ses jambes fléchissoient, ses yeux ne sembloient plus voir, le monde lui paroissoit un véritable néant ; il ne reconnoissoit plus les personnes qu'il rencontroit, tant son esprit étoit absorbé dans le souvenir de cette patrie céleste qu'il avoit entrevue, et de la joie qu'il y avoit éprouvée.

Depuis ce jour, son cœur demeura entièrement détaché de tout ce qui tenoit à la terre. Il avoit un fils qu'il aimoit tendrement : il résolut d'en faire à Dieu le sacrifice. L'enfant avoit alors trois ans : il étoit plein de grâces, et charmoit tous ceux qui le voyoient. Considérant quel malheur ce seroit qu'une si aimable créature fût un jour souillée par le péché, son père se mit en oraison, et pria Notre-Seigneur de l'attirer à lui, s'il devoit plus tard l'offenser jamais. Cette nuit-là même, pendant que l'enfant reposoit à ses côtés, il sembla au bienheureux qu'il étoit déjà mort et revêtu des habits dans lesquels on devoit l'ensevelir. L'enfant mourut en effet, avant que le mois ne se fût écoulé, à la grande joie de son père, qui remercia Notre-Seigneur de l'avoir délivré des misères de ce monde, pour l'admettre en la compagnie des anges dans son saint paradis.

Après la mort de son fils, le bienheureux ne pensa plus qu'à sortir du monde, pour entrer dans quelque Ordre religieux ; il avoit perdu sa mère, il vendit le reste de son bien, et partit pour Valence, où il connoissoit le recteur du collége de la Compagnie. Celui-ci lui conseilla d'étudier la langue latine, et comme il ne possédoit plus rien, il se plaça chez la duchesse de Terreneuve pour être gouverneur de son fils don Louis de Mendoce. Le bienheureux avoit alors trente-huit ans : malgré cela, il alloit en classe avec les petits enfants, supportant patiemment leurs railleries et travaillant avec ardeur ; mais malgré ses efforts il ne faisoit guère de progrès, en sorte qu'il fut obligé, après deux années, de renoncer à son dessein.

Cependant le démon, qui prévoyoit sans doute combien d'âmes lui seroient arrachées un jour par ce saint homme, résolut de l'éloigner de la Compagnie de Jésus, où il désiroit entrer. Voici la

ruse qu'il imagina pour l'en détourner. Peu après l'arrivée du bienheureux à Valence, il se présentoit dans la classe qu'il suivoit, un homme du même âge que lui, et qui vouloit aussi apprendre la langue latine. Cette conformité de goût les lia peu à peu : ils fréquentoient ensemble les églises; mais le bienheureux remarquoit avec étonnement que son compagnon, tout en paroissant fort pieux, ne s'approchoit jamais des sacrements. Celui-ci lui parloit souvent du bonheur de la vie érémitique, cherchant à l'y entraîner : il finit par se retirer dans un ermitage à deux journées de Valence, et de là il lui écrivit pour l'engager à l'aller voir. Le bienheureux se rendit auprès de lui. Ce prétendu ermite lui vanta les charmes de la solitude, et peu s'en fallut qu'il ne le décidât d'y rester avec lui. Le bienheureux voulut auparavant prendre congé de la duchesse de Terreneuve, et avertir son confesseur, qui étoit le recteur du collége des Jésuites. Quand celui-ci l'aperçut, il lui dit : « Et où avez-vous été, Alphonse, depuis le temps que je ne vous ai vu? »

Le bienheureux raconta sa visite à son compagnon.

— Je crains beaucoup, reprit le recteur, que vous ne vous perdiez.

— Et pourquoi me perdrai-je ainsi, dit le bienheureux?

— Parce que je vois que vous voulez suivre votre imagination, et en marchant de la sorte, il n'y a point de doute que vous ne finissiez par vous perdre.

Ces paroles firent une grande impression sur le bienheureux, qui, se levant aussitôt, se jeta aux genoux du recteur en disant : Je fais vœu de ne suivre jamais ma volonté propre, tant que je vivrai : que Votre Révérence dispose de moi à son gré.

Le recteur l'engagea alors à entrer dans la Compagnie, ce qui étoit son premier dessein. Il y eut bien quelques difficultés, à cause de son ignorance de la langue latine et de la foiblesse de sa santé, épuisée par les austérités; mais le bienheureux s'étant présenté comme coadjuteur temporel, c'est-à-dire comme Frère convers, on l'accepta en cette qualité, malgré le peu de services qu'il paroissoit pouvoir rendre.

La veille du jour où il devoit quitter la maison de la duchesse,

il entendit de bonne heure frapper furieusement aux vitres de sa fenêtre; il ouvre et voit son ermite qui lui rappelle sa promesse, lui reproche avec colère d'être un homme de mauvaise foi, et qui lui commande avec menace de l'accompagner à son ermitage. Le bienheureux épouvanté ferme sa fenêtre à la hâte; il ne revit jamais cet homme, et l'on ne put savoir ce qu'il étoit devenu.

Le 31 janvier de l'an 1571, il commença son noviciat au collége de Saint-Paul de Valence, à l'âge de trente-neuf ans. Six mois après, il fut envoyé dans l'île de Majorque, au collége de la très-sainte Vierge du Mont-Sion, où il acheva ses deux années de noviciat. Il fit ses vœux simples, selon l'usage de la Compagnie, le 5 avril 1573, et fut admis à la profession solennelle le même jour, de l'an 1585. Il resta jusqu'à sa mort dans l'île de Majorque, où il exerça pendant plus de trente ans les humbles fonctions de portier du collége. Le matin, au premier son de la cloche, il se jetoit à genoux pour adorer la très-sainte Trinité, et afin de la remercier de l'avoir conservé pendant la nuit, il récitoit le *Te Deum*, prononçant avec une singulière ferveur ces paroles : *Dignare, Domine, die isto sine peccato nos custodire,* daignez, Seigneur, nous garder sans péché pendant ce jour. Puis se tournant vers la très-sainte Vierge, il récitoit ses litanies pour se mettre sous sa protection. Il faisoit ensuite son oraison et alloit entendre la sainte messe. Ces devoirs étant accomplis, il s'occupoit de son office de portier, accueillant tous ceux qui entroient ou qui sortoient, comme si c'eût été Notre-Seigneur lui-même; aussi étoit-il avec eux humble et prévenant, ne se plaignant jamais d'être dérangé, quelque nombreux que fussent les visiteurs, et quelles que fussent les commissions dont il étoit chargé. Il lui arriva plusieurs fois de recevoir des injures pour avoir fait attendre involontairement les personnes qui vouloient sortir de la maison; il les écoutoit avec un calme parfait, et quand elles avoient fini, il leur ouvroit la porte aussi gaiement que si on lui eût dit les choses les plus gracieuses.

S'il avoit un moment libre, il l'employoit à réciter le Rosaire ou à prier mentalement. A chaque heure de la journée, il imploroit la protection de la très-sainte Vierge par une invocation spé-

ciale. Quand il se mettoit à table, il la prioit de penser aux pauvres âmes du purgatoire, pour lesquelles il avoit une tendre compassion, et offroit dans ce but toutes les mortifications qu'il pratiquoit pendant le repas. A la pensée de leurs souffrances, ses yeux se remplissoient de larmes, il oublioit de manger, et il falloit souvent que le recteur lui ordonnât de prendre son repas comme les autres.

Quand il devoit sortir de la maison, encore que ce fût par obéissance, il demandoit à Notre-Seigneur de le faire mourir sur-le-champ, plutôt que de permettre qu'il l'offensât en quoi que ce soit; et pour obtenir l'appui de la très-sainte Vierge, il récitoit la prière *Monstra te esse matrem*. Pendant ses visites au dehors, il tenoit ses yeux modestement baissés, évitant soigneusement de les lever sur aucune femme, même quand il leur parloit. Ses paroles avec elles étoient toujours brèves et rares; il s'interdissoit tous les lieux où il pouvoit les voir, à moins qu'il ne fût contraint d'y aller par obéisssance; aussi ne l'appeloit-on dans l'île que le *Frère mort*, et en effet, il étoit mort au monde.

Le démon lui avoit fait à ce sujet une guerre cruelle : pendant sept années il l'avoit continuellement tenté contre la chasteté, lui apparoissant sous les formes qu'il croyoit les plus propres à faire succomber sa vertu ; mais, avec l'aide de Dieu et de la très-sainte Vierge, le serviteur de Dieu lui avoit toujours résisté courageusement. Pour se venger de leur défaite, les démons le maltraitèrent avec une rage infernale : deux fois ils le jetèrent du haut en bas d'un escalier; ils lui apparoissoient la nuit avec des figures horribles, et lui faisoient endurer dans tous ses membres d'atroces supplices. Le bienheureux souffroit ces tourments avec une patience admirable, soutenant son courage par les saints noms de JÉSUS et de MARIE, qu'il répétoit fréquemment. Ils le soumirent une nuit à un feu si terrible, que, se sentant périr, il appela le Seigneur à son aide. Aussitôt la troupe infernale disparut, et, en un moment, ses plaies furent guéries.

Le démon alors l'attaqua par le désespoir; il essaya de lui persuader qu'il abandonneroit un jour le sentier de la vertu, et qu'i

seroit damné. Le bienheureux eut recours à son aide habituelle contre cette tentation, une des plus douloureuses que l'on puisse éprouver. Il récita le Rosaire, et à chaque *Ave Maria* il ajoutoit : « Sainte Mère de Dieu, souvenez-vous de moi. » Enfin, voyant que cette pensée de désespoir s'affermissoit de plus en plus dans son âme, et qu'il alloit y succomber, il se mit à crier : « Aidez-moi, Notre-Dame, car je péris. » Aussitôt la très-sainte Vierge lui apparut resplendissante de lumière : à sa vue le démon s'enfuit, et le bienheureux recouvra la paix.

Quelque temps après, le démon revint à la charge, mais la très-sainte Vierge le chassa encore et dit à son serviteur : « Mon fils Alphonse, là où je suis, tu n'as rien à craindre. » Le démon retint ces paroles. Une autre fois que le bienheureux, accablé de souffrances, sentoit des idées de mélancolie et de crainte envahir son âme, une troupe d'esprits infernaux lui apparurent, lui disant avec raillerie : « Et où est Marie, maintenant? » Aussitôt une lumière divine éclaira la chambre, annonçant l'arrivée de la très-sainte Vierge. Les démons ne purent soutenir sa présence : ils s'enfuirent pleins de rage, et le bienheureux en un moment se trouva guéri.

Aussi avoit-il pour la très-sainte Vierge une tendresse toute filiale : c'est à elle qu'il s'adressoit quand il vouloit obtenir quelque chose de son divin Fils. Il ne cessoit de recommander ce moyen, comme le plus sûr, de voir exaucer ses prières. Le Père Colin, qui écrivit sa vie en espagnol, raconte que, devant quitter Majorque, où il avoit passé six années, il l'alla voir pour lui faire ses adieux. Il le trouva dans sa chambre, tout absorbé en Dieu, et, profitant de ce moment, il se jeta à genoux pour lui baiser les pieds. Le bienheureux revint à lui; son visage se couvrit de rougeur en voyant le Père Colin humilié ainsi devant lui.

— Frère Alphonse, lui dit le Père, je vais vous quitter, mais, en mémoire des années que nous avons vécu ensemble, je vous prie de me donner quelque souvenir spirituel.

— Quand vous désirez obtenir quelque chose de Dieu, répondit alors le bienheureux, demandez-le avec confiance à la très-sainte Vierge, et soyez sûr qu'elle vous obtiendra tout.

En retour de cette affection, Notre-Dame avoit pour lui un amour de mère. Un jour qu'il accompagnoit un religieux à un château, élevé sur le sommet d'une colline, comme il marchoit difficilement et que la montée étoit rude, il resta un peu en arrière, offrant à Dieu ses fatigues et la sueur dont il étoit tout trempé. En ce moment la très-sainte Vierge lui apparut, et avec un linge blanc qu'elle tenoit à la main, lui essuya le front et le visage comme une mère l'eût pu faire pour son enfant. Elle répandit en même temps une telle vigueur dans tous ses membres, qu'il accomplit le reste du voyage sans être aucunement fatigué. Que notre Mère est bonne, et que nous sommes ingrats quand nous ne l'aimons pas!

Le bienheureux avoit une grande dévotion à son Immaculée Conception et à son Assomption glorieuse, en souvenir des grâces qu'il avoit reçues autrefois dans cette dernière fête. La très-sainte Vierge l'en récompensa en le rendant témoin du triomphe que lui firent les anges, lors de son entrée dans le ciel. Voici comment le bienheureux racontoit cette vision dans un écrit qu'il composa par ordre de ses supérieurs : il parle de lui à la troisième personne.

« Après quelques années, dit-il, il lui arriva qu'étant recueilli, le jour de l'Assomption, et considérant la multitude des anges qui assistoient la très-sainte Vierge, il vit aussitôt après qu'elle eut expiré, son âme glorieuse portée au ciel par une armée d'esprits célestes, au milieu des chants d'allégresse : les cieux s'ouvrirent et reçurent leur Reine. Ce fut la première fête que firent les anges à la Mère de Dieu, en l'accompagnant de la terre au ciel.

« A peine la très-sainte Vierge y fut-elle entrée avec sa suite, qu'elle fut reçue en triomphe par une multitude innombrable d'autres esprits célestes, qui attendoient leur Dame et leur Reine. Qui pourroit exprimer leur joie, et les fêtes qu'ils firent à la Mère de leur Dieu, à l'Impératrice de tous les anges? Ces délices du ciel se goûtent et se comprennent mieux avec le pur esprit, quand Dieu les communique à une âme dans quelque ravissement, qu'elles ne peuvent se raconter. Elles sont trop au-dessus de tout ce que nous

voyons et sentons; car nous sommes matériels, et elles sont toutes spirituelles.

« La troisième fête, plus solennelle encore que les deux autres, eut lieu quand Notre-Dame fut présentée à la très-sainte Trinité. En ce moment il y eut un tel transport, une joie si vive parmi les heureux citoyens du ciel, qu'ils commencèrent tous ensemble à chanter à la manière des anges, si supérieure à celle des hommes. Cette personne voyoit toute cette fête, elle y étoit présente, et elle en jouissoit. Il n'y a pas d'intelligence humaine qui puisse comprendre ce que ce fut, car les fêtes du ciel n'ont aucune ressemblance avec celles que les hommes font aux rois. Et bien que les anges fussent innombrables, que le lieu où ils étoient fût immense, et qu'ils fussent très-éloignés les uns des autres, néanmoins on jouissoit de toute la fête et on entendoit cette musique céleste, comme s'ils eussent été tous réunis sur un seul point. D'un seul coup d'œil cette personne, qui se trouvoit parmi ces esprits bienheureux, les voyoit tous; elle voyoit la fête qu'ils faisoient tous ensemble à leur grande Reine, et celle de chacun en particulier, comme si son âme eût été toute en chacun d'eux et toute en tous, en sorte qu'elle ne perdoit rien de ce solennel triomphe de Notre-Dame. Que si un ange seul est capable de faire une musique si suave, qu'elle ravisse l'esprit humain au point de ne pouvoir revenir à lui en plusieurs années, que devoit être l'harmonie de tous les citoyens du ciel, dont l'habileté étoit encore exaltée par l'amour ardent qu'ils portent à leur Reine? C'est une chose si haute et si divine, qu'il n'y a pas de langue sur la terre qui le sauroit expliquer. »

L'amour que le bienheureux portoit à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère, lui rendoit doux et facile le devoir de l'obéissance, parce qu'en exécutant les ordres de ses supérieurs, il exécutoit ceux du ciel. On le vit plusieurs fois rester des journées entières à l'endroit où son supérieur lui avoit dit de rester, attendant patiemment qu'on se souvînt de lui. Nous avons déjà raconté des faits semblables dans la vie du bienheureux Bonaventure de Potenza; comme lui on le traitoit d'homme simple, qui ne savoit

pas comprendre la volonté de son supérieur, lequel assurément ne désiroit pas qu'on exécutât aussi aveuglément ses ordres. Mais le bienheureux cherchant en tout la perfection, trouvoit plus parfait d'attendre, et de se mortifier en attendant par l'humiliation et la faim. C'étoit une occasion précieuse de souffrir : il ne la laissoit pas échapper. Pendant qu'on rioit de sa simplicité, il se réjouissoit de se voir méprisé et d'ajouter ainsi quelque chose à son trésor dans le ciel.

Le recteur du collége voulant l'éprouver, lui commande un jour de se rendre sur le port, pour s'embarquer, sans lui dire ni où il l'envoyoit, ni sur quel navire il devoit prendre passage. Le bienheureux ne retourne pas même à sa chambre, il s'en va droit à la porte pour sortir. Là, un Frère qui avoit été prévenu, l'avertit que le supérieur veut lui parler. Le bienheureux revient sur ses pas.

— Et où alliez-vous ainsi, lui dit le recteur, et sur quel vaisseau vouliez-vous vous embarquer, puisqu'il n'y en a pas en ce moment au port?

— J'allois faire l'obéissance, répond-il simplement.

Ce même recteur lui ordonne une autre fois de partir pour les Indes; le bienheureux descend sur le champ et demande à sortir.

— Où voulez-vous aller, dit le portier?

— Je vais aux Indes, selon le commandement du Père recteur.

— Avez-vous votre licence? Si vous ne l'avez pas, je ne puis vous ouvrir?

Le portier s'en va trouver le recteur, qui lui dit de lui envoyer le bienheureux.

— Et de quelle manière vouliez-vous donc aller aux Indes? lui dit le recteur, quand il fut remonté.

— Je m'en allois au port, répondit le bienheureux; si j'y eusse trouvé un navire, je m'y serois embarqué; si je n'en avois pas rencontré, je me serois mis à l'eau, et j'aurois été aussi loin que j'aurois pu; quand il m'auroit été impossible d'avancer, je m'en serois revenu, heureux d'avoir fait au moins tout ce qui étoit en mon pouvoir pour obéir.

Voilà l'obéissance des vrais religieux et des saints : c'est par cette habitude de soumission absolue, que l'on acquiert la force d'accomplir le trait héroïque que nous allons raconter.

Le supérieur l'appelle un jour et lui dit qu'il étoit vieux, impotent, incapable de rendre aucun service ; qu'il n'étoit pas convenable que la maison nourrit plus longtemps un sujet inutile, et qu'il s'en allât. A cet ordre si dur, le bon vieillard baisse la tête sans répondre un seul mot ; il met son manteau sur ses épaules, et se dirige vers la porte pour sortir de cette maison, qu'il avoit servie pendant plus de trente ans, et d'où on le chassoit sans pitié. Il ne pense pas même à emporter rien, il part comme il étoit, dépourvu de tout. A la porte, il prie le Frère de le laisser sortir ; mais celui-ci, qui avoit été averti par le recteur, lui répondit tout ému : « Non, non, cher Frère, je ne veux pas ouvrir ; retournez à votre chambre, et faites ce que vous aviez habitude de faire. »

Une obéissance si prompte, si détachée, si héroïque enfin, toucha tout le collége ; après un si admirable exemple, il n'y eut aucun religieux qui trouvât difficile d'obéir, et c'étoit sans doute le but que s'étoit proposé le recteur en mettant le bienheureux à une si rude épreuve.

Il y avoit au collége un religieux nommé le Père Jean Aguirre ; après avoir passé quelques années à Majorque, il fut envoyé en Catalogne. Il quitta la maison et se rendit au port pour s'embarquer. Comme le bienheureux l'aimoit particulièrement, il se mit aussitôt en prières, afin de recommander à Dieu son voyage. La très-sainte Vierge alors lui apparut et lui dit que si ce Père s'embarquoit, il seroit infailliblement pris par les Turcs et conduit esclave en Algérie. A ces paroles, le bienheureux resta d'abord accablé de douleur, mais reprenant courage, il s'écrie en versant un torrent de larmes : O chère Mère, le laisserez-vous tomber dans cet affreux malheur ? Si vous le voulez, vous pouvez le détourner. Je ne cesserai de vous prier et de vous supplier que je n'aie vu le Père de retour et dans ma chambre.

A force d'instances il obtint la grâce qu'il désiroit. Le supérieur, on ne sait par quel motif, envoya au religieux l'ordre de revenir

au couvent; et comme le navire n'avoit pas encore levé l'ancre, le Père se fit conduire à terre. Il revint donc dans la chambre de son ami, comme celui-ci l'avoit demandé à la très-sainte Vierge. Quelque temps après, on apprit que des corsaires avoient pillé le navire et vendu l'équipage à Alger.

Quelques étudiants du collége devant s'embarquer pour aller à Valence, le recteur ordonna au bienheureux de consulter le Seigneur sur ce voyage : il lui fut répondu que si ces religieux s'embarquoient, ils feroient une *navigation d'or*. Le bienheureux et le recteur prirent cette parole dans son sens ordinaire, en sorte que le voyage fut résolu. Les commencements furent heureux, mais lorsque le navire approchoit des côtes d'Espagne, il fut pris par un corsaire turc, qui emmena l'équipage à Alger.

Quand on sut cette nouvelle à Majorque, les religieux furent désolés; plusieurs s'étoient opposés au voyage, et ils reprochèrent au bienheureux de les avoir trompés. La navigation avoit été *d'or* cependant, car les Pères captifs firent de nombreuses conversions parmi les autres esclaves chrétiens. L'un d'eux, nommé Jérôme Lopez, qui avoit été jusque-là d'une piété assez tiède, montra un courage invincible pour la foi. Il endura les plus cruels outrages, et s'exposa intrépidement à la mort plutôt que de renoncer à sa religion : il ne dut même la vie qu'à l'intervention du consul de France. Au bout d'une année, les Pères furent rachetés. De retour dans sa patrie, Jérôme Lopez vécut comme un saint; il évangélisa toutes les provinces de la péninsule, produisant partout un bien immense, en sorte qu'il fut appelé l'apôtre de son temps. Plus tard les religieux de Majorque bénirent Dieu de cette heureuse captivité, et reconnurent que leur voyage avoit été d'or, comme le Seigneur le leur avoit promis.

Je ne puis rapporter toutes les prophéties, tous les miracles, dont la vie du bienheureux fut remplie. On se rappelle la prédiction qu'il fit au bienheureux Claver, son disciple et son ami, et comment il vit au ciel le trône qui lui étoit destiné. Le jour vint aussi, où lui-même alla recevoir la couronne que depuis longtemps Notre-Seigneur lui avoit préparée. Après quarante-cinq années

passées dans la pratique des plus admirables vertus, il mourut doucement en prononçant le saint nom de Jésus, un mardi 31 octobre, à l'âge de quatre-vingt six ans. On lui fit des funérailles magnifiques, auxquelles assistèrent le vice-roi, la magistrature, le clergé régulier et séculier, avec une foule immense accourue de tous les points de l'île. Un grand nombre de miracles s'accomplirent à son tombeau, en sorte qu'il fut béatifié par le pape Léon XII en 1825.

Vigile de la Toussaint.

A Rome, fête de saint Némèse, diacre, et sainte Lucille, vierge, sa fille, lesquels, ne pouvant être portés à abandonner la foi de Jésus-Christ, furent décapités le huitième jour avant les calendes de septembre (25 août). Leurs corps furent enterrés par le pape saint Etienne, ensuite ils furent inhumés plus honorablement sur la voie Appienne, à pareil jour, par saint Xiste. Grégoire V les transporta dans l'église de Sainte-Marie la Neuve, avec saint Symphrone, saint Olympe, tribun, sainte Exupérie sa femme, et saint Théodule son fils, qui, ayant tous été convertis par les soins de Symphrone, et baptisés par le même saint Etienne, reçurent la couronne du martyre. Sous le pontificat de Grégoire XIII, les corps de ces saints ayant été trouvés dans le même lieu, ils furent placés plus magnifiquement sous l'autel de la même église, le sixième jour avant les ides (8 décembre).

Le même jour, saint Ampliat, saint Urbain et saint Narcisse, dont parle saint Paul, dans son Épître aux Romains, qui furent mis à mort par les Juifs et les Gentils, pour l'Évangile de Jésus-Christ.

A Constantinople, saint Stachys, évêque, qui fut ordonné premier pontife de cette église, par l'apôtre saint André.

A Milan, saint Antonin, évêque et confesseur.

A Ratisbonne, saint Wolfgang, évêque.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE DU DIXIÈME VOLUME,

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS D'OCTOBRE.

Ier JOUR D'OCTOBRE.

IIe JOUR D'OCTOBRE.

IIIe JOUR D'OCTOBRE.

IVe JOUR D'OCTOBRE.

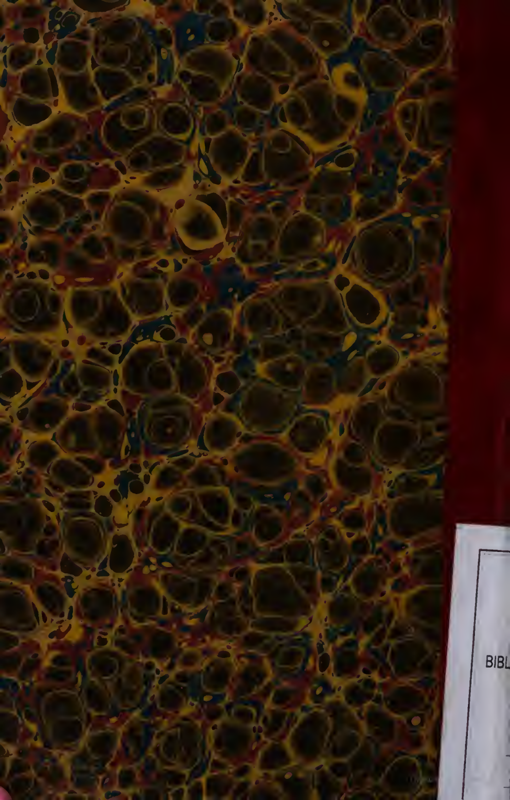
V° JOUR D'OCTOBRE.

VI° JOUR D'OCTOBRE.

VII° JOUR D'OCTOBRE.

VIII° JOUR D'OCTOBRE.

IX° JOUR D'OCTOBRE.


BIBL